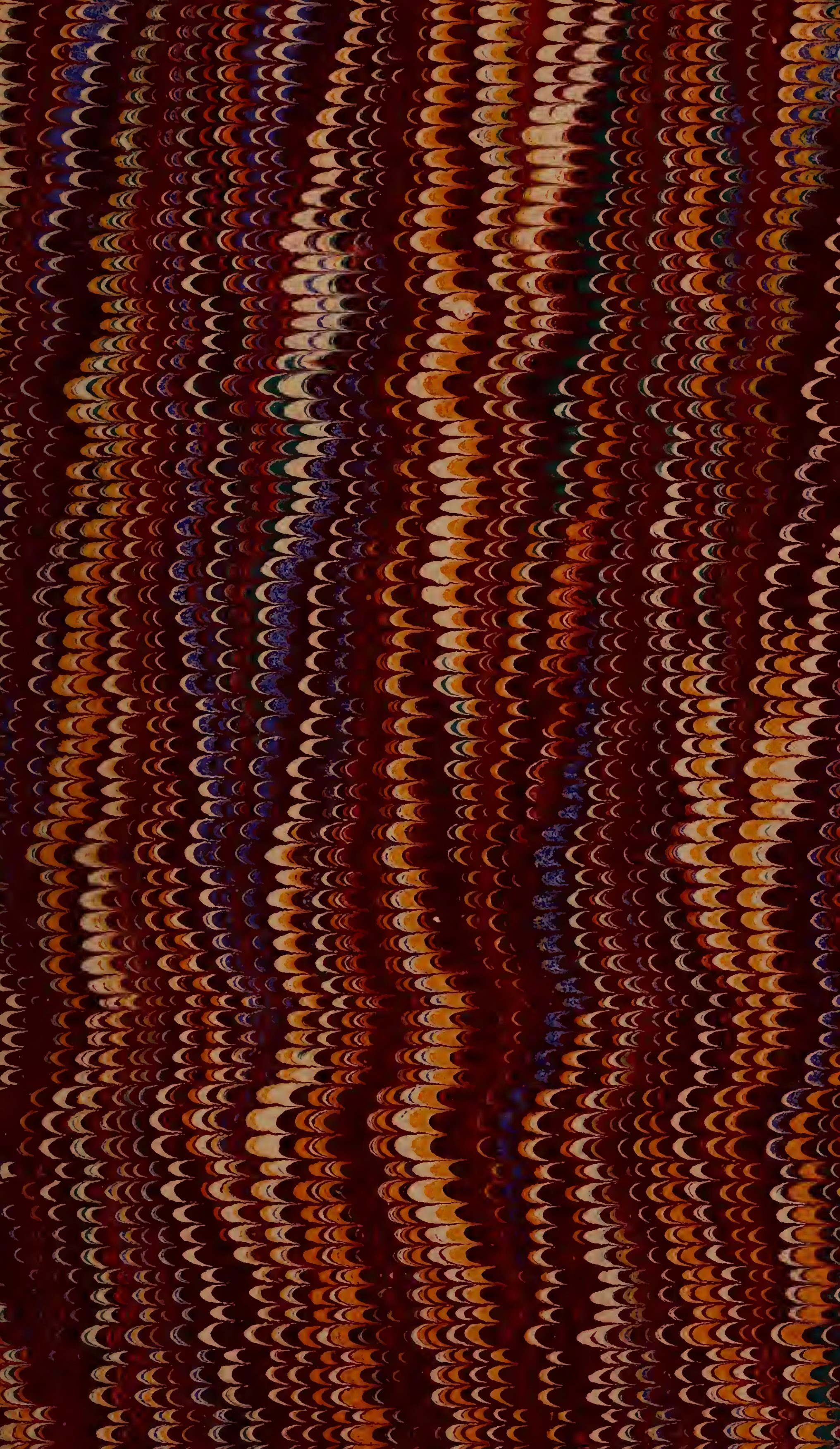




Auer. (Misc.)
2 vols.
$15.00

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉCURSEURS DE COLOMB

EXTRAIT DES MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ BOURGUIGNONNE

DE

GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE

HISTOIRE

DE LA

DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA MORT DE

CHRISTOPHE COLOMB

PAR

PAUL GAFFAREL

Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon.

TOME PREMIER

LES PRÉCURSEURS DE COLOMB



PARIS

ARTHUR ROUSSEAU, ÉDITEUR

14, Rue Soufflot, et Rue Toullier, 13.

1892

AVANT PROPOS

Quand, comment et par qui l'Amérique fut-elle découverte ? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui, par amour du paradoxe ou par esprit de dénigrement, se font un jeu de contredire les opinions courantes ou d'attaquer les gloires consacrées. Pour nous, comme pour tout le monde, Colomb est et restera le véritable découvreur de l'Amérique : mais les grandes découvertes ne s'improvisent jamais, pas plus que les grandes inventions. Colomb a eu des devanciers, et plusieurs de ses contemporains méritent d'être associés à sa gloire. Avant lui de nombreux savants s'étaient occupés de la forme véritable de la terre et avaient affirmé qu'au delà de l'Océan s'étendaient des continents inconnus. Avant lui plusieurs capitaines s'étaient hasardés sur l'Atlantique, les uns poussés par la tempête, les autres en quête d'aventures, ceux-ci entraînés par l'ardeur mercantile et ceux-là par la ferveur religieuse. Exposer les théories et les hypothèses de ces érudits, rechercher à travers les âges les traces de ces vaillants marins, raconter la vie de Colomb et résumer les découvertes maritimes de ses contemporains, en un mot discuter un problème de géographie historique, dont il est difficile de méconnaître l'intérêt, telle a été notre intention.

CHAPITRE I

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN CONTINENT ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES DANS L'ANTIQUITÉ ?

Les relations entre l'Amérique et le continent que nous habitons étaient-elles possibles dans l'antiquité ? A ne consulter que les apparences, les communications entre les deux mondes paraissent bien difficiles. Plusieurs motifs s'opposaient, en effet, à ce que les anciens s'aventurassent sur l'Océan. Le premier était la terreur instinctive qu'ils éprouvaient à la vue de la mer. Comme l'écrit notre historien poète, Michelet (1), « cette masse énorme d'eau, inconnue et ténébreuse dans sa profonde épaisseur, apparut toujours redoutable à l'imagination humaine ». Lorsque les Aryas atteignirent pour la première fois ses rivages, et se trouvèrent en présence de ce grandiose spectacle, auquel rien jusqu'alors ne les avait préparés, ils ne cachèrent pas leur étonnement et leurs craintes. « C'est là qu'ils virent la mer, lisons-nous dans un épisode du Mahabahrata, l'Astika-Parva (2), immense réceptacle des ondes, avec ses profondes eaux, agitées d'un vaste bruit, terrible, infranchissable en ses profonds tournoiements, jetant la crainte au sein de toutes les créatures, formidable par les cris de ses monstres aquatiques,

(1) Michelet, *La mer*, p. 3.

(2) Ce passage est cité par Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne*, t. III, p. 439.

se balançant sur ses rivages au puissant souffle du vent, se cabrant dans son agitation, et dansant çà et là en remuant ses mains pleines de vagues ». Telles durent être les impressions de tous les peuples qui, dans leurs migrations ou leurs courses, arrivèrent jusqu'à la mer. Encore aujourd'hui tous ceux qui, pour la première fois, assistent à ses gigantesques tragédies, éprouvent comme un sentiment d'effroi. Un nègre Makololo, nommé Sekouebou (1), que Livingstone ramenait avec lui du centre de l'Afrique, perdit la tête quand il aperçut l'Océan et se jeta dans les flots. Ne voyons-nous pas les enfants fuir devant la vague, et les animaux partager cette répulsion ? Les plantes elles-mêmes semblent se tordre et se rejeter en arrière au voisinage de la mer. L'humanité n'a triomphé de ce premier mouvement de terreur instinctive qu'après plusieurs siècles d'éducation, et bien des générations se sont succédé avant que l'on rencontrât l'homme au cœur bardé d'un triple airain, qui, le premier, osa sur un esquif braver les dangers de l'Océan (2).

Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus, nec timuit præcipitem Africum
Decertantem Aquilonibus.

Si du moins ces premiers navigateurs avaient eu à leur disposition de solides embarcations et de bons instruments ; s'ils avaient eu, comme les nôtres, un guide assuré dans la boussole ! Mais les progrès de la navigation furent bien longs. Nos ancêtres durent, pendant des siècles, se contenter de ces barques rudimentaires, dont on retrouve encore quelques débris dans les couches organiques du commencement de la période quaternaire : grossiers radeaux, ou plutôt troncs d'arbres à peine équarris, inégalement creusés, et sans appui extérieur pour les

(1) LIVINGSTONE, *Voyage en Afrique* (Tour du monde, 1866).
(2) HORACE, *Odes*, I, III, 9.

rames ; ce qui même a fait conjecturer qu'on les dirigeait avec la main (1). Il est vrai que peu à peu les navires se perfectionnèrent. On apprit à les mâter, à les ponter ; on les pourvut d'un gouvernail (2) ; mais ils étaient toujours mal construits et mal gréés. De plus, les marins n'osaient pas s'éloigner des côtes et perdaient à les doubler un temps précieux. Comme ils n'avaient pour toute indication que des étoiles qui n'étaient pas toujours visibles, au moindre brouillard, à la première tempête, ils étaient obligés de suspendre leur marche, trop heureux si les vagues ne les jetaient pas à la côte, si le vent ne les entraînait pas au large, sans guides, sans signes de reconnaissance, ballottés au hasard sur des mers inconnues. Au temps d'Homère, un voyage de Crète en Egypte passait encore pour dangereux (3) et les pirates osaient seuls l'entreprendre au péril de leur vie. Jusqu'à Hérodote, l'Egypte fut pour les Grecs une terre merveilleuse (4). Ce n'est que lentement, et après bien des hésitations, que les marins se décidèrent à sortir de la Méditerranée et à se risquer sur l'Atlantique. Encore ne perdirent-ils jamais les côtes de vue. Dans leurs voyages ordinaires, ils paraissent ne pas avoir dépassé au nord les Iles Britanniques, et au sud les parages du Sénégal.

De fantastiques récits augmentaient encore les dangers de la navigation sur l'Océan. Dans la direction du Nord, c'étaient des montagnes de glace ou des brouillards perpétuels qui arrê-

(1) Le musée de Copenhague possède trois de ces barques (WORSAE, *Catalogue de Musée*, nos 293, 4, 5). Le musée de l'académie de Dublin en possède également trois. On en trouve dans presque tous les lacs Suisses (V. TROYON, *Habitations lacustres*. — DESOR, *Palafittes du lac de Neufchâtel*). De 1775 à 1885 dix-sept de ces canots ont été retirés de terrains bas, abandonnés par la mer près de Glasgow (LYELL, *Antiquité de l'homme*, traduction Chaper, p. 49). On peut encore étudier des spécimens analogues dans les musées d'Abbeville, Dijon, Lyon et Saint-Germain.

(2) MORTILLET, *Origines de la navigation et de la pêche*, p. 16-19.

(3) HOMÈRE, *Odyssée*, III, 73, 319. — XIV, 257.

(4) Tout le second livre des *Histoires* d'HÉRODOTE.

taient la marche des vaisseaux. Aussi quand les Argonautes (1) arrivent dans les mers septentrionales, ils remarquent avec épouvante que le vent ne soulève plus les vagues et qu'un silence éternel règne sur les flots. Le Marseillais Pythéas (2), habitué au soleil et aux molles caresses de la Méditerranée, raconte, avec une sorte de terreur religieuse, qu'il s'est avancé jusque dans une région « où l'on ne rencontre plus ni terre, ni air, ni mer, mais, à leur place, un composé de ces divers éléments, sans qu'il soit possible à l'homme d'y naviguer ni d'y poser le pied. » Le Carthaginois Himilcon (3) avoue qu'il n'a pas osé se hasarder sur cette mer immense, couverte de brouillards, où nul souffle ne pousse les vaisseaux, et où l'obscurité cache de redoutables abîmes. Dans la direction du Midi au contraire les prétendues ardeurs de la zone torride interdisaient aux voyageurs d'approcher. Malheur à tout navire qui se risquerait dans les régions du Sud ! Il serait brûlé par le soleil. Telle était du moins l'opinion des savants les plus autorisés, de Strabon (4) reproduisant les théories d'Hipparque, de Pline le Naturaliste (5) et même de Ptolémée (6).

Plus encore que les chaleurs insupportables ou que les froids

(1) APOLLONIUS DE RHODES, *Argonautiques*, V. 1107.

(2) STRABON, II, 4 : « Εν οἷς οὔτε γῆ καθ'αὑτὴν ὑπῆρχεν ἔτι, οὔτε θάλασσα, οὔτ'ἀὴρ, ἀλλὰ σύγκριμά τι ἐκ τούτων πλεύμονι θαλαττιῷ ἐοικὸς, ἐν ᾧ φησι τὴν γῆν κάι τὴνὶ θάλατταν αἰωρεῖσθαι καὶ τὰ σύμπαντα, καὶ τοῦτον ὡς ἂν δεσμὸν εἶναι τῶν ὅλων, μήτε πορευτὸν μήτε πλωτὸν ὑπάρχοντα. »

(3) AVIENUS, *Ora maritima*, V. 388.

...... Nullus hæc adiit freta ;
Nullus carinas œquor illud intulit,
Desint quod alto flabra propellentia,
Nullusque puppim spiritus cœli juvet ;
Dehinc quod œthram quodam amictu vestiat
Caligo, semper nebula condat gurgitem.

(4) STRABON, II, 5 : « Ἀοικήτους δὲ τὰς ἄλλας ζώνας, τὴν μὲν διᾶ καῦμα, τὴν δὲ διά ψῦχος. »

(5) PLINE, *Histoire naturelle*, I, 61. — II, 68. — VI, 36.

(6) PTOLÉMÉE, VI, 16. — HYGIN, I, 8. — MACROBE, *Commentaire du songe de Scipion*, II, 5.

excessifs, les matelots redoutaient les monstres qui peuplaient l'Océan (1). Ces écueils contre lesquels se brisent les flots, ce sont les Sirènes à la voix perfide ; ces courants qui entraînent les navires, ce sont d'effrayants animaux, chimères ou hippocentaures ; ces plaintes du vent à travers la mâture, ce sont les nymphes de la mer qui défendent leur domaine, et annoncent à l'audacieux explorateur une catastrophe imminente ; ces méduses et ces pieuvres qui parfois apparaissent à la surface des flots, ce sont d'énormes serpents tout prêts à engloutir navires et matelots. Aussi les marins, même les plus hardis, ne s'aventuraient-ils qu'en tremblant sur ces mers qui cachaient tant de périls, et l'Océan demeurait la région de l'épouvante et des mystères.

Les savants eux-mêmes, au lieu de les dissiper, augmentaient ces terreurs et ces illusions. Quelques-uns d'entre eux, plus hardis ou mieux inspirés, s'efforçaient, il est vrai, de démontrer à leurs contemporains l'inanité de leurs craintes, mais on ne les écoutait pas. On les taxait même de folie, quand leurs théories scientifiques combattaient les préjugés courants. Thalés et les Stoïciens (2) par exemple affirment-t-ils que la terre est sphérique et par conséquent que les antipodes existent, Plutarque, intelligence ouverte, esprit encyclopédique, n'hésitera pourtant pas à tourner ce système en ridicule, et, avec lui, d'autres savants débiteront avec assurance et soutiendront avec autorité les théories les plus absurdes sur la forme de la terre. Homère (4)

(1) BERGER DE XIVREY, *Traditions tératologiques.* — FERDINAND DENIS, *Le Monde enchanté.*

(2) PLUTARQUE, *De placitis philosophorum*, III, 10.

(3) ID., *De facie in orbe lunae,* VIII : « Quelles absurdités ne débitent pas ces philosophes ? Ne disaient-ils pas que la terre est sphérique ? Et pourtant elle contient des profondeurs, des élévations, des irrégularités considérables. Ne disaient-ils pas qu'elle est habitée par des antipodes qui, comme des insectes ou des chats, s'accrochent après elle, en ayant la tête en bas et les pieds en haut. »

(4) HOMÈRE, *Iliade*, XVIII, 606, 7. — *Odyssée*, XII, 1, 156. — XX, 7. — XXI, 194.

n'avait-il pas avancé que la terre était un disque plat, entouré par le fleuve Océan, du sein duquel surgissent des colonnes qui supportent la voûte solide du ciel? D'après Pindare (1) la terre repose sur des colonnes de diamant; d'après Xénophane (2) elle a, par ses parties inférieures, jeté des racines à une profondeur infinie, et n'est qu'un composé d'air et de feu Anaximandre et Hécatée se la représentaient comme une sorte de colonne en pierre assise sur une surface unie. Anaximène (3) en faisait un trapèze, Leucippe un tambour et Démocrite un large disque creusé dans son milieu. Ces étranges théories, patronnées par les poètes et par les philosophes, c'est-à-dire par ceux dont les œuvres constituaient en quelque sorte la masse commune des connaissances populaires, s'enracinaient peu à peu dans les esprits. Aussi, à ces époques reculées où les ignorants inspiraient d'autant plus de confiance que leurs affirmations étaient plus hardies, peu de personnes pouvaient-elles seulement supposer que, par delà le monde connu, existaient d'autres terres, dont elles n'étaient séparées que par l'Océan.

Terreur inspirée par la mer, imperfection des moyens nautiques, ridicules erreurs acceptées comme vérités démontrées, ignorance de la forme véritable de la terre, telles étaient donc les causes principales qui, dans l'antiquité, semblaient devoir interdire toute relation entre l'ancien continent et l'Amérique.

Malgré ces dangers et ces préjugés, malgré ces craintes et cette ignorance, les marins pourtant ne manquaient pas. Peu à peu grandissait le champ des connaissances. Les mystères s'éclaircissaient et l'Océan s'ouvrait à des investigations de plus en plus fréquentes. On s'imagine trop communément que les anciens n'ont connu qu'une petite partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Même dans les meilleurs atlas les cartes du

(1) Pindare cité par Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, VI.
(2) Xénophane cité par Plutarque, *De placitis philosophorum*, III, 9.
(3) Id., III, 10.

monde visité par eux ne figurent que le bassin de la Méditerranée avec l'Europe en deçà de l'Elbe, du Danube et du Dniester, l'Asie jusqu'au Turkestan et au Pendjab, et l'Afrique jusqu'au Sahara et au cap Guardafui. Quelques savants seraient même tentés de restreindre encore cet étroit domaine. Il est cependant démontré que les anciens s'étaient avancés jusque dans la Baltique (1) et même qu'ils avaient reconnu l'Islande (2). En Asie ils avaient dépassé le Gange, découvert l'Indo-Chine et avaient même pénétré jusqu'en Chine (3). En Afrique, le cap de Bonne-Espérance (4) avait été doublé et toutes les côtes du continent noir (5) reconnues. Le monde s'élargissait pour ainsi dire, et, de jour en jour, l'homme étendait son domaine.

En même temps se dissipaient les craintes chimériques. On ne reculait plus devant les dangers signalés. On commençait à taxer de mensonges les effrayants récits mis en circulation par les Phéniciens, sans doute pour éviter la concurrence, sur les périls de la mer extérieure, et on se lançait sur leurs traces. Ulysse, cette personnification de l'esprit d'aventures, ce héros de la ruse mais aussi de la persévérance, se faisait attacher aux mâts de son navire pour ne pas succomber aux séductions des sirènes, mais il les bravait, et ses compagnons ne l'abandonnaient pas. Bientôt des navigateurs, plus hardis encore, n'hésitèrent

(1) KERAGLIO, *De la connaissance que les anciens ont eue du nord de l'Europe* (Académie des Inscriptions, t. XLV, p. 26-57). — WIBERG, *Sur les relations des Grecs et des Romains dans le nord et sur* les *antiques voies de commerce* (Revue archéologique, mai 1860).

(2) LELEWEL, *Pythéas de Marseille et la géographie de son temps*.

(3) REINAUD, *Relations historiques et commerciales de l'empire Romain avec l'Asie orientale*. — BIRDWOOD, *Manuel de la section des Indes britanniques à l'exposition universelle de* 1878.

(4) GAFFAREL, *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité*, 1874.

(5) ABBÉ LEPITRE, *De his qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt*. — SCHIAPARELLI, *La circumnavigation de l'Afrique par les Phéniciens au VIIe siècle avant le Christ* (Cosmos de Guido Cora, décembre 1881). — GUIRAUD, *Le périple de l'Afrique au temps de Néchao* (Société de géographie de Toulouse).

plus à se diriger vers les régions inconnues, et ce furent les savants qui les encouragèrent à pousser toujours en avant. « Il n'est guère vraisemblable, écrivait Strabon (1), que l'Océan puisse être divisé en mers distinctes par des isthmes étroits qui interceptent la navigation. Il paraît bien plus probable que ledit Océan est un et continu ; d'autant que ceux qui, ayant entrepris le périple de la terre, sont revenus sur leurs pas, ne l'ont pas fait, de leur aveu même, pour s'être vu barrer et intercepter le passage par quelque continent, mais uniquement par manque de vivres et par peur de la solitude, la mer demeurant toujours aussi libre devant eux. »

Rien en effet ne nous empêche de croire que les anciens se sont avancés très loin dans l'Atlantique. Un préjugé trop répandu consiste à opposer des présomptions à des faits. Ceci n'a pas eu lieu, dit-on, parce que cela ne pouvait pas se faire ; et les anciens n'ont pas connu l'Amérique, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de la connaître ; mais on n'apprécie pas suffisamment jusqu'à quel point les navigateurs peuvent compenser l'imperfection de leurs vaisseaux par leur hardiesse et leur expérience pratique.

Des exemples modernes, en nous prouvant ce dont sont capables des barbares audacieux, nous feront comprendre comment les marins d'autrefois pouvaient entreprendre des courses qui nous paraîtraient aujourd'hui inexécutables. Les Malais, avec leurs frêles esquifs, leur *pros*, ont peuplé la plupart des îles de la mer du Sud (2). Les indigènes de Mozambique, encore aujourd'hui, s'aventurent dans l'Océan Indien sans autre guide que le temps, et sont parfois transportés à d'énormes distances. A l'époque où Cook les découvrit (3), les Maoris de la Nouvelle-

(1) Strabon, I, i, 8. « Οὐχ ὑπὸ ἠπείρου τινος ἀντιπιπτούσης καὶ κωλυούσης τὸν ἐπ'ἔκεινα πλοῦν ἀνακρουσθῆναι, ἀλλὰ ὑπὸ ἀπορίας καὶ ἠρεμίας, οὐδὲν ἧττον τῆς θαλάσσης ἐχούσης τὸν πόρον. »

(2) Quatremère, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1845, p. 381.

(3) Cook, *Voyages* (édition 1784), t. I, liv. i, § 8.

Zélande allaient jusqu'à Taïti. Le Révérend Ellis parle de plusieurs pirogues arrivées à Taïti, et dont les maîtres étaient originaires de pays dont on ne soupçonnait pas l'existence dans l'archipel (1) ; il mentionne encore des voyages des Wallis aux Loyalty, séparées par un intervalle de 1,800 kilomètres. Parfois la tempête entraîne fort loin des barques et même des vaisseaux. Gomara (2) racontait déjà qu'au temps de Cortès on trouva sur les côtes de Californie les débris d'un navire du Cathay, c'est-à-dire de la Chine. Il y a quelques années une barque japonaise fut jetée aux bouches de l'Orégon, et son équipage fut retrouvé captif chez des Indiens de la baie d'Hudson (3). On conserve au musée d'Aberdeen le kayak d'un pêcheur esquimau rencontré vivant sur la côte d'Angleterre. A plusieurs reprises, d'autres Esquimaux furent ainsi transportés du Nouveau-Monde en Europe (4). Lescarbot (5) rapporte qu'à la fin du XVIe siècle, le marquis de la Roche cherchait, dans une petite embarcation, un port aux environs de l'île Sable, au Canada, quand il fut saisi par le vent d'est et jeté en quelques jours aux rivages de France. Il serait facile de multiplier les exemples et nous pourrions retrouver dans les trop rares ouvrages de l'antiquité qui nous ont été conservés, le souvenir de traversées analogues, soit entreprises en vertu d'un dessein raisonné, soit dues uniquement au hasard. Qu'il nous soit au moins permis de considérer comme démontré que ces traversées, possibles de nos jours, l'étaient déjà dans l'antiquité.

Aussi bien, et nous ne saurions trop insister sur ce point, l'Amérique est beaucoup plus rapprochée de l'ancien continent qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Nos cartes, pour la plupart très imparfaites, ne représentent le plus souvent le nouveau

(1) Ellis, *Polynesian Researches*, t. I, p. 120.
(2) Gomara, *Hist. gen. de las Indias*, p. 117.
(3) Wilson, *Prehistoric man.*, p. 100.
(4) Joly, *l'Homme avant les métaux*, p. 258.
(5) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France* (édition Tross), p. 396, 7.

monde que séparé et comme isolé des continents qui l'entourent. Aussi nous faisons-nous, en général, une très fausse idée des distances. L'Atlantique, pour beaucoup de personnes, est au moins aussi considérable que le Pacifique. C'est seulement en jetant les yeux sur une sphère terrestre où les continents et les mers sont marqués avec leur grandeur relative qu'on se rend compte de la petitesse de l'Atlantique à côté des immensités mystérieuses du Pacifique. On dirait un détroit et une mer. Encore ce détroit est-il resserré et comme étranglé à trois endroits différents.

Du cap Roxos, près de l'archipel de Bissagots, non loin de la côte de Sierra Leone en Afrique (12° 20' Lat. N — 19° 14' Long. O) au cap San Roque au Brésil (5°28' 17" Lat. N — 37° 37' 26" Long. O) la distance n'est que de 510 lieues marines à 5556 mètres la lieue, c'est-à-dire de 710 lieues ordinaires à 4,000 mètres la lieue, à peu près la distance de Paris à Moscou en ligne droite, ou, si l'on préfère une distance maritime plus facilement appréciable, la distance de Gibraltar à l'ancienne Cyrénaïque.

Le second étranglement est formé par l'île Valentia au sud-ouest de l'Irlande entre le golfe de Dingle et de Ballins Kellig (52° 11' Lat. N — 57° 40' Long. O) et la côte de Labrador. L'écartement n'est que 542 lieues marines, 750 lieues ordinaires, la distance de Paris à Nijni Novogorod ou de Gibraltar à l'Egypte. C'est cette vallée de l'Atlantique qui a été choisie pour l'établissement du premier cable sous-marin qui ait joint les deux mondes.

Enfin le Groenland, si on le considère comme faisant partie du continent américain, s'approche tellement du cap Barclay dans la terre de Scoresby (69° 10' Lat. N — 26° 4' Long. O) du cap Wrath en Ecosse (58° 39' Lat. N — 7° 18' Long. O) et de Stadland en Norvége (62° 7' Lat. N) qu'il n'y a entre ces divers points que 269 et 280 lieues marines, 373 et 388 lieues ordinaires, la distance de Paris à Varsovie et Kœnigsberg, ou de Gibraltar à Tunis.

De ces trois étranglements de l'Atlantique, le dernier atteint à peine la longueur de la moitié des deux autres, et ceux-ci sont séparés par moins de 600 lieues marines. Sans doute le Groenland n'est peuplé que par de misérables tribus d'Esquimaux et de rares Européens, et, si son importance géographique est grande, il n'est que très secondaire pour le commerce et la navigation : mais l'Irlande et la côte de Guinée d'un côté, le Labrador et le Brésil de l'autre, sont des pays autrement favorisés par la nature. De plus les communications sont encore facilitées par le grand nombre des îles ou îlots interposés, qui ont servi et servent encore de points de relâche aux navigateurs et diminuent singulièrement les distances. Ainsi dans le premier étranglement, du cap Roxos au cap San Roque, sont jetés les îlots de Las Rocas, Fernando de Noronhà, Pinedo de Sàn Pedro et French Soal. Pour le second étranglement entre Valentia et le Labrador, existe un nombre si considérable de vigies et d'écueils qu'on les a partagés en six zônes distinctes. Pour le troisième, entre le Groenland d'un côté, l'Ecosse ou la Norvège de l'autre, la distance est singulièrement diminuée par l'Islande, les Féroë, les Shetland, etc. Notons enfin que les Açores sont comme jetées au milieu de l'Atlantique, que de l'embouchure du Tage à San Miguel des Açores on ne compte que 247 lieues marines, 343 lieues ordinaires, et de Corvo, la plus occidentale des Açores à la Nouvelle Ecosse que 342 lieues marines, 577 lieues ordinaires.

N'est-ce pas ici l'occasion de rappeler que, d'après une tradition qui remonte aux premiers âges de l'antiquité, et que nous croyons pour notre part conforme à la réalité, toutes ces îles faisaient jadis partie d'un grand continent, l'Atlantide, qu'un épouvantable cataclysme effondra dans les abîmes et dont il ne reste aujourd'hui que des faible débris. La question de l'Atlantide a été si souvent agitée, et elle a donné lieu à de si importants débats, d'ailleurs elle se rattache si étroitement à notre sujet qu'il nous a paru difficile de ne pas la traiter à notre tour, et de donner au moins les raisons qui nous ont porté à croire que ce

continent mystérieux existait autrefois entre l'ancien et le nouveau monde, et leur servait par conséquent de lien de communication. Nous raconterons plus loin l'histoire des Atlantes : qu'il nous suffise de rappeler ici qu'à une époque, dont il est impossible de préciser la date, survint un cataclysme épouvantable qui bouleversa l'univers entier. C'est alors, très probablement, que s'ouvrit le détroit de Gibraltar, alors que les Etats Barbaresques d'aujourd'hui cessèrent d'être une presqu'île européenne, alors que fut engloutie l'Atlantide : mais il en reste des débris, et nous pensons qu'on peut les rencontrer au milieu même de l'Océan Atlantique, dans l'immense espace que déterminent les Açores, les Canaries, la mer des Sargasses et les Antilles. La science se prononce-t-elle en faveur de notre système ? Les faits sont-ils d'accord avec la tradition ? C'est ce que nous allons examiner.

La géologie est une des sciences naturelles dont les progrès, depuis le commencement du siècle, ont été les plus marqués. Ses précieuses indications ont l'autorité d'un fait accompli, et nul, aujourd'hui, ne s'aventure sans elle sur le terrain des études préhistoriques. Un de ses principes les mieux établis est que, toutes les fois qu'on découvre, dans les îles ou les continents séparés à l'heure actuelle par des bras de mer, et même soumis à d'autres conditions climatologiques, les mêmes débris de plantes et d'animaux on en peut légitimement conclure que ces continents étaient jadis réunis. Sir R. Murchison a prouvé de la sorte l'antique connexité de l'Angleterre et de l'Irlande (1), Edward Forbes celle de l'Irlande et de l'Espagne (2), Bourguignat celle de l'Espagne et de l'Afrique du Nord (3). Plusieurs savants ont également cherché à établir que l'Europe et l'Amérique étaient réunies aux temps préhistoriques. Les uns se sont contentés de le supposer : Ortelius, Kircher,

(1) Murchison, *Anniversary adress*, 1863.
(2) E. Forbes cité par E. Reclus, *la Terre*, p. 45.
(3) Bourguignat, *Malacologie de l'Algérie*, p. 312.

Ginguéné, Mentelle, Carli; les autres ont essayé de le prouver: Buffon, de Fortia d'Urban, Cadet, Samuel d'Engel, Bory de Saint-Vincent : ceux-ci enfin l'ont réellement prouvé par la comparaison de la flore et de la faune des deux continents (1). En effet, dans les terrains tertiaires de l'Europe, on a retrouvé des tulipiers fossiles, des cyprès de la Louisiane, des robiniers, des paumes ou noix des Etats-Unis, des feuilles d'érables, de magnolias, de sassafras, d'ifs, de sequoias et d'autres arbres qui ne se rencontrent plus que dans l'Amérique du Nord. Entre les deux continents les lignites de l'Irlande présentent une végétation analogue. Les fougères arborescentes d'Europe ressemblent à celles du Mexique (2). La flore miocène de l'Europe centrale était la même que la flore actuelle de l'Amérique méridionale. Mêmes analogies pour la faune : jadis, sur les bord de la Tamise et de la Seine, comme dans les couches miocènes des Mauvaises Terres du Nebraska, vivaient des rhinocéros, des machairodus, des paléothériums, etc. Comment donc expliquer cette conformité, sinon par l'existence d'un isthme, d'une île ou d'un continent jeté entre les deux mondes et facilitant entre eux les communications? Et cette île, ce continent, que sont-ils autre chose que l'Atlantide?

Divers géologues ou géographes ont cherché à déterminer le contours de cette île, ou plutôt de ce continent enfoui sous les eaux (3). Essayons comme eux de les retrouver. Il suffira de

(1) Elisée Reclus, *La Terre*, p. 46. — Il cite les travaux d'Oswald Heer, Klee, Gaudry, et surtout Ungerns, *Die Versunkene Insel Atlantis.*

(2) E. Fournier, *De la distribution géographique des fougères du Mexique* (Société botanique de France, juillet 1869, p. 52). « Les déductions, dit-il, nous ramènent forcément à l'hypothèse d'un continent intermédiaire, l'Atlantide, dont il ne resterait plus que quelques sommités éparses, sous forme d'îles, dans l'Océan atlantique. »

(3) Buache, *Mémoire sur l'île de Frislande* (Académie des sciences, 1788). — Carli, *Lettres américaines* (traduction Lefebvre de Villebrune). — Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées.* — Marcou, *Carte du globe à l'époque jurassique.* — Botelha, *Pruebas geologicas de la existencia de la Atlantida ; su fauna y su flora.*

jeter les yeux sur une des cartes (1) de l'Océan où les diverses profondeurs observées sont indiquées par des teintes plus ou moins claires, et un examen superficiel nous permettra de découvrir un vaste continent déterminé par les Açores, les Canaries, les Antilles et de nombreuses vigies. Ce continent est contourné par un fleuve maritime, le Gulf-Stream, qui semble baigner ses côtes, et partout il a gardé les traces de gigantesques bouleversements. Ainsi, pour les Antilles, Colomb avait déjà remarqué que la Trinité et les îles adjacentes avaient jadis dû faire partie du continent. En effet l'archipel qui commence à la Trinité, se continue par Tabago et Grenade, et se prolonge en demi-cercle de Porto-Rico au cap Catoche dans le Yucatan, par Haïti et Cuba, marque une chaîne sous-marine, dont les îles ne seraient que les sommets. La mer est peu profonde dans ces parages, et toutes ces îles sont fort rapprochées les unes des autres. Le Tortuga, Margarita, Coche, la Sola, Testigos ne sont séparées du continent que par un mince détroit et très peu de fond. Blanquilla, Orchila, les Roques, Buenayre, Curaçao et Oruba semblent les restes de terres submergées, et d'ailleurs elles sont de même formation géologique que la côte de Venezuela ; ce qui fait supposer que jadis elles faisaient partie de la terre ferme et n'en furent détachées que par une secousse formidable. « Les différentes sources thermales qui sourdent au bord et au dedans même du golfe, et qui élèvent la température de la mer dans l'espace d'une demi lieue carrée, l'huile de pétrole qui couvre la surface de la baie, la multitude des eaux sulfureuses, les mines de poix élastique fréquemment

(1) Voir la carte dressée par l'ingénieur F. de Botelha (*Mapa del Oceano Atlantico Setentrional*) et insérée dans les Mémoires du Congrès des Américanistes de Madrid (1881).

(2) Troisième voyage de Colomb. Lettre au roi et à la reine. — Navarette, *Coleccion de los viajes y descubrimientos que hicieron por mar los Espanole*, etc., t. I, p. 102 : « Y conjeturé que alli donde son estas dos bocas que algun tiempo seria tierra continua a la isla de la Trinidad con la tierra de Gracia. »

inondées, tout se réunit pour constater l'époque relativement moderne de cet événement » (1). Le golfe et la lagune de Maracaïbo présentent encore des traces sensibles du grand bouleversement qui jadis fit communiquer le golfe avec l'Océan en engloutissant une masse considérable de terrain. Les golfes de Paria et de Cariaco attestent aussi l'action d'une grande irruption des eaux qui les découpa en formes étranges. Ce qui d'ailleurs semblerait prouver la formation récente de ces terrains, c'est l'accroissement de la température qui indique une moindre épaisseur aux couches terrestres. D'ordinaire la température s'accroît d'un degré par trente mètres de profondeur : Sur les côtes de Colombie et dans les Antilles, elle s'accroit d'un degré par 12 à 15 mètres (2). Des phénomènes analogues se sont produits sur la côte du Yucatan (3). D'après les traditions locales elle était jadis réunie à Cuba. Cette péninsule en effet, presque entièrement dépourvue de fleuves et de rivières, ne reçoit d'eau que par des puits immenses que l'on croit alimentés par des fleuves souterrains, tandis que l'île de Cuba est sillonnée par de nombreux cours d'eaux.

D'ailleurs le continent américain presque tout entier se présente à nous comme ayant conquis sur les eaux, après la disparition de l'Atlandide, d'énormes espaces (4). Les Etats-Unis entre l'Atlantique et les Alleghanys, la Floride, la Louisiane, le Texas sont des terres abandonnées par l'Océan. Les bassins de l'Amazone et de la Plata sont de la même formation géologique. La Patagonie est si évidemment un ancien fond de mer que les plaines de la région sont encore imprégnées de sel, c'est-

(1) CODAZZI, *Resumen de la Geografia de Venezuela*, p. 467.

(2) MARCEL DE SERRES, *Cosmogonie de Moïse comparée aux faits historiques*, t. II, p. 322.

(3) STEPHENS, *Incidents of travel in Yucatan*, I, 6. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Archives de la Commission du Mexique*, II, 19.

(4) BUFFON, *Epoques de la nature* (édition Flourens), t. IX, p. 572. — JOLIBOIS, *Dissertation sur l'Atlantide*, p. 97, 98. — D'ORBIGNY, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, IV, 188.

à-dire que le grand cataclysme a mis une mer immense à la place d'un pays fertile et remplacé de vastes mers par un véritable continent.

Aux vraisemblances scientifiques s'ajoutent les traditions locales. Les Caraïbes (1), lors de la conquête, racontèrent aux Espagnols que toutes les Antilles avaient jadis formé un seul continent, mais qu'elles furent subitement séparées par l'action des eaux. Ils disaient encore que les mornes, les falaises et les escarpements de leurs îles furent transformés par cette inondation maritime. Le souvenir de cette convulsion géologique s'est perpétué à travers les âges, et c'est toujours l'eau qui joue le rôle de l'élément destructeur. Ainsi les Floridiens (2) racontaient que le soleil retarda sa course de vingt-quatre heures et que les eaux du lac Théomis ayant débordé couvrirent tout, sauf une montagne, où se refugièrent les seuls hommes qui furent sauvés. Les Californiens (3) parlent d'une inondation générale amenée par la colère de leur dieu Tchling. Les Iroquois disent que la terre fut inondée par un grand lac. Les Montagnais (4) du Canada racontaient qu'un certain Messou étant entré dans un lac pour y chercher ses chèvres « ce lac venant à desgorger couvrit la terre, et abyma le monde, et généralement tous les arbres qu'elle avoit produits d'elle-même en furent cachez ». Les Canadiens d'Hochelaga (5) « font mention en leurs chansons que les eaux s'estant une fois débordées couvrirent toute la terre, et

(1) HORN, *De originibus Americanis*, p. 88. » Immunerabiles Messicani sinus insulas unum olim continentem fuisse : ita ex majorum antiquissima traditione ipsos incolas asserere labentibus sæculis avulsas vi tempestatis, et exiguis fretis divisas in tantum numerum excrevisse. » Cf. RÉVILLE, *Histoire des Caraïbes* (Nouvelle Revue), 1882. — BORDE, *Histoire de l'ile de la Trinitad*, p. 37-60.

(2) H. DE CHARENCEY, *Traditions américaines sur le déluge* (Revue américaine, 2e série, p. 88-98). — Cf. ACOSTA, *De promulgatione Evangelii apud Barbaros*.

(3) DE CHARENCEY, ouvr. cité, p. 93.

(4) SAGARD, *Histoire du Canada*, p. 502, édit. Tross, p. 467.

(5) LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France*, p. 695, édit. Tross, p. 649.

furent tous les hommes noyez, excepté leurs grands pères qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres du pays ». Voici la traduction d'une légende Esquimaude, recueillie par le R. P. Petitot (1) : « L'eau ayant envahi le globe terrestre, on s'épouvanta ; les tentes des hommes disparurent, le vent les emporta ; on lia côte à côte plusieurs barques ; les vagues dépassèrent les montagnes rocheuses. Un grand vent les poussait sur la terre, les hommes se firent sécher, sans doute au soleil, mais le monde et la terre disparurent. Par une chaleur affreuse les hommes périrent. Par les flots, ils périrent également. Ils tremblaient, ils se lamentaient ; les arbres déracinés flottaient au gré des vagues... cependant un homme appelé le fils du Hibou jeta son arc dans les flots : « Vent, ne souffle plus ! c'est assez, s'écria-t-il, après quoi il jeta dans l'eau ses pendants d'oreille. La fin arriva ».

Pareils souvenirs se retrouvaient chez les habitants de la Terre-Ferme et de la Castille d'Or (2). Une légende Haïtienne, conservée par frère Romain Pane (3), attribue aussi à une inondation soudaine la formation des Antilles. Les peuplades de l'Orénoque désignaient ce cataclysme par le nom de Catenamanoa (4), ce qui veut dire submersion du grand lac. Enfin, voici en quels termes saisissants les Quichuas, c'est-à-dire les habitants primitifs de l'Europe centrale, racontent cette effrayante inondation dans leur livre sacré, le Popol Vuh (5) : « Alors les eaux furent gonflées par la volonté du

(1) R.-P. Petitot, *Les Esquimaux* (Congrès américaniste de Nancy), t. I, p. 336.

(2) Herrera, *Historia general de las Indias*, II, 67. — IV, 119. — V. 6.

(3) Romain Pane, *Histoire de Notre-Dame de Izamal*, traduction Brasseur de Bourbourg, p. 440. Cf. *Lettres de Pierre Martyr à Pomponio*, 13 juin 1497 (Lettres de Pierre Martyr relatives aux découvertes maritimes des Espagnols et des Portugais, trad. Gaffarel et Louvot, p. 19).

(4) Gumilla, *Orinoco illustrado* (traduction Eidous), t. II, p. 155.

(5) *Popol Vuh* (traduction Brasseur de Bourbourg), p. 27, 29, 31. Cf. Léry, *Histoire d'un voyage au Brésil*, § 26 : « Ils avoyent fait mention en leurs

cœur du ciel, et il se fit une grande inondation qui vint au-dessus de la tête de ces mannequins et de ces êtres travaillés de bois. Une résine épaisse descendit du ciel. L'oiseau Hécotcovach leur vint arracher les yeux de l'orbite, le Camalotz vint leur trancher la tête, le Tambalan brisa et broya leurs os et leurs cartilages, leurs corps furent réduits en poudre et dispersés..... Alors on vit les hommes courir en se poussant, remplis de désespoir ; ils voulaient monter sur leurs maisons, et les maisons s'écroulant les faisaient tomber à terre ; ils voulaient monter sur les arbres, et les arbres les secouaient loin d'eux ; ils voulaient entrer dans les cavernes, et les cavernes se fermaient devant eux. Ainsi s'accomplit la ruine de ces créatures humaines ».

Que si maintenant nous nous transportons sur les archipels qui subsistent au milieu de l'Atlantique, comme les derniers témoins de l'effondrement de l'Atlantide, nous remarquerons d'abord que leur nombre et leur position paraissent avoir singulièrement varié depuis les premières observations qui en ont été faites. Il est à peu près impossible d'établir la concordance entre les textes anciens et les archipels actuels. Où placer par exemple l'île de Cerné qui fut pendant plusieurs siècles, le point de relâche des vaisseaux Carthaginois, et le Char des Dieux, et l'île des Gorilles, et les îles Purpuraires ? Dès 1534 Bordone (1) avouait qu'on n'était pas d'accord sur le nombre et la position des îles de l'Atlantique. Il est en effet probable que les convulsions souterraines ont à diverses reprises modifié la physionomie du sol. Les archipels de l'Atlantique sont les restes d'une ancienne chaîne de montagne. L'action des forces volcaniques l'a séparée en fragments, et, comme cette action dure encore et se manifeste de temps à autre, ainsi s'expliqueraient la dis-

chansons que les eaux s'estans une fois tellement débordées qu'elles couvrirent toute la terre, les hommes du monde, excepté leurs grands pères qui se sauvèrent sur les plus hauts arbres de leur pays, furent noyez. »

(1) Bordone, *Libro nel si qua ragiona de tutte l'Isole del mondo con li lor nomi antichi et moderni* (1534).

parition de certaines îles et le défaut de concordance entre les documents anciens et l'état des choses actuel. (1).

Il est certain qu'à Madère, dans les Canaries et aux Açores, « se laisse partout apercevoir l'empreinte du feu, et d'énormes fragments de laves ont été lancés, dans toutes les directions, à de telles distances, qu'il est souvent difficile de se rendre compte de la position isolée où on les trouve ». Dans ces trois archipels, les montagnes ont une hauteur prodigieuse, hors de proportion avec l'étendue des îles. Le terrain est sillonné par de longués anfractuosités et des couches de laves amoncelées. De loin en loin, fument encore les volcans, dont les éruptions ne laissent pas que d'être très dangereuses. Pourtant le terrain de ces archipels n'est pas entièrement volcanique; on y rencontre des débris de roches primitives, granit, syénite, en un mot tous les indices de la période primaire (2). Un des géologues qui ont le mieux étudié ces îles, Boodwich (3), écrivait à propos de Madère et de sa voisine Porto Santo qu'elles n'avaient pu être créées par un volcan sous-marin. « Il est d'abord irrécusable que les masses de basalte ne formaient pas dans l'origine une roche d'une autre nature que la chaleur aurait dilatée dans la place qu'elle occupait, et qui se serait pénétrée de vapeur pour former la roche actuelle; tout semble prouver au contraire que ces masses se sont élevées liquides, et qu'elles se sont écoulées de la bouche d'un cratère. En second lieu, si l'île de Madère

(1) Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiale du nouveau continent*, I, 327. « Quant à la question de savoir si l'archipel des Canaries et les îles adjacentes sont les débris d'une chaîne de montagnes, déchirée et submergée dans une des grandes catastrophes qu'a éprouvées le globe, ceci n'est nullement contraire aux lois reconnues de la nature ». — Berthelot, *Histoire naturelle des îles Canaries*, II, 87 : « L'action des forces volcaniques, qui a rompu l'ancien système de montagnes et l'a séparé par fragments, ne s'est pas restreinte aux îles Canaries. Elle s'étend sur un plus large espace, et l'on peut en observer les effets depuis les Açores jusqu'aux îles du Cap-Vert. »

(2) d'Avezac, *Iles de l'Afrique* (Univers pittoresque), p. 43.

(3) Boodwich, *Excursions in Madeira and Porto Santo*, p. 107.

avait été entièrement créée par un courant marin, sa base, je dirai même toute sa base devrait être composée de pierre ponce et de houille ; or, ces deux substances se trouvent en quantité extrêmement petite et en couches alternantes avec la basalte et le tuf ».

Les Canaries (1), malgré leurs nombreux volcans et les débris ignés dont elles sont parsemées, offrent des traces plus fréquentes encore de terrain primitif. Remarquons tout d'abord que le pic de Teyde, dans l'île de Ténériffe, qui s'élève jusqu'à 3,710 mètres, semble par sa hauteur avoir eu jadis pour base une terre bien plus étendue que les sept cents milles carrés de superficie de l'île actuelle. Bien que l'action des forces volcaniques (2) soit partout visible, « nous avons retrouvé (3) dans l'archipel des débris de roches primitives, des granits parfaitement conservés, ou qui, pour avoir éprouvé un feu violent, n'en existaient pas moins avant les incendies souterrains, des lits de sable ferrugineux qui n'ont éprouvé aucune altération, des couches d'argile qui ont conservé leur disposition et tous leurs caractères, enfin des amas de corps fossiles où l'on distingue des productions marines et des empreintes de végétaux ». La syénite a été signalée à Fortaventura ; la syénite et le schiste micacé à Gomera. Humboldt (4) qui résida quelque temps dans l'archipel n'hésite pas à reconnaître ces îles comme le débris d'une chaîne de montagnes déchirées et submergées par une des grandes convulsions du globe. Les côtes en effet sont presque découpées à pic et descendent si brusquement dans la mer que, principalement sur la bande orientale, les poissons ne peuvent déposer leur frai et

(1) Berthelot, *Histoire naturelle des Canaries.* — Chil y Naranjo, *Las Canarias.*

(2) En 1492, 1528, 1585, 1705, 1706, 1730, 1735 et 1798 les Canaries furent bouleversées par des tremblements de terre. — Voir Godron, *Sahara et Atlantide*, p. 17.

(3) Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées,* p. 431.

(4) Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent*, t. I, § 2.

la pêche est presque nulle (1). Le premier aspect de l'archipel est même si peu attrayant qu'on ne s'explique pas qu'il ait si longtemps porté le nom d'îles Fortunées, mais le printemps éternel, la beauté du ciel et la fécondité du sol font vite oublier ces côtes tourmentées par d'affreuses convulsions et le confus entassement de rochers qui ne rappellent que trop le cataclysme auquel l'archipel dut sa création.

Les îles du Cap-Vert présentent (2) la même constitution physique et la même formation. Autour d'un pic, ancien volcan, dont les éruptions sont encore menaçantes, Saô Antonio, Paô de Assucar, Gordo, Fogo, etc. et qui par sa prodigieuse hauteur est tout à fait hors de proportion avec la petite île qui le renferme, des terres se sont effondrées, creusant entre elles des abîmes ; des montagnes se sont précipitées dans la mer d'un seul bloc, et plongent leur base à pic dans les flots pendant qu'elles cachent leur tête dans les neiges. L'aspect de ces îles est si tourmenté qu'on les désigna autrefois sous le nom d'îles des Gorgones : Immenses crevasses, cratères gigantesques, montagnes éboulées dans la plaine, tout y atteste encore l'action des forces souterraines.

C'est surtout l'archipel des Açores qui fut violemment bouleversé et abîmé en grande partie. La surface de la plupart de ces îles est fort irrégulière, coupée par de hautes montagnes et de profondes déchirures, causées sans doute par l'action des pluies sur des matériaux peu consistants. Les reliefs se terminent brusquement à la mer par des rocs perpendiculaires qui semblent des murailles. Le sol a été si bouleversé qu'il est presque impossible de reconnaître la succession des couches stratifiées, et que les caractères observés sur un point sont presque toujours diamétralement opposés aux phénomènes qui se manifestent sur un autre point. Les éruptions volcaniques n'ont pas cessé.

(1) D'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 125.

(2) I. Lopes de Lima, *Ensaios sobre a statistica das possessoes portuguezas* (1844), t. I. *Das ilhas de Cabo Verde.*

Celles de 1445, de 1531, de 1755 et de 1811 ont laissé de lugubres souvenirs. En mai 1867 on signalait encore des commotions souterraines, et, les 1er et 2 juin de la même année, une bouche volcanique lançant des pierres et épanchant d'énormes masses de lave s'élevait à la surface de la mer entre Graciosa et Terceira. Pourtant le terrain primitif se rencontre dans les îles les plus éloignées du centre et du foyer. Le schiste constitue l'île Santa Maria et le marbre est abondant dans l'île de Corvo (1).

Il se peut que toutes ces îles, Madère, Cap-Vert, Canaries, Açores, soient les restes d'anciennes chaînes de montagne. « Quand les feux souterrains furent devenus assez forts pour se faire jour dans le continent Atlantique et que les rochers les plus solides ne purent résister aux secousses qu'ils imprimaient au sol..., l'eau, qui cherche sans cesse à accroître son domaine, profita de cette crise et des fractures qu'elle occasionnait pour se répandre sur plusieurs points. Bientôt, par les effets réunis du courroux de l'Océan et des éruptions volcaniques, un continent disparut de dessus la surface du globe. Les fragments moins unis et sans solidité qui en faisaient la masse furent entraînés par les courants (2) », et c'est ainsi qu'il ne resta bientôt plus que le sommet des anciennes montagnes de l'Atlantide.

Ce n'est pas seulement dans ces archipels, mais aussi dans la mer qui les entoure qu'il est facile de retrouver les traces d'un continent submergé. Entre les Canaries et la côte Marocaine, la mer est si peu profonde que quelques géologues ont affirmé qu'une convulsion violente de la nature a seule pu séparer cet archipel du continent. Il suffit, en effet, d'explorer la côte d'Afrique (3) entre les caps Spartel et Bon pour y remarquer

(1) Boid, *A description of the Açores, or Western Islands, from personal observation*, 1835. — Drouet et Morelet, *Rapport fait au roi de Portugal sur un voyage d'exploration scientifique aux îles Açores*, 1857. — G. Hartung, *Die Azoren in ihrer Aüsseren Erscheinung und nach geognostichen Natur geschildert*, 1860.

(2) Bory de Saint-Vincent, ouv. cité, p. 1860.

(3) Golberry, *Fragments d'un voyage en Afrique*, t. I, § 2. — Bory de Saint-Vincent, ouv. cité, p. 440.

de nombreux déchirements et des montagnes séparées par des gorges très ouvertes et paraissant divisées par l'action d'un violent effort. Entre Madère et les Canaries se prolonge sous les flots une chaîne sous-marine dont les sommets émergent de loin en loin, îles Désertes, île Salvage, etc., et semblent ne faire des deux archipels qu'un seul système. Entre les Canaries et les Açores existent encore de nombreuses vigies, jadis mentionnées par Frézier (1) et Fleurien (2), qui explorèrent ces parages. Ces vigies sont mêmes si nombreuses qu'il est impossible d'en expliquer la présence sans admettre qu'elles appartenaient à un continent submergé (3). L'amiral Fleuriot de Langle a consacré à ces vigies éparses un important travail, dont nous allons présenter un tableau résumé (4).

D'après le savant observateur, on distingue six zones dans cette partie de l'Atlantique. La première est situé entre 12° et 18° de longitude ouest de Paris. Elle comprend six vigies ou écueils : 1° *Le Rockall* (57°, 39' 32" Lat. N. — 15° 49' Long. O) signalé en 1816 par le capitaine de l'*Endymion*, et qui depuis a figuré sur toutes les cartes marines ; 2° *L'Helen* (57° 45' et 15° 37' 15") sur lequel s'est perdu, en 1824, le capitaine Erskine ; 3° *La Roche dite Kins* (55° 18' — 13° 29') signalée en 1744, à quatre pieds sous l'eau, par le capitaine du *Friend-Ship*, Ait-Kins, revue, en 1820, par le capitaine du *Barnett*, Cork, et en 1852, par le capitaine du *Fingalton*, Cronig ; 4° *La Roche du Diable*, observée en 1737 (47° 20' — 13° 20') par le capitaine

(1) Frézier, *Relations de voyage à la mer du Sud*, p. 289.

(2) Fleurien (de), *Le Neptune Américo-septentrional* (1780), p. 606.

(3) Buffon (*Epoque de la nature*, édition Flourens, t. IX. p. 363) s'en était douté : « Le grand intervalle de mer, écrit-il, entre l'Espagne et les terres voisines du Canada est prodigieusement raccourci par les bancs et par les îles dont il est semé, et ce qui pourrait donner quelque probabilité de plus à cette présomption, c'est la tradition de la submersion de l'Atlantide. »

(4) Fleuriot de Langle, *Observations de vigies et de hauts fonds dans l'Atlantique septentrional au large des Açores* (Bulletin de la Société de géographie de Paris, juillet 1865).

Brignon et en 1818 (46° 35' — 15° 27') par le capitaine W. Peter ; 5° *Mayda* (44° 45' — 17° 45°). Dès 1367, nous trouvons cet écueil indiqué sur la carte catalane éditée par Bucher. Il reparaît dans le Ptolémée de 1519, et, dès lors, figure sur les mappemondes modernes. Il a été observé, en 1730, par le capitaine de Rock ; 6° *Vigie de l'Hannibal*. En 1749, le capitaine Griffe de l'Hannibal signalait des brisants dangereux par 43° 10' et 16°40' : serait-ce par hasard le même haut fond que celui où Berneville, commandant de l'*Elisabeth*, se trouva engagé en 1725 (44° 10' — 13° 8) et où un coup de mer furieux lui enleva soixante et dix hommes de son équipage ?

La deuxième zone est située entre 18° et 25° de longitude ouest. Elle comprend neuf vigies en hauts-fonds. 1° *Le banc de Kramer*, ainsi nommé du capitaine Alof Kramer qui le découvrit par 59° 47' et 19° ; 2° *Le banc du Lion* (56° 42' — 19° 50') reconnu en 1776 par le capitaine Pickersgill et en 1831 par le capitaine Vidal ; 3° *La Roche du Brasil ou banc de fer*, indiquée déjà sur le portulan médicéen de 1351 (I. de Brazi), sur la carte de Picignano de 1367 (Insula de Bracir), sur le portulan de Mecia de Viladestes de 1413 (insola de Brazil), sur les cartes d'Andrea Bianco de 1436, de Fra Mauro de 1457, et de Ptolémée de 1519 : à partir du XVe siècle on ne la retrouve plus ; 4° *Les Roches de Nègre*. En 1722, par 48°10'—22°40' le capitaine Nègre, de la *Rose Sainte-Croix* aperçut quelques pointes de roche ; est-ce un des rochers couverts de coquillages et émergeant d'environ 65 centimètres que le capitaine Michel, de la *Catherine* découvrit en 1753 par 48° 45' — 18° 59', ou le haut-fonds, sur lequel déferlait une mer très blanche, que signalait en 1816, par 47° 50' — 23° le capitaine de la *Bellone*, de Prigny ? 5° *Cinq grosses têtes*. En 1817, par 43° 28' — 23° 40' le capitaine Dichin, de la *Confiance*, découvrit un récif couvert d'eau; en 1854, par 44° 14' — 23° 53', le capitaine Duprat apercevait une roche haute d'environ 15 mètres, et la même année, par 44°22'—21°27', le capitaine Persil remarquait une autre roche fort élevée, en-

tourée de brisants accores ne donnant de fond qu'à 113 mètres ; 6° *Mayda* : cet îlot qu'il ne faut pas confondre avec l'îlot de même nom déjà signalé dans la première zone fut observé en 1705, par 47° 12'—23° 39', par le capitaine Nau de Bordeaux, qui le décrivit comme une île blanche de la grandeur de l'île d'Aix. En 1717 le Père Cordeiro, dans son histoire des îles de l'Océanie Occidentale, le faisait figurer (47° 20' — 25° 24') parmi les possessions du Portugal, mais en 1738 le capitaine Bradfort, du *Hartley*, par 45° 40'— 21° 37', et en 1842 le capitaine Bridon, de la *Thérèse*, par 46° 10'— 22° 30', ne trouvaient plus que des brisants de six ou sept pieds de haut. 7° *Banc Lamarre.* Ce banc fut signalé en 1820 (42°37'- pas de longitude) par le capitaine Lamarre de l'*Emilie-Marie.* Il rencontra de nombreux rochers séparés par des canaux et leur assigna une étendue de vingt à vingt et un milles dans la direction du sud-sud-est au nord-nord-ouest. 8° *Banc d'Adroher.* En 1839 le capitaine Adroher aperçut à sept ou huit mètres sous l'eau, par 46°56' et 19° 01' un récif de cinq milles d'étendue. 9° *Banc de la Henriette.* En 1816, par 37° 39' et 19° 49', le navire la *Henriette* avait déjà trouvé dans ces parages un brisant fort étendu.

La troisième zone est située entre 25° et 30° de longitude ouest. Elle comprend sept basses ou vigies. 1° *Vigie de Marchoine* observé en 1728 (par 48° — 26° 39') par le capitaine Marchoine, du *Prince-de-Conti* ; 2° *Vigie de Houtin*, signalée pour la première fois en 1701 par le capitaine Houtin (46° 40'— 25° 59') qui découvrit un rocher de 43 mètres de long sur 20 de large, et pratiqua des sondages tout autour ; mais dès 1727, par 46° 20' — 28° 49', la frégate la *Galatée* ne trouvait plus qu'un récif, en 1788, par 45° 48' — 26° 16', le commandant du *Barbeau*, de Segneville, ne signalait plus qu'une décoloration de l'eau, et en 1833, par 46° 30'— 25° 48 Corral, capitaine de *Conquistador* ne parlait plus que d'un haut fond. 3° *La Vigie de Gosseaume.* Dès 1627, par 44° 52' — 28° 34', le pilote Albert de la *Tremblade* avait vu la mer se briser sur un écueil. En 1819 le capitaine Coombo,

de la *Pallas*, visita le danger par 40° 52' — 28° 34, et même réussit à arracher un goëmon qui tenait au fond. En 1836, par 44° 52' — 28° 34, le capitaine Gosseaume observait des rochers émergeant de l'eau, et en 1843, par 45° 1' et 28° 5' le capitaine Cornforth, de l'*Otterspool*, certifiait l'existence d'un brisant. 4° *Récif de Greeve*. Le capitaine Greeve, de l'*Anna-Catharina* aperçut en 1745, par 44° — 27° 25', une chaîne de rochers, probablement la même que revit en 1711, par 45° 15' — 27° 25, le capitaine Curie de la *Diana*. 5° *Basse de l'Euphrosine*. En 1851, par 43° 40' — 29° 5', le capitaine Mestre, de l'*Euphrosine*, remarqua que la mer était décolorée, et trouva le fond à 82 et à 85 mètres. 6° *Vigie de Guichardi*. Elle fut signalée en 1735 par le capitaine du *Dauphin*, Guichardi, qui, par 42° 30' — 26° 25', vit des roches élévées d'une dizaine de mètres, mais en 1829, à la même latitude, le capitaine Mils, du *Tamer* n'en rencontrait plus que deux ; en 1829, par 42° 20' — 27° 20', le capitaine Woodall, de l'*Indemnity*, signalait des rochers sur lesquels la mer déferlait avec violence, et en 1842, par 42° 51' — 26° 35, le capitaine Alderson, du *Morning-Star*, trouvait des rochers élevés de trois mètres. 7° *Basse de l'Aimable Marie Jeanne*. En 1777, par 41° 30' — 29° 28', le capitaine Voizard, de l'*Aimable-Marie-Jeanne*, s'aperçut que la mer changeait de couleur, mais il n'eut pas le temps de sonder ; en 1813, par 41° 7' — 24° 59', le capitaine du *Perseus* trouva des brisants.

La quatrième zone comprise entre le 30° et le 35° de latitude, comprend six écueils : 1° *Les Trois Cheminées*. C'est en 1720 que le capitaine du Clos-Fernel, du *Chat-de-Verné*, signala, par 45° 57' — 31° 54' trois têtes de rochers hauteur de 27 mètres environ. Il leur donna le nom des Trois Cheminées à cause de leur forme allongée. Elles avaient disparu un siècle plus tard, car, en 1823, par 47° 55' — 32° 04', l'*Amitié-du-Croisic* ne trouvait plus qu'un fort brisant, et en 1831, par 47° 55' — 37° 26', le capitaine Hatena, de la *Bonne-Mère*, manquait d'échouer sur une longue ligne de brisants séparés en quatre groupes bien

distincts. Il est néanmoins probable que leurs observations s'adressaient à une autre vigie, car en 1842, par 47° 37' — 31° 11', le capitaine Roallovs, de l'*Eagle*, signalait encore trois têtes de rochers émergeant de 27 mètres. 2° *La Roche du Mariner* fut indiquée par le capitaine Swaintore, du *Mariner* qui faillit s'y perdre en 1831, par 46° 50' — 31° 57'. 3° *La Roche Henderson*, ainsi nommée parcequ'elle consiste en un fond rocheux très considérable, trouvé en 1850, avec 87 et 178 mètres de fond, par 42°45' — 31°20', par le capitaine Henderson, du *Chaucer*. Cette roche Henderson ressemble à 4° *La Roche Mossurau*, trouvée en 1851 par le capitaine Mossurau, de l'*Edward Kenny*, qui déclare avoir vu la mer se briser par 43°41' — 31°11'. 5° *La Roche du Fyen* ressemble aux Trois Cheminées. Elle fut signalée en 1767 par le capitaine Ytreck, du *Fyen*, qui découvrit trois tétes de rochers par 47° 2' — 33° 09', mais sans trouver de fond ; et en 1856 par le capitaine Chardenni, du *Duquesne* qui vit par 47° 3' — 31° 7', trois têtes de rochers disposées en triangle émergeant de deux mètres et garnies à l'entour de fucus. Signalons encore dans cette zone 6° *La Vigie de la Constança*, formée par des brisants aperçus en 1840 (32° 26' — 38° 45') par le pilote de la *Constança*, Manuël Ferrecrà.

La cinquième zone, située entre 35° et 45°, comprend neuf vigies : 1° *Rochers de Gough*. Ce sont deux rochers hors de l'eau (40° 33' — 35° 20') observés en 1820 par le capitaine Beaufort, du *Concord*. 2° *L'île Jacquet* fut signalée en 1728 (45° 40' — 38° 59') par le capitaine Bannehetche, de Saint-Jean-de-Luz, qui faillit s'y briser ; en 1782 (46° 50' — 42° 12') par le capitaine Querval, du *Jeune Frédéric* ; en 1836 (46° 55' — 41° 56') par Mate Legros du *Seaflores*, qui trouva une île de cent mètres d'élévation, et en 1858 (46° 52' — 40° 20') par le capitaine Job du *Christobal*, qui ne rencontrait plus que trois têtes de rochers. 3° *La basse d'Amblimont* est formée par des brisants situés par 44° 20' — 35° 59', vus en 1687 par le capitaine d'Amblimont, de *l'Arc-en-Ciel*. 4° *La Basse Sargeac* : c'est un

rocher rouge (43° 57' — 43° 14') signalé en 1750 par le capitaine Sargeac, de la *Marie-Rose* ; à ne pas confondre avec un haut fond de cinq mètres, situé par 42° 15' — 39° 45', découvert la même année par le capitaine Ramigeau, du *Lézard*. 5° *Le Banc Espagnol* ainsi nommé en 1769 par le capitaine Iglesias, du *Siscar*, qui remarqua, par 40° 24' — 38° 40, une décoloration de l'eau et trouva le fond à huit mètres seulement. En 1841, par 40° 45' — 38° 37', on observait un banc à fleur d'eau. mais il avait disparu en 1857, car le capitaine Walstein, du *Rhumberg*, ne signalait plus, par 40° 26' — 30° 20', qu'une décoloration de l'eau. 6° *Banc du Druid*. En 1803, par 41° 24' — 43° 55', le capitaine Castillo, de la *Constança*, avait déjà vu la mer se briser ; mais c'est en 1841 seulement, par 41° 19' — 43° 55', que le capitaine Treadwell, du *Druid*, aperçut une dizaine de roches à un mètre au dessus de l'eau. 7° *Vigie de Chantereau* ainsi nommé du capitaine Chantereau, de l'*Auguste*, qui en 1721, par 38° 24' — 41° 59', découvrit de forts brisants. 8° *La Roche des Trois Frères* fut découverte en 1726 (46° 28' — 43° 09') par le capitaine Sébastien, des *Trois-Frères*, qui trouva le fond à sept mètres. Enfin dans cette cinquième zone existent 9° *Les Roches Sans Nom*, qui peut être se confondent avec les précédentes et qui furent observées en 1822 (38° 10' — 36° 52') par le pilote espagnol de la *Triunfante* ; en 1831 (38° 45' — 36° 25') par le capitaine Ignace Natta ; en 1840 (37° 56' — 35° 24', par Manoël Feneira ; en 1846 (38° 23' — 36° 30') par le capitaine Botte, de la *Louise*.

La sixiène zone, située entre 45° et 60° de latitude, comprend trois écueils : 1° *La Roche Méquet*, fond rocheux à cinq mètres de profondeur, signalé en 1768 par le capitaine Méquet, de Granville, par 46° 30' — 47° 33', et qui se confond peut-être avec 2° *Les Roches Vierges*, découvertes en 1829 (46° 27' — 53° 16') par le lieutenant Rose, de la *Tyne*, qui trouva le fond à quatre mètres, et en 1843 (46° 30' — 52° 4') par le capitaine Ryder, du *Béthel*, qui trouva le fond à sept mètres. 3° *La Roche*

d'Hervagault : dès 1700 un navire de Bordeaux avait signalé un banc et quelques îlots par 40° 30' — 51° 39'). En 1723, le capitaine Hervagault, du *Conquérant*, observait à 700 mètres de distance, par 41° — 46° 1', d'une part un rocher à fleur d'eau et de l'autre trois brisants distincts. En 1818, par 40° 52' — 47° 14', le capitaine Fournier, de l'*Oscar et Elise*, trouvait une roche hors de l'eau. Le capitaine Maxwell en signalait trois en 1826, par 41° 2' — 51° 43, et c'était une véritable chaîne de rochers que le capitaine de l'*Amalia* rencontrait en 1836 par 43° 3' — 51° 20'.

Il est donc prouvé qu'au milieu de l'Océan Atlantique, entre 16° et 60° de longitude ouest de Paris, c'est-à-dire sur un espace considérable, existent des brisants, des roches isolées, quelques îlots et des hauts fonds. Encore a-t-il été impossible de recueillir toutes les explorations nautiques, et l'Atlantique n'a été étudié que sur une petite partie de son immense étendue. On aura de plus remarqué, dans cette longue énumération, que très peu d'observations concordent, que tel écueil signalé à tel endroit ne s'y est plus retrouvé quelques années plus tard, mais qu'il a été remplacé par un haut fond, ou réciproquement qu'un haut fond s'est changé en une chaîne de brisants. Il se pourrait donc, d'une part, que le nombre de vigies observées fût bien plus considérable et qu'on ait appliqué à tort la même dénomination à des positions différentes, d'une autre part que le travail souterrain des feux intérieurs qui jadis engloutit la majeure partie de l'Atlantide ne soit pas encore terminé, et, par conséquent, que de nouveaux archipels émergent ou que d'anciens s'effondrent subitement. Ne signalait-on pas, en janvier 1857, au large des Carolines et de la Floride, une immense irruption d'eau douce ? Des courants boueux et jaunâtres sillonnèrent l'Océan et des milliers de poissons furent tués (1). En pleine mer la salure diminua de moitié et les pêcheurs puisèrent pendant

(1) Raymond Thomassy, *Essai sur l'hydrologie*. — E. Reclus, *la mer*.

un mois de l'eau potable. On eût dit le soulèvement d'un continent.

Les anciens avaient déjà remarqué que l'Atlantique était parfois comme agité de mouvements convulsifs. C'était même chez eux une opinion répandue qu'on ne pouvait que difficilement naviguer au-delà des colonnes d'Hercule, car la mer, disaient-ils, était obstruée par des débris rocheux, des bancs de vase et surtout des agglomérations d'herbes marines : ils n'hésitaient pas à attribuer la cause de ces agitations aux derniers tressaillements de l'écorce terrestre, encore frémissante de l'épouvantable cataclysme qui engloutit l'Atlantide.

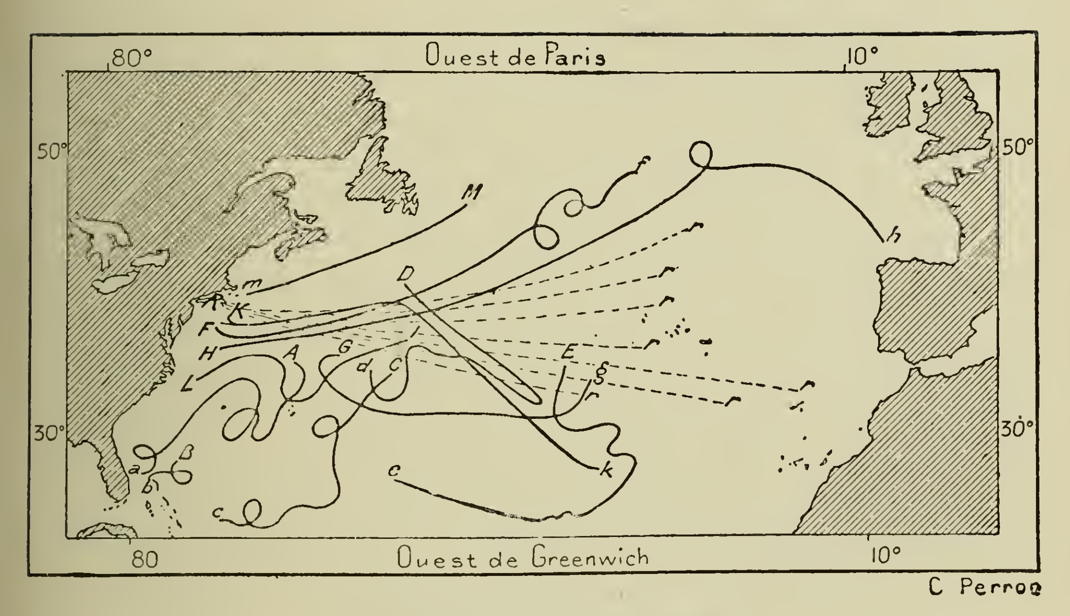
« On ne peut naviguer au-delà de Cerné, écrivait un contemporain de Darius I, Scylax de Caryande (1), car la mer est embarrassée par de la vase et par des herbes ». « Maintenant encore, lisons-nous dans Platon (2), on ne peut parcourir cette mer (l'Atlantique), ni la connaître, parce que la navigation est empêchée par la vase très profonde que l'île a formée en s'abîmant ». Hérodote (3), racontant le voyage projeté du satrape Sataspès autour de l'Afrique, affirme qu'il s'arrêta en chemin parce qu'il reconnut l'impossibilité d'aller plus loin. Plutarque (4) rapporte qu'il ne faut voyager sur l'Atlantique qu'avec des bateaux à rame, car les eaux ne permettent qu'une lente navigation et sont rendues bourbeuses par la quantité de vase

(1) Scylax de Cayrande (édition Didot) : « Κέρνης δὲ νήσου τὰ ἐπέκεινα ὀύκετι ἐστὶ πλωτὰ διὸ βραχύτητα θαλάττης, καὶ πηλοῦ, καὶ φύκος. »

(2) Platon, *Timée* : « Διὸ καὶ νῦν ἄπορον καὶ ἀδιερεύνητον γέγονε τοὐκεῖ πέλαγος, πηλοῦ καρτα βάθεος ἐμπόδων ὄντος, ὅν ἡ νήσος ἰζομένη παρέσχετο. » Ce renseignement est confirmé par le *Scholiaste de Platon* (Edition Tauchnitz, VII, p. 294) : « Τοῦτο καὶ οἱ τοὺς ἐκείνῃ τόπους ἱστοροῦντες λέγουσιν, ὡς παντα τεναλώδη τον ἐκεῖ εἶναι χῶρον. Τέναγος δέ ἐστιν ἰλός τις ἐπιπολάζοντος ὕδατα, οὐ πολλοῦ, καὶ βοτανής ἐπιφαινομένης τούτῳ, ἤ πηλώδη πελάγη, ἢ διάβροχοι, ἢ κάθυργοι τόποι. »

(3) Hérodote, IV, 33 : « Τοῦ δὲ μὴ περιπλῶσαι Ιιβύην παντελέωσ αἴτιον τόδε ἔλεγε, τὸ πλοῖον τὸ πρόςω οὐ δυνατὸν ἔτι εἶναι ἄλλ᾽ ἐνίσχεσθαι. »

(4) Plutarque, *De facie in orbe lunæ*, § 26.



LES APPORTS DU GULF STREAM

(Extrait de la Géographie d'E. Reclus, Hachette et Cie, éditeurs).

qu'y déposent de nombreux affluents venus de terre ferme. Il en résulte de tels atterrissements que la mer en est épaissie. Aristote (1) signale les dangers de la navigation dans ces parages. L'auteur anonyme du Traité des Merveilles (2) rapporte que des Phéniciens de Gadès rencontrèrent, après quatre jours de navigation, des régions pleines de varechs, où jouaient de nombreux thons. L'exact Strabon (3) confirme ce renseignement et nous apprend que la chair de ces thons était fort estimée, parce qu'ils se nourissaient d'une sorte de gland marin si abondant qu'à l'époque de la maturité les côtes de Gadès et des alentours en étaient jonchées. Or ce gland marin n'est autre que le fruit en graines des sargasses arrachées aux bancs de l'Atlantique et jetées sur les côtes européennes (4). Ces sargasses atteignaient parfois des proportions gigantesques et arrêtaient la marche des vaisseaux. Aussi les navigateurs n'osaient-ils pas se risquer dans ces parages dangereux.

Même pendant le moyen âge, persista cette croyance à la difficulté de la navigation dans l'Atlantique. Jornandès (5), l'historien national des Goths, disait, en parlant de l'Océan, que non-seulement personne n'avait jamais essayé de décrire les régions lointaines qu'il baigne, mais encore que personne n'avait osé le traverser, parce que les algues arrêtaient la marche des vaisseaux, les vents n'avaient plus de force, et que celui-là seul connaissait ces parages, qui en fut le créateur. » De

(1) ARISTOTE, *Météorologiques*, II, 1, 14 : Τὰ δ' ἔξω στηλῶν βραχέα μὲν διὰ τον πῆλον, ἄπνοα δ' ἐστὶν, ὡς ἐν κοίλῳ τῆσ θαλάττης οὔσης.

(2) *De mirabilibus auscultationibus*, édit. Didot, p. 166. — Voir le texte au chapitre intitulé Les Phéniciens en Amérique.

(3) STRABON, III, 2, 7.

(4) THÉOPRASTE, *Histoire des plantes*, IV, 7. — AVIENUS, *Ora maritima*, V. 409.

(5) JORNANDÉS, *Historia Gothorum*. « Oceani vero intransmeabiles ulteriores fines non solum non describere quis aggressus est, verum etiam nec cuiquam licuit transfretare, quia resistente ulva et ventorum spiramine quiescente, impermeabiles esse sentiantur, et nulli cogniti, nisi soli ei qui eos constituit. »

nombreux romans de chevalerie (1) parlent, comme d'une mer très lointaine, de la mer Bétée. Or, bétée ne signifie pas gelée, mais coagulée, et c'est justement dans cette mer que l'auteur de l'Image du Monde, au chapitre d'Aufrique et de ses régions, plaçait l'Atlantide de Platon, et conservait ainsi comme l'écho des traditions antiques. Les Arabes, ces hardis marins, qui semblaient avoir hérité de l'esprit aventureux des Phéniciens (2), hésitèrent eux aussi à se lancer dans l'Atlantique, car ils se le représentaient comme couvert de ténèbres, ou rempli d'une eau épaisse ou boueuse où il était impossible de naviguer. Mohammed, l'auteur d'un traité de cosmographie intitulé le *Parfum des fleurs dans les merveilles de l'Univers* n'écrivait-il pas encore, en 1516, que les eaux de l'Océan étaient troubles et que personne n'osait s'y hasarder à cause de la difficulté d'y naviguer?

Il se peut que, soit par ignorance, soit par préjugé, les écrivains de l'antiquité et du moyen-âge aient singulièrement grossi les difficultés de la navigation dans l'Atlantique : il est néanmoins très probable que ces dangers existaient, et, s'ils ont en partie disparu aujourd'hui, n'est-ce pas que, par la suite des siècles, les commotions violentes qui bouleversèrent si souvent cette mer, ainsi que les courants dont la force est si redoutable ont transporté ces débris en les désagrégeant et peu à peu donné à l'Atlantique sa profondeur actuelle ? Ces courants, qui durent encore, ont sans doute creusé cette mer qui, d'après les apparences, ne dut pas d'abord être si profonde. Ils minèrent et engloutirent des îles moins solides que les archipels qui subsistent de nos jours, et sur lesquels pourtant leur action lente et continuelle ne laisse pas que d'être visible, et c'est ainsi que, si l'Atlantide disparut, ses débris émergent encore au-dessus de ses eaux.

(1) Voir au chapitre intitulé Les Irlandais en Amérique tout ce qui est relatif aux courses de Saint-Brandan dans cette mer Bétée.

(2) Reinaud, *Introduction à la traduction de la géographie d'Aboulféda*, p. 212, 215, 286. — Edrisi, Traduction Jaubert, t. I, p. 345.

Au congrès Américaniste de Madrid, en 1881, un des savants dont s'honore l'Espagne contemporaine, F. de Botelha (1), considérant comme acquis le fait de l'existence de l'Atlantide dans les limites que nous venons de lui tracer, cherchait à en fixer les contours exacts. Après avoir exposé les causes qui, à l'origine de l'époque quaternaire, durent produire l'effondrement des terres aujourd'hui couvertes par l'Atlantique, après avoir montré comment ce cataclysme, coïncidant avec le soulèvement des Andes et de la chaîne volcanique Méditerranéenne, produisit un épouvantable bouleversement à la surface du monde déjà habité, l'éminent ingénieur présenta une carte de l'Atlantique sur laquelle étaient indiqués les sondages exécutés jusqu'à ce jour. Imaginant alors un mouvement orographique qui aurait soulevé de 3240 mètres le fond de l'Océan et notant les sommets et les continents qui émergeraient au-dessus du niveau de la mer, il démontra sans peine que les limites des nouvelles terres correspondaient à celles de l'Atlantide disparue. Certes, ce procédé est ingénieux, mais il est toujours dangereux de s'appuyer sur une hypothèse. Aussi préférons-nous ne parler que de ce qui existe et non pas de ce qui pourrait exister. Or, ne résulte-t-il pas de la présence au milieu de l'Atlantique de tant d'îles et de fragments d'îles que jadis existait dans cet espace un immense continent, qui n'était, qui ne pouvait être que l'Atlantide ?

En résumé, et sans tenir compte des nombreux écueils et rochers épars dans les six zones de l'Atlantique que nous avons énumérées, il existe, à l'heure actuelle, trois trajets directs de la Guinée au Brésil, de l'Irlande au Labrador, de la Norvège et de l'Ecosse au Groenland, et de nombreux trajets indirects par les îles qui parsèment l'Atlantique ; à ne considérer que la géographie physique, il se pourrait, par conséquent, que cette distance ait été parcourue par de hardis marins, soit hasard de la

(1) F. de Botelha, *Pruebras geologicas de la existencia de la Atlantida, su fauna y su flora* (Congrès américaniste de Madrid, t. I, p. 142-165).

tempête, soit volonté bien réfléchie de pousser en avant, et que quelques uns d'entre eux, plus audacieux ou plus heureux, aient découvert l'Amérique avant la date officielle.

Une autre cause physique devait les aider dans ces voyages : c'étaient les courants marins, ces immenses fleuves pélagiques, que nous ont fait connaître les belles observations de Maury, de Humboldt, et d'E. Reclus (1). Le plus considérable et le mieux connu de ces courants, le Gulf-Stream ou courant du golfe, pousse, d'un mouvement lent mais continu, les eaux de l'Atlantique vers les côtes du Brésil. Il contourne les Guyanes, le Venezuela, la Colombie, l'Amérique centrale, le Mexique et les Etats-Unis. Il pénètre dans le détroit de la Floride, et coule droit au nord en longeant la côte Américaine jusqu'à la hauteur de Terre-Neuve. Les courants du pôle qu'il y rencontre l'arrêtent et brisent sa marche. Une lutte s'engage. Le Gulf-Stream résiste et finit par l'emporter, mais il semble que ses eaux tourbillonnent sous un tel choc. Une partie du courant s'engage dans les mers boréales ; l'autre, de beaucoup la plus considérable, se déploie en éventail dans la direction de l'Europe, où elle arrive en deux branches. La première baigne les côtes d'Islande, d'Irlande, de Norvège et pénètre dans l'Océan glacial jusqu'à la Nouvelle-Zemble ; la seconde arrive sur les rivages de France, d'Espagne, de Portugal et du Maroc ; mais, heurtée par les terres, elle se replie sur elle-même en décrivant une ellipse, dont la grande axe serait la distance qui sépare les Canaries des Bermudes, puis revient à son point de départ. C'est dans l'intérieur de cette ellipse que sont accumulés et comme emprisonnés par le courant qui les enveloppe d'énormes amas d'herbes, qui constituent la mer de Sargasses. Aucun de nos fleuves continentaux ne peut donner l'idée de ce gigantesque cours d'eau. Ses rives, d'un bleu sombre, se distinguent nette-

(1) MAURY, *Geography of the sea.* — A. DE HUMBOLDT, *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent,* t. I, liv. I. — E. RECLUS, *La Terre*, t. II, p. 81.

ment sur la surface de l'Atlantique au-dessus de laquelle leur axe s'élève d'environ soixante centimètres. Il a ses rives indiquées par des sillons d'écume. Quand le courant polaire le rencontre, la ligne de démarcation entre les deux masses liquides est tellement précise, qu'on distingue le moment où le navire sort d'un courant pour fendre l'autre. Le frottement de ces masses coulant en sens inverse produit une série de remous et de tourbillons. A sa sortie du canal de Bahama, le Gulf-Stream s'élance dans l'Océan par une embouchure de plusieurs kilomètres de largeur et une épaisseur moyenne de 370 mètres. Là, sa vitesse égale celle des principaux fleuves de la terre, car elle atteint sept à huit kilomètres par heure, elle n'est ordinairement, quand il gagne en largeur ce qu'il perd en force d'impulsion, que de cinq kilomètres et demi Quand les vents ne s'opposent pas à sa course, il roule paisiblement dans l'Atlantique la masse effroyable de ses eaux, quarante cinq millions de mètres cubes par seconde : Lorsque, au contraire, la tempête le retarde, il s'épanche avec fureur sur les terres basses du rivage, et les ravage impitoyablement.

Un des plus curieux phénomènes qui signalent le Gulf-Stream à l'attention des savants, des économistes et des négociants est le mouvement constant de translation dont sont animés ses flots. En supposant qu'une molécule d'eau revienne à la place d'où elle était partie, on a calculé qu'il lui faudrait trente-quatre mois pour se retrouver à son point de départ. Un bateau qui serait censé ne pas recevoir l'impulsion du vent parviendrait en treize mois des Canaries aux côtes de Caracas. Il lui faudrait dix mois pour faire le tour du golfe de Mexique ; mais, en quarante-cinq ou cinquante jours seulement la force du courant le porterait de la passe de Bahama au banc de Terre-Neuve. Les eaux de l'Atlantique sont donc agitées par un mouvement lent mais régulier, qui porte constamment les objets flottants dans une direction déterminée. Grâce à ce perpétuel circuit, la navigation a pu rapprocher le Nouveau-Monde de l'Ancien. La

plupart des marins qui reviennent des Antilles ou des Etats-Unis utilisent la force de ce courant. Sans lui, les côtes Américaines seraient pratiquement plus éloignées de l'Europe qu'elles ne le sont en réalité, les colonies resteraient dans un déplorable isolement, et la civilisation, faute d'aliments, aurait été singulièrement retardée ou même arrêtée. Aussi le Gulf-Stream est-il comme la grande route qui unit l'Ancien et le Nouveau-Monde.

Cette grande route, objectera-t-on, n'est connue et suivie que depuis peu. Dans l'antiquité, par conséquent, elle ne pouvait être qu'inutile. Assurément les anciens ne l'ont ni découverte, ni parcourue, mais elle n'en existait pas moins, et, depuis des siècles, le mouvement de translation, qui anime en quelque sorte les eaux du Gulf-Stream, opérait des transports étranges qui n'avaient pas complètement échappé à l'attention. Ainsi Fernando Colomb (1) raconte, dans la Vie de son père, qu'un pilote Portugais, nommé Martin Vincent, lui parla un jour d'une pièce de bois sculptée qu'il avait trouvée en mer à cent cinquante lieues à l'ouest du cap Saint-Vincent (2). Comme le vent, depuis plusieurs jours, soufflait de l'ouest, le pilote Portugais affirmait que cette pièce de bois, portée par un courant marin, venait des îles qui devaient exister dans cette direction. Pedro Correa, mari d'une des belles-sœurs de Colomb, et gouverneur de Porto-Santo dans les Açores, avait vu dans cette île un morceau de bois analogue, qui avait dû être jeté sur la plage par les mêmes courants. Il avait, à diverses reprises, ramassé des cannes ou roseaux, d'une grosseur telle, qu'en les coupant d'un nœud à l'autre, on aurait pu en faire des barils contenant au moins neuf bouteilles de vin. « On avait aussi rapporté à

(1) FERNANDO COLOMB, *Histoire de la vie et des découvertes de Christophe Colomb* (Traduction Muller), § 9, p. 32.

(2) Cf. HERRERA, *Historia general de las Indias*, liv. I. « Tomo un pedaço de madero labrado por artificio, i a là que se juzgabar non con hierro, de lo qual i per aver ventado muchos dias poniente, imaginaba que a quel palo venia de alguna isla ».

l'amiral qu'à Graziosa et à Fayal (1), quand le vent avait soufflé longtemps de l'occident, on trouvait communément sur les rivages une espèce de pin qui ne croît sur aucune des terres connues des navigateurs ; qu'en outre, à Florès, le vent avait un jour rejeté deux cadavres, dont le visage très large, avait un aspect tout autre que celui des chrétiens. On ajoutait qu'au cap de la Verga on avait un jour aperçu au loin sur la mer plusieurs almadies ou barques couvertes, que le mauvais temps avait dû, à ce que l'on supposa, entraîner hors de leur route dans le trajet de l'une à l'autre des îles occidentales ».

Ces apports sont dus évidemment au Gulf Stream, et il n'est pas inutile de faire remarquer que leur constatation, en quelque sorte officielle, encouragea Colomb dans sa détermination de voyager à l'ouest. Ces apports du Gulf Stream n'ont jamais cessé. En 1731, un bateau chargé de vins, faisant route de Ténériffe à Gomera, lutta pendant plusieurs jours contre la tempête, et, abandonné aux courants, arriva avec six hommes d'équipage à l'île de Trinité (2). En 1764 un petit bâtiment chargé de blé et destiné à passer de Lanzarotte à Sainte-Croix de Ténériffe, fut entraîné sur la côte de Caracas (3). Les débris d'un navire anglais, incendié près de la Jamaïque, sont parvenus jusqu'aux rivages d'Ecosse. Vieira, l'historien des Canaries, rapporte que souvent des fruits ou des graines provenant d'arbres indigènes aux Antilles ont été jetés par la mer sur les rivages des îles de Fer et de la Gomera (4). De nos jours, le

(1) Fernando Colomb, ouvrage cité, p. 32-33. — Cf. Herrera, ouv. cité : « En la isla de Florès hechò la mar dos cuerpos de hombres muertos que mostrabam tener las casas mui anchas i de otro gesto que tenien los christianos. Otra vez se vieron dos canoas o almadias con casa movedica que passando de una o otra isla, los debio de hechar la fuerça del viento e como nunca se muden vinieron a parar a los Açores ».

(2) Gumilla, *Orinoco illustrado* (Traduction Eidous), t. II, p. 208.

(3) Glass, *History of the discovery and conquest of the Canary Islands*, p. 5.

(4) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 251.

Gulf Stream dépose encore jusqu'en Irlande, aux Hébrides et en Norwège, des graines de plantes tropicales, mimosa scandens, guilandina bonduc, dolichos urens. Humboldt a ramassé à Sainte-Croix de Ténériffe un tronc de cedrela odorata, couvert d'écorces et de lichens, qui avait sans doute été arraché à la côte de Paria ou de Honduras (1). Tout récemment, vers la fin de 1887 (2), un immense radeau composé de 2,700 troncs d'arbres, et formant une navette effilée de 180 mètres de longueur et d'un poids total de 11,000 tonnes fut soulevé par un ouragan près de Long-Island et abandonné à la dérive. On s'élança aussitôt à la recherche de ces dangereuses épaves. Plus de cinq cents fragments du radeau ont été signalés, et on a reconnu que le courant qui les emportait se déployait en forme d'éventail dans la direction des Açores. En 255 jours, les épaves avaient franchi près de 6,000 kilomètres, à peu près un kilomètre par heure. Tel des fragments du radeau avait déjà presque atteint les côtes de France (3). Aussi bien on a souvent remarqué que de temps à autre le courant océanique dépose en Norwège des tonneaux bien conservés, remplis de vins de France, et qui proviennent de navires naufragés dans la mer des Antilles. On cite même des barils, remplis d'huile de palme, faisant partie d'une cargaison naufragée au cap Lopez (Congo français) et qui ont traversé deux fois l'Atlantique, une première fois de l'est à l'ouest, une seconde fois de l'ouest à l'est.

Il est donc incontestable que, dès l'antiquité la plus reculée, des marins ont pu être entraînés par le courant océanique, et être jetés, sans s'en douter, au nouveau monde. Nous n'en avons, il est vrai, aucune preuve certaine ; mais on cite pourtant, et cela dès l'antiquité, de nombreux transports, autrement

(1) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 254.

(2) Elisée Reclus, *L'Amérique*, p. 63.

(3) Le prince héréditaire Albert de Monaco a imaginé une série de flotteurs qui ont été retrouvés à des distances énormes du point où ils avaient été lancés. Voir Société de géographie de Paris, 1888, II, 191, 417, et 1801, I, 530.

extraordinaires, que jamais personne ne s'est avisé de contester. Ainsi Posidonius raconte (1) que les débris d'un navire Gaditan furent entraînés par les courants marins jusque sur la côte d'Arabie, et Pline (2) confirme le même fait. On peut encore citer les débris d'un vaisseau qui, poussé par les courants occidentaux, fut porté de la mer Rouge à l'île de Crète (3). Il est donc fort possible que les anciens, malgré l'imperfection de leurs moyens nautiques, ou plutôt à cause de cette imperfection, aient été poussés par les courants de l'Atlantique dans la direction de l'ouest, comme le sera par exemple dans la première année du seizième siècle, le Portugais Alvarès Cabral qu'un hasard analogue conduisit aux côtes Brésiliennes.

Nous n'avons jusqu'à présent cherché à établir que la vraisemblance, ou, si l'on préfère, la possibilité des relations entre l'ancien et le nouveau monde pendant l'antiquité. Il nous reste à examiner les diverses traditions en vertu desquelles certains peuples, de préférence aux autres, auraient porté leurs investigations de ce côté. On en compte quatre : Phéniciens, Juifs, Grecs, Romains. Nous passerons successivement en revue leurs prétentions respectives.

(1) Strabon, II, 3, 4 : Τὸ δ' ἀκρόπρωρον προφέροντα ἐς τὸ ἐμπορίον. δεικνύναι τοῖς ναυκλήροις, γνῶναι δὲ Γαδειριτῶν ὄν.

(2) Pline, *Histoire naturelle*, 67 : In sinu Arabico, res gerente C. Cæsare, Augusti filio, signa navium ex Hispaniensibus naufragiis feruntur agnita.

(3) Massoudy, *Les Prairies d'or* (traduction Barbier de Meynard), I, 365.— « On a déjà trouvé du côté de l'île de Crète des planches de bois de teck, percées de trous, et reliées ensemble par des attaches faites avec des filaments de cocotiers ; elles provenaient de vaisseaux naufragés qui avaient été le jouet des vagues. Or ce genre de structure n'est en usage que sur les côtes de la mer d'Abyssinie. On ne peut expliquer ce fait qu'en disant que la mer qui baigne les côtes de Chine va se joindre à l'Océan. » — Reinaud (*Introduction à la géographie d'Aboulféda*) cite un passage analogue rapporté par Abou-Zéid.

CHAPITRE II

LES PHÉNICIENS EN AMÉRIQUE

Les Phéniciens furent les meilleurs marins de l'antiquité. Resserrés entre la Méditerranée et la chaîne abrupte du Liban. ils semblaient invités aux lointains voyages par cette mer, qui découpait sur leurs côtes tant de ports excellents, et par ces montagnes qui leur fournissaient en abondance, pour leurs vaisseaux, du bois de construction, du fer et du cuivre. Comme le pain journalier leur manquait, et que le sol de la région, maigre et stérile, ne suffisait pas à entretenir leurs multitudes qui toujours augmentaient, la nécessité les forçait à s'expatrier. En vain bâtissaient-ils des cités gigantesques et des maisons à plusieurs étages (1); il leur fallait à tout prix jeter au dehors le trop plein de la population. Or le continent leur était fermé. Assyriens, Egyptiens, Perses, tous les possesseurs de la contrée se seraient opposés à leur établissement en terre ferme. Par bonheur la mer s'ouvrait à leur fièvreuse activité, et ce petit peuple, dédaigné par ses voisins, couvrira de ses colonies les côtes de la Méditerranée, s'avancera jusqu'au fond de la Baltique et du golfe Persique, fera le tour de l'Afrique avant Gama, et découvrira peut-être l'Amérique avant Colomb (2).

(1) STRABON, XVI, 2. Τοσαύτη δ'εὐανδρία κέχρηται μέχρι καὶ νῦν, ὥστε πολυορόφους οἰκοῦσι τὰς οἰκίας. — MELA, *Geographie,* II, 7.

(2) MOVERS, *Das Phönizische Alterthum* (2e volume, 2e partie). — HEEREN, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité.* — HOEFER, *Phénicie et Chaldée* (Collection de l'Univers pittoresque).

Ce sont en effet les Phéniciens qui, les premiers, franchirent le redoutable passage des colonnes d'Hercule. Comme tous les vrais navigateurs qui redoutent la concurrence, ils avaient pour principe de céder la place à leurs rivaux en matière commerciale. Chassés par les Grecs, de comptoir en comptoir, depuis la mer Egée jusqu'en Espagne, et atteints par eux dans cette dernière contrée, ils n'hésitèrent pas à se déplacer encore et à chercher au loin des aventures plus profitables et des régions plus mystérieuses. Ils bravèrent les dangers de la mer inconnue, qui baignait les rivages de leur colonie la plus reculée, et se lancèrent dans l'Océan, mais non pas sans hésiter. Voici comment un poète, qui travaillait sur des documents d'origine Phénicienne, Avienus, a parlé de ces dangereuses expéditions (1) :

(1) Avienus, *Ora maritima*, v, 375.

Ultra has columnas, propter Europæ latus,
Vicos et urbes incolæ Carthaginis
Tenuere quondam : mos at ollis hic erat
Ut planiore texerent fundo rates,
Quo cymba tergum fusior brevius maris
Prælaberetur : porro in occiduam plagam
Ab his columnis gurgitem esse interminum,
Late patere pelagus, extendi salum,
Himilco tradit. Nullus hæc adiit freta,
Nullus carinas æquor illud intulit.
Desint quod alto flabra propellentia
Nullusque puppim spiritus cœli juvet ;
Dehinc quod æthram quodam amictu vestiat
Caligo, semper nebula condat gurgitem,
Et crassiore nubilum perstet die.
Oceanus iste est, orbis effusi procul
Circumlatrator, iste pontus maximus,
Hic gurges oras ambiens, hic intimi
Salis irrigator, hic parens nostri maris....
.... Plerumque porro tenue tenditur salum,
Ut vix arenas subjacentes oculat.
Exsuperat autem gurgitem fucus frequens
Atque impeditur æstus hic uligine.
Vis belluarum pelagus omne internatat,
Multusque terror ex feris habitat freta.

« Au delà de ces colonnes, le long des rivages de l'Europe, des villes et des villages furent jadis occupés par des Carthaginois. C'était un usage chez ces navigateurs de construire des navires à fond plat et à large carène qui pouvaient traverser les parages peu profonds. Himilcon raconte qu'à partir de ces mêmes colonnes, du côté du couchant, commence une mer sans bornes, vaste Océan qui s'étend au loin sans rivages. Personne ne s'est hasardé dans ces parages ; jamais navigateur n'a pénétré dans cette mer, où aucun vent ne pousse le navire au large, où aucun souffle de l'air ne favorise la marche du vaisseau. En outre l'air est enveloppé de brouillards comme d'un voile, la mer est toujours couverte de brume, et une atmosphère épaisse y entretient un jour nébuleux. Cette mer est l'Océan, l'Océan qui gronde autour des bords lointains du monde, l'Océan la plus grande des mers, dont les eaux font une ceinture aux rivages ; l'Océan qui se déverse dans la mer intérieure et alimente cette mer, notre mer à nous. . . . Les flots qui s'étendent au delà ont généralement si peu de profondeur qu'ils cachent à peine les sables du fond. L'eau est couverte d'une espèce de varech qui abonde dans ces parages : cette végétation humide arrête les courants. Toute cette mer est peuplée d'énormes poissons qui la sillonnent L'épouvante y habite par la quantité de monstres marins dont elle est remplie ».

Les Phéniciens affrontèrent ces dangers. L'Océan devint bientôt comme leur domaine ; peut-être même lui ont-ils donné son nom, s'il est vrai qu'Océan ne vient pas du sanscrit *Ogha* ou *ogh* flux, torrent, eau, ou du grec ὤκυς, rapide, mais du Phénicien *Og* qui signifie mer ambiante (1). Avant Homère ils avaient déjà fondé quelques colonies hors du détroit (2). Ces établissements prirent tout à coup une extension que rien ne pouvait faire prévoir, et plus de trois cents villes phéniciennes

(1) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, I, 33. — Pictet, *Origines Indo-Européennes*, p. 116.

(2) Strabon, XVII, 3, 8. — Scylax, p. 2.

s'élevèrent comme par enchantement sur la côte occidentale de l'Afrique. Ce n'étaient pas des villes improvisées ou de simples comptoirs de commerce, mais de véritables cités. L'une d'entre elles, la ville du Lixus, fut même, d'après la tradition, aussi importante que Carthage. De ces ports Africains partirent à la découverte de nombreux vaisseaux. On a conservé le nom des chefs de deux de ces expéditions, Hannon qui longea la côte de l'Afrique et Himilcon qui remonta celle de l'Europe (1). D'autres marins, plus hardis encore, prirent la haute mer dans la direction de l'Ouest, et non seulement abordèrent les divers archipels de l'Atlantique, mais encore parvinrent peut-être jusqu'au continent américain.

Le souvenir de ces voyages en Amérique ne nous a pas été conservé ; les Phéniciens, en vrais commerçants qui n'ignorent pas le prix de la discrétion (2), se taisaient pour mieux assurer leur monopole. Ils ne disaient rien des pays où ils se procuraient les produits précieux qu'ils revendaient ensuite, et, de plus, répandaient mille bruits effrayants sur ces lointaines contrées. Les terribles légendes, répétées et amplifiées par la crédulité grecque, sur les ardeurs de la zone torride ou les froids excessifs du pôle, et sur les monstres gardiens de la mer, ont, sans doute, pour origine des récits phéniciens. Ils ne se contentaient pas d'inspirer la terreur ; ils coulaient impitoyablement le navire de l'imprudent étranger qui dépassait les limites réservées (3), ou bien, s'ils n'étaient pas en force, ils n'hésitaient pas à se sacrifier eux-mêmes plutôt que de révéler le secret de la route suivie par eux (4). Entre eux pourtant ils s'aidaient et soutenaient.

(1) Pour le périple d'Hannon, consulter les *Geographi minores*, I, 1. Pour celui d'Himilcon, l'*Ora maritima* d'Avienus, dans les *Pœtæ latini minores*.

(2) Strabon, III, 5, 11. κρύπτοντες ἅπασι τὸν πλοῦν.

(3) Id., XVIII, i, 19. Καρχηδονίους δὲ καταποντοῦν, εἴ τις τῶν ξενων εἰς Σαρδῶ παραπλεύσεῖεν ἢ ἐπὶ Στήλας.

(4) Id., III, 5, 11. Τῶν δὲ Ρωμάιων ἐπακολουθόννττων ναυκλήρῳ τινί, ὅπως καὶ αὐτοὶ νοῖεν τὰ ἐμπορία, φθόνῳ ὁ ναυκληρος ἑκὼν εἰς τέναγος ἔξεβαλε τὴν νᾶον, ἐπαγαγὼν δ'εἰς τὸν αὐτὸν ὄλεθρον καὶ τοὺς ἐπομένους.

Dans le temple de Melcarth, à Carthage, ces habiles négociants déposaient les relations de leurs voyages, ce qu'on pourrait appeler leurs journaux de bord, et ils indiquaient à leurs compatriotes les routes à suivre, les périls à éviter et les marchés à exploiter ; mais ce précieux monument fut détruit par les Romains et disparut avec Carthage elle-même. On sait en effet, avec quel soin jaloux les vainqueurs s'attachèrent à détruire tout ce qui pouvait perpétrer la mémoire de leurs rivaux abhorrés.

Grâce au mutisme volontaire des Phéniciens et à la haine systématique des Romains, nous n'avons donc aucun renseignement exact sur ces voyages transatlantiques ; mais les Grecs, qui n'avaient pas contre les Phéniciens les mêmes motifs de haine que les Romains, nous ont conservé sur ces traversées quelques détails intéressants, et, d'un autre côté, en Amérique même, les traditions indigènes et les souvenirs locaux nous fourniront peut-être sur ce sujet des lumières inattendues.

Le premier problème à résoudre est celui de savoir jusqu'où les Phéniciens se sont avancés dans la direction de l'Ouest, et quels sont les archipels ou les continents par eux découverts (1).

C'est de Palos, sur la côte d'Andalousie, que partirent, en 1492, Colomb et ses compagnons, à la recherche d'un passage direct vers l'Inde : par une singulière coïncidence, un port très voisin de Palos, Gadès, fut le point de départ des Phéniciens pour leurs excursions dans l'Atlantique. Gadès était le grand entrepôt des Phéniciens en Espagne. Lorsque les colonies Mauritaniennes commencèrent à rivaliser d'importance avec cette métropole, de véritables flottes sillonnèrent les flots jusqu'alors indomptés de l'Océan. Guidés par leurs instincts nautiques, servis par leur témérité, les Phéniciens découvrirent les uns après les autres les archipels semés dans l'Océan comme les arches d'un pont gigantesque jeté par la nature entre l'ancien et le nouveau monde.

(1) Ouvrage capital de Lelewel, *Die Entdeckungen der Carthager und*

Leur première station fut aux Canaries, dans ces îles que l'antiquité connut sous le nom d'îles Fortunées. Les Canaries ne sont éloignées de la terre ferme que de cent trente kilomètres et les Phéniciens exécutaient des voyages bien plus longs et plus dangereux, quand ils allaient par exemple d'Espagne en Irlande, ou s'aventuraient avec de simples barques sur la côte de Mauritanie jusqu'au delà du fleuve Lixus (1). C'est sur les indications des voyageurs Phéniciens que les Grecs connurent ces îles et en firent la demeure des héros après leur mort (2) : mais ils ne paraissent pas y avoir séjourné, tandis que les Phéniciens y fondèrent très probablement de véritables colonies. Lorsque Juba de Mauritanie, avant l'ère chrétienne, composa les nombreux ouvrages, dont l'ensemble formait comme un inventaire des connaissances de l'antiquité (3), il remarqua que ces îles Fortunées avaient jadis été habitées et qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitation humaine, sauf à Ombrios. Ce sont peut-être les débris des colonies Phéniciennes, détruites à la suite de quelque révolution politique, dont on a perdu le souvenir. Une de ces îles se nommait Junonia, ou du moins les géographes grecs et latins, qui ont décrit l'archipel des Canaries, l'ont toujours désignée sous ce nom. Or, Tanith, la grande déesse de Carthage, répond à Junon, et les géographes n'ont probablement fait que traduire la dénomination phénicienne. De plus le poète Avienus (4), dans son *Ora Maritima*, composée

Griechen auf dem Atlantischen Ocean. — Traduction allemande de Karl Ritter, Berlin, 1831.

(1) STRABON, II, 3, 4. Τούτους δὲ πλεῖν μέχρι τοῦ Λίξου ποταμοῦ περὶ τὴν Μαυρουσίαν ἁλιευομένους.

(2) HOMÈRE, *Odyssée*, IV, 563. — HÉSIODE, 168. — PINDARE, *Olympiques*, II, 178 et fragments des thrènes. — Cf. PLUTARQUE, *Vie de Sertorius*, 8.

(3) PLINE, *Hist naturelle*, VI, 37.

(4) AVIENUS, *Ora maritima*, 162.

.... Post pelagia est insula
Herbarum abundans, atque Saturno sacra.
Sed vis in illa tanta naturalis est,
Ut si quis hanc in navigando accesserit,

en grande partie d'après des périples phéniciens, nous a donné, à propos de l'explorateur Himilcon, la description très reconnaissable du volcan de Ténériffe. « En dehors des colonnes d'Hercule est une île consacrée à Saturne. La nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsque un vaisseau s'en approche, les vagues de la mer qui l'environnent se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île, et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'Océan conserve le calme d'un lac ». Il semble donc que les Phéniciens ont considéré les Canaries comme une de leurs stations commerciales.

Nous ne parlerons néanmoins qu'avec la plus grande réserve de prétendues inscriptions Phéniciennes trouvées aux Canaries. En 1862, un allemand, le docteur Karl von Fritsch, avait signalé plusieurs caractères étranges gravés sur un rocher de Belmaco dans l'île Palma. En septembre 1873, don Aquilino Padron, curé bénéficier de la cathédrale de las Palmas, découvrit dans l'île de Fer, au sud de Valverde, dans un site désert dit de los Letreros, de mystérieux caractères gravés sur une ancienne coulée de lave basaltique, très poreuse, mais dont la surface était unie sur une longueur de plus de quatre cents mètres. Vers la fin de 1875, le même curé trouva d'autres inscriptions plus complètes et plus importantes dans le ravin de Candia, non loin de l'emplacement de sa première découverte. Sabin Berthelot, consul de France à Sainte-Croix de Ténériffe, s'empressa de communiquer cette double découverte à la Société de géographie de Paris, et en fit l'objet d'un important mémoire (2). « Je retrouve bien là, écrivait-il, le type des ins-

Mox excitetur prope insulam mare,
Quatiatur ipsa, et omne subsiliat solum
Alte intremiscens ; cœtero ad stagni vicem
Pelago silente.

(1) Karl von Fritsch, *Reisebilder von den Kanarischen Inseln* (Mitheilungen von Petermann, 1857).

(2) Sabin Berthelot, *Notice sur les caractères hiéroglyphiques gravés sur les roches volcaniques aux îles Canaries* (Société de géographie de

criptions hébraïques, Phéniciennes ou Carthaginoises, mais j'y vois aussi beaucoup d'autres signes étranges, inusités : toutes ces variantes, toutes ces nouveautés me déroutent ». Quelques-uns de ces caractères resssemblent en effet aux lettres Phéniciennes, mais ils sont pour ainsi dire jetés au hasard. Quelques-uns, les plus remarquables, sont comme isolés, tandis que d'autres, inscrits à la suite, tantôt horizontalement, tantôt verticalement, sont confondus au milieu de signes irréguliers. Quelles que soient la bonne volonté et la fertilité d'imagination des déchiffreurs d'inscriptions, il est impossible de démêler un alphabet quelconque à travers une pareille confusion. Si nous n'avions que cette preuve du séjour des Phéniciens aux Canaries, il faudrait renoncer tout de suite à soutenir notre opinion, car les inscriptions signalées restent jusqu'à nouvel ordre indéchiffrables. C'est la concordance des traditions antiques et l'unanimité dans les relations géographiques qui nous permettent d'avancer que les Phéniciens ont connu et sans doute colonisé cet archipel ; mais jusqu'à présent les preuves matérielles de leur séjour font absolument défaut.

Même incertitude au sujet de l'archipel de Madère. Ces îles pourtant ne sont guère plus éloignées de la côte que les Canaries, et les courants y poussent également les navires. On a prétendu qu'elles correspondaient aux Hespérides de l'antiquité, c'est-à-dire aux îles du Couchant, à ces îles qui ont si souvent changé de place dans la géographie ancienne, au fur et à mesure que s'étendaient les connaissances et les découvertes ; mais les Phéniciens n'ont jamais été présentés comme les découvreurs, et encore moins comme les colonisateurs des Hespérides : en parlant de la probabilité de leurs voyages à l'île de Madère, nous n'avançons donc qu'une simple conjecture.

Nous serons plus affirmatifs pour les Açores, qui contraire-

Paris, février 1875). — Id., *Nouvelle découverte d'inscriptions lapidaires à l'île de Fer* (Id., sept. 1876). — Id., *Antiquités Canariennes*, p. 129-181.

ment à l'opinion reçue, nous semblent être ces fameuses Cassitérides ou îles de l'Etain, sur la position desquelles on a tant discuté. Hérodote est le plus ancien des auteurs qui ont décrit les Cassitérides. Parlant des extrémites septentrionales de l'Europe, il cite l'Eridan d'où vient l'ambre et les Cassitérides d'où l'on extrait l'étain, mais il avoue qu'il ne sait rien de positif sur ces régions, et ne peut rien affirmer, sinon que l'Eridan est un fleuve, et les Cassitérides un archipel, et que l'ambre et l'étain sont des produits de ces terres lointaines (1). Strabon est bien plus explicite (2) : « Les îles Cassitérides qui suivent sont au nombre de dix, toutes très rapprochées les unes des autres. On les trouve en s'avançant au nord en pleine mer à partir du port des Artabres. Une seule de ces îles est déserte, dans toutes les autres les habitants ont pour costume de grands manteaux noirs, qu'ils portent par dessus de longues tuniques talaires, serrées par une ceinture au dessus de la poitrine, ce qui, joint au bâton qu'ils ont toujours à la main quand ils se promènent, les fait ressembler tout à fait aux furies vengeresses de la tragédie. Ils vivent en général du produit de leurs troupeaux, à la façon des peuples nomades. Quant aux produits de leurs mines d'étain et de plomb, ils les échangent, ainsi que les produits de leurs bestiaux, contre des poteries, du sel, et des ustensiles de cuivre ou d'airain que des marchands étrangers leur apportent. Dans le principe, des Phéniciens de Gadès étaient le seul peuple qui envoyât des vaisseaux trafiquer dans cette île, et ils cachaient soigneusement à tous les autres la route qui y mène... A force d'essayer cependant, les Romains finirent par découvrir la route de ces îles. Ce fut Publius Crassus qui y passa le premier et, comme il reconnut le peu d'épaisseur des filons et le caractère pacifique des habitants, il donna toutes

(1) Hérodote, II, 115. Οὔτε νήσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐουσὰς, ἐκ τῶν ὁ κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ.

(2) Strabon, III, 5, 11. Traduction Tardieu, t. I, p. 281.

les indications pouvant faciliter la libre pratique de ces parages, plus éloignés de nous pourtant que ne l'est la mer de Bretagne ». Diodore de Sicile (1) se contente de faire remarquer que « les plus riches mines d'étain sont dans les îles de l'Océan, en face de l'Ibérie, et au dessus de la Lusitanie, et qu'on les nomme pour cette raison les îles Cassitérides ». Pline l'ancien (2), dans le chapitre qu'il intitule îles de la mer Atlantique, énumère les îles Fortunées et les îles Cassitérides, en face de la Celtibérie. Les autres géographes, Solin (3), Denys (4), le commentateur d'Eustathe (5), et Nicéphore Blemmydas (6) confirment ces renseignements, et tous, sans exception, décrivent séparément les îles Cassitérides et l'archipel Britannique.

De ces divers textes, il est permis de conclure que les Cassitérides sont des îles, qu'elles sont au nombre de dix, qu'elles se trouvent au nord de l'Espagne et à plusieurs journées de navigation du continent, qu'elles renfermaient jadis des mines d'étain, mais que ces mines sont épuisées. Or, comme on a prétendu retrouver les Cassitérides tantôt en Galicie, tantôt dans la presqu'île Armoricaine ou en Cornouailles, ou bien encore dans les petites îles qui bordent les côtes de France et

(1) Diodore de Sicile, V, 38.

(2) Pline, *Hist. naturelle*, IV, 36. Ex adverso Celtiberiæ complures sunt insulæ, Cassiterides dictæ Græcis, a fertilitate plumbi. — Cf. Id., XXXIV, 47.

(3) Solin, 23. Cassiterides insulæ spectant adversum Celtiberiæ latus : plumbi fertiles.

(4) Denys, *Geographi minores*, t. II, p. 139, v, 561.

αὐτὰρ ὑπ' ἄκρην
Ιρὴν, ἥν ἐνέπουσι κάρην ἔμεν Ευρωπείης,
Νήσους, Εσπέριδας, τόθι κασσιτέροιο γενέθλη,
Αφνειοὶ ναίουσιν αγαυῶν παῖδες Ιβήρων.

(5) Le commentateur d'Eustathe (Id., p. 337) se contente d'ajouter qu'une des Castérides est déserte, et que l'étain se rencontre, non pas à fleur de terre, mais dans des mines.

(6) Nicéphore Blemmydas (*Géographie synoptique*, id., p. 462), reproduit le texte de Denys, mais en détachant avec soin les Cassitérides de l'archipel Britannique.

d'Angleterre, spécialement l'archipel des Sorlingues, nous n'avons qu'à rechercher si ces diverses positions répondent aux descriptions antiques.

Les promontoires de Galicie et d'Armorique doivent tout d'abord être écartés, puisque ce ne sont pas des îles. Il en sera de même pour le Cornouailles, malgré la puissante autorité d'Anville, qui se prononçait pour cette région, sous prétexte que des caps tels que le Bolerium (Lands'end), le Dumnonium et l'Ocrinum (Lizard), séparés par des golfes profonds, pouvaient être pris pour des îles par des étrangers (1). Aussi bien ces promontoires ne sont pas à plusieurs journées du continent, puisqu'ils en font partie, et, aujourd'hui encore, on y trouve de l'étain.

Les îles de la côte française seront également écartées. Sans doute ce sont des îles, et elles se trouvent à plusieurs journées de navigation au nord de l'Espagne ; mais on en compte plus de dix, elles sont éloignées les unes des autres, enfin et surtout elles n'ont jamais produit d'étain.

Les îles Sorlingues forment au contraire un archipel. Elles sont au nord de l'Espagne, très rapprochées les unes des autres ; elles ont produit et produisent encore de l'étain. Aussi, bon nombre de géographes, séduits par ces rapprochements, n'ont pas hésité à conclure que les Sorlingues correspondaient aux Cassitérides. Ils avaient oublié qu'on comptait seulement dix Cassitérides et que les Sorlingues sont bien plus nombreuses ; qu'on ne les abordait qu'après un voyage de plusieurs jours, tandis que les Sorlingues sont en vue des côtes Anglaises. Remarquons enfin que Diodore, énumérant les mines d'étain

(1) D'ANVILLE, *Géographie*, t. II, p. 103 : « On a tout lieu de croire que c'est à la pointe de l'isle Britannique qu'il faut rapporter les Cassitérides, et, sans se borner aux petites îles ou rochers des Scilly ou Sorlingues, comprendre sous ce nom des promontoires qui, séparés par des enfoncements de mer à l'extrémité du continent, pouvaient être pris par des étrangers arrivant dans ces parages pour des terres isolées ».

connues de son temps, cite celles des Cassitérides, puis celles de Grande-Bretagne et particulièrement d'Ictis : aurait-il distingué ces deux centres de production, si les Cassitérides avaient réellement correspondu aux Sorlingues (1)?

Où donc chercher les Cassitérides, sinon aux Açores, comme n'hésitait pas à le faire le grand cosmographe de Nuremberg, Martin Behaim, qui, dans son globe de 1492, désignait cet archipel sous le nom d'Açores ou Catherides? Les Açores, en effet, sont de tout point conformes à la description des auteurs anciens. On en compte dix (Sainte-Marie, Saint-Michel, les Fourmis, Terceire, Saint-Georges, le Pic, Fayal, Graziosa, Corvo, Florès), rapprochées les unes des autres. Il faut pour y aborder, qu'on parte d'Espagne, de France ou d'Angleterre, plusieurs jours de navigation. Enfin les mines d'étain, dont on retrouve en plusieurs endroits la trace, ont cessé d'être productives, comme elles avaient déjà cessé de l'être au moment où Publius Crassus, lieutenant de César, entreprit de les découvrir. Certains détails caractéristiques se sont même perpétués jusqu'à nos jours : Les Açoréens portent encore le même costume qu'au temps de Strabon, ce costume qui les faisait ressembler « aux furies vengeresses ». Le grand manteau noir dont ils s'enveloppent est même devenu pour eux si important, que les paysans retardent leur mariage jusqu'à ce qu'ils aient acheté cette pièce essentielle de leur habillement (2).

Il paraît que les premiers Européens qui abordèrent aux Açores, à l'époque des grandes découvertes maritimes, rencontrèrent sur le sol quelques traces du séjour des Phéniciens ; mais ces témoignages sont fort discutables. Ainsi, d'après une

(1) Diodore de Sicile.

(2) D'Avezac, *Iles de l'Afrique* (Collection de l'*Univers pittoresque*), p. 52 : « Dans toutes les saisons on porte le manteau. C'est un article si important pour la considération personnelle que l'on voit souvent un paysan différer son mariage jusqu'à ce qu'il soit assez riche pour acheter cette pièce essentielle de son costume ».

tradition dont rien ne confirme l'authenticité, les découvreurs Portugais auraient trouvé à Corvo, sur le sommet d'une montagne, la statue d'un homme monté sur un cheval sans selle, la tête découverte, la main gauche posée sur la crinière du cheval, la main droite étendue vers l'ouest (1). Cette statue serait-elle d'origine phénicienne? Le cavalier étendant la main dans la direction de l'Amérique serait-il une de ces effigies de l'Hercule Tyrien, que les Phéniciens aimaient à ériger dans leurs plus lointains comptoirs comme une marque de prise de possession? Quelques savants n'ont pas hésité à l'affirmer : Ont-ils donc oublié que les Phéniciens n'aimaient pas à montrer aux peuples rivaux le chemin des pays qu'ils avaient découverts? D'ailleurs aucun des contemporains de Colomb n'a parlé de cette statue, et pourtant ils enregistrent avec soin les troncs d'arbres exotiques ou les cadavres de races inconnues jetés à la côte des Açores. Ni Behaim (2) qui séjourna longtemps dans l'archipel, ni Barros (3), ni Grynœus (4), ni Ortelius (5), ni les cartographes ou cosmographes du XVIe siècle ne sont plus explicites à cet égard. Peut-être trouverons-nous le mot de l'énigme dans une description moderne des Açores. D'après Boid (6), un des promontoires de Corvo présenterait la forme d'une personne dont la main est tendue vers l'occident. La statue équestre est donc réduite à un phénomène naturel, et c'est seulement après la découverte de l'Amérique au XVe siècle qu'on a imaginé de donner au rocher de Corvo sa signification mystérieuse. Ainsi

(1) Faria y Souza, *Historia del regno de Portugal*, édit. 1730, p. 258 : «... En la cumbre de un monte fue hallada una estatua de un humbre puesto a cavallo en pelo... senalando al poniente ».

(2) Jomard, *Monuments de la géographie*, planche 52, Mappemonde de Behaim.

(3) Barros, *Asia, dos fectos que os Portuguezes fizeram no descobrimento e conquista dos mares e terras do oriente* (1552).

(4) Grynaeus, *Novus orbis regionum ac insularum veteribus incognitarum, una cum tabula cosmographica* (1532).

(5) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum* (1570).

(6) Boid, *Description of the Azores* (1835), p. 316-318.

tomberait d'elle-même cette prétendue preuve du séjour des Phéniciens aux Açores.

Nous accorderons plus de confiance, mais non pas encore une confiance absolue, au curieux renseignement donné par Thevet, le cosmographe de Henri II, qui visita les Açores en 1554. Il parle, dans sa *Cosmographie Universelle* (1), de grottes situées au bord de la mer dans l'île Saint-Michel. On y pénétrait par une ouverture de cinq à six pieds de diamètre. Les premiers explorateurs s'attendaient à y rencontrer des trésors, « mais on n'y trouva chose quelconque, sinon deux monuments de pierre, dont chacun d'iceux n'estoit moins long que de douze pieds et demy, et large de quatre et demy ou environ. Ceux qui ont veu lesdits monuments, construits assez rustiquement, m'ont assuré n'y avoir apparence ne d'escriture, ne d'autre marque d'antiquité, mais le portraict de deux grandes couleuvres, qui estoient autour desdicts monuments, ensemble quelques lettres hébraïques grandes de quatre doigts et si antiques qu'à grand'peine les pouvoit-on lire : toutesfois un Marainne, natif d'Espaigne, fils de Juif, homme versé aux langues, les peignit telles que je vous les représente icy... et estoirent ces lettres au hault bout desdicts monuments, au bas ces deux aultres mots..., l'interprétation desquels je sursoye, la laissant à ceux qui font profession de ceste langue ». Thevet termine en racontant que plusieurs accidents eurent lieu, et qu'on mura la grotte afin de ne pas les voir se renouveler.

On aura remarqué les invraisemblances de ce récit et regretté que l'auteur de la *Cosmographie* n'ait pas jugé à propos de nous indiquer la position exacte de la grotte, ni l'année où on la mura. Remarquons toutefois que les Phéniciens aimaient à construire leurs tombeaux dans des grottes. Renan, dans sa mission de Phénicie, a retrouvé de véritables nécropoles, creusées dans le roc, à Djebel, à Amrit, et surtout à Mugharet-Ablon. De plus

(1) Thevet, *Cosmographie universelle*, liv. XXII, p. 1022.

les serpents sont un motif d'ornementation tout oriental. Enfin les caractères figurés dans l'ouvrage de Thevet ressemblent à des caractères sémitiques. Humboldt (1) les avait communiqués à un savant orientaliste, Wilken, qui, tout en regrettant que la copie ne fût pas plus exacte, essaya de les interpréter et crut pouvoir lire Taal ou Baal, ben Marthar Baal, ou Mathald Baal. Ce sont des mots Phéniciens bien connus. Combien est-il donc fâcheux que Thevet soit si complètement dépourvu de critique, et qu'on n'ait pas encore retrouvé l'entrée de cette grotte murée si mal à propos !

La découverte en novembre 1749 de monnaies phéniciennes à Corvo soulève peut-être moins d'objections. Le ressac des vagues dans une tempête avait mis à découvert un grand vase brisé contenant une quantité de monnaies. On les porta dans un des couvents de l'île, et les curieux se les partagèrent. Neuf d'entre elles furent envoyées à Madrid : elles étaient en or ou en cuivre et portaient l'empreinte d'une tête de cheval ou d'un cheval tout entier. Les dessins en furent publiés dans les mémoires de la Société de Gothembourg. Humboldt (2) qui les compara aux monnaies phéniciennes trouvées en grand nombre dans la Baltique et conservées au cabinet des médailles du roi de Danemark, remarquait une grande ressemblance entre ces monnaies de provenance si diverse. Il en concluait presque qu'elles avaient été perdues par l'un des négociants phéniciens, que le commerce de l'étain attirait dans ces parages. Avouons néanmoins que les preuves matérielles du séjour des Phéniciens aux Açores méritent confirmation, et que ce sont surtout les descriptions des auteurs anciens qui nous permettent d'avancer que les Phéniciens ont peut-être connu cet archipel.

Aussi bien ce qui nous confirmerait dans cette opinion, c'est qu'ils paraissent s'être avancés beaucoup plus loin. Ils ont, en

(1) Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. II, p. 243.
(2) Humboldt, id , p. 22.

effet, connu la mer des Sargasses qui commence au large des Açores et s'étend presque jusqu'aux Antilles (1). De bonne heure, ils ont signalé l'existence de ces bancs d'algues flottantes et les Grecs ont eu comme l'écho de ces relations. Scylax de Caryandie en parle dans son *Périple*. « On ne peut naviguer au-delà de Cerné, dit-il, car la mer est embarrassée par de la vase et des herbes (2) ». Aristote était instruit de la difficulté de la navigation dans ces parages, car il la signale dans son *Traité de Météorologie* (3). L'auteur anonyme du *Traité des Merveilles* est très explicite à ce sujet : « Les Phéniciens de Gadès qui naviguaient au-delà des colonnes d'Hercule, écrit-il, furent poussés par un vent d'est, et, après quatre jours de marche, arrivèrent dans des régions désertes, pleines de varechs, où ils trouvèrent des thons en abondance (4) ». Théophraste, dans son *Histoire des Plantes* (5), parle aussi des Sargasses, dont il admire la force et la grandeur : « L'algue, dit-il, croît en pleine mer au-delà des colonnes d'Hercule. Elle atteint, paraît-il, des proportions gigantesques comme longueur et comme largeur ». Avienus, enfin, dans sa tradition du *Périple d'Himilcon* (6), mentionne la mer des Sargasses. « Au-dessus

(1) GAFFAREL, *La Mer des Sargasses* (Société de géographie de Paris, 1872).

(2) SCYLAX (Geog. minores). Κέρνης δὲ νήσου τὰ ἐπεκεῖνα οὐκετί ἐστι πλωτὰ διὰ βραχύτητα θαλάττης καὶ πηλοῦ καὶ φύκους.

(3) ARISTOTE, *Météorologie*, II, I, 14.

(4) *De mirabilibus auscultationibus* (Edit. Didot, p. 106). Φοίνικας τοὺς κατοικοῦντας τὰ Γάδειρα καλούμενα ἔξω πλέοντας Ἡρακλείων στηλῶν ἀπηλιώτῃ ἀνέμῳ ἡμέρας τέτταρας παραγίνεσθαι εἰς τίνας τόπους ἐρήμους, φυκοῦς πλήρεις, ἐφ' ὧν εὑρίσκεσθαι ὑπερβάλλον θύννων πλῆθος.

(5) THÉOPHRASTE, *Hist. plantarum*, IV, 7. Γίνεταί δε τὸ φῦκος ἐν μὲν τῇ ἔξω τῶν στηλῶν Ἡρακλείων θαλάσσῃ, θαῦμα τί τὸ μέγεθος. ὥς φασι, καὶ τὸ πλάτος, μεῖζον ὡσ παλαιστιαῖον.

(6) AVIENUS, *Ora maritima*, V, 403.

Exsuperat autem gurgitem fucus frequens
Atque impeditur œstus hic uligine.
Sic nulla late flabra propellunt ratem,
Sic segnis humor œquoris jugri stupet.

des flots se dressent des algues nombreuses, qui, par leur entrecroisement, forment mille obstacles. Aucun souffle ne pousse en avant le navire. Les flots restent immobiles et paresseux. Des algues en quantité sont semées sur l'abîme et souvent elles arrêtent la marche des vaisseaux, qu'elles retiennent comme avec des joncs ».

Les Phéniciens ont-ils été réellement arrêtés dans leurs expéditions par la masse des sargasses flottantes, ou bien ont-ils, suivant leur habitude, exagéré les dangers de la navigation dans ces parages pour en éloigner les vaisseaux étrangers? Nous le croirons d'autant plus volontiers que, d'après la tradition, ils auraient dépassé même la mer des Sargasses et auraient abordé l'Amérique.

Deux écrivains grecs, l'auteur anonyme du *Traité des Merveilles*, et Diodore de Sicile, ont en effet parlé d'une grande île, véritable continent situé en dehors des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation de la terre ferme, où les Phéniciens auraient été poussés par la tempête. Comme ces passages sont curieux, nous les citerons dans leur intégralité. Voici le premier (1) : « Dans la mer qui s'étend au-delà des colonnes d'Hercule, on raconte que les Carthaginois ont découvert une île déserte. Elle était couverte de forêts à essences variées, parcourue par des fleuves navigables, féconde en productions de tout genre et éloignée de plusieurs journées de navigation. Les Carthaginois, attirés par la fertilité du sol, y firent de fréquents voyages. Quelques-uns même s'y établirent; mais le sénat de Carthage menaça du dernier supplice tous ceux qui dorénavant émigreraient dans cette île ». Il voulait à la fois arrêter l'émigration qui prenait de trop fortes proportions et se réserver, en cas de malheur, une retraite assurée ».

Adjicit et illud plurimum inter gurgites
Exstare fucum, et sœpe virgulti vice
Retinere puppim.

(1) *De mirabilibus auscultationibus*, édit. Didot, p. 88, § 84.

Diodore s'exprime en ces termes (1) : « Du côté de la Libye, on trouve une île dans la haute mer, d'une étendue considérable, et située dans l'Océan. Elle est éloignée de la Libye de plusieurs jours de navigation, et située dans l'occident. Son sol est fertile, montagneux, peu plat et d'une grande beauté. Cette île est traversée par des fleuves navigables. On y voit de nombreux jardins plantés de toutes sortes d'arbres et des vergers traversés par des sources d'eau douce. On y trouve des maisons de campagne somptueusement construites, et dont les parterres sont ornés de berceaux couverts de fleurs. C'est là que les habitants passent la saison de l'été, jouissant voluptueusement des biens que la campagne leur fournit en abondance. La région montagneuse est couverte de bois épais et d'arbres fruitiers de toute espèce ; le séjour dans les montagnes est embelli par des vallons et de nombreuses sources. En un mot toute l'île est bien arrosée d'eaux douces qui contribuent non seulement aux plaisirs des habitants, mais encore à leur santé et à leur force... L'air y est si tempéré que les fruits des arbres et d'autres produits y croissent en abondance pendant la plus grande partie de l'année. Enfin cette île est si belle qu'elle paraît plutôt le séjour heureux de quelques dieux que celui des hommes. Jadis elle était inconnue à cause de son éloignement du continent et voici comment elle fut découverte. Les Phéniciens exerçaient de toute antiquité un commerce maritime fort étendu. Ils établirent un grand nombre de colonies dans la Libye et dans les pays occidentaux de l'Europe. Leurs entreprises leur réussissaient à souhait, et, ayant acquis de grandes richesses, ils tentèrent de naviguer au delà des colonnes d'Hercule, sur la mer qu'on appelle Océan.... Pendant qu'ils longeaient les côtes de la Libye, ils furent jetés par des vents violents fort loin dans l'Océan. Battus par la tempête pendant plusieurs jours, ils abordèrent enfin dans l'île dont nous avons parlé. Ayant pris connaissance de la richesse

(1) Diodore de Sicile, V. 19-20. Traduction Hoefer, II, p. 19-20.

du sol, ils communiquèrent leur découverte à tout le monde. C'est pourquoi les Tyrrhéniens, puissants sur mer, voulaient aussi y envoyer une colonie ; mais ils en furent empêchés par les Carthaginois. Ces derniers craignaient d'un côté qu'un trop grand nombre de leurs concitoyens, attirés par la beauté de cette île, ne désertassent leur patrie ; et de l'autre ils la regardaient comme un asile dans le cas où il arriverait quelque malheur à Carthage ; car ils espéraient qu'étant maîtres de la mer, ils pourraient se transporter avec toutes leurs familles dans cette île qui serait ignorée de leurs vainqueurs ».

Quelle est cette île merveilleuse ? N'a-t-elle jamais eu de réalité que dans l'imagination du philosophe et de l'historien (1) ? Certes l'auteur du *Traité des Merveilles* a enregistré dans son ouvrage bien des légendes absurdes, et Diodore a trop souvent conservé, en guise de faits historiques, des traditions mythiques pour que nous ne pesions pas son témoignage avec la plus grande rigueur ; mais, d'un autre côté, le pseudo-Aristote a donné sur cette île bien des détails précis, et Diodore en a décrit les beautés pittoresques avec un enthousiasme trop sincère pour être de commande. On croirait lire les récits imagés des premiers voyageurs du XVIe siècle, qui débarquèrent au Brésil ou au Mexique. Il semble avoir éprouvé les émotions délicieuses dont nos pères furent saisis lorsque Bougainville, au dernier siècle, leur montrait Taïti, la Nouvelle-Cythère, sortant du sein des flots avec sa couronne de palmiers et sa ceinture de fleurs. Sans rien affirmer encore, admettons donc que les Phéniciens découvrirent une grande île au-delà des colonnes d'Hercule, à plusieurs journées de navigation du continent, qu'ils y faisaient de nombreux voyages et qu'ils étaient fort jaloux d'en conserver la possession exclusive, afin de s'y

(1) Tel était l'avis de Montaigne. *Essais*, I, 30. Des Cannibales : « Ceste narration d'Aristote n'a non plus d'accord avec nos terres neufves ». — Ainsi pensait également Beckman, le commentateur le plus érudit du traité *De mirabilibus auscultationibus*.

transporter, en cas de besoin, eux et leurs familles, de même que les Hollandais songèrent un moment à émigrer à Batavia, lorsque l'armée de Louis XIV menaça Amsterdam : il nous reste à déterminer la position de cette île.

Gosselin (1) prétendait la retrouver dans Fortaventure ou Lancerote, Heeren et Hoefer dans Madère ; mais les raisons qu'ils allèguent sont médiocres (2). Jamais les Canaries ou Madère n'ont eu de fleuves navigables ; jamais ces archipels n'ont été pris pour des continents. Serait-ce donc que la description de cette île, bien que fabuleuse, indique une vague connaissance de l'Amérique (3), ou croirions-nous avec Horn (4), avec Landa (5), Ordonez (6), Cabrera (7), Bochart (8) et quelques autres érudits que cette île correspond exactement au nouveau continent ?

Certes, il serait imprudent d'affirmer, ainsi que l'un de ces savants, Robert Comtaeus (9) que l'Amérique toute entière a été peuplée par les Phéniciens ; nous ne distinguerons pas non plus, comme a cru devoir le faire Horn, trois grandes émi-

(1) GOSSELIN, *Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens.*

(2) HEEREN, *Commerce de l'antiquité*, trad. de Suckau, t. IV, § 5.

(3) Wesseling, dans son Commentaire de Diodore, s'exprimait en ces termes : « Fabulis adfinia sunt quæ de hac insula produntur ; id tamen indicantia obscuram hujus regionis, quam Americam vocamus, famam in Carthaginiensium navigationibus ad veterum aures dimanasse ».

(4) HORN, *De originibus Americanis*, p. 19.

(5) LANDA, *Relation des choses du Yucatan*, traduction Brasseur de Bourbourg.

(6) ORDONEZ, *Historia de la creacion del cielo y de la tierra.*

(7) CABRERA, *Description of the ruins of ancient city discovered near Palenque.*

(8) BOCHART, *Phaleg vel Canaan*, p, 645 : « Vel nusquam est hæc insula, vel una est ex insulis novi orbis, aut pars aliqua Brasiliæ, quam, littoribus nundum satis peragratis, Phœnices acceperunt pro insula ».

(9) HORN, ouv. cité, p. 19. « Sententia ejus est : Americanos omnes a Phœnicibus ortos, et unam hanc gentem vastum illum orbem et habitare et detexisse, ita ut ex aliis provinciis nulli ante Hispanos prœter Phœnices eo venerint ».

grations Phéniciennes en Amérique (1), la première sous la direction d'Atlas, fils du Ciel et frère de Saturne, qui donna son nom au continent, à la mer, et aux habitants du pays ; la seconde telle que la rapportent le pseudo-Aristote et Diodore ; la troisième enfin au temps d'Hiram et de Salomon ; nous n'admettrons pas davantage l'opinion de Cabrera, qui fixe à l'époque de la première guerre punique la date de la première immigration carthaginoise en Amérique (2) : ces affirmations appartiennent au domaine de la fantaisie, et, à force de hardiesse, tombent presque dans le ridicule. Contentons-nous d'énumérer les principaux motifs qui poussaient les Phéniciens dans les mers occidentales et les probabilités de leurs voyages dans la direction de l'Amérique.

On sait déjà que trois cents villes Phéniciennes prospérèrent à la fois sur la côte occidentale d'Afrique (3). Leurs habitants eurent à soutenir de longues et interminables luttes contre les peuplades indigènes, Phérésiens ou Nigritiens, de même que nos colons du Sénégal repoussent les attaques incessantes des Toucouleurs ou des Bambarras, et ils finirent par succomber dans cette lutte inégale. Tous ne périrent pas dans la guerre finale. Les uns restèrent dans le pays à titre d'esclaves ou d'alliés. On a cru retrouver leurs descendants dans cette étrange population des Boobies de Fernandopo, qui vivent à part, sans se mêler aux Européens ou aux nègres et dont la langue ne ressemble à aucune langue voisine et présente des rapports intimes avec les idiômes asiatiques (4). Les autres montèrent sur leurs vaisseaux et cherchèrent une nouvelle patrie. L'Atlantique

(1) Horn, id., p. 20, 92, 94.

(2) Cabrera, cité par l'abbé Domenech (*Revue Américaine,* 2e série, No 2, p. 102).

(3) Strabon, XVIII, 3, 3. 'Εν τοῖς ἑξῆς κόλποις κατοικίας λέγεσθαι παλαίας Τυρίων, ἅς ἐρήμους εἶναι νῦν, οὐκ ἐλαττονων ἤ τριακοσίων πολέων, ἅσ οἱ Φαρουσίοι καὶ οἱ Νιγρῖται ἐξεπόρθησαν.

(4) Thiercelin, *Journal d'un Baleinier*, et *Bulletin de la Société de géographie de Paris* (juin 1867).

s'ouvrait devant eux et leurs marins s'y étaient aventurés à plusieurs reprises. Ils s'y risquèrent à leur tour et s'établirent dans le continent entrevu par leurs explorateurs. Autrement, comment expliquer la disparition soudaine de trois cents villes et l'anéantissement d'une population civilisée qui n'aurait laissé ni traces sur le sol, ni souvenirs dans l'histoire ?

Nous savons d'un autre côté, par le témoignage de Pline (1), que les Canaries étaient désertes lorsque les Romains y abordèrent, et pourtant ils y rencontrèrent des ruines d'édifices. Où donc sont allés ces Phéniciens insulaires ? Il est peu probable qu'ils se soient dirigés vers les côtes Gauloises ou Espagnoles, puisqu'ils fuyaient les Romains, et que la Gaule et l'Espagne étaient déjà en partie terres romaines. Ils n'auraient certes pas cherché un refuge précisément dans le pays de leurs oppresseurs, alors que la mer libre s'ouvrait à eux. Ils durent, eux aussi, s'embarquer sur leurs vaisseaux, et chercher au-delà de l'Océan une autre patrie, qui ne pouvait être que l'Amérique.

L'Amérique était donc le seul asile ouvert aux émigrés Phéniciens de la côte Africaine ou des archipels de l'Atlantique. Il est vrai qu'on ne connaît ni l'emplacement ni le sort de ces nouvelles colonies, et l'exact Polybe (2) ne parle point de ces établissements, lui qui enregistre avec tant de soins tout ce qui intéressait le commerce de Carthage. L'existence de ces colonies transatlantiques était pourtant affirmée par une tradition que les Grecs connaissaient vaguement, de même que nos matelots n'ignorent pas que nous avons jadis possédé le Canada et une partie de l'Hindoustan. Si les Phéniciens n'ont pas été plus explicites, c'est qu'ils en furent empêchés par leur prudence commerciale et surtout par l'acharnement extraordinaire avec lequel les Romains firent disparaître tout ce qui rappelait leur souvenir.

(1) Pline, *Histoire naturelle*, VI, 32.

(2) Polybe, dans le trente-quatrième livre de son histoire, dont il ne reste que des fragments, § 3.

Interrogeons l'Amérique elle-même. Peut-être a-t-elle conservé quelque trace du séjour des Phéniciens quelque inscription, quelque monument, quelque débris de leur religion ou de leur langue.

Au XVI[e] siècle, lorsque les Espagnols et les autres Européens abordèrent au Mexique, au Pérou, et dans toutes les contrées du nouveau continent qui jouissaient d'une civilisation relativement avancée, les indigènes les accueillirent avec empressement, presque comme des frères dont il attendaient le retour. Toutes les traditions Américaines en effet, sans exception, indiquaient l'Orient, c'est-à-dire l'ancien monde, et non l'Occident, c'est-à-dire l'Asie, comme le berceau des ancêtres. Ainsi, au Mexique, l'empereur Montezuma, quand il eut sa première entrevue avec Cortès, lui tint le discours suivant, que le Conquistador a soigneusement conservé dans une de ses lettres (1) à Charles Quint : « Depuis longtemps nous savons par les titres que nos pères nous ont laissés, que ni moi, ni aucun habitant de ce pays n'en sommes originaires ; nous sommes des étrangers venus de fort loin sous les étendarts d'un roi, qui s'en retourna dans son pays après la conquête, et qui fut si longtemps à revenir au Mexique, que ses sujets avaient déjà formé une nombreuse population lors de son retour. Ce roi voulut ramener ses sujets avec lui, mais ils ne consentirent pas à le suivre et encore moins à le recevoir pour maître. Il repartit seul, et nous assura qu'il viendrait un de ses descendants pour subjuguer le pays. Suivant le point de l'Orient dont vous dites venir, suivant tout ce que vous nous racontez du roi qui vous a envoyés ici, nous croyons d'autant plus fermement qu'il est notre roi naturel, que vous ajoutez qu'il y a longtemps qu'il a entendu parler de nous. Nous sommes certains que vous ne nous trompez pas : vous pouvez donc être assuré que nous vous reconnaissons pour maître, comme représentant du grand roi

(1) FERNAND CORTÈS, *Lettre II à l'Empereur Charles Quint.* Traduction Vallée.

dont vous nous parlez, et que nous vous obéirons ; vous pouvez ordonner absolument dans tous le pays qui m'appartient, et tout ce que nous avons est à votre disposition ». L'infortuné souverain était tellement persuadé de la légimité des droits des nouveaux arrivants qu'il essaya d'en convaincre ses propres sujets. Quand il se vit forcé de reconnaître son impuissance et de céder à la supériorité des armes Européennes, voici le discours qu'il tint aux Mexicains pour leur proposer d'accepter la suzeraineté de Charles Quint (1). « Aussi bien que moi, vos prédécesseurs vous ont appris à connaître que nous ne sommes pas naturels de cette contrée. Ils vinrent tout d'abord d'une terre lointaine, conduits par un chef auquel ils étaient soumis. Longtemps après ce chef revint et trouva que nos aïeux s'étaient mariés avec les femmes du pays, et avaient bâti des villes qu'ils avaient peuplées de leur nombreuse postérité. Vous savez aussi qu'ils refusèrent de l'accompagner lorsqu'il repartit pour son pays, et même de le recevoir pour suzerain de celui-ci. Alors il s'en alla, en les menaçant de retourner avec des forces ou d'en envoyer de si considérables qu'elles réduiraient notre pays à l'obéissance ».

On aura remarqué la singulière ressemblance que présente ce discours avec la tradition rapportée par le pseudo Aristote, et d'après laquelle les Carthaginois ne devaient pas habiter l'île Merveilleuse, de peur d'oublier leur patrie. Il est vrai que le pseudo Aristote ne rapporte pas que les colons aient refusé d'obéir, et que Montezuma n'indiquait ni le pays d'où venait ce peuple, ni l'époque de son émigration, mais les traditions Mexicaines sont unanimes à déclarer que ces étrangers étaient blancs, barbus, fort industrieux, et qu'ils devaient un jour ou l'autre revenir pour soumettre le pays (2). Deux de ces traditions

(1) Antonio de Solis, *Conquête du Mexique*, traduction de Thoulza, t. II, p. 187. — Cf. Pierre Martyr, *Décades*, IV, 6.

(2) Cf. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques* (traduction Ternaux-Compans, p. 3) : « D'après ce qu'on voit dans les histoires des Ulmèques et

méritent une mention spéciale : la première est celle de Quetzalcohuatl, et la seconde celle de Votan.

A une époque inconnue, mais fort reculée, une vingtaine de chefs, obéissant au commandement suprême de l'un d'entre eux, nommé Quetzalcohuatl, auraient abordé, montés qu'ils étaient sur plusieurs navires venant de l'est, à Panuco, grand port intérieur, situé sur la rivière du même nom, qui se jette dans le Tampico. Ils étaient de bonne apparence, vêtus d'habits longs en étoffe noire, qui s'ouvraient par devant, blancs de teint et portant de longues barbes. Bien reçus partout, ces étrangers arrivèrent à Tulan, la capitale du pays, et payèrent l'hospitalité qu'on leur donnait en enseignant aux indigènes mille secrets industrieux pour travailler les métaux et sculpter les pierres. Voici comment parle de Quetzalcohuatl le franciscain Bernardin de Sahagun (1) qui recueillit avec tant de soin, et dans les premières années de l'occupation Espagnole, les traditions mexicaines. « Quetzalcohuatl fut estimé et tenu pour Dieu. On l'adorait à Tulan depuis les temps les plus reculés. Son temple très élevé avait un escalier dont les marches étaient si étroites qu'un pied ne pouvait y tenir. Sa statue était toujours couchée et couverte de mantas. Son visage était fort laid, barbu, et la tête allongée. Ses sujets étaient tous des ouvriers dans les arts mécaniques, très adroits à travailler la pierre verte appelée chalchinitl, à fondre l'argent et à faire bien d'autres choses en ce genre. Ces métiers avaient tous leurs principes et leur origine

des Xicalanques, ils vinrent du côté de l'Orient, dans des vaisseaux ou des canots, et débarquèrent dans le pays de Potouchan, où ils s'établirent, ainsi que sur les bords de la rivière d'Atoyoc, qui coule entre Puebla de los Angeles et Cholulan ». Clavigero, *Storia antigua del Mexico*, I, 146. — Veytia, *Historia antigua de Mexico*, XIII. — Ce dernier affirme que ces étrangers, venus de l'Orient, débarquèrent dans la baie de Vera Cruz. Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, a réuni un grand nombre de témoignages concordants à cet égard.

(1) Sahagun, *Histoire de la Nouvelle Espagne* (Traduction Jourdanet), III, 3, p. 202.

dans Quetzalcohuatl, lequel possédait des maisons de la pierre précieuse appelée chalchinitl, ou fabriquées en argent, en nacre rouge et blanche, en turquoises et plumes riches ». Les nouveaux débarqués semblent donc avoir appris les arts industriels aux indigènes. Ce sont eux encore qui leur enseignèrent les procédés variés de la teinturerie, procédés auxquels justement excellèrent toujours les Phéniciens « On semait et on récoltait, écrit Sahagun, du coton de toute couleur, rouge, écarlate, jaune, brun blanchâtre, vert, bleu, noir, orangé et fauve ». Après avoir séjourné dans diverses régions, Quetzalcohuatl et ses compagnons se disposèrent à renter chez eux, mais on ne leur permit de repartir qu'à condition « de laisser ici l'art de fondre l'argent, de travailler les pierres et le bois, de peindre, de faire des œuvres en plume, ainsi que bien d'autres métiers » (1). Encore durent-ils promettre leur retour (2) et ne partir que par convois successifs.

Telle est la tradition : Des étrangers venus par mer, et du côté de l'est, ont séjourné quelque temps en Amérique, appris aux indigènes des métiers qu'ils ignoraient, et disparu après avoir promis leur retour. Cette tradition se retrouve, avec quelques modifications, dans tous les états de l'Amérique centrale (3). Elle laissa des traces profondes dans l'imagination populaire, car, aux premiers jours de la conquête espagnole, les Mexicains prirent les compagnons de Cortès pour les descendants

(1) Sahagun, ouv. cité. Liv. III, § 13, p. 218.

(2) Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, traduction Ternaux-Compans, p. 6 : « En quittant cette nation, Quetzalcohuatl leur dit que dans un temps à venir, il reviendrait et que sa doctrine serait reçue ; qu'alors leurs enfants seraient seigneurs et possèderaient le pays, mais qu'eux et leurs descendants éprouveraient beaucoup de calamités et de persécutions ».

(3) Torquemada, *Monarquia Indiana*, IV, 14. — VI, 24. — Gomara, *Chronica de la Nueva Espana*, § 222. — Landa, *Relation des choses du Yucatan*, traduction Brasseur de Bourbourg, p. 354 : « La tradition rapporte que la race de ce pays vint partie du couchant, partie du levant. » — Cogolludo, *Historia de Yucathan*, liv. IV, § 3, p. 176. — Prescott, *Conquête du Mexique*, traduction Pichot, t. I, p. 48, 237.

de ce Quetzalcohuatl, dont ils attendaient toujours l'arrivée. Il fallut de longues années et bien des cruautés commises par les conquérants pour détromper les indigènes. Encore ne renoncèrent-ils pas à leurs espérances. Ils se consolèrent de leur oppression, en attendant le retour de ce bienfaiteur de leur race : de même que les Portugais attendirent longtemps leur roi Sébastien tué à Alcazarquivir, de même que les Juifs attendent encore leur Messie. Même à l'heure actuelle, cette croyance est tellement enracinée dans les esprits, que, lors de la royauté éphémère de Maximilien d'Autriche, on exploita leur superstition pour leur représenter ce jeune homme au teint pâle, à la longue barbe, et venant de l'est, comme celui qui devait réaliser leurs chimériques espérances.

Quel est donc le pays oriental d'où sortirent Quetzalcohuatl et ses compagnons ? Ordonez, Juarros, Moraës, Clavigero, Cabrera (1) et plusieurs autres affirment que les immigrants étaient des Phéniciens. Ils font en effet remarquer la couleur noire des vêtements de ces étrangers, et la comparent aux vêtements noirs que portaient les Phéniciens de Gadès et des Cassitérides. Ils rappellent que les grandes industries Phéniciennes furent celles de l'ornementation, de la ciselure, de la teinturerie, et des constructions maritimes, que les Américains apprirent de ces étrangers. Ils démontrent enfin qu'un seul peuple dans l'antiquité, le peuple Phénicien, était capable d'entreprendre d'aussi dangereuses traversées que celle de l'Atlantique. Nous ne nous prononcerons pas aussi catégoriquement, car il est fort

(1) Ces auteurs sont tous cités par Brasseur de Bourbourg, dans son *Histoire des nations civilisées du Mexique* et de l'*Amérique centrale*, I, 17. — Voir également Horn, *De originibus Americanis*, p. 56. — Landa, *Relation des choses du Yucatan*, p. 354. — Torquemada, *Monarquia Indiana*. Ce dernier pensait qu'Haïti fut d'abord colonisée par les Phéniciens, qui se répandirent ensuite à Cuba et au Mexique, et il ajoute : « Comme gens de raison et de valeur, ils purent connaître l'art d'édifier de somptueux monuments et d'assujétir les autres nations, mais la communication leur ayant manqué par la suite des temps, ils seraient devenus gens rudes et barbares.»

difficile de démêler la vérité au milieu de ces renseignements vagues et sans précision. Au moins aurons-nous constaté que les Mexicains et tous les indigènes de l'Amérique Centrale croyaient à la venue dans leur pays d'industrieux étrangers, arrivés par mer et originaires de l'orient. Ces étrangers sont-ils des Phéniciens? Certes leurs voyages sont possibles, ils sont même vraisemblables, mais ils ne sont pas authentiques.

La légende de Votan, plus singulière encore que celle de Quetzalcohuatl, confirmera peut-être ces probabilités et ces vraisemblances (1). En 1691 Francisco Nunez de la Vega, évêque de Chiapas de las Indias dans l'isthme de Tehuantepec, ayant appris que l'on conservait avec vénération dans une chétive maison de la vallée du Soconusco un manuscrit en langue tzendale, couvert d'hiéroglyphes, des figures symboliques et des vases en terre cuite de grande dimension, que les Indiens, depuis vingt siècles et plus, se transmettaient pieusement de main en main, se fit livrer le manuscrit et les reliques Indiennes. « Le tout fut brûlé publiquement, écrit l'évêque (2), sur la place publique de Huéhuétan, quand nous fîmes notre visite pastorale en 1691 ». Au moins le pieux iconoclaste eut-il la précaution, avant de détruire ce manuscrit, de s'en faire expliquer le contenu. Nous savons, grâce à lui, qu'il contenait l'histoire d'un certain Votan, qui serait venu en Amérique avec de nombreux immigrants et qui était originaire d'un pays situé de l'autre côté de la mer des Antilles. Il rangea sous sa domination tous les peuples du centre de l'Amérique, et leur enseigna les éléments de la civilisation. Bientôt arrivèrent de nouveaux immigrants. A quatre reprises, Votan rentra dans son pays natal pour y chercher ou des auxiliaires ou de nouvelles méthodes agricoles et industrielles.

(1) De Charencey *Le Mythe de Votan* (Actes de la Société de philologie, 1871). — Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique centrale*, I, 43.

(2) Nunez de la Vega, *Constituciones diocesanas del obispado de Chiapas*, p. 8. nº 31, § XXVII, p. 10, nº 36, § XXXII.

Ses compatriotes et ses sujets acceptèrent avec plaisir les conseils de son expérience, et il mourut au comble de la puissance en laissant le souvenir de ses réformes civilisatrices.

Cette légende a été racontée en termes un peu différents par Ordonez de Cevallos, le savant auteur du *Viage del Mundo*. Cet écrivain avait composé un traité spécial intitulé *Probanza de Votan*, mais qui est resté inachevé ou qui a disparu. Ses manuscrits sont conservés à Mexico, où l'abbé Brasseur de Bourbourg les consulta. Voici, d'après lui (1), quelle serait la version d'Ordonez. Votan se serait vanté d'être de la race des serpents, de tirer son origine de Chivim « et d'être le premier homme, envoyé par Dieu en cette région, pour partager et peupler ces terres qu'aujourd'hui nous appelons Amérique. Il indique la route qu'il suivit, et ajoute qu'après s'être établi dans ce dernier pays, il fit divers voyages à Chivim, qu'il alla en Espagne, à Rome, à Jérusalem, qu'il vit le grand temple de Jérusalem, et, de là, passa en Babylonie, où il vit les ruines d'un grand édifice, que les hommes construisirent pour s'élever jusqu'au ciel, et que les hommes avec qui il conversa l'assurèrent que cet édifice ou tour fut l'endroit où Dieu donna à chaque famille un idiome distinct. Il fixe l'époque de la transmigration des Indiens en Amérique, nous fait connaître l'endroit où les Mexicains eurent leur premier établissement, etc. ».

Un troisième écrivain, P. de Cabrera, a repris cette légende en la précisant davantage (2), car il donna la description du manuscrit tzendale, brûlé par l'évêque de Chiapas. « Au sommet de la première page les deux continents sont teintés en différentes couleurs, dans deux petits carrés, placés aux angles et parallèlement l'un à l'autre ». Le premier, représentant l'Europe, l'Asie et l'Afrique, se trouve marqué par deux figures verticales en forme de S, le second représentant l'Amérique par

(1) Brasseur de Bourbourg, cité par Charencey (*Le Mythe de Votan*, p. 11).

(2) Cabrera, *Description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenque*, p. 33, 76.

deux figures horizontales de même forme. L'auteur déclare se nommer Votan Chivim. Il était de race étrangère et conduisit sept familles au continent Américain. « Après leur avoir assigné des terres, il revint dans son pays natal en deçà de la grande mer ». Il retourna par la route que ses frères, les serpents, avaient tracée, y laissa des signes, et passa par la maison des treize serpents. Enfin, il s'établit définitivement au nouveau continent, où les descendants des sept premières familles qu'il avait tout d'abord conduites avec lui, le reconnurent pour leur chef.

Voilà certes un étrange récit. Quel est ce Votan? Que signifient ces voyages? Les interprètes ont le champ libre. Aussi ont-ils donné carrière à leurs hypothèses. Le plus affirmatif est Cabrera. Il reconnaît sans hésitation dans Chivim le Givin ou Hivim de la Bible, descendant de Hétus, fils de Chanaan, et dans les treize serpents les treize Canaries; il va même jusqu'à fixer la date précise du voyage de Votan à Rome, qui aurait eu lieu en 290 avant Jésus-Christ, sous le consulat de P. Cornelius Rufus. M. Onffroy de Thoron (1) affirme que Votan est d'origine Phénicienne, et que son nom signifie serpent. Il croit avoir retrouvé son point de départ, Valoun Chivin, à l'est de Tanger, à la rivière Valoun, et son point d'arrivée Valoun Votan, dans les grandes ruines qui existent encore aux environs de Cindad Real de Chiapas. Il pense que la demeure des treize serpents est Haïti, célèbre par ses cavernes sacrées où l'on entretenait des serpents vivants. Certes ces commentaires sont ingénieux, mais ils le sont peut-être trop et ne constituent pas une preuve sérieuse. Il nous faut avouer que ces traditions américaines sont trop vagues pour nous permettre d'avancer autre chose que la vraisemblance de voyages dans l'Atlantique, entre l'ancien et le nouveau monde, et cela à une époque très reculée. Que nous soyons disposé à ne voir dans Quetzalcohuatl et dans

(1) Onffroy de Thoron, *Les Phéniciens à l'île d'Haïti et sur le continent américain*, p. 21, 23.

Votan que des personnages mythiques, ou que nous les prenions au contraire pour les chefs des immigrants qui arrachaient à la barbarie les tribus sauvages de l'Amérique centrale, un fait incontestable nous paraît se dégager des brouillards de la tradition, c'est que les deux mondes communiquèrent par l'intermédiaire d'une population énergique et hardie; et, s'il nous était permis d'énoncer une conjecture, nous croirions volontiers que le seul peuple capable d'entreprendre à travers l'Atlantique ces voyages hardis et répétés était le peuple Phénicien.

A défaut des traditions, les langues, les mœurs, les religions ont-elles gardé la trace du séjour des Phéniciens en Amérique, et trouverons-nous sur le sol même des preuves matérielles de ces antiques relations des Phéniciens avec le nouveau continent?

La langue Phénicienne est à peu près inconnue. Gesenius évaluait à neuf cent trente seulement le nombre des mots par venus jusqu'à nous (1). En y ajoutant quelques autres mots fournis par les inscriptions récemment découvertes, nous arrivons à un peu plus de mille. Mais le Phénicien ressemblait au syriaque et à l'hébreu (2), et, en comparant ces langues aux langues américaines, nous trouverons quelques ressemblances qui avaient déjà frappé les premiers écrivains qui s'occupèrent de l'Amérique. Il est vrai que ces rapprochements ne sont, la plupart du temps, que des coïncidences fortuites, et qu'aucune des langues américaines, soit par sa grammaire, soit par son vocabulaire, n'a jamais ressemblé aux langues sémitiques.

Si donc on rencontre quelques analogies entre certains mots de quelques-unes des langues américaines et les langues sémitiques, cette coïncidence ne prouve ni même n'indique une commune origine. Ces réserves une fois faites, mentionnons, mais surtout à titre de curiosité, que le préfixe *Car*, que les

(1) GESENIUS, *Phœniciæ linguæ reliquiæ ex inscriptionibus et numis*, p. 346-347.

(2) HOEFER, *Phénicie* (Collection de l'*Univers pittoresque*), p. 144).

Phéniciens mettaient volontiers devant le nom de leurs villes, Carthage, Carteja, Cartua, se retrouve dans près de trois cents noms de peuples ou de localités, dont le dictionnaire d'Alcedo donne la nomenclature complète (1). Les mots phéniciens *Queir*, feu, foyer, maison, *Cur*, action de creuser la terre pour en tirer de l'eau, et *Queri*, amas de terre ou de pierres formé par une excavation ont également leurs analogues dans une foule de noms (2) de lieux répandus dans les deux Amériques et spécialement aux alentours de la mer des Antilles ; mais il ne faudrait pas exagérer la portée d'étymologies souvent fort contestables. Si, à la rigueur, on peut retrouver la racine *Pœnus* dans les mots Panucus, un des plus anciens souverains de l'Amérique centrale, Pinoles, les premiers habitants du Guatemala, et Panama qui a survécu à toutes les révolutions politiques, n'est-ce point une exagération manifeste que d'avancer, avec Horn (3), que deux des anciens rois d'Haïti, Magimahe et Magerich, rappellent le nom de Magon ; deux grandes familles indigènes de Guadalaxara, les Barschunza et les Barcimeca celui de Barca, et Bogota, la capitale de la Colombie, celui de Bogud ou Bocchus ? Trouvera-t-on, ainsi que Garcia (4), que les Ciorotegani et le Corribicani du Nicaragua sont les frères des Carthaginois, ou que le mot Cannibale dérive du phénicien Hannibal ? Ces fantaisies philologiques ne sont plus de mise aujourd'hui et il nous faut résolument avouer que, si jamais les Phéniciens ont colonisé

(1) Alcedo, *Diccionario geografico-historico de las Indias occidentales d'America* 1786-89). Nom indigène du Vénézuéla Caro ; affluent du Para Caranaca ; affluents de l'Orénoque Caroni et Carabana ; province péruvienne Carabaya sur le confin du territoire des Indiens Carangues ; Caraïbes des Antilles ; villes ou villages de la Colombie Caracollo, Caracoto, Carigayas, Caralmacra, Caraibamba, Caraima, Carainulla, Caramanta ; du Vénézuéla, Caracas, Carabobo, Cariaco, Carora ; du Brésil, Caravello, de Cuba, Cardenas, etc.

(2) Queretaro, Queratoco, Querio, Quero, Querobamba, Querqumaca, etc. — Cural, Curalmara, Curalmari, Curalmasi, Curay, Curampa, Curanari, Curapo, Curaxi, etc.

(3) Horn, *De originibus Americanis*, p. 115, 117.

(4) Garcia, *Origen de los Indios de el nuevo mundo*, § 63.

l'Amérique, ou bien ils ont tout de suite renoncé à leur idiome national, ou bien cet idiôme n'a laissé que des traces insaisissables (1).

Les religions américaines et phéniciennes ne prouveront pas davantage la communauté d'origine : nous constaterons néanmoins de curieuses analogies. De tout temps et dans tous les pays, les sacrifices humains ont été en honneur, mais ce qu'on n'a retrouvé qu'en Phénicie et en Amérique, ce sont les sacrifices de petits enfants. A Tyr et à Carthage (2), comme au Mexique et au Pérou (3), on n'hésitait pas à jeter au feu ses propres enfants pour apaiser le courroux des dieux. On a même retrouvé dans la Caroline (4) des statues d'airain creuses, dans lesquelles on enfermait ces victimes de la superstition. Cette conformité d'usages est à tout le moins singulière, surtout quand on se rappelle que les Phéniciens ont introduit ces rites sanglants dans toutes leurs colonies ; mais a-t-on le droit de conclure de cette ressemblance, peut-être fortuite, entre les usages à une communauté d'origine absolue entre les Phéniciens et les Américains.

(1) Aussi ne mentionnons-nous qu'à titre de curiosité les étymologies proposées par M. Onffroy de Thoron, dans son livre, d'ailleurs très intéressant *Les Phéniciens à l'île d'Haïti et sur le continent Américain.* D'après lui les mots Aztèques, Kinamès, Chichimèques, Toltèques, Tsendal, Téquil, Nahuatl, Cuba, Yucatan, Copan, Guatemala, etc., seraient des substantifs Phéniciens, très légèrement altérés. Nous lui laissons la responsabilité de cette théorie. Voir pages 26, 28, 29, 30, 31. Le même auteur prétend encore qu'Haïti fut une colonie Phénicienne, et il essaye de le démontrer en énumérant cent-deux noms empruntés au Taino, c'est-à-dire au dialecte parlé par les anciens Haïtiens, et dont l'étymologie serait Phénicienne, p. 94-105.

(2) Diodore de Sicile, passim. — Lactance, *Institution Divine,* I, 21. — Plutarque, *De la Superstition*, § 15. — Justin, XVIII, 6. — XXIII, 6, 12. — Eusèbe, *Préparation évangélique*, IV, 6. — Munter, *Religion de Carthage*, XVII.

(3) Gomara, *Histoire de l'Inde*, IV. — Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, V, 17. — Herrera, *Histoire générale des hauts faits des Castillans dans les îles et la terre ferme de l'Océan*, V, 44. — Landa, *Relation des choses du Yucatan*, p. 165. — Prescott, *La Conquête du Mexique*, I, 3.

(4) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 126.

Si ces derniers avaient l'habitude, ainsi que les Phéniciens, d'élever sur les routes des monceaux de pierres pour se concilier les faveurs de la divinité, quand ils étaient en voyage (1) ; si les uns et les autres baisaient l'air en signe d'adoration, et s'ils se saignaient eux-mêmes pour arroser leurs idoles, de bonne foi ces rapprochements ne sont-ils pas quelque peu forcés et ne sommes-nous pas plutôt fondé à reconnaître que, si les Phéniciens ont jamais colonisé l'Amérique, l'influence de leurs religions y fut dans tous les cas à peu près nulle ?

Nous en dirons autant des prétendues ressemblances pour les usages de la vie commune. Il se peut que les cases haïtiennes ressemblent aux mapalia phéniciens (2), ou que la coiffure des Phéniciens qui se rasaient la tête en ne laissant flotter au sommet du crâne qu'une touffe de cheveux à laquelle ils donnaient ensuite différentes formes, soit reproduite par les habitants du Nicaragua et du Yucatan, c'est-à-dire des pays où l'on croit que les Phéniciens ont surtout séjourné ; mais d'autres peuples habitent des maisons semblables et se coiffent de même, sans que personne se soit avisé d'établir le moindre rapport entre eux et les Américains. Aussi bien la plupart de ces coutumes sont fort naturelles. Si, par hasard, quelques ressemblances curieuses se présentent, ce n'est pas une raison pour conclure à l'identité de races absolument dissemblables sous d'autres rapports.

Il est cependant un point qui mérite un examen attentif : nous voulons parler de la ressemblance qui existait entre les industries phéniciennes et américaines.

On sait que les Phéniciens s'étaient rendus célèbres par leur adresse dans les travaux métallurgiques. Presque toutes les

(1) Paul Marcoy (*Tour du Monde*, n° 149) a retrouvé au Pérou cette coutume prétendue Phénicienne. Les voyageurs indigènes élèvent des tas de pierres, dits *apachectas*, en l'honneur de Pachacamuac, le maître de l'Univers, et ces tas sont toujours grossis par la dévotion des passants.

(2) Horn, ouv. cité, p. 120.

(3) De Férussac, *Bulletin des Sciences historiques*, t. VI, p. 152.

mines de l'Ancien-Monde ont été connues et exploitées par eux (1). A Thasos, à Samothrace, au mont Pangée où les mineurs passaient pour les dieux du pays, les Kabires, en Espagne où l'on retrouve encore la trace de leurs travaux, en Gaule où l'on a cru découvrir dans le Morvan et dans les monts Arrée les procédés qu'ils employaient, partout les Phéniciens ont tiré parti des richesses minérales du sol. Ils savaient aussi donner aux métaux les formes les plus variées et les plus délicates. Qu'on se rappelle les chefs-d'œuvre que Salomon fit exécuter pour le temple de Jérusalem par des ouvriers Phéniciens (2). L'antiquité vantait aussi les coupes Sidoniennes et les bracelets d'or ou d'argent garni d'ambre et de pierres précieuses qu'on fabriquait à Tyr (3). Que si maintenant nous nous transportons en Amérique, nous y remarquerons la même habilité de fabrication et les mêmes procédés ingénieux. Ainsi, les habitants du Darien et du Guatemala, et les Mexicains fondaient des plats en métal de huit faces, chacune d'un métal différent, et sans soudure apparente ; des poissons ou des oiseaux, dont les écailles ou les plumes, tantôt d'or, tantôt d'argent, se succédaient sans la moindre trace d'un raccordement artificiel (4). On trouvait encore chez eux, à l'époque de la conquête, des statues d'un seul jet, vides à l'intérieur, minces et déliées au dehors ; des perroquets et des singes automates, etc. (5). Parmi les présents que fit

(1) Diodore de Sicile, passim. — Hoefer, *Phénicie*, p. 55. — Schulz et Paillette, *Bulletin de la Société géologique* (Décembre 1849).

(2) Rois, I, 8, 13-50.

(3) Homère, *Iliade*, XXIII, 741. — *Odyssée*, XV, 459. — Virgile, *Eneide*, 1, 724. — Athénée, XI, 279. — Pausanias, IX, 41, 42.

(4) Herrera, ouv. cité, II; 7, 15. — Torquemada, *Monarquia Indiana*, XIII, 34. — Oviedo, *Historia general de las Indias*, III, p. 124. — F. Xérès, *Conquista del Peru* (traduction Ternaux-Compans), IV. — Carli, *Lettres américaines*, I, 277, 355. — Prescott, *Conquête du Mexique* (traduction Pichot), t. I. p. 112.

(5) Voir dans l'*Histoire véridique* de Bernard Diaz la triomphante énumération des objets d'art et des pièces d'orfèvrerie emportées du Mexique en Europe par les Espagnols. — Pierre Martyr, *Décades*, IV, 9 ; V, 10.

l'Inca Atahualpa aux Espagnols de Pizarre, on remarqua une statue de berger avec ses moutons en or, parfaitement travaillée ; des pailles d'or massif surmontées d'épis qui faisaient illusion, quatre lances d'or, dix à douze statues de femmes grandeur naturelle, etc. On conserve encore dans les musées d'Amérique et dans quelques collections Européennes des vases à dessins émaillés et des pièces d'orfèvrerie d'un travail exquis. Enfin, les indigènes connaissaient la trempe du cuivre, et l'on retrouve de temps à autre des armes ou des rasoirs en cuivre, admirablement effilés, et qui remontent à une très haute antiquité.

Quel est donc le peuple qui apprit aux Américains à si bien se servir de métaux ? Leurs traditions sont unanimes à ce sujet : Ce fut un peuple étranger, déjà fort avancé dans la civilisation, mais dont le souvenir avait disparu. Ainsi, à l'époque de la conquête espagnole, les Caraïbes étaient incapables de creuser dans le roc les cryptes et les immenses souterrains qu'on trouvait dans leurs îles. Les Haïtiens ne pouvaient même se rendre compte des travaux gigantesques que nécessitaient les mines abandonnées depuis de siècles, et retrouvées jusqu'à seize milles de profondeur, par Barthélemy Colomb (1). Au moins savaient-ils que leurs ancêtres avaient profité des leçons d'étrangers fort industrieux, mais ils avaient oublié à la fois le nom de ces étrangers et le secret de leurs procédés.

Une peuplade américaine, éteinte de nos jours (2), faisait exception. C'était la tribu des Macares, forgerons héroïques qui résistèrent longtemps aux Espagnols, puisque soixante ans après Colomb, les Macaronas des forges de Sainte-Marthe conservaient encore leur indépendance. Ces Macares s'étaient

(1) HORN, *De Originibus Americanis*, p. 200. « Invenit specus altissimos et vetustissimos ; hæc auri fodina protendebatur ultra milliaria sex decim, ingens profecto argumentum gentes eam olim insulam accessisse metallicas, quales ab omni ævo Phœnices et Hispani fuerunt. »

(2) BRASSEUR DE BOURBOURG, *Introduction à la traduction de Landa, Relation des choses du Yucatan*, p. XCVII-XCVIII.

jadis répandus sur une vaste étendue de pays, où leur nom s'est conservé. Une des branches du Mississipi se nomme Macaret. L'île Macare est à l'embouchure de l'Orénoque et un des bras de ce fleuve porte le même nom. Nous retrouvons dans le Cumana Macarapana, dans l'Ecuador Macaro, en Colombie la province de Macarabita et le cap Macarie. Or les Macares, de tout temps réputés pour leur habileté dans les arts métallurgiques, avaient certaines coutumes qui les rapprochaient des Phéniciens. Ils dressaient partout des colonnes gigantesques, parfois de forme humaine, qui, le jour, indiquaient aux voyageurs la route à suivre, et, la nuit, servaient peut-être de phares. N'est-ce point l'usage phénicien des colonnes indicatrices que nous retrouvons à Samothrace, aux détroits de Messine et de Gibraltar, en un mot partout où les Phéniciens se sont établis? Deux de ces colonnes, élevées par les Macares, subsistent encore au confluent du Carare et de la Magdalena. Elles sont sculptées et cannelées, d'une hauteur prodigieuse. On les considère comme les génies tutélaires des montagnes et des fleuves, et on va les visiter en pèlerinage. Les Macares plaçaient à côté des morts, dans les tombeaux, de petits simulacres de ces colonnes. En 1787 Méry de Saint Vincent trouvait encore à Haïti de ces simulacres dans les grottes qui servaient de sépultures aux races disparues. Quand ils se mettaient en route, les Macares emportaient avec eux ces petites effigies qui leur servaient de dieux protecteurs. La conformité de ces usages, et la ressemblance des procédés industriels indiquerait donc que les Macares seraient d'origine Phénicienne, ou tout au moins qu'ils auraient subi l'influence Phénicienne.

On sait encore que les Phéniciens étaient d'habiles céramistes et d'incomparables teinturiers (1). Ces deux industries ont toujours été très florissantes en Amérique. Il suffit de parcourir

(1) Edouard Gerhard, *Uebèr die Kunst der Phœnizier*, Berlin, 1848. — Hoefer, *Phénicie*, p. 86-104.

les collections d'antiquités Américaines, celles par exemple du Museum fur Erdkunde de Berlin, disposées avec tant de science et d'ingéniosité par le docteur Bastian, ou celle du duc d'Ossuna à Madrid, pour se convaincre de la prodigieuse habileté des potiers Américains. Telle de leurs statuettes en terre cuite (1), tel de leurs vases peut être comparé aux productions les plus réputées de la céramique grecque ou étrusque. Or, à l'heure actuelle, ils semblent avoir oublié l'habileté d'autrefois. Ils se contentent de formes convenues, ils n'ont plus ni l'invention, ni le génie, qui jadis inspirait les auteurs des ces vrais chefs-d'œuvre qu'il nous a été donné d'admirer aux congrès américanistes de Madrid, de Berlin et de Paris ; mais tous parlent avec orgueil de leurs anciens maîtres, et, chose curieuse, ils s'accordent à dire que ces maîtres étaient étrangers. Quant aux étoffes teintes, elles ont défié l'action du temps. Les bandelettes qui couvraient les momies retrouvées dans la nécropole d'Ancon, par MM. Reiss et Steubel semblent sortir de l'atelier du teinturier (2). Les conquistadores du XVI[e] siècle s'extasiaient sur la solidité et le brillant des étoffes mexicaines et péruviennes (3). De nos jours les indigènes ont encore conservé le secret de tissus à couleurs variées qui rappellent les παμποίκιλα πέπλα des femmes Sidoniennes, tant vantées par Homère (4) : Il semble que ces ouvriers Américains se transmettent ainsi, par hérédité, des procédés, qu'ils n'étaient pas capables d'inventer, mais seulement d'imiter. Qui donc leur a communiqué cette extraordinaire habileté dans la céramique et la teinturerie, sinon le peuple qui dans l'antiquité porta ces deux industries à leur perfection ?

(1) Voir la statuette du musée de Berlin qu'on nomme le bouffon du Yucatan. Elle a été reproduite par le docteur Bastian (*Veröffentlichungen aus dem Königlichen museum fur völkerkunde herausgegeben von der verwaltung*, Berlin, 1888)

(2) Reiss et Steubel, *Reisen in sud-america*. Les momies d'Ancon sont aujourd'hui déposées au musée d'ethnographie de Berlin.

(3) Sahagun, ouvrage et passage cité, p. 207.

(4) Homère, *Iliade*, XXIV, 229.

Une objection se présente : Si les Phéniciens ont réellement connu l'Amérique, pourquoi n'y ont-ils pas affermi leur domination ? Pourquoi, supérieurs comme ils l'étaient aux indigènes, se sont-ils contentés de les initier à la civilisation, sans essayer de les fondre en un grand peuple ? Mais les négociants en général s'occupent peu de politique. De plus ces premiers colons, s'ils ont existé, ont été nécessairement peu nombreux, et bientôt la métropole, au lieu de la protéger, interdit l'émigration dans ce continent nouvellement découvert. D'ailleurs on oublie trop que, lorsque une race s'établit en conquérante dans un pays, elle y rencontre un génie local, invincible, qui réagit bientôt sur les conquérants eux-mêmes. Comme le nombre fait la force, au bout de quelques générations, les vaincus ont conquis leurs vainqueurs. N'est-ce pas ainsi que les Neustriens devinrent les Normands, et que les Tartares se convertirent en Chinois ? Telle fut sans doute l'histoire des colons Phéniciens d'Amérique. Ils devinrent bientôt plus Américains que les Américains eux-mêmes. Ils se mêlèrent à la population environnante, et oublièrent jusqu'à leur origine.

Au moins trouvera-t-on sur le sol Américain quelque trace matérielle du séjour des Phéniciens, quelque monument authentique qui convaincra les plus incrédules ? On a si bien compris cette nécessité que quelques partisans déterminés de la colonisation de l'Amérique par la Phénicie ont créé de toutes pièces de prétendus monuments Phéniciens. Il est vrai que ces diverses supercheries archéologiques ont tourné à la confusion de leurs auteurs.

En 1869 le monde artistique et savant fut mis en émoi par la découverte d'une statue gigantesque, d'origine Phénicienne, trouvée à Onondaga, à plusieurs mètres au-dessous du sol, dans des fouilles pratiquées pour reconnaître un prétendu gisement de pétrole. Voici ce qui s'était passé : Un certain Morton, de Buffalo, poussé par je ne sais quelle étrange fantaisie, s'avisa de faire tailler dans un bloc énorme de pierre, pris dans les

PRÉTENDUE INSCRIPTION PHÉNICIENNE

carrières du fort Dodge, dans l'Iowa, une statue en pied par le sculpteur Fooley. Afin de ne donner l'éveil à personne, on garnit de tapisseries l'intérieur de l'atelier, puis des acides et des couleurs habilement appliquées donnèrent à la statue une apparence de vétusté fort respectable. Quand elle fut terminée, on la déposa dans une caisse immense et on la conduisit à Onondaga. Morton la fit ensuite enfouir à la profondeur où il la retrouva sans peine deux mois plus tard. Bientôt on ne parla plus que du géant Phénicien de l'Onondaga. Mais trop de personnes avaient été mises dans le secret. Quand la fraude fut découverte, Morton fut saisi d'un désespoir si violent qu'il se pendit à un arbre, tout près de l'endroit où il prétendait avoir découvert son géant Phénicien.

Je ne sache pas que fin si tragique ait été réservée à l'inventeur de l'inscription Phénicienne du Parahyba dans le Brésil : aussi bien cet archéologue ultrafantaisiste a gardé un prudent anonyme. Ce fut le 13 septembre 1872 que le secrétaire de l'Institut historique, géographique et ethnographique du Brésil reçut une lettre, signée Joaquin Alves de Costa, accompagnée de la copie d'une inscription en caractères étranges, qui aurait été trouvée sur une pierre cassée en quatre morceaux dans sa propriété de Pouso Alto. Par ordre de l'Institut le savant directeur des musées de Rio de Janeiro, Ladislau de Souza Mello Netto étudia l'inscription et n'eut pas de peine à en déterminer le caractère oriental. Il essaya même d'en donner une traduction. La voici : « Ce monument de pierre a été dressé par des Cananéens Sidoniens qui, pour aller fonder des comptoirs en pays éloigné, montagneux et aride, sous la protection des dieux et des déesses, se sont mis en route dans la dix-neuvième année du règne d'Hiram notre puissant roi. Ils partirent d'Asiongaber dans la mer des Joncs, après avoir embarqué les colons

(1) Ladislau Netto, *La vérité sur l'inscription de la Parahyba*. Rio-de-Janeiro, 1885. — Schlottmann, *Die Phoenizier in Brasilien* (Ienaer Litteraturzeitung 1874, nº 30). — Revue critique du 31 octobre 1874.

sur dix navires, et ils naviguèrent ensemble le long de la grande terre pendant deux ans. Ils furent ensuite séparés du commandant de la flotte et entraînés loin de leurs compagnons. Ils sont arrivés ici douze hommes et treize femmes sur cette côte inconnue, dont moi le malheureux Métu-Astarté ai pris possession. Que les Dieux et les Déesses me soient en aide ! » Certes, si l'inscription n'est pas apocryphe, elle constitue un document de premier ordre et prouve le séjour des Phéniciens dans le nouveau monde : mais ce fut justement la précision des détails qui éveilla les soupçons de M. Netto. Il rechercha le signataire de la lettre d'envoi, et ne trouva nulle part ce mystérieux Joaquin Alves de Costa. La propriété de Pouso Alto ne fut pas non plus retrouvée, même quand on la chercha sur les rives de la Parahyba do Sul. Fort excité par sa déconvenue, M. Netto s'avisa d'un stratagème : sous le prétexte d'avoir quelques renseignements scientifiques, il écrivit aux cinq ou six Brésiliens, qui avaient quelque connaissance des langues orientales, et, dans les réponses qu'il reçut, reconnut l'écriture de l'introuvable Joaquin Alves de Costa. La supercherie était démontrée, et l'inscription de la Parahyba ne méritait plus que l'honneur d'être placée à côté du géant de l'Onondaga.

C'est avec la même prudence que nous parlerons d'une galère antique sculptée sur un rocher de l'île de Pedra sur le Rio Negro, justement dans le pays des Macares, et dont Brasseur de Bourbourg a donné le curieux dessin (1). Même réserve à propos de la communication du docteur Lund, de Lagoa Santa du Brésil, à la Société Royale des antiquaires du Nord, siégeant à Copenhague (2). On aurait découvert, en 1839, dans la province de Bahia, une grande ville abandonnée, de construction fort ancienne, et dont les édifices étaient en pierre de taille. On y

(1) Brasseur de Bourbourg, *Introduction à la traduction du Popol Vuh*, p. LXIX.

(2) Société des antiquaires du Nord, 1839-40, p. 26. — Id. 1840-44, p. 159, 180.

aurait même vu, sur une colonne, une statue humaine, dont le bras droit étendu montrait de l'index la direction du nord. Dès l'année suivante, 1840, la frégate danoise *Bellone* débarqua à Bahia, et les lieutenants Svenson et Schulz, avec le naturaliste Kruger, furent chargés d'examiner les ruines ; mais nul chemin n'était praticable et on ne connaissait même pas l'emplacement exact de la ville. L'archevêque de Bahia, Mgr Romualdo, ordonna bien à un de ses prêtres de lui adresser un rapport préalable sur la situation de cette ville, et promit de se charger de l'exploration, mais rien ne fut exécuté. Nous en sommes encore réduits aux conjectures sur cette antique cité qui peut être Phénicienne tout aussi bien que Chinoise, ou plutôt n'avoir jamais existé que dans l'imagination de ceux qui voulurent bien la découvrir.

C'est avec la même incrédulité que nous examinerons de soi-disant perles Phéniciennes, qu'on a retrouvées un peu partout sur le sol Américain (1), par exemple, dans la province brésilienne de Sao Pedro do Rio Grande do Sul et aux Etats-Unis. Schoolcraft a décrit et représenté quelques-unes de ces perles (2). Au congrès Américaniste de Berlin, en 1888, M. Netto nous a communiqué une de ces perles : mais, loin de penser, avec Morlot et Nilsson, qu'elles prouvent la présence des Phéniciens en Amérique, nous leur attribuons une origine beaucoup plus moderne. Nous croyons, en effet, qu'elles sont de fabrication vénitienne, et qu'elles figuraient au nombre de ces objets que les premiers navigateurs Espagnols, Portugais et Français ont apportés au Nouveau-Monde, pour les distribuer aux indigènes, afin de s'attirer leurs bonnes grâces et leurs sympathies (3). C'est

(1) Ladislau Netto, *Investigacioes sobre a archeologia brasileira* (Archivios do Museo Nacional, p. 441-443) 1885.

(2) Schoolcraft, *Indian Tribes of the United states.*

(3) Ainsi le navire l'*Espoir*, commandé par le capitaine de Gonneville, qui visita les côtes Brésiliennes en 1503 avait des rassades dans son chargement. Cf. Gaffarel, *Jean Ango* (Société de géographie de Rouen, 1889).

ce que nos vieux navigateurs nommaient des *rassades*. On trouvaient de ces rassades à bord de tous les vaisseaux qui s'aventuraient aux terres nouvelles. Dès lors quoi d'étonnant si quelques-uns de ces fragiles ornements ont été conservés par les indigènes? A vrai dire, on n'a jusqu'à présent trouvé en Amérique que deux monuments, dont l'anthenticité est incontestable, et qui méritent un examen sérieux : ce sont, le rocher de Taunton River et l'inscription de Grave-Creek.

Dans l'état de Massachussets, comté de Bristol, territoire de Berkeley, sur la rive orientale du Taunton-River (Cohannet des Indiens), par 41° 45' 30" de latitude nord, s'élève un rocher de couleur rouge, qui a quatre mètres de base et un mètre soixante-dix centimètres de hauteur. Il porte une inscription en caractères mystérieux qui ont exercé la sagacité des épigraphistes. L'explication la plus curieuse est celle de Mathieu qui pensait que les caractères furent tracés par les Atlantes, en l'an 1902 avant Jésus-Christ (1). Moreau de Dammartin voyait dans ce monument un fragment de sphère céleste orientale, ou plutôt un thème astronomique pour un moment donné, qu'il fixait au 25 décembre à minuit (2). Le colonel Wallancey tâche de prouver que l'inscription est Sibérienne (3). Schoolcraft en soumit une copie à l'examen d'un chef Indien, Chingswank qui l'expliqua comme rappelant la victoire d'une tribu américaine (4). Des antiquaires danois, Charles Rafn et Finn Magnusen, ont reconnu, ainsi que Lelewell et M. Gravier, des caractères runiques se rapportant aux aventures des Scandinaves dans le

(1) MATHIEU, cité par Varden, *Recherches sur les Antiquités de l'Amérique septentrionale*, p. 70.

(2) MOREAU DE DAMMARTIN, *La Pierre de Taunton* (Institut historique), t. IX, p. 145-154.

(3) LUBBOCK, *L'Homme avant l'Histoire*, traduction Barbier, p. 228. — Colonel Charles WALLANCEY, *Observations of the American Inscription* (Société des Antiquaires de Londres, 1787), t. VIII, p. 303.

(4) LUBBOCK, *ut. supr.* p. 228.

Massachussets (1). D'autres savants enfin l'attribuent aux Phéniciens (2). En 1783 le révérend Erza Stiles, prêchant devant le gouverneur de Connecticut, citait ce rocher comme la meilleure preuve des voyages Phéniciens au nouveau monde. Court de Gébelin, l'ingénieux auteur du *Monde primitif*, donnait également à cette inscription une origine phénicienne, et essayait de l'interprèter. M. Onffroy de Thoron en a même donné l'explication suivante (3) : « Envieux de la fortune, pour causer les ruines, il pillait en frappant : sa vie voluptueuse s'est écoulée comme l'onde rapide. » Pourtant, si on essaye de suivre ces ingénieux commentateurs sur le fac-simile de l'inscription, on n'y voit rien autre chose que des traits informes, tels qu'en pourrait former un enfant qui, pour la première fois, tient une plume entre ses mains. Il est probable que le rocher de Taunton-River est et restera une énigme indéchiffrable. Ce fut peut-être un signe de reconnaissance pour les marins étrangers qui, les premiers, s'aventurèrent dans ce pays inconnu, et couvrirent à la hâte ce rocher de signes caractéristiques pour eux et pour leurs successeurs ; mais, s'il appartient à une civilisation étrangère, nous n'avons pas le droit de conclure qu'il s'applique aux Phéniciens plutôt qu'à tout autre peuple navigateur.

Quant à l'inscription de Grave-Creek, elle a été trouvée dans les montagnes du même nom, à l'ouest des Alleghanys, près de Wheeling, canton de Marshall, en Virginie. On la découvrit dans une sorte de tumulus, décrit par Schoolcraft (4). Après

(1) Leleweel, *Mémoire sur les frères Zeni*, p. 82. — Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands* (avec un fac-simile de l'inscription), p. 94. — Rafn, *The Dighton Roch-Inscription* (Magazine of American history (1879).

(2) Court de Gebelin, *Monde primitif*, VIII, p. 500-509 (avec fac-simile de l'inscription). — Cf. Yates and Moulton, *History of the states of Newyork*, including its Aboriginal and colonial Armals (Newyork, 1824), t. I, p. 86. — L'un et l'autre soutiennent la même hypothèse.

(3) Onffroy de Thoron, *Les Phéniciens à Haïti*, p. 45.

(4) Schoolcraft, *Travels in the central portions of the Mississipi Valley*.

une première empreinte à la cire, on en fit un estampage en plâtre (1). La pierre sur laquelle est gravée l'inscription est compacte, ovale, assez dure pour résister à la pointe d'un couteau. Elle devait à sa longue inhumation une couleur foncée. Les caractères sont anguleux, sans doute à cause de l'instrument grossier du graveur qui ne lui permettait pas d'arrondir les traits, mais très lisibles, bien que peu profonds. Cette conservation parfaite a même fait douter de l'authenticité du monument, Elle s'explique pourtant par l'enfouissement séculaire au fond du tumulus. En même temps que l'inscription, on exhuma un cadavre qui portait encore un bracelet au bras, des pierres précieuses, des armes, des colliers et des poignets en métal. Dans les autres tumulus du voisinage, on a également trouvé une pierre imagée de forme sphérique, une pierre ornementale sculptée, des anneaux de porphyre et l'image informe d'un être humain. Il semble donc, à première vue, que l'inscription n'a été inventée ni découverte pour les besoins de la cause.

Restait à déchiffrer les caractères : ils sont disposés en trois lignes parallèles, chacune de sept lettres, dont plusieurs sont reconnaissables à première vue comme phéniciennes. Schoolcraft avait renoncé à traduire cette inscription (2), parce qu'il y retrouvait non seulement du phénicien, mais encore de l'étrusque, du runique, de l'ancien gaël, de l'anglo-saxon, de l'apalachien, du creek, etc. Pourtant les érudits qui ont fait de cette inscription l'objet de leur examen s'accordent à lui reconnaître, dans son ensemble, tous les caractères d'une inscription sémitique. Turner, professeur d'hébreu au séminaire de New-York, pensait qu'il fallait y voir un alphabet sémitique, à cause du rapport qui existait entre le nombre de ces caractères et celui des lettres de l'alphabet hébraïque, mais cette supposition tombe d'elle-même,

(1) M. Schwab, *Revue archéologique,* fév. 1857.

(2) Schoolcraft. *Brief of a runic inscripticn foundin North America* (Société des Antiquaires du Nord, 1840-1844), p. 119.

attendu que certaines lettres sont reproduites plusieurs fois et que d'ailleurs on n'a jamais déposé d'alphabet dans une tombe.

Jomard, qui composa deux mémoires à ce sujet (1), prétendait que les caractères de Grave Creek sont identiques à ceux dont se servent les Touaregs du Sahara, que ces derniers avaient reçus des Phéniciens : aussi n'hésitait-il pas à affirmer que l'inscription de Grave Creek était d'origine phénicienne. Plusieurs orientalistes ont pensé de même (2), mais ils n'ont plus été du même avis dans l'interprétation. Voici la traduction de Maurice Schwab (3) : « Le chef de l'émigration qui s'est rendu ensuite dans ces lieux (ou dans cette île) a fixé ces statuts à jamais ». Oppert, partisan de la même théorie, traduit tout différemment : « Sépulture de celui qui a été assassiné en cet endroit. Puisse Dieu, pour le venger, frapper ses assassins en leur tranchant les mains, l'existence ». Pour être complet, il nous faudra mentionner une troisième interprétation, qui ressemble très peu aux précédentes. M. Lévy-Bing en a pris la responsabilité au congrès américaniste de Nancy (4) : « Ce que tu dis, tu l'imposes, tu brilles dans ton élan impétueux, rapide comme le chamois ». Lequel de ces trois orientalistes croire de préférence ? Nous ne tenterons pas de trancher le débat (5).

Nous parlerons avec une égale réserve, d'une autre inscription trouvée le 10 janvier 1877, par le Révérend F. Gass, en présence de témoins sérieux, à la base d'un mound conique situé sur la

(1) Jomard, *Notes sur une pierre gravée, trouvée dans un ancien tumulus Américain, et, à cette occasion, sur l'édition Libyen. — Seconde note*, 1846.

(2) Castelnau, *Voyage dans l'Amérique du Sud*, t. IV, p. 262.

(3) Schwab, ouv. cité.

(4) Lévy-Bing, *Inscription de Grave-Creek* (Congrès Américaniste de Nancy, t. I, p. 219).

(5) Au Congrès Américaniste de Luxembourg en 1877 (t. II, p. 7), après lecture du colonel Chas. Whithleney sur les *Fraudes archéologiques commises aux Etats-Unis*, et après déclaration de trois archéologues éminents, Georges Squier, Daniel Wilson, E.-H. Davis, la question a été tranchée : la fameuse inscription est apocryphe.

ferme de Cork, non loin de Davenport dans l'Iowa (1). C'est une tablette d'argile bitumineuse portant gravée au droit une scène funéraire et au revers une scène de chasse. Dans la scène funéraire, au sommet d'un tumulus est allumé un grand feu, sans doute destiné à brûler trois cadavres déposés sur le sol. Treize hommes grossièrement figurés dansent autour du bûcher en se donnant la main. Le soleil dardant ses rayons, la lune dans son plein et de nombreuses étoiles sont représentées au ciel. Au-dessus de ces astres, fort étonnés de se trouver réunis, deux bandes sont couvertes de signes et tout le haut de la tablette est également rempli de signes. On en compte 98, dont 74 différents et 24 qui se répètent. On est donc en présence d'une inscription. En quelle langue est rédigée cette inscription ? Est-elle phénicienne ? est-elle américaine ? Nous laissons à d'autres plus compétents le soin de se prononcer.

En résumé, il en est des inscriptions de Grave Creek ou de Davenport comme de toutes les traditions que nous venons d'énumérer sur les établissements phéniciens en Amérique. Jusqu'à nouvel ordre on n'a le droit de rien affirmer. Peu de problèmes sont aussi intéressants à discuter, mais, avant d'en donner une solution définitive, il faudrait d'autres preuves et des arguments plus solides, qui manquent encore et probablement manqueront toujours.

(1) R. J. Gass, *Account of the discovery of inscribed tablets, with o description by Dr t. Farquharson* (Procedings of the Davenport Academy of natural science, juillet 1877). (Cf. *Congrès américaniste de Luxembourg*, t. II, p. 158-160).

CHAPITRE III

LES JUIFS EN AMÉRIQUE.

Plusieurs écrivains ont cru sérieusement, et affirmé avec une sorte de conviction passionnée que l'Amérique avait été non seulement découverte, mais encore peuplée par les Juifs. Horn, dans son curieux livre de l'origine des nations Américaines, a dressé, non sans malice, la liste de ces écrivains (1) ; mais c'est de sang froid que Gregorio Garcia qui passa douze années dans les missions Américaines et s'appliqua à l'étude des antiquités, affirme que les Américains descendent des Juifs (2). Montesinos, le visitador de Lima, qui sans doute eut en sa possession les manuscrits du savant évêque de Quito, Luis Lopez, soutient que les dynasties Péruviennes ont une origine hébraïque (3). Ce système a été également défendu, avec un grand luxe d'arguments, par l'anglais Thorowgood en 1650 (4) et par le Suisse Spizelius en 1661 (5). Un Israëlite, Manassé ben Israël, a composé à ce sujet un traité spécial qu'il a pompeuse-

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 5 et suivantes.

(2) Gregorio Garcia, *Origen de los Indios de el Nuevo Mundo*, *e Indias Occidentales* (Valence, 1607).

(3) Montesinos, *Mémoires historiques de l'ancien Pérou* (Collection Ternam-Compans) 2me série, volume 7.

(4) Thomas Thorowgood, *Iews in America or probabilities that the Americains are of that race*. Londres, 1650. — 2me édition, Londres, 1660.

(5) Spizelius, *Elevatio relationis Montezinianae de repertis in America tribubus israeliticis, et discussio argumentorum pro origine gentium americanarum Israelitica a Manasse ben Israël conquistarum* (Bâle, 1661).

ment intitulé *Esperanza de Israel* (1). Au dix-huitième siècle, Gumilla (2), Adair (3) et Court de Gébelin (4) partageaient encore ces étranges théories. Presque de nos jours, un riche anglais, lord Kingsborough's (5), consacra la plus grande partie de sa belle fortune, tout son temps et toute son intelligence à la coûteuse publication d'une collectiou de documents Américains, imprimés avec luxe, illustrés avec magnificence et distribués avec générosité, pour établir à son tour que les Américains procédaient des Juifs. On se souvient, enfin, que le fondateur d'une religion à tout le moins singulière, mais qui n'a peut-être pas encore dit son dernier mot, Joë Smith, le chef des Mormons, affirmait que l'Amérique avait été peuplée par une colonie sortie de Babel à l'époque de la confusion de langues, et plus tard par un second essaim échappé à la destruction de Jérusalem, sous Sédécias. Ne serait-ce qu'au point de vue littéraire, le problème mérite donc les honneurs d'une discussion sérieuse.

Il est incontestable que les Juifs ont joué et jouent encore un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. Leur activité inouïe, leur persévérance, leur génie commercial, et surtout leurs malheurs les ont dispersés dans toutes les directions. Plusieurs siècles avant Benjamin de Tudela, un des enfants d'Israël aurait pu, lui aussi, tracer la triomphante énumération des établissements Juifs répandus dans tous les pays alors connus. Les Juifs sont-ils allés jusqu'en Amérique ? Les uns se prononcent pour l'affirmative ; le plus grand nombre est d'un avis opposé. A nous d'examiner les pièces du procès.

(1) Menasseh ben Israel, *Origen de los Americanos, esto es esperanza de Israël* (Amsterdam, 1650). Ce curieux ouvrage a été réimprimé, avec un savant commentaire, par Santiago Perès Iunquera (Madrid, 1881).

(2) Gumilla, *El Orinoco illustrado* (traduction Eidens), 1758.

(3) James Adair, *The history of the American Indians*, 1777.

(4) Court de Gébelin, *Monde primitif*, t. VIII.

(5) Lord Kingsborough's, *Antiquities of Mexico*, 1830-1848. Voir surtout dans le tome VI : Argument to show that the Jews in early ages colonised America.

Assurément nous ne considérons point comme sérieuses les raisons alléguées par le bon Lescarbot dans son *Histoire de la Nouvelle France* (1) : « Quel empêchement, écrit-il, y a-t-il de croire que Noé ayant vécu trois cent cinquante ans après le Déluge n'ait luy-mesme eu le soin et pris la peine de peupler, ou plustot repeupler ces païs-là..... Luy qui avoit la connoissance de mille choses que nous n'avons point par la traditive des sciences infuses en notre premier père, duquel il peut avoir veu les enfans, ignoroit-il ces terres occidentales, où, par aventure il avoit pris naissance ? Certes, en tout cas, il est à présumer qu'ayant l'esprit de Dieu avec luy, et ayant à rétablir le monde par une spéciale élection du ciel, il avoit (du moins par renommée) connoissance de ces terres-là, auxquelles il ne luy a point esté plus difficile de faire voile, ayant peuplé l'Italie, que de venir du bout de la mer Méditerranée sur le Tibre fonder son Ianiculum, si les histoires prophanes sont véritables, et, par mille raisons, y a apparence de le croire ; car, en quelque part du monde qu'il se trouvoit, il estoit parmi ses enfants ».

Nous n'admettons pas non plus l'itinéraire de fantaisie tracé par le père Gumilla qui suppose que, 131 ans après le Déluge, 1788 ans après la création du monde, quelques descendants de Cham passèrent des îles du Cap Vert à Pernambuco, et de là se répandirent sur toute l'Amérique (2). Ces imaginations singulières ne sont excusables que parce qu'elles furent sérieusement débitées.

C'est avec la même réserve que nous nous permettrons d'examiner certaines prophéties, plus ou moins explicites, au moyen desquelles on a essayé de prouver que la découverte de l'Amérique avait été prédite par la Bible. Christophe Colomb (3), dans

(1) LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle France* (édition Tross), p. 23.

(2) GUMILLA, *El Orinoco illustrado* (trad. Eidous), p. 179.

(3) NAVARRETE, *Colleccion de los viajes y descubrimientos*, t. I, p. 392, p. 80 « ...Yo estaba bien seguro que esto no vernia à menos, y estoy de contino, porque es verdad que todo pasara, y no la palabra de Dios, y se complira todo

la relation de son troisième voyage, écrivait au roi et à la reine d'Espagne : « J'étais bien sûr que mes prédictions se réaliseraient, et je continue d'être du même avis, puisqu'il est vrai que tout passera excepté la parole de Dieu..... Or, Dieu parle bien clairement de ces contrées, par la bouche d'Isaïe en plusieurs endroits de l'Ecriture, quand il affirme que c'est de l'Espagne que son saint nom sera répandu ». Les seuls passages de la Bible qui nous aient paru avoir quelques rapports, et encore très éloignés, avec les événements en question sont les suivants : « Voici le nom du Seigneur qui arrive de loin (1). — Voici des hommes qui viendront de loin, ceux-ci du nord et de la mer, ceux-là du continent austral (2).— Le peuple que tu ignorais, tu l'appelleras, et les nations qui ne l'ont pas connu accourront vers toi (3). — Moi je suis attendu par les îles, et les navires sont disposés sur le rivage pour amener tes fils de ces lointaines contrées (4). — Voici que maintenant je crée de nouveaux cieux et une terre nouvelle (5). — Il en est comme des cieux nouveaux et du nouveau continent que le Seigneur a dressés devant lui (6) ». Mais, à part cette mention d'îles et de terres nouvelles qui peut s'appliquer à l'Océan tout aussi bien qu'à l'Amérique, il nous faut avouer que ces prédictions sont conçues en termes si vagues et si généraux qu'elles peuvent s'appliquer également à des faits très divers. On s'étonne vraiment que de

lo que dijo ; el cual tan claro hablô de estas tierras por la boca de Isaias en tantos lugares de su Escriptura, afirmando que de Espana les seria divulgado su santo nombre ».

(1) ISAIE, XXX, 27 : « Ecce nomen Domini venit de longinquis ».

(2) ID., XLIX, 9 : « Ecce isti de longe venient, et ecce illi ab aquilone et mari, et isti de terra australi ».

(3) ID., LV, 6 : « Ecce gentem quam nesciebas vocabis, et gentes quae te non cognoverunt ad te current ».

(4) ID., LX, 9 : « Me enim insulae exspectant, et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longe ».

(5) ID., LXV, 17 : « Ecce enim creo cœlos novos et terram novam ».

(6) ID., LXVI, 22 : « Quia sicut cœli novi et terra nova, quæ ego facio stare coram me, dicit Dominus ».

grands esprits aient attaché de l'importance à de telles indications; mais les hommes d'autrefois aimaient à se souvenir du temps passé, surtout quand ils y trouvaient d'antiques prédictions, qu'ils croyaient sincèrement voir se réaliser à leurs yeux. N'oublions pas d'ailleurs, pour ce qui regarde Colomb, qu'il vivait à une époque et se trouvait dans un pays où toute théorie nouvelle n'était acceptée que si elle était conforme à la foi reçue, et appuyée sur une ou plusieurs citations bibliques. Toute question étant avant tout une question théologique, on comprendra que les passages que nous venons de citer aient pu à la rigueur être interprétés comme une indication suffisante à la découverte de l'Amérique.

On a cru également retrouver dans la prophétie d'Abdias l'annonce de grandes découvertes géographiques : « et l'armée de ces enfants d'Israël possédera ce qui était aux Chananéens jusqu'à Sarepta et ceux de Jérusalem qui auront été transportés dans le Bosphore possèderont les villes du Midi (1) ». D'après les commentateurs, Sarepta serait la Gaule, le Bosphore répondrait au détroit de Gibraltar et les villes du Midi aux régions Américaines : mais ce ne sont là que des hypothèses à peine sérieuses et auxquelles il est même impossible de s'arrêter. D'autres passages de la Bible nous éclaireront peut-être davantage.

Ce ne sera point le quatrième livre d'Esdras dont on a encore torturé le sens dans l'espoir d'y trouver quelque allusion à la future découverte du nouveau monde. Ce livre appartient à un groupe d'écrits apocalyptiques, forgés aux premiers siècles du christianisme, et qui de bonne heure furent considérés comme apocryphes, à tel point que Luther les comparait aux fables d'Esope (3). Christophe Colomb cite pourtant ce passage d'Esdras,

(1) Abdias, V, 20 : « Et transmigratio exercitus hujus filiorum Israël omnia loca Chananœorum usque ad Sareptam, et transmigratio Jerusalem quæ in Bosphoro est possidebit civitates austri. »

(2) Acosta, *Histoire naturelle des Indes* (Traduction Regnault, p. 30).

(3) Fabricius, *Codices pseudoveteris Testamenti*, t. II, p. 174-180-191.

et, fort de l'autorité de Roger Bacon (1) et de Pierre d'Ailly, trouve dans le verset suivant comme une annonce de la découverte : « Le troisième jour vous avez ordonné aux eaux de se rassembler dans la septième partie de la terre (2) ». Il cite encore un autre passage : « Il apparaîtra le continent qui est maintenant caché (3) ». De ces deux versets le premier s'explique aisément, quand on se rappelle que les Juifs partageaient la surface de la terre en sept zones ou climats : dès lors il devenait naturel qu'ils rassemblassent les eaux dans une de ces sept zones. Quand au second verset il serait sans doute plus convaincant, mais faut-il y voir autre chose qu'une de ces vagues prophéties, comme on en trouve tant dans la Bible ?

Les saintes Ecritures parlent encore de trois pays mystérieux : Ophir, Tarsis et Parvaïm ou Paruim, dans lesquels on a cru, mais à tort selon nous, retrouver l'Amérique. Voici les passages de la Bible où il est parlé d'Ophir (4) : « Le roi Salomon envoya aussi une flotte à Asiongaber près d'Elath, sur la mer Rouge, en Idumée. Hiram embarqua sur cette flotte ceux de ses serviteurs qui connaissaient les choses de la mer, de concert avec les serviteurs de Salomon. Arrivés à Ophir, ils y ramassèrent quatre cent vingt talents d'or qu'ils portèrent au roi Salomon. La flotte d'Hiram, qui portait de l'or d'Ophir, apporta aussi de ce pays du bois, de l'encens en grande quantité et des pierres pré-

(1) ROGER BACON, *Opus majus* (édit. Londres, 1733, p. 183). « Et ne aliquis impediat hanc auctoritatem dicens quod liber ille est apocryphus, dicendum est quod sancti illum habuerunt in usu, et eo in officio divino utuntur ».

(2) ESDRAS, IV, 6. « Et tertia die imperasti aquis congregari in septima terræ parte ».

(3) ID., IV, 7. « Et apparescens ostendetur quæ nunc subducitur terra. »

(4) ROIS, I, IX, 26, 27, 28 : « Classem quoque fecit rex Salomon in Asiongaber quæ est juxta Ailath, in littore maris Rubri, in terra Idumœa. Misitque Hiram in classe illa servos suos viros nauticos et gnaros maris cum servis Salomonis. Qui, quum venissent in Ophir, sumptum inde aurum quadringentorum viginti talentorum detulerunt ad regem Salomonem. Sedet classis Hiram, quæ portabat aurum de Ophir, attulit ex Ophir ligna, thymica multa nimis et gemmas pretiosas ».

cieuses », et plus loin (1) : « Le roi Josaphat avait mis sur mer des vaisseaux pour chercher l'or d'Ophir ». Où est cette Ophir mystérieuse ? Jamais peut-être problème géographique ne reçut de solutions aussi variées. Les uns se prononcent pour l'Inde (2) et les autres pour l'Arabie (3). Celui-ci place Ophir en Arménie (4), celui-là en Phrygie (5), d'autres enfin, sur les côtes orientales d'Afrique (6), et tous luttent d'ingéniosité et d'érudition pour soutenir leurs hypothèses. Il en est d'autres enfin qui, plus hardis, se déclarent en faveur de l'Amérique et même du Pérou. Christophe Colomb le premier s'imaginait avoir découvert le pays d'Ophir, quand il arriva sur la côte du Veragua (7). « S'il en est ainsi, écrivait-il, je suis certain que les mines de cette île sont les mêmes que celles de Veragua,

(1) Rois, I, XXII, 49. Rex vero Josaphat fecerat classem in mari quæ navigarent in Ophir propter aurum.

(2) Josèphe, *Antiquités Judaïques*, VIII, 6. — Lipenius, *Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata* (1660). — Champollion, *Egypte sous les Pharaons*, I, 68.

(3) Bochart, *Geographia Sacra* (1646), t. II, p. 38. — Michaelis, *Spicilegium geographiæ Hebræorum exteræ* (1768-70), t. II, p. 184. — Vincent, *History of the commerce and navigation of the anciens in the Indian Oceans* (1857). — Tychsen, *De commercio Hebræorum*. — Seetzen, *Mémoire sur les tribus d'Arabes nomades de Syrie*. — Niebuhr, *Beschreibung von Arabien* (1817), t. III. — Gosselin, *Recherches sur la géographie des anciens*, t. II, p. 91.

(4) Calmet, *Dissertation sur le pays d'Ophir* (Collection des traités géographiques, La Haye, 1730), p. 287.

(5) Hardt, *Dissertatio de regione Ophir* (Helmstadt, 1718).

(6) La Martinière, *Dictionnaire géographique*, 1758 (article Ophir). — D'Anville, *Géographie ancienne*. — Bruce, *Travels to discover the sources of the Nilus in the years 1768-1777* (traduction Castera). — Delisle de Sales, ouvrage cité, t. VI, p. 319. — Gesenius, *Scripturæ linguæque Pheniciæ monumenta quotquot supersunt* (Leipzig, 1837). — De Quatremère, Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1845), p. 349. — Humboldt, *Comsos* (t. II, p. 493).

(7) Navarrette, ouv. cité, t. I, p. 457. « Si asi fuere digo que aguellas minas de la Aurea son unas y se convienen con estas de Veragua, que como yo dije arriba se alarga al Poniente veinte jornadas, y son en una distancia lejos del polo y de la linea. » Cf. Pierre Martyr, Décade I, p. 11.

puisqu'elle est située à vingt journées vers le couchant, et qu'elle se trouve éloignée du pôle et de la ligne équinoxiale ». Toute une légion de commentateurs a pensé, comme lui, retrouver Ophir en Amérique. Ce sont Arias Montanus, Robert Estîenne, Jean Becan, Eugubinus, Genebrard, Vatable, Possevinus et Mornæus (1). Ortelius n'hésite même pas à donner le nom d'Ophir à Haïti et au Pérou dans celle de ses cartes qu'il intitule Geographia Sacra Cette opinion fut encore partagée par Montesinos, par Ulloa, et par beaucoup d'autres savants, on pourrait dire presque jusqu'à nos jours (2) : Elle n'est pourtant guère soutenable, comme nous allons essayer de le démontrer.

Les arguments de ceux qui croient à la similitude d'Ophir et de l'Amérique ne sont pas en effet très sérieux, et vraiment Acosta a beau jeu, quand il les énumère pour les tourner en ridicule (3). La principale de leurs raisons n'est-elle pas la prétendue ressemblance des noms d'Ophir et de Pérou ! Or, si l'on en croit Garcilaso de la Vega, ce nom de Pérou serait dû à un accident fortuit : Les premiers Espagnols qui débarquèrent dans cette contrée demandèrent à un pêcheur nommé Béru quel était le nom de la contrée. Ce dernier, ne comprenant qu'à demi, se nomma, et dès lors son nom fut donné au pays qui s'appelait en réalité Tahuantinuyo (4). Il est vraiment par trop puéril de fonder sur un simple rapprochement de mots l'identité de deux pays. D'ailleurs comment supposer que les Juifs aient connu le Pérou plutôt que le Brésil ou toute autre contrée riveraine de

(1) Tous ces auteurs sont cités par Horn, *De Originibus Americanis*, p. 7, Montanus pour ses *Antiquités Judaïques*, Becan pour ses *Origines Antuverpianæ*, Eugubinus pour son *De fluxu et refluxu maris*, Genebrard pour son *Isagoge rabbinica*, Vatable pour ses *Annotations au livre des rois*.

(2) Voir de Rivero, *Revue des races latines*, t. XIV, p. 192.

(3) Acosta, *Histoire des Indes* (traduction Regnault), p. 27, 28, chapitres XIII et XIV.

(4) Garcilaso de la Vega, *Commentaire des Incas* (traduction Baudouin, 1715), t. I, p. 15.

l'Atlantique? Ils auraient donc, en partant de la mer Rouge, traversé l'immense mer Pacifique (1). Mais ce voyage est autrement invraisemblable que la traversée de l'Atlantique.

Ophir n'est donc pas l'Amérique. Nous en dirons autant de Tarsis. La Bible parle en termes fort vagues de Tarsis, comme d'un pays éloigné, très fertile, abondant en richesses agricoles et métallurgiques, mais elle ne fixe point sa position. « La flotte du roi et la flotte d'Hiram allaient par mer à Tarsis une fois tous les trois ans (ou une traversée qui durait trois ans) : Elle en rapportait de l'or, de l'argent, des dents d'éléphants, des singes et des paons » (2). Il est seulement probable que Tarsis était à l'occident, puisque le prophète Jonas s'embarque à Joppé sur la Méditerranée, et non plus à Elath ou à Asiongaber sur la mer Rouge, pour se rendre à Tarsis (3). Aussi les commentateurs ont-ils donné libre carrière à leur imagination, quand ils ont cherché l'emplacement de Tarsis. Cilicie (4), Asie Mineure (5), Thasos (6), Espagne (7), Carthage (8), tous les pays occidentaux

(1) Il est vrai que rien n'arrête l'imagination des commentateurs. Deux d'entre eux, de Francheville *(Mémoires de l'Académie de Berlin*, t. XVII) et Court de Gébelin *(Monde primitif)* n'ont-ils pas prétendu que les Juifs s'arrêtaient en route dans un certain royaume de Juida, sur les fleuves Jaquin et Phraat, colonie orientale fondée par Salomon pour favoriser le commerce en Afrique ! Ce royaume paraît à tout le moins aussi imaginaire que les prétendus voyages des Juifs au Pérou.

(2) Rois, t. X, 22 : « Classis regis per mare cum classe Hiram semel per tres annos ibat in Tharsim, deferens inde aurum, et argentum, et dentes elephantorum, et simias, et pavos ». Cf. Ezéchiel, chap. 27, V. 12. — Paralipomènes, II, 9, 10.

(3) Jonas, I, 4. « Et descendit in Joppem, et invenit navem euntem in Tharsis ».

(4) C'est l'opinion de Josèphe, Anselme, Nicolas de Lyra, et dom Calmet cités par Francheville (ut. supra).

(5) Ainsi pense de Ribera.

(6) Système de Leclerc et de Francheville.

(7) Théorie de Pinedo, Goropius, Bochart et Gesenius. C'est même la théorie que semblent confirmer les travaux les plus récents. Movers dans son histoire Phénicienne (*Geschichte der Colonien*, p. 591-614) a prouvé à peu près complètement l'identité de Tarsis et de l'Espagne.

(8) Les Septante, Théodoret et Vatable se sont prononcés pour Carthage. Voir Calmet, Dissertation sur le partage des enfants de Noé (*Bible*, I, 451).

ont été les uns après les autres désignés par eux. D'après Saint Jérôme, Tarsis répondrait à tous les pays au delà de la mer ; d'après Lipenius et Grotius à l'océan ; d'après Horn et Moréri à l'Amérique (1). Cette dernière hypothèse ne paraît guère fondée.

Le principal argument de Horn et Moreri est leur explication de *semel in tres annos*, qu'ils interprètent par un voyage de trois ans, car, avec les moyens nautiques dont on disposait alors, l'Amérique seule, et non pas Carthage ou l'Espagne, était assez éloignée pour n'être abordée qu'après un voyage de trois ans. Mais, comme *semel in tres annos* signifie tout aussi bien qu'on ne faisait ce voyage que tous les trois ans, il faut recourir à d'autres arguments pour prouver l'identité de Tarsis et de l'Amérique, et ces arguments on les cherche encore.

Quant au pays de Parvaïm ou de Paruim, un érudit moderne, Onffroy de Thoron, croit l'avoir trouvé dans la vallée de l'Amazone. La Bible rapporte que Salomon orna sa maison de belles pierres précieuses et que l'or venait de Paruim (2). Or, les deux rivières aurifères de Paru et d'Apu Paru, au pluriel Paruim, qui forment l'Ucayali, et la rivière, également aurifère, de Paru, qui sort des monts Tumucumac, en Guyane, finissent leurs eaux dans le grand courant de l'Amazone. Par une curieuse coïncidence, ce fleuve, dans une partie de son cours, porte le nom de Rio Solimoens, c'est-à-dire de Salomon. Onffroy de Thoron, en conclut que les flottes de Salomon allaient chercher de l'or dans ce pays aurifère de Paruim (3), et il retrouve des étymologies hébraïques dans une cinquantaine de dénominations géographiques de la région. Il a même dressé la carte du Paruim biblique, sur les deux rives de l'Amazone, entre les montagnes

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 94-200. — Moréri, *Grand dictionnaire historique* (article Ophir).

(2) Paralipomènes, II, § 3, v, 6.

(3) Onffroy de Thoron, ouv. cité, p. 74-80.

Guyanaises et les affluents de la rive droite du fleuve. Il est vrai que ces prétendues preuves tirées de la philologie nous inspirent de la défiance. Aussi, tout en rendant justice à l'ingéniosité et à l'érudition du commentateur, suspendrons-nous provisoirement notre jugement, et chercherons-nous ailleurs qu'en Amérique le Paruim de Salomon.

S'il paraît aujourd'hui certain qu'Ophir, Tarsis, et même Paruim doivent être cherchés autre part que sur le continent américain, est-il vrai que les peuples de la Palestine n'ont jamais dépassé la Méditerranée? Est-il vrai que jamais aucun d'eux ne s'est aventuré sur l'Atlantique? Procope a pourtant conservé une fort curieuse légende qui pourrait, à cet égard, modifier nos idées (1). A l'époque de l'invasion de la Palestine par Jésus (Josué), fils de Navé, tous les peuples maritimes de Sidon à l'Egypte, Jébuséens, Gergéséens et autres, abandonnèrent leur patrie, et s'établirent en Afrique, le long de l'Atlantique. Ils y bâtirent des villes, y fondèrent des colonies, et leur langue y était encore en usage au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Sur l'emplacement de Tigisis, près d'une source très abondante, ils avaient construit un château fort et élevé deux stèles de marbre blanc, portant une inscription phénicienne qui signifiait : « Nous sommes ceux qui avons fui loin de la face du

(1) PROCOPE, *De Bello Vandalico*, II, 10 (*Collection de la Byzantine*, 1833, p. 449). Ενταῦθα ᾤκηντο ἔθνη πολυανθρωπότατα, Γεργεσαῖοι τε καὶ Ιεβόυσαῖοι καὶ ἄλλα ἄττα ὀνόματα ἔχοντα, οἷς δὴ αὐτὰ ἡ τῶν Ἑβραίων ἱστορία καλεῖ. Οὗτος ὁ λάος έπεὶ ἄμαχόν τι χρῆμα τὸν ἐπηλότην στρατηγὸν εἶδον, ἐξ ἠθῶν τῶν πατρίων ἐξανάσταντες ἐπ' Αιγύπτου ὁμόρον ὄυσης ἐχώρησαν. Ἔθνα χῶρον οὐδένα σφίσιν ἐνοικήσασθαι εὑρόντες, ἐπεὶ ἐν Αἰγύπτῳ πολυανθρωπία ἐκ παλαιοῦ ἦν, ἐς Λιβύην ἐστάλησαν. Πόλεις τε οἰκὶσαντες πολλάς ζύμπασαν Λιβύην μέχρι στηλῶν τῶν Ἡρακλέων ἔσχον, ἐνταῦθά τε καὶ ἐς ἐμὲ τῇ Φοινίκων φώνῃ χρώμενοι ᾤκηνται. Ἐδείμαντο δὲ καὶ φρούριον ἐν Νουμιδία πόλει, οὗ νὺν πόλις Τίγισίς ἐστὶ τε καὶ ὀνομάζεται. Ἔνθα στῆλαί δυὸ ἐκ λίθων λευκῶν πεποιημενάι ἀγχι κρήνης εἰσὶ τῆς μεγάλης, γράμματα Φοινικικὰ ἐγκεκολαμμένα ἐχουσαι τῇ Φοινίκων γλώσσῃ λέγοντα ὧδε : ἡμεῖς ἐσμὲν οἱ φύγοντες ἀπὸ προσόπου Ἰησοῦ τοῦ ληστοῦ υἱοῦ Ναυῆ.

brigand Jésus, fils de Navé ». Que devinrent ces Chananéens ainsi repoussés jusqu'aux extrémités occidentales de l'Afrique? Hardis marins et commerçants intrépides comme l'étaient leurs ancêtres, et de plus poussés par la nécessité, n'est-il pas probable qu'ils se sont lancés sur l'Océan qui s'ouvrait à eux? Ils eurent bientôt découvert les îles qui le parsèment (1). Ces îles, il est vrai, étaient désertes, quand les Romains les retrouvèrent (2), mais rien n'empêche de supposer qu'elles ont été abandonnées par leurs premiers habitants, émigrés en Amérique, et ces habitants ne seraient autres que les Chananéens dont Procope a raconté l'exode.

On a même pensé retrouver aux Açores les traces de ces Chananéens. Nous avons déjà parlé de la grotte mystérieuse de Saint-Michel, décrite par Thevet dans sa *Cosmographie universelle* (3), et de l'inscription en caractères sémitiques qu'il y avait relevée. Ces caractères, avons-nous dit, ressemblent aux lettres phéniciennes : mais l'alphabet chananéen est identique, et les Chananéens, tout aussi bien que les Phéniciens, peuvent être considérés comme les auteurs de cette inscription.

C'est encore à Saint-Michel que, d'après Manassé ben Israël (5), des Espagnols auraient trouvé une tombe avec des caractères sémitiques, qui signifiaient Mehetabel Sual, fils de Matadhel : mais on ne sait ce qu'est devenue cette prétendue inscription, ni par qui elle a été découverte : en sorte que, jusqu'à nouvel ordre, on est obligé de la considérer comme inventée pour les besoins de la cause.

Nous ne citerons que pour mémoire (5), et par scrupule d'exac-

(1) SUIDAS (*Lexique* (édition Bekker, 1854) au mot Χάναχν raconte cette grande émigration en termes à peu près analogues.

(2) PLINE, *Histoire Naturelle*, V, I, 15.

(3) Voir plus haut, p. 55.

(4) MANASSÉ BEN ISRAEL, *Esperança de Israël*, p. 26-27.

(5) SAMUEL BARLOW et N. ROE BRADNER, *A history of a stone bearing hebrew inscription, found in an American mound* (Congrès Américaniste de Nancy, t. II, p. 192-197).

titude, la prétendue découverte faite par David Wyrick à Newark dans l'Ohio, dans un tumulus qui paraissait remonter à une haute antiquité, puisque des arbres y avaient poussé dont la croissance supposait une durée de cinq siècles, d'un coffre en bois rempli d'ossements (1). Au milieu de l'argile et des cendres d'os calcinés qui remplissaient ce coffre on aurait trouvé un crâne et dans ce crâne une pierre de trois pouces de longueur, couverte de caractères qui ressemblaient à des lettres hébraïques. On avait donc en mains la preuve certaine de la présence de Juifs en Amérique avant Christophe Colomb : mais la découverte était apocryphe. Elle fut dénoncée par le colonel Whittleney (2) dans un factum retentissant, et au Congrès américaniste de Luxembourg, un de ses anciens défenseurs (3) était obligé de faire ce piteux aveu : « La pierre de Newark a fort mal répondu à l'attente publique ». Reconnaissons d'ailleurs, comme on pourra s'en convaincre par l'inspection de cette pierre, que, même d'origine hébraïque, elle demeurerait indéchiffrable.

Il n'en est pas moins probale que des Chananéens, expulsés de leur pays par les Juifs, ont occupé une partie des côtes africaines et colonisé les archipels de l'Atlantique. De là se sont-ils répandus en Amérique ? C'est ce que nous ne pouvons avancer que sous toutes réserves, et vraiment Horn nous semble bien affirmatif quand il prétend retrouver dans le nom de deux Lucayes, Madanina et Guacana, la preuve de l'origine madianite ou chanaéenne de leurs premiers habitants. Ce sont là des procédés que réprouve la critique moderne : aussi est-ce plutôt pour ne pas être accusé d'inexactitude plutôt que par conviction qne nous avons parlé de ces voyages chananéens.

Nous raconterons avec la même réserve la prétendue émigra-

(1) Foster, *The prehistoric Races of the united States*, 124-126.

(2) Colonel Whittleney, *Archæological Frauds*. — Id. *Inscribed Stones, Licking County, Ohio* (Western Reserve and Northern Ohio Historical Society, n° 53, march, 1881).

(3) Stronck, *Repères chronologiques de l'histoire des Mound Builders* (*Congrès Américaniste de Luxembourg*, I, 313).

tion des Juifs en Amérique, lorsque Salmanasar eut renversé le royaume d'Israël, et emmené les dix tribus en captivité (1). On sait que bon nombre de Juifs plutôt que de suivre leur vainqueur, s'enfuirent alors avec leurs familles et se dispersèrent dans toutes les directions. Quelques uns d'entre eux, avec la vigueur et la promptitude de détermination qui a toujours caractérisé leur race, n'hésitèrent pas à mettre le désert entre eux et leurs oppresseurs, et reprirent les routes tracées jadis par leurs ancêtres dans leur exode d'Égypte. Arrivés sur les bords de la mer, et repoussés comme impurs, ils durent continuer leur pénible chemin et le poursuivre, le long des côtes de la Méditerranée jusqu'à ce qu'enfin ils arrivèrent sur l'Atlantique. De telles migrations n'ont rien de bien extraordinaire. N'est-ce pas ainsi que les Phocéens quittèrent volontairement l'Asie Mineure pour se fixer sur les côtes arides et pelées de la Gaule (2)? N'est-ce pas ainsi que les Francs, internés sur le Bosphore, s'échappèrent à travers toute la Méditerranée, et rejoignirent leurs compagnons à l'embouchure du Rhin après avoir doublé l'Espagne et longé la Gaule? (3) De même firent ces Juifs, qu'excitait le double amour de la religion menacée et de la patrie perdue. Une fois en vue de l'Atlantique, la mer leur était ouverte. Il est possible qu'ils s'y soient aventurés et n'aient pas tardé à la franchir.

Lord Kingsborough's leur fait suivre un autre chemin (4). Il prétend qu'à travers toute l'Asie ils remontèrent jusqu'aux glaces Sibériennes et traversèrent le détroit de Behring afin de se soustraire aux horreurs de la famine. En butte aux attaques des sauvages, ils se seraient peu à peu répandus jusqu'au Mexique et au Pérou, et y auraient fondé de grands empires.

Plus encore que la route suivie par les Juifs, ce qu'il nous

(1) Rois, IV, 17.
(2) Hérodote, I, 162-167
(3) Histoire Auguste.
(4) *Tour du Monde*, n° 391 (juin 1867).

importe de connaître, c'est la réalité de leur séjour en Amérique. Existe-t-il en un mot, entre eux et certains peuples de l'Amérique, surtout du midi, des analogies dans les traditions, dans les coutumes, dans la langue, dans les traits du visage ; analogies qui nous permettraient de conclure que les Chananéens et les Juifs se sont peu à peu avancés d'une rive à l'autre de l'Atlantique, en passant par les îles intermédiaires ?

Le souvenir de la double émigration des Chananéens et des Juifs semble avoir été conservé par quelques traditions locales. Un des premiers historiens de la conquête, le froid et consciencieux Herrera (1) écrit « qu'un grand nombre d'Indiens avaient appris de leurs ancêtres que la terre de Yucatan avait été peuplée par des nations venues de l'Orient, et que Dieu avait délivrées de l'oppression en leur ouvrant un chemin vers la mer ». Landa (2), témoin oculaire et l'un des principaux auteurs de la conquête du pays, dit aussi : « Quelques anciens du Yucatan prétendent avoir entendu de leurs ancêtres que cette terre fut occupée par une race de gens qui entrèrent du côté du Levant et que Dieu avait délivrée en lui ouvrant douze chemins vers la mer. Or si cela était vrai, il s'en suivrait que tous les habitants des Indes Occidentales seraient descendus des Juifs ». Des traditions analogues ont été recueillies, tout récemment encore, chez les Montagnais, peuplade de la Nouvelle Bretagne, par un observateur dont on ne saurait récuser la haute compétence ou la froide impartialité, le Père Petitot (3). Quelques écrivains sont encore plus explicites. Lizana et Torquemada tracent avec précision la route de ces tribus errantes d'après les documents indigènes qui étaient en leur possession (4), et affirment que les populations de l'Amérique Centrale venaient

(1) Herrera, *Historia general de las Indias*, IV, x, 8.
(2) Landa, *Relation du Yucatan* (traduction Brasseur de Bourbourg).
(3) Père Petitot (*Nouvelles Annales des Voyages*), février 1869.
(4) Lizana, *Histoire de Notre-Dame de Izamal* (traduction Brasseur de Bourbourg), p. 357. — Torquemada, *Monarquia Indiana* (1723).

de Cuba, mais après avoir habité successivement les Antilles, les Canaries et l'Afrique. Or on sait combien Colomb et les premiers navigateurs ou historiens de l'Amérique avaient été frappés de la ressemblance qui existait entre les insulaires des Antilles et ceux des Canaries. Berthelot, dans sa récente histoire des Canaries, constate la même analogie, et de plus établit que plusieurs noms de personnes et de localités étaient identiques dans les deux archipels. Que si maintenant nous rapprochons ces traditions Américaines de la tradition conservée par Procope et Suidas et de la dispersion des tribus juives sous Salmanazar, nous constaterons entre ces divers récits une grande ressemblance. Reconnaissons pourtant qu'il faut nous défier de la tendance qu'ont toujours eue certains écrivains, et en particulier les historiens de l'Amérique, à forcer les analogies entre l'ancien et le nouveau continent, et que, pour confirmer les traditions que nous avons énumérées, nous avons besoin d'autres preuves.

Ce ne sont pas les ressemblances qu'on a cru trouver entre les coutumes juives et américaines qui triompheront de notre défiance. Manassé Ben Israël (1) rapporte, en effet, que Montesinos, voyageant dans l'Amérique Méridionale, reconnut dans son guide un Israëlite qui l'assura que bon nombre d'Indiens, ayant la même origine que lui, habitaient les Cordillières, mais Manassé était juif lui-même, et l'on connaît l'orgueil national de cette race et son ardent désir d'étendre sa puissance et d'augmenter sa renommée : certes, s'il avait pu prouver son assertion, il n'aurait pas manqué de le faire ; or, non seulement il garda le silence à ce sujet, mais encore il avoue qu'il ne parle que par ouï-dire. En effet les voyageurs qui ont traversé les Andes, depuis Humboldt jusqu'à Castelnau et Paul Marcoy n'ont pas trouvé trace de ces prétendus Juifs.

Il est vrai qu'Adair, voyageur et marchand anglais du XVIIIe

(1) MANASSÉ BEN ISRAEL, ouv. cité, p. 4-6.

siècle (1), qui vécut quatre ans parmi les Indiens, et observa leurs coutumes avec intérêt ; que Gumilla, supérieur des missions de l'Orénoque et recteur du collège de Carthagène en 1748 ; que lord Kingsborough's, le systématique compilateur des antiquités Mexicaines, et que plusieurs autres écrivains ont fait au sujet de la prétendue similitude entre les coutumes juives et américaines de curieuses remarques. Ainsi les Américains du Midi, de même que les Juifs, offrent à Dieu les prémices de leurs récoltes. Ils célèbrent toutes les nouvelles lunes et font au commencement de septembre une grande cérémonie d'expiation. Chez eux, comme au temps de Ruth, le frère du défunt prend la veuve pour épouse ; chez eux la purification, le bain, le jeûne sont en usage à des époques déterminées. Ils ont même une arche sainte, soigneusement enfermée dans un sanctuaire, et la portent devant eux à la guerre, en prenant soin que jamais elle ne touche terre. Adair, Gumilla et Kingsborough's en concluent volontiers que les Américains descendent des Juifs.

Les ressemblances les plus étranges ont été signalées par le Père Petitot chez les Déné-Dindjiés, tribu Américaine qui s'étend sur d'énormes espaces, de la mer d'Hudson aux monts des Cascades (2). Ces barbares, de même que les Juifs, pratiquent la circoncision. Ils imposent à leurs femmes et à leurs filles, à l'époque menstruelle, une séquestration absolue. Ils les relèguent même à ce moment dans des huttes de branchage, où elles doivent vivre la tête et la poitrine couvertes d'un capuchon, sans qu'il leur soit permis de suivre ou de traverser les sentiers frayés, ni de monter en pirogue (3). Après leurs couches, les

(1) Adair, *The History of the American Indians.* — Kingsborough's, *Antiquities of Mexico*, t. IV, p. 45. — Gumilla, *op. cit.*, t. I, p. 186.

(2) Père Petitot, *Les Dené-Dindjiés* (Congrès Américaniste de Nancy, t. II, p. 26).

(3) *Lévitique*, XV, 19. Mulier quæ redeunte mense, patitur fluxum sanguinis, septem dies separabitur. — Cf. Plassard (Société de géographie de Paris, juin 1868) constatant que, chez les Guaranos de l'Orénoque, la femme en couches et la femme réglée sont considérées comme impures. On

femmes s'abstiendront de tout commerce charnel pendant quarante jours (1). Elles nourriront leurs enfants au moins pendant trois ans (2). Elles ne se marieront que dans leur tribu, et de préférence avec leurs beaux-frères (3). Les Dené-Dindjiés, de même que les Juifs, éprouvent une grande répugnance à manipuler des cadavres (4), ou même à les toucher (5). Ils brûlent les hardes et les ustensiles (6) des défunts. La viande de chien est par eux considérée comme immonde (7). Jamais ils ne mangent certaines parties du corps des animaux, surtout les nerfs des jambes (8). Lorsqu'il leur arrive de tuer à la chasse quelque gros animal, tel qu'un élan, ils en ramassent le sang dans la panse de la bête, et l'ensevelissent dans la neige. Si c'est un petit animal ils le saignent aussitôt (9). Ils ont même conservé des traditions qui rappellent étrangement certaines croyances bibliques. Ainsi, bien qu'habitant un pays où ne peut vivre aucun serpent, ils connaissent le serpent et en font l'esprit du mal. Ils identifient son nom avec celui du mal et de la mort, et affirment qu'il s'unit à la première femme. Ils croient encore à l'œuvre de la création pendant six jours, à l'unité de l'espèce humaine, au péché originel, au déluge, aux géants antédiluviens et à la diffusion

porte à cette dernière, dans une cabane isolée dont elle ne doit pas sortir, tout ce dont elle a besoin.

(1) *Lévitique*, XII, 2.

(2) *Macchabées*, VII, 27. Lac triennis dedi et alui.

(3) *Nombres*, XXXVI, 7. — *Lévitique*, XVIII, 6. — *Id.*, XXI, 14. Omnes viri ducent uxores de tribu et cognatione sua.

(4) *Nombres*, XIX, 2. Qui tetigerit cadaver hominis propter hoc septem diebus erit immundus.

(5) *Nombres*, XIX, 16 Si quis in agro tetigerit cadaver hominis, sive os illius, sive sepulcrum, immundus erit septem diebus.

(6) *Nombres*, XIX, 14.

(7) *Deutéronome*, XXIII, 18. Non offeres pretium carnis in domo domini tui quia abominabile est apud Dominum tuum.

(8) *Genèse*, XXXII, 32. *Lévitique*, V, 14. Sanguinem universæ carnis non comedatis, quia anima carnis in sanguine est.

(9) *Lévitique*, XVII, 13. Si venatione ceperit avem vel feram, fundat sanguinem ejus, et operiat illum terra.

du langage, dogmes bibliques dont la présence au milieu de ces sauvages dénote, en dehors de toute explication matérielle plausible, à tout le moins une haute antiquité. Notons encore que ces Deni-Dindjiés racontent qu'ils ont longtemps vécu avec des étrangers qui se rasaient la tête, portaient en guerre des vêtements couverts d'écailles (cuirasses), des boucliers de peau, des casques de bois, et des couteaux au bout d'un long manche (lances). Ces étrangers, nommés Kfivi Detelli ou Têtes pelées, maltraitaient les Dené-Dindjiés, et les forcèrent à chercher au loin une autre patrie.

Assurément ces analogies sont frappantes, mais elles n'ont pas été constatées par tous les voyageurs, et d'ailleurs une coutume, même étrange, peut se retrouver dans bien des pays, sans que les habitants de ces pays soient de même race. Pour n'en citer qu'un exemple, la circoncision était pratiquée chez les Ethiopiens, les Arabes, les Phénéciens, les Colchidiens, etc. Elle l'est encore aujourd'hui par tous les Mahométans. Qui donc pourtant s'aviserait de prétendre que ces peuples étaient ou sont tous de même race?

Ce qui nous frapperait plus encore que ces analogies de coutumes qui peuvent n'être qu'accidentelles, c'est la perpétuité de la langue. Les Juifs, encore aujourd'hui, ont fidèlement conservé, comme un dépôt précieux, leur langue nationale : ils ne l'auraient certainement pas oubliée en Amérique si, réellement, ils y étaient allés. Remarquons, néanmoins, que les Juifs doivent la conservation de leur langue à la fréquence de leurs communications, et il peut se faire qu'une petite fraction d'entre eux, isolés et comme perdus au milieu d'un peuple immense, ne recevant aucune nouvelle de leurs compatriotes, et forcés, pour se faire comprendre, d'adopter la langue de leurs voisins, aient, après quelques générations, oublié l'idiome national. Quelques mots hébreux pourtant se seraient conservés. Ainsi, Sagard Théodat (1), prétend qu'il a entendu les Américains du

(1) Sagard Théodat, *Histoire du Canada* (1636), édition Tross, p. 292.

Nord chanter Alleluia ! mais le naïf voyageur entendait probablement de nouveaux convertis à la religion catholique, qui a conservé ce mot hébreu dans sa liturgie. D'ailleurs, comme nous espérons le démontrer plus tard, la région, où fut signalé ce chant de joie chrétien et juif, fut, à diverses reprises, et bien avant Lescarbot, occupée par des colons chrétiens, soit Irlandais, soit Northmans. Il n'y a donc rien d'étonnant à cette continuité dans l'expression des sentiments joyeux.

Les ressemblances signalées par Adair seraient plus importantes (1). Ce voyageur rapporte, en effet, que certaines tribus Péruviennes portent sur la poitrine une coquille blanche où est gravé le mot hébreux Urim. Elles chantent en outre « Je Meschiha, Ho Meschiha, Vah Meschiha », c'est-à-dire les trois syllabes du mot Jéhovah, coupées par trois appels au Messie. Adair affirme encore que les coupables sont nommés Ha Ksit Canaha, c'est-à-dire pêcheurs de Chanaan, et qu'aux offices religieux les prêtres apostrophent les distraits en leur disant : « Tschi Haksit Canaha », c'est-à-dire pécheur de Chanaan. Ces analogies sont étranges, mais ni assez frappantes, ni assez convaincantes pour entraîner la conviction, et d'ailleurs le témoignage d'Adair est trop isolé pour qu'on ait le droit d'en conclure l'identité des langues hébraïque et péruvienne.

Telle fut pourtant l'opinion de quelques savants. Le docteur Heinsius, membre de l'Académie de Berlin, pensait que le Péruvien dérive directement de l'Hébreu (2). La Condamine trouvait aussi des ressemblances, mais il ne citait que six mots Hébreux ayant avec le Péruvien des rapports plus ou moins éloignés (3). Court de Gébelin (4), toujours exagéré dans ses assertions,

(1) Adair, ouvrage cité. Voir le cinquième argument (p. 37-74), qui traite de la langue des Indiens.

(2) Pelloutier, *Mémoire sur les rapports des Celtes et des Américains* (Académie de Berlin), 1749.

(3) La Condamine, *Rapport sur les monuments du Pérou au temps des Incas* (Académie de Berlin), 1746.

(4) Court de Gebelin, *Monde primitif*, t. VIII, p. 525.

dressait un dictionnaire de ces mots, et, rien qu'à la lettre A, en énumérait cinquante-quatre : mais la plupart de ses assimilations sont forcées, et il faut pour les admettre plus que de la bonne volonté. Le témoignage de Malouet serait moins suspect (1). Nous lisons, en effet, dans les Mémoires de ce froid et consciencieux observateur, qu'un Juif établi à Surinam, et nommé Isaac Narci, lui aurait affirmé que les substantifs de la langue des Galibis, c'est-à-dire des Indiens de la Guyane, étaient d'origine hébraïque, surtout les substantifs qui désignaient les choses. Enfin, d'après le rapport d'un voyageur moderne, Castelnau, un Israëlite, de Santarem sur l'Amazone, lui aurait indiqué plus de cinquante termes empruntés aux idiomes du pays et tout à fait semblables à ceux des Hébreux (2).

La philologie est une science trop moderne, et ses procédés d'investigations sont déterminés depuis trop peu de temps, pour ne pas avouer notre défiance à l'égard de certaines théories, en vertu desquelles les érudits du dernier siècle, et peut-être même quelques savants contemporains sont portés à conclure de certaines identifications, peut-être accidentelles, à une communauté d'origine entre certaines langues. Les exemples que nous avons allégués à propos de la prétendue ressemblance entre les langues juive et péruvienne ne nous semblent jusqu'à nouvel ordre, ni assez nombreux, ni assez précis pour entraîner notre conviction. Tant qu'on n'aura pas démontré que ces deux langues ont les mêmes procédés soit dans la structure de la phrase, soit dans la formation des mots, et nous ne pensons pas que cette preuve ait jamais été donnée, nous n'hésiterons pas à affirmer que ces ressemblances ne sont dues qu'au hasard, et, par conséquent, que la colonisation de l'Amérique par les Juifs n'est pas établie par la perpétuité de leur langue au nouveau monde.

(1) Malouet, *Mémoires*, t. I, p. 158.
(2) De Castelnau, *Vogage dans l'Amérique Méridionale*, t. IV (Cuzco).

La perpétuité du type, si réellement elle existe, serait plus remarquable. Quelques voyageurs l'ont constatée, et, comme le type juif n'est pas un de ceux qu'on puisse aisément confondre avec d'autres, s'il s'est conservé en Amérique, c'est que sur ce continent s'est produit un phénomène très intéressant de transmission héréditaire.

L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui a longtemps vécu parmi les Indiens du Guatémala (1), s'exprime en ces termes sur leur compte : « Nous avons eu souvent l'occasion d'admirer parmi les populations Indiennes du Mexique et de l'Amérique centrale des types Juifs ou Egyptiens. Plus d'une fois également nous avons observé dans ces contrées des profils semblables à celui du roi de Juda sculpté parmi les ruines de Karnak. Une foule d'étrangers ont remarqué avec autant de surprise que nous dans certains villages guatémaliens le costume arabe des hommes et le costume juif des femmes de Palin et du lac d'Amatitlan ». Ces observations présentent un vif intérêt. Il serait à souhaiter qu'elles fussent répétées par d'autres voyageurs et conduites avec plus de rigueur scientifique. Si réellement l'Amérique a été peuplée et colonisée par des Juifs, on ne parviendra jamais à le démontrer qu'en étudiant la conformation physique, ou les singularités du type indigène ; mais, à l'heure actuelle, le problème n'a pas été suffisamment élucidé. On peut même dire qu'il n'a pas été posé, puisque l'on ignore si ces Américains, qui ressemblent aux Juifs, descendent d'une émigration plus ou moins considérable qui aurait eu lieu sans laisser de traces authentiques dans l'histoire ; ou bien s'ils ont pour ancêtres des Juifs débarqués en Amérique aux premiers jours de la conquête. C'est dans cette direction, et rien que dans cette direction qu'il faut s'engager pour trouver le secret, si longtemps cherché, de la présence des Juifs au Nouveau

(1) Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, t. I, p. 17.

Monde avant Colomb. Autrement, toutes les ressemblances, ou, pour être plus exact, toutes les analogies que nous avons signalées dans les coutumes, dans la langue, dans les traits du visage, ne nous donnent, jusqu'à nouvel ordre, aucun droit de conclure à la réalité de ces voyages transatlantiques.

CHAPITRE IV

LES GRECS ET LES ROMAINS ONT-ILS CONNU L'AMÉRIQUE ? TRADITIONS. — THÉORIES. — VOYAGES.

Les Grecs et les Romains ont-ils connu l'Amérique? Cette question, au premier abord, semble toute résolue. Ni les uns ni les autres n'ont jamais eu grand désir de pénétrer dans les régions inexplorées. La terre, pour eux, fut toujours étroitement bornée, et lorsque, par hasard, ils franchirent ces bornes, ils furent arrêtés par les dangers prétendus ou réels de l'Océan. Leurs voyages en Amérique sont donc peu vraisemblables. Pourtant, si le nouveau monde n'a pas été découvert par eux, ils en eurent du moins comme le pressentiment, on dirait presque la réminiscence, car ils en ont parlé à diverses reprises comme on parle d'un pays entre aperçu en songe, dont on s'efforce au réveil de ressaisir par la pensée les contours perdus.

Afin de procéder avec méthode dans ce rapide examen, nous établirons une distinction entre les traditions, les théories et les voyages : les traditions remontent au premiers âges de l'humanité et elles ont été si persistantes qu'il importe d'en suivre la série à travers les siècles. Quelques-unes des théories sont rigoureusement vraies et elles ont conduit les navigateurs à des résultats sérieux. Quant aux voyages, bien que quelques-uns paraissent présenter des garanties d'exactitude, nous ne nous croyons pas le droit d'affirmer qu'un seul d'entre eux soit authentique.

Nous examinerons successivement ces traditions, ces théories et ces voyages.

I. — Les traditions.

Les traditions se groupent autour de trois noms : l'Atlantide, le continent Cronien et la Méropide.

Solon est le premier parmi les anciens qui se soit occupé de l'Atlantide. Il avait beaucoup voyagé et s'était lié avec les prêtres de la ville égyptienne de Saïs (1). Ces dépositaires de la science antique furent interrogés par lui sur l'histoire des temps reculés et « il reconnut qu'on pouvait presque dire qu'auprès de leur science, la sienne et celle de tous ses compatriotes n'était rien ». Un jour, voulant engager les prêtres à parler de l'antiquité, il se mit à leur raconter ce que nous savons de plus ancien, Phoronée dit le Premier, Niobé, le déluge de Deucalion et de Pyrrha, leur histoire et leur postérité, supputant le nombre des années et essayant ainsi de fixer l'époque des événements. Un des prêtres les plus âgés lui dit : « O Solon, Solon, vous autres Grecs, vous serez toujours enfants, il n'y a pas de vieillard parmi vous ». — « Et pourquoi ? » — « Vous êtes tous, dit le prêtre, jeunes d'intelligence, vous ne possédez aucune vieille tradition ni aucune science vénérable par son antiquité ». Fort étonné de ce discours, Solon conjura les prêtres de lui apprendre exactement ce qu'ils savaient de l'histoire de ses aïeux, et il apprit alors que jadis ses ancêtres avaient glorieusement lutté contre un peuple conquérant, les Atlantes, qui étendait sa domination sur l'univers presque entier, mais dont la patrie disparut en un seul jour anéantie par de grands tremblements de terre et des inondations. Séduit par la beauté tragique du sujet et

(1) Platon, *Le Timée* (traduction Cousin), p. 106. Le meilleur commentaire du Timée est celui de M. Th. Henri Martin.

désirant élever un monument à la gloire de ses compatriotes, le législateur athénien résolut d'occuper les loisirs que lui donnait la tyrannie de Pisistrate en composant un poème sur la guerre des Athéniens et des Atlantes. La vieillesse l'empêcha d'achever son œuvre, et ce fut un malheur, car, d'après Platon (1) : « Si Solon se fut livré sérieusement à la poésie, s'il eût achevé l'ouvrage qu'il avait rapporté d'Egypte, si les factions et les autres maux qu'il trouva ici ne l'eussent contraint d'interrompre ses travaux, selon moi, ni Hésiode, ni Homère, ni aucun autre poète n'eût surpassé sa gloire ».

Platon ne se contenta pas d'un hommage stérile. « S'emparant de ce sujet comme d'une belle terre abandonnée, et qui lui revenait par droit de parenté, (2) il se fit un point d'honneur de l'achever et de l'embellir. Il y mit un vestibule superbe, l'entoura d'une magnifique enceinte et de vastes cours, et y ajouta de si beaux ornements, qu'aucune histoire, aucune fable, aucun poème n'en eurent jamais de semblables. Mais il l'avait commencé trop tard ; prévenu par la mort, il n'eut pas le temps de l'achever, et ce qui manque de cet ouvrage laisse aux lecteurs autant de regrets que ce qui en reste leur cause de plaisir. De tous les temples d'Athènes, celui de Jupiter Olympien est le seul qui ne soit pas fini ; de même, entre tant de beaux ouvrages que la sagesse de Platon a enfantés, son Atlantide est le seul qu'il ait laissé imparfait ». Ainsi s'exprimait Plutarque (3), et, tout en faisant la part d'une certaine exagération laudative, nous ne pouvons que confirmer son jugement, car nous possédons encore cette œuvre inachevée de Platon ; c'est celui de ses dialogues qui est intitulé Critias ou de l'Atlantide. En voici une analyse sommaire.

(1) PLATON, *Le Timée*, p. 105.

(2) PLATON avait pour mère Périctiéné, fille de Glaucon, fils de Critias, fils de Dropidas, frère de Solon.

(3) PLUTARQUE, *Vie de Solon* (édit. Didot, p. 115, § 32 . « . . . ὡς γὰρ ἡ πόλις τῶν Ἀθηναίων τὸ Ὀλυμπεῖον, οὕτως ἡ Πλατῶνος σοφία τὸν Ἀτλαντικὸν ἐν πολλοῖς καλοῖς μόνον ἔργον ἀτελὲς ἔσχηκεν ».

Neuf mille ans avant l'époque où discouraient ensemble Socrate, Critias, Timée et Hermocrate, « s'éleva une guerre générale entre les peuples qui sont en deçà et ceux qui sont au delà des colonnes d'Hercule. Athènes fut à la tête de la première ligue, et à elle seule acheva toute cette guerre. L'autre était dirigée par les rois de l'Atlantide. Cette île était (1) plus grande que l'Asie et l'Afrique, mais elle fut submergée par des tremblements de terre, et, à sa place on ne rencontre plus qu'un humus qui arrête les navigateurs et rend la mer impraticable ». Les rois Atlantes descendaient de Neptune. Depuis plusieurs générations, ils régnaient sur cette île : « Leur empire (2) s'étendait sur un grand nombre d'îles, et même en deçà du détroit, jusqu'à l'Egypte et à la Tyrrhénie ». La postérité de l'aîné d'entre eux, Atlas, se perpétua toujours vénérée. Le plus âgé de la race laissait le trône au plus âgé, et ils conservèrent ainsi le pouvoir dans leur famille pendant un grand nombre de siècles. Ils amassèrent d'innombrables richesses grâce au commerce et aux productions du pays : or, métaux, aromates animaux domestiques et sauvages, vignes, blé, fruits de toute sorte et particulièrement « ce fruit ligneux qui offre à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums (3) ». Leurs villes étaient splendides, leurs palais magnifiques. Ils avaient creusé de grands canaux où voguaient les trirèmes. Dans la capitale ils avaient bâti des gymnases, des hippodromes, des bains. Ils n'avaient pas oublié les casernes, ils connaissaient même les corps d'élite. La capitale présentait tous les avantages d'un

(1) Platon, *Critias*, traduction Cousin, p. 252 (édit. Didot, p, 251) : « οἱ τῆς 'Ατλαντίδος νήσου βασιλεῖς, ἥν δὴ Λιβύης καῖ 'Ασίας μείζω μήσον οὖσαν ἔφαμεν εἶναι ποτε, νῦν δ' ὑπὸ σεισμῶν δῦσαν ἄπορον πηλὸν τοῖς ἐνθένδε ἐπλὲουσιν ἐπὶ τὸ πᾶν πέλαγος, ὥστε μηκέτι πορεύεσθαι, κωλυτήν παρασχεῖν ».

(2) Id., p. 262 et p. 256 : « ῎Αρχοντες μὲν πολλῶν ἄλλων κατὰ τὸ πέλαγος νήσων ἔτι δὲ μέχρι τε 'Αιγύπτου καὶ Τύρρηνίας τῶν ἐντὸς δεῦρο ἐπάρχοντες ».

(3) Id., p. 263 et 256 : « Καὶ τὸν ὅσος ξύλινος πόματα καὶ βρόματα καὶ ἀλεὶμματα φέρων ».

port de mer, car « le canal et le plus grand port étaient couverts de navires et de marchands qui arrivaient de tous les pays du monde, et dont la foule produisait la nuit et le jour un mélange de tous les langages et un tumulte continuel » (1).

Le reste du pays répondait à la beauté de la capitale. La plaine immense qui entourait la ville, entrecoupée de canaux, fort peuplée, donnait deux récoltes par an. Une armée formidable gardait le pays et deux cents gros vaisseaux défendaient ses approches. Les dix rois Atlantes, maîtres absolus dans leurs états, se rassemblaient à des époques fixes, tous les cinq ou six ans, et réglaient en commun toutes les affaires litigieuses. Ils réalisaient ainsi la république idéale que rêvent pour notre Europe certains théoriciens. Pendant de longs siècles se maintint le bon ordre sur cette terre privilégiée ; mais, soit que les rois ne fussent pas restés fidèles à leurs engagements, soit que les peuples se fussent lassés de cette félicité sans nuage, le désordre et l'anarchie régnèrent à leur tour. Emportés par la passion des conquêtes, les rois Atlantes réussirent d'abord à étendre leur domination, mais ils se brisèrent contre la résistance d'Athènes et de ses alliés. Dès lors commença la décadence et bientôt Jupiter (2) « voyant la dépravation de cette race autrefois si vertueuse, voulut les punir pour les rendre plus sages et plus modérés. Il rassembla donc les Dieux dans le sanctuaire du ciel placé au centre du monde, d'où il domine tout ce qui participe de la génération, et, lorsqu'ils furent tous réunis, il dit..... »

Le Critias s'arrête brusquement ici, mais, dans un autre de ses dialogues, le Timée (3), Platon avait également parlé de l'Atlantide, et nous savons, grâce à lui, que Jupiter ordonna la

(1) Platon, *Critias*, p. 268 et p. 258 : « Ὅδε ἀνάπλους καὶ ὁ μέγιστος λιμὴν ἔγεμεν πλοίων καὶ ἐμπόρων ἀφικνουμένων πάντοθεν, φώνην καὶ θόρυβον παντοδαπὸν κτύπον τε μεθ' ἡμέραν καί διὰ νυκτὸς ὑπὸ πλήθους παρεχομένων ».

(2) Id., p. 275 et p. 261.

(3) Platon, *Timée* (traduction Cousin), p. 111.

destruction par l'eau et par le feu de cette terre maudite, et que ses ordres impitoyables furent rigoureusement exécutés.

Ce passage du Timée est trop important pour ne pas être cité en entier : « Parmi tant de grandes actions de notre ville, dont la mémoire se conserve dans nos livres, disaient à Solon les prêtres de Saïs, il y en a surtout une qu'il faut placer au dessus de toutes les autres. Ces livres nous apprennent quelle puissante armée Athènes a détruite, armée qui, venue à travers la mer Atlantique, envahissait insolemment l'Europe et l'Asie ; car cette mer était alors navigable (1), et il y avait, au devant du détroit que vous appelez les colonnes d'Hercule, une île plus grande que la Libye et l'Asie. De cette île on pouvait facilement passer aux autres îles, et de celles-là à tout le continent qui borde tout autour la mer intérieure, car ce qui est en deça du détroit dont nous parlons ressemble à un port ayant une entrée étroite ; mais c'est là une véritable mer, et la terre qui l'environne un véritable continent. Dans cette île Atlantide régnaient des rois d'une grande et merveilleuse puissance ; ils avaient sous leur domination l'île entière, ainsi que plusieurs autres îles et quelques parties du continent. En outre, en deça du détroit, ils régnaient encore sur la Libye jusqu'à l'Egypte et sur l'Europe jusqu'à la Tyrrhénie. Toute cette puissance se réunit un jour pour asservir d'un seul coup notre pays, le vôtre, et tous les peuples situés de ce côté du détroit. C'est alors qu'éclatèrent au grand jour la vertu et le courage d'Athènes. Cette ville avait obtenu, par sa valeur et sa supériorité dans l'art militaire, le commandement de tous les Hellènes. Mais ceux-ci ayant été forcés de l'abandonner, elle

(1) Platon, *Timée* : « Τότε γὰρ πορεύσιμον ἦν τὸ ἐκεῖ πέλαγος. νῆσον γὰρ πρὸ τοῦ στόματος εἶχεν. ὅ καλεῖται, ὥς φατε ὑμεῖς, Ἡρακλέους στήλας. Ἥδε νῆσος ἅμα Λιβύης ἦν καί Ἀσίας μεῖζων, Ἐξ ἧς ἐπιβατὸν ἐπὶ τὰς ἄλλας νήσους τοῖς τότ' ἐγίγνετο πορευομένοις, ἐκ δὲ τῶν νήσων ἐπὶ τὴν καταντικρὺ πᾶσαν ἤπειρον, τὴν περὶ τὸν ἀληθινὸν ἐκεῖνον πόντον. Τάδε μὲν γὰρ ὅσα ἐντὸς τοῦ στόματος οὗ λέγομεν, φαίνεται λιμὴν στενόν τινα ἔισπλουν ἔχων. Ἐκεῖνο δὲ πέλαγος ὄντως, ἥ τε περιέχουσα αὐτὸ γῆ παντελῶς ἀληθῶς ὀρθότατ' ἂν λέγοιτο ἤπειρος ».

brava seule les plus grands dangers, arrêta l'invasion, érigea des trophées, préserva de l'esclavage les peuples encore libres et rendit à une entière indépendance tous ceux qui, comme nous, demeurent en deça des colonnes d'Hercule. Dans la suite de grands tremblements de terre et des inondations engloutirent, en un seul jour et en une nuit fatale, tout ce qu'il y avait chez vous de guerriers, et l'île Atlantide disparut sous la mer : aussi, depuis ce temps, la mer est-elle devenue inaccessible et a-t-elle cessé d'être navigable par la quantité de limon que l'île abîmée a laissée à sa place ».

Tel est le double récit du Critias et du Timée. Ce récit est-il authentique dans tous ses parties, et devons-nous l'accepter dans ses moindres détails ? Assurément non. Il est certain que la description de l'île Atlantide, le tableau séduisant qu'en trace Platon, le conseil des rois Atlantes, leurs lois particulières, tout cela nous paraît fictif et allégorique. Les annales des peuples anciens ne comprenaient guère que l'énumération des règnes, des batailles et des généalogies. Les prêtres Egyptiens surtout, habitués qu'ils étaient à l'extrême concision de leurs hiéroglyphes, n'auraient jamais conservé dans leurs histoires, et par conséquent n'auraient pas donné à Solon tous ces détails descriptifs ou moraux. Ils sont dus à la brillante imagination de Platon. Le philosophe, dans le *Timée*, voulait prouver à ses interlocuteurs qu'il existe des Dieux vengeurs du crime et rémunérateurs de la vertu. L'histoire du peuple Atlante comblé de bienfaits tant qu'il est juste, anéanti par une catastrophe soudaine quand il a cessé d'obéir aux lois divines, était parfaitement appropriée à ce sujet, et on comprend qu'il ait brodé quelques fictions sur cette trame ingénieuse, afin de rendre la leçon plus frappante. Au moins le fond du récit est-il vrai ? Assurément oui. « Toutes les fois que Platon avance une pure fiction, écrivait un de ses plus savants commentateurs, Marcile Ficin (1),

(1) Marcile Ficin, *Argumentum in Timaeum*, p. 546 : « Quidam solam

il a grand soin de le dire expressément ». Or, que lisons-nous au commencement du Timée (1). « Ecoute, Socrate, un récit bien étrange, et pourtant parfaitement vrai, tel que Solon, le plus sage des sept sages, l'a fait autrefois ». Et plus loin (2) : « Quelle est donc cette action que le vieillard Critias racontait, non comme une vaine tradition, mais comme un fait réellement accompli par cette république dans les temps anciens, d'après le récit de Solon ? » Remarquons, en outre, que Critias, dans le dialogue qui porte son nom, invoque Mnémosyne, la déesse de la mémoire, « car, dit-il (3), la plus grande partie de ce que j'ai à dire dépend d'elle ». Il a tellement peur des objections qu'il les prévient, et a grand soin de faire remarquer que, si les héros Atlantes portent des noms à tournure hellénique, c'est que les Egyptiens avaient traduit ces noms dans leur propre langue, et que Solon n'a fait que les imiter. Si donc Platon revenait avec tant d'insistance sur la réalité et l'authenticité de son récit, c'est qu'il en était persuadé lui-même et voulait faire passer cette persuasion dans l'esprit de ses interlocuteurs. N'avons-nous pas le droit de conclure, abstraction faite des ornements poétiques dont nous parlions tout à l'heure, que le fond du récit est rigoureusement vrai, c'est-à-dire que réellement il a existé une grande île, au-delà des Colonnes d'Hercule, dont les habitants ont joué pendant plusieurs siècles un rôle prépondérant, mais qui a disparu en quelques heures dans un cataclysme ?

allegoriam dixerunt, sed hos redarguunt probatissimi quique Platonicorum, affirmantes quidem historiam, quia dixerit Plato factum esse valde mirabile sed ommimo verum. Sensum præterea Platoni nihil usque temere molienti allegoricum existimat adhibendum. » Cf. *Argumentum in Critiam,* p. 601.

(1) PLATON, *Timée*, édition Didot, p. 199. Ἄκουε δή, ὦ Σώκρατες, λόγου μάλα μὲν ἀτόπου, παντάπασί δε ἀληθοῦς, ὡς ὁ τῶν ἕπτα σόφων σοφώτατος Σόλων ποτ' ἔφη.

(2) ID. Ἀλλὰ δὴ ποῖον ἔργον τοῦτο Κρίτιας οὐ λεγόμενον μὲν, ὡς δὲ πραχθὲν ὄντως ὑπὸ τῆςδε τῆς πολέως ἀρχαῖον διηγεῖτο κατὰ τὴν Σόλωνος ἀκοήν ;

(3) ID., p. 254. Σχεδὸν γὰρ τὰ μέγιστα ἡμῖν, τῶν λόγων ἐν ταύτῃ τῇ θεῷ, πάντ' ἐστὶ.

Le récit de Platon a pourtant soulevé bien des contradictions. Dès l'antiquité, certains philosophes se prononcèrent contre l'Atlantide. Les Néoplatoniciens surtout combattirent son existence. Longin ne voyait en elle qu'un simple développement littéraire sans portée historique. Amelius retrouvait, dans le récit de l'effondrement de l'Atlantide, le combat des étoiles fixes et des planètes ; Numérius, la lutte du bien et du mal ; Origène celle des bons et des mauvais génies. Proclus, qui nous a fait connaître ces diverses opinions dans son *Commentaire sur le Timée*, cite encore, mais sans les nommer, d'autres philosophes pour lesquels l'Atlantide n'était qu'une allégorie, sans liens avec l'histoire réelle, mais qui cachait de profondes doctrines sur la nature de l'univers.

Le moyen âge ne souleva point cette question ; mais, lorsque les découvertes de Colomb eurent, en quelque sorte, renouvelé le problème, l'existence de l'Atlantide fut de nouveau et résolument niée. Acosta, le consciencieux historien des Indes (1), Bernard de Malin Kroot, le savant commentateur (2), Fabricius, l'éditeur de la *Bibliotheca Græca* (3), n'hésitaient pas à se prononcer contre Platon. Le géographe Cellarius (4) essaya de discuter l'existence de l'Atlantide, mais il ne parvint à prouver que sa disparition, ce qui n'avait jamais été contesté. Tiedemann (5),

(1) Acosta, *Historia natural y moral de las Indias* (traduction Regnault, 1598), p. 45 : « Je ne porte point tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellent divin, qu'il me semble difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'isle Atlantique, pour une vraye histoyre, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables ».

(2) B. de Malin Kroot, *Paralipomena de historicis græcis*, p. 95.

(3) Fabricius, *Bibliotheca Græca*, liv. iii, § 3, p. 98.

(4) Cellarius, *Notitia orbis antiqui, sive geographia plenior*, t. II, p. 164. « Obstant alia : vicinitas ostii ad columnas Herculis, ante quod dicitur sita fuisse, a quo longissime abest America.... deinde regum illius insulæ imperium, et bellum cum Atheniensibus gestum, et insulæ ulteriores in quas ex Atlantide navigatio instituta fuerit. Quid plura ? ait ἠφανίσθη, disparuit insula, nusquam superest ».

(5) Tiedemann, *Dialogorum Platonis argumenta*, p. 399.

l'abbé Creyssent (1), Hismann (2), d'Anville (3) lui-même n'apportent point contre la réalité du continent englouti d'arguments décisifs. Bartoli fait du récit de Platon un poème allégorique et satirique dans lequel il croit reconnaître les principaux événements de la guerre du Péloponnèse (4). Au XIXe siècle, Gosselin (5), Uckert (6), Malte Brun (7), Letronne (8), A. Rhinne (9), Ploix (10), s'accordent à soutenir que l'Atlantide n'a jamais existé que dans la brillante imagination du philosophe athénien. Th. H. Martin (11) pense que l'Atlantide n'est qu'une fiction ingénieuse des Egyptiens pour se concilier les sympathies grecques. Nicklés (12) enfin attribue cette croyance à une illusion d'optique, à une sorte de mirage.

Sans se prononcer aussi ouvertement, plusieurs écrivains se sont contentés d'émettre des doutes. Ainsi Montaigne énonce

(1) Creyssent, *Observations critiques sur l'Atlantide* (Journal des Savants, février 1779.

(2) Hismann, *Neue Welt und Menschengeschichte* (appendice), t. 1, p. 175-186.

(3) D'Anville, *Géographie ancienne*, t. III, p. 123 : « Le narré de Platon est le récit d'un Athénien qui veut illustrer sa patrie, et on voit dans ce qu'il débite sur la patrie des Atlantes un philosophe occupé de spéculations plus magnifiques que vraisemblables ».

(4) Bartoli, *Réflexions impartiales sur le progrès réel ou apparent que les sciences et les arts ont fait dans le* XVIIIe *siècle en Europe*, liv. 1. Il n'est cependant guère probable que Platon ait caché les Spartiates sous le nom des Atlantes, et, si la petite île Atalanta, au nord de l'Euripe, fut, au rapport de Thucydide, séparée du continent lors de la guerre du Péloponnèse, est-ce une raison pour confondre la grande Atlantide et la petite Atalanta ?

(5) Gosselin, *Géographie des anciens*, I, 141.

(6) Uckert, *Geographie der Griechen und Romern*, I, p 59. — II, p. 192.

(7) Malte-Brun, *Géographie universelle* (édition 1840), I, 26.

(8) Letronne, *Essai sur les idées cosmographiques qui se rattachent au nom d'Atlas* (Bulletin universel des sciences), mars 1831.

(9) A. Rhinne, article Amérique dans l'Encyclopédie nouvelle.

(10) Ploix (Revue d'anthropologie), mai 1887.

(11) Th. H. Martin, ouv. cité. I, 330.

(12) Nicklès, Mémoires de l'Académie de Stanislas (1864), p. 308.

le fait, mais sans l'accompagner de réflexions (1). Buffon (2), Mentelle (3) et Raynal (4) n'affirment ni ne nient. Le jésuite Lafitau distingue avec soin les opinions contraires mais ne se prononce pas (5). Voltaire semble tantôt croire à l'Atlantide et tantôt la rejeter (6). Le marquis de Saint-Simon tour à tour nie et affirme (7). Humboldt reste indécis (8), car « les problèmes de la géographie mythique des Hellènes ne peuvent être traités selon les mêmes principes que les problèmes de la géographie positive ; ils offrent comme des images voilées à contours indéterminés ». Stallbaum, un des derniers commentateurs de Platon, croit que le fond du récit est vrai, mais qu'il a été singulièrement modifié (9). Beudant enfin touche avec réserve à cette question (10) : « Nous ne saurions nier positivement l'existence de l'Atlantide, ensevelie sous les eaux, suivant les traditions égyptiennes, en un jour et une nuit ».

(1) Montaigne, *Essais*, I, 30. « Platon introduit Solon racontant avoir appris des presbtres de la ville de Saïs.... Il est bien vraisemblable que cest extrême ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, mais il n'y a pas grande apparence que ceste isle soit ce monde nouveau que nous venons de découvrir ».

(2) Buffon, *Histoire naturelle* (édition de 1749), t. I, p. 313.

(3) Mentelle, *Encyclopédie méthodique aux mots Atlantis et Atlantica*, t. I, p. 259.

(4) Raynal, *Histoire philosophique des deux Indes*, t. X, p. 45.

(5) Lafitau, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps*, t. I, 2, 27.

(6) Voltaire, Œuvres complètes (édition 1784), t. XXXVIII, p. 450. « L'engloutissement de l'Atlantide peut être regardé avec au moins autant de raison comme un point historique que comme une fable ; le peu de profondeur de la mer Atlantique jusqu'aux Canaries pourrait bien être une preuve de ce grand événenent, et les îles Canaries pourraient bien être les restes de l'Atlantide ».

(7) Saint-Simon, *Nyctologues de Platon*, 4e *nuit*, p. 27. — *Dissertation sur un passage de Platon et sur l'île Atlantide*, p. 20 et 74.

(8) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 169.

(9) Stallbaum, *Commentaire du Critias*. Critiam censeamus simillimum fabulæ alicui romanensi, historiæ veritate non omnino destitutæ.

(10) Beudant, *Eléments de géologie*, p. 19.

Après ceux qui nient et ceux qui doutent, passons à ceux qui croient. Leur nombre est considérable, surtout dans l'antiquité, et la presque unanimité de ces témoignages est même une preuve sérieuse de l'existence de l'Atlantide. Ainsi l'astronome Eudoxe de Cnide, contemporain et disciple de Platon, regardait comme véritable l'histoire racontée à Solon par les prêtres de Saïs (1). Strabon, dont le scepticisme scientifique s'affirme en tant d'endroits, n'hésite pas à proclamer que l'opinion de Posidonius est plausible (2). Pline l'Ancien se prononce dans le même sens (3) : « La nature, dit-il, a retranché totalement certaines régions, témoin premièrement cette Atlantide où est aujourd'hui la mer du même nom, et qui, s'il en faut croire Platon, avait une étendue immense. Le platonicien Philon le Juif (4) adopte purement et simplement l'opinion du maître. Un autre platonicien, Crantor (5), aurait retrouvé la tradition de l'Atlantide chez les prêtres de Saïs, qui lui montrèrent des stèles, où toute cette histoire se trouvait écrite. Proclus, à qui nous devons ce renseignement sur Crantor, nous apprend également qu'un certain Marcellus (6), auteur d'un livre perdu intitulé les Ethiopiques, rapportait que des traditions sur l'Atlantide avaient été recueillies par des voyageurs dans une île inaccessible de l'Océan. Un certain Zoticos avait composé un poème sur l'Atlantide (7). Proclus

(1) Diogène Laerce, VIII, 8.

(2) Strabon, II, 3, 6 : « Nous ne pouvons qu'approuver ce que dit Posidonius des soulèvements et des affaissements du sol et en général de tous les changements produits soit par les tremblements de terre, soit par ces causes analogues que nous avons nous-mêmes énumérées plus haut. Nous approuvons aussi qu'il ait, à l'appui de sa thèse, cité ce que dit Platon de l'Atlantide, que la tradition relative à cette île pouvait bien ne pas être une pure fiction ».

(3) Pline, *Histoire naturelle*, II, 92. In totum abstulit terras, primum omnium ubi Atlanticum mare est, si credimus Platoni, immenso spatio.

(4) Philon le Juif, *De l'Indestructibilité du monde*, p. 963.

(5) Proclus, *Commentaire de Timée*. p. 24.

(6) Id., id.

(7) Porphyre, *De vita Plotini* (édition Didot), p. 106. Συνῆν δὲ καὶ

lui-même, ainsi que son maître Syrianus, et Jamblique, tout en conjecturant que Platon avait choisi ce fait historique pour en faire l'emblème de la lutte éternelle de l'esprit contre la matière, ne mettaient nullement en doute sa réalité. Ce témoignage a d'autant plus d'importance que Proclus enregistre avec soin les opinions contraires (1). En dehors de l'école d'Alexandrie, dont on pourrait suspecter les attaches platoniciennes, la croyance naïve à l'existence de l'Atlantide se retrouve dans Ammien Marcellin (2). Deux apologistes du christianisme n'éprouvent pas plus de scrupules que l'ami de Julien l'Apostolat à affirmer l'existence de ce continent englouti. Arnobe va même jusqu'à fixer l'époque de l'invasion de l'Europe par les Atlantes (3) ; quant à Tertullien, il parle à diverses reprises de l'Atlantide, mais sans douter un seul instant de son existence (4).

L'antiquité croyait donc à l'Atlantide. Philosophes, poètes, historiens racontaient à l'envi ses merveilles et ses malheurs. Peut-être même le souvenir de l'île mystérieuse s'était-il conservé directement dans la religion Athénienne, puisque, dans la fête des petites Panathénées, on portait en procession un péplum brodé, où l'on voyait comment les anciens Athéniens, élevés et soutenus par Minerve, avaient été victorieux des Atlantes (5). Pendant le moyen âge au contraire la croyance à

Ζώτικος, κριτίκος τε καὶ ποιήτικος, ὅς τὸν Ἀτλαντικὸν ἐις ποίησιν μετέβαλε πάνυ ποιητικῶς.

(1) Proclus, ouvrage cité, p 24, 52-59, 61.

(2) Ammien Marcellin, XVII, 7. Sunt et chasmatiæ, qui, grandiori motu patefactis subito voratrinis, terrarum partem absorbent, ut in atlantico mari Europæo orbe spatiosior insula.

(3) Arnobe, *Adversus gentes*, liv. I. Il croyait que cet évènement était contemporain de l'invasion des Assyriens sous Ninus.

(4) Tertullien, *De pallio*, 25. — *Apologétique*, 40, Memorat et Plato majorem Asiæ vel Africæ terram Atlantico mari ereptam.

(5) *Scholiaste de Platon* (édit. Didot. frag. IV, p. 442) : « N'hésitons pas à reconnaître que cette légende est peu vraisemblable. Proclus, dans son commentaire du Timée, parle bien de ce péplum, et ajoute qu'il représentait la victoire des Athéniens contre les barbares. mais il ne dit pas que ces bar-

l'Atlantide se trouva à peu près interrompue (1). C'est surtout dans les temps modernes, au moment où furent de nouveau agitées en Europe les questions qui jadis avaient passionné l'antiquité que la croyance à l'Atlantide rencontra de nombreux partisans. Colomb fut un de ses plus chauds défenseurs. Oviedo (2), l'historien des Indes, l'orientaliste Genebrard (3), Christophe Becman, le père Kircher (4), croient tous à l'Atlantide et expliquent sa disparition par le déluge biblique. Rudbeck (5), Eurenius (6), Baer (7), Tournefort (8), Van Eys (9), Olivier (10), Samuel d'Engel, Fabre d'Olivet, Carli, (11), de la Borde, Cadet, Bailly (12) et Delisle de Sales (13), pensent de même. Citons

bares étaient les Atlantes, et plus loin il ajoute que, dans cette même fête, les Athéniens célébraient aussi leur victoire contre les Perses et leurs autres victoires historiques. Les barbares représentés sur le peplum étaient donc, très probablement, des Perses et non des Atlantes ».

(1) Au sixième siècle, Cosmas Indicopleustes, *dans sa Topographie chrétienne* (Montfaucon, Nova collectio patrum et scriptorum graecorum, t. II, p. 114-125, 131, 136, 138, 186-192, 340-342) parle encore de l'Atlantide, mais pour l'accommoder à son système cosmographique. Avec ce singulier commentateur de Platon, on ne peut citer pour toute cette période qu'une carte de l'Atlantide qui figure dans un Macrobe du xe siècle. Cf. SANTAREM, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge*, II, 42.

(2) OVIEDO, *La historia general de las Indias.*

(3) GENEBRAD, *Chronographia sacra* (1580), liv. I. — BECMANN, *Historia. orbis terrarum* (1680). De insulis, § 5.

(4) KIRCHER, *Exercitatio de Atlantide Platonis. — Mundus subterraneus.*

(5) RUDBECK, *Atlantica sive Manheim vera Iapheti posterorum sedes ad patria.* Upsal, 1675.

(6) EURENIUS, *Atlantica Orientalis* (traduit du Suédois en latin par Renhorn), 1764.

(7) BAER, *Essai historique et critique sur les Atlantiques*, Paris, 1762. — Avignon, 1835.

(8) TOURNEFORT, *Voyage du Levant*, lettre XV, t. II.

(9) VAN EYS, *Dissertatio de Platone Mozaizante*, Francfort, 1715.

(10) OLIVIER, *Dissertation sur le Critias de Platon*, 1726. — SAMUEL D'ENGEL, *Comment l'Amérique a-t-elle été peuplée d'hommes et d'animaux ?* 1762.

(11) CARLI, *Lettres Américaines* (traduction Lefebvre de Villebrune) 1788. — DE LA BORDE, *Histoire abrégée de la mer du Sud* (1791).

(12) BAILLY, *Lettres sur l'Atlantide et sur l'histoire ancienne de l'Asie*, 1779.

(13) DELISLE DE SALES, *Histoire nouvelle de tous les peuples du monde, réduite aux seuls faits qui peuvent instruire et piquer la curiosité.*

encore au XIX[e] siècle Graves (1), Daviès, Latreille (2), Bory de Saint-Vincent, (3) de Fortia d'Urban, Bunsen, Villemain, Jolibois (4), Roisel (5), Deniset, Novo y Colson (6), de Botelha (7), les docteurs Ameghino et Lagneau (8), le professeur Borsari, qui reconnaissent la réalité historique de l'Atlantide. Il est vrai que leurs raisons ne sont pas toujours très sérieuses, et qu'ils prêtent le flanc aux attaques de leurs adversaires, mais nous ne voulions pour le moment que constater, dans les temps modernes, le grand nombre des croyants à l'Atlantide et la continuité de cette croyance à travers les âges.

Ce n'est pas tout que d'avoir pour soi la tradition historique : il faut encore que les données de la science ne combattent point cette tradition. Or, en s'en tenant au texte même de Platon, une grande île existait : elle a disparu. Ce phénomène est-il possible d'après les données de la géologie et de la physique générale du globe ?

Quand la terre se formait, de soudains cataclysmes, analogues à celui qui fit disparaître l'Atlantide, bouleversaient la face du monde. Ainsi que l'écrivait un de nos plus illustres contemporains, Darwin (9) : « Le temps viendra où les géo-

(1) Graves, voir plus loin, p. 131.

(2) Cadet, *Mémoires sur les jaspes et autres pierres précieuses de la Corse*, 1785. — Latreille, *Mémoires sur divers sujets d'histoire naturelle des insectes, de géographie et de chronologie*, 1810.

(3) Bory de Saint-Vincent, *Essai sur les îles Fortunées*. — Fortia d'Urban, *Essai sur quelques-uns des plus anciens monuments de la géographie*, 1802, t. I, p. 5. — Bunsen, *Egyptes place in universal history*, t. IV. p. 421.

(4) Jolibois, *Dissertation sur l'Atlantide*. — Villemain, *Histoire de la littérature française au* XIII[e] siècle, lettre XIV.

(5) Roisel, *Les Atlantes*, 1874.

(6) Novo y Colson, *la Ultima teoria de la Atlantide* (Société de géographie de Madrid).

(7) De Botelha, *Puebras geologicas de la existencia de la Atlantida*, 1881.

(8) D[r] Ameghino, *La Antiquedad del Hombre en el Plato* (1880). — D[r] Lagneau (Société d'anthropologie, 1864, p. 748. — 1880, p. 459).

(9) Darwin cité par Reclus (*La Terre*), p. 808. — Cf. Le préambule des

logues considéreront le repos de l'écorce terrestre pendant toute une période de son histoire comme aussi improbable que le serait le calme absolu de l'atmosphère pendant toute une saison de l'année ». Dès l'antiquité on peut citer de nombreux phénomènes qui présentent une grande analogie avec celui qui amena la ruine de l'Atlantide. « Démoclès, dans ses histoires, écrit Strabon (1), raconte que de terribles tremblements de terre furent autrefois ressentis en Lydie, en Ionie, et jusqu'en Troade, qui engloutirent des villages entiers, convertirent des marécages en lacs et submergèrent Troie sous les eaux de la mer. Par une cause analogue, l'île de Pharos, la Pharos d'Egygte, située naguère en pleine mer, n'est plus à proprement parler qu'une presqu'île ; Tyr et Clazomènes pareillement. Nous-même, lors de notre voyage à Alexandrie en Egypte, nous avons vu la mer, aux environs de Péluse et du mont Casius, se soulever tout à coup, inonder ses rivages, et faire de la montagne une île..... Démétrius de Callatis, dans son relevé des tremblements de terre ressentis en Grèce, nous apprend qu'une portion notable des îles Lichades et du Cenoeum fut engloutie, que Phalares même fut en quelque sorte rasée tout entière jusqu'au niveau du sol, qu'un même désastre eut lieu à Lamia et à Larissa, etc... Enfin, l'on rapporte que l'île Atalanta, près de l'Eubée, s'ouvrit juste par le milieu et livra passage aux vaisseaux, et qu'en certains endroits l'inondation y couvrit la plaine jusqu'à une distance de vingt stades ». Il serait facile de multiplier les exemples (2) : ainsi l'Acarnanie et l'Achaïe sont couvertes presque entièrement par les eaux des golfes d'Ambracie et de Corinthe. La Propontide

Epoques de la Nature de Buffon : « La nature s'est trouvée dans différents états, et la terre a pris successivement des formes différentes. Les cieux eux-mêmes ont varié, et toutes les choses de l'univers physique sont, comme celles du monde moral, dans un mouvement continuel de variations successives ».

(1) Strabon, I, 3, 17.

(2) Id., I, 3, 20.

et le pont Euxin submergent de vastes plaines en Asie et en Europe. Tantôt la mer se creuse un chemin à travers l'Hellespont et le Bosphore de Thrace (1), tantôt elle sépare la Sicile de l'Italie, Chypre de la Syrie, Eubée de la Béotie, l'Afrique de l'Espagne, la Gaule de la Grande-Bretagne, ou bien elle engloutit Pyrrha et Aulissa, Helice et Bura dans le golfe de Corinthe, la majeure partie de l'île de Cos et la moitié de Tyndaris en Sicile. Quelquefois c'est au milieu des terres que s'affaissent le mont Cybotus et la ville de Curète, ainsi que Sipylus de Magnésie. Un continent tout entier disparaît même, au grand effroi des contemporains, la terre Lyctonienne ou Lycaonienne.

Tous ces phénomènes se sont produits à l'époque historique. Ils sont tout aussi prouvés que l'affaissement, au VIe siècle de notre ère, de la ville d'Herbadilla que recouvre aujourd'hui le lac de Grandlieu (2), ou que la brusque séparation des îles Jersey, Guernesey et autres d'avec le Cotentin (3) ; ou que la formation du Zuydersée en 1170 (4) ; du Dollartsée en 1277 et 1287 ; du Biesboch en 1421 ; ou que le tremblement de 1663, qui causa de si terribles ravages au Canada et changea en un espace immense, entrecoupé de lacs et de ruisseaux, près de cent lieues de pays autrefois occupées par des montagnes et des rochers ; ou que le tremblement de 1566 qui abîma sous les eaux plus de soixante lieues carrées dans la province chinoise de Chansi ; ou que la disparition sous les eaux, en 1819, sur une étendue de quatre-vingt-quatre lieues carrées, de la plaine de Sindrée aux bouches de l'Indus (5) ; ou que l'effroyable éruption du Krakatau en 1882, dont on ressentit les secousses sur

(1) ORPHÉE, *Poème des Argonautes* (édit. Tauchnitz), V. 128-169.

(2) PEUCHET et CHANLAIRE, *Description topographique et statistique de la France.*

(3) ELISÉE RECLUS, *La France*, p. 593, 639-649.

(4) ID., *L'Europe septentrionale*, p. 222-224.

(5) ZURCHER et MARGOLLÉ, *Le Monde sous-marin*, p. 271.

d'énormes espaces (1). Ce n'est donc pas une exagération poétique (2) ou une fantaisie d'artiste qui a inspiré ces beaux vers à Ovide (3) :

Vidi ego, quod fuerat quondam solidissima tellus,
Esse fretum ; vidi factas ex æquore terras,
E procul a pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis :
Quodque fuit campus, vallem decursus aquarum
Fecit, et eluvie mons est deductus in æquor,
Eque paludosa siccis humus aret arenis.

Le grand cataclysme qui détruisit l'Atlantide ne ressemble-t-il pas à tous ceux que nous venons d'énumérer ? Sans doute, un tel bouleversement ne s'est pas accompli à l'époque historique ; Platon lui-même en fixe la date à neuf mille ans avant lui ; mais ce n'est pas une raison pour le nier. Sans qu'il soit besoin de recourir aux milliers de siècles de la chronologie chinoise ou indoue, nul aujourd'hui n'ignore que l'univers existait bien avant les six mille ans de la chronologie classique. Par conséquent, puisque la tradition historique et la science sont d'accord pour reconnaître l'existence de l'Atlantide, n'hésitons pas à nous ranger parmi ceux qui croient à l'authenticité du récit Platonicien.

L'Atlantide a existé : mais quelle était sa position ? Les opinions varient à l'infini. Les uns ont pensé, avec Rudbeck (4),

(1) EDMOND COTTEAU, *Krakatau et le Détroit de la Sonde* (Tour du Monde, 1886).

(2) Plusieurs savants : président de Brosses, Forster, Dumont d'Urville, Broca, Moerenhout, Martin de Moussy, etc., pensent que jadis existait dans le Pacifique un grand continent, déterminé par les îles Havaï, les Marquises et la Nouvelle-Zélande, qui ne seraient que les sommets des terres englouties. Ce n'est qu'une hypothèse, mais fort légitime ; à plus forte raison pouvait jadis exister dans l'Atlantique un continent dont les Antilles, les Açores, etc., seraient comme les dernières arêtes. — Cf. DE BROSSES, *Navigations aux terres Australes*. — GABRIEL LAFOND, *Bulletin de la Société de géographie* (juin 1867).

(3) OVIDE, *Métamorphoses*, liv. XV.

(4) Voir pour l'exposé de ces divers systèmes et leur réfutation GAFFAREL, *L'Atlantide* (Revue de géographie, 1880).

que l'Atlantide était l'ancienne Suède, et les autres, avec Hœfer, les provinces septentrionales de l'Allemagne baignées par la Baltique. Bailly retrouvait l'Atlantide dans le Spitzberg, et Delisle de Sales dans la Méditerranée. Kirchmaïer la plaçait en Afrique, dans l'ancien lac Triton, et Jolibois dans les régions de l'Atlas et du Sahara. Un savant contemporain, dont il est difficile de résumer la compétence, Berlioux (1), a cru retrouver dans l'Afrique Septentrionale l'emplacement de l'Atlantide, et a même essayé de raconter l'histoire des rois Atlantes. C'est encore une opinion peu commune que celle du Flamand Grave (2) et de l'Anglais Davies qui prétendaient découvrir l'Atlantide en Hollande. D'autres savants, également étranges dans leurs conceptions, Van Eys en 1715, l'avocat Marseillais Claude Olivier en 1726, le Suédois Eurénius en 1754, et Baër en 1762, dirigeaient leurs recherches vers la Palestine, Latreille vers la Perse, Moreau de Jonnès (3) en Crimée. Tous ces écrivains n'ont, de parti pris, voulu tenir aucun compte du texte de Platon. Ils ont placé l'Atlantide soit en Europe, soit en Asie, en deçà, par conséquent, des colonnes d'Hercule, et presque tous ont voulu la reconnaître dans des contrées encore existantes. C'en est assez pour démontrer le mal fondé de leurs théories.

(1) Berlioux, *Histoire de l'Atlantis et de l'Atlas primitif*, 1883.

(2) Voici le titre exact de l'ouvrage de Grave : nous le citons à cause de la rareté du livre et de son étrangeté : « *République des Champs-Elysées ou Monde ancien, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Elysées et l'Enfer des anciens sont les noms d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les îles du Bas-Rhin... que les Elyséens, nommés aussi sous d'autres rapports Atlantes, Hyperboréens, Cimmériens, ont civilisé les anciens peuples, y compris les Egyptiens et les Grecs, que les dieux de la fable ne sont que les emblêmes des institutions sociales de l'Elysée, que la voûte céleste est le tableau de ces institutions et de la philosophie des législateurs Atlantes*, etc. » — Davies soutint la même thèse dans ses *Antiquæ linguæ Britannicæ rudimenta.*

(3) Moreau de Jonnès, *Géographie préhistorique, l'Atlantide*, p. 103-137.

D'autres savants, mieux inspirés, ont, conformément aux indications Platoniciennes, cherché l'Atlantide au-delà des colonnes d'Hercule, mais ils ont eu le tort de la placer en Amérique, oubliant qu'elle n'existait plus.

Dès 1553 Gomara affirmait que l'Atlantide correspondait à l'Amérique (1) ; en 1561 Guillaume de Postel, le savant orientaliste, alléguait une prétendue étymologie mexicaine pour proposer d'appeler Atlantis le nouveau continent (2). Wytfliet, un des meilleurs géographes du XIV[e] siècle, établissait l'identité de ces deux continents (3). Bacon y croyait aussi, mais dans un ouvrage de pure fiction et qui est resté inachevé (4). Le Suisse Bircherodius essayait de prouver qu'il fallait chercher du côté de l'Amérique la position de l'ancienne Atlantide (5). Lamothe Levayer (6), le sceptique et érudit auteur de la *Géographie du Prince*, voyait « dans le Timée et le Critias quelque petite apparence de l'Amérique ». Sainte-Croix (7) et Carli (8) étaient du même avis. Ce dernier, dans ses *Lettres américaines*, a même dépensé beaucoup de science et d'imagination pour prouver sa thèse. Il est vraiment singulier que ni lui ni ses devanciers n'aient été arrêtés par le texte de Platon, bien affirmatif sur ce point, que l'Atlantide a disparu en une seule nuit à la suite d'un effroyable cataclysme et qu'il est par conséquent inutile de la chercher dans une région encore existante. Emportés par leur désir de retrouver l'Atlantide au Nouveau-Monde, ils ont oublié que l'Atlantide n'existait plus. Quelques cartographes

(1) Gomara, *Historia de las Indias*, fol. 119.

(2) Postel, *Cosmographicæ disciplinæ compendium cum synopsi rerum toto orbe gestarum*, p. 13 et 57.

(3) Wytfliet, *Histoire universelle des Indes orientales et occidentales*, p. 60.

(4) Bacon, *Nova Atlantis*, 1638, p. 364.

(5) Bircherodius, *De orbe novo non novo*, Altorf, 1683.

(6) Lamothe-Levayer, *Géographie du prince*, p. 21.

(7) Sainte-Croix, *De l'état et du sort des anciennes colonies*, p. 24.

(8) Tout le deuxième volume de l'ouvrage de Carli (traduction Lefebvre de Villebrune.

ont partagé ces illusions. A la fin du XVII[e] siècle, Guillaume Sanson (1) publiait dans son grand atlas une carte de l'Amérique partagée entre les fils d'Atlas, et il intitulait gravement cette fantaisie géographique : *Novus orbis, potius altera continens, sive Atlantis insula a M. Sanson antiquitati restituta, nunc demum majori forma delineata, et in decem regna juxta decem Neptuni filios distributa, præterea insulæ nostræque continentis regiones quibus imperavere Atlantis reges, aut quas armis tentavere*. Le croirait-on ? Un autre cartographe, Robert de Vaugondy (2), partageait encore l'Amérique entre la postérité d'Atlas dans son *Orbis Vetus in utroque continente juxta mentem Sansonianam distinctus nec non observationibus astronomicis redactus*. Tout récemment, au congrès des Américanistes de Copenhague, qui eut lieu en 1883, un fantaisiste, M. Stephens Blackett (3), n'affirmait-il pas que l'on retrouve les races qui habitaient les différentes parties de l'Amérique lors de la conquête espagnole en les comparant avec les races que les anciens auteurs ont nommées comme habitant l'Atlantide. Ainsi les Titanides correspondent aux Totonaques, Iapetus aux Zapotèques, Atlas aux Aztlans, Maia aux Maïas, Typhaeus aux Tapys, indiens de l'Amérique du Sud, etc. Ces singularités géographiques, pour ne pas les qualifier plus sévèrement, ne sont qu'un jeu d'esprit, et c'est décidément hors de l'Amérique qu'il nous faut chercher l'emplacement de l'Atlantide.

Nous avons essayé plus haut d'établir que l'Atlantide se trouvait jadis dans l'immense espace que déterminent les Açores, les Canaries, la mer des Sargasses et les Antilles. Nous n'avons

(1) Carte 82 de l'atlas de 1689.

(2) Editions de 1748 et 1762. Les Etats-Unis formaient la part de Gadeiros et le Mexique celle d'Atlas, dont la capitale s'élevait sur l'emplacement de Mexico. Amphères avait pour lui le Venezuela et la Guyane. Le Pérou appartenait à Evemon, la Bolivie et le Paraguay à Mnésée, la Confédération Argentine à Mestor. Plus modestes ou moins bien partagés, Azaes, Elasippes et Diaprepes se contentaient du Chili et de la Patagonie.

(3) BLACKETT, *The lost history of America* (Congrès de Copenhague, p. 139.

pas à revenir sur cette démonstration, que nous nous sommes efforcé de rendre probante. On nous pardonnera d'avoir insisté sur ce problème historique, non seulement à cause de son importance, mais aussi parce qu'il se rattachait directement à notre sujet. Il est certain que la croyance à l'Atlantide ne fut pas sans avoir une grande influence sur la découverte de l'Amérique. Colomb y croyait. Tous ses contemporains y crurent également, et, dans l'antiquité, ce fut certainement la tradition que l'on conserva avec le plus de soin, et que l'on se transmit avec le plus d'exactitude de génération en génération. Il était donc nécessaire d'en parler longuement et de prouver comment à travers les âges, et par un travail inconscient de l'esprit humain, ces vagues notions se transformèrent peu à peu, et aboutirent aux merveilleuses découvertes maritimes du XV[e] et du XVI[e] siècle.

La tradition de l'Atlantide n'est pas la seule que nous ait léguée l'antiquité relativement à l'existence d'un continent au-delà des mers connues et dans la direction de l'ouest. Plutarque a conservé le souvenir du continent Cronien, et Elien celui de la Méropide.

Le continent Cronien est mentionné dans le traité de Plutarque intitulé *De facie in orbe lunæ* (1). C'est un résumé dogmatique des opinions de l'antiquité sur notre satellite. Un certain Sylla raconte à Lamprias, frère de Plutarque, qu'il a rencontré à Carthage un étranger fort au courant de toutes les sciences. Cet étranger venait d'acquérir du renom en découvrant des parchemins sacrés qu'on avait transportés secrètement hors de l'ancienne ville, quand elle avait été détruite. Il arrivait d'une île mystérieuse située dans les profondeurs de l'Océan Atlantique. Il y était resté trente années, remplissant les fonctions de prêtre de Saturne, et la décrivit en ces termes à Sylla : (2)

(1) PLUTARQUE, *De facie in orbe lunæ* (édition Didot), p. 1151-1153, § 29.
(2) Traduction BÉTOLAUD (*Œuvres morales*), t. IV, p. 179.

« Rien ne s'oppose à ce que je débute à la façon d'Homère : Ogygie est une île éloignée en la mer, à cinq journées de navigation de la Grande Bretagne et à l'ouest (1). Trois autres îles, à égales distances de cette île et entre elles, sont placées en avant et tout à fait vers le point où le soleil se couche pendant l'été. Dans une de ces îles, suivant les traditions mythologiques des Barbares, Saturne fut emprisonné par Jupiter. Sous la surveillance de son fils, il résidait dans la plus reculée et au delà de la portion de mer qu'on appelle mer Saturnienne. Les barbares ajoutent (2) que le grand continent qui entoure en cercle la grande mer, un peu moins éloignée des autres îles, est à environ cinq mille stades d'Ogygie, et que l'on ne peut y aborder qu'avec des bâtiments à rame. Les eaux en effet ne permettent qu'une lente navigation, et sont rendues bourbeuses par la quantité de vase qu'y déposent de nombreux affluents venus de terre ferme. Il en résulte de tels atterrissements que la mer en est épaissie : elle prend une sorte de consistance, à ce point qu'on l'a cru glacée. La partie de ce continent qui longe la mer est occupé par des Grecs (3). Ils s'étendent sur un golfe qui n'a pas moins d'étendue que les Paludes Méotides, et dont l'embouchure répond précisément en ligne droite à celle de la mer Caspienne. Ils s'appellent et s'estiment des continentaux, et ils donnent le nom d'insulaires (4) à ceux qui habitent notre sol, attendu qu'il est entouré par la mer de tous les côtés.

D'après eux, aux peuples de Saturne se mêlèrent plus tard

(1) Ὠγυγίη νῆσος... δρόμον ἡμερῶν πέντε Βρεττανίας ἀπέχουσα πλέοντι πρὸς ἑσπέραν. Ἕτεροι δὲ τρεῖς ἴσον ἐκείνης ἀφεστῶσαι καὶ ἀλλήλων, προκεῖνται μάλιστα κατὰ δυσμὰς ἡλίου θερινάς.

(2) Τὴν δὲ μεγάλην ἤπειρον, ὑφ' ἧς ἡ μεγάλη περιέχεται κύκλῳ θάλαττα, τῆς Ὠγυγίας περὶ πέντα κισχιλίους σταδίους κωπήρεσι πλοίοισ κομιζομένῳ.

(3) Τῆς δὲ ἠπείρου τὸ πρὸς τῇ θαλάττῃ κατοικεῖν Ἑλλήνας περὶ κόλπου οὐκ ἐλαττόνω τῆς Μαιώτιδος.

(4) Καλεῖν δὲ καὶ νομίξειν ἐκείνους, ἠπειρώτασ μὲν αὐτούς, νησιώτας δὲ τοὺς ταύτην τὴν γὴν κατοικοῦντας.

ceux qui, venus avec Hercule, furent laissés dans cette contrée ; et l'élément grec, déjà éteint et dominé par l'influence de la langue, des lois et du régime barbares, se trouva comme ranimé grâce à cette adjonction qui lui donna une nouvelle puissance et un nouveau développement. Voilà pourquoi chez eux les premiers honneurs sont pour Hercule et les seconds pour Saturne.

Quand l'étoile de Saturne, par nous appelée Phémon, et par eux Nyctouros (gardien de la nuit), est arrivée au signe du Taureau, ce qui exige une révolution de trente ans, ils procèdent à un sacrifice préparé longtemps d'avance, On organise aussi une expédition maritime dans les conditions suivantes : Des habitants désignés par le sort montent chacun sur un nombre égal d'esquifs ; là ils ont soigneusement ménagé tout ce qui est nécessaire pour un voyage à rame sur une mer aussi étendue, et pour un aussi long séjour en pays étranger. Une fois partis, nos navigateurs éprouvent, on le conçoit bien, des fortunes diverses. Ceux qui ont échappé aux hasards de la mer commencent par aborder dans les îles opposées, où habitent des Grecs. Là ils voient le soleil se dérouler moins d'une heure durant trente jours. C'est là ce qui constitue la nuit. C'est une espèce de crépuscule léger, entre chien et loup comme on dit, et qui régne après le coucher du soleil. Ils restent là durant quatre-vingt-dix jours, au milieu d'hommages, de soins affectueux, et estimés, proclamés personnages saints ; après quoi les vents les remportent de nouveau au delà de la mer. Nuls autres n'habitent leurs îles, à l'exception d'eux mêmes et de ceux qui y furent envoyés avant eux. Il leur est permis de retourner dans leur patrie, quand ils ont été voués treize ans au culte du Dieu ; mais ils préférèrent naturellement, pour la plupart, terminer là leur séjour ; les uns par habitude, les autres parceque, sans travail et sans embarras, tout leur est fourni en abondance pour les sacrifices et les cérémonies du culte, ou bien en raison de ce qu'ils s'occupent toujours de certaines études savantes et de philosophie.

Rien de plus merveilleux que la nature de cette île. L'air y est d'une douceur charmante. Quelques uns pensaient à la quitter. Le Dieu les en empêcha en venant se présenter à eux comme on ferait à des familiers et à des amis... Pour ce qui est de Saturne lui-même, il réside dans une grotte profonde. Il y est endormi sur un rocher étincelant comme de l'or, et c'est le sommeil que Jupiter a imaginé de lui donner pour lien. Des oiseaux qui ont établi leur demeure sur le haut d'un rocher viennent en voltigeant apporter au Dieu l'ambroisie. L'île entière est parfumée d'une odeur délicieuse qui s'exhale de ce rocher comme d'une source.... ».

Strabon (1) n'aimait pas le genre bâtard qui consiste à mêler, non par ignorance, mais comme simple ornement poétique, le mythe à l'histoire.. Ces mythes pourtant ne sont pas un simple divertissement de l'esprit. Ils tiennent à un système d'opinions antiques, dont certaines parties sont parvenues jusqu'à nous. La légende, conservée par Plutarque, est sans doute un de ces fragments. On pourrait, en effet, dans cette légende, distinguer deux parties : la première toute mythique et la seconde géographique. Nous ferons bon marché de la partie mythique Elle se rattache vraisemblablement au culte mystérieux de Saturne, de cette vieille divinité toujours refoulée vers l'ouest et le nord-ouest, comme si les brouillards et les glaces de ces contrées avaient pu la faire disparaître. Le nom de mer de Saturne, en effet, ne s'appliqua-t-il pas d'abord à l'Adriatique (2), puis aux mers qui baignent l'Europe au nord-ouest (3) et enfin à l'Océan septentrional (4) ? La seconde partie au contraire est plus réelle. Elle se rattache à la géographie des temps historiques et nous fait comme entrevoir les régions boréales, dont on soupçonnait

(1) Strabon, I, ii, xi.

(2) *Scholiaste d'Apollonius*, IV, 327.

(3) *Argonautiques*, V, 1029. — Denys le Periégète, V, 32.

(4) Plutarque, ut supra. — Creuzer, *Symbolique* (traduction Guigniaut), t. II, p. 213, 215, 225.

l'existence. Essayons de dégager ce qu'il peut y avoir de vrai ou tout au moins de vraisemblable dans ce récit.

Dans la direction de l'ouest-nord-ouest, et au-delà de la Grande-Bretagne, s'étendent donc un certain nombre d'îles, dont la plus reculée est éloignée de vingt jours de navigation. Il serait assez difficile de préciser la situation de ces îles : remarquons néanmoins que de l'extrémité de l'Ecosse aux Féroë, des Féroë à l'Islande et de l'Islande au Groenland, même avec les faibles moyens de navigation dont disposaient les anciens et en tenant compte du peu de précision des renseignements de ce genre, on pouvait aller facilement en vingt ou vingt-cinq jours de la Grande-Bretagne au Groenland en passant par ces îles intermédiaires. De plus, l'Ecosse, les Féroë, l'Islande et le Groenland sont à peu près à égale distance les unes des autres et toutes dans la direction indiquée de l'ouest-nord-ouest. Enfin on avait déjà observé dans ces parages les phénomènes météorologiques, qu'on y étudie encore aujourd'hui. Ne sait-on pas en effet que, sous le cercle polaire, au solstice d'été, le soleil est presque toujours sur l'horizon ? Le 24 juin, au moment de son coucher, il l'effleure, pour ainsi dire, sans disparaître entièrement, et remonte tout de suite après. Le moine Dicuil, dans son naïf et grossier langage, disait que « cette nuit était assez claire pour qu'on pût enlever les poux de sa chemise » (1).

Ainsi donc, au delà de la Grande-Bretagne, et dans une région où le soleil, pendant près d'un mois, est presque toujours au dessus de l'horizon, c'est-à-dire dans la région boréale, les Grecs auraient découvert quelques îles. Ils seraient même allés plus loin, et auraient abordé un grand continent, qui entourait l'Océan (2). Cinq mille stades, environ deux cent cinquante

(1) Dicuil, *De mensura orbis*, § VIII, 2 : « Ita ut nihil tenebrarum in minimo ipso spatio fiat, sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in præsentiam solis potest ».

(2) Ne serait-ce point les îles dont Pline parle en ces termes (*Histoire naturelle*, IV, 15) : « Timaeus historicus a Britannia introrsus sex dierum navi-

lieues, séparaient ce continent de l'île Ogygie. Les côtes, et surtout celles d'un golfe aussi grand que le Palus Méotides étaient habitées par des Grecs. On ne se servait dans ce pays que de bateaux à rames, car la navigation était lente et difficile, à cause de la grande quantité de vase déposée par les cours d'eau, ou bien encore de la glace qui embarrassait la surface des flots. Quel est ce continent entouré par l'Océan? Quel est ce golfe dont la navigation est si dangereuse? Certes nous ne nous chargerons pas de résoudre le problème. Quelques géographes ont été plus affirmatifs. Horn se déclare en faveur du Groenland (1). Ortelius se prononce pour l'Amérique (2). On est même allé jusqu'à prétendre que le golfe, aussi grand que le Palus Méotis, correspondait à la mer d'Hudson ou au détroit de Baffin. Nous ne pouvons qu'enregistrer ces opinions, et constater que les Grecs croyaient à l'existence d'un continent au delà de ces îles boréales, dont la situation correspondrait en effet assez exactement à celle de l'Amérique.

Est-ce à dire qu'il faille prendre à la lettre les indications de Plutarque? Assurément non. Dans cette description des îles et du continent Cronien, il a donné libre carrière à son imagination. Si, comme il le prétend, des Grecs étaient établis depuis des siècles sur les rivages de ce golfe, s'ils se considéraient comme habitants d'un continent, et traitaient leurs compatriotes d'insulaires, si en un mot ils avaient conservé le souvenir de leur origine, ils ne se seraient pas abâtardis au contact de leurs

gatione abesse dicit insulam Mictim... ad eam Britannos navigiis vitilibus, coris circumsutis, navigare. Sunt qui et alias prodant, Scandiam, Dumnam, Bergos, maximanque omnium Nerigen, ex qua Thulen navigetur ».

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 155 : « Gronlandiæ nomen etiam antiquissimis geographis notum. Quid illud mare, quod supra Rubeas et Scandiam est, Cronium dixerunt ab ei adjacente Cronia, sive Saturni insula, quam etiam Ogygiam vocarunt, ut ex Plutarchi libro de imaginibus in Luna patet ».

(2) Ortelius, *De orbe terrarum* : « Ego quoque hujus (*Americæ*) mentionem fieri a Plutarcho, in facie de orbe lunæ, sub nomine magni continentis, puto ».

voisins, ils n'auraient oublié ni leur langue, ni leurs usages ; ils auraient en un mot laissé des traces visibles et durables de leur séjour. Peut-être le philosophe de Chéronée a-t-il simplement cherché à flatter l'amour-propre de ses vaniteux concitoyens ; mais, tout en faisant la part de la fantaisie, nous croyons que le fond même du récit n'a pas été inventé. Les Grecs ont réellement entendu parler d'îles et de continents situés au delà de l'Atlantique, et dans la direction de l'ouest. Peut-être même quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils aventurés dans ces lointains parages, car il est telle circonstance du récit de Plutarque qu'il est difficile d'inventer, par exemple la permanence du soleil au dessus de l'horizon à certaines époques de l'année et la difficulté de la navigation dans ces mers. Or les mêmes phénomènes physiques se reproduisent encore aujourd'hui dans les mêmes contrées, et, si Plutarque dans son récit a précisément indiqué le seul endroit de notre hémisphère où s'accomplit ce singulier phénomène, et une des rares mers où la glace entrave la navigation, c'est sans doute qu'il les connaissait, vaguement peut-être, mais enfin d'une façon quelconque. Les ornements de style et les fantaisies mythiques tiennent, il est vrai, trop de place dans son récit, mais les inventions grecques n'anéantissent pas la réalité du fond. Plutarque s'est fait comme l'interprète d'événements réels, qu'il peut avoir arrangés à sa guise. Ayant entendu parler d'îles lointaines, de grandes terres découvertes dans un pays étranger, au delà de l'Atlantique, il trouva l'occasion excellente pour associer la vraisemblance géographique aux mythes religieux. Il lui fallait pour servir de résidence cachée à Saturne quelque Ogygie Homérique, quelque île lointaine dont tous soupçonneraient l'existence et personne ne connaîtrait la position précise. Cette île sera le pays d'où jadis, d'où peut-être hier, revenaient les marins dont il écoutait les récits merveilleux. Aussitôt il brodera sur ce thème, en respectant autant que possible la vraisemblance, et c'est ainsi que des brouillards de la fable ou des récits obscurs de quelque grec anonyme sortirent le continent Cronien et les îles qui l'avoisinaient.

La Méropide, dont Elien (1) a raconté l'histoire, n'a peut-être pas plus existé que l'Atlantide ou que le continent Cronien, ou du moins il est tout aussi difficile d'assigner une position exacte à ce nouveau continent qu'aux terres décrites par Platon et par Plutarque, mais le récit d'Elien, dont nous allons donner une rapide analyse, prouve, de même que les traditions conservées par le philosophe et l'historien grecs, la perpétuité de la croyance à l'existence d'une grande terre occidentale.

Silène, roi de Carie ou de Mélos suivant les uns, de Nysa en Afrique suivant les autres, joyeux compagnon et gai buveur, avait mis en pratique, plusieurs siècles avant Epicure, la philosophie du bonheur. Jupiter l'avait pourtant choisi comme précepteur de son fils Bacchus, car Silène cachait sous une apparente bonhommie une science profonde, et, quand il discutait quelque question morale ou philosophique, on l'écoutait avec respect et admiration. Seulement ce n'était pas chose aisée que de l'arracher à ses plaisirs habituels. Il fallait user de ruse et de violence. Midas, roi de Phrygie, le fameux Midas dont les longues oreilles ne sont peut-être qu'un symbole de son ardeur à l'étude, attira Silène à sa cour, et, usant du même subterfuge que le Chromis et le Mnasyle de Virgile, parvint à lui arracher quelques-uns de ses secrets. Dans un de ses savants entretiens, son hôte lui décrivit, en détail, un continent mystérieux, la Méropide, et ce sont les fragments de cette description, jadis écrite par Théopompe, qu'Elien nous a transmis.

L'Europe, l'Asie et l'Afrique sont des îles, autour desquelles circule l'Océan (2). En dehors de ce monde existe un continent unique, d'une immense étendue. Il est peuplé de grands animaux. Les hommes qui l'habitent ont une stature double de la nôtre, et la durée de leur vie s'allonge dans la même proportion.

(1) ELIEN, *Histoires variées*, III, 3 (édition Didot, p. 329).

(2) ID., id. « Τὴν μὲν Εὐρώπην καὶ τὴν Ἀσίαν καὶ τὴν Λιβυήν νήσους εἶναι, ἅς περιῤῥεῖν κύκλῳ τόν Ὠκεανόν, ἤπειρον δὲ εἶναι μόνην ἐκείνην τὴν ἔξω τούτου τοῦ κόσμου, κ. τ. λ ».

Ils ont beaucoup de grandes villes et sont régis par des mœurs et des usages tout à fait différents des nôtres. Silène rapportait que deux de ces villes surtout étaient importantes. Elles ne se ressemblaient en rien. L'une se nommait la guerrière (Makkimos) et l'autre la pieuse (Eusebès). Les Eusebiens vivent toujours en paix. Ils ont de grandes richesses. Ils n'ont pas besoin pour récolter les productions de la terre de charrues et de bœufs ; ils n'ont l'habitude ni de cultiver leurs champs ni de les ensemencer. Ils sont exempts de toute maladie, et passent de la vie à la mort le sourire sur les lèvres et le cœur joyeux. Ils sont si vertueux, si ennemis de toute dispute que les Dieux eux-mêmes résident souvent parmi eux. Les Makkimiens, au contraire, sont très belliqueux. Ils naissent avec leurs armes, et sont toujours en guerre. Ils ont soumis à leur domination les peuples voisins. Cette seule cité est la maîtresse d'un nombre considérable de peuples. Près de deux cents myriades d'habitants vivent dans cette ville. Ils meurent quelquefois de maladie, mais c'est un accident fort rare : c'est dans les combats surtout qu'ils périssent, à coups de massue ou de pierres, car ils ne peuvent être blessés par le fer. Ils possédent une quantité considérable d'or et d'argent, à tel point que l'or est chez eux moins estimé que chez nous le fer. Silène racontait que les Makkimiens avaient eu autrefois l'intention de conquérir nos îles. Ils passèrent l'Océan au nombre de mille myriades de soldats, et arrivèrent jusque chez les Hyperboréens ; mais quand ils apprirent que nous regardions comme heureux ces peuples, dont la vie s'écoulait obscure et sans gloire, ils méprisèrent une telle conquête et dédaignèrent d'aller plus loin.

La plus étonnante partie du récit de Silène était la suivante : « Des hommes appelés Méropes habitaient dans ce continent des îles nombreuses et peuplées. Cette région se terminait à une sorte d'abîme, appelé Anostos, ou sans retour. Il n'était ni ténébreux, ni lumineux, mais rempli d'une amosphère opaque, sombre et rougeâtre. Dans la contrée coulaient deux fleuves,

dont l'un s'appelait *Volupté* et l'autre *Tristesse*. Ils étaient l'un et l'autre bordés d'arbres qui ressemblaient à de grands platanes. Les fruits qui poussaient sur les arbres du fleuve *Tristesse* avaient une singulière propriété : celui qui les goûtait fondait en larmes, passait le reste de sa vie dans les pleurs, et finissait par mourir de chagrin. Les fruits cueillis sur les rives du fleuve *Volupté* produisaient un effet tout contraire. Celui qui en goûtait perdait le désir de ce qu'il avait le plus recherché. Il oubliait ce qu'il avait le plus chéri, et, rajeunissant graduellement, repassait tour à tour de la vieillesse à l'âge viril, à la jeunesse, à l'adolescence et au premier âge, jusqu'à ce qu'enfin il retournât au néant ».

Elien n'accordait aucune confiance à Théopompe. Il le considérait comme un simple mythologue et non comme un historien. « Si quelqu'un trouve vraisemblable le récit de l'écrivain de Chio, dit-il (1), libre à lui. Pour moi, sur ce point comme dans ses autres ouvrages, c'est un insigne arrangeur de fables ». Pas plus qu'Elien, nous ne croyons aux fleuves merveilleux, aux arbres étranges et à l'abîme sans issue de la Méropide. Nous n'admettons pas davantage l'existence des Eusebiens et des Makkimiens. Le récit de Théopompe est sans doute un roman sentimental. Il a voulu, comme Morus ou Cabet, décrire les merveilles d'une terre idéale, ou bien encore, comme Swift, faire la satire de ses contemporains : mais, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les ouvrages de fiction, cette histoire, dont les héros portent des noms de fantaisie, et dont l'action se passe dans un pays imaginaire, n'en est pas moins réelle par quelque point. N'a-t-on pas retrouvé dans le grand Cyrus de M[lle] de Scudéry un récit détaillé et fort exact de la bataille de Rocroy ? Il en est peut-être de même de la Méropide de Théopompe. C'est une allégorie, mais, malgré les ornements ridicules

(1) Elien, *ut supra*. Καὶ ταῦτα εἴ τῷ πίστος ὁ Χῖος λέγων πεπιστεύσθω, ἐμοὶ δὲ δεῖνος εἶναι δοκεῖ μυθόλογος καὶ ἐν τούτοις καὶ ἐν ἄλλοις δέ.

et les fabuleux récits qui la déparent, elle repose probablement sur quelque fait authentique. On peut, par conséquent, sous les voiles qui la recouvrent, trouver un fond de réalité.

Quelle est cette vérité ? Nous ne prétendons pas, avec Lefebvre de Villebrune, le traducteur de Carli, que le passage d'Elien nous transporte au Pérou ou au Mexique, surtout si, au lieu de Makkimoi, on lisait Makkikoi (1) ; nous ne croyons pas non plus avec Perizonius (2), un des plus savants commentateurs d'Elien, que les anciens avaient eu quelque vague connaissance de l'Amérique : on peut néanmoins affirmer que l'auteur de ce fragment s'est emparé d'une vieille tradition, et l'a transformée en allégorie, en satire ou en roman. L'indication de cette contrée occidentale, la singulière conformité que l'on a pu constater entre les Atlantes et les Makkimiens, qui eux aussi se dirigent de l'ouest à l'est pour conquérir le monde, toutes ces coïncidences ou plutôt toutes ces analogies nous démontrent que les anciens n'ont jamais cessé de croire à l'existence de vastes continents au-delà des mers.

Atlantide, continent Cronien et Méropide, tels sont donc les trois noms autour desquels on a bâti d'audacieuses théories, mais qui du moins affirment la perpétuité des traditions relatives à l'existence d'un grand continent occidental.

Avec le progrès des temps peu à peu les notions se précisent. Aux vagues traditions succèdent les conjectures, dont quelques-unes seront marquées d'un caractère scientifique, et frayeront la voie aux prochaines découvertes.

II. — Les Théories.

Parmi ces conjectures, il en est une très familière à l'antiquité,

(1) Carli, *Lettres Américaines*, t. II, p. 41.

(2) Elien, édition Perizonius (1701), p. 217 : Non dubito quin veteres aliquid sciverint, quasi per umbram et caliginem, de America ».

et qui exerça une grande influence sur l'esprit des voyageurs et des géographes. Colomb l'invoquait encore quand il cherchait à faire approuver ses projets. Elle est relative à l'existence d'un continent au-delà de l'Atlantique, d'une terre opposée à la nôtre, ou, pour employer l'expression consacrée, d'une antichtone.

Ainsi que le remarque Humboldt (1), « l'idée de l'existence probable de quelque autre masse de terre, séparée de celle que nous habitons par une vaste étendue de mer, devait se présenter dès les temps les plus reculés. Il paraît si naturel à l'homme de rêver à quelque chose au-delà de l'horizon océanique, que, même à l'époque où la terre était considérée comme une surface plane ou légèrement concave, on pouvait croire qu'au-delà de la ceinture de l'Océan homérique il y avait quelque habitation des hommes, une autre οἰκουμένη, le lokaloka des mythes indiens ». Sans doute divers préjugés empêchèrent longtemps les anciens de croire qu'ils pouvaient directement connaître ces terres mystérieuses, mais ils en eurent toujours comme le pressentiment. Les plus grands esprits sont unanimes sur ce point. Un passage obscur d'Anaxagore, conservé par Simplicius (2), est relatif à un autre monde, non pas imaginaire, ni perçu uniquement par l'intelligence, mais réel et tombant sous les sens. Pythagore (3) croyait aux antipodes, et son disciple Philolaüs (4) supposait que la terre et son antichtone se mouvaient parallèlement dans un orbite commun autour du soleil. Platon (5) et Aristote (6) étaient persuadés de l'existence des antipodes;

(1) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. I, p. 116

(2) SIMPLICIUS, édition Schaubach, p. 89, 93, 110.

(3) DIOGÈNE LAERCE, VII, 26. Εἶναι δὲ καὶ ἀντιπόδας καὶ τὰ ἡμῖν κάτω ἐκείνοις ἄνω.

(4) PHILOLAUS, édition Boeckh, p. 115-117.

(5) DIOGÈNE LAERCE, III, 24 : Καὶ πρῶτος ἐν φιλοσοφίᾳ ἀντιπόδας ὠνόμασε.

(6) ARISTOTE, *De cœlo*, II. 14 : Ἡ τῆς γῆς ἄν εἴη περιφερέια τοῦ σχήματος αἰτία σφαιροειδὴς οὖσα. Ἔτι δὲ διά τῆς τῶν ἀστρῶν φαντασίας οὐ μόνον φανερὸν ὅτι περιφερής, ἀλλὰ καὶ τὸ μέγεθος οὐχ οὖσα μεγάλη... Ἔνιοι γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ μεν ἄστερες ὁρῶνται καὶ περὶ Κύπρον, ἐν τοῖς πρὸς ἄρκτον δὲ χωρίοις οὐχ ὁρῶνται.



MACROBII IN SOMNIUM SCIPIONIS EXPOSITIO,

BRIXÆ 1483

ce dernier prouvait la sphéricité de la terre par ce fait que, dans une éclipse de lune, l'ombre de la terre se montrait circulaire sur le disque lunaire, et aussi parce que, quand on voyageait vers le sud, on découvrait de nouvelles étoiles. Or, si la terre est sphérique, ajoutait-il, faut-il supposer que l'autre partie de la sphère est uniquement couverte d'eau, ou bien, plutôt, qu'il s'y trouve d'autres terres dont le climat vaut le nôtre, d'autres masses continentales dans lesquelles se répètent les mêmes phénomènes climatériques que chez nous ? Cicéron (1) n'hésitait pas à se prononcer en faveur de la seconde hypothèse. Il comprenait, avec l'instinct du génie, quelle était la vraie forme de la terre, et il avait, par une merveilleuse intuition et dans un magnifique langage, prouvé la nécessité des antipodes et la continuité de l'Océan autour de notre continent : « Tu vois sur la terre les habitations des hommes disséminées, rares, et n'occupant qu'un étroit espace ; tu vois même entre ces petites taches qui forment les points habités de vastes déserts interposés ; tu vois enfin ces peuples divers tellement séparés que rien ne peut se transmettre de l'un à l'autre ; tu les vois jetés çà et là, sous d'autres latitudes dans un autre hémisphère, trop éloignés de vous pour que vous puissiez attendre d'eux aucune gloire », et plus loin : « Deux zones sont habitables, la zone australe dont les peuples sont vos antipodes, race étrangère à la vôtre ; enfin cette zone septentrionale que vous habitez, et encore dans quelle

(1) Cicéron, *République*, liv. VI, 12, 13, traduction Villemain, p. 382 : « Vides habitari in terra raris et angustis in locis ; et in ipsis quasi maculis, ubi habitatur, vastas solitudines interjectas ; nosque, qui incolunt terram, non modo interruptos ita esse, ut nihil inter ipsos ab aliis ad alios manare possit sed partim obliquos, partim etiam adversos stare vobis : a quibus exspectare gloriam certe nullam potestis ». — « Duo sunt habitabiles, quorum australis ille est, in quo qui insistunt, adversa vobis urgent vestigia, nihil ad vestrum genus ; hic autem alter subjectus aquiloni, quem incolitis, cerne quam tenui vos parte contingat. Omnis enim terra, quæ colitur a vobis, angusta verticibus, lateribus latior, parva quædam insula est, circumfusa illo mari, quod Atlanticum, quod Magnum, quod Oceanum appellatis in terris ; qui tamen tanto nomine quam sit parvus vides ».

faible proportion vous appartient-elle ? Toute cette partie de la terre occupée par vous, resserrée vers les pôles, plus large vers le centre, n'est qu'une île de toutes parts baignée par une mer qui s'appelle l'Atlantique, la Grande Mer, l'Océan, comme vous dites sur la terre, et pourtant, avec tous ces grands noms, tu sais quelle est sa petitesse ». Macrobe (1), le commentateur de Cicéron, reprenait cette théorie en l'amplifiant. Il divisait le globe en quatre masses continentales, deux pour l'hémisphère boréal, deux pour l'hémisphère austral, de telle sorte qu'un navigateur, en allant de l'est à l'ouest, devait forcément rencontrer sur sa route le continent des antipodes qui n'avait pas encore été découvert à cause des chaleurs de la zone torride.

Il exise donc, d'après Cicéron, deux continents habitables, et d'après Macrobe quatre. Ces continents il est vrai n'ont pas encore été reconnus, mais, forcément, on les découvrira, lorsqu'on aura réussi à surmonter les obstacles de la zone torride. Telle était la théorie courante. Elle a été généralement adoptée par les géographes de l'antiquité. C'est ainsi que Strabon (2) se prononce en faveur de l'antichtone. « Qu'appelons-nous en effet terre habitée? Uniquement cette portion de terre que nous habitons, et qu'à ce titre nous connaissons. Or il peut se faire que, dans la même zone tempérée, il y ait deux terres habitées, plus même, surtout à proximité de ce parallèle qui, passant par Athènes, coupe toute la mer Atlantique ». Pomponius Mela (3), adopte également cette théorie. « Y a-t-il

(1) Macrobe, *Commentaire du songe de Scipion*, II, 9 : « Ab oriente vero duos sinus refundit, unum ad extremitatem septentrionis, ad australis alterum rursusque ab occidente duo pariter enascuntur sinus. Omnem terram quadrifidam dividunt, et singulas, ut supra diximus, habitationes insulas faciunt. Nam inter nos et australes homines means ille per calidam zonam, totamque cingens, et rursus utriusque regionis extrema finibus suis ambiens, binas in superiore atque inferiore terræ superficie insulas facit ».

(2) Strabon, I, 4, 6. Καλοῦμεν γὰρ οἰκουμένην ἣν οἰκοῦμεν καὶ γνωρίζομεν. Ἐνδέχεται δὲ ἐν τῇ αὐτῇ εὐκράτῳ ζώνῃ καὶ δυὸ οἰκουμένας εἶναι ἢ καὶ πλείους.....

(3) Pomponius Mela, *De situ orbis*, I, 9 : « Quod si est alter orbis,

un autre monde, écrit-il, et, dans la direction du midi, des continents opposés au nôtre, ce système ne me semble pas éloigné de la vérité (1) ».

On nous pardonnera d'avoir cité, malgré la monotonie de cette énumération, tous ces passages empruntés aux philosophes et aux savants de l'antiquité. Ne démontrent-ils pas en effet que les anciens avaient l'idée bien arrêtée d'une antichtone ou continent opposé ? Or, et c'est ici que nous rentrons dans notre sujet, c'est surtout dans la direction de l'ouest qu'ils ont cherché à découvrir cette antichtone. Il est vrai que la description qu'ils en donnent manque de précision, et que poètes ou philosophes ont ouvert, à propos de ces mystérieuses contrées, libre carrière à leur imagination, mais ils les ont toujours cherchées du côté où le soleil se couche. N'est-ce point au-delà de l'Atlantique qu'Homère a placé ses Champs-Elysées (2), « ce pays où l'on ne connaît ni les tempêtes, ni l'hiver, où murmure toujours un doux zéphyre, et où les élus de Jupiter, arrachés au sort commun des mortels, goûtent une éternelle félicité ? » C'est encore au-delà de l'Occident qu'il nous faudra chercher le pays des Cimmériens (3) « ce peuple

suntque oppositi nobis a meridie antichtones, ne illud quidem a vero nimium abscesserit. »

(1) Ce ne sont point les seuls témoignages qu'on puisse alléguer en faveur de la croyance des anciens à la sphéricité de la terre. Voir Manilius, *Astronomica*, I, 373-377.

Quod si plana foret tellus, semel orta per omnem
Deficeres, pariter toti miserabilis orbi.
Sed quia per teretem deducta est terra timorem,
His modo, post illis apparet Delia terris,
Exoriens simul atque cadens.

Cf. Id., II, 220-224. — Virgile, *Georgiques*, I, 247-251. — Pline l'ancien, *Histoire naturelle*, II, 65 : « Ingens hic pugna litterarum, contraque vulgi, circumfundi terræ nudique homines, conversisque inter se pedibus stare, et cunctis similem esse cæli verticem, ac simili modo ex quacumque parte mediam calcari ; illo quærente cur non decidant contra siti : tanquam non ratio presto sit, ut nos non decidere mirentur illi. »

(2) Homère, *Odyssée*, VI, 41, 542.

(3) Id., XI, 14-19.

malheureux qui, toujours environné d'épaisses ténèbres, ne jouit jamais des rayons du soleil, ni quand cet astre monte aux cieux, ni quand il descend sur la terre ». A l'Occident encore les merveilles du palais d'Alcinoüs et les jardins enchantés de Schéria (1), ainsi que la contrée charmante dont parle Hésiode (2) : « Jupiter Saturnien leur permet de vivre et d'habiter à l'écart des hommes et il les établit aux extrémités de la terre, loin des immortels, sous le sceptre de Saturne. Ces héros fortunés jouissent de la quiétude, au milieu de l'Océan tempétueux, dans les îles des Bienheureux, où la fertilité du sol fait fleurir trois fois chaque année l'arbre aux fruits suaves ». La contrée mystérieuse où l'auteur du Prométhée enchaîné place ses Gorgones (3), la terre bénie du ciel que Pindare assigne comme séjour à ses héros (4) sont aussi dans la direction de l'ouest. Que dire de cette étrange contrée dont parle Lucien dans son *Histoire Véritable* (5), et que décrivait sans doute Antonin Diogène, dans un ouvrage aujourd'hui perdu, intitulé : *Des choses incroyables qu'on voit au-delà de l'Océan* (6) ? C'est parce que le héros de ce roman voudra connaître la limite de l'Océan et les hommes qui en habitent le bord opposé que, suivi de cinquante jeunes gens de son âge, il se lancera dans l'Atlantique (7).

Ce ne sont pas seulement les poètes et les romanciers, mais

(1) Homère, *Odyssée*, Id., IV, 507. — VII, 188. Cf. Welker, *Die Homerischen Phoeaken und die Inseln der Seliger*. — Vinet, *Les Paradis profanes* (Revue de Paris, 1855.

(2) Hésiode, *Travaux et jours*, 167-173. — Cf. Id., *Théogonie*, V, 274-276.

(3) Eschyle, *Prométhée enchaîné*, Conseils à Io.

(4) Pindare, *Olympiques*, II, fragments des Thrénes.

(5) Lucien, *Histoire véritable*, traduction Talbot, I, 340-417.

(6) Porphyre, *Vie de Pythagore* (édit. Didot), p. 89). Διογένους δ' ἐν τοῖς ὑπὲρ Θούλην ἀπίστοις τὰ κατὰ τὸν φιλόσοφον ἀκριβῶς διέλθοντος.

(7) Lucien, ouv. cité. Καὶ τό βούλεσθαι μαθεῖν τί τό τέλος ἐστι τοῦ Ωκεανοῦ καὶ τίνες οἱ πέραν κατοικοῦντες ἄνθρωποι.

les savants eux-mêmes qui croient à l'existence de terres éloignées dans la direction de l'ouest. Aristote sait qu'il existe des îles dans l'Atlantique (1), les unes plus grandes, les autres plus petites que notre continent, mais il n'en connaît ni le nombre, ni la position exacte et assure qu'il ne les a pas visitées. Eratosthène (2), plus affirmatif, mentionne dans cette direction une ou plusieurs îles au-delà de celles qu'on y avait dejà reconnues. En effet, le savant bibliothécaire d'Alexandrie, qui recevait de tous côtés tant de documents divers, eut sans doute entre les mains quelque relation aujourd'hui perdue. Sa hardiesse lui valut les critiques de Strabon, qui ne trouvait nulle part les îles signalées par son prédécesseur, mais croyait pourtant qu'elles pouvaient exister. Il citait même à l'appui de ce système la curieuse opinion de Cratès de Malle, qui affirmait l'existence d'un continent au-delà de l'Atlantique et prétendait que, sur ses côtes, devaient se trouver d'autres Ethiopiens. « Il s'appuyait (3) sur ce que ce nom d'Ethiopiens désigne pour nous toutes les populations méridionales répandues le long de l'Océan, et qui semblent former la bordure extrême de la terre habitée ; il conclut que, par analogie, on doit concevoir au-delà de l'Océan l'existence d'autres Ethiopiens occupant, par rapport aux différents peuples de cette seconde zone tempérée, et sur les bords dudit Océan, la même situation extrême. » Pline, Mela, tous les géographes latins ou byzantins sont du même avis, et c'est

(1) Aristote, *De mundo*, III (édit. Didot), t. III, p. 629 : « Πολλὰς δὲ καὶ ἄλλας νήσους εἰκὸς τῆςδε ἀντιπόρθμους ἄποθεν κεῖσθαι, τὰς μὲν μείζους αὐτῆς, τὰς δ' ἐλάττους, ἡμῖν δὲ πάσας πλὴν τῆςδε ἀοράτους. »

(2) Strabon, I, iii, 2. « Πεπίστευκε δὲ καὶ περὶ τῶν ἔξω Ἡρακλείων στηλῶν πολλοῖς μυθώδεσι, Κέρνην τε νῆσον καὶ ἄλλους τόπους ὀνομάζων τοὺς μηδαμοῦ νυνὶ δεικνυμένους. »

(3) Strabon, I, ii, 14. « Ὥσπερ οὖν οἱ πὰρ ἡμῖν Αἰθίοπες οὗτοι λέγονται οἱ πρὸς μεσημβρίαν κεκλίμενοι παρ' ὅλην τὴν οἰκουμένην ἔσχατοι τῶν ἄλλων παροικοῦντες τὸν Ὠκεανόν, οὕτως οἴεται δεῖν καὶ πέραν τοῦ Ὠκεανοῦ νοεισθαί τινας Αἰθίοπας ἐσχάτους τῶν ἄλλων τῶν ἐν τῇ ἑτέρᾳ εὐκράτῳ, παροικοῦντες τὸν αὐτὸν τοῦτον ὠκεανόν. »

toujours du côté de l'ouest qu'ils cherchent les îles et les terres nouvelles, dont ils affirment l'existence.

L'hésitation n'est donc pas possible. Sauf de rares exceptions, l'antiquité tout entière a cru à l'existence d'une ou de plusieurs antichtones et elles les a cherchées dans la direction de l'ouest et au-delà de l'Atlantique. Il est vrai que rien n'est précis dans ces indications, et que ces îles ou ces continents, dont on parlait sur la foi des poètes ou des philosophes, personne ne les avait visités. Bien plus, on regardait comme inutiles tous les voyages qu'on entreprendrait dans cette direction : « Au-delà d'Ierné (c'est-à-dire l'Irlande) se trouvent peut-être d'autres îles, mais il n'y a pas grand intérêt à les chercher, écrit Strabon (1), car les hypothèses suffisent à la science... Ajoutons qu'au point de vue politique, il n'y aurait également aucun avantage à connaître ces contrées lointaines avec leurs habitants, surtout si ce sont des îles qui, faute de communication facile, ne peuvent rien pour nous, soit en bien, soit en mal ». Nous reconnaîtrons encore que ces contrées transatlantiques ont été choisies par les romanciers d'alors, par Lucien et par Antonin Diogène par exemple, dont nous citions tout à l'heure les œuvres, comme le théâtre des exploits de leurs héros imaginaires ; nous avouerons enfin que les descriptions les plus étranges se sont mêlées à cette idée vraie et que l'antichtone ou le pays des antipodes sont devenus le séjour des peuples extraordinaires, Astomes, Acéphales, Tétrapodes, Monocoles, Sciapodes, et des animaux fantastiques, dont les bestiaires du moyen âge ont précieusement conservé le souvenir (2). Mais, de nos jours, les notions les plus étranges prennent encore naissance avec une merveilleuse facilité. Ainsi sait-on pourquoi les progrès des Espagnols aux Philippines furent si rapides ? C'est que les indigènes, en

(1) Strabon, II, v, 8. « Τό δ' ἐκεῖθεν ἐπὶ τὴν 'Ιέρνην οὐκέτι γνώριμον, πόσον ἄν τις θείη, οὐδ', εἰ περαιτέρω ἔτι οἰκήσιμα ἔστιν, οὐδὲ δεῖ φροντίζειν τοῖς ἐπανω λεχθεῖσι. Πρός δὲ τε γαρ ἐπιστήμην ἀρκεῖ τὸ λαβεῖν. »

(2) Berger de Xivrey, *traditions tératologiques*.

voyant les Espagnols se nourrir de biscuits de mer, fumer du tabac et porter une longue épée, les prirent pour des monstres redoutables qui mangeaient des pierres, vomissaient du feu et avaient une queue pointue (1). A plus forte raison devait-on, à une époque d'ignorance générale et de crédulité universelle, forger les contes les plus incroyables sur ces pays que, d'ailleurs, on ne connaissait pas.

Donc, tout en faisant la part des préjugés et des superstitions, de l'indifférence et de l'ignorance, des erreurs et des confusions, il n'en reste pas moins établi que la croyance à l'existence de continents opposés au nôtre était, bien que vague encore, universellement répandue.

Un grand philosophe, Sénèque, s'est fait comme l'interprête de cette croyance quand il a prédit, en termes si clairs, qu'on y a vu comme l'annonce certaine d'évènements contemporains, la découverte du Nouveau-Monde. Voici cette prophétie, fort remarquée par Colomb, et citée après lui par Pierre Martyr, Oviedo, Herrera, et plusieurs des historiens de l'Amérique : « Un temps viendra dans la suite des siècles où l'Océan brisera les liens dont il enserre le monde ; à tous s'ouvrira le grand continent ; Typhis découvrira de nouvelles régions, et Thulé ne sera plus la terre la plus reculée ».

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat tellus,
Typhisque novos delegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule (2).

Faudrait-il ne voir dans cette prophétie que l'expression poétique de la théorie des hémisphères inconnus (3) ? Il y a pourtant dans ces vers un tel cachet de précision ; ils annoncent

(1) AMEILHON, *Histoire du commerce et de la navigation des Egyptiens sous le règne de Ptolémée,* p. 92.
(2) SÉNEQUE, *Médée*, II, 371.
(3) VIVIEN DE SAINT-MARTIN, *Année géographique*, 1867, p. 296.

si bien les futures découvertes, qu'on est plutôt tenté de croire, avec Leibniz, que Sénèque a réellement annoncé la découverte de l'Amérique (1). L'enflure même et la majesté du style contribuent à donner à ce morceau une couleur prophétique, dont aurait été dénuée une simple hypothèse géographique. Ortelius (2), rappelant que Sénèque était Espagnol, pensait que, de préférence à tout autre, il pouvait ainsi pressentir et annoncer le nouveau continent; mais n'est-il pas plutôt vrai que l'idée de cette découverte flottait alors confusément dans les esprits? On s'occupait beaucoup de lointains voyages. Les centurions de Néron tâchaient de découvrir les sources du Nil (3). L'intérieur de l'Afrique s'ouvrait aux ardentes investigations de Cornelius Balbus (4) et le roi Juba, dépouillant les rares ouvrages Carthaginois qui avaient été épargnés, écrivait ses commentaires sur l'Afrique. La carte de l'Empire, dressée par ordre d'Agrippa, avait besoin de nombreuses corrections (5), depuis que les légions, dans leurs courses victorieuses, avaient parcouru la Germanie et la Grande-Bretagne (6). Est-il besoin de supposer, comme le fit Gronovius, un des commentateurs de Sénèque, que ce dernier avait beaucoup voyagé et était devenu un des plus savants géographes de son temps? Mais, à certaines époques, tout le monde s'occupe de voyage. Ainsi, quand Henri de Viseu s'établissait à Sagres et lançait à la découverte ses hardis pilotes, l'Europe entière s'intéressait à leurs travaux. Quand eurent lieu les grandes découvertes maritimes du XVI[e] siècle, lorsque deux

(1) Leibniz, édition de Genève, 1768, t. VI, p. 317 : « Sénèque, dans le Médée, a prédit la découverte de l'Amérique ».

(2) Ortelius, *Theatrum mundi*.

(3) Sénèque, *Questions naturelles*, VI, 8, 3 : « Ego quidem centuriones duos, quos Nero Caesar, ut aliarum virtutum, ita veritatis amantissimus, ad investigandum Nili caput miserat, audivi narrantes ». — Cf. Pline, *Histoire naturelle*, VI, 29.

(4) Pline, Id., V, 5. — Berlioux, *Les Anciennes explorations et les anciennes découvertes de l'Afrique centrale* (Revue de géographie, V, 7)

(5) Ammien Marcellin, XXII, 12.

(6) Pline, *Histoire naturelle*, III, 3.

cents ans plus tard Cook et Bougainville appelèrent l'attention sur l'Océanie, lorsque de nos jours toute une légion d'intrépides découvreurs s'abattit en quelque sorte sur l'Afrique et en prit possession au nom des droits supérieurs de la civilisation, une véritable fièvre de curiosité s'empara de tous les esprits. De même, au premier siècle de l'ère chrétienne, quand les Romains, maîtres de l'univers connu, se hasardèrent dans les pays inexplorés, prédomina un semblable désir d'augmenter les connaissances géographiques. Sénèque, par sa fortune, sa réputation, sa position auprès de l'Empereur, était, plus que personne, à même d'être un des premiers et des mieux renseignés. De plus, il était un des savants les plus érudits de son temps. Les vieilles traditions Phéniciennes et Grecques se confondirent dans son esprit avec les données nouvelles, et c'est ainsi que, mêlant les formules inexactes de la science antique aux tâtonnements encore obscurs des récentes découvertes, il composa sa fameuse prédiction.

Le grand bruit qui se fit autour de cette prédiction, dès que les faits en eurent constaté la réalité, engagea un Portugais, un certain Jacobo Navarcho, à commettre une supercherie archéologique, dont Ortelius a conservé le souvenir (1). En 1500, il fit graver sur un marbre de méchants vers latins, auxquels il affecta de donner une forme archaïque, et un sens énigmatique ; puis, quelques années plus tard, en 1508, supposant le marbre suffisamment détérioré, il feignit de le découvrir et le montra à des curieux enthousiastes comme une inscription sibylline. Sibylline était-elle, en effet, pour la difficulté de l'interprétation : « Les rochers auront roulé sur cette inscription et ces caractères réguliers, lorsque tu verras, Occident, les richesses de l'Orient. Le Gange, l'Indus, le Tigre, vraiment ce spectacle sera merveilleux, échangeront entre eux leurs productions ».

(1) ORTÉLIUS, *Theatrum orbis terrarum*, pl. 2. — LA POPELLINIÈRE (*Histoire des Trois Mondes*, I, § 5, p. 13) croyait encore, quand il écrivait son ouvrage, en 1582, à la réalité de cette inscription.

Volventur saxa litteris et ordine rectis,
Quum videas, Occidens, Orientis opes.
Ganges, Indus, Tigris, erit mirabile visu,
Merces commutabit suas uterque sibi.

Ce jargon emphatique éveilla les soupçons d'un savant jurisconsulte, César Orlando, qui n'eut pas de peine à découvrir la fraude, et, dès lors, fut oubliée la prétendue prophétie.

Aussi bien la prophétie de Sénèque pouvait induire un antiquaire peu scrupuleux à la tentation d'en fabriquer une semblable, puisque, le 4 juillet 1866, le congrès des États-Unis de Colombie, réunis à Bogota (1), en déclarant qu'il acceptait le don fait par le général président Mosquera d'une statue de Christophe Colomb, a décidé que cette statue serait érigée à Colon dans l'isthme de Panama, et que le piédestal porterait sur une de ses faces la prédiction de Sénèque (2). Il était difficile à la fois de rendre un plus bel hommage à celui qui retrouva l'Amérique, et de mieux reconnaître la profonde impression laissée par les vers du tragique latin ?

Les Grecs et les Romains n'ont pas cru seulement à l'existence d'un continent opposé, d'une antichtone, au delà de l'Atlantique. Ils ont essayé d'en trouver le chemin sinon directement, au moins par leurs hypothèses scientifiques. Une de ces hypothèses est remarquable par son caractère d'absolue précision, et c'est en la faisant passer de la théorie dans la pratique que Colomb a trouvé l'Amérique.

Les anciens croyaient en effet à la possibilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes. Homère (3) parle

(1) Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1867, p. 295.

(2) Cette statue existe. Elle a été donnée par l'impératrice Eugénie au général Mosquera, parent éloigné de la famille Montijo : « Colomb, droit et fier, protége de la main droite une toute petite femme, nue, craintive et courbée, mais fort jolie, si jolie qu'elle rappelle plutôt une charmante parisienne costumée en source, qu'une indienne trapue, lourde, aux traits écrasés ». A. Reclus, *Tour du Monde*, 1880.

(3) Homère, *Iliade,* VII, 422. — VIII, 485.

à plusieurs reprises de l'Océan qui entoure la terre, et dont les flots facilitent les relations entre les peuples les plus éloignés. Cette idée, soutenue et reprise par d'autres poètes (1), est confirmée par le témoignage d'Hérodote (2). « Toute la mer que parcourent les Hellènes, dit-il, et celle qui est hors des colonnes d'Hercule, à laquelle on donne le nom d'Atlantique, et la mer Erythrée ne forment qu'une mer ». Ce que le grand historien avait compris pour ainsi dire par intuition, d'autres écrivains plus versés dans les connaissances positives l'affirmèrent avec plus d'autorité. « Ceux qui supposent, écrit Aristote (3), que le pays autour des colonnes d'Hercule n'est pas éloigné de l'Inde, et qu'il n'y a qu'une seule mer, ne me paraissent pas s'être beaucoup trompés ». Il se fonde, en effet, sur une ingénieuse conjecture, dont les récents voyages ont démontré l'exactitude, à savoir qu'aux deux extrémités du monde alors connu, c'est-à-dire aux Indes baignées par la mer Erythrée et sur les rivages de l'Afrique Occidentale baignés par l'Atlantique se trouvaient les mêmes animaux (4), singes, éléphants, crocodiles, et les mêmes plantes, palmiers, roseaux gigantesques, etc. Donc, le pays intermédiaire, bien qu'inexploré, non seulement devait exister, mais encore avoir les mêmes produits. Cratès de Malle croyait aussi à la communication de l'Atlantique et de la mer des Indes, puisqu'il admettait la réalité du périple de l'Afrique par Ménélas (5). Eratosthène, le grand géographe

(1) Orphée, *Jupiter et Junon*, édition Hermann, 1865.

(2) Hérodote, I, 202. « Τὴν μὲν γὰρ Ἕλληνες ναυτίλλονται πᾶσαν, καὶ ἡ ἔξω στηλῶν θάλασσα ἡ Ἀτλαντὶς καλουμένη, καὶ ἡ Ἐρυθρὴ μία τυγχάνει ἐοῦσα. »

(3) Aristote, *De cœlo*, II, 24 : « Διὸ τοὺς ὑπολαμβάνοντας συνάπτειν τὸν περὶ τὰς Ἡρακλείους στήλας τόπον τῷ περὶ τὴν Ἰνδικὴν, καὶ τοῦτον τὸν τρόπον εἶναι τὴν θάλατταν μίαν, μὴ λίαν ὑπολαμβάνειν ἄπιστα δοκεῖν. »

(4) Id., II, 14 : « Λέγουσι δὲ τεκμαιρόμενοι καὶ τοῖς ἐλέφασι, ὅτι περὶ ἀμφοτέρους τοὺς τόπους τοὺς ἐσχατεύοντας τὸ γένος αὐτῶν ἐστιν, ὡς τῶν ἐσχάτων διὰ το συνάπτειν ἀλλήλοις τοῦτο πεπονθότων. »

(5) Cratès de Malle, cité par Strabon, II, i, 9.

dont nous ne connaissons plus les œuvres que par fragments. pensait de même : « Toute la mer extérieure, disait-il, ne forme qu'un seul et même courant, ou, en d'autres termes, la mer Hespérienne ou Occidentale et la mer Erythrée n'en font qu'une (1) ». Il est plus explicite encore dans un autre passage : « On pourrait, dit-il, aller sur mer depuis l'Ibérie jusqu'à l'Inde, en suivant le même parallèle, n'était l'immensité de l'Atlantique (2) ».

Il est vrai que cette théorie soulevait parfois d'ardentes contradictions. Hipparque, par exemple, soutenait que l'Océan ne formait pas une seule mer, mais qu'il était comme coupé par de grands isthmes qui le partageaient en plusieurs bassins particuliers (3). Après lui Marin de Tyr, Ptolémée et leurs disciples croyaient à la séparation des Océans, et leurs opinions furent acceptées par un bon nombre de savants jusque dans le moyen-âge ; mais, après Aristote et Eratosthène, Posidonius proclama à son tour la continuité des Océans (4) et la prouva par son récit du voyage d'Eudoxe de Cyzique, depuis les bords de la Mer Rouge jusqu'à l'Ibérie. Il la démontra encore en faisant remarquer qu'on avait trouvé dans la Mer Rouge les débris d'un navire de Gadés qui y avait été entraîné par les flots. Strabon, lui-même, malgré sa réserve ou plutôt malgré son scepticisme scientifique qui ne lui permet de croire qu'à ce qui lui semble surabondamment prouvé, adopterait volontiers cette théorie de la proximité de l'Espagne et de la mer des Indes. Partout où les

(1) Strabon, I, iii, 13. « Τὴν ἐκτὸς θάλατταν ἅπασαν σύῤῥουν εἶναι, ὥστε καὶ τὴν Ἑσπέριον καὶ τὴν Ἐρύθραν θάλατταν μίαν εἶναι. »

(2) Id., I, iv, 6. « Ὥστ' εἰ μὴ τὸ μέγεθος τοῦ Ἀτλαντικοῦ πελάγους ἐκώλυε, κἂν πλεῖν ἡμᾶς ἐκ τῆς Ἰβερίας εἰς τὴν Ἰνδικὴν διὰ τοῦ αὐτοῦ παραλλήλου ».

(3) Strabon, II, i, 9.

(4) Id., II, iii, 4. — Gaffarel, *Eudoxe de Cyzique et le périple de l'Afrique dans l'antiquité* (Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1873). — Abbé Lepitre, *De his qui ante Vascum a Gama Africam legere tentaverunt*.

hommes atteignirent l'extrémité de la terre, dit-il, ils ont trouvé l'Océan (1), « et pour les parties où le fait n'a pu être vérifié exactement par les sens, le raisonnement l'a établi de même ». Il affirme même (2) « que l'espace encore fermé à nos vaisseaux faute de relations établies entre nos marins et ceux qui exécutent en sens contraire des périples analogues, est peu considérable, à en juger par les distances parallèles que nos vaisseaux ont déjà parcourues ». Les géographes latins reprennent la même idée en termes à peu près identiques. « Toute la mer qui s'étend entre l'Inde et Gadès, écrit Solin, (3) on peut, d'après Juba, la parcourir pour peu qu'on soit poussé par le vent d'est ». « Le spectateur curieux, ajoute Sénèque, (4) fait fi de l'étroitesse de son ancien domicile. Quel est, en effet, l'intervalle qui sépare les Indes de l'extrémité de l'Espagne ? C'est un espace qui peut être franchi en quelques jours par un navire que pousserait un vent favorable ». Ces divers passages étaient connus de Colomb. Il aimait à les citer, et les appliquait à ses propres projets. Ne sait-on pas aujourd'hui qu'en se dirigeant vers l'Occident, il cherchait non pas un continent nouveau, mais une route plus sûre et plus courte pour se rendre d'Espagne aux Indes ?

Donc ces deux croyances de l'existence d'un continent au delà de l'Atlantique et de la continuité des Océans existaient dans l'antiquité, mais elles flottaient confusément dans les esprits. (5)

(1) Strabon, I, I, 8 « Καὶ ὅπου δὲ τῇ αἰσθήσει λαβεῖν οὐχ ὑπῆρξεν, ὁ λόγος δείκνυσι. »

(2) Id. « Τὸ δὲ λειπόμενον ἄπλουν ἡμῖν μέχρι νῦν τῷ μὴ συμμῖξαι μηδένας ἀλλήλοις τῶυ ἀντιπεριπλεόντων οὐ πόλυ, εἴ τις συντίθησιν ἐκ τῶν παραλλήλων διαστημάτων τῶν ἐφικτῶν ἡμῖν. »

(3) Solin, § 56 : « Omne illud mare ab India usque ad Gades voluit Juba intelligi navigabile Cori tantum flatibus »

(4) Sénèque, *Questions naturelles*, V, 56 : « Tunc contemnit curiosus spectator domicilii prioris augustias. Quantum enim est quod ab ultimis littoribus Hispaniæ usque ad Indos jacet ? Paucissimorum dierum spatium, si navem suus ventus implevit.

(5) Les théories antiques paraissaient si bien fondées au baron de Zach qu'il écrivait qu'au temps de Sénèque les voyages d'Espagne en Amérique

Repoussées par les uns, adoptées par le plus grand nombre, elles laissaient entrevoir la possibilité de naviguer depuis l'extrémité occidentale de l'Europe et de l'Afrique jusqu'aux Indes. Aussi est-il hors de doute que, perpétuées à travers le moyen âge, elles entraînèrent Colomb à la découverte du nouveau monde, ou du moins à entreprendre le voyage dans lequel, sans qu'il s'en doutât, il découvrit le nouveau monde.

III. — LES VOYAGES.

Strabon nous apprend que, de son temps, d'assez nombreux navigateurs se hasardaient dans la mer extérieure, autrement dit dans l'Océan Atlantique : sans doute ils étaient obligés de rebrousser chemin, mais encore avaient-ils fait quelques pas en avant et donné l'exemple (1). Il est probable que, sur leurs traces, s'aventurèrent de hardis compagnons, de même que sur les pas des Portugais au XVe siècle s'élancèrent bientôt de nombreux compétiteurs. Ce fut ainsi que s'étendirent et se précisèrent les connaissances géographiques.

Quelles furent en effet les connaissances précises et positives des Grecs et des Romains dans la direction de l'ouest, au delà des colonnes d'Hercule ? (2) Deux groupes d'îles paraissent avoir été particulièrement visitées par eux. Ils les nommaient les Fortunées et les Hespérides.

Lorsque Sertorius, fuyant la tyrannie de Sylla jusqu'aux

devaient être fréquents. Sans partager l'enthousiasme scientifique de l'éminent auteur de la *Correspondance astronomique* (1826, t. XIV, p. 386) reconnaissons au moins que les Grecs et les Romains s'étaient avancés dans l'Atlantique au delà des Colonnes d'Hercule, et que leurs voyages dans cette direction étaient fréquents.

(1) STRABON, II, V, 8.

(2) LELEWELL, *Die Entdeckungen der Carthager und Griechen auf dem atlantischen Ocean* (traduction allemande de Ritter), Berlin, 1831.

extrémité de l'Espagne, arriva à Gadès, il y rencontra des pirates qui venaient de visiter deux îles situées dans l'Atlantique à environ dix mille milles de Gadès. Ils lui en vantèrent beaucoup le sol fertile et le climat admirable. Ces pirates étaient sans doute Espagnols d'origine. Écrasés par les envahisseurs de leur pays, et disposés par leur caractère à tout supporter, sauf la privation de leur indépendance, les Espagnols étaient alors, plus que tout autre, habitués aux lointains voyages. Séduit par leurs récits enthousiastes, espérant trouver au milieu de l'Océan la liberté et le repos qui lui manquaient en Europe, le général Romain eut un instant la pensée de s'embarquer pour ces îles mystérieuses, mais il ne put décider ses compagnons à le suivre (1).

Après Sertorius cet archipel fut mieux connu. Les Grecs l'avaient nommé Bienheureux, les Latins le désignèrent sous le nom de Fortuné. C'est à ces îles qu'Horace (2) faisait allusion :

> Nos manet Oceanus circum vagus : arva, beata
> Petamus arva, divites et insulas,
> Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis.

C'est d'elles encore que parle Pline en racontant, d'après Statius Sebosus, qu'à 750 milles à l'ouest de Gadès, on trouvait successivement Junonia, Pluvialia, Capraria, Planaria et Convallis (3). Le roi de Numidie Juba, qui avait établi des teintureries de pourpre sur les îles voisines de la côte des Autololes, s'était informé des îles Fortunées (4), mais il leur donnait des noms différents : Ombrios, Junonia, Capraria, Nivaria et Canaria; il avait sur leurs productions et leur climat des renseignements étendus. Ptolemée en énumérait six qui se succédaient du nord

(1) Plutarque, *Vie de Sertorius*, VIII. — Cf. Salluste, édition Gehrlach, 1832, p. 196.
(2) Horace, *Epodes*, XVI, 41.
(3) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 31.
(4) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 32.

au sud dans l'ordre suivant : Ninguaria, Canaria, Capraria, Pluvialia, Junonia, Aprositos (1). Ces îles étaient donc connues et des communications régulières existaient entre elles et le continent. Jadis même elles furent habitées. Le roi Juba racontait qu'on y trouvait fréquemment des traces d'habitations humaines (2). Le nom de Canaries qui a survécu, le nombre des îles, la distance qui les sépare du continent, tout donc nous porte à croire que les anciens ont réellement connu l'archipel des Canaries.

Nous serons moins affirmatif pour un autre groupe d'îles dont le nom se rencontre fréquemment chez les auteurs anciens, les Hespérides. On sait que le nom d'Hespérie désigna d'abord tous les pays du couchant. En Europe il passa de la Grèce à l'Italie, puis à l'Espagne. En Afrique l'Hespérie désigna d'abord la partie du grand désert où se perdit l'armée de Cambyse (3) ; plus tard nous le retrouvons au midi de la Cyrénaïque (4); le périple d'Hannon (5) le reporte sur les bords de l'Atlantique, près du fleuve Lixus, dans ce pays où Hercule alla cueillir des pommes d'or. Lorsqu'enfin le Samien Colaeos (6), sans se laisser effrayer par les contes d'Hésiode sur les Gorgones, et sans craindre la rivalité des Phéniciens, franchit les colonnes d'Hercule et prit possession de l'Atlantique au nom de ses compatriotes, l'Hespérie recula une seconde fois. Elle quitta le continent et se refugia dans les îles. Il est difficile d'assigner à ces îles une position précise. Tantôt on les nomme Hespérides, tantôt Gorgades ou Atlantides ; mais les renseignements sont si confus et tellement contradictoires, les récits des voyageurs si tronqués, si défigurés par des dépositions ignorantes ou des

(1) Ptolemée, IV, 6.
(2) Pline, *Histoire naturelle*, IV, 32. — Cf. Id., VI, 37.
(3) Hérodote, III, 26.
(4) Strabon, Livre sur l'Afrique.
(5) Pline, *Histoire naturelle*, VI.
(6) Hérodote, IV, 152.

mensonges intéressés, qu'il est impossible d'établir la concordance de cet archipel avec les îles du Cap-Vert, ou de Madère, ou tel autre groupe de l'Atlantique. Il demeure seulement prouvé que les Grecs et les Romains connaissaient vaguement, dans la direction de l'ouest, d'autres îles que les Fortunées.

Un seul auteur, Pausanias, a parlé d'un autre archipel, celui des îles Satyrides, dont l'emplacement est encore plus problématique. « Euphémos de Carie, a-t-il raconté, se rendait en Italie. Les vents le détournèrent de sa route et le poussèrent jusque dans cette mer extérieure, qui n'est pas encore fréquentée. Il y trouva de nombreuses îles, les unes désertes, les autres peuplées d'hommes sauvages. Les matelots ne voulaient pas approcher de ces dernières, ayant abordé précédemment dans quelques-unes, et sachant de quoi leurs habitants étaient capables ; ils s'y virent cependant encore forcés. Les matelots donnèrent à ces îles le nom de Satyrides. Leurs habitants sont roux et ont des queues aussi longues que celles des chevaux. Ils accoururent vers le vaisseau dès qu'ils l'aperçurent. Ils ne parlaient point, mais ils se jetèrent sur les femmes pour les violer. A la fin, les matelots épouvantés leur abandonnèrent une femme barbare, et les Satyres, peu satisfaits des jouissances naturelles, assouvirent leur brutalité sur toutes les parties de son corps (1) ».

L'exactitude et la bonne foi de Pausanias sont universelle-

(1) PAUSANIAS, I, 23 : « Ἔφη δὲ Ἔυφημος, Κὰρ ἀνὴρ, πλέων ἐς Ἰταλίαν, ἁμαρτεῖν ὑπὸ ἀνέμων τοῦ πλοῦ καὶ ἐς τὴν ἔξω θάλασσαν, ἐς ἣν οὐκέτι πλέουσιν, ἐξενεχθῆναι. Νήσους δὲ εἶναι μὲν ἔλεγεν ἐρήμους πολλάς, ἐν δέ ταύταις οἰκεῖν ἀνδρὰς ἀγρίους. Ταύταις δὲ οὐκ ἐθέλειν νήσοις προςίσχειν τοὺς ναύτας, οἷα πρότερόν τε προσχόντας καὶ τῶν ἐνοικούντων οὐκ ἀπείρως ἔχοντας. Βιασθῆναι δ'οὖν καὶ τότε. Ταύτας καλεῖσθαι μὲν ὑπὸ ναυτῶν Σατυρίδας, εἶναι δὲ τοὺς ἐνοικοῦντας καῖ πυῤῥους, καὶ ἵππων οὐ πολὺ μείους ἔχειν ἐπὶ τοῖς ἰσχίοις οὐρὰς. Τούτους, ὡς ᾔσθοντο, καταδραμόντας ἐπὶ τὴν ναῦν φωνὴν μὲν οὐδεμίαν ἵεναι, ταῖς δέ γυνάιξιν ἐπιχειρεῖν ταῖς ἐν τῇ νηί. Τέλος δὲ, δείσαντας τοὺς ναύτας βάρβαρον γυναῖκα ἔκβαλειν ἐς τὴν νῆσον. Ἐσ ταύτην οὖν ὑβρίζειν τοὺς Σατύρους, οὐ μόνον ᾗ καθέστηκεν, ἀλλὰ καὶ τὸ πᾶν ὁμοίως σῶμα.

ment reconnues et appréciées. Il a donc certainement entendu raconter le voyage d'Euphemos de Carie, et ce voyage, selon toute vraisemblance, a dû être exécuté. Il nous reste à déterminer dans quelle direction, et à essayer de retrouver les Satyrides. Certains auteurs ont pensé que les Satyrides correspondaient aux Antilles. En effet les insulaires des Satyrides avaient la peau rouge, de même que les Américains, et plus particulièrement les Caraïbes des Antilles. Leurs instincts bestiaux et leur luxure frappaient d'étonnement les Grecs, de même que les premiers conquistadores espagnols ne trouvèrent pas d'expressions assez énergiques pour déplorer les débauches et les mœurs honteuses des Américains. Quant à la queue des Satyrides, il est fort possible que les matelots d'Euphemos aient été trompés, ainsi qu'il arrive aux voyageurs qui se contentent d'un examen superficiel, et qu'ils aient pris pour un appendice naturel ce qui n'était qu'un ornement. Un des missionnaires qui purent encore étudier sur place les mœurs des Caraïbes, le père Lafitau, dit expressément qu'avant d'aller au combat ces insulaires s'ornaient de queues postiches enlevées aux animaux (1). C'est encore ce que font aujourd'hui certains Indiens du Far-West (2). Nous faut-il donc conclure de ces curieuses ressemblances qu'Euphemos a découvert quelqu'une des Antilles? Mais ces ressemblances ne sont que des coïncidences. D'ailleurs le retour d'Euphemos en Europe aurait été tout aussi extraordinaire que son arrivée en Amérique, et il est plus que probable que sa découverte ne serait restée ni isolée, ni stérile. La relation de Pausanias peut donc ne pas être fabuleuse, mais elle s'applique à d'autres îles qu'aux Antilles, et nous n'avons le droit de nous en servir qu'avec la plus extrême prudence.

Nous en dirons tout autant, et avec encore moins d'hésitation, de certains voyages exécutés en Amérique par les Grecs et les

(1) LAFITAU, *Mœurs des sauvages comparées aux mœurs des premiers temps*, I, 29.

(2) DE LANOYE. *Les Mandans* (Tour du Monde, 1869), 165.

Romains, et dont les traces authentiques auraient été conservées au nouveau monde. Il paraîtrait (1) qu'un laboureur déterra aux environs de Montevideo une pierre tumulaire dont l'inscription portait : « Sous le règne d'Alexandre, fils de Philippe, roi de Macédoine, dans la soixante-cinquième olympiade, Ptolemaios ». Que d'invraisemblances accumulées ! Ainsi donc un grec du nom de Ptolemaios aurait été jeté par la tempête ou conduit par un autre motif que nous ignorons sur la côte d'Amérique, dans l'estuaire de la Plata, et ses compagnons auraient érigé en son honneur un monument funéraire, dont une seule pierre aurait été conservée ! Remarquons tout d'abord que les inscriptions de ce genre sont toujours trop convaincantes, et pourtant qui veut prouver trop ne prouve rien (2). De même qu'on n'a conservé dans les chants basques ou bretons que les chants relatifs aux événements les plus connus, dont l'Eskuara ou l'Armorique furent le théâtre, ainsi, c'est au temps d'Alexandre, c'est-à-dire de celui de tous les Grecs qui a laissé le plus grand nom, et dont on connaît, en effet, les projets de voyage et de circumnavigation que ce monument fut construit, et il fut construit en l'honneur d'un Ptolemaios, c'est-à-dire d'un grec qui portait le même nom que le fondateur de la dynastie des Lagides. Alexandre, le conquérant de l'Asie, le vulgarisateur des idées helléniques à travers tout l'ancien continent, et Ptolemaios, le fondateur de cette dynastie grecque qui valut à l'Egypte trois siècles de prospérité, certes les deux noms sont habilement choisis pour augmenter l'effet. Rien ne manque à l'inscription, pas même la

(1) *Journal de l'Instruction publique,* juin 1833.

(2) A. de Barthélemy, *Manuel de numismatique ancienne* (Roret), 1886, p. 419 de l'appendice : « Il y a quelques années que l'on parle de la découverte, en Amérique, d'un trésor dans un tombeau. Ce trésor était composé de monnaies grecques de l'époque d'Alexandre-le-Grand, et permettait aux archéologues, trop peu circonspects, de divaguer à perte de vue sur la découverte plus ou moins ancienne du Nouveau-Monde. Ce ne fut que quelque temps après que l'on découvrit la supercherie, et même le marchand qui avait vendu les pièces transportées au delà de l'Océan ».

date exacte. C'est justement la précision de ces détails qui nous inspirera des doutes. Il faut toujours se défier des paysans qui trouvent à point nommé un débris antique sous le soc de leur charrue et des savants qui, par hasard, se présentent toujours à temps pour apprécier la valeur du monument et empêcher l'ignorant de le détruire. Les supercheries archéologiques rappellent les prétendues découvertes que ne manquent pas de faire les ouvriers, lorsqu'un souverain étranger ou quelque voyageur de distinction visite les ruines de Pompeï. Aussi bien que prouve un monument unique et qui a vu ce monument ? Quel est le musée qui renferme l'inscription de Montevideo, ou tout au moins sa reproduction ?

Les inventeurs anonymes de la trouvaille ont si bien compris la nécessité de ne pas avoir un unique témoignage de la présence des Grecs en Amérique qu'ils en ont bien vite trouvé de nouveaux, à tel point que, pendant quelque temps, le serpent de mer et les prétendues inscriptions grecques de la Plata ont défrayé les faits divers de maint journal. On ne s'est pas, en effet, arrêté en si beau chemin. Bientôt on trouva des armes de guerre avec des inscriptions grecques, des paniers avec ornementations grecques. Bien plus, « on a trouvé dans les fouilles exécutées aux environs de Panama un vase en terre cuite, contenant un nombre considérable de monnaies romaines en bronze, frappées dans le IIIe et IVe siècles de notre ère. On pourrait toutefois supposer, à défaut d'autre preuve positive de communication entre les anciens Romains et l'Amérique méridionale, que ces monnaies avaient été enfouies par quelque numismate ou archéologue espagnol, qui habitait l'ancienne ville de Panama, lorsque celle-ci a été saccagée et détruite en 1670 par le boucanier irlandais Morgan (1) ». En pareille occasion, pourquoi trouve-t-on toujours du bronze, rarement de l'argent, jamais de l'or ? Il est rare pourtant que l'on thésaurise de la monnaie de

(1) MARCEL DE SERRES, *La Cosmogonie de Moïse*, p. 321.

billon. Si un Romain du IVe siècle est venu en Amérique, il a dû prendre avec lui de l'or plutôt que de l'argent ou du cuivre. Le vase où était renfermé cette monnaie, qu'est-il devenu ? On sait aujourd'hui déterminer l'âge exact de tous les objets en argile. Comment donc a-t-on sacrifié si légèrement une preuve décisive à l'appui de la thèse qu'on voulait soutenir ? Quant au prétendu numismate que la crainte du boucanier Morgan aurait poussé à enfouir son trésor, son existence est tout aussi problématique que celle du Romain voyageur du IVe siècle. Celui-là seul a vécu qui eut la prudence de ne confier à la terre que des monnaies de peu de valeur et la chance inespérée de les trouver au moment favorable.

Ce n'est pas au reste la première fois que pareille découverte fut signalée (1). Au commencement de l'occupation espagnole on trouva dans une mine américaine une pièce de monnaie à l'effigie d'Auguste. L'archevêque de Cosenza, Johannes Rufus l'envoya au souverain Pontife (2) ; mais que prouvent dix, quinze, vingt pièces de monnaies antiques ? C'est seulement quand on en rencontre un grand nombre, et en divers endroits, qu'il est conforme aux règles de la critique historique de conclure à la réalité de certains rapports entre le pays où l'on trouve la monnaie et le pays où elle est fabriquée : d'autant plus qu'en pareil cas ce ne sont pas les monnaies seules, mais aussi les monuments, les usages, la langue qui attestent le séjour et l'établissement d'un peuple. Les prétendus monuments grecs, n'hésitons pas à le dire, sont donc complètement apocryphes.

On s'est encore avisé d'établir une certaine identité entre les

(1) La Popellinière, *Histoire des Trois Mondes*, I, 5.

(2) Horn, *De originibus Americanis*, p. 13 : « Romanos in Americam venisse Marinæus Siculus putabat argumento nummi antiqui effigiem Augusti repræsentantis, et in Americæ fodina reperti ; quem summo pontifici Johannes Rufus, archiepiscopus Consentinus, misit : sed nummum illum vel suppositum fuisse, vel ab Hispanis illatum et casu amissum putat ». — Cf. Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, planche 2.

langues grecque ou latine et américaine; mais les analogies qu'on s'est efforcé de découvrir sont tellement arbitraires qu'on peut les considérer comme non avenues. Ainsi Court de Gébelin rapprocha la racine Γή, terre, des mots virginiens okké, okkeil, okkekonit, okketanganish, okkekontou qui signifient terre, monde, champ, jardin, pays (1). Horn trouvait une certaine ressemblance entre le virginien ome et le latin homo (2), entre les mots brésiliens anga, ara, patia, pi, aya qui signifient âme, air, poitrine, pied, désert et les mots latins correspondants anima, aer, pectus, pes, avia; entre les mots péruviens paula, mamaty, gœnali, tonimerou qui signifient pugilat, mamelle, genou, tonnerre, et les mots latins correspondants pugilatus, mammae, genu, tonitru. Bradfort cite aussi quelques mots analogues (3). Il paraît que neuf mots grecs se retrouvent dans l'idiome chilien (4). Enfin un érudit américain, Lopez de Montevideo, élevant ces singularités à la hauteur d'une théorie scientifique, a prétendu que la langue Quichua dérivait du grec ou plutôt de l'Arien, et a dressé un vocabulaire Aryo-Quichua (5). Nous citerons quelques-unes de ces étymologies. Elles ont à tout le moins le mérite de l'étrangeté. Ainsi Quito, la ville de l'Equateur, viendrait du grec Κόττος, arc-en-ciel; korak, le corbeau, dériverait de Κόραξ; akallu, le bec des oiseaux de Ἄγκω; akatanka, grattoir à chair de Ἄκανος ou Ἄκανθος; anakomel, impitoyable, de Νεκός; ankayllini, se plaindre, de Ἄγχω; antes, les andes, de Ἀντί; aratihua, fermier, de Αροίω, Ἄρατηρ; kapulu, bouton de fleurs, de Κεφαλή; kakallu, langue, de Γλῶσσα; hirka, muraille, de Πύργος; chanka, genou, de Γόνυ; hammi, marcher, de Βαίνω; huttius, rouge, de Ἔδω; kokkea, ordure,

(1) Court de Gebelin, *Monde primitif*, VIII, 515.

(2) Horn, *De originibus Americanis*, p. 32.

(3) Bradfort, *American antiquities and Researches in to the origin and history of the red Race* (1841).

(4) Castelnau, *Voyage dans l'Amérique méridionale*, t. IV, p. 266.

(5) V.-F. Lopez, *Les Races Aryennes du Pérou; leur langue, leur religion, leur histoire* (1871).

de Κάκκη ; kokori, place chaude, de Κάω, Καύω ; kokou, jonchée, de Χείω ou Χεῦρω ; kokori, or, de Χρῦσος ; slakka, maigre, de Ἐλαχύς ; totopius, forger, de Τύπτω ; mati, front, de Μῆτις ; muka, sarigue, de Μῦς ; onkoni, être malade, de Ὄγκος ; rimani, parler de Ῥῆμα, etc.

On sait que les philologues ne reculent jamais devant les conséquences de leurs systèmes, mais nous ne les suivrons pas sur ce terrain dangereux. Libre à eux d'admettre toutes les bizarreries que bon leur semblera ! Nous n'en concluerons pas moins, avec Rivero, que, pour un mot étranger analogue par le sens et par le son avec un autre mot américain, on trouve neuf mille termes américains, pour lesquels aucune analogie n'existe. Il en est donc des preuves philologiques du séjour des Grecs et des Romains en Amérique comme des preuves empruntées aux monuments et aux monnaies, c'est-à-dire qu'elles n'ont jamais eu de réalité que dans l'imagination ou la bonne volonté de ceux qui les ont mises en circulation.

De tout ce qui précède semble résulter que jamais ni les Grecs ni les Romains ne mirent le pied en Amérique. Ce sont au contraire les Américains qui, au premier siècle avant l'ère chrétienne, parvinrent peut-être en Europe. Nous voulons parler du voyage forcé de quelques américains jetés par la tempête sur les côtes européennes, voyage qui a été fort contesté, mais qui nous paraît sinon prouvé, du moins vraisemblable.

Cornelius Nepos, cité par Pomponius Mela, raconte que Metellus Celer, étant proconsul en Gaule, reçut en présent d'un roi des Boïens quelques Indiens, arrachés par la tempête à leurs rivages et entraînés jusqu'en Germanie (1). Pline rapporte le

(1) Pomponius Mela, III, 5, viii. « Testem rei Q. Metellum Celerem adjicit (C. Nepos) eum que retulisse commemorat. Quum Galliæ pro consule præesset, Indos quosdam a rege Boiorum dono sibi datos, unde in eas terras devenissent requirendo cognovisse, vi tempestatum ex Indicis æquoribus abreptos, emensosque quæ intererant, tandem in Germaniæ littora exiisse ».

même fait en termes à peu près identiques, sauf qu'il nomme le roi des Suèves (1) au lieu du roi des Boïens (2). Ce qui ressort de ce double témoignage, c'est que, peu après la conquête de la Gaule par les Romains, des Indiens étaient venus par mer sur les côtes de Germanie. Au temps de Mela et de Pline, on croyait encore que la Caspienne communiquait directement avec l'Océan Septentrional et la Baltique (3). La traversée de ces Indiens s'expliquait naturellement par la circumnavigation de l'Asie Boréale (4). Rabelais, qui s'intéressait à ces Indiens, accomoda cette supposition aux découvertes géographiques : « Et suys en ceste opinion, dit-il, sauf meilleur jugement, que telle routte, de fortune, fut suyvie par ces Indiens, qui navigèrent en Germanie, et feurent honorablement traictez par le roy des Suèdes, en temps que Q. Metellus Celer estoit proconsul en Gaule (5) ». Huet, le savant évêque d'Avranches, crut également que ces Indiens étaient parvenus en Germanie par l'Océan, la Caspienne, et le Palus Méotis (6) : mais un pareil itinéraire est tout aussi fabuleux que celui des Argonautes. Pelloutier soutenait que ces Indiens étaient des Africains, mais il n'alléguait aucune preuve sérieuse (7). Vos-

(1) PLINE, *Histoire naturelle,* II, 67. « Idem Nepos de septentrionali circuitu tradit Q. Metello Celeri, L. Afranii in consulatu collegæ, sed tum Galliæ pro consuli, Indos a rege Suevorum dono datos, qui, ex India, commercii causa, navigantes, tempestatibus essent in Germaniam abrepti ».

(2) Les manuscrits donnent diverses leçons ; Boiorum, Botorum, Betorum, Bætorum, Lidorum, Lydorum, Getorum, Gotonum. M. de Ceuleneer, le dernier écrivain qui se soit occupé avec une rare compétence de ce curieux problème géographique, pense qu'il faut lire Rætorum, et qu'il s'agit d'un de ces chefs Rhétiens, dont plusieurs cohortes avaient été cantonnées le long du Rhin. — Cf. SCHOENEMANN, *De Cohort. Romanis auxiliariis*, 1883, p. 26.

(3) On le croyait encore au temps des Arabes : ainsi Edrisi fait communiquer ces deux mers.

(4) Mentionnons pourtant l'opinion de Hansen (*Die Chrorographie des Pomponius Mela*) et de Bunbury (*A history of ancient geography*, 1883), qui nient la réalité du voyage.

(5) RABELAIS, édition Jeannet, t. IV, p. 33.

(6) HUET, *Histoire du commerce des anciens*, p. 358.

(7) PELLOUTIER, *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1745, p. 186.

sius pensait que c'étaient des Bretons (1), mais on aurait reconnu leur langage, et d'ailleurs, les communications devaient être trop fréquentes entre la Germanie et la Grande-Bretagne pour que l'arrivée sur le littoral Germain de marins bretons fût signalée comme un fait extraordinaire. Vivien de Saint-Martin en fait des Slaves, des Vendes ou Vinidi, qui, depuis les temps les plus reculés, habitaient les côtes de la Baltique (2). Un érudit Scandinave, Schiern, n'a-t-il pas prétendu que le mot Indus n'étant pas un mot ethnologique mais bien géographique, et les Indiens existant tout aussi bien dans l'Asie Boréale que dans l'Asie Méridionale, les Indiens de Metellus Celer ne pouvaient être et n'étaient que des Lapons (3) !

Reste une dernière hypothèse : Pourquoi ces Indiens ne seraient-ils pas des Américains, des pêcheurs ou des matelots, surpris par la tempête et jetés au large ? De tels événements sont plus fréquents qu'on ne le supposerait au premier abord. Le cardinal Sylvius Aeneas Piccolomini (4) raconte, dans sa *Description du Monde*, que des navires et des négociants Indiens, en 1160, sous le règne de Frédéric Barberousse, furent jetés par la tempête sur les côtes de Germanie. Bèmbo (5)

(1) Vossius, *Observationes ad Pomponius Melam*, p. 219.

(2) Vivien de Saint-Martin, *Histoire de la géographie*, 1873, p. 176.

(3) Schiern, *Une énigme ethnographique de l'antiquité* (Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord, 1881), p. 245-288.

(4) Sylvius Æneas, *Asiæ Europæ que elegantissima descriptio* (1531), II, 8. « Nos apud Othonem legimus sub imperatoribus Teutonicis Indicam navem et Indos negotiatores in Germanico littore fuisse deprehensos, quos ventis agitatos ingratis ab orientali plaga venisse constabat ». — On ne trouve aucune allusion à un fait semblable ni dans la Chronique d'Othon de Freysingen, que citait Piccolomini, ni dans sa relation des exploits de Barberousse, ni dans l'œuvre de ses continuateurs Ragewin et Otto de Saint-Blaise. Il est probable que Piccolomini citait une Histoire d'Autriche, attribuée à Othon de Freysingen, et qu'on croit perdue.

(5) Bembo cité par Horn (*De originibus Americanis*, p. 14). « Navis Gallica, dum in Oceano iter non longe a Britannia faceret, naviculam ex mediis abscissis viminibus arborum que libro solido contextis ædificatam cepit ; in qua homines erant septem, mediocri statura, colore subobscuro.

rapporte, dans son *Histoire de Venise*, qu'un vaisseau français, en 1508, rencontra non loin des côtes anglaises un bateau fait en écorce et en joncs. Il était monté par sept hommes de médiocre stature, de couleur rouge, à la face longue et étendue. On ne pouvait comprendre leur langage. Six d'entre eux moururent. Le septième, un jeune homme, survécut, et fut présenté au roi Louis XII, qui se trouvait alors dans le Maine. Ces inconnus ne pouvaient être que des Américains. Tout indique leur origine, la construction de leur barque, les traits de leur figure, la couleur de leur peau. Aussi bien de pareils voyages, de plus difficiles même, ne sont pas impossibles. En 1682, un Esquimau fut jeté, avec son kayack, au sud de l'île Eday (1), et en 1684 un autre échoua à Westray, la plus occidentale des Orcades. Un de ces bateaux fut exposé à Edimbourg et l'autre conservé dans l'église de Burray aux Orcades. En 1738 quelques Indiens, occupés à la pêche aux îles Juan Fernandez, se dégoûtèrent de leur genre de vie, et, avec un simple canot, sans provisions, sans agrès, abordèrent à Valparaiso (2). Les résidents Européens de Yokohama (3) ont tous connu l'interprété José Hico, un Japonais entraîné avec son frêle esquif et porté juqu'à San-Francisco par le grand courant équatorial qui baigne les côtes de Niphon et décrit vers la Californie une courbe de quelques milliers de kilomètres. Il se peut donc que le vent ait jadis jeté à la côte européenne quelques américains; car la distance n'est pas

lato et patente vultu ; eorum sermo intelligi non poterat : Ex iis sex mortem obierunt ; unus adolescens in Aulercos, ubi rex erat, vivus est perductus ».

(1) JAMES WALLACE, *An account of the islands Orkney*.

(2) ULLOA, *Mémoires philosophiques, historiques, physiques, concernant la découverte de l'Amérique*, etc. (traduction Lefebvre de Villebrune), t. II, p. 327.

(3) AIMÉ HUMBERT, *Voyage au Japon* (Tour de Monde, 1863, 35) : « Depuis 1782, quarante et une barques japonaises sont venues échouer à la côte américaine, et vingt-huit de ces naufrages ont eu lieu postérieurement à l'année 1850. Ces quarante et un naufrages sont simplement ceux dont il a été pris note ». — F. ALLEN, *La très ancienne Amérique* (Congrès Américaniste de Luxembourg, I, 81. — On cite, au siècle dernier, cinquante et un cas de navires japonais poussés par les courants sur les côtes Américaines. — Cf. O. LOEW, *Mittheilungen von Petermann*, 1877, p. 138.

tellement grande, ainsi que nous l'avons déjà démontré, qu'elle ne puisse être franchie en quelques jours. Cette conjecture est si vraisemblable qu'elle avait frappé les premiers historiens de la conquête au XVI[e] siècle. « Qui sait, dit l'un d'entre eux, Gomara (1), si les Indiens de Metellus Celer n'étaient point des Américains du Labrador ! » — « Je crois, écrit un autre, le géographe Wytfliet (2), que ces Indiens ne venaient point, comme l'on cru certains auteurs, des extrémités de l'Orient ou de l'Occident, mais que c'étaient des Américains du Labrador, de l'Estotiland ou de tout autre pays voisin, et tous ceux qui se rendent compte des différences de climat penseraient comme moi ». Sans affirmer, comme Wytfliet, que ces Indiens étaient originaires du nord de l'Amérique, nous croyons avec lui que, réellement, ils venaient du nouveau monde.

Il paraîtrait même, mais cette conjecture semble bien hasardée, que nous possédons le portrait d'un de ces Américains. Il existe en effet au musée du Louvre une tête en bronze antique (3), ou plutôt une situla de bronze ayant la forme d'une tête d'homme, vigoureusement moulée, dans laquelle un savant critique et connaisseur, Egger, croyait reconnaître un des indiens de Celer (4). Nous pensons pourtant que cette histoire aurait eu un tout autre retentissement, et que d'autres écrivains que Mela ou Pline en auraient parlé, si la réputation de ces étrangers se fut étendue au point qu'on gravât sur le bronze l'empreinte de leurs traits (5). Mais si la situla n'est pas le portrait d'un de ces

(1) GOMARA, *Historia general de las Indias*. p. 7, édit. 1553. Ca tambien dizen como en tiempo del emperador Federigo Barbaroxxa aportaron a Lubec ciertos Indios in una canoa.

(2) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum*. « Indos non ex ultimis Orientis et Occidentis partibus, uti quibusdam visum est, sed ex hoc Laboratoris et Estotilandiæ aut vicinis terris venisse constanter teneo, mecumque sentiet quicumque climatis rationem expenderit. »

(3) Ce bronze, dont l'authenticité est indiscutable, provient de la collection Edmond Durand, que le roi Charles X acquit pour le Louvre en 1825.

(4) EGGER, *Mémoires de la Société des Antiquaires de France* (1859), p. 83-89.

(5) M. Leemans, le savant directeur des Musées Hollandais, pense que la

Indiens au moins est-elle le portrait d'un Américain ? Ce bronze classé sous le numéro 826 est ainsi décrit dans le catalogue de Longpérier (1) : « Buste d'esclave entièrement rasé ; ses oreilles sont grandes et tombantes. Le haut du crâne s'ouvre au moyen d'une charnière et forme couvercle. Au dessus des oreilles sont placés des anneaux dans lesquels s'ajuste une anse mobile figurant une branche d'arbre avec des nœuds ». Il suffit de jeter les yeux sur ce bronze pour se convaincre que tout en lui rappelle la race rouge du nouveau monde. Le crâne est dolichocéphale, le front fuyant, les oreilles longues et basses, les sourcils fortement arqués, le nez aquilin, les lèvres grosses, le maxillaire inférieur arrondi. L'impression d'ensemble est saisissante. Pour la rendre plus sensible, M. de Ceuleneer (2) a imaginé de représenter quelques types d'Indiens actuels (3), et de les rapprocher de la situla du Louvre. La ressemblance est extraordinaire. C'est bien le type d'un Américain, et d'un Américain des États-Unis qu'on a sous les yeux.

La réalité du voyage des Indiens de Metellus Celer nous paraît donc établie ; et c'est la seule traversée de l'Océan Atlantique, mentionnée par les écrivains de l'antiquité classique, qui nous semble rigoureusement démontrée. Nous pensons néanmoins que la notion d'un continent transatlantique, bien que confuse, ne se perdit jamais, et, si les voyages des Grecs et des Romains en Amérique sont imaginaires, au moins ont-ils eu comme le pressentiment de ce nouveau monde, qu'il était donné à une autre époque de retrouver définitivement.

situla est une caricature Romaine, mais les caricatures se présentent surtout sur les vases et les terres cuites, et sont d'ordinaire bien plus petites que le bronze du Louvre. En outre le travail n'est jamais si soigné.

(1) De Longpérier, *Notice des bronzes antiques exposés dans les galeries du Musée du Louvre*, 1868, p. 143.

(2) De Ceuleneer, *Type d'Indien du Nouveau Monde représenté sur un bronze antique du Louvre*, 1890.

(3) Ces types sont empruntés à la collection Catlin, conservée à l'United States National Museum de Washington.



SITULA EN BRONZE
(Appartenant au musée du Louvre).

CHAPITRE V

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN MONDE ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES AU MOYEN-AGE ?

Pendant le moyen-âge s'arrêtent les progrès de la science géographique (1). Après les grandes guerres qui suivirent l'invasion des Barbares, quand l'esprit de séparation et d'isolement succéda à l'union romaine, chaque peuple désormais concentra son activité dans ses propres frontières. On renonça à peu près complètement aux relations extérieures, et, par suite, au commerce, à la navigation et aux découvertes. Les Vandales eurent il est vrai une flotte importante, mais ce n'étaient que des pirates. Les Angles et les Saxons ne savaient, avec leurs barques légères, que courir d'une rive à l'autre, piller une ville ou remonter un fleuve. Goths de l'est ou de l'ouest, Lombards et Francs n'eurent pas d'autre marine. Les successeurs dégénérés des Césars romains pouvaient à peine garantir Constantinople des attaques de ses ennemis (2). Charlemagne, dont le génie prévoyant ne négligeait aucun détail, ouvrit des relations avec les pays alors connus, mais, après lui, tout disparut, et de son œuvre gigantesque il ne resta que d'impuissants débris (3). Ce n'est que beaucoup plus tard que les Républiques italiennes au midi, les pêcheurs norwégiens, danois et islandais au nord, ainsi que

(1) Daunou, *Histoire de la géographie*. — Vivien de Saint-Martin, *Histoire des découvertes géographiques*.

(2) Drapeyron, *L'Empereur Héraclius*. — Rambaud, *Constantin Porphyrogénète*

(3) Gaffarel, *De Franciæ commercio regnantibus Karolinis*.

les moines irlandais, se lancèrent de nouveau dans d'aventureux voyages ; mais, pendant cinq siècles, faute de marine, les connaissances géographiques diminuèrent au lieu de s'étendre, et de regrettables erreurs furent commises. Il semble parfois qu'effrayés par les ténèbres qui s'épaississent, épouvantés par les opinions étranges et contradictoires qui se pressent autour d'eux, les hommes aient oublié la terre. Ils se croient dans une immense tombe, dont la trompette du dernier jour pourra seule soulever la lourde pierre.

Aussi, sauf de rares exceptions, le *De mensura provinciarum orbis terræ*, de Dicuil (1), le *Traité de l'administration de l'Empire*, par Constantin Porphyrogénète, la *Description du Danemark*, par Adam de Brême, les *Relations d'Other et de Wulfstan*, insérées dans la traduction de Paul Orose par le roi Alfred, l'*Itinéraire*, de Benjamin de Tudela, nous ne trouvons plus au moyen-âge de monument géographique original. Ou bien on se contente de copier ou de traduire à peu près textuellement un ouvrage ancien, ainsi que le fera par exemple, au XIIIe siècle, Blemmydas, dont la *Géographie synoptique* n'est que la paraphrase poétique de Denys-le-Périégète ; ou bien, au fond de quelque cloître ignoré, on réunira sans la moindre critique, comme l'*Anonyme de Ravenne*, des fragments empruntés à divers auteurs, et rédigés avec tant d'ineptie qu'on ignore jusqu'à l'époque géographique qu'a essayé de décrire ce compilateur (2). Ce ne sont pas seulement les enfants et les paysans de

(1) DICUIL, *De mensura provinciarum orbis terræ*. Edition princeps par Walkenaër en 1806, édition critique par Letronne en 1814. — ADAM DE BRÊME, *De situ Daniæ et reliquarum quæ trans Daniam sunt regionum natura*, éditions de 1615 et de 1629. — CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *Traité de l'administration de l'Empire*, éditions de Meursius (1610-1617) et de Banduri (1711). — ALFRED LE GRAND, *Histoire de Paul Orose*, édition de 1773. — BENJAMIN DE TUDELA, édition Edouard Charton, insérée dans les *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 156-222.

(2) D'AVEZAC, JEAN et GABRIEL GRAVIER, *Le Ravennate* (Société normande de géographie, 1888).

la première croisade qui s'imaginent que Jérusalem est tout près d'eux (1) ; un abbé de Cluny, prié par le comte Bourcard de fonder un monastère de son ordre à Saint-Maur-des-Fossés, n'osera pas se rendre à cette invitation, parce que les environs de Paris lui semblent trop éloignés de son couvent(2). Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, donnera la même excuse au duc de Normandie, qui le priait de fonder une abbaye dans ses états (3). Les Northmans établis en Neustrie oublièrent bientôt la position de leur ancienne patrie (4). En 1095, les moines de Saint-Martin-de-Tournay cherchèrent, sans y parvenir, à découvrir l'abbaye de Ferriéres (5). Même à une époque plus avancée, les représentants en quelque sorte officiels de la science commettront de pareils erreurs (6). Ainsi Vincent de Beauvais ne connaîtra pas la Baltique, et son contemporain Albert-le-Grand ne lui attribuera l'importance que d'un simple golfe !

Cette ignorance tenait à des causes multiples : au culte des Universités pour tout ce qui venait de l'antiquité, et à une aveugle confiance dans les légendes chrétiennes. Toutes les cartes, jusqu'à la fin du xve siècle, figurent au nord de l'Europe le pays des Amazones. On y trouve également comme villes florissantes, Troie, Ninive ou Carthage. Quant au Paradis Terrestre, bien qu'il change de situation, il est toujours représenté avec un grand luxe d'enluminures, de dorures et de feuillages verdoyants. L'amour du merveilleux était une nouvelle cause d'erreurs. On ne saurait croire à quel point nos pères aimaient les récits fantastiques de voyages dans des pays merveilleux. Pour n'en citer qu'un exemple, Giraud de Cambrai obtint un tel

(1) Guillaume de Nogent, II, 6.
(2) Sprengel, *Histoire des découvertes*, § 28.
(3) *Bollandistes*, 1er janvier. — *Chronique de Saint-Bénigne.*
(4) Guillaume de Jumiéges, I, 2.
(5) Achery, *Spicilegium*, t. II. p. 90.
(6) Daunou, *Histoire de la géographie*, § 3.

succès par le récit de son voyage en Irlande que, dans toutes les villes où il passait, il était obligé de donner une triple lecture de sa description (1). Le premier jour était réservé aux pauvres, le second aux docteurs, aux clercs et aux étudiants, et le troisième aux bourgeois. Et pourtant il racontait qu'en Irlande les oiseaux poussaient sur les arbres (2), les poissons avaient les dents dorées, et des monstres couraient la campagne, moitié hommes, moitié taureaux. Les crapauds et les serpents mouraient en touchant le sol (3), et les femmes ne pouvaient accoucher dans une île de la côte (4). Il était certes bien facile de le convaincre d'imposture, mais de véritables multitudes se pressaient autour de lui. On eût dit que ses contemporains aimaient à être trompés.

La cause la plus fréquente et la plus sérieuse de l'ignorance géographique au moyen-âge fut la persistance de certains préjugés dont le clergé se fit comme l'interprète trop complaisant. Les prêtres, en qui résidait alors toute la science, avaient conçu d'étranges systèmes sur la position et la forme de la terre. Eminents par leurs vertus, mais peu familiarisés avec la réalité des choses, ils imposaient leurs opinions préconçues à des populations d'ailleurs trop ignorantes pour les discuter. Ainsi ils ne croyaient pas à la sphéricité de la terre. Il est certain que, si on s'en tient à la lettre des Saintes-Ecritures, la première idée qu'elle suggère est celle de la platitude de la terre, entourée

(1) Giraldus Cambrensis (Barry), *Topographia Hiberniæ* (édition Camden, Francfort, 1602).

(2) Id., p. 47 : « Sunt et aves hic multæ, quæ bernacæ vocantur ; quas mirum in modum contra naturam natura producit, aucis quidem palustribus similes, sed minores... Ex succo ligneo marinoque occulta nimis admirandaque seminii ratione, alimenta simul incrementaque suscipiunt. Vidi multoties oculis meis plusquam mille minutis hujusmodi avium corpuscula in littore maris ab uno ligno dependentia, testis inclusa et jam formata. » Voir l'histoire des croyances sur la bernache dans Buffon (*Histoire naturelle des oiseaux*), édit. 1783, t. IX, p. 93.

(3) Id., § 30, 31, 32.

(4) Id., § 14, p. 82.

Septima figura.

Hec figura seruit .xiiii. capitulo et pluribus aliis pro diuisione terre in tres partes et similiter pro distinctione maris et quorundam fluminum ac regionum hic gratia exempli posito rum quia particularior distinctio maiorem figuram requirit. Mare mediterraneum exit ab oceano per strictum meatum circa hispaniam prope gades herculis. Mare vero rubeum exit ab oceano circa medium orientis et meridiei id est versus meridiem circa medium orientis et occidentis a cuius litore vix in anno terminus indici oceani nauigatione attingitur.

Polus septentrionalis.

Yperborei
Arimphei
Ab hac linea usque ad polum articum
secundum multos est habitacio et non secundum alios
et continetur sub hac parte multe insule
Regio inhabitabilis propter algorem
Montes riphei
Francia
Liguria
Germania
Grecia
Roma
Europa
Hispania
Rodus
Armenia
Mare caspium
Georgia
Albania
Asia
Parthia
Indus
India
Mare mediterraneum usque asiam
Et diuidit europam ab affrica
Alexandria
Libia
Egiptus
Nilus
Tropicus cancri
Siene
Cartago
Affrica
Numidie
Getuli
Mauri
Gades
Hesperides
Mons athlas
Gara
Trogodite
Nubia
Ethiopia
Meroe
Beronice
Regio inhabitabilis propter calorem
habitacio elephantum
India fere continet totam partem habitabilem
Equinoctialis
Arym
Tropicus capricorni
Circulus antarticus
Oceanus.

Polus australis.

L'IMAGE DU MONDE DE PIERRE D'AILLY (1483).

de tous côtés par la mer, et aux extrémités de laquelle le ciel forme comme une voûte solide, qui soutient la couche des eaux supérieures. Avec un pareil système, la théorie des Antipodes est, en effet, inadmissible. D'ailleurs, s'il existe au-delà des mers des êtres ayant une nature semblable à la nôtre, que devient le dogme de l'unité humaine? Ces doutes, non résolus, avaient conduit la plupart des Pères de l'Eglise à rejeter l'existence des Antipodes comme une fiction aussi contraire à la foi qu'à la raison. « Y a-t-il quelqu'un, écrivait Lactance (1), d'assez extravagant pour se persuader qu'il y ait des hommes dont les pieds seraient en haut et la tête en bas; que tout ce qui est couché en ce pays soit suspendu là-bas; que les herbes et les arbres y croissent en descendant et que la grêle et la pluie y tombent en montant? Faut-il s'étonner que l'on ait mis les jardins suspendus de Babylone au nombre des merveilles de la nature, puisque les philosophes suspendent ainsi des champs, des mers, des villes et des montagnes? ». De même saint Augustin démontrait (2) « qu'il n'y a pas de raison de croire à cette fabuleuse hypothèse d'hommes qui, foulant cette partie opposée de la terre, où le soleil se lève quand il se couche pour nous, opposent leurs pieds aux nôtres. Cette opinion ne se fonde sur aucune notion historique... Mais fût-il démontré que le monde et la terre ont la forme sphérique, il serait trop absurde de prétendre qu'après avoir franchi les immensités de l'Océan, quelques hommes aient pu, hardis navigateurs, passer de cette partie du monde dans l'autre pour y implanter un rameau détaché de la famille du premier homme ». Isidore de Séville (3) ne

(1) Lactance, *Institution divine*, III, 24 : « Quid? Illi qui esse contrarios vestigiis nostris antipodas putant, num aliquid loquerentur? Aut est quisquam tam ineptus qui credat esse homines, quorum vestigia sint superiora quam capita? »

(2) Saint Augustin, *De civitate Dei*, XVI, 9.

(3) Isidore de Séville, *Origines*, IX, 2 : « Jam vero his, qui antipodæ dicuntur, eo quod contrarii esse vestigiis nostris putantur, ut, quasi sub

croit pas, lui non plus, aux Antipodes : « Ceux qu'on nomme les Antipodes, parce que on croit qu'ils marchent en sens inverse de nous, et que, placés qu'ils sont au-dessous de nous, leurs pieds sont opposés aux nôtres, il n'y a pas de raison pour croire à leur existence ». Telle est encore l'opinion de saint Justin, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Ambroise, de saint Jean Chrysostôme, de saint Césarée, de Procope de Gaza, de Severianus de Gabala et de Diodore de Tarse (1). L'exposé le plus complet de la doctrine de l'époque est la *Topographie Chrétienne*, de Cosmas Indicopleustes (2). Ce voyageur Egyptien revient naïvement aux traditions anciennes. Non seulement il nie la rotondité de la terre en s'appuyant sur toutes sortes de raisons tirées d'une physique passablement étrange , mais encore « si nous passons aux Antipodes, dit-il, nous verrons aussitôt combien sont ridicules ces contes de bonne femme. Si les pieds d'un homme sont opposés à ceux d'un de ses semblables, que ce soit dans la terre, l'eau, l'air, le feu, ou tout autre corps, comment tous deux peuvent-ils rester debout, comment l'un et l'autre peuvent-ils vivre la tête en bas ? C'est là, certainement, une hypothèse absurde. Et quand il vient à pleuvoir, comment dire que la pluie tombe sur les deux ? Elle tombe bien sur l'un, mais sur l'autre ne monterait-elle pas plutôt ? » Ces raisonnements enfantins de Cosmas sont à la hauteur de sa cosmogonie. Ne prétend-il pas démontrer

terris positi, adversa pedibus nostris calcant vestigia, nulla ratione credendum est. »

(1) Tous ces pères et docteurs sont cités, avec les passages correspondants de leurs œuvres, par LETRONNE, *Opinions cosmographiques des pères de l'Eglise* (Revue des Deux-Mondes, mars 1834). — On peut consulter également JOURDAIN, *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde* (Journal général de l'instruction publique, année 1861).

(2) La meilleure édition de l'ouvrage de Cosmas Indicopleustes a été donnée par MONTFAUCON, *Collectio nova patrum et scriptorum graecorum*, t. II, p. 43 (1706) Voir E. CHARTON, *Voyageurs anciens et modernes*, t. II, p. 1-30

que le tabernacle de Moïse est la véritable image du monde, que la terre est carrée et renfermée avec le soleil, la lune et les autres astres dans une sorte de cage oblongue, dont la partie supérieure forme un double ciel (1)?

Sans doute quelques hommes se rencontraient qui répugnaient à accepter comme articles de foi ces affirmations sans fondement, mais ils étaient forcés de s'y conformer sous les peines les plus graves. Eusèbe de Césarée s'étant hasardé, dans son *Commentaire sur les psaumes*, à dire que la terre était ronde, se repentit bientôt de sa témérité et revint à l'opinion commune (2). Photius, analysant les ouvrages de Cosmas et de Diodore de Tarse (3), laisse voir qu'il ne partage pas leurs erreurs, mais de combien de précautions n'use-t-il pas pour envelopper une aussi téméraire pensée ! L'Irlandais Virgile fut moins prudent (4). Il exposa publiquement la théorie des antipodes et soutint qu'il y avait un autre monde et d'autres hommes. Dénoncé comme hérésiarque par son rival de gloire et d'éloquence, Boniface, il fut déféré par le pape Zacharie à la juridiction du duc de Bavière, Odilon (748). On ne sait trop quel fut le résultat de l'enquête (5). D'après la tradition, Virgile aurait du rétracter ses

(1) Cette opinion se perpétua : Au temps de Philippe-Auguste, Alain de Lille, dans son *Anticlaudianus*, sera le seul à soutenir que la terre n'est pas carrée, mais ronde. Voir Ferdinand Denis, *Monde Enchanté*, p. 23.

(2) *Collectio nova patrum*, etc., I, 460 : « Cujus in finibus antipodes fabulosæ habitare creduntur ».

(3) Photius, *Bibliotheca Græca*, VII, 2, liv. xiv.

(4) D'Achery et Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa* (Sæculum, III) p. 72. Lettre du pape Saint Zacharie, t. XV, inter Bonifacianas epistolas. Le pape l'accusait d'avoir dit : « Quod scilicet alius mundus et alii homines sub terra sint, aliusque sol et luna ».

(5) On peut consulter sur Virgile de Salzbourg, X..., *Nouvelles remarques sur Virgile, Homère, et le prétendu style poétique de l'Ecriture sainte* (1710). — Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*, p. 186-188. — Alfred Webb, *A compendium of Irish Biography, comprising Sketches of distinguished Irishmann*, 1878. — Notons d'ailleurs qu'il n'est question de ces controverses ni dans la *Vie anonyme de Saint Ebehrard de*

opinions et les rejeter sur un certain Virgile d'Arles, favori de Childebert II, et mort en 624. Il serait même allé se justifier à Rome, et, bien qu'il eût prouvé que les Irlandais étaient en communication régulière avec un monde transatlantique, se sentant incapable de résister à la plus grande force du temps, il se serait résigné à une rétractation. La soumission de ce nouveau Galilée fut bien accueillie, puisque, peu d'années après l'enquête, il fut sacré évêque de Salzbourg (764) et plustard canonisé (1243).

Les savants se le tinrent pour dit et la théorie des antipodes fut dès lors condamnée. Raban Maur, par exemple, en parle à peu près dans les mêmes termes que Lactance ou Saint-Augustin (1). Au xe siècle, un interprète de Boèce déclare que cette théorie est contraire à la foi. (2). « Loin de nous, s'écrie-t-il, la pensée de croire à l'existence des antipodes : c'est une vance de tout point contraire au christianisme ». Guillaume de Conches qui pourtant se signale plus d'une fois par ses opinions hardies (3), se range en cette occasion au sentiment général et incline à penser que, s'il y a des antipodes, nous n'en avons pas la certitude, faute de communiquer avec eux. Ces opinions étranges persisteront jusqu'au xve siècle, car les conseillers de la reine Isabelle à Salamanque et à Grenade, opposeront encore à Colomb, pour le détourner de ses projets, des considérations analogues sur les antipodes (4).

Salzbourg, ni dans le *Livre des miracles de Virgile*, l'un et l'autre publiés dans le *Acta Sanctorum ordinis Sanctis Benedicti*.

(1) RABAN MAUR, *De universo*, l. XII, § 2.

(2) *Classicorum auctorum e Vaticanis codicibus*, t. IV, p. 353 (Rome, 1831) : « Absit ut nos quisquam antipodum fabulas recipere arbitretur, quæ sunt fidei christianæ omnino contrariæ ! »

(3) GUILLAUME DE CONCHES, *Philosophia minor*, IV, 3 : « Nullus tamen nostrum ad illos neque illorum ad nos pervenire potest ».

(4) GERALDINI, *Itinerarium ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas*, Romæ, 1631, fol. 204. « Multi antistites patriæ Hispanœ manifestum ream penes eos esse plane asserebant, eo quod Nicolaum a Lyra totam terræ humanæ compaginem ab insulis Fortunatis in orientem usque supra mare extentum nulla latera habere per inferiorem partem sphæræ obtorta dicit. Et Divus Aurelius Augustinus nullos esse antipodas affirmat ».

On avait aussi conservé au moyen-âge les préjugés antiques sur la zone torride. Dès le v[e] siècle, Paul Orose, Philostorge et Moïse de Khoren se prononçaient en faveur de la théorie de l'inhabitabilité de la zone torride (1). Jean Philoponus, grammairien alexandrin du vi[e] siècle, écrivait : « Quelques personnes ont soupçonné, se conformant à une tradition absurde, que l'Océan Atlantique va se réunir dans la partie orientale avec la mer Erythrée, ce qui est évidemment faux, car il faudrait que l'Océan se prolongeât tout au travers de la Libye et dans la zone torride même, où il est impossible que des hommes puissent naviguer à cause de la chaleur brûlante qui y règne (2) ». Cette erreur était acceptée par les savants les plus réputés qui la propageaient dans leurs écrits. Ainsi nous la retrouvons dans Isidore de Séville (3), Marcianus Capella (4), Grégoire de Tours (5) et Bède le Vénérable (6). Le manuscrit 4830 de la Bibliothèque Nationale donne trois cartes insérées à la suite du *Liber rotarum sancti Isidori*, qui prouvent toutes les trois qu'on ne croyait pas qu'il fût possible de pénétrer dans la zone torride (7). Au xii[e] siècle, Honoré d'Autun, l'abbesse Herrade de Landsberg, Geoffroy de Saint-Victor (8), Hugues Metellus et le poète philosophe Bernard de Chartres renouvellent ces vieilles

(1) Tous cités par Santarem, *Cosmographie et Cartographie du moyen-âge*, I, 310.

(2) Philoponus, *De creatione mundi* (cité par Letronne, Journal des Savants, 1831, p. 547.

(3) Isidore de Séville, *Origines*, XIV, 5 : « Extra tres partes orbis, quarta pars trans Oceanum est, quæ nobis ardore solis incognita est ».

(4) Marcianus Capella, *Satyritrcon* (édit. Kopp, 1836), p. 503 : « Media vero flammis atque anhelis ardoribus torridata propinquantes animantium comburit occasus ».

(5) Jacob, *Géographie de Grégoire de Tours*.

(6) Bède le Vénérable, *Mundi constitutio* (édit 1612), t. I, p. 324 : « ... quædam mundi partes temperie sua incoluntur, quædam immanitate frigoris aut coloris existunt inhabitabiles ».

(7) Santarem, ouv. cité, p. 24, 50, 69.

(8) Geoffroy de Saint-Victor, *Microcosmus*, f. 18. « Mediam vero zonam caloris intemperie, propter perpetuam solis præsentiam, inhabitabilem ».

théories. Au milieu du siècle suivant, et malgré le progrès des connaissances nautiques, Nicéphore Blemmydas (1) affirmera encore que la chaleur de cette zone est un obstacle insurmontable à la navigation (2). Sacrobosco, le fameux cosmographe anglais dont la *Spæra mundi* fit pendant quatre cents ans autorité dans les écoles, Vincent de Beauvais lui-même partageait cette erreur et avec lui pensaient les chefs de l'Eglise ou les représentants les plus autorisés de la science. L'un d'entre eux, Albert de Saxe, prétendra même que nous sommes séparés de ces régions par ces déserts coupés de hautes montagnes, qui ont la propriété d'attirer la chair humaine comme l'aimant attire le fer (3). Pierre d'Albano répétera ces fables ridicules sans les combattre (4), malgré sa réputation méritée de savoir et de ferme jugement. Jusqu'au XIVe siècle, fidèles à l'antique tradi tion, Brunetto Latini (5) et son illustre élève le Dante, Ranulf de Hygeden, Nicolas Oresme, Mandeville et Boccace (6) croient encore que les chaleurs excessives empêchent de connaître une partie de l'univers (7).

Ce double préjugé de la non-existence des antipodes et de

(1) Nicéphore Blemmydas, cité par LETRONNE, *Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise*, p. 19, 20.

(2) SACRO BOSCO, *De Sphæra mundi* (édition de Lyon, 1531) : « Illa igitur zona quæ est inter duos tropicos dicitur inhabitabilis propter calorem solis discurrentis super illam ». Cet ouvrage eut 24 éditions au XVe siècle, et plus de quarante de 1501 à 1647.

(3) ALBERTUS SAXONIUS, *Quæstiones de cœlo et nundo*, l. II, p. 26 : « Sunt quidam montes, qui habent naturam attrahendi carnem humanam, sicut magnes attrahit ferrum, et hæc est causa quare nullus transit ».

(4) PETRUS DE ALBANO, *Conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur*, Diff. 67.

(5) BRUNETTO LATINI, *Il Tesoro* (édit. Venise, 1533). Il affirme qu'en Afrique, au-delà du pays des Garamantes, il n'y a que des déserts où personne n'habite jusqu'à l'Arabie (ove nulla persona habita in fino in Arabia), et cela à cause de la trop grande chaleur du soleil.

(6) BOCCACE, *De montibus et diversis nominibus maris.*

(7) Tous cités par SANTAREM, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge*, I, 76, 78, 108, 137, 139, 141, 147.

l'inhabitabilité de la zone torride devait, pour de longues années encore, accréditer de fatales erreurs et empêcher tout progrès géographique. Plus encore que l'ignorance ou que les scrupules théologiques, une autre raison s'opposait encore à ce que les marins s'aventurassent hors des mers connues. L'Océan, en effet, passait pour l'asile des monstres (1). C'est là que vivaient l'odontotyramus, assez gros pour avaler un éléphant entier, et le serpent qui se dressait du sein des flots et poussait de lugubres gémissements avant de se jeter sur les matelots pour les dévorer. C'est là que le barca engloutissait les navires, là surtout que le kraken, en respirant au soleil, étreignait de ses bras multiples les imprudents qui n'avaient pu fuir à temps. Cosmas exprime en ces termes la frayeur que lui faisait éprouver à lui et à ses compagnons la vue de l'Océan (2) : « Les matelots et les passagers les plus expérimentés disaient que nous approchions de l'Océan et tous criaient au pilote : retourne à gauche dans le golfe, de peur qu'emportés par le courant dans l'Océan, nous ne périssions ; car l'Océan, entrant dans le golfe, soulevait de vastes flots et la vague nous entraînait vers la pleine mer. C'était là un spectacle pénible qui nous glaçait de frayeur ».

A ne considérer que les apparences, il semble donc que la notion d'un continent opposé au delà de l'Atlantique ait été, pendant tout le moyen-âge, comme anéantie ? Il semble surtout qu'aucun navigateur n'ait osé s'aventurer sur cette mer de l'ouest, si féconde en dangers et en catastrophes. Pourtant, malgré cette ignorance à peu près générale, et malgré ces causes d'immobilité, quelques savants avaient conservé de justes notions sur la forme de la terre, et de hardis marins se risquaient de temps à autre sur l'Océan.

Dans le chaos qui suivit les invasions barbares, la science géographique avait été fort compromise, mais, peu à peu, grâce

(1) Berger de Xivrey, *Traditions tératologiques*. — Landrin, *Monstres marins*.

(2) Cosmas Indicopleustes, ouv. cité (édition Charton), p. 12.

à l'étude attentive des textes, grâce aux sources nouvelles que le zèle des traducteurs ouvrit en Occident à l'érudition, grâce surtout aux efforts généreux de quelques esprits d'élite pour secouer le joug du passé et s'engager résolument dans la voie du progrès, une sève plus abondante circula dans les écoles chrétiennes et vivifia la géographie comme les autres connaissances humaines. Une partie des erreurs anciennes disparut, les vérités déjà connues furent confirmées, et la Bible ne resta plus l'autorité unique et exclusive. Quelques docteurs, et parmi eux celui dont la parole faisait autorité, Saint Thomas, allèrent même jusqu'à prétendre que l'écrivain sacré avait parfois accommodé son langage à l'inexpérience de ceux auxquels il s'adressait, que les expressions dont il se servait pouvaient être entendues de diverses façons, et que tout passage en contradiction avec des faits certains devait être écarté (1). Aussi quelques savants rompirent-ils sans plus tarder avec les préjugés de l'école, en affirmant hardiment non seulement que la terre était sphérique et la zone torride habitable, mais aussi qu'un grand continent existait dans l'autre moitié du globe et qu'on le découvrirait en s'avançant dans la direction de l'Atlantique.

Isidore de Séville avait déjà parlé de la sphéricité probable de la terre (2), mais il ne l'avait admise que sous toutes réserves. Béda, plus affirmatif, en donna la preuve (3) : C'est que, du

(1) S. Thomas, *Summa theologiæ*, II, I, 68 : « Nihil auctoritate scripturæ derogatur, si diversimode exponatur, dummodo hoc firmiter teneatur, quod sacra scriptura nihil falsum contineat. Constat tamen in scriptura sacra multa metaphorice tradita esse, quæ secundum planam superficiem litteræ intelligi non valent. — Duo sunt observanda : primo quidem ut veritas scripturæ inconcusse teneatur ; secundo, quum scriptura divina multipliciter exponi queat, quod nulli expositioni aliquis ita præcise adhæreant, ut si certa ratione constiterit hoc esse falsum, quod aliquis sensum scripturæ esse credebat, id nihilominus asserere præsumat ».

(2) Isidore de Séville, *Etymologicon*, XIV, 5.

(3) Béda, *De natura rerum*, § 46 : « Orbem terræ dicimus, non quod absoluti orbis sit forma, in tanta montium camporumque disparitate, sed cujus amplexus, si cuncta linearum comprehendantur ambitu, figuram abso-

point que nous occupons, nous apercevons les astres qui sont au nord sans voir ceux qui sont au midi, et que, réciproquement, si nous habitions les régions méridionales, nous ne verrions pas ceux du nord, la convexité du sol ne permettant pas, dans ce cas ni dans l'autre, d'embrasser à la fois les deux pôles ». Nous trouvons la même doctrine chez Scot Erigène et Remi d'Auxerre, ainsi que chez Raban Maur (1) et plus tard chez Adelhard de Bath, Honoré d'Autun et Guillaume de Conches (2). A partir du treizième siècle c'est pour ainsi dire une opinion courante, dont il serait superflu de rechercher la trace dans les écrits du temps. Qu'on en juge plutôt par le grand nombre des ouvrages composés dès cette époque, sous le titre de Traité de la Sphère. Tel d'entre eux, celui de Jean de Sacrobosco, eut jusqu'à soixante-cinq éditions, et au moins autant de commentaires (3) !

La théorie de l'habitabilité de la zone torride ne triompha que plus tard. Le fameux comte de Bollstadt, Albert le Grand, que ses contemporains, effrayés par l'universalité de son savoir, prirent pour un sorcier, dit expressément, dans son *Liber Cosmographicus de natura locorum*, que toute la zone torride est habitable (4). Pierre d'Albano, au commencement du XIVe siècle, se fit l'ingénieux propagateur de cette doctrine : « Ptolémée, dit-il, a seulement fait remarquer qu'aucun témoignage direct ne lui avait fourni la preuve que les contrées équinoxiales fussent habitées, et, en ce point, beaucoup de cosmographes, dont l'hésitation n'est pas excusable, puisqu'ils

luti orbis efficiat. Inde enim fit ut septentrionalis plagæ sidera nobis semper appareant, meridianæ nunquam ».

(1) RABAN MAUR, *De Universo*, XII, 2. « Formam terræ ideo scriptura orbem vocat, eo quod respicientibus extremitatem ejus circulus semper appareat, quem Græci orizonta vocant ».

(2) Cités par JOURDAIN, *Mémoire sur l'influence d'Aristote*, etc., p. 7.

(3) Les plus connus de ces traités furent composés par Campanus de Novarre mort en 1300, par Cecco d'Ascoli (1257-1327) et par Nicolas Oresme.

(4) ALBERT LE GRAND, *Liber Cosmographicus de natura locorum* (Strasbourg, 1515), fol. 14^b^ et 23^a^.

pouvaient invoquer le témoignage de Saint Jean Damascène, ont imité sa réserve. Aujourd'hui l'incertitude n'est plus possible, et il n'y a que les gens peu instruits, capables de croire que les régions équinoxiales sont inhabitables et que l'Océan occupe partout l'espace compris entre les deux tropiques » (1). Nicolas Oresme, grand maître du collège de Navarre, mort évêque de Lisieux en 1382, auteur d'un Traité de la Sphère dédié à Charles V, s'exprimait en ces termes (2) : « Aucuns dient que la tierce plage, qui est soubz la voye du soleil entre les deux tropiques est inhabitable ; mais les autres dient que c'est très noble et très atrempée habitacion, especialement vers le milieu, soubz l'equinocial, et ce fut l'opinion d'Avicenne. Et ceulx qui maintiennent ceci arguent ainsi : que si elle estoit inhabitable, ce seroit pour trop grant chaleur, mais il n'en est pas ainsi. » Cette théorie fut dès lors acceptée, et même enseignée. Ainsi que la précédente elle devait contribuer à étendre les connaissances géographiques.

La croyance la plus utile au redressement des erreurs sur la forme véritable de la terre fut celle de l'existence d'un ou de plusieurs continents au-delà de l'Atlantique. Les savants, qui se firent les interprètes de cette théorie, renouvelaient une doctrine ancienne. Nous avons déjà vu que Cicéron, Macrobe et d'autres écrivains pensaient que les deux hémisphères que l'Océan sépare l'un de l'autre sont, en outre, coupés à deux reprises par les eaux, de manière que la surface de la terre se trouve partagée en quatre continents, deux dans l'hémisphère boréal et deux dans l'hémisphère austral. Ce singulier système nous le retrouvons chez Guillaume de Conches (3), et chez un écrivain du commencement du treizième siècle, Geoffroy de Saint-Victor, qui s'exprime ainsi (4) : « Les philosophes éta-

(1) Petrus de Albano, *Conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur*, fol. 100.

(2) Nicolas Oresme, *Traité de la Sphère*, § XXIX.

(3) Guillaume de Conches, *Philosophia minor*, IV, 3.

(4) Geoffroy de Saint-Victor, *Microcosmus*, cité par Jourdain, p. 8 :

blissent par des raisons très plausibles l'existence en quatre points du monde de quatre portions de terre ferme non seulement habitables, mais encore habitées. En effet, selon les philosophes, la terre est partagée, ainsi que le ciel, en cinq zones..... Comme le grand Océan divise deux fois chaque zone tempérée, elle est partagée en deux continents, ce qui, pour les deux zones, donne quatre continents, deux dans l'hémisphère supérieur et deux dans l'hémisphère inférieur. Les deux continents qui ont la même longitude dans un hémisphère différent se font face, non pas, il est vrai, directement, et leurs habitants s'appellent anthètes, c'est-à-dire placés les uns en face des autres ; les deux continents qui ont une longitude différente, celui-ci dans l'hémisphère du nord, celui-là dans l'hémisphère du midi, se trouvent aux deux extrémités d'une ligne qui passe par le centre de la terre ; aussi leurs habitants sont-ils appelés Antipodes ». Albert-le-Grand, sans être aussi explicite, admettait également l'existence de ce continent opposé (1). « Les mêmes climats, dit-il, se répètent dans l'hémisphère inférieur, de l'autre côté de l'équateur, où il existe deux races d'Ethiopiens, ceux du tropique boréal et ceux du tropique austral. L'hémisphère inférieur, Antipode du nôtre, n'est pas tout à fait couvert d'eau ; il est en grande partie habité, et, si les hommes de ces régions éloignées ne parviennent pas jusqu'à nous, c'est à cause des vastes mers interposées ».

Le contemporain d'Albert-le-Grand, Vincent de Beauvais,

« Naturalis philosophus probabili valde ratione in quatuor locis mundi quatuor partes aridas asserit apparuisse, et singulas non solum habitabiles sed et habitatas esse. Docet enim quinque esse cœli terras vel cœli zonas.... Magno Oceano utramque zonam (temperatam) bis dividente et sic quatuor aridas faciente, ita ut duæ quæ in eadem zona sunt, altera in inferiori, altera in superiori hemispherio, indirecte quidem, sibi contra positæ sunt. Quarum et habitatores anthetos, id est contra positos vocant. Quæ vero in diversis zonis sunt, altera sursum, altera deorsum, quæ per medium terræ se respiciunt, directa sibi contra positione opponuntur, unde et earum habitatores antipodes vocant. »

(1) ALBERT-LE-GRAND, ouv. cité, fol. 23a.

chargé par saint Louis de composer une sorte d'encyclopédie, put, dans son *Speculum Quadruplex*, qui se rattachait étroitement à la religion, hasarder quelques idées nouvelles. Ainsi parlera-t-il des terres situées au delà de l'Océan, et de la quatrième partie du monde. « Après les trois parties du monde, dit-il, et au delà de l'Océan s'étend vers le Midi une quatrième partie. Les ardeurs du soleil nous empêchent de le connaître ». Comme on le voit, Vincent de Beauvais n'est pas encore dégagé des vieux préjugés. Il confond les idées justes et les erreurs, les théories savantes et les mythes géographiques, mais il cherche pourtant des explications scientifiques. Ce fut le Pline de son époque (1).

Un autre savant du XIIIe siècle, Roger Bacon, fut bien supérieur à Vincent de Beauvais comme érudition et comme intuition scientifique. Le docteur admirable, comme l'avaient si bien surnommé ses contemporains, eut, en effet, la gloire d'affirmer hardiment que, d'après les lois de la nature, une grande terre inconnue devait exister en Occident, mais il ne prétendit jamais que cette terre fût inaccessible : « La mer, dit-il (2), ne couvre pas, comme on le prétend, les trois quarts de la terre. Déjà il est évident qu'une grande partie de ce quart doit se trouver au-dessous de nos régions habitées, car l'Orient est rapproché de l'Occident et la mer qui les sépare est petite.

(1) VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum quadruplex naturale*, liv. XXXII, § 15, p. 2411 : « Extra tres autem partes orbis quarta est trans Oceanum : Interior est in meridie, quæ solis ardore incognita nobis est ».

(2) ROGER BACON, *Opus majus* . « Hoc igitur mare non cooperit tres quartas terræ, ut œstimetur.... Jam patet quod multum de quarta illa sub nostra erit habitatione, propter hoc quod principia Orientis et Occidentis sunt prope, quia mare parvum ea separat ex altera parte terræ, et ideo habitatio inter Orientem et Occidentem non erit medietas æquinoctialis circuli, nec medietas rotunditatis terræ. Quantum autem hoc sit, non est temporibus nostris mensuratum, nec invenimus in libris antiquorum, ut oportet, certificatum ; nec mirum quoniam plus medietatis terræ, in qua sumus, nobis ignotum. Manifestum est igitur quod a fine Occidentis usque ad finem Indiæ supra terram erit longe plus quam medietas terræ ».

Aussi, la terre habitée entre l'Orient et l'Occident ne dépasse-t-elle pas la moitié du cercle équinoxial, ni le milieu de la sphère céleste. Mais quelle est cette distance? On ne l'a pas mesurée de notre époque, et les livres anciens ne nous donnent à cet égard aucun renseignement. Qu'y a-t-il donc d'étonnant si plus de la moitié de la terre que nous habitons nous est inconnue? Il est donc manifeste que, depuis l'extrême Occident jusqu'à l'extrême Inde, il doit y avoir une surface comprenant plus de la moitié de terre ».

Ainsi donc, par la seule force du raisonnement, Roger Bacon (1) avait compris qu'il devait exister, en opposition à notre continent, une autre grande terre jusqu'alors inconnue, et cette terre il affirmait qu'on la découvrirait dans l'espace qui sépare l'extrémité occidentale de l'Europe de l'extrémité orientale de l'Inde. Il était impossible de mieux indiquer la position de l'Amérique. Malheureusement, hors des cloîtres et des universités, personne ne connaissait les conclusions du docteur admirable. On s'efforçait même de les cacher, car ce don de prophétie effrayait, et il fallut la toute puissante protection du pape Clément IV pour rendre à la liberté le pauvre moine, jeté en prison parce qu'il avait été supérieur à son siècle.

Le terrain n'en était pas moins bien préparé, et bientôt s'imposèrent ces doctrines, qui d'abord n'avaient excité que des défiances. Ce qui surtout contribua à répandre ces théories nouvelles, ce fut la persuasion où l'on était que la distance qui séparait l'Europe de l'Inde dans la direction de l'Atlantique n'était pas considérable. Nous savons déjà que les anciens croyaient à la proximité de ces deux continents (2). Aristote

(1) Roger Bacon fut un véritable réformateur. Ce puissant génie, le véritable fondateur de la science expérimentale, annonce et prépare, pour ainsi dire, les inventions des siècles postérieurs : ballons, leviers, lunettes, cloches à plongeurs, armes à feu, paquebots et chemins de fer. Voir dans la *Biographie universelle* de Didot Hœfer l'article Roger Bacon, et surtout l'*Étude sur Roger Bacon*, par CHARLES.

(2) Voir plus haut, chapitre IV, p. 154-157.

s'était à ce propos, et à diverses reprises, expliqué très clairement. Or Aristote fut le grand éducateur du moyen âge (1). Ses ouvrages, traduits dans toutes les langues de l'Europe, formèrent comme le fonds commun de la philosophie et de la science. Ses principes furent aveuglement acceptés et commentés avec passion. Il suffit de parcourir les œuvres des maîtres les plus autorisés de la scholastique pour se rendre compte de l'influence qu'il exerça. Souvent on se contente de le traduire, parfois on le paraphrase, jamais on ne le discute. Voici comment Averroës le plus célèbre de ses interprètes Arabes, s'exprime au sujet de sa conjecture sur le peu d'étendue de l'Atlantique (2) : « Aristote donne la preuve suivante de la petitesse de la terre : c'est que l'horizon des lieux où les statues d'Hercule sont placées, c'est-à-dire l'extrémité occidentale de la mer habitée, est proche de son extrémité orientale, et qu'entre les deux régions il existe une seule mer continue..... Aristote ajoute que ces deux contrées sont peu éloignées, parce qu'elles produisent l'une et l'autre des éléphants. En effet les animaux qu'on ne rencontre pas dans tous les pays, mais dans un seul, sont particuliers à ce pays, par la raison que c'est là le climat approprié à leur nature. Dès lors les régions qui les produisent ne sauraient être à une distance bien éloignée, car l'éloignement suppose en général la dissemblance ».

Les écrivains du treizième siècle les plus familiers avec le péripatetisme et la philosophie musulmane, Albert le Grand, Saint Thomas, Roger Bacon, s'expriment en termes à peu près identiques. Le premier, dans son *Commentaire du traité du ciel et du monde,* dit expressément qu'entre l'horizon de ceux qui habitent près de Gadès, et l'horizon des Indiens, il ne peut exister qu'une mer de médiocre étendue (3). Saint Thomas

(1) Jourdain, *Recherches sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote.* — Id., *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde.*

(2) Jourdain, ouv. cité, p. 17.

(3) Albert le Grand, *De cœlo et mundo,* liv. II, Tract. IV, § 11, t. II,

revient à deux reprises sur cette théorie. Dans son *Exposition des livres du ciel et du monde*, il reproduit l'hypothèse de la proximité du continent oriental et de l'extrémité des côtes d'Espagne et d'Afrique (1). Dans son *Commentaire des Météores*, il indique seulement que l'Océan Atlantique a deux rivages opposés, l'un aux colonnes d'Hercule, l'autre à l'extrémité orientale de l'Asie (2). Roger Bacon reprend, en les développant, les arguments d'Aristote (3), et, avec la netteté ordinaire de son esprit, démontre la possibilité de la navigation entre les deux continents. Il semble dès lors que cette croyance soit admise par tous, car nous la trouvons enseignée par les professeurs de l'université de Paris, par exemple par Nicolas Oresme et par Pierre d'Ailly (4).

Ces diverses théories dénotent chez les savants qui les mirent en circulation une singulière connaissance de la forme générale de la terre. Que si nous changeons les noms, et faisons disparaître quelques erreurs qui sont comme le signe de l'époque, la plupart des passages que nous avons cités ne seraient pas déplacés dans les ouvrages modernes. Il est certain qu'Albert le

p. 146 : « Inter enim orizontem habitantium in climate illo juxta Gades Herculis, et orizontem habitantium in India, non est in medio, ut dicunt, nisi quoddam mare parvum ; sed mare oceanum meta est climatis illius ex occidentali parte ».

(1) Saint Thomas, cité par *Jourdain*, p. 21 : « Et ideo non videntur valde incredibilia opinari qui volunt coaptare, secundum similitudinem et propinquitatem, locum in extremo occidentis situm..... loco qui est circa mare Indicum in extremo Orientis, et dicunt unum esse mare Oceanum quod continuat utraque loca ».

(2) Id., p. 22 : « Quod est circa terminum Indicum, ex parte Orientis, et quod est circa columnas Herculis, ex parte Occidentis, non videntur posse copulari ad invicem, ut sit reditus ex alia parte, et sic tota ista portio terræ sit habitabilis continue, quia impeditur accessus propter mare. »

(3) Roger Bacon, *Opus majus* (édit. 1750), p. 137 : « Et vocatur Oceanus, ut principium Indiæ possit esse multum extra medietatem equinoctialis circuli sub terra, accedens valde ad finem Hispaniæ. »

(4) Nicolas Oresme, *Traité de la sphère*, tout le chapitre des climats. — Pierre d'Ailly, *Imago mundi*, § 49.

Grand, que Vincent de Beauvais, Saint Thomas et Roger Bacon ont devancé leur siècle, qu'ils exercèrent une puissante influence sur leurs contemporains et qu'ils confirmèrent dans leurs audacieux projets les marins qui déjà s'aventuraient sur l'Océan.

Parmi les savants dont les œuvres eurent à travers les âges comme un long retentissement, Dante mérite une place à part. Cet Homère chrétien dont les poèmes étaient déjà vivement goûtés par ses contemporains, parle à diverses reprises des étoiles de l'autre hémisphère et des continents inconnus. « O frères, dit son *Ulysse*, vous qui à travers mille périls êtes parvenus jusqu'à cet Occident, si peu qu'il vous reste encore à jouir de vos sens éveillés, ne vous refusez pas à la gloire de découvrir par delà le soleil un monde encore inhabité ».

O fratti, dissi, che per cento millie
Perigli siète giunti all Occidente,
A questa tanto picciola vigilia
De vostri sensi, che del rimanente,
Non vogliate negar l'esperienza
Diretro al sol, del mundo senza gente.

Quand les hardis marins se sont décidés à suivre leur capitaine, « notre poupe au levant et le gouvernail prenant à gauche, nous fîmes des ailes à ce vol insensé. Déjà la nuit voyait se déployer devant elle toutes les étoiles de l'autre hémisphère ; l'astre polaire ne se montrait plus qu'à l'extrémité de l'horizon : nous avions vu cinq fois reparaître le globe argenté de la lune, depuis que nous entreprenions ce grand voyage, quand nous aperçûmes une montagne que la distance rendait encore obscure, et qui était la plus haute que j'eusse encore observée. Nous nous livrâmes à une joie qui bientôt se changea en douleur. Il s'éleva de cette terre nouvelle un tourbillon qui vint frapper la proue du vaisseau; trois fois la

(1) DANTE, l'*Enfer*, chant XXVI, terzo 45 et suiv.

tempête fit tourner le navire, puis elle fracassa la poupe, et, comme il plut à Dieu, l'Océan se referma sur nous ».

Tutte le stelle qua dell' altro polo
Videa la notte, el nostro, tanto basso
Che non surger à fuor del marin suolo...
..... Quando m'apparve una montagna bruna
Per la distanzia, e pervenni alta tanto
Quanto veduta non n'avero alcuna.....

Ce passage a singulièrement préoccupé les commentateurs de Dante. Les uns, Grangier, Moutonnet, Venturi et Lombardi, croient que le poète entend par cette montagne la montagne du Purgatoire, au haut de laquelle il place le Paradis Terrestre. Rivarol rappelle que, du temps de Dante, « il courait déjà quelques bruits qu'il existait un autre monde au-delà des mers ». Ginguéné l'auteur trop dédaigné d'une excellente histoire de la littérature italienne (1), remarque avec raison que Dante était un des savants de son époque le plus au courant des traditions antiques et des théories nouvelles, et il ajoute : « Ne serait-il pas possible que Dante eût eu quelque connaissance ou quelque idée de la grande catastrophe de l'île Atlantide, qui paraît avoir été placée dans l'Océan qui porte son nom ; que cette montagne d'où s'élève un tourbillon destructeur fut le volcan de Ténériffe qui, depuis longtemps éteint, domine sur les Canaries, anciens débris de la grande île, et qu'enfin le poète eût voulu consigner cette tradition dans son ouvrage?...

(1) Ginguené, *Histoire de la littérature Italienne*, t. II, p. 108-109. — Voici l'appréciation de Cantu dans son *Histoire universelle :* « Nous placerons parmi les hommes de science Dante Alighieri, qui sut tout ce que l'on connaissait de son temps, et pressentit quelques-unes des connaissances ultérieures. Il indique clairement les antipodes et le centre de gravité de la terre. Avant Newton il assigna à la lune la cause du flux et du reflux ; avant Galilée, la maturation des fruits par la lumière qui en fait évaporer l'oxygène ; avant Linné il déduisit de leurs organes sexuels la classification des végétaux.....; avant Leibniz il signala le principe de la raison suffisante ; avant Bacon il indiqua l'expérience comme la source d'où dérivent nos arts humains».

Ne pourrait-on pas croire aussi, et peut-être avec plus de vraisemblance, que, quoique l'Amérique ne fût pas encore découverte, il courait déjà des bruits de l'existence d'un autre monde, au-delà des mers, et que Dante, attentif à recueillir dans son poème toutes les connaissances acquises de son temps, ne négligea pas même ce bruit si important par son objet, tout confus qu'il était encore? »

Cette explication nous semble très plausible. On peut à bon droit considérer la *Divine Comédie* comme le résumé des connaissances de l'époque. Sans doute les indications du poète manquent de précision, mais Strabon, ce juge sévère, accordait à Homère la foi la plus absolue. Pourquoi traiter Dante avec plus de rigueur? Son ouvrage est de pure fiction, et ce n'est pas à un poète qu'il faut demander toute la rigueur d'un raisonnement scientifique. Que ce soit de sa part de l'érudition ou de l'intuition, un écho des voyages contemporains ou une création poétique, Dante, dont Colomb aimait et appréciait le génie, a dû exercer sur son esprit une certaine influence, et, plus d'une fois, dans ses longues méditations, le futur amiral dut relire les merveilleuses aventures de l'Ulysse Dantesque.

Aussi bien ce n'est pas le seul passage de la *Divine Comédie* qui prouve que son auteur avait des notions plus étendues que les cosmographes de son temps, et comme le pressentiment des futures découvertes. Souvent il fait allusion à la sphéricité de la terre, et le Paradis, qui surmonte la cime de la montagne du Purgatoire, est situé selon lui dans les mers de l'hémisphère austral, aux antipodes de Jérusalem (1). Il parle aussi plus d'une fois des étoiles nouvelles, et mentionne même la plus brillante des constellations australes, la fameuse croix du Sud (2) : « Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle; j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais observées que par

(1) DANTE, *Purgatoire*, chant IV, XXI.
(2) ID , *Purgatoire*, I, 22.

les premiers habitants de la terre. Le ciel paraissait se réjouir de leur éclat. O contrée du nord, toi qui ne peux contempler ces astres éblouissants, que je te plains dans ton veuvage! »

Io mi volsi a man destra, e posi mente
All'altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor ch'alla prima gente,
Goder pareva l'ciel di lor fiammelle.
Oh! settentrional vedovo site,
Poi che privato se di misar quelle!

Ces quatre étoiles sont-elles imaginaires? Telle est l'opinion de Streckfuss, commentateur allemand de la Divine Comédie (1), mais il est bien peu probable que Dante, qui vient d'énumérer plusieurs étoiles sur le nom et la position desquelles aucun doute n'est possible, ait de lui-même inventé la Croix du Sud? Aurait-il prophétisé son apparition (2), ou bien, comme le croit un autre de ses commentateurs, Lombardi, ces quatre étoiles ne sont-elles qu'un symbole des vertus cardinales? Sans avoir l'esprit prophétique, et surtout sans faire de la théologie astronomique, Dante entendit sans doute parler de cette brillante constellation. La Croix du Sud est visible dans le sud de l'Egypte et dans l'Hindoustan (3). C'est peut-être de cette constellation que parlait déjà Aristote, quand il faisait remarquer qu'on voyait en Egypte des étoiles qui ne brillaient point dans notre hémisphère (4). En tout cas, à l'époque à laquelle écrivait Dante, de 1310 à 1314, les négociants Pisans ou Vénitiens fréquentaient déjà ces contrées, et, par conséquent, avaient observé la constel-

(1) Streckfuss, *Die Goettliche Comœdie*, p. 179, 228 (1834).

(2) Ainsi le croyait un des plus anciens commentateurs du Dante, Andrea Corsali. Voir sa lettre à Codius, du 6 janvier 1515, insérée dans la *Raccolta di Viaggi de* Ramusio (I, 177).

(3) *Lettre de l'amiral Rossel à Artaud de Montor* (traduction de Dante, p. 178). — Humboldt, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 323.

(4) Aristote, *De cœlo*, II, 14 : « Ἔνιοι γὰρ ἐν Αἰγύπτῳ μὲν ἀστέρες ὁρῶνται καὶ περὶ Κύπρον, ἐν τοῖς πρὸς ἄρκτον δὲ χωρίοις οὐχ ὁρῶνται ».

lation de la Croix du Sud. Les Arabes, qui se sont répandus dans toutes les directions, et dont les connaissances scientifiques démontrent qu'ils furent les véritables héritiers de l'école d'Alexandrie, avaient également signalé cette constellation. Quelques-uns de leurs planisphères avaient peut-être passé sous les yeux du poète. Il existe un globe dressé en Egypte par Caïssar ben aben Cassem, en 1225, longtemps conservé en Portugal, acquis en 1784 par le cardinal Borgia, et qui a été l'objet d'un savant travail d'Assemani de Tripoli, en 1790 (1). Ce globe, où l'on distingue la Croix du Sud, ou tout autre globe analogue, fut peut-être consulté par Dante. D'ailleurs, si l'on admet que Dante a connu ces étoiles, grâce aux négociants Italiens venant de l'Orient ou aux planisphères arabes, il n'est pas tellement contraire au bon sens de supposer que ces renseignements peuvent lui avoir été donnés par des voyageurs ou des cosmographes qui avaient vu la Croix du Sud dans les mers Occidentales. Les Vénitiens et les Génois, dès les premières années du XIVe siècle, s'étaient déjà fort avancés dans l'Atlantique et le long des côtes d'Afrique, les Génois surtout qui avaient donné à l'archipel de Madère des dénominations Italiennes (2). Il est donc possible que ce soit par des rapports occidentaux que Dante ait eu connaissance de la Croix du Sud, et même ce devait être une notion fort répandue, car le poète n'en parle que par allusion, comme s'il devait être compris de tous. La vision de Dante n'offre donc rien de singulier, et, si les commentateurs se sont émerveillés de sa science, c'est, comme le remarque avec esprit un de ses traducteurs, Artaud de Montor, que les lecteurs de vers ne lisent pas les livres des savants, ou bien que les lecteurs des ouvrages des savants ne lisent pas les écrits des poètes.

(1) SIMON ASSEMANI, *Globus cœlestis Cufico Arabicus Musei Borgiani illustratus*, Padoue, 1710.

(2) D'AVEZAC, *Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'Océan Atlantique antérieurement aux grandes explorations Portugaises du* XVe *siècle* (Nouvelles annales des Voyages, 1845).

Il nous faudra cependant faire une exception pour Colomb. Il lisait Dante, et ne négligeait pas pour autant la lecture des ouvrages scientifiques. Il est vrai que c'est à ces derniers ouvrages qu'il réservait sa prédilection et particulièrement aux travaux d'un de nos compatriotes, Pierre d'Ailly (1), qu'il cite sans cesse, et qu'il semble considérer comme un maître infaillible. Bien que Pierre ne soit qu'un simple compilateur, souvent dépourvu de critique, ce fut, en effet, dans les écrits du cardinal archevêque de Cambrai, et spécialement dans son *Imago Mundi*, que l'amiral puisa ses principaux arguments et s'initia aux théories antiques. On conserve encore à Séville (2) un exemplaire imprimé en 1490, avec des caractères gothiques, de l'*Imago Mundi* du cardinal d'Ailly. Sur les feuillets de garde sont dessinées et très habilement coloriées des sphères armillaires. Les marges sont couvertes de notes rédigées en latin, d'une écriture fine et serrée, tracée de la même main qui a pareillement annoté le Marco Polo édité par François de Pepuris et l'histoire d'Æneas Silvius. Toutes ces notes sont attribuées à Colomb (3). Il avait, en effet, beaucoup pratiqué Pierre d'Ailly, et aimait à le citer, parce qu'il lui fournissait les sources anciennes dont il avait besoin, et que de plus il était reconnu et approuvé par l'Eglise. Dans une lettre de 1498, adressée d'Haïti aux monarques Espagnols, Colomb cite ou plutôt traduit textuellement toute une page de l'*Imago Mundi* (4). Il y trouvait non seulement l'énumération des auteurs anciens qui croient à

(1) Dinaux, *Notice historique et, littéraire sur P. d'Ailly* (Cambrai, 1824),

(2) Harrisse, *Bibliotheca americana vetustissima*, Additions, p. xv.

(3) Ce livre porte aujourd'hui la rubrique G. G. 178-21. Las Casas avait déjà signalé ce volume (Liv. i, § 28, t. I, 313) : « Yo hallé, en uno libro viejo de Cristobal Colon, de las obras de Pedro de Aliaco..... escritas estas palabras en la margen del tratado de imagine mundi ».

(4) Navarrete, ouv. cité, t. I, p. 409. « El Aristotel dice que este mundo es pequen oy es el agua muy poca, y que facilmente se puede pasar de Espanâ a las Indias, y esto confirma el Averoys y le alega el cardenal Pedro de Aliaco, autorizando este dicir y aqual de Seneca, etc. ».

la facilité d'une communication entre l'Atlantique et la mer des Indes, mais encore l'opinion du cardinal qui l'encourageait dans ses propres idées (1). « En allant d'un pôle à l'autre, écrivait Pierre d'Ailly, la mer s'étend entre les dernières limites de l'Espagne et le commencement de l'Inde ; l'eau couvre les trois quarts de la terre. Donc les parties extrêmes de l'Occident et de l'Orient sont très rapprochées (2), attendu qu'une petite mer les sépare » ; et plus loin (3) : « Il y en a qui disent que la région située entre le tropique d'hiver et le cercle antarctique est d'un climat tempéré, et aussi bien habitable que la région où nous sommes. Ils disent aussi qu'il y a des Antipodes qui peuvent occuper des régions et des habitations comme nous, et qui ont l'hiver quand nous avons l'été, et réciproquement le printemps quand nous avons l'automne ; mais il n'y a pas de communication entre les Antipodes et nous, à cause de la zone torride et des chaleurs tropicales..... Au reste pour des questions de ce genre, ce n'est pas tant sur l'imagination que sur l'expérience et les probabilités qu'il faut fonder sa croyance (4) ».

Assurément ces théories sont fort discutables : mais que signifient et cette affirmation, si souvent répétée, de la petitesse relative de la mer qui sépare l'Espagne de l'Inde, et ces vagues pressentiments d'un monde nouveau ? Est-ce un simple écho des traditions antiques ? Est-ce plutôt prescience de l'avenir ? On comprend qu'un esprit mystique et exalté, comme l'était Colomb, ait été singulièrement impressionné par cette lecture. La parole de l'Evangile : et in omnem terram exivit sonus eorum (5), ne s'est pas encore accomplie, avait écrit Pierre

(1) Pierre d'Ailly, *Explicit Ymago mundi de scriptura et ex pluribus auctoribus recollecta*, *anno Domini* 1410, *sans date*.

(2) Id., Quià principium Orientis et Occidentis sunt prope, quum mare parvum ea separet ex altera parte terræ.

(3) Id , Voir tout le chapitre vii de l'Imago mundi, intitulé : *de Varietate opinionum circa habitationem terræ.*

(4) Id., « In his rebus non tam imaginationibus quam experimentis et probabilibus historiis reputo certitudinaliter adhaerendum ».

(5) Psaume xix.

d'Ailly : aussi Colomb quand il aura découvert l'Amérique, s'imaginera avoir prouvé, par ses voyages, les paroles du psalmiste : à tel point que l'auteur du premier psautier polyglotte, imprimé à Gênes, en 1516, par l'évêque de Nebbio, Giustiniani, donnera, dans les notes de son ouvrage, une courte biographie de Colomb, en guise de commentaire à ce verset (1).

Pierre d'Ailly est donc un de ceux qui exercèrent la plus grande influence sur les détermination de Colomb, et son ouvrage jette le jour le plus vif sur les connaissances de l'époque. On était alors, pour ainsi dire, dans l'attente d'un monde nouveau. De nombreuses cartes témoignent à la fois des progrès de plus en plus marqués de la géographie et de la croyance persistante à une terre transocéanique. On n'avait donc pas encore retrouvé l'Amérique, mais la notion de ce continent flottait confuse et inconsciente dans tous les esprits, aussi bien que de nos jours, bien que personne n'ait encore pénétré au pôle Nord, on sait vaguement que le jour de cette découverte ne tardera plus.

Les savants et les érudits n'étaient pas les seuls à prévoir le subit agrandissement des connaissances géographiques. Les marins ne manquaient pas, qui, par instinct ou par vaillance, s'engageaient dans ces mers, au-delà desquelles les attendaient tant de merveilleuses découvertes. Les courageuses populations qui, sur les côtes de l'Océan, se livraient à la grande pêche, s'aventuraient parfois si loin, ou bien étaient poussées par la tempête à de telles distances, que parfois elles découvraient des terres jusqu'alors ignorées. Ce sont les pêcheurs de baleines dont les courses extraordinaires méritent surtout notre attention. La baleine aime les eaux profondes et la haute mer. Rarement elle se hasarde jusqu'en vue des côtes. Attirés par l'espoir d'une si riche proie, les pêcheurs mettaient à la mer leurs frêles

(1) GIUSTINIANI. *Psalterium Hebraeum, Græcum, Arabicum et Chaldæum, cum tribus latinis interpretationibus et glossis*. Gênes in-5° 1516. — Note marginale sur le psaume XIX.

canots et les dirigeaient vers cette montagne vivante, qui fuyait devant eux. Entraînés au large et comme enivrés par le danger, ils oubliaient la distance, et passaient, sans s'en douter, d'une île à l'autre. Ainsi, sans doute, furent découvertes les îles jetées entre la Scandinavie, la Grande-Bretagne et le Groënland, ainsi le Groënland lui-même et peut-être l'Amérique. Sans parler des pêcheurs qui contribuèrent ainsi, au moyen-âge, à étendre les connaissances géographiques, tous les peuples du nord qui se firent pirates, entassés qu'ils étaient dans un pays glacial, où ils ne pouvaient donner libre carrière à leur activité dévorante, cherchèrent de leur côté de grandes aventures sur l'Océan. Au moment où les autres peuples de l'Europe avaient à peine quelques navires, les pirates du Nord prenaient, pour ainsi dire, possession de l'Océan et des terres nouvelles, qu'il cachait dans ses mystérieux lointains.

Un autre mobile, plus puissant encore, fut l'ardeur religieuse. Mus par une force étrange, obéissants à un esprit de propagande, dont ils ne se rendaient peut-être pas compte, les missionnaires chrétiens montaient sur leurs vaisseaux et marchaient droit devant eux, se fiant au hasard qui les conduisait où Dieu avait décidé qu'ils iraient, et, dans leurs courses hardies, initiaient à la civilisation des peuples jusqu'alors inconnus (1). Avant Boniface connaissait-on la Germanie, avant Anschaire les pays du Nord, avant Rubruquis et Plan de Carpin l'Asie Centrale? Quelles indications précieuses pour la géographie fournissent encore les *Lettres Edifiantes* et les *Annales de la Propagation de la Foi !* Et cet apôtre de l'Afrique, ce grand et héroïque Livingstone, n'était-il pas lui aussi un missionnaire?

(1) Roger Bacon (*Opus majus*, p. 189) avait déjà remarqué l'importance des découvertes géographiques dont on était redevable aux missionnaires : « Cognitio locorum mundi valde necessaria est reipublicæ fidelium et conversioni infidelium..... qui loca mundi ignorat nescit non solum quo vadat, sed quo tendat, et ideo, sive pro conversione infidelium proficiscatur, aut pro aliis Ecclesiæ negotiis, necesse est ut sciat ritus et conditiones omnium nationum. »

On peut donc l'affirmer, sans crainte d'être démenti, quelques-uns des missionnaires, non seulement chrétiens, mais aussi musulmans ou boudhistes, furent d'intrépides voyageurs, et, par leurs explorations, ils contribuèrent singulièrement à étendre le cercle des connaissances géographiques.

Ce n'étaient pas seulement la nécessité, l'amour de la gloire ou la ferveur religieuse qui lançaient ainsi dans l'Océan barques de pêcheurs, flottilles de pirates et vaisseaux de missionnaires. De tout temps ce fut comme un instinct de l'humanité de rêver au-delà de l'horizon. L'enfant voudrait savoir ce que lui cachent les montagnes qui bornent sa vue ; il cherche à deviner les terres inconnues dont il soupçonne l'existence par delà la ligne bleue formée par la mer. Les grossiers pêcheurs, les pirates ignorants ou les missionnaires enthousiastes du moyen-âge se laissaient, eux aussi, aller à la pente des rêveries. Ils se demandaient si, peut-être, au-delà de l'horizon, n'existaient pas des îles ou des continents. Sans doute ces conjectures étaient pour la plupart sans consistance, mais une idée qui simplement a traversé l'esprit suffit souvent à mettre sur la voie d'importantes découvertes. Aussi rangerons-nous ces désirs inconscients, de même que les courses des pêcheurs, des pirates et des missionnaires, au nombre des principales causes qui amenèrent les grandes découvertes du quinzième siècle.

Il est vrai que l'histoire de la géographie, pendant le moyen-âge, ne présente sur ces voyages à travers l'Atlantique que de confuses traditions, mais encore nous faut-il étudier ces traditions, car nous n'avons pas le droit de conclure que, pendant ces longs siècles d'ignorance, les relations étaient matériellement impossibles entre l'ancien et le nouveau continent.

CHAPITRE VI

LES ILES FANTASTIQUES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE : SAINT-BRANDAN.— LES SEPT CITÉS.— ANTILIA.— BRASIL

Les anciens avaient placé à l'occident la Terre des Bienheureux, les îles Fortunées ou le dernier asile de Saturne. Lorsque le christianisme eut partout remplacé les anciens cultes, ce fut le Paradis Terrestre qui occupa les imaginations (1) ; ce furent aussi ces archipels mystérieux, dont parlaient les livres sacrés, et où les saints persécutés devaient trouver le repos et le bonheur (2). Or quand il s'agit de fixer la position soit du Paradis Terrestre, soit de ces îles reculées, presque toujours, soit simple hasard, soit prescience singulière, les spéculations des théologiens ou des érudits se dirigèrent de préférence au-delà de l'Océan. Il est vrai que les commentateurs sont loin de s'accorder sur la position du Paradis Terrestre. A mesure que s'étendront les connaissances géographiques, il s'éloignera dans un vaporeux lointain, comme ces terres merveilleuses qu'on aperçoit dans les mirages ; mais tout le monde croit à son exis-

(1) D. Calmet, *Commentaires sur la Bible* (Dissertation sur le Paradis) t. I, p. 331. — Santarem, *Cosmographie et cartographie du moyen-âge*.

(2) Esdras, IV, 6, 7. — *Psaume* 96. Latent insulæ multæ ; fili hominis, loquere ad habitatores insulæ. — Cf. Saint Prosper, *De vocatione*, liv. III : « In extremis mundi partibus sunt aliquæ nationes, quibus nondum illuxit gratia Salvatoris, quibus tamen illa mensura generalis auxilii, quæ desuper hominibus est, non negatur ».

tence, et c'est en général dans la direction de l'ouest que le cherchent les savants de l'époque.

Les Esséniens croyaient déjà que les justes allaient jouir de la félicité parfaite dans des lieux de repos situés au milieu de l'Océan (1). Saint Clément de Rome pensait qu'au-delà de l'Océan existaient d'immenses terres parmi lesquelles se trouve le Paradis (2). Saint Ephrem, Tertullien dans son poème de *Jugement du Seigneur*, saint Basile dans son *Hexameron*, saint Ambroise dans son traité sur le *Paradis* sont du même avis (3). Ceux-là même qui ont énoncé les théories les plus bizarres sur la forme de la terre ont parfois à ce sujet comme des éclairs de raison qui illuminent leurs œuvres. Ainsi le cosmographe anonyme du XIII[e] siècle, édité par Pertz, n'hésite pas, malgré ses fabuleux récits, sur la position du Paradis Terrestre (4). Isidore de Séville le place dans les îles Fortunées (5). Saint Avitus lui consacre tout un poème, et, reprenant les données antiques, l'installe bien loin au-delà des mers connues (6). Cosmas Indicopleustes lui-même n'écrira-t-il pas (7) : « La terre est divisée en deux parties par la mer que l'on nomme Océan : l'une est la partie que nous habitons ; et l'autre, au-delà de l'Océan, est celle qui se réunit au ciel. C'est dans cette terre qu'habitaient les hommes avant le déluge ; c'est là aussi qu'était situé le Paradis ».

Ces recherches pieuses et ces naïves conjectures nous lais-

(1) JOSÈPHE, *De bello Judaico* (II, XI, 8, 9[a]). Ἀποφαίνονται τὴν ὑπὲρ Ὠκέανον διαίταν ἀποκεῖσθαι.

(2) SAINT CLÉMENT DE ROME, *Ep. I ad Corinthios*. (*Collectio patrum qui tempore apostolorum vixerunt*) vol. I, p. 158-159.

(3) Tous ces auteurs sont cités par LETRONNE (*Journal des Savants*), 1831. — Cf. du même auteur, *Opinions cosmographiques des Pères de l'Eglise* (*Revue des Deux-Mondes*), 1884.

(4) A. MAURY, article Paradis de l'*Encyclopédie moderne*.

(5) ISIDORE DE SÉVILLE, XIV, p. 193.

(6) AVITUS, *De initio mundi*. Edition Sirmond, 1643, V. 523.

(7) COSMAS INDICOPLEUSTES, *Topographie chrétienne de l'Univers*, traduction Charton (Voyageurs anciens et modernes), t. II, p. 10.

sent aujourd'hui à peu près indifférents ; mais reportons-nous à ces époques de foi ardente et non raisonnée, et ce charme de mystère alors si puissant se révèlera à nous. Serfs courbés sous la glèbe, soldats mourant sous le sabre des infidèles, moines rêveurs et méditatifs, tous alors élevaient leurs pensées vers un monde meilleur qu'ils disposaient à leur guise, et ce monde inconnu ils l'aimaient comme on aime l'espérance. Longtemps en effet se maintint la croyance à l'existence du Paradis dans notre univers. Saint Bonaventure et saint Thomas d'Acquin le décrivaient avec enthousiasme ; le premier le plaçait même sous l'équateur, au-delà des lieux habités, et c'est la position qui lui est encore assignée dans la fameuse carte catalane de 1375-8(1). Dante croyait le trouver aux antipodes de Jérusalem(2). Colomb pensait que la vaste masse d'eau qu'il rencontra dans le golfe de Paria sortait de l'immense fleuve du Paradis dont parlent les Pères de l'Église (3). Vespucci partageait cette opinion (4). Acosta y souscrivait également (5). Certes cette croyance ne fut pas la cause des découvertes postérieures, mais elle contribua à encourager les voyageurs, et il nous a fallu la mentionner pour prouver la singulière perpétuité des croyances relatives à un monde transatlantique.

Les cartographes du moyen-âge ne se contentaient pas de placer à l'ouest le Paradis Terrestre ; ils semaient encore dans

(1) Maury, article cité.

(2) Dante, *Purgatoire*, IV, 22. — XXI, 20.

(3) Colomb, *Lettre d'Haïti à Ferdinand et Isabelle*, édition Navarette, I, 408. Grandes indicios son estos del paraiso terrenal, porquel sitio es conforme a la opinion de estos santos è somos teologos, y asimismo los senales son muy conformes, que yo jamas lei ni oi que tanta cantitad de agua dulce fuesce asi adentro é vicina con la salado ; y si de alli del paraiso no sale, parece aun major maravilla, porque no creo que se sepa en el mundo de rio tan grande y tan fondo.

(4) Vespucci, *Relation de* 3e *voyage*. Edit. Hylacomylus : « Et certe si Paradisus terrestris in aliqua sit terræ parte, non longe ab illis regionibus distare existimo ».

(5) Acosta, *Historia général* 69-71.

l'Océan un certain nombre d'îles imaginaires, qu'ils plaçaient sous le patronage de quelque saint renommé, et associaient ainsi leur désir d'étendre les connaissances géographiques et de les concilier avec les données religieuses. Parmi les îles fantastiques, inventées par la crédulité des cartographes, une des plus célèbres est l'île de Saint Brandan (1). Ce n'est pas en effet seulement dans la légende que s'est conservé le souvenir du saint irlandais ; nous en trouvons la trace persistante dans la géographie du moyen-âge, et même dans la géographie contemporaine. Vincent de Beauvais est à peu près le seul écrivain sérieux qui, au XIII[e] siècle, ait protesté contre la réalité des découvertes de Brandan. « Cette légende est remplie de détails apocryphes, écrivait-il, je la crois fausse de tout point (2) ». Ses contemporains au contraire l'ont acceptée, sans même en discuter l'authenticité. Tous les traités géographiques de l'époque, toutes les cartes mentionnent l'île découverte par le saint voyageur. Dans un manuscrit du X[e] siècle, conservé à la bibliothèque de Turin, sont déjà marquées sur l'Océan des îles encore anonymes, mais qui seront bientôt désignées par le nom du saint, qui passait pour les avoir découvertes (3). Honorius d'Autun, dans son *Imago Mundi* composée en 1130, en parle en ces termes : « Il y a dans l'Océan une certaine île agréable et fertile entre toutes les autres, inconnue aux hommes, découverte par quelque hasard, puis cherchée sans qu'on pût la retrouver et appelée Perdue. C'était, dit-on, celle où vint jadis Saint Brandan ». La mappemonde de Jacques de Vitry et l'*Imago Mundi* de Robert d'Auxerre (1265) mentionnent l'île du Saint Irlandais. Dans le

(1) GAFFAREL, *Les Voyages de Saint-Brandan* (Société de géographie de Rochefort), 1881. p. 11. — PESCHEL, *Zeitalter der Entdeckungen*, p. 39.

(2) VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum historiale*, liv. XXI, § 81. « Eam peregrinationis historiam, propter apocrypha quædam deliramenta, quæ circa videntur contineri, mendacem existimo ».

(3) Le manuscrit est cité par SANTAREM, dans son *Essai sur la Cosmographie et la cartographie du moyen-âge*. Il est reproduit par JOMARD, *Monuments de la géographie*, nº 58-59, I.

Portulan du XIV[e] siècle que l'on conserve à la bibliothèque de Saint Marc à Venise (1), non loin de la côte occidentale de l'Irlande, une île relevée d'enluminures et d'or est désignée par cette légende : « La montagna de Sto Brandan ». La carte de Pizzigani (2) (1367) représente le saint tendant les bras vers les îles qui portent son nom, Isole Brandany. Ce sont trois îles, dont la plus méridionale, de forme ronde, est appelée Isola Marirniga, la seconde, très échancrée, Isola Canaris, et la troisième, toute petite, Isola Brandani. Le Portulan de la Bibliothèque municipale de Dijon (3), qui paraît avoir été composé au commencement du XV[e] siècle, a conservé le nom de cette île. La carte ancônitaine de Weimar (1424), la carte gênoise de Beccaria (1454), la mappemonde de Fra Mauro (1457), celle de Benincasa (1480), enregistrent soigneusement l'île de Saint Brandan, et toujours dans la direction de l'ouest. Nous la trouvons aussi marquée sur la carte de Behaim (4), c'est une grande île occidentale placée près de l'équateur, avec l'inscription suivante : « L'an 565 après Jésus-Christ, Saint Brandan arriva avec son navire dans cette île, où il vit beaucoup de choses merveilleuses, et, après sept ans écoulés, il s'en retourna dans son pays ». Sur la magnifique mappemonde peinte sur parchemin par ordre de Henri II, l'île de Saint Brandan est marquée entre l'Islande et Terre-Neuve. Elle conserva cette place dans la carte de Sébastien Cabot (6) (1544), dans l'atlas de Mercator (7) (1569),

(1) MATKOWITZ, *Handschriftliche Schifferkarten in den Bibliotheken zu Venedig* (Société de géographie de Vienne), 1882.

(2) JOMARD, ouv. cité, pl. 44, 45.

(3) GAFFAREL, *Portulan inédit de la bibliothèque de Dijon* (Commission des Antiquités de la Côte-d'Or), 1876.

(4) L'île est marquée à l'ouest des Açores. Elle est fort échancrée et porte cette légende : « Nach Christe Geburth 565 Kahm S. Brandon mit seinen Schiffe auf diese Insul der daselbs vil wunders besahe, und uber sieben Jahr darnach wieder in seni haudzoge ». JOMARD, ouv. cité, pl. § 2, 52 *bis*.

(5) JOMARD, Monuments de la géographie, planche 23, 24.

(6) ID., pl. 66-67.

(7) ID., n° 76. Mercator la nomme S. Brandani.

dans la *Cosmographie Universelle* de Thevet (1) (1576). Ortelius la rapprochait de l'Islande (2). Le Dijonnais Morisot, auteur d'une *Historia orbis maritimi*, se gardait bien de l'oublier. Nous la retrouvons encore au XVIIIe siècle. En 1755 Gautier la plaçait au cinquième degré ouest de l'île de Fer, sous le 29° de Lat. N. (3) Au XIXe siècle enfin, elle existe encore : seulement elle a voyagé et ne cesse de voyager ; car on désigne sous ce nom une île dont la position varie singulièrement, puisque on la place même dans la mer des Indes, tantôt au nord, tantôt au sud ou à l'est des Mascareignes (4).

Une singulière et persistante illusion géographique a contribué à faire croire à l'existence de cette île errante. De temps à autre les habitants de Madère croyaient voir à l'horizon se profiler les contours de cette île : aussitôt ils s'embarquaient, mais au moment où ils distinguaient les sinuosités de la côte et les moindres détails de la campagne, soudain elle disparaissait en s'abîmant dans les flots et les vapeurs de la mer. La curiosité fut si vivement excitée par cette île imaginaire et l'on crut si fermement à sa réalité qu'en 1484 un insulaire de Madère, Domingues do Arco, se faisait concéder par la couronne de Portugal, une île qu'il voyait chaque année, et qu'il s'engageait à aller chercher (5). Trois ans plus tard, en 1487, un véritable traité était signé entre le Portugal et le Terceiran Fernando de Ulmo qui voulait la conquérir à ses frais (6). Même après Christophe Colomb, on la cherchait encore. Les Portugais, quand ils arrivèrent en Amérique, croyaient l'avoir retrouvée.

(1) Thevet, *Cosmographie universelle*, p. 903.

(2) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum*, carte 5.

(3) Gautier, carte 4 annexée à ses *Observations sur l'Histoire naturelle*.

(4) Voir les atlas de Monin (1831), Drioux et Leroy (1861), Stieler (1867), et les cartes générales de l'Afrique.

(5) Harrisse, *Les Cortereal*, p. 42.

(6) D'Avezac, *Iles de l'Afrique* (Univers Pittoresque), p. 21. — Washington Irving, *Vie de C. Colomb*, appendice N° 23, traduction Defauconpret, t. IV, p. 258.

En 1517, lorsque Emmanuel de Portugal abandonna ses prétentions sur les Canaries, il y comprit expressément l'île cachée. En 1526 une expédition partit des Canaries à sa recherche, sous le commandement de Fernando de Troja et de Fernando Alvarez, mais elle ne fut pas plus heureuse que les précédentes (1). En 1570 un certain Pedro Velha affirma qu'il avait débarqué dans cette île, et même qu'il y avait remarqué des traces de pas humains doubles de l'ordinaire. Il avait même trouvé une croix clouée à un arbre voisin et les restes d'un feu probablement allumé pour faire cuire des poissons à écailles. Aux environs paissaient de nombreux troupeaux. Au moment où les matelots s'apprêtaient à les poursuivre, une tempête s'éleva qui les força de regagner leur navire. En un instant ils perdirent la terre de vue, et, lorsque la tempête fut passée, ils ne purent jamais retrouver l'île mystérieuse (2). La véracité de ce récit fut confirmée par une enquête solennelle dirigée par Pedro Ortez de Funez, inquisiteur de la Grande Canarie, et, sur la foi de ces renseignements pourtant bien vagues, Fernando de Villalobos, régidor de Palma, voulut encore tenter l'aventure, mais il ne réussit pas davantage. Comme pourtant les apparitions se multipliaient, et que toutes les fois elles étaient constatées par un grand nombre de témoins, une véritable fièvre de curiosité s'empara des Canariens. En 1604 départ de Lorenzo Pinedo et G. Perez de Acosta. En 1721 don Juan de Mur, gouverneur de l'archipel, confie à Gaspard Dominguez un navire qui part de Santa-Cruz et y rentre après plusieurs mois de courses inutiles sur l'Océan. L'île était toujours en vue, mais nul ne pouvait se vanter d'y avoir débarqué. Le 3 mai 1759 près de quarante personnes l'apercevaient encore distinctement. Elle paraissait consister en

(1) VIERA Y CLAVIJO, *Noticias de la historia general de las islas de Canaria* (1777-1783), liv. I.

(2) NUNEZ DE LA PENA, *Conquista y antiquedades de las Islas de la Gran Canaria*, 1676.

28° 15 Ouest de Paris 28° 5′

37° 55′

C. Bretanha

Bretanha

Mosteiros

Lagoa Grande

Sete Village Cidades

C. Ferraria 1638

Volcans sous-marins

Sabrina 1811

L. Azul

P. da Cruz

37° 50′

Candelaria

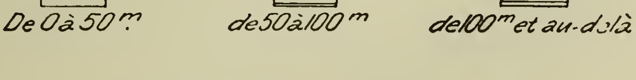
Pico de Gervão

Feteiras

P. de Vigaria

25° 55′ Ouest de Greenwich 25° 45′

D'après Vidal C. Perron



LES SEPT CITÉS

(Extrait de la Géographie d'E. Reclus, Hachette et Cie, éditeurs).

deux grandes montagnes séparées par une vallée, et, avec un télescope, la vallée semblait remplie d'arbres (1).

Si donc cette tradition est fausse, au moins fut-elle persistante. En vain essaya-t-on de l'expliquer. Les uns ont prétendu que cette île servait de séjour au roi Visigoth Roderik, le vaincu de Xérès la Frontera, ou au roi de Portugal Sébastien, la victime d'Alcazarquivir; les autres y ont cherché le Paradis terrestre, où Elie et Enoch, avec d'autres sages, attendent le jugement dernier (2). Peut-être ne faut-il y voir qu'un phénomène physique, quelque mirage analogue à la Fata Morgana du détroit de Messine. Cette explication est d'autant plus plausible que les dessins de cette île fantastique la représentent comme allongée du nord au sud avec deux cimes inégales séparées par une dépression : ce qui rappellerait tout à fait l'île de Palma quand on l'aperçoit du large en venant de Ténériffe ou de la Gomera. Aussi bien sans rappeler ici que, du sommet du Taygète, on aperçoit les éruptions de l'Etna (3), et que, par un beau temps, on découvre la Corse de Nice ou de Cannes, sans même enregistrer les curieuses observations de Biot dans son mémoire sur les *Réfractions extraordinaires*, (4) contentons-nous de rappeler qu'on peut, du cap Bojador, surtout pendant les éruptions et grâce au reflet des nuages qui planent au-dessus du volcan, apercevoir Ténériffe. Il se pourrait donc que, des Canaries, grâce à la réfraction, on découvrît Palma ou toute autre île de l'archipel.

Saint Brandan n'était pas le seul des saints du christisanisme sous le patronnage duquel avait été placée quelque contrée imaginaire. Une autre légende chrétienne, celle de l'île de Sept Cités, eut un grand retentissement au moyen âge (5), et contribua

(1) VIERA, ouv. cité, t. I, § 28.

(2) D. CALMET, *La Bible commentée*, I, 354.

(3) ROSS, *Hellenica*, I, 2.

(4) BIOT (*Mémoires de l'Institut*, 1810), t. I, p. 267.

(5) GAFFAREL, *L'île des Sept Cites et l'île Antilia* (Congrès des Américanistes de Madrid), t. I, p. 198-214.

à tourner l'attention publique vers les mers occidentales, où déjà quelques savants s'accordaient à trouver l'emplacement du Paradis Terrestre. On racontait qu'à l'époque de la conquête de l'Espagne par les Arabes, après la défaite de Xérès la Frontera et la disparition du roi Roderik, sept évêques, sous la direction de l'un d'entre eux, l'archevêque de Porto, s'embarquèrent, suivis de leurs ouailles, et poussèrent droit devant eux sur l'Océan. Après une longue navigation, ils abordèrent une île inconnue et s'y fixèrent après avoir brûlé leurs vaisseaux. Comme ils étaient sept et que chacun d'eux se construisit une demeure particulière, l'île prit le nom d'île des sept Cités. Elle a depuis figuré sur un certain nombre de cartes. Martin Behaim sur sa fameuse carte de Nuremberg (1492) la dessinait avec la légende suivante (1) : « Quand on se reporte à l'année 741 après la naissance du Christ, lorsque toute l'Espagne fut envahie par les mécréants d'Afrique, alors l'île nommée Sette Citade, ci-dessus figurée, fut peuplée par un archevêque de Porto ou Portugal, avec six autres évêques et des chrétiens, hommes et femmes, lesquels, s'étant enfuis d'Espagne sur des vaisseaux, y vinrent avec des bestiaux et leur fortune ». Même après la découverte de l'Amérique, Fernand Colomb croyait à l'existence de cette île, et en racontait l'histoire en termes à peu près identiques : « On racontait qu'au huitième siècle de l'ère chrétienne, sept évêques Portugais, suivis de leurs ouailles, s'étaient embarqués pour gagner cette île, où ils avaient bâti sept villes, et qu'ils n'avaient plus voulu quitter, ayant d'ailleurs brûlé leurs vaisseaux et leurs agrès pour s'interdire la possibilité du retour » (2).

(1) Jomard, ouv. cité, planches 52, 52 bis.

(2) Ferdinand Colomb, *Vie de l'amiral,* § 4. Ruysch, dans la carte intitulée universalior cogniti orbis tabula ex recentibus confecta observationibus, qu'il a ajoutée à son édition de Ptolemée (Rome, 1508), mentionne cette légende, et inscrit sur sa carte, entre les Açores et Espagnula, une île Antilia avec la légende suivante : « Tempore regis Roderici qui ultimus in Hispania terra Gothos rexit ad ham insulam a facie barbarorum qui tunc Hispaniam invase-

Sans discuter ici la réalité ou la fausseté de cette légende, nous reconnaîtrons cependant que l'instinct de tous les peuples conquis est de rêver un jour de restauration. Les Juifs ne croient-ils pas encore à leur Messie libérateur et triomphant? Les Gallois ont longtemps espéré le retour de leur héros national, Arthur. Les Irlandais d'Amérique sont attendus par leurs compatriotes d'Europe pour tenter le grand œuvre de la restauration nationale. Quand les Incas furent renversés par les Espagnols, leurs sujets se racontèrent entre eux que les descendants d'Ataunalpa reviendraient un jour relever l'antique monarchie des fils du soleil. De même dans la péninsule espagnole où, d'après la tradition, un grand nombre de Goths s'étaient soustraits à la domination arabe et avaient trouvé un refuge dans l'île des Sept Cités. Aussi comprend-on que cette légende se soit fidèlement conservée dans les souvenirs populaires, et même qu'avec le temps elle ait été embellie et augmentée. Bientôt, en effet, on ne se contenta plus de mentionner l'île mystérieuse, on prétendit l'avoir retrouvée. En 1447, un Portugais, poussé par la tempête dans l'Atlantique, aurait débarqué dans une île inconnue où il trouva sept villes, dont les habitants parlaient le portugais (1). Ces derniers auraient voulu le retenir, car ils se refusaient à toute communication avec leur ancienne patrie, mais il parvint à s'échapper et revint en Portugal, où il raconta à don Henri de Viseu ses étonnantes aventures (2). Ce prince réprimanda vivement le

rant fugisse creduntur. Habent archiepiscopum cum 6 aliis episcopis..... quare a multis insula septem civitatum appellatur. » L'île des Sept Cités figure encore sur la carte de Gérard Mercator (Rupelmonde, 1538) et sur celle de Mercator (1587).

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 7 : « Année MCCCXLVII, Portugallus quidam navigans extra fretum Heracleum adversis ventis in remotam insulam, occidentem versus, abreptus fuit, et in ea invenit septem civitates, quæ Portugallorum lingua loquebantur, et interrogabant an Mauri adhuc vexarent Hispaniam, unde, amisso Roderico, fugati suit ».

(2) Ce détail est confirmé par Ferdinand Colomb, ouv. cité, § 9 : « Le capitaine et les marins reprirent la mer en toute hâte et firent voile vers le

capitaine pour s'être enfui sans avoir complété ses renseignements, et le marin effrayé ne reparut plus. Néanmoins cette histoire fit du bruit : les érudits de l'époque identifièrent la prétendue découverte avec l'île phénicienne mentionnée par Aristote et par Diodore de Sicile. Dès lors elle prit place sur les cartes, sous le nom que nous lui connaissons, île des Sept Cités. On n'avait même pas perdu l'espoir de la retrouver. Le 10 novembre 1475, don Fernando Telles, un Portugais, se faisait donner l'investiture des îles qu'il pourrait découvrir dans l'Océan (1), et il était expressément stipulé que cette donation pourrait s'étendre au Sette Cidades, dont on avait perdu la trace. Le 3 mars 1486 un autre Portugais, de Terceira, Fernando Ulmo, se faisait donner une autre île qu'il supposait être celle de Sette Cidades, et le contrat de cession était enregistré par devant notaire. Même après la découverte de l'Amérique, l'île mystérieuse ne disparut pas Elle figurait encore sur le planisphère de Henri II, et jusque sur la carte de Mercator en 1569.

On a cru retrouver cette île à Saint-Michel, une des Açores (2). A l'extrémité orientale de cette île s'étend une vallée d'environ trois lieues carrées ; c'est un ancien cratère, semblable à une immense chaudière. Il est entouré de montagnes escarpées, avec

Portugal, certains que l'infant les louerait de leur conduite. Le prince, au contraire, les en blâma sévèrement, et leur ordonna de retourner vers cette île, d'y séjourner et de venir lui rapporter ce qu'ils y auraient vu. Ces gens, pris de frayeur, s'en allèrent avec leur navire et ne reparurent plus en Portugal. Entre autres détails, ils avaient dit que les mousses du navire, ayant ramené sur le rivage du sable pour nettoyer leurs ustensiles, avaient reconnu que ce sable était pour les deux tiers d'or fin »: Cf. HERRERA, *Historia general*, liv. I : « En tiempo del infante D. Enrique de Portugal conformenta corrio in navio que habia solido de Portugal, i no parò hasta dar as ell a, paro que los marineros terminendo que no los quemasen el navio ilos detuviessen de bolvieron a Portugal muy alegres confiando de receberi mercedes del infante, el qual los maltratô por naverse venido sus mas raçoni, i los mundò bolver, pero que el mæse i los marineros no la osaron haver isoldes de el reino numa mas bolvieron ».

(1) JOMARD, ouv. cité, pl. 23-24. 76.

(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 74.

deux petits lacs dans le fond. Le sol est de lave et de pierre ponce, mais recouvert d'un humus fertile. Quelques misérables chaumières répandues dans la vallée composent un hameau qui porte, en effet, le nom de Sept Cités. Serions-nous en présence des sept villes jadis bâties par les proscrits ? Mais, à première vue, plusieurs milliers d'entre eux n'auraient pas pu vivre et prospérer dans un espace aussi étroit. Sans doute les tremblements de terre sont fréquents aux Açores (1). Ils peuvent avoir détruit les villes et transformé le sol ; mais au moins trouverait-on encore les débris des maisons et rien de semblable n'existe. Le nom seul s'est conservé et encore jurerait-on qu'il est d'origine moderne et que le hameau actuel des Sept Cités a été ainsi dénommé par quelque érudit en quête de souvenirs rétrospectifs. Ce n'est donc pas aux Açores qu'il faut chercher l'île des Sept Cités.

Ce ne sera pas non plus sur le continent américain. On le croyait pourtant au XVI[e] siècle. Le Père franciscain Marcos de Niza, sur la foi de vagues récits, s'enfonçait en 1539 dans l'Amérique du Nord, du côté de la Californie, avec l'espoir de trouver dans une contrée, nommée Cibola par les indigènes, les sept cités de la légende. Accompagné de trois franciscains et d'un nègre qui prétendait connaître la route, il atteignit des régions inexplorées et raconta, à son retour, qu'il avait vu dans le lointain sept villes resplendissantes, dont il avait pris possession au nom du roi d'Espagne (2). Ses récits enthousiastes décidèrent le départ d'une expédition considérable, commandée par un gentilhomme de mérite, Francisco Vasquez de Coronado ; mais la petite armée, après avoir supporté bien des fatigues,

(1) CORDEIRO, *L'Amérique et le Portugais* (Congrès des Américanistes de Nancy), t. I, p. 264.

(2) La relation de ce voyage est insérée dans la collection TERNAUX-COMPANS, *Voyages, relations et mémoires pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique*, 1[re] série, vol. IX, p. 256-284. Cf. Dans le même volume, p. 247-255, *Instructions données par Antonio de Mendoza, vice-roi de la Nouvelle-Espagne, au père Marcos de Niza.*

arriva au pied d'un rocher aride, sur lequel s'élevait en effet Cibola, village si peu considérable « qu'il y a des fermes de la Nouvelle Espagne qui ont meilleure apparence » (1).

Le Cibola du XVI[e] siècle, ce Tombouctou américain, comme l'appelle ingénieusement Humboldt ne réalisa donc point les rêves des premiers conquérants (2). On n'y trouva ni sept cités chrétiennes, ni peuple ayant gardé de vieilles traditions, mais Cibola n'en existait pas moins, dans un pays voisin du Rio Gila, non loin des sources du Rio del Norte, et, chose singulière, la région comprenait soixante-dix bourgades réparties en sept provinces. Il paraîtrait même qu'aujourd'hui à Zuni, ville principale de l'ancien Cibola, se rencontrent des Indiens à cheveux blonds et à visage clair. « A leur aspect, s'écriait Catlin, on est tenté de s'écrier : Ce ne sont pas là des Indiens ! Il y en a beaucoup parmi eux, dont le teint est aussi clair que celui des sang-mêlés. Parmi les femmes en particulier, plusieurs ont la peau presque blanche, et les yeux gris, bleus ou couleur noisette ». Il est vrai que ces indications n'offrent rien de précis et nous ne devons pas oublier que Cibola est le pays des mirages, puisque, en 1540, Vasquez de Coronado (4) prit pour des hommes vêtus de blanc et semblables à des religieux de la Merci quelques-uns de ces grands hérons blancs que les Espagnols nomment

(1) Ternaux-Compans, p. 364-382, *Relation du voyage fait à la Nouvelle Terre sous les ordres du général Francisco Vasquez de Coronado, rédigée par le capitaine J. Jaramillo.* — Cf. même volume, p. 349-363, *Lettres de Vasquez Coronado, gouverneur de la Nouvelle Galice*, et (Id., p. 1-246), Pedro de Castaneda de Nagera, *Relation du voyage de Cibola entrepris en* 1540, *où l'on traite de toutes les peuplades qui habitent cette contrée, de leurs mœurs et coutumes.*

(2) Humboldt, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, II, 204. Cf. J.-H. Simpson, *Coronado's march in research of the seven Cities of Cibola, and discussion of their probable locution* (Smithsonian Institution, 1869, p. 209-240). — Vivien de Saint-Martin, *Année géographique*, 1872, p. 239.

(3) Catlin, *Letters and notes and the manners, customs and conditions of the nort American Indians,* I, 93.

(4) Vasquez de Coronado, ouv. cité.

encore soldados, parceque, vus de loin et à contre-jour, ils ressemblent à des sentinelles ; mais l'existence de ces Indiens à teint pâle et dans une région rigoureusement divisée en sept cantons, n'en est pas moins singulière, surtout si on la rapproche d'une curieuse légende rapportée par Sagahun, historien sans grande critique, mais qui eut le mérite de rapporter fidèlement les traditions indigènes (1). Il s'agit de l'origine des Nahuatl. « La relation qu'en donnent les anciens, dit-il, est qu'ils vinrent par mer du côté du Nord... On conjecture que ces naturels sortirent de sept grottes et que ces sept grottes sont les navires ou galères dans lesquels arrivèrent les premiers colons ». Ces premiers colons étaient-ils les diocésains des sept évêques visigoths et le Cibola où l'on rencontre encore aujourd'hui des Indiens à teint blanc correspond-t-il au pays des Sept Cités, nous n'oserions l'affirmer, car ce nombre fatidique de sept peut n'être dû qu'au simple hasard, tout aussi bien que la présence d'une race blanche dans les régions de Cibola : nous devions toutefois mentionner ces analogies, sans nous permettre pour autant d'établir une concordance absolue entre le Cibola et l'île des Sept Cités.

Une autre île que les cartographes du moyen âge mentionnent encore fréquemment, et parfois même confondent avec l'île des Sept Cités, est l'île Antilia. Les uns trouvent un certain rapport entre Antilia et l'Atlantide (2) ; les autres, versés dans la connaissance des langues orientales, ont pensé qu'Antilia correspondait au Gezyret-el-Tennyn ou île des serpents des cosmographes arabes (3) ; en effet, sur quelques cartes du XIVe et

(1) Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, I, 18.

(2) D'Avezac (*Iles de l'Afrique*), p. 28), cite un document géographique de 1455 portant la désignation suivante : « Ceste isle est appelée de Antillis. Platon asseure que ceste isle estoit presque aussi grande que l'Afrique, et il dit que dans ceste mer se veoient de grands heurtements des courants, qui passeraient sur ceste isle sablonneuse, à raison desquels sables la susdite isle s'est presque effondrée par la volonté de Dieu, et ceste mer est appelée mer de Batture ».

(3) Buache, *Mémoire sur l'île Antilia* (Mémoires de l'Institut, 1806).

du XVe siècle est figurée une île près de laquelle un homme est dévoré par des serpents. Cette île s'appelle Antilia, ce qui pourrait bien être la traduction de l'Arabe Tennyn. On a encore prétendu que l'étymologie d'Antilia était ante insula, île antérieure, et, dans ce cas, Antilia ne serait qu'une réminiscence de cette île mystérieuse de l'Océan qu'Aristote nommait ἀντιπόρθμος et Ptolémée ἀπρόσιτος (1). Quelle que soit l'origine de cette dénomination, elle existe, et c'est à nous de suivre sa fortune à travers les cartes et les traités géographiques.

Pedro de Médina, écrivain espagnol du XVI siècle (2), rapporte que, dans un Ptolémée offert au pape Urbain VI, qui régna de 1378 à 1389, il remarqua l'île Antilia qui portait la légende suivante : « *Ista insula Antilia, aliquando a Lusitanis est inventa, sed modo quando quæritur, non invenitur* ». Il est probable qu'il ne s'agit ici que d'une de ces cartes supplémentaires que les savants ajoutaient aux manuscrits de Ptolémée, au fur et à mesure des découvertes géographiques, afin de mettre en quelque sorte au courant leur auteur favori, car nous ne trouvons l'île Antilia marquée sur aucune des cartes datant du XIVe siècle. Il est vrai qu'on a encore voulu trouver l'Antilia sur la carte dressée en 1367 par Pizzigani (3). On distingue en effet sur une île très à l'ouest dans l'Atlantique deux statues figurées avec la mention suivante : « *Hæ sunt statuæ quæ stant ante ripas Antilliæ, quarum quæ in fundo ad securandos homines navigantes, quare est fusum ad ista maria quousque possint navigare, et foras porrecta statua est mare sorde quo non possint intrare nautæ* ». Mais la carte de Pizzigani est d'une lecture difficile. *Ad ripas Antilliæ* se lit tout aussi bien

(1 ARISTOTE, *De mundo*, III.

(2) Pedro de Medina, cité par d'Avezac (Iles de l'Afrique, p. 27), est l'auteur du *Regimiento de navegacion* (1563) et de l'*Arte del navegar* (1555).

(3) JOMARD, ouv. cité, planches 44-45. — Cf. HUMBOLDT, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 177. — BUACHE, *ut supra*. - ZURLA, *Viaggi Venezziani*, t. II, p. 374.

que *Ad ripas Atullio*, et même *Ad ripas istius insulæ*. Ce n'est donc pas au XIVe siècle qu'on trouve l'Antilia mentionnée avec précision.

A vrai dire la première indication certaine de l'Antilia ne peut être fixée qu'à l'année 1414, époque à laquelle, d'après Behaim, un navire espagnol s'approcha pour la première fois de cette île et la fit connaître à l'Europe (1). Dès lors l'Antilia figure en effet sur presque toutes les cartes. On la retrouve sur le Portulan Ancônitain de 1474, conservé à la bibliothèque grand-ducale de Weimar, et sur celui du Génois Beccaria ou Becclaria conservé à la bibliothèque de Parme (2). La carte du Vénitien Andréa Bianco, dressée en 1436, et publiée par Formaleoni en 1789 (3), celle du Gênois Bartolomeo Pareto, dressée en 1455 et publiée par Andrés (4), la mappemonde de Fra Mauro en 1457 et la carte d'Andrea Benincasa dressée en 1476 mentionnent pareillement l'Antilia. Le mathématicien florentin Toscanelli, qui fut le correspondant de Colomb et le confirma dans sa résolution de chercher à l'occident la route des Indes, avait dessiné avec soin une carte du voyage à entreprendre dans cette direction, et l'Antilia y figurait comme station intermédiaire sur la route de Lisbonne aux Indes par l'ouest. Dans la lettre qui accompagnait cette carte, il parle de l'Antilia comme d'un pays connu : « Depuis l'île Antilia que vous connaissez, jusqu'à la très noble île de Cippangu, etc. » (5). Malheureusement la carte de Toscanelli est perdue, et il est à peu près impossible d'évaluer avec précision les distances fixées par l'érudit florentin.

(1) JOMARD, ouv. cité, pl. 52 : Remarquons toutefois d'après Herrera (*Historia general*) que « en las cartas de marear antiguas se pintabam algunas islas por aquelles mares, especialmente la isla que decian de Antilia ».

(2) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 24. — HUMBOLDT, *ut supra*, t. II, p. 190.

(3) FORMALEONI, *Saggio sulla nautica antica dei Veneziani*.

(4) ANDRÉS, *Note sur une carte géographique de* 1455.

(5) TOSCANELLI, *Lettre à Colomb*, publiée d'après l'original, par HARRISSE. (*Don Fernando Colon, historiador de su padre*). « Ab insula Antilia vobis nota ad insulam nobilissimam Cippangis, etc. ».

Il est vrai que nous possédons le globe dressé quelques années plus tard par Behaim, et qui n'est à ce qu'on croit qu'une reproduction de la carte de Toscanelli. Or l'Antilia y est marquée sous le 33° de longitude occidentale. Ortelius et Mercator la dessinent encore dans leurs atlas (1). En général toutes ces cartes lui donnent une forme rectangulaire, et en font un pays à peu près aussi grand que l'Espagne. Les côtes sont décrites avec une grande apparence d'exactitude. On y retrouve les mêmes détails que dans ces terres imaginaires du pôle nord ou du pôle sud qu'on dessina avec tant de soin dans les atlas jusqu'au XVIIIe siècle. Donc à partir de XIVe siècle tous les marins ont cru à l'existence de l'Antilia : il nous reste à déterminer la position qu'ils lui assignaient.

Chercherons-nous l'Antilia dans l'archipel des Canaries? Mais ces îles avaient été visitées dès le XIIIe siècle, vers 1275, par le Génois Lancelot Maloisel, et en 1291 par Tedisio Doria et les frères Vivaldi, d'autres Génois. Pétrarque, né en 1304, nous affirme qu'une flotte de guerre génoise avait pénétré aux Canaries toute une génération avant lui. Au XIVe siècle, cet archipel fut encore reconnu et visité en 1341 par Angiolini del Tegghia, en 1360, par deux navires espagnols expédiés par Luis de Lacerda, en 1377 par le Biscayen Ruys de Avendano, en 1342 par F. Lopez, en 1386 par le Castillan Ureno (2). L'atlas catalan de 1375 édité par Buchon, la carte de Mecia de Viladestes et le Portulan de la bibliothèque municipale de Dijon marquent ces îles. Au commencement du XVe siècle, lorsque Jehan de Bethencourt partit de Normandie avec le dessein bien arrêté de conquérir les Canaries, non seulement il emmenait avec lui de France des interprètes canariens, mais encore la chronique rédigée par ses aumôniers nous apprend que ces îles étaient

(1) ORTELIUS, carte 5. — MERCATOR, carte 3.

(2) GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique* (Congrès de géographie de Pari en 1878, p, 459-497).

depuis longtemps fréquentées par les marins (1). Si donc la première notion authentique de l'Antilia date seulement de 1414, comme nous l'avons établi plus haut, les Canaries étant connues depuis bien plus longtemps, ce n'est pas dans cet archipel que nous devons chercher l'Antilia.

L'archipel de Madère, depuis longtemps visité par les Arabes, avait aussi, dès le XIVe siècle, été signalé par les Européens, et particulièrement par les Italiens (2), car toutes les cartes maritimes de l'époque donnent aux îles des dénominations italiennes, Insula di Legnano, Deserte, Salvage, Porto-Santo, etc. Ce n'est donc point là encore qu'il nous faut chercher l'Antilia.

Les îles du Cap-Vert ont été découvertes à une époque bien plus récente (3). C'est en 1456 que le Vénitien Ca da Mosto et le Génois Antonio Usodi Mare reconnurent les premiers ces îles, mais elles sont peu éloignées de la côte, tandis que toutes les cartes du temps représentent l'Antilia au milieu de l'Océan et ne cessèrent jamais de la représenter en même temps que l'archipel du Cap-Vert.

Où donc trouver cette Antilia fantastique ? Buache se prononçait en faveur des Açores (4), bien que les Açores fussent connues et dessinées dès le milieu du XIVe siècle, si du moins on en croit le Portulan Médiceen de 1351 (5). Aussi bien si l'Antilia eût correspondu à Saint-Michel ou à toute autre île du groupe açoréen, on ne l'aurait plus figurée sur les cartes de l'époque, qui, au contraire, représentent simultanément, ainsi que celles de Bianco ou de Behaim, l'Antilia et les Açores.

L'Antilia serait-elle l'Amérique ? A propos de la carte de Bianco, qui marque deux îles séparées par un détroit, Antilia

(1) Gravier, *Le Canarien*, p. 22-46.

(2) D'Avezac, *Iles de l'Afrique*. — Gravier, ouv. cité.

(3) J. Lopez de Lima, *Ensayo sobre a statistica das possessoes portuguezas*, Lisboa, 1844.

(4) Buache, ouv. cité.

(5) D'Avezac, *Iles de l'Afrique*. — Cordeyro, *Historia insulana das ilhas a Portugal suageytas no Oceano occidental*, Lisboa, 1717.

et la Man Satanaxio, un géographe allemand, Hassel, prétend que ces deux îles correspondent aux deux parties du continent américain que l'on croyait en effet, aux premiers temps de la découverte, séparées par un détroit. Formaleoni n'hésite pas à l'affirmer (1), mais cette hypothèse n'est soutenue par aucun argument sérieux. Il est probable qu'inspirés par je ne sais quelle réminiscences antiques et par de vagues traditions, les cartographes du moyen-âge confondirent sous le nom unique d'Antilia les côtes de plusieurs îles récemment découvertes. Ainsi Beccaria, dans sa carte de 1435, appelle Antilia et l'archipel qui l'entoure Insulæ de novo repte (repertæ) (2). Puis, à mesure que ces îles furent mieux connues, que leurs contours, leur grandeur et leur position furent déterminés avec précision, on se contenta d'éloigner dans la direction de l'ouest cette île imaginaire, qui servit désormais à désigner toutes les découvertes encore incertaines. L'Antilia fut l'Hespérie du moyen-âge : elle recula toujours, comme celle de l'antiquité, devant les explorateurs hardis et les voyageurs aventureux.

Antilia disparaîtra en effet des cartes, dès que le Nouveau-Monde sera découvert. Si aujourd'hui ce nom s'applique encore à tout un archipel, c'est l'effet d'un pur hasard géographique. Colomb, Oviedo, Acosta, Gomara et les premiers historiens espagnols de l'Amérique ne parlent jamais de l'Antilia. Les mappemondes ajoutées suivant l'usage aux éditions de Ptolémée ne la mentionnent pas davantage. Sur les cartes de Juan de la Cosa ou de Ribeira il n'y a pas trace du nom des Antilles. Dans le recueil italien de *Toutes les îles du monde* par Benedetto Bordone (3), dans *l'Isolario* de Porcacchi (4), dans la *Cosmo-*

(1) Formaleoni, ouv. cité.

(2) Jomard, ouv. cité, planche 8.

(3) Bordone *Libro nel qual si ragiona de tutte l'Isole del mondo*, Venise, 1534.

(4) Thomaso Porcacchi, l'*Isole piu famose del mondo*, Venise, 1590.

graphie d'André Thevet (1), dans la *Description des Indes occidentales* par Herrera (2), jamais ne figure le nom d'Antilles. L'archipel qui porte aujourd'hui ce nom est désigné sous la dénomination de Lucayes, Caraïbes, ou bien encore de Camercanes (3). Sans doute Pierre Martyr avait déjà proposé ce nom dans ses *Décades* (4), et Amerigo Vespucci, la seule fois qu'il cite Colomb, parle aussi d'Antilia (5), mais, malgré cette double autorité, le nom d'Antilles, pendant encore tout un siècle, devait être inconnu. C'est seulement à partir du XVIIe siècle que la grande célébrité des cartes de Wytfliet (6) et d'Ortelius (7), qui, sans doute par souvenir d'érudition, avaient fait revivre cette appellation, fixa pour toujours sur les cartes d'Amérique le nom d'Antilles.

L'Antilia n'a donc été qu'un mythe géographique, mais auquel on cessa de croire beaucoup plus vite qu'on ne l'avait fait pour l'île de Saint Brandan. Seulement, par un singulier hasard, aucune terre ne porte aujourd'hui le nom du saint Irlandais, tandis que le magnifique archipel de la mer du Mexique a conservé le nom qui ne lui fut définitivement attribué que longtemps après sa découverte. Ce mythe, quelle qu'ait été sa fortune, nous prouve donc, une fois de plus, combien était profondément gravée dans les esprits la croyance à l'existence d'îles ou de continents dans l'Océan Atlantique,

(1) THEVET, *Cosmographie Universelle*, Paris, 1575.

(2) HERRERA, *Historia general de los hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del mar Oceano*.

(3) HUMBOLDT. *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 109-200.

(4) PIERRE MARTYR, *Décades*, I, p. 11 : « In Hispaniola Ophiram insulam se reperisse refert Columbus, sed, cosmographorum tractu diligenter considerato, Antiliæ insulæ sunt illæ et adjacentes aliæ ».

(5) HYLACOMYLUS, *Cosmographiæ introductio* : « Venimus ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit ».

(6) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum*, 1597, carte 5, Novi Orbis pars Boræalis.

(7) ORTELIUS. Toutes les cartes de son atlas relatives à l'Amérique.

Nous avons encore à enregistrer d'autres îles, dont l'existence est tout aussi problématique, mais auxquelles on croyait au moyen-âge, avant la date officielle de la découverte de l'Amérique. Un récit quelconque de voyage, même invraisemblable, se répandait-il, quelque marin prenait-il pour une terre la trompeuse apparence d'un nuage à l'horizon, il annonçait au retour sa prétendue découverte. Aussitôt les cartographes se mettaient à l'œuvre. Associant leurs désirs à de confuses notions, ils créaient quelque terre nouvelle, qui ne disparaissait des cartes qu'après des découvertes bien authentiques. Telles furent les trois îles que, d'ordinaire, on trouve marquées à côté de l'Antilia sur la plupart des cartes et portulans que nous citions plus haut : la première, à vingt lieues environ à l'ouest d'Antilia, et parallèlement à elle, est de forme carrée ; elle a nom Royllo : la seconde est à soixante lieues au nord ; on la nomme La Man Satanaxio ou San Atanagio ; la dernière, enfin, au nord de la seconde, complète le groupe et s'appelle Tanmar ou Danmar.

De ces trois îles celle qui se retrouve sur le plus grand nombre de cartes est l'île de la Man Satanaxio ou de la Main de Satan. Cette dénomination est singulière. Devons-nous y voir quelque vague reflet de la légende de saint Brandan, ou quelque nouveau conte sur les dangers de l'Océan ? Formaleoni (1), en consultant à la bibliothèque Saint-Marc, de Venise, l'atlas d'Andrea Bianco, sur lequel Danse de Villoison venait d'appeler l'attention de l'Europe savante, avouait naïvement qu'il avait longtemps cherché l'explication de ce nom. A force de consulter les vieux auteurs, il découvrit un roman de Christoforo Armeno, intitulé *Il Pellegrinaggio di tre giovanni*, dans lequel on parlait d'une certaine contrée de l'Inde, où, tous les jours, une grande main sortait de l'eau, saisissait les matelots, et les entraînait dans l'abîme avec leurs navires. Cette main ne pouvait être que la main de Satan, d'où le nom donné à l'île mystérieuse : Nous

(1) FORMALEONI, ouv. cité.

croyons, au contraire, que Chistoforo Armeno s'est inspiré de cette légende, mais qu'il ne l'a pas inventée. Elle existait bien avant lui. Pendant tout le moyen-âge on a placé l'enfer dans ces régions Septentrionales de l'Atlantique, où, tout justement, les cartographes avaient l'habitude de placer l'île en question. Ainsi, la carte de l'Atlantique insérée dans la *Raccolta di Viaggi* de Ramusio (1) plaçait au nord de Terre-Neuve l'île des Diables, dont on voyait, en effet, voltiger à l'entour toute une cohorte ; Ruysch, dans son atlas de 1507-1508, insérait dans cette région de l'Océan, une insula dæmonum (2) ; Cortereal donnait également à une île sur la côte de Labrador le nom d'Isola de los Demonios (3) ; Thevet, enfin, dans sa *Cosmographie universelle* (4) (1575), raconte avec candeur les souffrances et les persécutions qu'endurent les malheureux indigènes ou les navigateurs européens conduits par leur mauvaise fortune dans l'archipel des Démons (5). Mais, quelle que soit l'explication donnée, l'existence de l'île en question demeure toujours problématique. S'il nous était permis d'aventurer une hypothèse, nous croirions volontiers que les navigateurs de l'époque rencontrèrent, en s'aventurant dans l'Atlantique, quelques-uns de ces gigantesques icebergs, ou montagnes de glace, arrachés aux banquises du pôle et entraînés au sud par les courants, dont la rencontre assez fréquente est, même aujourd'hui, si redoutée par les capitaines. Ces icebergs, quand ils se heurtent contre un navire, le coulent à pic, et, comme ils arrivent à l'improviste, escortés par d'épais brouillards, ils paraissent réellement sortir du sein des flots, comme sortait la main de Satan, pour précipiter au fond de l'abîme matelots et navires.

Une autre explication, beaucoup plus naturelle, consiste à

(1) Ramusio, *Raccolta di viaggi*, t. II, 336.
(2) Ruysch, édition de Ptolemée, 1508.
(3) Harrisse, *Les Cortereal*
(4) Thevet, *Cosmographie Universelle*.
(5) Voir encore les cartes de Lafreri (Venise, 1566) et de R. Mercator (1587).

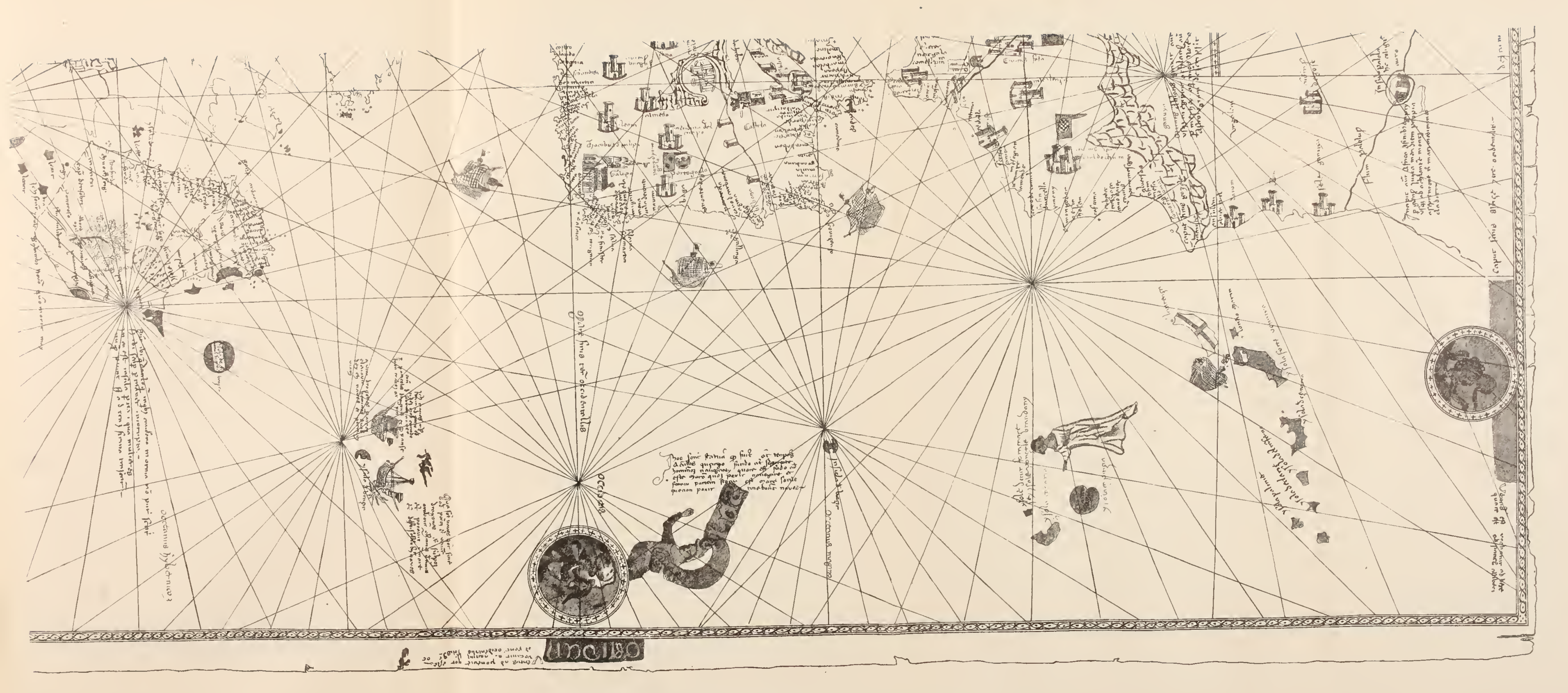
lire San Anatagio au lieu de Man Satanaxio. Le déchiffrement des portulans du moyen âge qui sont parvenus jusqu'à nous, est très difficile, et, pour un lecteur dont les connaissances paléographiques seraient médiocres, comme l'étaient, par exemple, celle de Formaleoni, le premier éditeur de l'Atlas de Bianco, on peut lire indifféremment l'une et l'autre leçon. En ce cas, la prétendue île de Satan serait tout simplement l'île placée sous l'invocation de saint Athanase, ce qui était plus conforme aux habitudes des marins de l'époque.

Quelle que soit l'origine de cette appellation, nous ne sommes pas fixés sur la position de l'île, pas plus que sur la position des deux îles voisines, Royllo et Tanmar. Elles disparurent successivement des cartes, même avant l'Antilia, qui, du moins, a laissé son nom à un immense archipel, tandis que ces îles fantastiques sont rentrées dans l'obscurité. Elles n'en seraient même jamais sorties sans le singulier et très persistant pressentiment des marins et des érudits de l'époque, relativement à l'existence de terres à l'occident.

Nous en dirons autant pour l'île de Bracie, Berzil ou Brasil que les cartes du moyen âge dessinaient au milieu de l'Atlantique. On les trouve, par exemple, sur le portulan médicéen de 1381. La carte catalane de 1375 (1) en mentionne même deux sous le même nom et la carte des frères Pizigani (1367) (2) en compte jusqu'à trois : la première au sud sous le parallèle de Gibraltar, la seconde au sud-ouest de l'Irlande, accompagnée de deux navires et d'un homme dont on ne voit plus que la tête, car il est dévoré par des serpents ; la troisième au nord de la précédente avec une bête fantastique qui enlève un homme dans sa gueule : elle porte l'inscription Iª de Mayotus seu de Bracir. Elle est dénommée Brazil sur le portulan de Mecia de Viladestes (1413), les cartes d'Andrea Bianco (1430) et Fra

(1) Tastu et Buchon *Notice d'un atlas en langue catalane, manuscrit de l'an* 1375, *conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque royale.*

(2) Jomard, ouv. cité, planches 44-45.



FRAGMENT DE LA CARTE DE PICIGNANO (1367)

Mauro (1437), et toujours elle figure à l'ouest de l'Irlande. Nous lui trouvons le même nom et la même position dans les Ptolémées de 1513 et de 1519, dans le très curieux atlas manuscrit de la bibliothèque de la Faculté de Montpellier (1), composé peu après le voyage de Magellan, dans le portulan de Malartic qui date de 1535, dans le Ramusio de 1556 et dans l'*Isolario* de Porcacchi (1572) ; un siècle et demi après la colonisation des Açores par le Portugal on continuait à placer une île de Brazil au nord ou au nord-ouest de Corvo. Les atlas de Lafreri (1566), d'Ortelius et de Mercator (1587) marquaient encore ce nom. Le souvenir de cette île errante s'est même conservé jusqu'à nos jours dans le Brazil Rock, rocher ou plutôt fond rocheux indiqué sur les cartes modernes de l'Atlantique à quelques degrés à l'ouest de l'extrémité la plus occidentale de l'Irlande (2).

L'identité de ce nom avec celui d'une des plus vastes contrées du nouveau monde peut paraître singulière. Indiquerait-elle quelque mystérieux pressentiment de la découverte d'Alvarès Cabral ? Il n'est pas besoin d'aventurer cette hypothèse. Il en est en effet de Brasil comme d'Antilia. Ces noms furent appliqués à des terres inconnues avant d'être fixées définitivement. Par un curieux hasard, un bois rouge, propre à la teinture des laines et des cotons, commença à désigner le pays d'où on le tirait, Malabar et Sumatra ; puis ce nom fut appliqué à une île de l'Océan où on crut le retrouver, et enfin à la contrée américaine qui l'a conservé (3). Il se pourrait encore que Brésil rappelât le souvenir de la terre mystérieuse chantée par les bardes irlandais et gallois. Ce mot peut en effet se décomposer en deux racines gaëliques, *breas* grand et *î* île. Le Brésil serait alors la

(1) Cet atlas (in-4°, 22 cartes, n° 70) appartenait jadis à un conseiller au Parlement de Dijon, de Clugny. Il a, sans doute, été composé par Baptista Agnese, l'auteur du *Portulan de Marlatic*. — Cf. GAFFAREL (*Mémoires de la* Société Bourguignonne de Géographie et d'Histoire, 1889).

(2) Voir la carte d'Irlande de l'atlas de Stieler (édition de 1867).

(3) GAFFAREL, *Histoire du Brésil français au* XVIe *siècle*.

grande île, et correspondrait à *Traig Mar* le grand rivage ou *Tir Mar* la grande terre, dont parle la légende de Condla le Beau. Aussi bien rappelons, à titre de curiosité, qu'en Angleterre on crut longtemps à l'existence de cette île mystérieuse. « Le 15 juillet 1480, des navires appartenant à John Jay le Jeune, jaugeant 80 tonneaux, sortirent de Bristol pour naviguer à l'ouest de l'Irlande jusqu'à l'île de Brassyle. Le 18 septembre (1481 ?) on apprit que Thomas Hoyd, le marin le plus expert de l'Angleterre, qui commandait l'expédition, après une navigation de près de neuf mois, battu par la tempête, avait été forcé d'entrer dans un port d'Irlande pour laisser reposer ses navires et ses matelots, sans avoir découvert ladite île (1) ». Même au XVII[e] siècle l'île de Brasil ou O'Brazil n'était pas encore oubliée. Voici en effet ce que nous lisons dans un ouvrage publié en 1684 (2) : « Des îles d'Aran et du continent de l'ouest paraît souvent visible l'île enchanteresse que l'on nomme O'Brasil et en irlandais Beg'aran ou la petite Aran, aujourd'hui bannie des cartes de navigation. Est-ce une île réelle rendue inaccessible par ordre spécial de Dieu comme une sorte de paradis terrestre, ou bien le résultat d'une illusion produite par de légers nuages apparaissant à la surface de la mer ; ou encore faut-il y reconnaître le séjour de quelques mauvais esprits ? Ce sont là des questions qu'il ne nous appartient pas de juger ».

Que le mot de Brasil ait pour origine le nom d'un bois de teinture ou qu'il soit comme l'écho d'une vieille légende, nous rangerons cette contrée parmi les îles fantastiques, ou plutôt parmi ces terres voyageuses dont le souvenir s'est perpétué par la tradition, et qui n'ont conquis qu'à une époque relativement moderne la certitude de leur existence.

(1) *tinerarium Wilelmi Botonei, dict de Worcestre, cité par* Harrisse, *Colomb*, I, p. 317.

(2) R. O'Flaherty, *A Chorographical description of West or H. Iar Connaught* (1684). — Dublin, Irish Arch. Soc. 1846, p. 68-69, cité par Hamy, *Les origines de la cartographie de l'Europe Septentrionale* (Bulletin de Géographie historique et scientifique, 1888).

Dans ces mêmes parages, c'est-à-dire entre l'Irlande, Terre-Neuve et les Açores sont également marquées les deux îles Mayda ou Asmaïde et Isla Verde (1). Après la découverte de l'Amérique, elles figurent avec régularité sur les cartes, mais leur position est incertaine. De nos jours elles sont encore marquées, ou plutôt signalées, comme écueils à éviter, et sous les noms de Maïda et de Green Rock. Leur existence n'est donc nullement problématique.

Ainsi donc sept cités ou Antilia, La Man Satanaxio ou Brasil, voyages réels ou imaginaires, terres chimériques ou îles existantes, les géographes du moyen-âge, mêlant d'antiques traditions à des découvertes récentes, ont toujours placé à l'ouest ces prétendues contrées. Assurément ce n'est point encore là l'Amérique, mais c'est déjà la direction de l'Amérique.

(1) Atlas Catalan de 1367, Portulan de Marlatic de 1535, Ptolémées de 1513 et 1519, etc. Isolario de Porcacchi (1572). — Cf. FLEURIOT DE LANGLE, *Mémoire sur les vigies de l'Atlantique.* (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, juillet 1865).

CHAPITRE VII

VOYAGES DES ARABES DANS L'ATLANTIQUE.

De tous les peuples qui, au moyen-âge, malgré les dangers réels ou prétendus de l'Océan, osèrent s'aventurer sur ses flots, il en est trois, les Arabes, les Irlandais et les Northmans, qui semblent ne jamais avoir oublié les traditions antiques. Ils n'ont pas un instant cessé de naviguer dans la direction de l'ouest, comme s'ils avaient eu la prescience de futures découvertes. Il est même probable que plusieurs d'entre eux abordèrent en Amérique bien avant Colomb. Nous essayerons de le prouver en recueillant dans les œuvres de leurs poètes ou de leurs historiens les traits épars qui nous permettront sans doute de substituer des faits précis à de vagues légendes, et de reconstituer un chapitre trop oublié de l'histoire ancienne de l'Amérique.

On sait le grand rôle joué dans l'histoire de la civilisation par les Arabes. Humboldt les considérait non sans raison comme les successeurs des Romains pour le développement et l'agrandissement de l'univers (1). Cette race mobile et robuste, ignorante mais non grossière, était douée d'une vive imagination et cependant attentive à tous les phénomènes de la nature. Dans toutes les sciences, et particulièrement en géographie, ils rendirent les plus éminents services. Conquérants, ils font connaître des

(1) Humboldt, *Cosmos*, t. II, p. 246, 249, 491. Cf. le beau portrait du génie Arabe tracé par Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, t. XIX, § 4 et 5.

pays mystérieux ; voyageurs et commerçants, ils étudient les ressources de ces pays (1). Le Coran recommande en effet le commerce et l'industrie comme des occupations agréables à Dieu. Aussi, négociants et soldats marchèrent-ils ensemble à la conquête du monde, les caravanes furent protégées par les armées, et les généraux, en défendant les marchands, crurent accomplir un devoir non moins sacré que celui d'exterminer sans pitié les infidèles. Le Thibet et une partie de la Chine, la Tartarie et une partie de l'Afrique intérieure furent ainsi parcourues et décrites par les Arabes. Du côté de l'occident, malgré la hardiesse de leurs marins et l'audace de leurs pirates, leurs progrès furent moins rapides. Ils répandirent pourtant leur langue et leurs chiffres jusque dans l'extrême nord. On trouve encore de leurs monnaies sur les bords de la Baltique et en Laponie (2). Ils connurent d'une façon certaine les îles Canaries, peut-être Madère et les Açores. Quelques-uns d'entre eux poussèrent même, à ce que prétend la tradition, jusqu'en Amérique.

L'Océan inspirait pourtant aux Arabes une sorte de terreur religieuse. Il était pour eux le théâtre des plus effroyables aventures, le séjour des monstres et des mauvais génies. C'est sur l'Océan que Simbad le Marin, représentant symbolique des

(1) Dès les premiers siècles, les Kalifes ordonnèrent à leurs généraux de faire décrire les pays soumis. De là tant de glorieux travaux parmi lesquels on peut citer ceux d'Edrisi (Traduction Jaubert, *Délassements de l'homme désireux de connaître à fond les diverses contrées du monde*), d'Ibn al Ouardi (*Perle des merveilles*), d'Aboulfeda (*Vraie situation des pays*), de Maçoudi (*Les prairies d'or et les mines de pierres précieuses*, traduction Barbier de Meynard et Parvet de Courteille), d'Ibn Haukal (*Indicateur des pays par ordre alphabétique*), d'El Bakoui (*Merveilles de la toute puissance sur la terre*), d'Ibn Batoutah (*Voyages*, traduction Defréméry et Sanguinetti), Abd al Hatif (*Description de l'Egypte*, traduction de Sacy), etc. Cf. Lelewel (*Géographie du moyen-âge*), t. I.

(2) Humboldt, *Cosmos*, II, 265. — Leopold de Ledebur. *Uber die in den Baltischen Landern gefundenen Zeugnisse eines Handelsverkers mit dem Orient zur zeit der Arabischen Weltherrsschaft*, 1840.

négociants arabes du moyen-âge, éprouve tous ses malheurs. Edrisi parle de l'Océan comme en aurait parlé le vieil Eschyle (1), comme Pytheas parle de la mer glaciale. « Les eaux de cette mer, dit-il, sont épaisses et de couleur sombre. Les vagues s'y élèvent d'une façon effrayante. Sa profondeur est considérable. L'obscurité y règne continuellement; la navigation y est difficile, les vents impétueux, et, du côté de l'occident, les bornes en sont inconnues ». Bien qu'il ait composé son ouvrage à la fin du XIVe siècle, en 1377, Ibn-Khaldoun, semble éprouver une sorte de terreur religieuse en parlant de l'Atlantique (2) : « C'est une vaste mer sans bornes, écrit-il, où les navires n'osent se hasarder hors de la vue des côtes, parce qu'on ignore où les vents pourraient les pousser, vu qu'au-delà de cette mer il n'y a point de terre qui soit habitée. Quant aux mers dont les limites sont connues, les navires y naviguent, parce que les marins savent par expérience où les vents peuvent les conduire ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il en soit ainsi pour l'Atlantique, parce qu'il n'en connaissent pas les bornes, et, quoiqu'ils connaissent la direction des vents, ils ignorent jusqu'où leur souffle pousserait les navires qui pourraient se trouver environnés de brumes, et faire naufrage ».

Malgré les dangers que présentait la navigation de la mer Ténébreuse, les Arabes ne laissaient pas que de s'y aventurer. Ils croyaient qu'elle était remplie d'un nombre incalculable d'îles, les unes désertes, les autres habitées, celles-ci enfin possédées en propre par des sorciers ou par des animaux fantastiques. Ibn-al-Ouardi prétendait que ces îles étaient si nombreuses qu'on ne pouvait les compter (3). Edrisi fixait leur nombre à vingt-sept mille (4), et il en énumérait quelques-unes : Sara, Saali, « dont les habitants ressemblent plutôt à

1) EDRISI, ouv. cité. Trad. Jaubert, t. II, p. 36.
2) IBN-KHALDOUN, *Prolégomènes historiques*. Trad. de Slane.
3) IBN-AL-OUARDI cité par D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 15.
4) EDRISI, ouv. cité, p. 198.

des femmes qu'à des hommes. Les dents leur sortent de la bouche, leurs yeux étincellent comme des éclairs et leurs jambes ont l'apparence de bois brûlé. » Mostachiin fut jadis ravagée par un dragon « que tua Alexandre » A Calhan « les insulaires sont de forme humaine, mais portent des têtes d'animaux (1) ». A Raca « vivent des oiseaux semblables à des aigles, rouges et armés de griffes ; ils se nourrissent de coquillages et de poissons et ne s'éloignent jamais de ces parages. On dit aussi que l'île Raca produit une espèce de fruits semblables aux figues de la grosse espèce, et dont on se sert comme un antidote contre les poisons. L'auteur du *Livre des Merveilles* raconte qu'un roi de France, informé de ce fait, envoya sur les lieux un navire pour obtenir les fruits et les oiseaux en question, mais le navire se perdit, et depuis on n'en entendit plus parler ». Chaslend était jadis peuplée, mais ses habitants émigrèrent en Europe ; quant à Laca, « cette île a cessé d'être habitée parce que les serpents s'y sont excesssivement multipliés (2) ». Ces renseignements sont si peu précis et rappellent tellement les contes dont la princesse Schehérazade amusait son irascible époux, qu'on ne saurait déterminer en détail la synonymie géographique de de ces îles, d'autant plus que les Arabes ne marquent jamais aucune distance, et, par là, ouvrent la porte à toutes les conjectures.

Il paraît cependant que les Arabes ont réellement connu les îles Canaries. Voici comment en parle Edrisi (3) : « Il y a deux îles nommées les îles Fortunées d'où Ptolémée commence à compter les longitudes. On dit qu'il se trouve dans chacune de ces îles un tertre construit en pierres et de cent coudées de haut. Sur chacun d'eux est une statue en bronze qui indique de la main l'espace qui s'étend derrière elle. Les idoles de cette espèce sont, d'après ce qu'on rapporte, au nombre de six ». Mais

(1) Edrisi, p. 200.
(2) Id., ouv. cité, p. 200.
(3) Id., ouv. cité, I, 10.

au delà des Canaries les indications données par les Arabes sont vagues et même contradictoires. Ils ne s'accordent que sur un point, l'ignorance à peu près absolue où l'on est sur les pays baignés par la mer Ténébreuse. « Personne ne sait ce qui existe au delà de cette mer ténébreuse, écrit encore Edrisi (1), personne n'a pu rien apprendre de certain à cause des difficultés qu'opposent à la navigation la profondeur des ténèbres, la hauteur des vagues, la fréquence des tempêtes, la multiplicité des animaux monstrueux et la violence des vents. Il y a cependant dans cet océan un grand nombre d'îles, soit habitées, soit désertes, mais aucun navigateur ne se hasarde à le traverser, ni à gagner la haute mer ; on se borne à côtoyer sans perdre de vue les rivages. Les vagues de cette mer, hautes comme des montagnes, bien qu'elles s'agitent et se pressent, restent cependant entières et ne se fendent pas. S'il en était autrement, il serait impossible de les franchir ».

Les Arabes néanmoins s'étaient parfois aventurés fort loin sur l'Océan. Une de leurs expéditions paraît, moins que les autres, dénuée des caractères de l'authenticité, bien qu'elle soit encore enveloppée de légendes et pleine de contradictions ; car il semble vraiment que les Arabes, de même race et de même caractère que les Phéniciens, aient pris plaisir à ne rien nous laisser de certain sur ces contrées, où ils retrouvaient leurs traces, de même qu'ils les avaient déjà observées sur toutes les côtes de la Méditerranée et de la mer Rouge. C'est Edrisi qui a gardé le souvenir de cette exploration de l'Océan, et il en parle comme d'un fait déjà ancien. Or comme il composa son ouvrage en 1154, il nous faut reporter bien avant cette date la curieuse expédition des frères Maghrurins (2).

(1) Edrisi, II, ouvr. cité, p. 2, Cf. — Id., p. 10, et 104.

(2) Hartmann, *Africa Edrisii*, 312-319. — Buache, *Mémoires de l'Institut*, t. IV, p. 27.— Humboldt, *Histoire de la Géographie du Nouveau Continent*, t. II, p. 137. — Webb et Berthelot, *Histoire naturelle des Canaries*, *Ethnographie*, p. 10. — J. da Costa de Macedo, *Memoria em que se pre-*

Avant que les Arabes eussent évacué Lisbonne, et ils n'en furent chassés par les Chrétiens qu'en 1147, huit d'entre eux, établis dans cette ville, formèrent le projet d'équiper un vaisseau, et de partir à la découverte dans la direction de l'ouest. « Voici comment la chose se passa (1). Ils se réunirent au nombre de huit, tous proches parents, et, après avoir construit un navire de transport, ils y embarquèrent de l'eau et des vivres en quantité suffisante pour une navigation de plusieurs mois, Ils mirent en mer au premier souffle de vent d'est. Après avoir navigué durant onze jours ou environ, ils arrivèrent à une mer dont les ondes épaisses exhalaient une odeur fétide, cachaient de nombreux récifs, et n'étaient éclairées que faiblement. Craignant de périr ils changèrent la direction de leurs voiles, coururent vers le sud durant douze jours, et atteignirent l'île des Moutons, ainsi nommée parce que de nombreux troupeaux de moutons y paissaient sans berger et sans personne pour les garder. Ayant mis pied à terre dans cette île, il y trouvèrent une source d'eau courante et des figuiers sauvages. Ils prirent et tuèrent quelques moutons, mais la chair en était tellement amère qu'il était impossible de s'en nourrir. Ils n'en gardèrent que les peaux, naviguèrent encore douze jours, et aperçurent enfin une île qui paraissait habitée et cultivée ; ils en approchèrent afin de savoir ce qui en était ; peu de temps après ils furent entourés de barques, faits prisonniers, et conduits à une ville située sur le bord de la mer. Ils descendirent ensuite dans une maison où ils virent des hommes de haute stature, de couleur rousse et basanée, portant des cheveux longs, et des femmes qui étaient d'une rare beauté. Ils restèrent trois jours dans cette maison.

tende provar que os Arabes naô conhecarâo as Canarias antes dos Portugaezes (1844). — Id., *Additamentos a primeirà parte da memoria sobre as verdadeiras epocas cur que principiaraô as nossas navegacoés e descobrimentos no Oceano Atlantico* (Recueil de l'Académie de Lisbonne. t. XI, part. II).

(1) Edrisi, ouv. cité. T. II, p. 26.

Le quatrième ils virent venir un homme, parlant la langue arabe, qui leur demanda qui ils étaient, pour quoi ils étaient venus, et quel était leur pays. Ils lui racontèrent toutes leurs aventures. Celui-ci leur donna de bonnes espérances et leur fit savoir qu'il était interprète.

Deux jours après ils furent présentés au roi qui leur adressa les mêmes questions, et auquel ils répondirent, comme ils avaient déjà répondu à l'interprète, qu'ils s'étaient hasardés sur la mer afin de savoir ce qu'il pouvait y avoir de singulier et de curieux, et afin de constater ses extrêmes limites. Lorsque le roi les entendit ainsi parler, il se mit à rire et dit à l'interprète : « Explique à ces gens-là que mon père ayant jadis prescrit à quelques-uns de ses esclaves de s'embarquer sur cette mer, ceux-ci la parcoururent dans sa largeur durant un mois, jusqu'à ce que, la clarté des cieux leur ayant tout à fait manqué, ils furent obligés de renoncer à cette vaine entreprise ». Le roi ordonna de plus à l'interprète d'assurer les Maghrurins de sa bienveillance, afin qu'ils conçussent une bonne opinion de lui, ce qui fut fait. Ils retournèrent donc à leur prison et y restèrent jusqu'à ce qu'un vent d'ouest s'étant élevé, on leur banda les yeux, on les fit entrer dans une barque, et on les fit voguer durant quelque temps sur la mer. « Nous courûmes, disent-ils, environ trois jours et trois nuits, et nous atteignîmes ensuite une terre où l'on nous débarqua les mains liées derrière le dos, sur un rivage où nous fûmes abandonnés. Nous y restâmes jusqu'au lever du soleil dans le plus triste état, à cause des liens qui nous serraient fortement et nous incommodaient beaucoup; enfin ayant entendu des éclats de rire et des voix humaines, nous nous mîmes à pousser des cris. Alors quelques habitants de la contrée vinrent à nous, et, nous ayant trouvés dans une situation si misérable, nous délièrent et nous adressèrent diverses questions auxquelles nous répondîmes par le récit de notre aventure. C'étaient des Berbers. L'un d'entre eux nous dit : « Savez-vous quelle est la distance qui vous sépare de votre

pays ? » et sur notre réponse négative, il ajouta : « Entre le point où vous vous trouvez et votre patrie, il y a deux mois de chemin ». Celui d'entre ces individus qui paraissait le plus considérable disait sans cesse : Wassafi ! (Hélas !). Voilà pourquoi le nom du lieu est encore aujourd'hui Asafi. C'est le port dont nous avons déjà parlé comme étant à l'extrémité de l'Occident ».

De ce curieux récit d'Edrisi, il ne sera pas sans intérêt de rapprocher une narration semblable, qu'a conservée Maçoudi dans ses *Prairies d'Or* (1) : « Un habitant de l'Espagne, écrit-il, nommé Kach Kach, natif de Cordoue, réunit une troupe de jeunes gens, ses compatriotes, et voyagea avec eux sur l'Océan dans des embarcations qu'il avait équipées. Après une absence assez longue, ils revinrent tous chargés de butin. Au surplus, cette histoire est connue de tous les Espagnols (2) ».

Nous mentionnerons encore une tradition rapportée par Abou-Abdallah Mohammed (3), qui aurait vu dans une ancienne relation que des marins envoyés par Alexandre (?) à la découverte de pays inconnus, avaient rencontré, dans une mer lointaine et inexplorée, un navire monté par des hommes originaires d'un grand pays situé au-delà de la mer environnante ; « et pourtant, dit-il, nous n'y avions jamais supposé autre chose que la mer. Que Dieu discerne la vérité de cette histoire ! »

Quelle conclusion tirer de ce triple récit ? De Guignes, dans sa traduction des *Extraits d'Ibn Al Ouardi*, prétend que ces hommes à la face rouge et aux cheveux longs sont des Peaux-Rouges, et que par conséquent les Maghrurins sont parvenus aux côtes d'Amérique. N'est-il pas plus vraisemblable d'admettre,

(1) Maçoudi, *Les Prairies d'or*, traduction Barbier de Meynard, t. I, p. 258.

(2) Il s'agit bien entendu de l'Espagne Musulmane, car Maçoudi vivait au xe siècle, à l'époque où ses coreligionnaires possédaient encore la majeure partie de la Péninsule.

(3) Abou-Abdallah-Mohammed Dimashqui, né en 1256, mort en 1337, a composé *Ce qu'il y a de plus remarquable dans les temps en fait de merveilles de la terre et du ciel.* Traduction française par F. Mehren.

avec Tychsen (1) et Malte-Brun (2), que les Maghrurins étaient parvenus à quelque archipel, aux Açores ou au Cap-Vert. Sans doute, ces îles étaient inhabitées, quand les Portugais les retrouvèrent ; mais la population primitive, précisément de race basanée et à longue chevelure, les Guanches, pouvait bien être celle que rencontrèrent encore les navigateurs Arabes.

Humboldt pense que les Maghrurins ne sont allés qu'aux Canaries (3) ; mais cet archipel était parfaitement connu des Arabes, et désigné par eux sous le nom de Khaledat ou Khalidat. Ibn Saïd parle de ces îles et des colonnes sur lesquelles était gravée l'inscription : « On ne passe plus loin (4) ». Bakoui dit que « les îles de Khalidat sont situées à l'extrémité du Moghreb (5). Dans chacune d'elles, il y a une figure qui est comme un fanal pour les navires, et les avertit qu'au-delà desdites îles il n'y a point de route à suivre ». Nous avons déjà cité le passage d'Edrisi où il est question de cet archipel. Il est vrai que les renseignements des géographes Arabes sur ces îles sont tellement confus qu'il se peut que les Maghrurins aient cru découvrir les Canaries, lorsqu'ils les retrouvaient seulement, tant les communications étaient rares entre cet archipel et les côtes de Maroc ou d'Espagne.

D'Avezac est d'avis que l'île des Moutons, à douze journées ouest de Lisbonne, puis à douze journées Sud, ne peutêtre que l'île de Legname des portulans néo-latins, plus tard appelée Madeira (6), et dont le nom italianisé présente, en effet, une certaine analogie avec la dénomination Arabe El Aghnam. On ne trouve plus aujourd'hui dans cette île des moutons, mais des

(1) Tychsen, *Neue oriental und exegetische Biblioteck*, t. VIII, p. 54, par Humboldt, *Géographie du nouveau continent*, t. II, o. 139.

(2) Malte-Brun, *Géographie universelle* (édit. 1840), t. I, p. 190.

(3) Humboldt, ut supra, t. II, p. 140.

(4) Ibn Saïd, cité par Santarem, *Géographie du moyen-âge*, I. 41.

(5) Bakoui, *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, t. II, p. 397.

(6) D'Avezac, *Iles de l'Afrique*, p. 18.

chèvres dont la chair est effectivement rendue amère par une plante, le coqueret, qu'elles broutent quelquefois. Quant à l'autre île, il ne se prononce pas, mais ce ne peut être l'Amérique. Non seulement Edrisi rapporte l'opinion du roi de l'île, mais encore il dit expressément dans plusieurs autres passages qu'au-delà de cette île on ne trouve aucun lieu habité, et on ignore ce qui existe.

Si donc les Arabes se sont avancés assez loin dans l'Atlantique, nous n'avons de leur passage ou de leur séjour en Amérique aucune preuve ; aussi, n'hésiterons-nous pas à conclure qu'on aurait tort de les ranger parmi les précurseurs de Colomb.

CHAPITRE VIII

LES IRLANDAIS EN AMÉRIQUE AVANT COLOMB. — COLONISATION DE L'IRLAND IT MIKLA

L'Irlande au moyen âge ne fut pas seulement la terre des saints, mais aussi le pays des voyageurs. Energiques et remuants, fiers de leur indépendance, les Irlandais semblaient avoir hérité des qualités de leurs ancêtres légendaires, les Phéniciens (1). Comme eux ils aimaient le changement et l'activité, comme eux ils n'hésitaient pas à porter dans d'autres régions leur génie d'entreprise. La mer, qui de toutes parts les entourait, les attira de bonne heure. Elle parlait à leur imagination avec ses couleurs changeantes, ses horizons mobiles et les merveilleux phénomènes dont elle est le théâtre. Aussi ne craignaient-ils pas d'affronter ses orages sur leurs barques recouvertes de cuirs grossièrement cousus (2), qui rappellent les baïdares des modernes Esquimaux, et qui déjà frappaient d'étonnement les marins de l'antiquité. « Un peuple nombreux s'agite là, écrivait Avienus (3), ayant l'esprit fier et une grande

(1) De Rougemont, *l'Age de Bronze*, p. 255, 371. — De Lasteyrie, *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1867.

(2) Le corium, curica ou curach des anciens Celtes est décrit par César (*De Bello civili*, I, 54). — Lucain (*Pharsale*, IV, 130 5). — Pline (*Hist. naturelle*, VII, 57). — Solin (*Polyhistoria*, 72).

(3) Avienus, *Ora maritima*, 98-107. Multa vis hic gentis est, — Superbus animus, efficax solertia — ...Non hi carinas quippe pinis texere, — acereve norunt. Non abiete, ut usus est, — Curvant faselos ; sed rei ad miraculum, — Navigia junctis semper aptant pellibus, — Corioque vastum sœpe percurrun salum.

activité. Tous sont livrés exclusivement aux soins du commerce, ils traversent la mer dans leurs canots, lesquels ne sont pas fabriqués en bois de pin ou de sapin, mais fabriqués en peaux et en cuirs ».

Ce fut surtout quand l'île devint chrétienne que les Irlandais éprouvèrent comme un impérieux besoin d'aller chercher et de porter au loin la science et la foi. L'Irlande mérita bien le surnom d'Ile des Saints, à cause du grand nombre de ses monastères, de l'instruction de ses prêtres et surtout de l'entraînante ardeur de ses missionnaires. On les trouvait dans tous les pays et sur toutes les mers d'Occident. Dans leurs visions mystiques s'offraient à eux des peuples à initier à la loi du Christ. Excités par la lecture des livres saints et des ouvrages scientifiques alors connus (1), et comme enfiévrés par l'habitude de la méditation religieuse en face de l'Océan, les saints d'Erin, à partir du VI[e] siècle, cherchent des mondes inconnus à conquérir à la foi nouvelle.

Pendant que Columba et ses disciples immédiats parcourent, la croix en main, l'Europe barbare (2), d'autres moines, leurs compatriotes, s'aventurent sur l'Océan et ont la gloire de découvrir des peuples ignorés et le bonheur d'en faire des chrétiens Vers l'an 565, se trouvant à la cour de Brudeus, roi des Pictes, en présence du chef des Orcades, Columba avait déjà eu l'occasion de recommander à ce dernier (3) quelques-uns

(1) DICUIL (*De mensura orbis terræ*, § 7, édition Letronne) cite Priscien, Solin, Pline, Isidore de Séville, Philoemon, Xénophon de Lampsaque, Pythéas et Onésicrite.

(2) La vie de Columba a été inscrite par *Adamnan*, et insérée dans la collection des Bollandistes, à la date du 2 juin. Elle a été rééditée par W. REEVES, Dublin, 1857. On peut encore consulter sur Columba MACKENZIE, *Sctotch writers*; — BUTLER, *Life of the saints*; — JOHNSON'S, *Journey to the Western Isles*.

(3) ADAMNAN, ouv. cité. « Aliqui ex nostris nuper emigraverunt, desertum in pelago intransmeabili invenire optantes, qui forte post longos circuitus Orcades devenerunt insulas; huic regulo, cujus obsides in manu tua sunt, diligenter commenda ne aliquid adversi intra terminos ejus contra eos fiat ».

de ses moines qui s'étaient aventurés sur l'Océan. « Quelques-uns des nôtres, lui dit-il, ont émigré dernièrement avec l'espoir de trouver un pays désert, dans la mer impénétrable ; peut-être après de longs détours arriveront-ils aux îles Orcades ; fais donc des recommandations pressantes à ce chef, dont tu as les otages en ton pouvoir, afin qu'il ne soit pas fait de mal aux nôtres dans la limite de ses États ». Les successeurs immédiats de Columba suivirent son exemple et continuèrent leurs périlleux voyages (1). Dans les siècles suivants ce mouvement d'émigration s'accentua encore. « Les essaims sacrés des moines irlandais, écrivait saint Bernard, se sont répandus sur toutes les nations étrangères. On aurait dit une inondation (2) ». « L'habitude des voyages est devenue chez eux une seconde nature », disait au IXe siècle Walafrid Strabon (3) ; et un autre de ses contemporains s'exprimait en ces termes : « Que dire de l'Irlande, qui, méprisant les dangers de l'Océan, émigre presque tout entière avec ses troupeaux de philosophes et descend sur nos rivages ? » Ces troupeaux de philosophes, dont il est ici parlé non sans une nuance d'ironie, avaient été organisés en confréries par Columba et par ses disciples immédiats (4). On les nommait tantôt les *Culdées*, c'est-à-dire, d'après une étymologie assez contestable, les Cultores Dei, tantôt les *Papae*, c'est-à-dire les Clercs (5). Leur fondateur leur avait donné pour

(1) Voir la prophétie de SAINT MOCHTA DE LUGHMOGH dans *la Vie de Columba* par Adamnan : « Nomen columbæ per omnes insularum oceani provincias divulgabitur notum ».

(2) SAINT BERNARD, *Vie de saint Malachie*, p. 5. « In exteras etiam nationes, quasi inundatione facta, illa sese sanctorum examina effuderunt »

(3) Cité par MONTALEMBERT, *Moines d'Occident*, IX, 1.

(4) D. BOUQUET, *Préface de la vie de saint Germain*, t. VIII, p. 503. « Quid Hiberniam memorem contempto pelagi discrimine, pene totam cum grege philosophorum ad nostra littora migrantem ».

(5) Ce mot est actuellement réservé par les catholiques pour désigner le souverain pontife, mais on le retrouve, sous une forme plus ou moins altérée, et avec le même sens, dans l'allemand *pfaffe*, le russe *pop*, le polonais *pop*, le magyar *pap*, et le finnois *pappi*.

costume la tunique blanche sans doute par allusion au plumage de l'oiseau symbolique dont il portait le nom (1). Les Papae conservèrent pieusement cette tunique, qui devint pour eux comme un signe distinctif, et la transportèrent dans tous les pays où les entraîna leur humeur voyageuse.

Nous n'avons pas à raconter ici les courses, soit des Irlandais, soit des Papae, à travers l'Europe barbare ou le bassin de la Méditerranée. Attachons-nous à leurs pas seulement dans la direction de l'Atlantique et des régions occidentales, où ils feront d'importantes découvertes et réussiront même à fonder des colonies.

Il y a deux parts à faire dans ces voyages ; la première, toute de tradition, mais de tradition persistante, est marquée par des légendes soit d'origine païenne, soit d'origine chrétienne. La seconde repose sur des témoignages plus authentiques ; elle est marquée par les voyages des Papae dans l'Atlantique et par la colonisation de l'Irland It mikla ou petite Irlande. Nous les étudierons successivement.

I

Le premier de ces Irlandais au cœur intrépide dont la légende a conservé le souvenir se nommait Condla le Beau (2).

(1) Papae vero propter albas vestes, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonica lingua ommes clerici papæ dicuntur (BREVE CHRONICON NORVEGIÆ dans *Monumenta historica Norvegiæ* (1880), p. 89, 208).

(2) La légende de Condla a été conservée par le *Leabar na h uidhri*, ou livre de la brune peau, ainsi nommé à cause de la couleur du parchemin sur lequel est écrit le manuscrit. L'auteur du poème se nommait Moelmuiré. Il vivait vers l'an 1000. Le *Leabar na h uidhri* a été publié en 1870 par l'Académie royale d'Irlande. La légende de Condla a été rééditée et traduite en anglais par J.-O. BEIRNE CROWE dans *The Journal of the Royal historical and archeological Association of Ireland*, 1874, 4e série, t. III, p. 1. Voir également ERNEST WINDISH, *Irische texte mit Woerterbuch*, Leipzig, 1880,

Il était fils de Conn Cet Chathac, roi d'Irlande de 123 à 157 de notre ère. Un jour, se trouvant avec son père sur le sommet de l'Usnech, dans le Meath, une femme lui apparut et lui annonça qu'elle habitait « le pays des vivants, où l'on ne connaît ni la mort, ni le péché, où l'on est perpétuellement en fêtes ». Elle l'invita à le suivre : « Viens avec moi, Condla le Rouge, au cou tacheté, à la belle face et aux joues vermeilles, tu ne perdras rien de ta jeunesse ni de ta beauté jusqu'au jour du terrible jugement ». Le vieux roi, qui l'entendait sans la voir, recourut aux incantations des Druides pour se débarrasser des obsessions de l'inconnue ; elle disparut en effet, mais en jetant à Condla une pomme. Le jeune prince tomba aussitôt dans une noire tristesse, il repoussa toute nourriture et toute boisson, et ne mangea plus que de cette pomme, qui restait intacte. Au bout d'un mois, l'inconnue reparut et renouvela son invitation. Conn surpris, car il entendait sans voir, interrogea son fils. « Je suis bien perplexe, répondit ce dernier. J'aime les miens par dessus tout, mais le chagrin me ronge à cause de la dame ». Celle-ci dit alors d'une voix mélodieuse : « Beau jeune homme, pour être exempt de la tristesse que te causent tes devoirs, c'est dans mon currach (esquif) de cristal que nous devons nous réunir, si nous voulons gagner le tertre de Boadag. Il est une autre terre qu'il y aurait profit à chercher. Bien qu'elle soit éloignée et que le soleil baisse, nous pouvons l'atteindre avant la nuit. C'est le pays qui charme l'esprit de quiconque se tourne vers moi ». A peine eut-elle achevé, que Condla se jeta dans le canot de cristal, qui bientôt disparut dans un lointain brumeux. Depuis ce jour personne n'a revu Condla.

Cette légende était populaire en Irlande. On la retrouve sous diverses formes, et modifiée par les civilisations et les religions différentes ; mais le fond subsiste le même : il s'agit toujours

et surtout BEAUVOIS, *la Grande Terre de l'Ouest d'après les documents celtiques du moyen-âge* (congrès américaniste de Madrid), 1881 ; ID., *l'Elysée transatlantique et l'Eden occidental* (Revue de l'histoire des religions), 1883.

d'un voyage par mer, dans la direction de l'ouest, à la recherche d'une terre merveilleuse, et les Irlandais se laissent toujours entraîner avec une singulière facilité à ces lointaines entreprises. Dans une autre légende, presque aussi populaire que la précédente, celle de Cuculain, prince de Cualaigue et Muirthemne, dans l'Ulster, il est question d'un pays situé à l'ouest, au delà de la grande mer. Il se nomme tantôt Diutsid, collines des Fées, tantôt Ten, mag, Trogaigi, la puissante plaine de Trogaigi, et le plus souvent Mag mell ou plaine des Délices. On y trouve de tout en abondance. Les arbres sont toujours chargés de fruits, et tel de ces fruits est assez gros pour nourrir trois cents hommes. C'est là qu'on admire l'arbre d'argent au sommet duquel brille le soleil, et la fontaine qui ressemble à la corne d'abondance de l'antiquité classique, et la cuve d'hydromel qui ne désemplit jamais, là surtout que vivent des femmes d'une beauté resplendissante, dont la plus belle, Fand, fille d'Ald Arbal, a pourtant été délaissée par son mari Macnannan. Fand a entendu parler du héros Cuculain, et demande sa main. Cuculain, qui a déjà femme et maîtresse, ne sait trop que répondre et envoie deux fois en reconnaissance un de ses serviteurs. Séduit par les rapports enthousiastes de son messager, il se décide à passer la mer, aborde en Mag mell et épouse la belle Fand, puis il retourne en Irlande auprès de son ancienne femme, la jalouse Emer, mais en compagnie de sa nouvelle épouse. Les deux rivales se rencontrent, mais, au lieu d'en venir aux mains, elles font assaut de générosité. Tout finit par s'arranger, lorsque l'infidèle Macnannan revient chercher Fand ; et Cuculain, qui ne peut se consoler de son départ, boit un breuvage magique qui lui donne l'oubli (1).

(1) Les aventures de Cuculain ne sont connues que par des extraits juxtaposés de textes différents, que le compilateur n'a pas toujours réussi à accorder. On les trouve dans le *Leabar na h uidhri*, p. 43-50, déjà cité. Cf. E. Windish, *Irische texte*, p. 205-227. Curry, *the Atlantis*, 11 juillet 1858, p. 370-392,

Un autre héros de la légende irlandaise, Léogaire, semble avoir plus volontiers accommodé sa vie aux exigences de sa nouvelle situation. C'était le fils de Cremthand Cass, roi de Connaught. Il s'était embarqué pour aller secourir au-delà des mers le roi des Sids, Fiacha mac Retach. Il obtint en récompense la fille de ce dernier et se retira avec elle dans le Dun mag mell ou plaine de la citadelle des Délices. Au bout d'un an de séjour, il revint en Connaught ; mais comme son beau-père l'avait averti que, s'il mettait pied à terre, il ne pourrait pas rentrer au Mag mell, Léogaire resta sourd aux supplications de son père, et répondit à ses offres d'abdiquer en sa faveur « qu'une seule nuit chez les Sids valait mieux que tout le royaume paternel ». En effet, il alla rejoindre sa femme et gouverner le Mag mell (1).

Le Mag mell n'est pas la seule région transatlantique dont il est parlé dans les légendes irlandaises. Il est également question d'autres contrées tout aussi merveilleuses, où abordent les Fianns, ces héros des poèmes ossianiques, dont le nom, paraît-il, a été usurpé par les modernes Fenians. Les Fianns sont les ennemis des Dananns. Ils ont réussi à les expulser d'Irlande, et les ont obligés à chercher un refuge dans les lointaines régions au delà de l'Atlantique, dont on connaissait vaguement l'existence. Les Dananns, bien qu'acclimatés dans leur nouvelle patrie, n'ont pas oublié le sol natal, et y font de temps à autre de passagères descentes, Seulement, comme ils sont devenus magiciens, ils recourent à de misérables artifices pour assouvir leur vengence. L'un d'entre eux, Avarta, se métamorphose en pirate, se cache sous le nom de Giolla Deacair et entre au service du chef des Fianns, Fionn Mac Cumhail, celui que Macpherson immortalisera bien des siècles plus tard sous le

11 janvier 1859, p. 98-124, 362-369. BEAUVOIS, *Elysée transatlantique*, 290-293.

(1) ROBERT ATKINSON, *The Book of Leinster, sometime called the Book of Glendalough*, Dublin, 1880, p. 275-276.

nom de Fingal. Un jour il entraîne à sa suite quinze Fianns et les fait monter sur un cheval diabolique, qui marche plus vite que le vent, et traverse la grande mer. Les flots s'ouvrent devant eux, et bientôt ils abordent dans la grande terre de l'ouest, où les attendent les Danann. Fionn s'élance à leur poursuite, aidé par deux vaillants compagnons, Feradath et Folt-Leabhar, et, à travers les tempêtes et les ténèbres, s'engage dans l'Océan. Ils arrivent près d'une roche à pic dont le sommet se perdait dans les nuages. Fionn réussit à l'escalader et monte sur un plateau ombragé, au milieu duquel coule une fraîche fontaine gardée par un géant. Après mainte aventure extraordinaire, à force de battre la mer et d'errer d'île en île, les braves Irlandais finissent par retrouver le Danann Avarta, et délivrent leurs compatriotes (1).

Le fils de Fionn, Oisin, bien plus connu sous le nom d'Ossian, est aussi le héros d'une légende dont le retentissement fut autrement considérable, car elle s'est perpétuée à travers les siècles, et la fontaine de Jouvence fait en quelque sorte partie, même à l'heure actuelle, des connaissances populaires. Vers le milieu du XVIIe siècle, un barde que l'on croit être Michel Comyn a fondu de vieilles traditions païennes et des légendes chrétiennes et composé un poème, dont le principal épisode est intitulé : *Tir-na-n-og* ou *la Fontaine de Jouvence* (2). Oisin, aveugle, chargé d'années, mais ayant toujours conservé la croyance aux divinités de sa jeunesse et le culte idéal de la vertu et du courage, est accueilli par Patrice, le saint national de l'Irlande. Entre le représentant du druidisme et le champion du christianisme s'engagent de terribles controverses. Le vieil Oisin ne peut

(1) W. Joyce, *Old Celtic Romances*, p. 223-273, — O'Curry, *Lectures on the manuscript materials*, 316-318.

(2) Ce poème a été édité par Bryan O'Looney (Dublin, 1859) et réédité par *la Gallic Union*, *The lay of Oisin in the Young*. — Cf. Beauvois, *Eden transatlantique*, p. 300-307. — F. Hately Wadel, *Ossian and the Clyde, Fingal in Ireland, Oscar in Ireland or Ossian historical and authentic*, Glasgow, 1875.

contenir sa fureur, mais le saint le calme en le priant de lui raconter des histoires du temps passé, et le héros celtique ne résiste jamais au plaisir de se mettre en scène, alors qu'il était jeune et plein d'ardeur. Oisin raconte que, se trouvant avec son père Fionn, il vit un jour apparaître une jeune fille d'une merveilleuse beauté. Elle se nommait Niamh, (la Brillante) et arrivait de la grande terre de l'ouest, le Tir-na-n-og. « C'est la plus délicieuse contrée qui existe, lui dit-elle, et la plus célèbre au monde ; les arbres y sont chargés de fruits et de fleurs ; le miel et le vin y sont en abondance. Une fois là tu ne craindras ni la mort, ni la décrépitude, tu vivras dans les fêtes, les jeux et les festins, tu entendras résonner mélodieusement les cordes de la harpe, tu auras de l'argent, de l'or, beaucoup de joyaux, cent épées, etc. ». Oisin accepta sans trop se faire prier l'invitation de Niamh, et, après avoir pris congé de son père Fionn et de son fils Osgar, se rendit à Tir-na-n-og. Niamh devint son épouse et lui donna trois enfants ; mais on se lasse de tout, même du bonheur. Après trois siècles d'une existence bienheureuse, Oisin voulut retourner en Irlande. Niamh consentit à son départ, mais en le prévenant que, s'il descendait de cheval, non seulement il ne reviendrait pas à Tir-na-n-og, mais encore aurait son âge réel. Oisin accepta ces conditions et partit. A peine débarqué en Irlande, son désapointement fut grand. Personne ne le reconnaissait. Tous les Fianns étaient morts. Des ronces et des chardons poussaient sur l'emplacement de son ancienne résidence, Almhuin. A ce moment, plusieurs hommes l'appelèrent à leur aide, écrasés qu'ils étaient par une lourde dalle. Oisin, sans descendre de son cheval, leur tendit la main, mais la sangle du coursier se rompit, il fut jeté à terre, et devint aussitôt vieux, caduc et aveugle.

Tir-na-n-og, ou, si l'on préfère, la fontaine de Jouvence a, depuis Ossian, été célébrée bien des fois, et c'est toujours à l'ouest que l'ont placée les différents écrivains qui ont raconté cette légende. Cette fiction passionna les Irlandais, portés qu'ils

étaient vers le merveilleux, et cela dans une époque où commençaient les découvertes dans l'immensité des mers inexplorées. Aussi bien, même au XVI[e] siècle, l'Espagnol Juan de Solis, qui pourtant aurait dû être éclairé par l'expérience de ses contemporains, ne partait-il pas à la conquête de cette fontaine merveilleuse où l'on trouvait à la fois la santé et le rajeunissement ; et combien de générations, encore après lui, ont-elles cru à l'existence de cette source de vie ?

Assurément toutes ces légendes païennes sont étranges et fabuleuses, mais on les a trop dédaignées. Elles cachent en effet un fond de vérité. Si les personnages sont inventés, si leurs aventures ne sont pas croyables, au moins ce qui se dégage de ces histoires c'est la persistance de la croyance à une grande terre occidentale, au delà de l'Océan, et à la fréquence des relations qui existaient entre les Irlandais et les habitants de ce monde transatlantique. Les légendes chrétiennes qu'il nous reste maintenant à examiner sont également remplies d'événements extraordinaires, et les héros dont elles célèbrent les exploits sont sans doute imaginaires, comme pouvaient l'être Condla le Beau, Fionn ou Oisin ; mais elles confirment la réalité des voyages entrepris par les Irlandais dans la direction de l'ouest, et à ce titre elles méritent de notre part un examen attentif.

Saint Brandan (1) est le principal héros de la légende

(1) Sur SAINT BRANDAN on peut consulter dans la collection des Bollandistes (édition Palmé, t. III, p. 559-603) les *Acta Sanctorum maii*. — JUBINAL, *la Légende latine de S. Brandaines*, avec une traduction inédite en prose et en poésies romanes, Paris, 1836. — THOMAS WRIGHT, *Saint Brandan, a medioeval legend of the sea, in english verse and prose* (Percy Society, vol. XIV), Londres, 1844. — Rev, W. T. REES, *Vita Sancti Brendani*, texte latin, p. 251-254, et traduction anglaise, p. 575-579 de *Lives of the Cambro-British Saints of the fifth and immediate succeding centuries*, 1853. — KARL SCHROEDER, *Sanct Brandan, ein lateinischer und drei deutsche texte*, Erlangen, 1871. — HERMAN SUCHIER, Notice sur cette légende et texte anglo-normand dans les *Romanische Studien* d'Ed. Boehmer, Strasbourg, 1871-1875, p. 553-587. — F. MORAN, *Acta Sancti Brendani*, Dublin, 1872. — FRANCISQUE

chrétienne. Le récit de ses aventnres a été répandu au moyen-âge non seulement en Irlande, mais dans l'Europe entière, et même il contribua à tourner l'attention publique vers ces mers occidentales, où déjà certains savants avaient placé le paradis terrestre. Les merveilleuses traversées de cet Ulysse chrétien, qui pendant plusieurs années erre à travers l'Atlantique et découvre, non sans danger, des îles et des continents, les prodiges, les invraisemblances, les absurdités même de ses aventures ont charmé bien des générations. Raoul Glaber nous rapporte qu'au temps du roi Robert on ajoutait une créance absolue aux fables de la vie de saint Brandan (1). Irlandais, Gallois, Normands, Anglais, Français, Allemands et Castillans les ont racontées. Elles ont été traduites dans toutes les langues. Peut-être ont-elles pénétré jusqu'en Orient. En France elles faisaient partie du domaine de la poésie populaire, car nous lisons dans le *Roman du Renard :*

Je fot savoir lon lai Breton
Et de Merlin et de Foucon,
Del roi Artur et de Tristan,
Del Chievrefol, de saint Brandan (2).

Il est donc indispensable de connaître une légende qui exerça sur les contemporains une si grande influence et détermina quelques-uns d'entre eux à suivre l'exemple du saint.

Brandan était Irlandais. On ignore le lieu de sa naissance.

Michel, *les Voyages merveilleux de saint Brandan* à la recherche du paradis terrestre, Paris, 1878.— Paul Gaffarel, *les Voyages de saint Brandan et des Papæ dans l'Atlantique au moyen-âge* (Société de géographie de Rochefort), 1881.

(1) Raoul Glaber, *Historiarum libri quinque*, II, 2e édit. Proust, p. 27-28.

(2) Rien qu'à notre Bibliothèque nationale il existe onze manuscrits de cette légende ; Strasbourg en possédait jadis un. On signale encore celui de Saint-Gall, et plusieurs en Angleterre. L'abbé de la Rue a donné une traduction française dans ses *Essais historiques sur les bardes, les jongleurs et les trouvères*, t. II, p. 68-87, Nous nous sommes constamment servi de la traduction latine de Jubinal et de l'édition en langue romane de Francisque Michel.

Les Bollandistes la fixent à l'année 460. Il fut conduit, dès sa tendre enfance, à l'abbaye de Cluainschedruil, près du mont Luachra. Ce monastère était dirigé par une sainte femme, Ita, qui prit l'enfant en grande affection et lui fit donner une excellente instruction (1). Dans ce milieu mystique, entouré de femmes qui exaltaient jusqu'à la passion un esprit déjà tout porté à la ferveur religieuse, Brandan devint comme l'enfant du miracle. Il jouissait du don de prophétie ; on venait de fort loin consulter les oracles de sa sagesse enfantine. Jeune homme, il entra dans les ordres sacrés, et, comme il était de grande famille, devint promptement abbé. Les honneurs ecclésiastiques n'affaiblirent pas son ardeur. Il parcourut l'Irlande et y fonda de nombreux monastères. Le plus célèbre d'entre eux fut celui de Cluainsfert dans le Connaught, dont il se réserva la direction suprême. Trois mille moines lui obéissaient. Les plus célèbres d'entre eux furent saint Furcy, le patron de Péronne, et saint Macluvius ou Machutus, dont le nom est aujourd'hui porté par la fière cité de Saint-Malo, qui le choisit pour son médiateur céleste. La réputation de sainteté de Brandan était si bien établie que les prêtres romains venaient le consulter et lui soumettaient des cas de conscience. Bientôt il ne se contenta plus d'administrer les affaires spirituelles de l'Irlande : son imagination le transporta dans des mondes nouveaux, au-delà de l'Océan, où l'avaient précédé les héros païens Condla, Léogaire, Fiann et Oisin. Bientôt il résolut d'aller conquérir ces îles mystérieuses à la foi du Christ, et disposa tout pour une longue expédition.

(1) On nous saura gré d'avoir reproduit dans sa naïveté le passage suivant des Bollandistes : « Sancta Ita cum gaudio magno accepit sanctum infantem, et nutrivit eum quinque annis, diligebatque valde. Et ridens gloriosa virgo Ita cum jucundo frequenter animo interrogabat eum dicens : « O sancte infans, quid lœtificat te ? » Parvulus dicebat puerili loquela : « Quia te video mihi loqui et alias tibi similes sanctas virgines ; istæ semper me lœtificant tenentes me in manibus suis ». Dicebat ei sancta : « Sit de te, filî mî, gaudium in cœlum ».

Brandan avait été déjà précédé dans cette direction par un moine, Mernoc, et par leur maître commun, Barintus. Mernoc le premier avait quitté son monastère et s'était établi dans une île de l'Atlantique, près du mont de la Pierre. Il y vivait avec quelques religieux de fruits, de racines et et de légumes, ne sortait de sa cellule que pour assister aux offices. Pourtant, de temps à autre, il faisait des absences de quelques semaines, et, quand il revenait, ses habits étaient imprégnés d'une odeur délicieuse qui persistait au moins pendant quarante jours (1). « Ne voyez-vous pas, disait-il à ses frères étonnés, que je reviens du Paradis ? » On remarquera la persistance de cette odeur, surtout quand on se rappellera que les anciens voyageurs ont été unanimes à mentionner l'air embaumé de l'Amérique tropicale. « Voici venir de la terre, écrivait l'un d'entre eux, le naïf Lescarbot (2), des odeurs en suavité non pareilles, apportées d'un vent chaud si abondamment que tout l'Orient n'en saurait produire davantage. Nous tendions nos mains comme pour les prendre, tant elles étaient palpables ». Mernoc n'avait pas oublié son île natale. Il y revenait de temps à autre. Dans un de ses voyages, il persuada à son maître Barintus de l'accompagner, et le fit monter dans une barque qu'enveloppèrent bientôt des brouillards si épais que les voyageurs ne pouvaient se distinguer de la poupe à la proue. Mais le soleil dissipa les

(1) Jubinal, ouv. cité : « Nonne cognoscitis in odore vestimentorum meorum quod in Paradiso Dei fuimus ? » — Tunc responderunt fratres dicentes : « Abba, novimus quia fuistis in Paradiso Dei, nam sæpe per fragantiam vestimentorum abbatis nostri probavimus quod pene usque ad quadraginta dies nares nostræ tenebantur odore ».

(2) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, édition Tross, Paris 1866, liv. IV, § 12, p. 515. — Cf. Premier voyage de Colomb, lundi 8 octobre : « L'air était doux comme en Andalousie ; c'était un plaisir de respirer cet air qui vraiment était embaumé. » Verrazano avait également remarqué ces brises parfumées qui annonçaient le continent américain. Barlow, auteur d'une description de la Caroline, écrira encore en 1584 : « We smelt so sweet and so strong a smell, as if we had been in the midst of some delicate garden, abounding with all Kinds of odoriferous flowers ».

nuages, et bientôt ils aperçurent vers l'ouest une grande terre à laquelle ils abordèrent. Après quinze jours de marche à travers des prairies en fleurs et des arbres chargés de fruits ils n'étaient encore arrivés qu'au milieu de l'île (1), et ils s'apprêtaient à traverser un grand fleuve qui coulait de l'ouest à l'est, lorsqu'un ange leur apparut et leur défendit d'aller plus loin, car au-delà du fleuve commençait le paradis. Bernoc et Barintus obéirent et retournèrent en arrière. Barintus revint même en Irlande, et ce sont ses récits enflammés qui décidèrent Brandan à se lancer sur ses traces.

Brandan fit part de ses intentions à une centaine de moines, qui s'embarquèrent avec lui. Ce premier voyage fut malheureux (2). La tempête, la famine et surtout l'inexpérience de l'équipage faillirent à plusieurs reprises entraîner la perte totale de l'expédition. Il fallut rentrer en Irlande sans avoir trouvé l'île où Mernoc s'était établi avec ses compagnons.

Cet insuccès, loin d'anéantir les espérances de Brandan, les surexcita. Il s'occupa tout aussitôt d'un nouveau voyage. Cette fois il ne prit avec lui que quatorze moines (3), parmi lesquels son disciple favori, Machut ou Maclou, Breton du pays de Galles, fils du gouverneur de Gimicastum (Winchester). Les pieux aventuriers s'embarquent pleins d'espoir sur une barque légère dont la membrure était couverte de peaux de bœuf cousues ensembles. Ils emportaient des vivres pour quarante jours. Au moment de partir, trois frères se glissent au milieu d'eux malgré les remontrances de Brandan et ses tristes pres-

(1) Jubinal, 2-3. Quum stetisset navis ad terram, descendimus nos et cœpimus nos circumire et ambulare illam insulam per quindecim dies et non potuimus finem illius invenire... porro quinto decimo die invenimus fluvium vergentem ad orientalem plagam ab occasu.

(2) Ce premier voyage n'est raconté que par les Bollandistes. « Quum navigio lassati, quam quærebant insulam invenire nequirent, peragratis Orcadibus, ceterisque aquilonensibus insulis, ad patriam redeunt ».

(3) Le nombre des compagnons de Brandan n'est pas le même dans les diverses relations.

sentiments. Pendant quinze jours le vent souffla de l'est, puis tomba subitement. Les moines commençaient à se décourager, car ils voguaient à la rame, sans savoir où ils allaient, et étaient à bout de forces et de vivres ; mais Brandan les rassura. Au bout d'un mois ils arrivent à une grande île, mais ne trouvent de port de débarquement qu'après avoir longé les côtes pendant trois jours. Ils vont de là à un château désert, où ils trouvent une table servie et des meubles splendides Tenté par le démon, un des moines dérobe un hanap d'or, mais il est puni de sa faute par la mort. Épouvantés par cet accident, les compagnons de Brandan reprennent la mer et arrivent dans une autre île où paissaient des brebis toutes blanches et grosses comme des bœufs. Cette fois un homme leur apporte à manger et se fait bénir par eux quand ils repartent. Après quelques jours de navigation, ils se trouvent en vue d'un îlot isolé qui leur paraît commode pour prendre un peu de repos. Ils y célèbrent les offices de la nuit et du matin, et apprêtent leur repas, mais à peine le feu est-il allumé que l'île se met en mouvement.

Brandan leur dist : « Frères, savez
Purqueï poür oüt avez ?
N'est pas terre, ainz est beste
U nus feïmes notre feste ;
Peissuns de mer sur les greinurs.
Ne merveillés de ço, seignurs.
Pur ço vus volt Deus ci mener
Qui il voleit plus aseuer :
Ses merveilles cum plus verrez,
En lui plus mult mielz crerrez (1).

(1) FRANCISQUE MICHEL, ouv. cité, vers 470-479. La version latine éditée par Jubinal est si naïve qu'on nous saura gré de l'avoir reproduite ici : « Exportaverunt carnes crudas de nave ut illas comederent solo, et pisces quos secum tulerant de alia insula, posuerunt que caccabum super ignem ; quum autem ministrarent ligna igni, et fervere cœpisset caccabus, cœpit illa insula se movere sicut unda. Fratres vero cucurrerunt ad navem, implorantes patrocinium patris sui : pater autem singulos illos per manus intus in navem

Cette prétendue île était en effet un poisson, peut-être une baleine (1), que, dans leur naïve ignorance, les moines avaient prise pour un roc solitaire. Aussi bien pareil fait devait se renouveler en 1530, si toutefois on ajoute foi à la lettre adressée par Eric Falkendorf, évêque de Nidros, au pape Léon X. Voulant célébrer la messe autre part que sur un bateau, ce prélat aurait également débarqué sur un îlot, qui s'affaissa dès qu'il eut fini le saint sacrifice (2).

Quelques jours après ce curieux incident de leur voyage, les moines irlandais abordèrent une île verdoyante arrosée par de frais ruisseaux. Les arbres et les rochers étaient couverts d'oiseaux qui venaient familièrement se percher sur l'épaule des nouveaux débarqués. Saint Brandan, comme plus tard saint François d'Assise avec les hirondelles, engagea la conversation avec eux. Ils lui apprirent que d'anges ils étaient devenus oiseaux, et lui prédirent l'avenir. Le saint abbé entonne le *Te Deum*, les oiseaux l'accompagnent, et les frères goûtent un délicieux repos de cinquante jours dans cette île qu'ils nomment le Paradis des oiseaux. Remarquons à ce propos que les voyageurs qui, à une époque relativement moderne, retrouvèrent les Açores, s'étonnèrent du grand nombre et de la familiarité des oiseaux de cet archipel ; aussi bien le nom même des Açores vient du portugais açor qui signifie milan, butor. La carte catalane de Gabriel de Valsequa, composée en 1439, et sur laquelle figure l'archipel, mentionne en cet endroit la Ylha de Osels. Fructuoso (3), dans sa Chronique, s'extasie sur les

traxit, relictisque omnibus delatis in insula illa, navem solverunt ut abirent. Porro eadem insula se movit in Oceanum ». Cf. RAOUL GLABER, II, 2.

(1) *Le Bestiaire d'Amour* par RICHARD FOURNIVAL, manuscrit du xe siècle qui faisait jadis partie de la collection Didot, représente le vaisseau de Brandan d'abord arrêté près de la baleine, puis soulevé par le monstre marin. Ces deux miniatures, finement exécutées, ont été reproduites par LACROIX, *les Sciences et les Lettres au moyen-âge*, p. 304.

(2) LANDRIN, *Histoire des monstres marins*, p. 31.

(3) D'AVEZAC, *Notice des découvertes faites au moyen-âge dans l'océan Atlantique*, 1845.

délicieuses mélodies qu'on entendait toujours dans les bois de San Miguel. Il raconte même, avec une naïveté charmante qui rappelle singulièrement la légende irlandaise, qu'il assista à un concert dont les chanteurs étaient des pinsons, des serins, des merles et des tourterelles. Il se pourrait donc que le Paradis des oiseaux correspondît à l'une des Açores.

Les compagnons de Brandan s'arrachèrent à ce lieu de délices et reprirent leurs voyages. Leur prochaine station devait être l'île d'Albaeus, cette île fameuse où l'un des premiers apôtres de l'Irlande, Albaeus (1) ou Ailbhe, gêné par les honneurs qu'il recevait, avait résolu de se retirer pour vivre en ermite. Ils y arrivèrent après trois mois de navigation, mais en firent le tour pendant quarante jours sans trouver un seul port. A la fin, ils s'engagèrent dans un étroit goulet qui ne pouvait contenir qu'un navire. A peine débarqués, ils furent reçus par un vieillard silencieux qui les conduisit à un monastère où vingt-quatre moines observaient depuis longtemps la règle du silence le plus absolu. Ils n'éprouvaient aucun besoin corporel; ils n'avaient même pas la peine d'allumer les lampes de l'autel, qui s'illuminaient soudainement. Brandan aurait bien voulu prolonger son séjour dans ce pays merveilleux, mais le temps de la Pâque approchait, et les frères avaient promis de la célébrer dans le Paradis des oiseaux.

Pendant cinq ans encore durent ces courses étranges. Chaque année, à la même époque, une force inconnue les ramène au Paradis des oiseaux, mais à travers les aventures les plus extraordinaires. Tantôt ils rencontrent une mer dormante où ils ne voguent qu'avec peine et souffrent du froid; sans doute la mer Bétée, c'est-à-dire coagulée, dont il est tant parlé dans les romans de chevalerie (2) :

(1) John Colganus, *Acta santorum veteris et majoris Scotiæ vel Hiberniæ*, Louvain, 1645, p. 241.

(2) *Roman de la Charrette*, V. 3009. — *Chanson d'Antioche*, VII, 115. — *Aubery le Bourguignon*. — *Roman du Renart*, t. III, p. 309. — *Roman du*

Dormante mer unt e morte
Chi à sigler lur ert forte.
Puis qu'unt curut III quinzeines,
Freidur lur curt par les veines (1).

Tantôt l'oiseau Gripha (2), qui, de sa serre puissante enlève les vaisseaux et les laisse retomber sur les rochers, où ils se brisent, s'élance contre eux et va les saisir, lorsqu'il est tué par un autre oiseau plus redoutable. Aujourd'hui un énorme poisson s'élance contre eux pour les dévorer (3), lorsqu'il est attaqué et tué par un monstre marin plus gigantesque encore. Les moines se repaissent des débris de ce poisson et se ravitaillent pour trois mois. Demain ils arrivent près d'une île où ils ne peuvent descendre, mais dont la pieuse population chante des cantiques en leur honneur. Voici qu'ils débarquent près d'une île couverte de forêts, où poussent des vignes chargées de grappes. Il s'en dégage des effluves parfumées, comme d'une chambre pleine de pommes (4). Ce trait que nous avons déjà signalé dans l'histoire de Mernoc semble indiquer que les pieux voyageurs étaient alors tout près de l'Amérique tropicale. Plus loin, ils traversent une mer si transparente qu'ils distinguent les énormes poissons qui s'y jouent (5). Bientôt la tempête les pousse vers un endroit horrible, qui n'est autre que la bouche de l'enfer (6). Un volcan se dresse devant eux, peut-être l'Hécla ou le Beerenberg de Jean Mayen, qui fait au loin bouillonner la mer, et remplit l'atmosphère de vapeurs sulfureuses. D'autres îles retentissent sous le marteau des Cyclopes (7).

comte de Poitiers, V. 1263. — *Fierabras*, V. 2747. — *Bauduin de Sebourc*, V, 1156, etc.

(1) Francisque Michel, V. 896-899.

(2) Id., 1002-1031.

(3) Id., V. 951-1001.

(4) Sicut odor domus plenæ pomis punicis.

(5) Invenerunt mare tam clarum ut videre possent ea quæ subtus erant.

(6) F. Michel, V. 1098-1212.

(7) Id., V. 1212-1439.

Judas Iscariote leur apparaît et leur raconte ses souffrances. Des démons les soumettent à mille épreuves, mais ils les surmontent et, après avoir traversé d'épais brouillards, finissent par trouver une terre inconnue, qui n'est autre que le Paradis terrestre (1).

C'est un immense continent où se rencontrent les productions les plus variées. L'atmosphère y est brillante, la lumière du soleil éternelle (2).

De beals bois e de rivere
Veient terre mult plenere.
Grandins est la praierie,
Qui tuz dis est beal flurie.
Li flur suef mult i flairent,
Cum là û li piu repairent,
D'arbres, de fleurs delicius.
... Sanz fin i luist li clers soleil,
Ne vouz n'orez n'i mot un peil ;
N'i vient nul nue del air,
Qui del soleil tolget le clair...

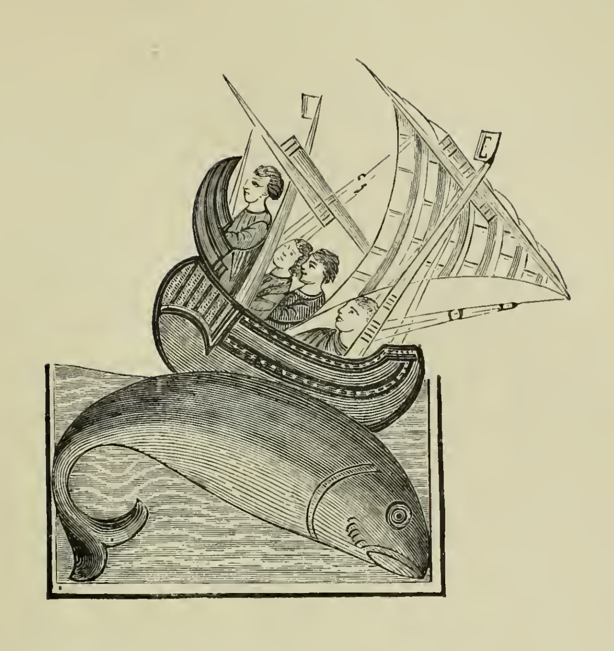
Pendant quarante jours les moines essayent de faire le tour de cette terre, qu'ils prennent pour une île (3), mais ils arrivent à l'embouchure d'un fleuve immense qui leur prouve, comme plus tard l'Orénoque à Colomb, que l'île est un continent (4). C'est alors que leur apparaît un ange, qui leur ordonne de retourner en Irlande, non sans avoir emporté des fruits et des pierres de ce Paradis, future résidence des saints, quand le monde entier sera converti. Les moines obéissent, et, après

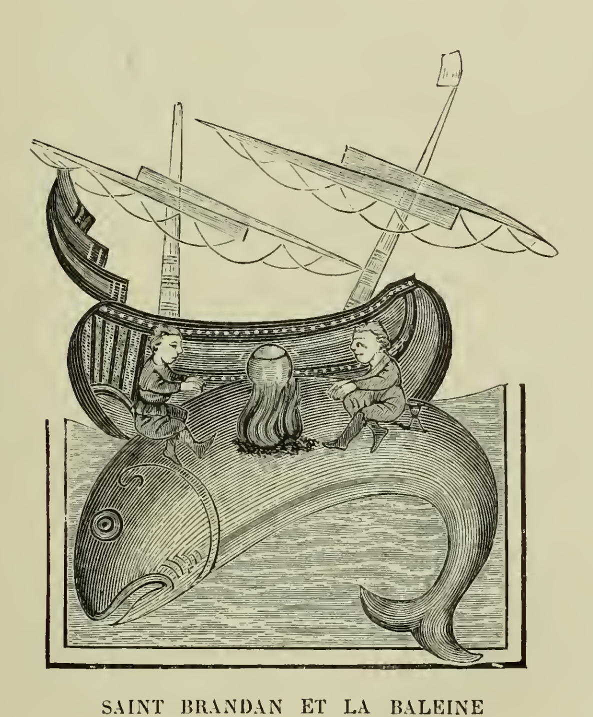
(1) F. Michel, V. 1644-1702.

(2) Id., V. 1732.

(3) Jubinal, 515. Circumeuntes illam terram, quamdiu fuerunt in illa, nulla nox illis adfuit, sed lux lucebat sicut sol lucet in tempore suo, et ita per quadraginta dies lustraverunt terram illam, sed finem illius minime invenire poterant.

(4) Id., 616. Quadam vero die invenerunt quoddam (sic) magnum fluvium, quod nequaquam potuerunt transvadere, vergentem ad medium insulæ.





SAINT BRANDAN ET LA BALEINE

D'après le Bestiaire d'amour de Richard Fournival
(manuscrit de la collection Didot).

avoir une dernière fois célébré la Pâque au Paradis des oiseaux, ils regagnent leur patrie. A peine de retour Brandan mourait, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans et dans toute la gloire de la sainteté.

Quant à son disciple favori, Machutus, il ne se tint pas pour battu, et fit une troisième tentative, mais la tempête jeta son bateau sur les côtes d'Armorique, non loin d'Alet. Bien accueilli par les habitants de cette ville, il y fixa sa résidence, devint son évêque, et lui donna son nom, qu'elle a depuis gardé, Saint-Malo (1).

Telle est la légende : elle n'est pas présentée partout de la même façon, mais les differences n'ont trait qu'à des aventures autrement racontées, et d'ailleurs elles n'offrent qu'une importance secondaire. Ce qui nous surprendrait davantage, c'est la singulière analogie de cette légende avec les traditions orientales. Il serait même fort curieux de savoir si cette histoire passa d'Irlande en Orient, ou si les deux peuples la trouvèrent ensemble (2). Ainsi le géographe Edrisi (3), tout comme l'auteur anonyme des *Voyages merveilleux*, nomme l'île des Brebis et et le Paradis des oiseaux. Dans les *Mille et une Nuits*, le fameux Sindbad, lors d'un de ses nombreux voyages, aborde à l'île El Thojono, dont les oiseaux lui donnent de merveilleux concerts (4). L'oiseau Rock qui l'enlève ressemble étrangement au Gripha de Brandan, et l'aventure de la baleine paraît traduite de la légende chrétienne. « Nous découvrîmes une île charmante dont le sol semblait couvert d'un tapis de verdure odoriférante. Le capitaine ayant fait carguer les voiles, tous les marchands

(1) JOANNES A BOSCO, *Vita Sancti Macluvii ex menbranis floriacensibus vetustissimis* (Floriacensis vetus bibliotheca Benedictina, Lyon, 1605). — D'ACHERY et MABILLON, *Vita Sancti Maclovii ex msc. cod. vet d'Hérouval* (Annales sanctorum ordinis Sancti Benedicti, 1668). — SIGEBERT DE GEMBLOUX, *Vita Sancti Maclovici sive Machutii* (Patrologie de Migne, t. 160, 1854).

(2) REINAUD, *Introduction à la géographie d'Aboulfèda.*

(3) EDRISI, trad. Jaubert, t. I, p. 198-200.

(4) *Mille et une Nuits*, trad. Galland.

descendirent du bâtiment et se mirent à manger, à boire, à se reposer. Tout à coup l'île éprouve un tremblement et est agitée. Un crieur proclame : Voyageurs ! prenez garde à vous ! vite au vaisseau ! Sinon vous êtes tous perdus ! l'île sur laquelle vous vous trouvez est un poisson. Tout le monde gagna le bâtiment : pour moi je restai sur l'île, qui replongea presque aussitôt ».

La légende de Brandan a donc pénétré jusqu'en Orient ; mais si cette odyssée monacale s'est partout répandue au moyen-âge, c'est qu'elle avait un fond de vérité. Les aventures d'Ulysse auraient-elles charmé les Grecs et nous charmeraient-elles encore si ce héros de la ruse et de la patience n'avait pas existé ? Il est vrai que les aventures du saint moine ne sont pas toujours vraisemblables ; mais qui voudrait ne retenir des légendes que ce qu'elles ont de possible retrancherait aussi de l'*Odyssée* et de toutes les autres épopées les merveilles et les fables qui les ornent. Ainsi que l'a écrit un savant gaéliste, dont le témoignage fait autorité, W. F. Sheene (1), « c'est un roman pieux mais qui repose sur un fondement historique. Des récits fabuleux n'auraient pas été intercalés dans la biographie de saint Brandan, s'il n'y avait pas eu dans les événements de sa vie une entreprise pour l'extension du christianisme dans quelques îles lointaines, et il ne manque pas d'indices pour montrer qu'il en fut ainsi ». Les courses vraies ou fausses des moines prouvent du moins qu'ils n'hésitaient pas à les entreprendre. D'ailleurs, les îles qu'ils parcourent, le grand continent sur lequel ils débarquent, les dangers de la traversée, tous ces épisodes cachent peut-être, sous le voile de la fiction, de réelles découvertes. C'est à nous de dégager le fait historique des ornements qui le dénaturent.

Ainsi nous remarquerons que Brandan et ses compagnons se dirigent toujours de préférence vers l'ouest, c'est-à-dire dans la direction de l'Amérique, et qu'ils errent au milieu d'archipels

(1) W. S Skene, *Celtic Scotland, a history of ancient Alban*, 1877, t. II, p. 76.

dans lesquels on reconnaîtrait sans trop de peine les Açores, les Canaries, Madère, l'Islande même, ou tel autre groupe des îles et des îlots jetés entre les deux continents. Sans exiger dans la détermination des terres entrevues par les moines irlandais une précision impossible à obtenir, il est pourtant vraisemblable que le Paradis des oiseaux correspond à l'une des Açores. Ténériffe dans les Canaries est un ancien volcan qui sans doute était en activité, lorsque les compagnons de Brandan contemplèrent avec effroi les tourbillons de flammes qui couronnaient sa cime et les fleuves de lave qui couraient sur ses flancs. D'ailleurs, les éruptions de l'Hécla, celles de Beeremberg, durent encore, et rien n'empêche de supposer que Brandan s'est aventuré jusqu'à ces hautes latitudes. Quant au Paradis terrestre, si éloigné de l'Irlande, arrosé par de si grands fleuves, et dont les moines ne parviennent pas à faire le tour, ne serait-ce pas quelque partie du continent américain? Il ne faudrait certes point prendre à la lettre les indications géographiques des *Voyages merveilleux*, mais il semble pourtant bien constaté que les moines naviguèrent à l'ouest, qu'ils trouvèrent des îles et abordèrent un continent. De plus, à plusieurs reprises, ils rencontrèrent dans leurs courses errantes des coreligionnaires et même des compatriotes, ce qui indiquerait des voyages antérieurs.

Aussi bien Brandan, Mernoc, Machutus, ne sont pas les seuls Irlandais qui au moyen âge se sont aventurés sur l'Océan (1), et dont l'histoire, singulièrement défigurée par la légende, a conservé le souvenir. Un contemporain de Brandan, Conal Deagh, riche propriétaire du Connaught, avait trois fils qui tous les trois avaient embrassé la carrière périlleuse mais lucrative de pirate. Catéchisés par saint Coman, ils renoncèrent à leur coupable industrie, et, pour mieux marquer leurs sentiments de pénitence,

(1) ROBERT ATKINSON, *The Book of Leinster*, Dublin, 1880, p. 48. — CURRY, *Lectures*, etc., p. 289-291, 587-593.

résolurent de parcourir en pèlerins les îles de l'Atlantique. Ils firent donc construire un currach, ou bateau garni de peaux, pour neuf personnes, et s'embarquèrent, en l'an 540, dans la baie de Gallway. Pendant quarante jours et quarante nuits ils errèrent à l'aventure sur l'Océan, et abordèrent dans une île très peuplée, et dont tous les habitants semblaient accablés de douleur et versaient des larmes abondantes. Dans une île voisine les insulaires étaient soumis à d'affreuses souffrances en expiation de leurs péchés. Après de longues courses, les fils de Conal Deagh finirent par descendre en Espagne, où ils furent accueillis par un saint évêque nommé Justin. Celui-ci transmit le récit de leurs aventures à saint Coman, qui les raconta à saint Mocholmog, et c'est ce dernier qui s'empara de la légende pour en faire un poème.

Un autre Irlandais, Maelduin (1), fils posthume d'Allil Corar Ago, que des pirates avaient assassiné, jure de venger son père. Il construit un grand currach, couvert d'une triple cuirasse de peaux de bœuf, et portant soixante hommes d'équipage, dévoués à sa fortune. Il s'embarque avec eux, et, toujours dans la direction de l'ouest, part à la recherche des assassins. Les Irlandais arrivent à deux îlots où ils entendent des pirates se vanter de l'assassinat d'Allil Corar Ago, mais, au moment où ils s'apprêtent à les punir, une tempête se déclare. Maelduin laisse amener les voiles et part à la dérive. Chemin faisant, ils découvrent plusieurs îles. Dans l'une sont des fourmis aussi grosses que des poulains ; dans l'autre habitent des géants qui prennent pour coursiers la crête des vagues. Ici s'élève un palais splendide où sont dressées des tables richement servies ; là s'étale un pommier qui ne porte que sept pommes, mais chacune de ces pommes suffit pour nourrir et abreuver les voyageurs pendant quarante jours. Sur

(1) *Leabhar na h Vidhri* (ouvr. cité), p. 22-26. — Cf. Joyce, *Old celtic Romance*, 112-176. — Arbois de Jubainville, *Catalogue de la littérature épique de l'Irlande*, 1883, p. 151-152.

une autre île poussent des orangers embaumés. Plus loin, on admire un palais taillé dans un bloc calcaire et dont toutes les ouvertures, à l'exception d'une unique porte, donnent sur une cour intérieure ornée de colonnes de marbre et garnie de tables toutes servies. Voici l'île des Pleurs et des Rires. Voilà l'île des moutons blancs et des moutons noirs, qui changent de couleur quand ils changent de troupeau. Dans l'île des Amazones, les Irlandais reçoivent un accueil empressé, mais on repousse leurs propositions matrimoniales. Dans l'île des Oiseaux toute une tribu volatile à plumage varié parle, chante et jacasse. Ici, un solitaire, de nationalité irlandaise, leur raconte que chaque année grandit l'îlot sur lequel il a été jeté par la tempête. Là se dresse un pilier colossal dont la base disparaît sous l'eau et le chapiteau dans la nue. Du sommet part un réseau conique de mailles d'argent très larges. Les Irlandais en détachent une pour l'offrir à leur retour en ex-voto à quelque église du pays natal. Ils arrivent enfin dans une île fort étendue dont la surface est coupée par de hautes montagnes et par d'immenses plaines couvertes de bruyères. Des jeunes filles courent à leur rencontre, et se montrent à leur égard si peu rigides qu'elles ne veulent plus les laisser partir. Les compagnons de Maelduin s'arrachent à cette Capoue transatlantique et s'efforcent de revenir en Irlande. Ils trouvent encore sur leur chemin une île boisée, dont les arbres produisent une boisson enivrante mais délicieuse, et dans cette île quinze moines qui, après Brandan, avaient fait un pèlerinage dans les îles du Grand Océan. Ces moines conservaient précieusement une sorte de valise ayant appartenu à saint Brandan. Ils indiquèrent à leurs compatriotes un lac dont les eaux avaient la propriété de rajeunir. L'un d'entre eux, Diuran Lekerd, s'y plongea, et en effet il ne perdit plus ni une dent ni un cheveu, et garda une admirable santé tout le reste de son existence. Les deux dernières stations de Maelduin sont dans un îlot où il rencontre un pénitent irlandais, natif de Tory, jadis cuisinier dans un monastère dédié à saint Columba, et sur un

rocher où il remarque des faucons semblables à ceux d'Irlande ; il suit la direction de leur vol pour rentrer en Europe, où il s'empresse, avec ses compagnons, d'aller déposer dans la cathédrale d'Armagh la maille d'argent dérobée au pilier mystérieux.

Assurément la plupart de ces récits sont fantastiques, et même plusieurs d'entre eux semblent imités de la légende de saint Brandan. Quelques passages méritent pourtant d'être signalés comme indiquant une vague connaissance de l'Amérique. Ces oiseaux chanteurs ressemblent singulièrement aux perroquets de la région tropicale ; cet îlot qui grandit d'année en année rappelle la formation géologique des Bermudes et de quelques Antilles. Enfin, la persistance de ces voyages dans la direction de l'ouest et les rencontres fréquentes de compatriotes semblent démontrer que les compagnons de Maelduin ne s'aventuraient pas dans des parages tout à fait inconnus.

On nous saura gré de rapprocher de ces légendes irlandaises d'autres traditions empruntées à des pays voisins, mais dont les habitants étaient les frères d'origine des Irlandais, au pays de Galles et à la Bretagne française. On sait que, dans le pays de Galles, les monastères ont été détruits avec un acharnement extraordinaire et les moines expulsés sans pitié, à l'époque de la Réforme. Les manuscrits ont été disséminés, et on ne conserve plus que des traditions fort vagues (1). Les savants ont rangé en quatre séries ces traditions relatives aux merveilles transatlantiques. La première a trait aux pays des Sids ou des Fées (2), que l'on place toujours à l'ouest et au-delà de l'Océan ;

(1) Skene, *The four ancient Books of Wales, containig the cymric poems attributed to the Bards.* — J. Campbell, *Popular Tales of the west Highlands*, *Edimburgh*, 1860-1862. — Beauvois, *Eden occidental*, p. 312.

(2) D.-W. Nash, *Taliesin or the Bards and Druids of Britain, a translation of the remains of the earliest welsh Bards, and an examination of the bardic mysteries*, Londres, 1858.

la seconde se rapporte à la disparition, dès le ve siècle de notre ère, d'un certain Gafran, fils d'Alddun, qui, avec ses hommes, fit voile pour les îles vertes des courants, Gwerdonnan Hiou, et dont on perdit la trace (1). Dans la troisième et dans la quatrième série figurent toutes les légendes sur le roi Arthur et sur l'enchanteur Merlin (2) : c'est surtout le mystérieux pays de l'ouest, où se refugia le roi Arthur, et où il attend le moment de se montrer de nouveau pour chasser les Saxons, qui excita la verve des bardes gallois. Ce pays se nomme Avallon, ou l'île des Pommes. « L'océan entoure cette île (3) qui n'est privée d'aucun bien ; il n'y a là ni voleurs, ni brigands, ni ennemis pour tendre des embûches ; pas de violence, pas de froid ni chaud insupportables ; la paix, la concorde, un plantureux printemps y règnent éternellement ; les fleurs, lys, roses, violettes y abondent ; les arbres y portent sur la même branche des fleurs et des fruits ; sans être souillés de sang, les jeunes gens y demeurent toujours avec la vierge du lieu ; pas de vieillesse, pas de maladie, pas de douleur, tout y est plein d'allégresse ; on n'y a rien en propre, tout y est commun ».

C'est dans un pays aussi merveilleux, toujours à l'ouest et dans l'Atlantique que des moines armoricains de Saint-Mathieu du Finistère retrouvèrent les patriarches Elie et Enoch, qui, d'après la tradition, y attendent le jour du jugement dernier. Ces moines exploraient l'Océan (4).

(1) Owen Jones, *The Myrvyrian Archæology of Wales, collected out of ancient manuscripts*, 1801.

(2) Fr. Michel et Th. Wright, *Vita Merlini*, Londres, 1837. — Hersart de la Villemarqué, *le Merveilleux au moyen-âge, l'Enchanteur Merlin, Myrdhirm, son histoire, ses œuvres, son influence.* — Edgard Quinet, *l'Enchanteur Merlin.*

(3) Passage du Pseudo-Gildas, appelé *Britannicæ historiæ metaphrastes,* reproduit par Usserius, *Britannicarum ecclesiarum antiquitates et primordia*, Dublin, 1639, p. 524.

(4) Struvius, *Germanicorum scriptorum qui rerum a Germanis per multas ætates gestarum historias vel annales posteris reliquerunt*, t. III,

Qui marium fines scrutantur, et ultima terræ
Ut valeant populis post tempora longa referre.

Une fois leur navire erra trois ans sans qu'ils pussent rien voir que la mer et le ciel. Les vivres commençaient à leur manquer, quand ils trouvèrent sur un îlot une statue de femme en airain, qui du doigt leur indiquait le chemin.

In medio marium velut aerea stabat imago,
Feminaea specie, super ardua saxa, virago,
Illa suis digitis pervia monstrat iter.

Ils suivent avec empressement cette indication, et dès le lendemain rencontrent une autre statue, qui leur enseigne encore la voie à suivre. En effet, à leur grande joie, ils découvrent bientôt une montagne dans le lointain. C'est une montagne d'où jaillissent des éclairs, et sur les flancs de laquelle roulent des laves, mais elle répand une odeur merveilleuse. Les moines débarquent et vont à la découverte dans le pays, où ils ne rencontrent ni hommes ni animaux. Enfin ils arrivent à une ville entourée de fortes murailles. Tout est en or, maison, meubles, église, mais personne ne garde ces trésors. Au fond d'un cloître magnifique étaient pourtant deux vieillards, qui se lèvent pour exercer les devoirs de l'hospitalité, et leur apprennent qu'ils sont Elie et Enoch : « Un de nos jours, ajoutent-ils, est égal à cent de vos années ; ceux qui étaient enfants lors de votre départ sont maintenant des vieillards et demain aucun d'eux ne sera en vie. Pendant votre séjour ici, six à sept générations de rois et de peuples se succéderont dans votre patrie, et vous-mêmes vous serez vieillards lorsque vous y retournerez ». En effet, quand les moines reviennent en Bretagne, ils s'aperçoivent, à leur grande stupeur, que tout est changé autour d'eux, qu'ils sont accablés d'années et qu'ils n'ont plus qu'à mourir.

p. 59, reeditavit Gotefridi Viterbiensis Pantheon, *ex bibliotheca Joannis Pistorii Nidani.*

Telles sont les principales légendes païennes ou chrétiennes par lesquelles les Irlandais ont affirmé la continuité de leur croyance à l'existence des terres transatlantiques. Il ne faudrait point prendre à la lettre tous les épisodes de ces légendes destinées à l'amusement ou à l'édification de ceux qui les entendaient raconter, mais, ainsi que l'a remarqué l'un des savants qui ont le plus contribué à nous les faire connaître (1), Curry, « ces faits seraient d'une grande valeur s'ils nous avaient été transmis dans leur forme originale, mais, dans le cours des âges, après avoir passé par la bouche de narrateurs remplis d'imagination, ces récits ont perdu une grande partie de leur simplicité primitive pour devenir de plus en plus fantastiques et extravagants ». Ils n'en constituent pas moins une source de renseignements fort précieux. Mais il est temps de passer de la légende à l'histoire et de montrer comment les voyages très authentiques qu'il nous reste à enregistrer confirment la réalité ou tout au moins la vraisemblance des courses d'Oisin, de Brandan, ou de Maelduin.

II

Les Papae ou Culdees, c'est-à-dire les prêtres irlandais, se sont en effet avancés, d'une façon certaine, bien au-delà de l'Irlande, dans la double direction de l'ouest et du nord-ouest. Plusieurs motifs les poussaient à l'émigration. Le premier, c'est

(1) Curry, *Lectures*, etc., ouv. cité, 289. — Cf. Beauvois, *Eden occidental*, p. 371 : « C'est ainsi qu'aujourd'hui des écrivains aimés de la jeunesse vulgarisent la science en l'encadrant dans des aventures imaginaires ou même incroyables ; si, grâce à cet appoint romanesque, leurs livres venaient à surnager seuls dans quelque naufrage des connaissances humaines, comme ont fait les légendes gaéliques ou cymriques, nos arrière petits-neveux n'auraient pas plus le droit de négliger les faits positifs contenus dans ces récits, que nous-mêmes n'aurions raison de nier les voyages et les établissements transatlantiques des Gaëls à cause des fictions qui y sont mêlées ».

qu'ils furent en désaccord avec la majorité des catholiques sur divers points de discipline, fixation du jour de Pâques, cérémonies complémentaires du baptême, tonsure monastique (1), etc. Très fidèles au rite de leur maître bien aimé, dès 664, plutôt que de se conformer aux décisions de la conférence de Wilby (2), ils quittaient l'Angleterre et retournaient avec leur chef, l'évêque Colman, au monastère d'Iona. Cinquante ans plus tard, lorsque le roi des Pictes, Nechtan, imposa la règle romaine à son clergé, les Papae s'exilèrent volontairement d'Écosse (3). Lorsque l'Irlande à son tour fut ramenée à l'unité catholique (4), ils n'eurent plus d'autre refuge que les archipels nord-atlantiques et s'y retirèrent les uns après les autres, mais ils furent toujours vus d'un mauvais œil par les autres catholiques, qui les traitaient d'Africains judaïsants (5).

Les Papae, d'ailleurs, renoncèrent sans trop de peine à leur patrie, car les régions mystérieuses du nord exercèrent toujours sur eux un invincible attrait. « Le Seigneur a fait ce qu'il a voulu faire au ciel et sur la terre, et dans tous les abîmes, écrivait Giraud de Cambrai (6) ; il est admirable dans ses saints et grand dans toutes ses œuvres, mais c'est aux lointaines extrémités du monde que la nature affranchie se joue dans les plus étonnants prodiges ». Il semble que les Irlandais se soient appliqué ces paroles et aient voulu connaître ces prodiges. Dans les mers orageuses et voilées par d'épaisses brumes qui baignent la verte Érin, et où l'on peut croire qu'au-delà des pays habités par les hommes s'étendent des terres inconnues ; à travers les archipels semés sur les flots et qui sont peut-être les

(1) Varin, *Causes de la dissidence entre l'Eglise bretonne et l'Eglise romaine* (Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 1858).

(2) Montalembert, *Moines d'Occident*, t. IV, p. 170-181.

(3) Montalembert, p. 159-160.

(4) Id., t. V, id., p. 4, 15, 22, 23.

(5) Beauvois, *Relations précolombiennes des Gaëls avec le Mexique* (Congrès américaniste de Copenhague), p. 78.

(6) Giraldus Cambrensis, *Topographia Hiberniæ.*

débris de continents disparus, les saints Irlandais ont aimé à s'aventurer. On cite le voyage de Baïton, le premier successeur de saint Columba au monastère d'Iona, et les trois expéditions de son contemporain Cormac. Il est vrai qu'on n'a de détails que sur la troisième de ces expéditions. Pendant quarante jours Cormac, poussé dans l'Atlantique par un violent vent du sud, dépassa toutes les limites connues, et s'avança jusqu'à une région de l'Océan où il fut assailli par des bestioles noires, qui menaçaient de percer avec leurs aiguillons les peaux qui protégeaient l'embarcation. Ce détail prouve l'authenticité du récit. Dans les mers boréales, en effet, certains crustacés, particulièrement la lernaea branchialis, attaquent les navires en bandes innombrables. Heureusement pour Cormac le vent tomba. Il put retourner et rentrer en Irlande (1).

Le voyage de Snedghus et de Mac-Riaghla (2), tous deux d'Iona, au milieu du VII[e] siècle, présente également les caractères de l'authenticité. C'est un pèlerinage maritime qu'avaient entrepris ces hardis compagnons. Ils errèrent de longs mois sur l'Atlantique et découvrirent de nombreuses îles, les unes désertes, les autres habitées. Un jour, la brise leur apporta des mélodies connues, le *sianan* ou chant funèbre des femmes d'Irlande. Ils abordèrent aussitôt et furent accueillis avec empressement par des femmes qui leur adressèrent la parole en Irlandais et les conduisirent à leur chef. C'étaient en effet des exilés irlandais de la tribu des Fer Rois, qui avaient autrefois massacré leur chef et avaient été abandonnés au caprice des flots. Après avoir séjourné quelque temps dans l'île, Snedghus et Mac-Riaghla retournèrent sans accident à Iona (3). Ils avaient

(1) Les aventures de Cormac ont été racontées par ANDAMNAN, l'auteur de la *Vie de saint Columba*. Voir l'édition W. Reewes, Dublin, 1857, p. 160-170.

(2) CURRY, *Lectures on the ancient manuscript materials of ancient irish history*, Dublin, 1878.

(3) BEAUVOIS (*Grande terre de l'ouest*, p. 78) mentionne ces voyages d'après le *The Book of the Malcomies*, manuscrit encore inédit, et d'après la *Vie de*

rapporté de leur voyage une feuille d'arbre, extraordinaire par ses dimensions, que l'on conserva précieusement d'abord à Iona, puis à Tirconnel. On la connaissait sous le nom de Cuilefaidh de saint Columba (1). En 1390, lorsque Donnoch et Gilla Isa Mac-Firbis compilèrent dans le *Leabhar Chinde Lecain* l'*Eochtra clorech Choluim cille* ou Aventures des clercs de saint Columba, cette feuille existait encore. Elle avait été transportée à Cennanas ou Kells, dans le Meath. Or, où trouve-t-on ces feuilles « aussi larges que la peau d'un bœuf » sinon dans les régions tropicales ? N'est-ce donc pas que les Irlandais avec leurs simples currachs se sont aventurés jusque-là ?

Nous ne pourrons que mentionner les aventures de quelques Papæ dans l'océan du nord-ouest et le commencement de la navigation de deux moines de l'ordre de Saint Columba dans la mer du Nord, car les manuscrits qui les contiennent sont encore inédits et à peu près inaccessibles, sauf à quelques gaëlistes.

C'est avec la même réserve que nous parlerons des voyages entrepris par d'autres Papæ dans l'Atlantique. Ces voyages sont pourtant certains. Les Orcades et les Shetland furent d'abord reconnues et occupées par eux. Cette occupation fut même si bien acceptée par les insulaires, qu'ils prirent le nom et adoptèrent le costume de ceux qui venaient les initier à la civilisation. Au IXe siècle de notre ère, lorsque le roi de Norwège Harald Harf'agr envahit ces archipels, il extermina tous les habitants et les remplaça par des païens de Norwège. Le nom des Papæ se conserva néanmoins aux Orcades. On le retrouve dans les îles Papawertra et Papostronsa, et dans plusieurs localités de Paplay. De même, aux Shetland on signale les trois îles de Papastone, Papalittle, Papa et le domaine de Papil (2).

saint Columba, compilée par Magnus O'Donnel et publiée par extrait dans *Triadis thaumaturgæ seu divorum Patricii, Columbæ et Brigidæ acta,* par Jean Colgan (Louvain, 1647), p. 446.

(1) E. Curry, *Lectures*, ouv. cité, p. 124-5, et 333-4.

(2) Munch, *Geographiske Oplysninger om Orknœerne*, 1852, p. 49, 52, 55.

Des Orcades et des Shetland, les papæ passèrent facilement aux Feroë. Voici comment l'un d'eux, Dicuil, qui composa en 825 un curieux traité de géographie, *De mensura orbis terræ* (1), parle de cette découverte. « Il y a un grand nombre d'autres îles dans l'Océan au nord de la Bretagne, les vaisseaux voguant à pleines voiles et poussés par un vent toujours favorable emploient deux jours et deux nuits pour s'y rendre des îles septentrionales de la Bretagne. Un religieux digne de foi m'a raconté qu'après avoir navigué deux jours et une nuit d'été, dans un petit bâtiment à deux rangs de rames, il aborda dans une de ces îles. Ces îles sont petites pour la plupart, presque toutes séparées les unes des autres par des détroits fort resserrés ; elles étaient, il y a une centaine d'années, habitées par des ermites sortis de notre Scottia (2). Mais, de même qu'elles avaient été désertes depuis le commencement du monde, ainsi, abandonnées main-

58, 64, 67, 102 et *Geographie om Hjaltland*. 1857, p. 342, 349, 354, 356, 367, 377, 381. Le même historien, dans ses *Symbolæ ad historiam antiquiorem Norvegiæ* (Christania, 1850) a publié un passage intéressant de l'*Historia Norvegiæ* qu'il avait découverte : « Papæ vero, propter vestes albas, quibus ut clerici induebantur, vocati sunt, unde in teutonica lingua omnes clerici papæ dicuntur ».

(1) Dicuil, *De mensura orbis terræ*, édit. Letronne, VIII, 3 : « Sunt aliæ insulæ multæ in septentrionali Britanniæ Oceano, quæ a septentrionalibus Britanniæ insulis duorum dierum ac noctium recta navigatione, plenis velis, assiduo feliciter vento, adiri queunt. Aliquis probus religiosus mihi retulit quod, in duobus æstivis diebus, et una intercedente nocte, navigans in duorum navicula transtrorum, in unam illarum introivit. Illæ insulæ sunt aliæ parvulæ, fere cunctæ simul angustis distantes fretis, in quibus, in centum ferme annis, eremitæ in nostra Scottia navigantes habitaverunt. Sed, sicut a principii mundi desertæ semper fuerunt, ita nunc, causa latronum normannorum, vacuæ anachoretis, plenæ innumerabilibus ovibus, ac diversis generibus multis nimis marinarum avium. Nunquam eas insulas in libris auctorum memoratas invenimus ».

(2) Au moyen-âge l'Irlande s'appelait Scottia. Le mot n'a pas d'autre sens dans Alcuin, Alfred le Grand, Béda, Eginhard. C'est seulement vers le milieu du IXe siècle que, le roi des Pictes étant mort sans héritiers directs, Kenneth, roi de Dabriad, pays des anciens Scots, s'empara du domaine picte et réunit les deux Etats en un seul royaume (843) ; mais le nom de Scotland ne devint d'un usage commun qu'au XIe siècle.

tenant des anachorètes à cause des Northmans, elles sont remplies d'une multitude innombrable de brebis et d'oiseaux de mer de diverses espèces. Nous n'avons trouvé ces îles mentionnées dans aucun auteur ». Cet archipel fut ravagé par les Northmans, comme l'avaient été les Orcades et les Shetland, mais le souvenir des Papæ s'y perpétua. Le pasteur Schrœter, qui s'est attaché à recueillir les traditions locales, rapporte qu'avant l'arrivée des conquérants Northmans « il s'était établi dans les îles des hommes que l'on considérait comme des saints, attendu qu'ils avaient la puissance de faire des signes et des miracles, de guérir les blessures et les maladies, aussi bien des hommes que des animaux. Ils savaient prédire si pendant l'année la pêche ou l'état sanitaire seraient favorables. Ils ne vivaient pas comme les autres hommes, car leur nourriture se composait de lait, d'œufs, de racines et d'algues. Ils avaient des chèvres domestiques qu'ils trayaient, mais ils ne tuaient aucune créature et ne versaient pas le sang. Les seuls objets qu'ils acceptassent comme présents ou en rémunération de leurs services étaient le pain azyme, le poisson séché et la bure pour se vêtir. On montre plusieurs localités où ces gens auraient habité... A l'arrivée des Norwégiens, quelques-uns d'entre eux s'éloignèrent par mer et d'autres se refugièrent dans des cavernes ». A ces traits on aura facilement reconnu les Papæ irlandais qui convertirent les insulaires et s'établirent dans l'archipel (1).

Où allèrent les fugitifs des Féroë ? Dicuil nous l'apprend : ce fut en Islande. Fidèles à leur esprit de propagande et d'initiative, les Papæ cherchèrent de nouveaux pays pour y enseigner la foi et y trouver le repos. La première terre qu'ils rencontrèrent au nord des Féroë fut l'Islande. Dicuil la nomme Thulé, mais la description qu'il en donne ne laisse aucun doute, car l'Islande est la seule des îles situées sous le cercle polaire où les Papæ

(1) SCHROETTER, *Antikvarich Tidsschrift* (1849-51), p. 146-147.

aient pu aborder et résider en quittant les Féroë. « Il y a trente ans, écrit-il (1), que des clercs qui avaient demeuré dans cette île depuis les calendes de février jusqu'à celles d'août me racontèrent que, non seulement lors du solstice d'été, mais encore quelques jours avant et après, le soleil disparaît pour peu de temps et semble se cacher derrière une colline, en sorte que l'obscurité dure très peu de temps. Aussi voit-on assez clair pour se livrer à toute espèce d'occupations, et l'on pourrait même chercher ses poux dans sa chemise comme en plein jour ; il est probable que, si l'on était sur une montagne, on ne verrait pas le soleil se coucher, Ils ont menti ceux qui ont écrit que cette île était entourée d'une mer de glace, car les susdits clercs qui ont vogué vers cette île dans le temps du grand froid ont pu y aborder... Il est vrai qu'à une journée de navigation au nord de cette île ils ont trouvé la mer gelée ».

Les Papae, comme on le voit, étaient entreprenants, et, s'ils n'avaient été arrêtés par cette infranchissable barrière de glaces contre laquelle se sont brisés tant d'héroïques efforts depuis Pytheas jusqu'à Weyprecht ou Greely, ils auraient porté leurs croyances bien au-delà de l'Islande. Dans la direction du nord, l'Islande devait être leur dernière étape. Lorsque les Northmans abordèrent à leur tour dans l'ultima Thulé, c'est-à-dire vers le dernier quart du IX[e] siècle, les Papae leur cédèrent encore la place (2). « Il y avait là des chrétiens, lisons-nous dans les

(1) Dicuil, *De mensura orbis terræ*, VII. 2 : « Trigesimus nunc annus est a quo nuntiaverunt mihi clerici qui, a kalendis februarii usque kalendas augusti, in insula Thule manserunt, quod, non solum in aestivo solstitio, sed in diebus circa illud, in vespertina hora, occidens sol abscondit se quasi trans parvulum tumulum : ita ut nihil tenebrarum in minimo spatio fiat ; sed quidquid homo operari voluerit, vel pediculos de camisia abstrahere, tanquam in præsentia solis potest : et, si in altitudine montium ejus fuissent, forsitan nunquam sol absconderetur ab illis... mentientes falluntur qui circum eam concretum mare fore scripserunt, nam navigantes tempore frigoris eam intrabant, sed, navigatione unius diei ex illa ad boream, congelatum mare invenerunt ».

(2) Aré Frodhé, *Islendina sœgur* (1843), t. I, p. 4. Quelques-uns d'entre

Sagas islandaises, de ceux que les Norvégiens appellent Papas; mais ces derniers s'éloignèrent parce qu'ils ne voulaient pas rester avec des païens; ils laissèrent après eux des livres irlandais, des cloches et des crosses d'où l'on peut conclure que c'étaient des Irlandais ». Dans un autre ouvrage islandais, *le Landnamabok*, ou livre de prise de possession, nous trouvons des renseignements identiques (1) : « Avant que l'Islande fût colonisée par la Norvège, il y avait dans l'île de ces hommes que les Norvégiens nomment Papas. C'étaient des chrétiens, et l'on pense qu'ils venaient des contrées situées à l'ouest de la mer, car on trouva après eux des livres irlandais, des cloches et des crosses et plusieurs autres objets, d'où l'on peut conclure que c'étaient des hommes de l'ouest. Ces trouvailles furent faites dans l'est, à Papey et Papylé. On voit aussi par les livres anglais qu'il y avait des relations entre ces pays ».

Tous les archipels de la mer du Nord, l'Islande elle-même, ont donc été reconnus et colonisés par les Papae; mais arrêtés par les glaces, ils ne purent pousser plus loin leurs investigations, et chassés de leurs conquêtes par les Northmans, ils furent obligés de reculer devant eux, comme jadis les Phéniciens devant les Grecs, et de tenter de nouvelles découvertes dans cet Océan qui jusqu'alors n'avait trompé aucune de leurs espérances. Ils montèrent de nouveau sur leurs currachs, et,

eux pourtant restèrent dans le pays. C'était évidemment un descendant des Irlandais, ce moine qui, en 986, accompagna Erick Rauda dans son expédition en Groenland et composa un poème intitulé *Hafgerdinghar* (le ras de marée), dont le refrain a été conservé par le *Landnamabock* (p. 106) : « Je prie celui qui soumet les moines à de salutaires épreuves de favoriser mon voyage : que le maître de la voûte céleste me tende une main secourable ». Cf. Joergensen, *Den nordiske kirkes grund breggelse og foerste udvikling*, Copenhague, 1874-6.

(1) Id., *Landnamahok*, t. I, p. 32-36. On trouve également dans le *Landnamabok* (p. 50-51) la mention d'une église dédiée à saint Columba, et qui avait été bâtie en l'honneur d'Aslof Aslik, un des douze chrétiens irlandais qui avaient été s'établir dans le Rångarthing, et qui ne voulaient avoir aucun rapport avec les païens des environs.

de tempête en tempête, de naufrage en naufrage, finirent par aborder en Amérique dans une région qu'ils nommèrent l'Irland it Mikla (1). Seulement, avertis par l'expérience, ils gardèrent cette fois le secret de leur découverte, et veillèrent avec un soin jaloux à ce qu'elle ne fût pas connue en Europe. Ce sont les Northmans d'Islande qui les poursuivirent encore dans leurs nouveaux domaines, et c'est dans les ouvrages écrits par eux que nous trouverons la preuve de ce premier établissement d'une nation chrétienne au nouveau monde.

Trois ouvrages islandais parlent de l'Irland it Mikla. Le premier est le *Landnamabok* (2) ou livre de prise de possession de l'Islande. C'est une histoire généalogique, sûre et positive, des principales familles islandaises du xe au xiiie siècle. Il a été composé par Aré Thorgilsson, surnommé Frodhé ou le savant, et complété par cinq autres historiens ou généalogistes. Aré Frodhé vécut de 1067 à 1148. Voici comment il parle de son bisaïeul Aré Màrsson (3) : « Aré, fils de Màr et de Torkatla, fut poussé par une tempête dans le Hvitramannaland, que quelques-uns appellent Irland it Mikla. Ce pays est situé à l'ouest, dans la mer, près du Vinland it Godha, et, dit-on, à six journées de navigation de l'Irlande. Ce récit a été fait d'abord par Hrafn Hlymreksfaré, qui avait longtemps habité Hlymrek en Irlande. Torkell Gellisson rapporta aussi que des Islandais disaient avoir appris de Thorfinn, jarl des Orkneys, que Aré

(1) L'historien qui a le mieux élucidé cette importante question de la colonisation irlandaise précolombienne est M. Beauvois, *Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et premières traces du christianisme en Amérique avant l'an* 1000 (Congrès américaniste de Nancy, 1875, t. I, p. 41-93). — Id., *les Derniers Vestiges du christianisme prêché du* x^e^ *au* xive *siècle dans le Markland de la Grande Irlande. — Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie*, 1877.

(2) Le *Landnamabok* a été publié par Rafn, *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante Columbianarum in America* (Copenhague, 1837) et par Rafn et Finn Magnusen, *Grœnlands historiske mindes mœrker* (Copenhague, 1838-1845).

(3) *Landnamabok*, part. II, § 22, dans *Islendina Sœgur*, p. 129-130.

avait été reconnu dans le Hvitramannaland, et qu'il ne pouvait en sortir, mais qu'il y était traité avec honneur ». Voici donc un Islandais, Aré Màrsson, jeté par la tempête dans un pays où on l'accueille bien, mais en lui interdisant de retourner dans sa patrie. Le bruit de ses aventures se répand néanmoins, et ce sont deux Islandais, Hrafn et Torkell Gellisson, qui le transmettent au rédacteur du *Landnamabok*. Or, ce Hrafn, qui a longtemps habité Limerik en Irlande, tenait sans doute ses renseignements de voyageurs irlandais revenus du Hvitramannaland; quant à Torkell Gellisson, il était l'oncle paternel d'Aré Frodhé; il avait beaucoup voyagé, beaucoup appris, et transmis une foule de récits à son neveu; enfin il s'appuyait sur le témoignage du jarl ou duc des Orcades, c'est-à-dire d'un pays colonisé par les Papae irlandais, et qui sans doute avait conservé des relations avec les autres colonies fondées par ces mêmes Papae. De ce premier témoignage semble donc résulter que les colons irlandais avaient occupé un grand pays situé à l'ouest, et qu'ils empêchaient tous les navigateurs que le hasard ou la tempête y conduisaient de rentrer dans leur patrie.

Voici un nouveau fragment de chronique islandaise plus concluant encore. Il est emprunté à l'*Eyrbyggia Saga* (1), ou histoire des notables personnages de la péninsule de Thorness et des Eyrbygges dans l'Islande occidentale. D'après cette *Saga*, Bjœrn, fils d'Asbrand, s'était épris de Thuride de Frodhà, et resta en bonnes relations avec elle, même après son mariage avec un certain Thorold. De là des hostilités et des assassinats.

(1) L'*Eyrbyggia Saga* a été composée après 1148, puisque elle cite le *Landnamabok*, écrit à cette époque, et avant la soumission de l'Islande au roi de Norvège en 1204. Elle a été publiée deux fois dans son entier, en 1782, à Copenhague, par Thorkelin, et en 1864, à Leipzig, par G. Vigfusson. Rafn en a donné des extraits avec traduction danoise et latine dans ses *Antiquitates Americanæ*, I, p. 530-786. — Beauvois en a traduit quelques fragments en français dans ses *Découvertes des Scandinaves en Amérique, du Xe au XIIIe siècle* (*Revue orientale et américaine*, Paris, 1859).

Traduit devant le Thing pour avoir tué deux de ses adversaires, Bjœrn partit en exil, se signala par sa bravoure, et revint en Islande dix ans plus tard, toujours épris de Thuride. Compromis par ses assiduités et poursuivi par la haine de la famille de Thuride, il dut s'expatrier une seconde fois et « partit avec un vent du nord-est qui souffla presque continuellement, et de longtemps on n'entendit parler de ce navire » (1). C'était en 980 que Bjœrn était pour la première fois parti en exil, et aux alentours de l'an mil qu'il avait pour la seconde fois quitté l'Islande. Or, en 1030, vers la fin du règne de saint Olaf (2), un riche armateur islandais, Gudhleif, « ayant fait un voyage à Dublin, naviguait vers l'ouest pour retourner en Islande, lorsque un grand vent du nord-est le poussa si loin en mer, vers l'ouest et le sud-ouest, qu'il ne savait plus où se trouvait la terre. Comme l'été était avancé, ils firent de nombreux vœux pour être préservés d'un naufrage, et il arriva qu'ils aperçurent la terre. C'était une grande contrée qu'ils ne connaissaient pas. Gudhleif et les siens prirent la résolution d'y débarquer, parce qu'ils étaient fatigués d'avoir été longtemps ballottés sur mer. Ils trouvèrent un bon port, et ils étaient à terre depuis peu de temps, lorsqu'il arriva des gens dont pas un ne leur était connu, mais il leur semblait fort que ceux-ci parlaient l'irlandais. Bientôt cette multitude s'étant accrue au nombre de plusieurs centaines, assaillit les navigateurs, s'empara d'eux tous, les chargea de liens et les amena vers le haut pays. Conduits à une assemblée pour y être jugés, ils comprirent que les uns voulaient les massacrer tout de suite, les autres les partager entre eux et les réduire à l'esclavage. Pendant les délibérations, ils virent arriver une troupe de cavaliers avec un étendard, d'où ils conclurent qu'il devait y avoir un chef dans cette troupe, Lorsque celle-ci fut arrivée, ils virent

(1) *Eyrbyggia Saga*, § 47.
(2) Id., § 64.

chevaucher sous l'étendard un homme grand et vigoureux, déjà très âgé et à cheveux blancs. Tous les assistants s'inclinèrent devant ce personnage et l'accueillirent de leur mieux : c'est à lui que fut laissée la décision de l'affaire. Le vieillard envoya chercher Gudhleif et ses gens, leur adressa la parole en langue norraine, et leur demanda de quel pays ils étaient. Ils lui répondirent qu'ils étaient Islandais pour la plupart. — « Et quels sont les Islandais parmi vous ? » Gudhleif lui dit qu'il en était un, et salua le vieillard, qui lui fit bon accueil et lui demanda de quelle contrée de l'Islande il était. Gudhleif lui dit qu'il était du canton de Borgarfjœrdg. « Et de quel endroit ? » Renseigné sur ce point par Gudhleif, il l'interrogea sur presque toutes les personnes considérables de Borgarfjœrdh et du Breidhafjœrdh. Dans ces entretiens il s'informa exactement à tous égards de Snorré Godhé et de sa sœur Thuride de Frodhâ, et surtout de Kjartan, fils de cette dernière, qui était alors maître de Frodhâ ».

Comme les indigènes s'impatientaient et réclamaient une prompte solution de l'affaire, le chef déclara qu'il laissait les étrangers libres, mais, dit-il en confidence à Gudhleif, « alors même que l'été vous semblerait bien avancé, je vous conseille de vous éloigner promptement, car il ne faut pas se fier aux indigènes, et il ne fait pas bon avoir affaire à eux ; ils croient d'ailleurs que la loi a été violée à leur préjudice. — Mais, dit Gudhleif, s'il nous est donné de revoir notre patrie, comment nommerons-nous celui qui nous a sauvés ? — Je ne puis vous le dire, répondit-il, car je ne veux pas que mes parents ou mes frères d'armes fassent un voyage comme celui que vous auriez fait, si je n'eusse été présent pour vous protéger... Il y a dans le pays des chefs plus puissants que moi, ils ne sont pas actuellement dans la contrée où vous avez abordé ; mais, s'ils viennent, ils auront peu de ménagements pour les étrangers ». Malgré les instances des Islandais, le vieux chef ne voulut jamais se nommer, mais il pressa leur départ, voulut assister à

leur embarquement et leur donna quelques présents destinés à Thuride et à son fils. « Si quelqu'un croit savoir à qui ont appartenu ces objets, ajouta-t-il, dis-leur de ma part que je défends à qui que ce soit de venir me trouver ; car c'est une entreprise périlleuse, à moins que l'on n'ait, comme vous, la chance de trouver un lieu d'abordage favorable. Ce pays est étendu et mal pourvu de ports, et partout un mauvais accueil attend les étrangers, à moins qu'ils ne soient dans les mêmes circonstances que vous ». Après quoi Gudhleif et les siens se mirent en mer et arrivèrent en Irlande à une époque avancée de l'automne. Ils passèrent l'hiver à Dyflinn (Dublin), et, l'été suivant, ils firent voile pour l'Islande, où ils remirent les présents aux destinataires. Des personnes tiennent pour certain que le chef indigène était Bjœrn Breidhvikingakappé, mais il n'y a pas d'autres notions certaines à cet égard que celles qu'on a rapportées ».

Certes, ces aventures sont romanesques, et la rencontre fortuite de Bjœrn et de Gudhleif semble arrangée à plaisir, mais elle n'est pas invraisemblable, et d'ailleurs elle est consignée dans une saga islandaise, dont la véracité n'a jamais été contestée. Si donc nous acceptons provisoirement l'authenticité de ce récit, nous remarquerons que les deux Islandais Bjœrn et Gudhleif ont tous les deux été jetés par la tempête dans un pays civilisé, situé très à l'ouest, où la langue irlandaise était couramment parlée, mais dont les habitants massacraient et réduisaient systématiquement à l'esclavage les étrangers qui abordaient chez eux. En outre, ce pays était situé à l'ouest de l'Irlande et de l'Islande, c'est-à-dire dans la direction de l'Amérique. Il paraît donc correspondre à l'Irland it Mikla, où Aré Mârsson, avait été précédemment jeté.

Une troisième saga, celle de Thorfinn Karlsefne (1), com-

(1) La saga de Thorfinn Karlsefne, dont le texte est contenu dans quinze manuscrits, a été publiée dans *les Antiquitates Americanæ* de Rafn et dan

posée d'après les relations d'un ou de plusieurs des Northmans qui découvrirent le Vinland, renferme un passage d'une importance capitale pour les établissements des Irlandais au nouveau monde. Il y est dit que, quelques années après l'an mil, Thorfinn et ses compagnons, après avoir passé trois ans dans le Vinland, c'est-à-dire, comme nous le prouverons plus loin, en Amérique, revenaient dans le Groenland, lorsqu'ils trouvèrent sur leur chemin cinq Skrœllings ou Esquimaux. « L'un d'eux était barbu, et il y avait deux femmes et deux enfants. Les gens de Karlsefne s'emparèrent de ces derniers, tandis que les autres s'échappèrent et disparurent sous terre. Les enfants, emmenés par eux, apprirent leur langue et furent baptisés (1). Ils appelaient leur mère Vetthilde et leur père Uvaege. Ils rapportèrent que deux rois gouvernaient les Skrœllings, l'un nommé Avalldania, l'autre Valldidida ; qu'il n'y avait pas de maisons dans le pays, que les habitants couchaient dans des cavernes ou des trous ; qu'une autre grande contrée située en face de leur pays était habitée par des gens qui marchaient vêtus de blanc, portant devant eux des perches où étaient fixés des drapeaux et criant fort. On pense que c'était le Hvitramannaland ou Irland it Mikla ».

Quels sont ces gens vêtus de blanc, sinon des Papae ou des indigènes colonisés par eux et restés fidèles au costume de saint Columba ? Quant à ces perches ornées de drapeaux et à ces

Groenlands historiske Mindesmærker. La traduction française a été donnée par Beauvois (*Découvertes des Scandinaves en Amérique*, p. 32-48).

(1) Rafn, *Antiquitates americanæ*, p. 182. Karlsefniani pueros comprehenderunt, ceteris Skrœllingis fuga elabentibus et terra dehiscente absorptis. Hos duo pueros secum abduxerunt, eosque linguam docuerunt et baptizarunt. Hi nominarunt matrem Vetthildam et patrem Uvægium, dixerunt reges Skrœllingis imperare, quorum alteri nomen esse Avalldanio, alteri Valldidida, nullas ibi domos esse, sed in antris aut cavernis habitari ; ex altera parte, exadversum suam terram, aliam sitam esse regionem, quam incolerent homines, albis vestibus induti, hos longurios prœferre, pannis affixis, et alta voce clamare. Hanc putant esse Hvitramannaland (Terra Hominum alborum), sive Irlandiam Magnam.

chants qui avaient si fort frappé l'imagination des petits Skrœllings, n'est-il pas aisé de reconnaître une procession et des cantiques, dont les Papae auraient conservé l'usage dans leur nouvelle possession ?

De ces trois documents irlandais conservés par le *Landnamabok*, par l'*Eyrbyggia Saga* et par *la Saga de Thorfinn Karlsefne*, il semble donc résulter que les Irlandais avaient découvert à l'ouest un pays auquel ils avaient donné leur nom, Irland it Mikla, ou la Grande Irlande ; que cet autre nom de Hvitramannaland, ou terre des hommes blancs ou vêtus de blanc, rappelle le costume des Papae ; qu'ils avaient conservé l'usage de la langue irlandaise ; qu'ils étaient restés fidèles au christianisme, puisqu'ils célébraient des processions et chantaient des cantiques ; enfin qu'ils étaient sans pitié pour les naufragés, parce que, plusieurs fois pourchassés et expulsés par les pirates Northmans, ils voulaient, pour leur sécurité future, dissimuler leurs découvertes. Donc, l'Amérique a été reconnue et en partie colonisée par les Irlandais, et, bien que le témoignage des sagas islandaises manque de précision, l'existence de l'Irland it Mikla peut et doit être considérée comme un fait historique (1).

Deux autres documents, l'un d'origine italienne, l'autre de provenance galloise, confirment la réalité de cette colonisation précolombienne de l'Amérique par les Irlandais.

A la fin du XIVe siècle (2) deux patriciens de Venise, Nicolo

(1) L'Irland it Mikla des sagas est mentionnée par Edrisi sous le nom d'Irlandeh el Kabirah. Ce nom et plusieurs autres détails sur les contrées du Nord lui ont sans doute été fournis par les Northmans employés à la cour de leur compatriote, le roi de Sicile Roger II (1130-1154).

(2) La relation des frères Zeni a été publiée pour la première fois sous le titre de *Dello scoprimento dell'isole Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estilanda et Icaria, fatto solo il Polo Artico, da due fratelli Zeni M. Nicolo il K. è M. Antonio libro uno*, à la suite de *Dei commentarii del viaggi in Persia di M. Caterino Zeno il K.*, Venise, 1558. La meilleure édition moderne est celle de M. Major, *The voyages of the Venitian brothers*,

Zeno et Antonio Zeno, amenés par les hasards d'une vie aventureuse dans les régions situées au nord-ouest de l'Europe, visitèrent les uns après les autres les pays autrefois parcourus par les Papae. Ils ont raconté leurs voyages et décrit les contrées visitées dans une relation fameuse, dont l'authenticité a été combattue, et que, pour notre part, nous n'hésitons pas à croire vraie dans son ensemble et même dans ses détails. Nous aurons occasion de revenir sur cet important document. Nous ne voulons pour le moment en extraire qu'un passage fort curieux. Nicolo Zeno rapportait qu'un vieux pêcheur frislandais, c'est-à-dire un insulaire des Féroë, avait vu dans l'ouest, vers l'an 1360, des pays riches et populeux (1). « Quatre navires de

Nicolo ed Antonio Zeno, to the Northern seas, in the XIX Century, London, 1873.

(1) Edition Major, p. 19-21. « Si partirono ventisei anni fà quattro navigli di piscatori, i quali, assaltati da una granda fortuna, molti giorni andarono, come pur perduti per il mare, quando finalmente raddolcitosi il tempo, scoprirono una isola detta Estotilanda posta in ponente, lontano da Frislanda piu di mille miglia, nella quale si ruppe un dé'navigli, e sei uomini, che n'erano sù, furono presi da gli isolani, e condotti à una città bellissima e molto popolata, dove il Re, che lo signoreggiava, fatti venir molti interpreti, non se trovo mai alcuno che sapesse la lingua di quelli pescatori, se non un Latino nella stessa isola per fortuna medesimamente capitato, il quale dimandando lor la parte del Re che erano e di dove venivano, raccolse il tutto, e lo riseri al Re, in quale intese tutte queste cose, volle che si fermassero nel paese ; perche essi facendo il suo commendamento, per non si poter altro fare, stettero cinque anni nell isola ed appressero la lingua, e un di loro particolarmente fu in diversi parti dell' isola, e narra che è ricchissima ed abondantissima di tutti li beni del mondo, e che è poco minore di Islanda, ma più fertile, havendo nel mezzo un monte altissimo, dal quale nascono quattro fiumi, che la irrigano. Quelli che l'habitano sono ingeniosi, e hanno tutte le arti come noi ; e credesi, che inaltri tempi havessero commercio con i nostri, perche dice di haver veduti libri latini nella libreria del Re, che non rengono hora da lor intesi, hanno lingua, e lettera separate, e cavano metalli di ogni sorte, e sopra tutto abondano di oro, e le lor pratiche sono in Engroneland, di dove traggono pelleceri, e zolfo, e pegola ; ed verso astro narra che è un gran paese molto ricco d'oro e popolato ; seminano grano, e fanno la cervosa, che è una sorte di bevanda che usano i popoli settentrionali, come noi il vino, hanno boschi d'immensa grandezza, e fabricano à muraglia, e ci sono molte città e castella. Fanno navigli e navigano, ma non hanno la calamità ne intendono col bossolo la tramontana ».

pêcheurs faisaient voile au couchant, lorsqu'ils furent assaillis par une violente tempête qui dura plusieurs jours, et furent comme perdus au milieu des flots. Au retour du beau temps, ils découvrirent une île située à l'ouest et nommée Estoliland. Ils se trouvaient alors à plus de mille milles du Frisland. Un des navires, monté par six hommes, fut pris par les insulaires. On les conduisit dans une ville fort belle et bien peuplée. Le roi qui la gouvernait manda plusieurs interprètes, mais aucun d'eux ne connaissait la langue de ces pêcheurs, si ce n'est un Latin, arrivé dans cette île par fortune de mer, qui leur demanda de la part du roi qui ils étaient et d'où ils venaient, Quand le roi fut informé de ce qui les regardait, il résolut de les retenir prisonniers. Les pêcheurs se soumirent à sa volonté, puisqu'ils ne pouvaient autrement faire, et restèrent cinq ans dans ce pays, dont ils apprirent la langue. L'un d'eux visita à plusieurs reprises la région. Il raconta qu'elle était riche, abondamment pourvue de tous les biens du monde, et un peu plus petite que l'Islande, mais plus fertile. Au milieu se dresse une montagne fort élevée, d'où sortent quatre fleuves qui l'arrosent. Les habitants sont ingénieux et aussi avancés dans les arts que les Frislandais. Il est même probable qu'ils avaient eu autrefois des relations avec la Frislande, car le pêcheur remarqua dans la bibliothèque du roi des livres latins qu'aucun d'eux ne comprenait plus. Leur langue et leur alphabet diffèrent de ceux de la Frislande. Ils exploitent des mines et ont de l'or en abondance. Ils ont des relations avec le Groenland, d'où ils tirent des peaux, du soufre et de la poix. Vers le sud s'étend une immense région, riche encore et très peuplée. Ils cultivent des graines et font de la cervoise, qui est une sorte de bière en usage chez les peuples septentrionaux, comme le vin en Italie. Le pays est couvert de bois immenses, et ils en font des murailles. Ils ont des villes et des châteaux. Ils construisent des vaisseaux et naviguent, mais ne connaissent pas l'usage de la pierre aimantée et ne se servent pas de la boussole pour se

diriger vers le nord ». Après des aventures extraordinaires dont le récit trouvera sa place ailleurs, ce pêcheur Frislandais réussit à équiper un navire à ses frais et à revenir dans sa patrie, « où il porta à son seigneur la nouvelle de la découverte de ce richissime pays (1) ».

Quel est « ce richissime pays »? Nous pensons qu'il correspond exactement à l'Irland it Mikla, non seulement parce que ses habitants avaient conservé l'habitude, comme au temps de Bjœrn et de Gudhleif, de se défier des étrangers au point de les retenir prisonniers, mais surtout parce qu'ils jouissaient d'une civilisation très avancée, et, au dire du pêcheur Frislandais, observateur pourtant bien superficiel, semblaient avoir eu des relations avec les Européens. En outre ils avaient une littérature, puisque leur roi possédait une bibliothèque, et, sans trop forcer la vraisemblance, il est permis d'avancer que les livres latins qui se trouvaient dans cette bibliothèque provenaient des Papae, qui les emportaient toujours soigneusement avec eux dans toutes leurs courses. Sans doute ils ne comprenaient plus la langue latine, mais, depuis plusieurs siècles, ces Américains d'origine irlandaise n'avaient plus de prêtres formés dans les universités et les séminaires d'Europe. Il n'est pas jusqu'au nom d'Estotiland qui n'apporte une preuve nouvelle à cette identité probable de l'Irland it Mikla et du pays découvert par le pêcheur Frislandais. On sait en effet que l'Irlande pendant tout le moyen âge s'est appelée Scocia ou Scotland : et, si le premier éditeur de la relation de Zeni a mal lu son texte et imprimé Estotiland ou lieu de Escociland, il se pourrait que les Escocilandais descendissent en effet des colons irlandais dont nous avons déjà raconté les courses et les établissements en Amérique.

Il est vrai que bien des années s'étaient écoulées depuis le

(1) Ed. MAJOR, p. 24. « Portando a questo signor la nuova dello scoprimento di quel paese ricchissimo ».

jour où Bjœrn et Gudhleif échangeaient leurs compliments jusqu'à l'époque où Zeno écrivait sa relation, et, dans cet intervalle de quatre siècles, nous ne trouvons rien ou presque rien dans les documents contemporains qui nous permette d'affirmer que les Irlandais d'Europe n'aient pas oublié leurs frères d'Amérique. Il n'en est pas moins très probable que plus d'un marin voulut visiter la contrée qui avait enrichi un si grand nombre de braves compagnons. Sans doute le récit de ces voyages n'a pas été conservé dans l'histoire, mais ils ont dû être exécutés. Aussi bien n'est-ce pas en admettant l'existence de l'Irland it Mikla que nous pouvons expliquer un très curieux document gallois dont personne n'a jamais contesté l'authenticité et qui nous paraît s'appliquer à cette mystérieuse région colonisée depuis si longtemps par les Irlandais.

Au XII[e] siècle (1), vers l'an 1170, une dispute s'éleva, à propos de la succession au trône, entre les fils d'Owen Guyneth, roi de la partie septentrionale du pays de Galles. Madoc, un de ces princes, fatigué et dégoûté de ces discussions, se décida à émigrer pour chercher un séjour plus tranquille. Il dirigea sa course droit à l'ouest, en laissant l'Irlande derrière lui, et arriva dans un pays inconnu qui lui parut si agréable, qu'il retourna

(1) DAVID POWEL, *Caradocs history of Cambria with annotations*, Londres, 1584 ; réimpression en 1697 et 1774. « Anno MCLXX, Oweno Guyneth defuncto, dum filii inter se de principatu contendunt, et nothus armis superior illum obtineret, Madocus unus ex liberis Oweni Guynethi, discordiarum civilium et prœliorum inter fratres pertæsus, comparavit sibi aliquot naves, et idoneo commeatu aliisque rebus impositis, e patria profectus ut novas terras investigaret, ac relicta post tergum Hibernia, donec incideret in terras ante incognitas, ubi multa mirandaque observavit. Inde ad patriam reversus, Cambris suis exponit quam amænas et fecundas terras adiisset, sive ullis incolis, proclive esse ipsis et domestica pericula vitare et amænis hisce atque fecundis terris potiri. Quum non paucis persuasisset, denuo naves plures sibi comparavit, et omnibus necessariis impositis magnum numerum virorum pariter ac feminarum, quos domesticarum calamitatum tœdebat, secum in illas terras adduxit, et patriæ suæ vale dixit ». L'histoire de Madoc a été reprise, avec un grand luxe d'érudition, par F. B. DE COSTA, *Myvyriam Archaiology*, Albany, 1891.

dans sa patrie et ramena avec lui bon nombre de ses partisans, auxquels il persuada sans peine qu'il valait bien mieux échanger une froide et stérile contrée contre une région magnifique, et les agitations de la guerre civile contre la tranquille possession d'un pays que personne ne disputerait. David Powel, l'historien des Gallois, qui nous a conservé ce curieux récit, n'est pas le seul dont le témoignage puisse être allégué en faveur de Madoc. Un barde, son compatriote, Meredith, fils de Rbest, mentionne également la navigation de Madoc vers des terres inconnues (1). Or, ce barde vivait bien avant la découverte de Colomb, à une époque où on ne peut le soupçonner d'avoir inventé cette histoire par amour-propre national et pour donner à son pays une gloire qui lui manquait. Enfin les triades galloises (2), qui paraissent avoir été transcrites au XIIe siècle, parlent également, à propos des pertes subies par l'île de Bretagne, « de Magdawag ab Owain Gwyned, qui se mit en mer avec trois cents hommes embarqués sur dix navires, et qui arriva on ne sait où » (3).

Cette tradition est-elle vraisemblable? Assurément oui. Les côtes découpées de leur pays, les collines boisées qui descendent jusqu'à la mer, la vue continuelle de l'Océan, tout, jusqu'aux traditions de leurs ancêtres, poussait les Gallois aux lointaines entreprises. Ils n'avaient oublié ni leur roi Arthur, ni la mystérieuse Avallon d'où il doit un jour revenir pour chasser les

(1) HAKLUYT, *The principal navigations, voiages, trafiques ot the English nation*, London, 1600, t. III, p. 4.

> Madoc wif, in wyeddic wedd,
> Iawn gouan, Owyn Gwynedds :
> Ny synnun dir, fy enaid dedd
> Nada mawr, oud y moroedd.

(2) DIEFENBACH, *Celtica*, II, 2, p 75, triade X. «... y trydydd Madawg ab Owani Gwynedd, a aeth ir mor a thrichannyn gydag ef mewn deg ilong, ac ni wyddis i ba le arthalt ».

(3) Mentionnons à titre de curiosité qu'un des plus grands poètes anglais, Southey, a choisi Madoc comme héros d'un de ses poèmes : 1 vol. in-4, Edimbourg, 1805-1809.

Saxons, et plus d'un Gallois dut espérer qu'il rencontrerait cette terre tant désirée dans ses grandes pêches sur l'océan. Les Gallois en effet furent des premiers à poursuivre la baleine au large des côtes et à travers la tempête. Ce fut même un honneur chez eux que de s'adonner à cette vie aventureuse. Leurs harponneurs, dans les listes de wehrgeld, sont estimés un quart en sus des autres hommes de la même classe qu'eux (1). Dans ces courses hardies, emportés par la passion ou par la cupidité, souvent ils dépassaient les limites de leurs connaissances maritimes. Parfois aussi, surpris par la tempête, ils étaient poussés vers des rivages inconnus, car, ne l'oublions pas, la distance n'est pas fort longue jusqu'aux côtes américaines, et nous savons les étonnants voyages accomplis par de simples barques. Ceux d'entre eux qui revinrent racontèrent les merveilles des pays qu'ils avaient entrevus, et c'en fut assez pour exciter en toute la nation l'ardeur des aventures. Les chefs du pays eux-mêmes s'en émurent, et l'un d'eux, plus hardi que les autres, tenta la fortune et s'expatria.

On a prétendu que le voyage de Madoc avait été inventé de toutes pièces, et que Powell et Hakluyt l'avaient imaginé pour soutenir et légitimer les projets de Walter Raleigh ; mais les Anglais ne sont pas coutumiers de pareils ménagements ; quand ils veulent s'établir dans un pays, ils ne recourent pas à des arguments d'érudition rétrospective, mais à la force brutale. La reine Elisabeth surtout, qui était en état de guerre ouverte avec l'Espagne, devait peu se soucier de ses droits à la possession du Nouveau Monde, et, on peut l'affirmer hardiment, jamais son brillant capitaine, le fier Raleigh, ne songea à se poser comme l'héritier et le continuateur du Gallois Madoc. C'était bien dans un pays vierge, et à la tête d'une expédition purement anglaise, qu'il entendait créer en Amérique une nouvelle Angleterre. Si le barde Mérédith, si l'historien Powel,

(1) LINDENBROCK, *Lex Anglica*, V. 20.

si le compositeur des Triades ont raconté le voyage de Madoc, c'est que réellement le voyage fut exécuté, et que tout se passa comme le rapporte la tradition. Aussi nous faudra-t-il reconnaître avec Humboldt tout l'intérêt que présente cette tradition et nous dirons volontiers avec lui (1) : « Je ne partage aucunement le mépris avec lequel ces traditions nationales ont souvent été traitées. J'ai au contraire la ferme persuasion qu'avec un peu d'assiduité la découverte de faits entièrement inconnus aujourd'hui éclairera beaucoup de ces problèmes historiques ».

Essayons maintenant de déterminer la contrée où avait débarqué le prince gallois. Hakluyt prétendait la retrouver dans le Yucatan, et il en donnait comme preuve le grand nombre de croix trouvées dans cette contrée par les Espagnols au XVIe siècle, mais le culte de la croix était répandu dans toute l'Amérique, et même dans une partie de l'ancien monde avant le christianisme : il ne prouve donc rien (2). Horn croit aussi à la réalité du voyage de Madoc, mais pense qu'il a débarqué en Virginie (3). Il s'appuie, pour le démontrer, sur des traditions indigènes. Il rappelle que les sauvages Virginiens rendaient hommage à un certain Madeczunga ou Madinga, dont le nom présente en effet une certaine analogie avec celui de Madoc. Laët énumère avec complaisance une cinquantaine de mots en virginien et en gallois (4). Ces ressemblances ont encore été signalées par Ulloa (5), mais la plupart d'entre elles nous semblent forcées, et c'est avec raison que Robertson les tourne

(1) Humboldt, *Histoire de la géographie du Nouveau Continent*, t, III, p. 149.

(2) Gabriel de Mortillet, *le Signe de la Croix avant le christianisme*, passim.

(3) Horn, *De originibus Americanis*, p. 136. « Habemus Madazungam et Madingam qui, cur Madoc Cambrensis esse nequeat, quem in eas partes delatum domestica evincunt monumenta, ratio nulla reddi potest ».

(4) Laet, *Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii*, p, 140-152.

(5) Ulloa, *Mémoires philosophiques sur la découverte de l'Amérique*, traduction de Villebrune, t. II, p. 484, 485.

en ridicule (1). Devons-nous en effet conclure à l'identité des Gallois et des Virginiens, parce que ces derniers, au temps de Raleigh, se servait du salut gallois *hoa horis ioch*, ou bien appelaient le pingouin *penguin*, le pain *bara*, l'œuf *wy*, la mère *mam*, le père *tao*, un tuyau de plume *colaf*, un renard *clynog*, de l'eau blanche *gwon dyr*, un nez *trwyn*, le ciel *neaf*, etc? Ou bien ces ressemblances sont accidentelles, ou bien ces mots n'auront été introduits qu'à une époque toute moderne. A vrai dire les exigences de la science contemporaine répugnent absolument à un pareil genre de preuves.

On a encore signalé sur d'autres points de l'Amérique de prétendues traces de la langue galloise. Ainsi Torrès Caïcedo (2) rapporte que la langue Tuneba, parlée par les Indiens de Tierra Adientro, dans la province de Tunja, au nord de la Nouvelle-Grenade, abonde en mots gallois qui y sont usités depuis fort longtemps. « Le capitaine Abraham, lisons-nous dans l'histoire du Kentucky de Filson (3), homme sur la véracité duquel on peut compter, a assuré à l'auteur que, dans la dernière guerre, étant avec sa compagnie à Kaskaskuy, il y vint quelques Indiens qui, parlant la langue galloise, furent parfaitement entendus de deux Gallois qui étaient avec lui, et qu'ils leur parlèrent d'une manière parfaitement conforme à ce qu'en rapportent les habitants de l'ouest ». Ce témoignage n'est pas le seul (4). Un ministre méthodiste, Beatty, Gallois de naissance, fut un jour surpris dans la Caroline par un parti de sauvages qui s'apprêtaient à le tuer, lorsqu'il se recommanda à Dieu tout haut dans sa langue. Aussitôt les sauvages, étonnés qu'il parlât comme eux, le délièrent et le conduisirent dans leur village, à quelques

(1) ROBERTSON, *The history of America*, édit. 1777, t. I, p. 437.

(2) TORRÈS CAÏCEDO, cité par JOSÉ PEREZ (*Revue américaine*, 2e série, p. 168).

(3) JOHN FILSON, *Histoire de Kentucke, nouvelle colonie à l'ouest de la Virginie* (traduction Parraud).

(4) LEFEBVRE DE VILLEBRUNE, *Mémoires à la suite de la traduction des Mémoires philosophiques d'Ulloa*, t. II, p. 484.

jours de marche. « Il y vit une peuplade toute galloise, où se conservait encore la tradition du passage de Madoc. On le conduisit ensuite à l'oratoire, où on lui mit en main un rouleau de peau dans lequel était soigneusement conservé un manuscrit de la Bible en langue galloise ». Beatty revint à Londres, et publia cet événement dans un petit ouvrage intitulé *Journal of two months*. On cite encore l'aventure d'un certain Sutton qui eut également l'occasion de connaître cette peuplade sauvage (1) ; celle de Morgan Jones, qui, fait prisonnier par les Doggs et Tuscaroras de Virginie, en 1685, fut épargné par eux parce qu'il parlait leur langue (2). « Ils nous traitèrent avec affabilité pendant quatre mois, racontait ce Morgan, je parlai avec eux de nombreuses choses en langue bretonne, et je leur fis trois pêches par semaine. Ils se faisaient un plaisir de me communiquer leurs affaires les plus difficultueuses, et, quand nous les quittâmes, ils agirent à notre égard avec beaucoup de civilité ». Il ne faudrait certes pas ajouter une confiance trop absolue à ces témoignages, dont quelques-uns ont été peut-être inventés après coup et dont l'origine est à tout le moins suspecte ; au moins démontrent-ils que la tradition du voyage de Madoc ne s'est jamais perdue, même en Amérique.

Aussi bien ce n'est ni dans le Yucatan, ni en Virginie ou en Caroline, ni dans le Kentucky ou la Nouvelle-Grenade qu'il nous faut chercher l'emplacement de la colonie galloise conduite par Madoc : c'est en Irland it Mikla. Les Irlandais et les Gallois sont en effet de même race. Ils ont toujours eu des relations suivies. Ainsi que le prouvent les légendes païennes et chrétiennes dont nous avons donné l'analyse, les Gallois croyaient, aussi bien que les Irlandais, à l'existence d'îles et de continents au delà de l'Atlantique. Malgré les précautions prises par les

(1) Lefebvre de Villebrune, *loc. cit.*, p. 485.
(2) Owen, *Recueil d'antiquités bretonnes*, Londres, 1877, p. 103.

Irlandais pour cacher leurs découvertes maritimes, il est impossible que de vagues rumeurs ne les aient pas fait connaître, surtout par leurs voisins des Gallois. Lorsque Madoc forma le projet d'émigrer, ce n'est pas au hasard qu'il s'aventurait sur l'océan. Il connaissait l'existence de l'Irland it Mikla, et c'est de propos délibéré qu'il se dirigeait sur cette terre, où il était à l'avance assuré de trouver des frères d'origine, et par conséquent un bon accueil

Il ne nous reste plus qu'à déterminer l'emplacement de cette Irland it Mikla, de ce champ d'asile du moyen âge, où se réfugièrent successivement les Irlandais chassés de leurs possessions maritimes par les Northmans et les Gallois en quête d'aventures.

La plupart des savants se sont contentés de reproduire une assertion de Rafn, qui plaçait l'Irland it Mikla dans la partie méridionale des États-Unis. Rafn se fondait sur une vague traditions des Indiens Savannahs, d'après laquelle la Floride aurait été autrefois habitée par des hommes de race blanche, en possession d'outils de fer. Il alléguait encore de prétendues analogies de langage et des traces persistantes du christianisme en Floride ; mais Beauvois a démontré, (1) par une étude attentive des textes et une rigoureuse argumentation, que la véritable position de l'Irland it Mikla doit être reportée beaucoup plus au nord, soit dans l'île de Terre-Neuve, soit sur la rive méridionale du Saint-Laurent. Il résulte en effet de divers passages de Sagas que l'Irland it Mikla était située entre le Helluland et le Vinland. Or, le Helluland correspondant au Labrador, comme nous essaierons de le prouver à propos des voyages des Northmans en Amérique, et le Vinland aux États de New-York, Rhode-Island et Massachusetts, l'Irland it Mikla ou Hvitramannaland se trouve entre ces deux contrées, c'est-à-dire qu'il occupe la rive méridionale du Saint-Laurent et les îles qui ferment le golfe.

(1) Beauvois, *Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais*, etc., p. 82-86.

L'authenticité de cette nouvelle théorie est confirmée par des notions très précises sur les traces persistantes du christianisme dans cette région, que recueillirent quelques missionnaires français au Canada. L'un de ces missionnaires, un récollet, le père le Clerq, était resté douze ans au Canada, de 1675 à 1687, et particulièrement en Gaspésie, c'est-à-dire dans la région qui correspond à l'ancien Hvitramannaland. Fort surpris de trouver le culte de la croix établi chez les sauvages qu'il était chargé d'évangéliser, il étudia leurs mœurs et leurs traditions, et, de retour en France, consigna ses observations dans un ouvrage aujourd'hui fort rare, et dont voici le titre exact : *Nouvelle relation de la Gaspésie, qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspésiens, Porte-Croix, adorateurs du soleil, et d'autres peuples de l'Amérique septentrionale, dite Canada*, 1 vol. in-12, Paris, Amable Aubry, 1691. « Le culte ancien et l'usage religieux de la croix, écrit le récollet, qu'on admire encore aujourd'hui parmi ces sauvages, pourraient bien nous persuader que ces peuples ont reçu autrefois la connaissance de l'Evangile et du christianisme, qui s'est enfin perdu par la négligence et le libertinage de leurs ancêtres » (1)... « Ils ont, tout infidèles qu'ils soient, la croix en grande vénération ; ils la portent figurée sur leurs habits et sur leur chair ; ils la tiennent à la main dans tous leurs voyages, soit par mer, soit par terre, et enfin ils la posent au dedans et au dehors de leurs cabanes, comme la marque d'honneur qui les distingue des autres tribus du Canada » (2). Le père Le Clerq chercha à connaître l'origine de ce culte, et les anciens de la tribu lui racontèrent que leurs ancêtres allaient mourir de faim, « lorsque leur apparut un beau jeune homme porteur d'une croix, qui leur ordonna d'adorer cet instrument de salut. Ils obéirent et furent sauvés. Dès ce jour ils conservèrent pour ce signe sacré la vénération la plus profonde ».

(1) Beauvois, *Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie* (Annales de philosophie chrétienne, avril 1877).

(2) Le Clerq, ouv. cité, p. 40-41, 169.

Comme le père Le Clerq composait son livre à la fin du XVII[e] siècle, on pourrait objecter que les indigènes qu'il s'étonnait de trouver presque chrétiens avaient peut-être été évangélisés par les premiers Européens qui abordèrent dans la contrée au XVI[e] siècle ; mais ces Européens avaient eux-mêmes été frappés par les nombreux vestiges de christianisme qu'ils avaient rencontrés. En 1534 voyant Jacques Cartier planter une croix sur le littoral, les indigènes lui avaient indiqué par signes qu'il s'en trouvait de semblables sur tout leur territoire (1). Au temps de Jean Alphonse (1541), leur langue renfermait encore beaucoup de mots latins (2). En 1602 Champlain trouvait dans la baie de Fundy une croix de bois couverte de mousse et presque pourrie (3) ; et lesi ndigènes du voisinage non seulement faisaient le signe de la croix à tout propos, mais encore la portaient sur leurs vêtements et dans leurs cabanes. Aussi Lescarbot, l'historien de la Nouvelle-France (4), n'hésitait-il pas à écrire que « ces peuples sont venus de quelque race de gens qui avaient été instruits en la loi de Dieu ».

Il serait facile de multiplier les preuves : mais ne sont-elles pas déjà suffisantes pour permettre d'affirmer que, dans le pays qui nous paraît correspondre à l'Irland it Mikla, les indigènes avaient conservé, jusqu'à la fin de XVII[e] siècle, le souvenir inconscient mais persistant de leur origine européenne ?

En résumé, la tradition est d'accord avec l'histoire pour démontrer l'existence en Amérique, plusieurs siècles avant Colomb, d'une colonie fondée par des Irlandais.

(1) *Relation du voyage de Cartier au Canada en* 1534, édition Michelant et Ramé, p 40-41. « Et icelle croix plantasmes sur ladite ponicte devant eux.., et nous fit une grande harangue nous montrant ladite croix et faisant le signe de la croix avec deux doycts, et puis nous monstroit la terre tout autour de nous ».

(2) JEAN ALPHONSE, manuscrit de 1542 : « Les gens parlent beaucoup de mots qui approchent du latin ».

(3) *Les Voyages du sieur de Champlain*, édition Laverdière.

(4) LESCARBOT, *Histoire de la Nouvelle-France*, édition Tross, t. I, p. 22.

CHAPITRE IX

LES NORTHMANS EN AMÉRIQUE. — LE VINLAND ET LA NOROMBEGA.

De tous les peuples de l'Europe, il n'en est aucun, au moyen-âge, dont les expéditions aventureuses se soient étendues à autant de pays que les Northmans. La mer fut pour eux l'élément par excellence. Elle entourait leur pays de toutes parts, elle creusait sur leurs côtes de nombreux fiords qui pénétraient fort avant dans l'intérieur des terres, et baignaient les sapins de leur forêts. La stérilité du sol, la fréquence des famines, la difficulté des communications excitaient leurs instincts vagabonds. La religion elle-même et surtout leur caractère national les poussaient vers l'Océan. Pour eux la pire des injures était d'être appelé casanier. Aussi, par nécessité autant que par passion, les Northmans tournèrent-ils de bonne heure leur activité vers la mer, et c'est sur la mer que se développa, exalté par l'émulation, l'héroïsme des fortes races du nord.

Tacite avait déjà remarqué que les Northmans d'alors, ceux qu'il appelle Suiones, étaient redoutables par leurs flottes (1). Les sauvages habitants de la Scandinavie continuèrent les exploits de leurs ancêtres, et firent de l'Océan comme leur domaine. Leurs vaisseaux étaient solides et bien pontés. Ils avaient conservé la forme déjà observée par l'historien romain :

(1) Tacite, *Germanie*, § XLIV. « Suionum hinc civitates, ipso in Oceano, præter viros armaque, classibus valent ».

« leurs vaisseaux diffèrent des nôtres en ce que les deux extrémités se terminent en proue, et qu'ils se présentent dans une direction commode pour toucher au rivage » (1), c'est-à-dire qu'ils pouvaient également s'embarquer d'un côté ou de l'autre, et tenter ou repousser un abordage soit par l'avant, soit par l'arrière. Les chefs tenaient à en avoir de grandes dimensions. Le *Long-Serpent* d'Olaf Tryggvason avait trente-deux rangs de rames et portait quatre-vingt-dix hommes, le *Deux-Dragons* d'Olaf-le-Saint pouvait porter deux cents hommes. Des figures d'animaux fantastiques se dressaient sur la proue, et, quand ces monstres paraissaient sur les côtes, les chroniqueurs du moyen-âge rapportent qu'on croyait voir « une troupe de bêtes sauvages au milieu d'une forêt » (2). Les Northmans maniaient habilement ces vaisseaux ; ils savaient profiter des variations de l'atmosphère, et prévoir les changements trop brusques (3). Ils étaient donc aussi bons matelots qu'intrépides soldats, et mieux préparés que tout autre peuple aux lointaines entreprises.

La fausse interprétation d'un texte, ou plutôt la maladroite interpolation d'un copiste a été la cause d'une singulière erreur relative à la date des premières entreprises des Northmans dans la direction de l'Amérique. Le pape Grégoire IV, lorsqu'il investit le fameux Anscharius du nouveau titre d'archevêque de Hambourg (831), énuméra, dans la bulle d'investiture (4), les

(1) Id. « Forma navium eo differt quod, utrinque, prora paratam semper appulsui frontem agit ».

(2) Depping, *Histoire des expéditions maritimes des Normands et de leurs expéditions en France au* x^e^ *siècle*, p. 42-45. — Jal, *Archéologie navale*. p. 131, 132, 139, 144.

(3) Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (trad. Broussonnet), t. I, p. 127-129.

(4) Rydberg, *Traités de la Suède* (1877), p. 6, 7. « Ipsumque filium nostrum, jamdictum Ansgarium et successores ejus, legatos in omnibus circumquaque gentibus Danorum, Suenonum, Norvegorum, Farrie, *Gronlandam,* Halsingolandam, Islandam, Scridevindum, Slavorum, nec non omnium septentrionalium et orientalium nationum, quocumque nomine nominatarum, delegamus ».

peuples à la conversion desquels devait travailler le saint : » Nous déléguons notre fils le dit Anscharius et ses successeurs comme légat chez toutes les nations des Danois, des Suédois, des Norvégiens, des Féræyens, du Groenland, du Helsingaland, de l'Islande, des Lapons, des Slaves, ainsi que de tous les pays septentrionaux et orientaux de quelque nom qu'ils soient appelés ». Dans la plupart des exemplaires du décret par lequel l'empereur Louis le Débonnaire reconnut le nouvel archevêché (1) (15 mars 834), il est également dit : « Nous notifions aux fils de la sainte Église, présents ou futurs, que de nos jours, par la grâce de Dieu et à la faveur des prédications et des conquêtes de l'Évangile, une large porte s'est ouverte dans les pays septentrionaux, à savoir chez les peuples Danois, Suédois, Norvégiens, dans les Féroë, Groenland, Islande et chez les Lapons ». Des passages analogues se trouvent dans les bulles de Nicolas Ier (858 ou 864) (2), et de Jean X (920) (3). Est-ce donc que le Groenland a été ajouté après coup, peut-être lorsque les successeurs d'Anschaire à l'archevêché de Hambourg voulurent se donner des droits sur ce lointain pays? Saint Rambert en effet, le successeur immédiat d'Anschaire et son historien, disait en parlant de son obédience qu'elle s'étendait sur les Suédois, les Danois, les Slaves et tous les peuples du Nord, mais il ne citait pas le Groenland (4). Adam de Brême nommait également à ce propos Suédois, Danois, Slaves, et il ajoutait, et tous les peu-

(1) Les *Groenlands historiske Mindes moerker* (I, 12, 15), citent le *Codex Udalrici Babenbergensis* : « Aquilonibus in partibus, in gentibus videlicet Danorum, *Gronlandon*, Islandos et omnium septentrionalium nationum ». — Codex Vicelini : « Suenonum, Norweorum, Farrin, *Gronlandam*, Islandam, Scridevindam ». — Codex Lindenbrog : « Nortwegorum, Farriæ, *Gronlandon*, Halsingolandon, Islandon, Scridevindon ».

(2) Rydberg, ouv. cité, I, p. 23, 26.

(3) Id., ouv, cité, I, p. 32.

(4) Langebeck, *Scriptores rerum Danicarum* (1772-1776), t. I. p. 451 : « Constitutum legatum circumquaque gentibus Suenonum, sive Danorum, nec non etiam Slavorum, aliarumque in Aquilonis partibus gentium constitutarum ».

ples voisins, mais sans mentionner les Groenlandais (1). D'ailleurs les passages cités plus haut nomment le Groenland d'un nom purement scandinave, du nom même qui lui fut donné par Erik Rauda, seulement à la fin du xe siècle. Ce n'est en effet que par les Northmans, et assez tard, que la Curie romaine eut connaissance du Groenland et chercha à le placer sous la juridiction de l'archevêque de Hambourg. Les textes que nous avons cités sont d'ailleurs contredits par d'autres textes, qui, dans l'énumération des pays du Nord, omettent le Groenland. La bulle d'investiture de l'archevêché de Hambourg et le capitulaire de Louis le Débonnaire, les documents les plus sérieux qu'on puisse alléguer, sont contredits et réfutés par des textes plus anciens, qui paraissent plus authentiques, et où le nom de Groenland ne figure pas (2). Ce n'est donc pas au IXe siècle, mais seulement au Xe, comme nous le démontrerons, que fut découverte cette terre américaine, et, par conséquent, les Northmans ne commencèrent pas dès le règne du fils de Charlemagne leurs audacieuses expéditions dans les mers du Nord.

Aussi bien on sait à ne pas en douter que c'est surtout à la fin du neuvième siècle, peu de temps avant l'introduction du christianisme dans le nord de l'Europe, lorsque triompha dans la péninsule scandinave le grand mouvement de concentration monarchique opéré par Harald Haarfager (865-933), que l'expansion des races du Nord fut la plus considérable (3). Dans

(1) ADAM DE BRÈME, *De situ Daniæ*. « Aliis conjacentibus in circuitu populis ».

(2) PHILIPPE COESAR, *Triapostolatus Septentrionis, vita et Gesta S.S. Villehadi, S. Ansgarii, S. Remberti* (Cologne, 1642), donne le texte suivant pour la bulle d'investiture : « Jam dictum Ansgarium, legatum in omnibus circumquaque gentibus Suenorum, sive Danorum, nec non etiam Slavorum », et pour le capitulaire de Louis le Débonnaire : « Id circo sanctæ Dei ecclesiæ filiis, præsentibus scilicet et futuris, certum esse volumus, qualiter divina ordinante gracia, nostris in diebus, aquilonalibus in partibus, in gente videlicet Danorum, sive Suenonum, magnum cœlestis gratia prædicationis sive acquisitionis patefecit ostium ».

(3) GEFFROY, *Histoire des Etats Scandinaves*. — ID., l'*Islande avant le christianisme*, p. 13.

l'espoir de se soustraire à la domination exclusive d'un roi partout vainqueur, les Northmans se dispersèrent dans toutes les directions, et se lancèrent dans les expéditions les plus lointaines et les découvertes les plus inattendues. Les uns pillent l'Angleterre, l'Irlande et l'Espagne. Les autres ruinent la France et s'établissent dans une de ses plus riches provinces (1). Ceux-ci pénètrent jusque dans la Méditerranée, ceux-là, comme Other et Wulfstan, dont le roi Alfred nous a conservé les relations (2), entrent dans la mer Blanche, remontent par la Dwina et arrivent par la Volga jusqu'à la Caspienne, tandis que leurs compagnons fondent Novogorod, s'emparent de Kiew et assiègent Constantinople (3). Ils vont même jusqu'au Pirée inscrire leurs caractères runiques jusque sur les flancs d'un des lions qui ornent aujourd'hui l'arsenal de Venise (4). Vers le nord-ouest enfin, poussés par le hasard, mais prédestinés à de grandes choses, ils rencontrent des terres nouvelles, et peuplent des îles ou des continents inconnus ; car il semble que, dans ces régions de l'extrême Occident, animés d'un esprit plus pacifique, ils aient voulu réparer les pertes causées ailleurs par leurs fureurs.

Dans la direction du nord-ouest, la pêche et le commerce, qu'ils mêlaient volontiers à la piraterie, furent les principales causes de leurs découvertes. Les mers du nord sont poissonneuses : on y trouvait des morses, des baleines et des morues. Comme les Northmans se livraient à cette pêche avec ardeur, à la fois par plaisir et par intérêt, ils rencontrèrent, les unes après les autres, toutes les îles qui s'étendent entre la côte Scandinave et la côte Américaine. Ces îles devinrent entre leurs mains comme autant de stations intermédiaires, ainsi que Carthage servit jadis aux Phéniciens pour atteindre Gadès et Gadès les îles de l'Atlantique. L'histoire de ces expéditions

(1) Depping, ouv. cité.
(2) Langebeck, *Scriptores rerum Danicarum medii ævi*, t. II.
(3) Rambaud, *Histoire de Russie*.
(4) Rafn, *Inscription Runique du Pirée*.

occidentales avait été longtemps négligée. Elle fut, pour la première fois, exposée d'une manière scientifique par un érudit Islandais, Thormod Torfesen (1636-1719), qui s'appliqua toute sa vie à débrouiller les antiquités du Nord, encore si peu étudiées, et obtint, à l'aide des Sagas et autres écrits à peu près inconnus, les résultats les plus remarquables. Mais ses deux principaux ouvrages, l'*Histoire du Vinland* (1) et l'*Histoire du Groenland* (2), écrits avec lourdeur et peu lus, furent bientôt oubliés. C'est seulement de nos jours que les descendants des pirates Northmans se firent un titre de gloire des exploits de leurs ancêtres, et recherchèrent pieusement le souvenir et la trace de leurs lointaines expéditions. Le professeur Karl Rafn fut le principal auteur de ce mouvement national. Son ouvrage sur les *Antiquités Américaines* (3) fit époque dans la science. Non seulement ses compatriotes le lurent avec plaisir, mais encore, à cause de la nouveauté de ses aperçus et de la richesse de ses documents, il fut traduit, paraphrasé ou commenté à peu près dans toutes les langues de l'Europe (4). Rafn lui même composa un résumé

(1) *Historia Vinlandiæ antiquæ, seu partis Americæ septentrionalis ubi nominis ratio recensetur, situs terræ ex dierum brumalium spatio expenditur, soli fertilitas et incolarum barbaries, peregrinorum temporarius incolatus et gesta, vicinarum terrarum nomina et facies ex antiquitatibus Islandicis in lucem producta exponuntur.* Havniae, 1705.

(2) *Gronlandia antiqua sen veteris Gronlandiæ descriptio, ubi cœli marisque natura, terræ, locorum et villarum situs, animalium terrestrium aquatiliumque varia genera, gentis origo et incrementa, status politicus et ecclesiasticus, gesta memorabilia et vicissitudines, ex antiquis memoriis, præcipue Islandicis, qua fieri potuerit industria, collecta exponuntur.* Havniae, 1706.

(3) Rafn, *Antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante. — Columbianarum in América.* Hafniae, 1837.

(4) D. Buddingh, *Ontdecking van Amerika en herhaalde Zeereizen dervaats, in de X, XI, XII, XII, XIV*, La Haye, 1838. — Hettema, *Onldecking van America in de* 10e *eeuw.* Leeuwarden, 1838. Sjogren, Saint-Péterbourg, 1839. — Graberg de Hemso, *Memoria sulla scoperta dell'America nel secolo decimo.* Pise, 1839. — Ciudadano de Venezuela, *Memoria sobre el descubrimiento de la America en el siglo decimo*, Caracas, 1839. — J. Toulmin Smith, *The Northmen in New-England, or Amerika in the tenth Century*

de son ouvrage, qu'il publia dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord* (1). Cette société forma une commission spéciale pour l'étude des monuments scandinaves de l'Amérique. Bientôt en effet furent publiées par elle les Sagas Islandaises qui n'avaient été données par Rafn qu'à l'état de fragments (2). Dès ce moment les antiquités du Nord furent sérieusement étudiées, et bon nombre d'ouvrages de grande importance ont paru (3). Nous aurons occasion de les citer : il nous suffira de nommer parmi les auteurs, auxquels nous sommes redevables des plus importants de ces travaux, en Scandinavie Rafn et Finn Magnusen, en France Beauvois (4)

Boston, 1839. — BERNARDINO BIONDELLI, *Scoperta dell'Amerika fatta nel secolo X da alcuni Scandinavi*, Milano, 1839.— JOSÉ PIDAL, *Sobre el descubrimiento de America en le siglo X por los Escandinavos.* — FERREIRA LAGOS, *Memoria sobre o descobrimento da Amerika no seculo decimo*, Rio de Janeiro, 1840. — LUDLOW BEAMISH, *The discovery of America by the Northman in the tenth century with notices of the early settlements of the Irish in the Western Hemisphere*, Londres, 1841. — MICHEL TOTH, *Ertekézes Amerika felfödöz. Tetéserol a tizedick szazadban*, Pesth, 1842. — W. VON SINSHEIM, *Island, Hvitramanaland, Grönland und Vinland, oder der Normanner Leben auf Island und Grönland, und deren Fahrten nach America schon über* 500 *Jahre vor Columbus*, Heidelberg, 1842. — ANDERSON, *America not discovered by Columbus. A Historical Sketch of the discovery of America by the Norsemen*, Londres, 1874.

(1) RAFN, *Mémoire sur la découverte de l'Amérique au* X^e^ *siècle* (Société des Antiquaires du Nord), 1838. — 2e édition, 1843. — Cf. *Recueil des communications faites à la Société des Antiquaires du Nord au sujet de la publication de Rafn,* 1843.

(2) Le premier volume (1843) contenait les *Schedæ de Islandia* par Are Thorgilsson surnommé Frode, et le *Landnâmâbock* ou *Liber originum Islandiæ ;* le second *les Sagas de Kialarnessthing et de Thveearatin*, etc.

(3) Nous citerons particulièrement RAFN et FUIN MAGNUSSEN, *Grænlands, historiske mindes moerker, udgione of det kenejelige nordiske oldskrift*, Selskak, Copenhague, 1838-1845, et P.-A. MUNCH, *Det norske Folks Historie, Christiania*, 1853.

(4) BEAUVOIS, *Découvertes des Scandinaves en Amérique du* X^e^ *au* XIIIe *siècle*, 1859. — *La Découverte du Nouveau Monde par les Irlandais et les premières traces du christianisme en Amérique avant l'an mil* (Congrès Américaniste de Nancy, 1875. — *Les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland au* XIVe *siècle, et les vestiges qui en subsis-*

et Gravier (1), aux États-Unis Eben Norton Horsford (2), B. F. de Costa (3) et Marie Brown (4). Grâce aux savants, dont nous venons de résumer les intéressantes études, on sait aujourd'hui que les Orcades, les Shetland et les Hébrides furent tout d'abord reconnues et conquises par les Northmans. Ils en exterminèrent les indigènes (5) et firent de ces archipels stériles et montagneux, mais pourvus d'excellents ports, de vrais repaires de pirates. L'île de Man et l'Irlande furent ensuite occupées. L'île de Man devait même jusqu'au XI[e] siècle (6) rester sous l'autorité spirituelle de l'archevêque de Nidaros (Drontheim), et la domination Norvégienne se maintiendra à Limerick et à Waterford jusqu'à l'invasion d'Henri II Plantagenêt (7).

Dès l'année 725 les Northmans arrivèrent aux Féroë, et en exterminèrent les rares habitants (8). Ces îles servaient de retraite à des milliers d'oiseaux et nourrissaient des troupeaux

tèrent jusqu'aux XVI[e] *et* XVII[e] *siècle* (Congrès Américaniste de Luxembourg, 1877). — *Les Porte-Croix de la Gaspésie et de l'Acadie* (Annales de philosophie chrétienne), 1877. — *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde* (Mémoires de la Société de Beaune, 1878). — *Les Skraeelings, ancêtres des Esquimaux* (Revue Orientale et Américaine), 1879. — *La Norambègue* (Congrès Américaniste de Bruxelles), 1879. — *La Vendetta dans le Nouveau Monde au* X[e] *siècle* (Muséon de Louvain), 1882.

(1) GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands au* X[e] *siècle*, 1874. — *Les Normands sur la route des Indes* (Académie de Rouen, 1880).

(2) EBEN NORTON HORSFORD, *John Cabots Landfall in 1497 and the site of Norumbega*, Cambridge, 1886. — *Discovery of America bg Northmen*, Boston, 1888. — *The problem of the Northmen*, Cambridge, 1889.

(3) B.-F DE COSTA, *Découverte de l'Amérique avant C. Colomb par les hommes du Nord*, ouvrage traduit des Sagas de l'Islande, Londres, 1869. — Mémoire sur le même sujet dans le Bulletin de la Société de géographie de New-York (t. II, 1868-1870).

(4) MARIE BROWN, *The Icelandic Discoverers of America*, 1888.

(5) ADAM, *Historia ecclesiastica* (édit. 1595), p. 149. – BARRY, *History of the Orkney Islands* (édit. James Headrik, 1808), p. 113-114

(6) GEFFROY, *Islande avant le christianisme*, p. 14.

(7) ID., *Histoire des Etats scandinaves*, p. 72.

(8) DICUIL, *Liber de mensura orbis terræ*. (Edition Walkenaër, 1807), p. 30. Ces insulaires étaient surtout des anachorètes originaires d'Islande. « Nunc causa latronum Normannorum vacuæ anachoritis », dit avec indignation Dicuil.

de brebis. Le Gulf Stream leur donnait un climat supportable et leur apportait d'énormes quantités de poissons. Séduits par ces avantages les Northmans s'établirent en assez grand nombre dans cet archipel, mais bientôt, emportés par leur esprit aventureux, ils reprirent la mer et cherchèrent de nouveaux pays à coloniser ou plutôt à conquérir (1).

En 861 le pirate Naddod, qui allait aux Féroë, fut poussé dans la direction du nord-ouest, en vue d'une terre blanche de neige. Il débarqua, gravit une montagne, mais n'aperçut aucune trace d'habitation, et ne put savoir s'il avait découvert une île ou un continent. Il nomma le pays Snoeland ou Terre de Neige (2). Deux ans plus tard, en 863, le Suédois Gardar, qui se rendait aux Hébrides, fut également poussé par la tempête vers le Snoeland. Il y passa l'hiver, s'assura qu'il avait trouvé une île et lui imposa son nom, Gardarsholm (3). Un célèbre pirate, Floki Rafn, partit à la recherche de Gardarsholm. Il la retrouva sans peine, en parcourut les côtes et en gravit les montagnes. Effrayé par les feux intérieurs qui la bouleversaient et par les glaces flottantes qui l'entouraient, il lui donna le nom qui depuis a prévalu, Iceland, ou pays des glaces, dont nous avons fait Islande (4).

En 874 Ingolf et Hjorlaf s'établissaient définitivement en Islande (5). Ils avaient emporté les colonnes sacrées de la maison qu'ils abandonnaient en Norvège, et les avaient jetées à l'eau en formant le vœu de se fixer dans le pays où le flot les porterait. Ce fut à Faxefiord, sur l'emplacement actuel de

(1) Les principales incursions aux Féroë eurent lieu dans les années 798, 807, 815 et 835. Cf. LETRONNE, *Recherches géographiques et critiques sur le livre de mensura orbis terræ* (1884), p. 135.

(2) *Scripta historica Islandorum de rebus gestis veterum borealium. — Historia Olavi Tryggvii filii* (Hafniae, 1878), p. 261.

(3) ID., p. 262.

(4) ID., p. 262-263.

(5) GRIMOUR THOMSON, *The Northmen in Iceland* (Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord, 1850-1860,) p. 134.

Reykiawick (1). Dès ce moment l'Islande fut considérée comme terre norvégienne. De nombreux colons s'y établirent. Ils fondèrent une sorte de république qui se maintint jusqu'en 1261, époque à laquelle elle fut obligée de se soumettre aux rois de Norvège. C'est en Islande que se conservèrent le mieux les traditions de cette race vagabonde (2). Cette île devint comme la mémoire vivante des Northmans. Non seulement les Islandais gardèrent le souvenir de leur histoire primitive, mais encore ils la développèrent pour leur propre compte, et en composèrent tout un cycle de poésies conservées d'abord dans les chants populaires, puis fixées par les lettres latines (3).

La colonisation de l'Islande conduisit à d'autres découvertes (4). Dès 877 un certain Gunnbjorn avait entrevu les blanches cimes qui bordent le rivage oriental du Groenland, mais il ne s'y arrêta pas, et, pendant plus d'un siècle, nul n'osa s'aventurer sur ses traces. D'effrayants récits couraient sur cette région mystérieuse. On racontait qu'un certain Hollur Geit, accompagné d'une chèvre, y était allé de Norvège en sautant de glaçon en glaçon. Il y avait vu des chênes qui produisaient des glands gros comme des hommes, des géants d'une taille immense, et des rochers de glace qui, pareils aux Symplégades des Argonautes, brisaient les vaisseaux (5) au passage. Ce dernier trait seul est vrai, car, aujourd'hui encore, les vaisseaux pris entre ces îles flottantes sont écrasés : « J'ai vu, écrivait le célèbre baleinier Scoresby, un navire pris entre deux murs de glace, qui fut anéanti instan-

(1) Grimour Thomson, p. 266-268. — Wheaton, *Histoire des peuples du Nord, ou Danois et Normands.* (Trad. Guillot, 1884), p. 26-28.

(2) X. Marmier. *Lettres sur l'Islande.*

(3) Curieux passage de Saxo grammaticus, *Historia Danica* (Edit. Muller, 1839, p. 7-8) sur les Tylenses ou Islandais. « Cunctarum quippe nationum res gestas cognosse memoriæque mandare voluptatis loco reputant, non minoris gloriæ judicantes alienas virtutes disserere quam proprias exhibere ».

(4) Geffroy, *Histoire des Etats Scandinaves*, p. 79.

(5) Torfaeus, *Gronlandia antiqua*, etc. — Eggède, *Description et histoire naturelle du Groenland* (traduction française de 1763).

tanément dans leur chute formidable. Seule la pointe du grand mât resta debout au-dessus de ce tombeau flottant, comme un funèbre signal » (1).

Sans se laisser arrêter par ces récits, Erick Rauda ou le Rouge, fils de Thornwald, forcé de quitter l'Islande pour un meurtre, se lança en 983 dans la direction des terres entrevues par Gunnbjorn. Il découvrit bientôt une côte rocheuse et d'énormes glaciers qui descendaient jusqu'à la mer. Erick ne s'y arrêta pas. Il descendit au sud, doubla le cap qui depuis s'est appelé Farewell, et se fixa sur la côte occidentale dans le fiord d'Igalliko, où il commença la construction d'un vaste bâtiment, adossé contre un rocher, qu'il nomma Brattahilda. Le littoral était moins désolé que le rivage oriental. L'herbe y poussait en abondance. De nombreux bouleaux égayaient le paysage de leurs blanches feuilles. Les animaux domestiques supportaient le climat. Erick voulut donner au pays dont il prenait possession un nom de bon augure et l'appela Groenland ou Terre Verte : « Si cette contrée porte un beau nom, disait-il, les hommes se décideront plus facilement à la venir habiter ».

Ses pressentiments ne le trompèrent pas. Attirés par la nouvelle de la découverte, de nombreux colons arrivèrent au Groenland. Dès 985 trente-cinq navires islandais mettaient à la voile pour le Groenland, et quatorze arrivaient à destination. Les nouveaux arrivés se constituèrent en république, à l'image de la république islandaise, et gardèrent une sorte d'indépendance sous la protection de la Norvège. Ce devait être la dernière étape des Northmans avant leur découverte du continent américain.

En 986 partit de Norvège la première expédition à la côte Américaine (3). Elle fut conduite par un certain Biarn, fils

(1) Scoresby cité par L. Figuier, *Terre et mer*, p. 74.

(2) Rafn, *Antiquitates Americanæ*, 93, 95, 207.

(3) Les aventures d'Erik Rauda, de Biarn et de Leif ont été racontées par le *Codex Flateyensis*, ainsi nommé de la petite île Flateya, dans le fiord islan-

d'Heriulf, descendant des premiers colons Islandais. Vaillant marin, hardi aux aventures, et déjà connu par plusieurs expéditions heureuses, Biarn avait formé le projet de rejoindre son père, qui avait suivi Erik Rauda au Groenland. Il débarqua d'abord en Islande, puis apprenant qu'Heriulf était avec Erik dans un pays inconnu situé à l'ouest, il résolut de le suivre, et, sans seulement décharger son navire, se lança dans cette mer inconnue. Pendant trois jours la navigation fut heureuse, mais les brouillards survinrent, ces terribles brouillards qui, de nos jours encore, arrêtent, malgré tous leurs instruments de précision, la marche de nos marins. Biarn n'avait plus qu'à se laisser aller à la dérive. Au bout de quelques jours il découvrit une terre couverte de bois, mais dont la description ne répondait nullement à ce qu'on racontait du Groenland. Il la laissa à babord, et navigua encore un jour et une nuit avant d'apercevoir une côte plate et boisée. Les matelots auraient voulu débarquer pour renouveler leurs provisions d'eau et de bois, mais Biarn, qui tenait à rejoindre son père au plus vite, s'y opposa et fit changer la direction du vaisseau. Ils naviguèrent pendant trois jours, poussés par le vent du sud-ouest, et aperçurent une terre élevée couverte de glaciers. C'était une île dont ils longèrent les côtes. Ils s'en éloignèrent à la faveur d'un vent propice, et, après quatre jours de navigation, arrivèrent enfin au Groenland, où ils trouvèrent Heriulf.

Biarn ne tira point parti de sa découverte, car désormais il ne quitta plus sa patrie adoptive. Bien reçu par Erik Rauda, estimé par tous, il paraît avoir renoncé à son aventureuse car-

dais de Breidhaf, où on le conserva longtemps. C'est un beau monument de calligraphie scandinave. Il fut envoyé par l'évêque de Skalholt au roi de Danemark Frédéric II. Il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque de Copenhague. Ce manuscrit, commencé en 1387, fut terminé en 1397 ; ces deux dates sont fixées, l'une par une remarque interlinéaire du copiste, l'autre par une note de Ion Hakonson, pour qui cette copie fut faite. Le Codex Flateyensis a été publié par RAFN dans les *Antiquitates Americanæ*. Nous donnons, d'après Norton Horsford, la reproduction de l'une des feuilles.

rière ; néanmoins sa réputation lui attira de nombreux visiteurs, auxquels il aimait à raconter ses voyages.

On ne sait pas au juste les terres découvertes par Biarn. Rien n'est plus vague que ces journées de navigation ; rien de plus changeant que la direction du vaisseau. Le continent que les Northmans trouvèrent en cinglant de l'Islande droit vers l'ouest peut tout aussi bien être la terre du Labrador ou celle des Etats-Unis. Quant à l'île, elle correspondrait soit à Terre-Neuve, soit aux îles jetées entre les détroits de Davis et d'Hudson. Biarn n'avait donné de nom à aucune de ces contrées. Soyons aussi prudent que lui, d'autant plus que nous aurons le droit d'être bientôt plus affirmatif.

C'est en 987 que Biarn avait peut-être entrevu l'Amérique. En l'an mil, un Groenlandais, Leif, la découvrit réellement (1).

Leif était fils d'Erik Rauda et de Thorhilda. De haute taille, beau, robuste, il aurait voulu, comme les rois de la mer, chantés par les poètes nationaux, prendre le commandement d'une expédition, et illustrer son nom par de hardies entreprises. L'occasion se présenta pour lui d'utiliser cette ardeur. Le christianisme venait d'être introduit en Scandinavie. Le roi de Norvège, Olaf Tryggvasen, récemment converti, avait tout l'enthousiasme du néophyte, et demandait parfois à l'épée des conversions qu'il ne pouvait obtenir par la parole. Il venait, grâce à deux apôtres, Gissur le Grand et Hjalti Skeggeson, de conquérir l'Islande au christianisme. Il chargea Leif, (2) qu'il

(1) Voir le tout récent ouvrage du professeur GUSTAVE STORM, *Studies of the Vineland Voyages* (Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord, 1888,) p. 307-370.

(2) RAFN, ouv. cité, p. 117-118. — « Tu vero eo cum mandatis meis concedito, atque sic christianam religionem annuntiato ». Leivus hoc penes eum fore dixit, se vero putare hoc negotium non sine difficultate in Gronlendia præfectum iri. Rex ait « nescire se hominem, eo ad hanc rem magis idoneum, atque tu in perficiendo fortuna uteris ». — « Id solummodo accidet, respondit Leivus, si tuo favore sublevatus fuero ». — *Groenlands Historiske Mindesmoerker*, I, 384-6.



PHOTOTYPIE CHESNAY, DIJON.

STATUE DE LEIF
ERICSON

avait lui-même converti à la foi nouvelle, de prêcher le christianisme au Groenland. « Je crois, lui dit-il, qu'il serait bon que tu te rendisses auprès de ton père, avec mission de propager le christianisme au Groenland ». « Vous n'avez qu'à commander, répliqua Leif, mais je crois qu'il sera difficile de réussir dans mon pays ». « Je ne connais pas d'homme plus propre que toi à bien remplir cette mission, reprit le roi, tu t'en acquitteras avec succès ». « Ce sera alors grâce à votre appui ». Leif partit en effet dans l'été de l'an mil, en compagnie d'un prêtre et de quelques hommes *sacri ordinis* (1). Il trouva le terrain bien préparé, sans doute par un moine Hébridais qui, en 986, était parti avec Erik Rauda à la découverte du Groenland, et qui, pendant la traversée, avait composé un poème norrain intitulé *Hafgerdhingar, le Ras de marée,* dont le refrain a été conservé : « Je prie celui qui soumet les moines à de salutaires épreuves de favoriser mon voyage : que le maître de la voûte céleste me tende une main secourable ». Les prédications de ce moine, qui sans doute appartenait à la confrérie de ces Papae Irlandais, dont nous avons plus haut raconté les aventures, ne réussirent qu'à moitié ; car le vieil Erik Rauda resta toujours fidèle aux vieilles pratiques païennes (2). Il rendait un culte à l'ours blanc, et accordait toute sa confiance à un certain Thorhall, moitié sorcier, moitié régisseur, et prêtre à ses heures. Lorsque Leif débarqua au Groenland, et lui communiqua ses projets, Erik Rauda fit la sourde oreille. Il blâma même son fils d'avoir mené avec lui l'Hypocrite (Skemadhr), comme il appelait le prêtre, et déclara qu'il ne recevrait pas le baptême. Leif fut plus heureux auprès de sa mère Thorhilda,

(1) Rafn, Id., p. 18-19. — Eadem navi vehebatur vir Hebridensis christianus qui carmen intercalatum de Hafgerdiaga composuit in quo sunt hi versus intercalares : Monachorum tentatorem, noxæ expertum. — Oro, ut meam profectionem secundet. — Dominus, terrestris lacunaris aulam — Tenens, sua me tueatur dextra ». — *Groenlands historiske Mindesmoœrker*, I, 180.

(2) *Groenlands historiske Mindesmœrker*, I, 408. — II, 224-6. Rafn, *Antiquitates Americanæ*, 137, 168, 169.

et de ses deux frères Thorvald et Thorstein, qui tous les trois reçurent le baptême. Thorhilda fit alors construire à quelque distance de Brattahilda une église où elle allait avec les autres néophytes faire ses dévotions. Elle poussa même si loin son zèle de néophyte qu'elle ne voulut plus avoir de relations avec son mari resté païen (1).

Leif fut-il obligé de modérer son zèle à cause de l'opposition de son père, ou bien céda-t-il à cet impérieux besoin qui entraîne toujours les nouveaux convertis à propager au loin la bonne nouvelle, toujours est-il qu'il songea bientôt à quitter le Groenland et à retrouver le pays entre aperçu par Biarn Heriulfson. Il acheta le navire de ce dernier, enrôla trente-cinq hommes et pria son père de commander l'expédition. Erik Rauda ne se décida qu'avec peine. Il avait pourtant accepté. Conformément à la croyance odinique qui veut qu'on ne jouisse dans le Valhalla que des richesses mises en terre, il avait même caché son or et son argent, et se rendait à cheval au lieu de l'embarquement, lorsqu'il tomba. Considérant cette chute comme un augure défavorable, il ordonna à sa femme de déterrer ses richesses et laissa Leif partir tout seul (2).

Parmi les trente-cinq compagnons de l'audacieux capitaine qui s'aventurait ainsi sans autre direction que les étoiles et les souvenirs déjà lointains de Biarn, se trouvait un Allemand, ou du moins un homme du Sud, Sudrmadr, comme disent les Sagas, dont la présence à bord attestait la fréquence des rapports qui existaient entre la Germanie et la Scandinavie (3). Peut-être aussi n'était-ce qu'un de ces aventuriers mercenaires du moyen âge qui préféraient à leur patrie les entraînements de la bataille et les émotions de la vie maritime.

(1) Rafn, 46, 119. Pour tous les détails de l'introduction du christianisme au Groenland, consulter Beauvois : *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde.* « Thjodhilda, ex qua fidem acceptaverat, nullum cum Eiriko convictum habere voluit, quæ res illius animo valde adversabatur ».

(2) *Particula de Groenlandis* (Rafn. p. 27).

(3) Id., p. 28.

Les compagnons de Leif trouvèrent d'abord le pays que Biarn avait signalé. Entre la côte et les glaciers qui s'élevaient plus loin dans l'intérieur, le sol était comme jonché de galets. Il n'y avait pas de gazon et la terre était dépourvue d'agréments. « Au moins ne ferons-nous point comme Biarn qui a négligé de visiter cette terre dit alors Leïf. Je veux lui donner un nom. Je l'appelle Helluland ou pays rocailleux » (1).

Trois journées de navigation conduisirent ensuite les Northmans à un autre pays, plat, couvert de bois. La côte ne présentait aucun escarpement, mais son approche était rendue difficile par des bancs de sable. Leif l'appella Markland ou terre des Forêts (2).

Une course de deux jours porta ensuite les Northmans vers une île séparée du continent par un détroit fort dangereux à cause des bas fonds qui le parsemaient. L'eau était si basse qu'au moment de la marée descendante le vaisseau resta à sec. Derrière un promontoire et sur le continent s'ouvrait l'estuaire d'un fleuve sortant d'un lac. Leur désir de prendre terre était si grand qu'ils n'eurent pas la patience d'attendre le reflux et se rendirent tout de suite au rivage. A peine débarqués, ils prirent possession du sol suivant l'usage scandinave (3), les uns en allumant à l'embouchure du fleuve un grand feu, dont les rayons, aussi loin qu'ils se répandaient, leur en soumettaient les rives, les autres en faisant le tour de leur nouveau domaine, une hache à la main, dans la direction de l'ouest à l'est, et marquant leur passage par des signes sur les arbres et les rochers. Puis ils construisirent des baraques en bois, et se disposèrent à prendre leurs quartiers d'hiver. La rivière et le lac nourrissaient des saumons (4), le bois était abondant, le climat supportable,

(1) *Particula de Groenlandis*, p. 27-28.

(2) Id., p. 29. « Hæc terra erat plana et sylva obsita ; multis in locis, qua permeabant, candidæ arenæ, molli littorum adsensu. Tum Leivius : hæc terra ex rebus, quibus maxime abundat, nomen trahet et Marklandia appellabitur.

(3) Geffroy, *L'Islande avant le Christianisme*, p. 16.

(4) *Particula de Groenlandis*, p. 32.

l'inégalité des jours et des nuits moins grande qu'en Islande et au Groenland, puisque, dans les jours les plus courts, le soleil se levait à sept heures et demie et se couchait à quatre et demie. Les Northmans résolurent de se partager en deux bandes. Les uns resteraient à la garde du camp qu'on nomma Leifsbudir, les autres partirent à la découverte. Un certain soir que l'Allemand Tyrker s'était attardé, Leif, inquiet sur son sort, partit à sa recherche avec douze compagnons. On le trouva comme il essayait de revenir, appesanti par les fumées du raisin qu'il avait trouvé et dont il avait absorbé une trop grande quantité. Ce fut à cause de Tyrker que Leif, avant de revenir au Groenland, donna au pays qu'il avait découvert le nom de Vinland ou terre du vin.

Le voyage de retour fut heureux. Dans les premiers jours de l'an 1001, ayant chargé son navire de bois, de peaux et de raisins, Leif mit à la voile pour le Groenland. Il était en vue des montagnes de cette région, quand il fut assez heureux pour apercevoir et pour sauver quinze naufragés norvégiens, qui lui faisaient des signaux de détresse. Cette découverte et ce sauvetage lui valurent le surnom de Fortuné (1).

Nous voici en présence de faits bien constatés, et qui n'ont pas été inventés pour les besoins de la cause, puisque les documents qui les contiennent ont tous été composés avant l'arrivée de Colomb aux Antilles. Helluland, Markland, Vinland, ce sont là des pays réellement découverts et en partie décrits par les Northmans : Où donc les retrouver ?

Helluland pourrait bien correspondre à Terre-Neuve. Cent cinquante milles en effet séparent cette île du Groenland, et il ne fallut à Biarn que quatre jours pour franchir cette distance. En évaluant à trente ou trente-cinq milles par jour la distance parcourue par les Northmans, on obtient pour les quatre jours précisément la distance de cent cinquante milles. De plus

(1) RAFN, *Antiquitates Americanæ*, p. 191-192.

Terre-Neuve est d'un abord dangereux, comme l'était le Helluland. Elle est découpée par des baies nombreuses, les montagnes de l'intérieur gardent la neige pendant six mois et la végétation est fort chétive. C'est bien là la description de la *Terra Petrosa* des Sagas islandaises.

Markland paraît être la presqu'île de la Nouvelle-Écosse. Elle mérite encore l'épithète que lui donnait Torfaeus, *passim silvis virens*, et les bois de construction sont, aujourd'hui comme autrefois, une de ses principales richesses. De plus, la côte est basse, dangereuse, d'un accès difficile à cause des nombreux bancs de sable qui la défendent.

Quant au Vinland, ce ne peut être qu'une partie des États-Unis actuels. Le jour le plus court de l'année au Vinland est, d'après les Sagas, de neuf heures. Or, c'est dans les états de Rhode-Island, New-York et New-Jersey que le soleil ne reste à l'horizon que neuf heures dans le jour le plus court de l'année. De plus la côte de ces états, basse, sans rochers, formée par les petites collines boisées, dont parlent les Sagas, s'accorde parfaitement avec la côte américaine depuis le cap Sable jusqu'au cap Cod. Rafn (1) pensait que l'île, qui formait à l'est du continent un étroit passage assez dangereux, est l'île Nantucket, en face du Massachussets. Les bas-fonds existent toujours et le mais passage est redouté par les marins qui préfèrent doubler l'île, le détroit est large de 48 kilomètres, et de plus Nantucket n'est pas isolée. A côté se trouve l'île de Marthas Vineyard. La situation de Long-Island, beaucoup plus rappochée de la côte, conviendrait mieux à l'emplacement de l'île. En ce cas Leifsbudir n'aurait pas été bâti, comme le pensait Rafn, non loin de Providence, à l'embouchure du Pocasset-River qui sort du mount Hamp-Bay, mais par une singulère coïncidence, à la place même de la moderne capitale des Etats-Unis, New-York (2). Sans doute

(1) Rafn, *Mémoire sur la Découverte*, etc.

(2) Un savant américain, le professeur Eben Norton Horsford de Cambridge, croit avoir retrouvé l'emplacement authentique des premiers établissements

les fleuves de la côte en face de Nantucket, le Merrimac, le Connecticut, sont poissonneux et prennent leur source dans des lacs, mais l'Hudson qui se jette dans la mer en face Long-Island, est également poissonneux, et, de plus, il prend sa source tout près du lac Champlain. Il n'est donc pas impossible que, sur les rives de ce fleuve prédestiné, ait été élevé le premier établissement scandinave. D'ailleurs la vigne qui donna son nom au Vinland, pousse encore spontanément dans tout le Massachussets et une partie du New-York (1). Les voyageurs contemporains parlent avec admiration des raisins sauvages de cette contrée et des énormes vignes naturelles qui poussent sur les bords de l'Ohio (2). L'île de Marthas Vineyard doit même son nom à l'abondance de ses vignes. L'assimilation est donc aussi complète que possible, et c'est bien le continent américain et la côte des États-Unis qu'avait découverts Leif. Aussi bien ce voyage ne devait pas être le seul, et de nouvelles expéditions allaient confirmer et étendre les précédentes.

Leif ne renonça pas, comme Biarn, aux bénéfices de son voyage. Il parla beaucoup des pays nouveaux qu'il avait visités

Northmans, et il le fixe non loin de Boston sur les bords du Charles River. Leif aurait, d'après lui, débarqué sur la rive gauche de ce fleuve. Il prétend même que la principale colonie scandinave, la fameuse Norombega, dont il sera parlé plus loin, se trouvait à Watertown, au confluent du Charles River et du Stong-Brook. De fait on a retrouvé sur ce point de très anciennes constructions et des traces de vieilles habitations. M. Horsford a mis au service de sa thèse une ingéniosité de vues et une originalité d'expressions fort remarquable : mais, en pareille matière, il faut se garder de toute affirmation tranchante : aussi n'acceptons-nous cette hypothèse qu'à titre d'hypothèse. Ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier à fond cette intéressante question n'ont qu'à recourir aux travaux de l'érudit américain. Voici le titre des principaux : *John Cabots Landfal in* 1497 *and the site of Norumbega*. Cambridge, 1886. — *The problem ob the Northmen*. Cambridge, 1889. — *The Discovery of the ancient city of Norumbega*, Boston, 1890. — *Watertown, The site of the ancient city of Norumbega*, Boston, 1890.

(1) Lettre de Fugl de Saint Thomas insérée dans les Mémoires de la *Société des Antiquaires du Nord* (1840-1843), p. 8.

(2) Rapport adressé à la *Société des Antiquaires du Nord* par A. Grenne, John Bartlett et Webb (1840-1844), confirmant tous ces détails.

et n'eut pas de peine à décider un de ses frères, Thorwald, à tenter une expédition analogue. Il est étrange qu'il ne l'ait pas accompagné, mais ces hommes du Nord, hardis et infatigables à l'œuvre, se reposaient indéfiniment quand ils avaient, par leurs prouesses, illustré leur nom ou acquis assez de richesses. Ils ne comprenaient pas ce sentiment tout moderne que le glorieux infant de Portugal, Henri de Viseu, devait plus tard choisir comme devise : désir de mieux faire.

Leif resta donc à Brattahilda dans la maison de son père Erik Rauda, et se contenta de donner à son frère des conseils et un vaisseau, le même qui avait déjà servi à Biarn, et qui venait de le conduire au Vinland ; ce qui nous prouve en passant combien l'art des constructions maritimes était développé chez les Northmans, puisque ce vaisseau résistait depuis si longtemps aux affreuses tempêtes des mers boréales.

Thorwald partit en 1002. Il arriva à Leifsbudir et y passa l'hiver. Au printemps de 1003, il envoya une partie de ses hommes vers le sud, que n'avaient encore reconnu ni son frère ni Biarn. Les Northmans parcoururent une belle contrée, admirablement boisée. Ils n'osèrent pourtant s'enfoncer dans l'intérieur et ne perdirent jamais la côte de vue. Cette côte était hérissée de rochers. Des îles nombreuses, mais toutes petites, s'en détachaient. Nulle part on ne rencontra de traces humaines, sauf une petite grange, dans une île située à l'ouest. L'exploration dura tout l'été et une partie de l'automne. Les Northmans passèrent l'hiver dans leurs baraquements de Leifsbudir et reprirent leurs courses au printemps de 1004, mais cette fois dans la direction du nord. Désirant profiter des beaux jours qui commençaient, Thorwald, avec une habileté toute pratique, qui dénotait en lui une profonde connaissance des mers septentrionales, passa à l'est, puis au nord, jusqu'à un cap fort remarquable, auquel il donna le nom de Kialarness. c'est-à-dire cap de la Quille. De là, il longea la côte dans la direction de l'est, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à un autre promontoire. Jusqu'alors

on n'avait pas rencontré d'indigènes : c'est là que, pour la première fois, les Northmans rencontrèrent trois petits canots en cuir cousu, menés chacun par trois hommes petits, laids et couverts de fourrure. Thorwald monta à bord, mais ses compagnons, au lieu de les accueillir avec bienveillance, les tuèrent tous, à l'exception d'un seul qui parvint à s'échapper. Les Sagas (1) ne donnent aucune raison de ce crime odieux, qui allait recevoir sa punition immédiate.

Forts de la supériorité de leurs armes et confiants en leur bonheur habituel, les Northmans s'étaient endormis, quand ils furent réveillés par des cris perçants. C'étaient plusieurs centaines d'indigènes qui entouraient le navire et le criblaient de flèches. Ils n'eurent pas de peine à les mettre en fuite, mais leur chef avait été mortellement blessé. Sentant sa fin prochaine, Thorwald se fit débarquer sur le promontoire et demanda à être enterré en chrétien. « Vous dresserez, dit-il, deux croix sur mon tombeau, l'une à la tête, l'autre aux pieds, et vous appellerez toujours cet endroit Krossaness, promontoire des croix ». Ses compagnons exécutèrent ses dernières volontés et retournèrent hiverner à Leifsbudir. L'année suivante, en 1005, après avoir chargé leur navire des produits du Vinland, ils reprirent le chemin du Groenland.

A la fin du XVIII[e] siècle, près de Hull et du cap Alderton, on découvrit un tombeau qui contenait un squelette et une épée à poignée de fer. Ce squelette était celui d'un Scandinave et cette épée n'était pas de fabrication européenne postérieure au XV[e] siècle (2). On en conclut, peut être témérairement, que ce tombeau était celui de Thorwald. En 1840, dans des fouilles entreprises au Fall River, dans le Massachussets, on découvrit un autre squelette (3). Sa poitrine était couverte d'un plastron

(1) Rafn, ouv. cité, p. 46-48, 464. — *Groenlands historiske Mindesmærker*, I, 226-231, III, 900.

(2) Smith, Société des Antiquaires du Nord (1840-3).

(3) Id., 1845-49, p. 101.

de bronze autour duquel s'enroulait une ceinture faite avec des tuyaux de bronze, analogues aux ceintures antiques déterrées en Danemark et en Islande. Ces tuyaux étaient attachés l'un à l'autre par des courroies de cuir. Le bronze de la ceinture fut envoyé à l'illustre Berzelius, qui en fit l'analyse et reconnut que la composition chimique était analogue à celle des armures du xe et xie siècles, conservées dans les musées du nord, et notamment au bronze d'une armure découverte à Novling en Iatland, et analysée par Forchhammer. Dès lors, on admit le fait comme prouvé. La poésie s'empara même de cette hypothèse scientifique, et le grand poète américain Longfellow composa une ballade en l'honneur de ce héros, qui aurait pu être Thorwald (1).

Que l'on ait retrouvé ou non le cadavre du second fils d'Erik, l'expédition qu'il dirigea n'en est pas moins fort authentique. Dès lors, les Northmans connaissent la route du Vinland, et Leifsbudir devient pour eux un point de relâche fort important. Les rivages découverts dans la direction du sud sont ceux du New-York, du New-Jersey, de la Delaware, du Maryland, peut être même de la Virginie et de la Caroline. Les forêts, bien qu'exploitées à outrance, s'étendent, encore aujourd'hui, jusqu'à la mer ; la côte est basse, bordée d'un grand nombre de petites îles qui semblent en avoir été détachées par quelque convulsion géologique. Dans la direction du nord, les deux promontoires reconnus par Thorwald paraissent être, celui de Kialarness le cap Cod, le Nanset des Indiens, à l'extrémité orientale du Massachussets, remarquable en effet par sa forme allongée et la courbe gracieuse qu'il décrit ; celui de Krossaness le cap Sable à l'extrémité méridionale de la nouvelle Ecosse, ou peut être encore le cap Garnet. De la sorte s'expliquerait la route suivie par les Northmans en tournant la pointe Kialarness

(1) LONGFELLOW, *The Skeleton in Armern* (Edition Tauchnitz, vol. I, p. 75).

jusqu'à ce qu'ils arrivassent au fond de la baie où se trouvaient les indigènes. Cette baie doit être la baie de Fundy. Quant aux indigènes, ceux que les Sagas nomment les Skroellings, ce sont les ancêtres directs des Esquimaux. Il est en effet prouvé que les Esquimaux descendaient jadis beaucoup plus vers le sud et s'étendaient sur des espaces bien plus vastes qu'aujourd'hui. Ils étaient déjà grands chasseurs, mais peu hospitaliers. Leurs canots de cuir cousu montés par trois hommes ressemblaient aux canots dont se servent encore leurs descendants, et dès le premier jour, au contact des Européens, ils engagèrent avec eux cette lutte tragique, qui les refoula peu à peu vers le pôle, et ne se terminera que par l'anéantissement de ce peuple, qui n'est déjà plus qu'une peuplade.

Ce qui achève de démontrer la sincérité du récit des Sagas, c'est la torpeur qui s'empare des Northmans, au moment où ils ne devraient songer qu'à se défendre contre les Skroellings. Dans ces contrées, en effet, l'impression produite par les premiers froids, surtout par des hommes qui ne les ont jamais bravés, est toujours la même. Les membres s'engourdissent et les yeux se ferment. Les marins qui naviguent pour la première fois dans ces mers subissent tous l'influence de ce curieux phénomène, dès qu'ils entrent dans les régions du froid.

Les Northmans avaient donc découvert une partie du littoral des Etats-Unis et du Dominion Canadien : il ne leur restait plus qu'à profiter de ces découvertes en y fondant des colonies, ou du moins des établissements plus sérieux que Leifsbudir : Ce fut l'œuvre de nouveaux navigateurs.

La famille d'Erik Rauda semble s'être assuré le monopole des expéditions au Vinland. Après ses deux frères Leif et Thorwald, le troisième fils d'Erik, Thorstein, se disposa à partir à son tour. Il voulait surtout aller prendre le cadavre de Thorwald afin de le déposer en terre sainte. Depuis que le christianisme s'était répandu au Groenland, les Northmans se conformaient exactement aux rites funéraires de leur nouvelle

religion (1). Ils ne se contentaient plus d'enterrer les cadavres au lieu du décès en plantant un pieu au-dessus de la poitrine ; ils voulaient la bénédiction du prêtre et l'office des morts. Un Groenlandais, Lika-Lodhin, ou Lodhin des cadavres (2), se fit même une réputation en allant chercher jusque dans les régions glaciales les cadavres des nombreux naufragés qui périssaient dans ces tristes contrées pour les transporter dans quelque cimetière consacré. Thorstein, poussé par sa famille, résolut donc de rendre les derniers devoirs à son frère. Il partit avec vingt cinq hommes et sa femme Gudrida, au commencement de l'année 1006.

L'expédition ne réussit pas. Moins heureux que leurs devanciers, les Northmans errèrent à l'aventure sur la mer pendant tout l'été. Un hiver précoce les força à relâcher au Groenland, à Lysufiord, sur la côte occidentale ou Westerbygd, sans qu'ils eussent seulement entrevu le Vinland. Tous les malheurs devaient fondre sur eux. A peine avaient-ils pris leurs quartiers d'hiver qu'une terrible maladie, peut-être le scorbut, les attaqua. Thorstein, atteint par l'épidémie, ne tarda pas à succomber, mais non sans avoir prédit à sa femme Gudrida de brillantes destinées, qui devaient un jour se réaliser (3).

La quatrième expédition des Northmans avait donc échoué, mais Gudrida, qui survécut, revint au Groenland. Sa naissance, ses richesses, les dangers qu'elle avait courus, peut-être même la prédiction de son mari, avaient attiré sur elle l'attention. Elle passait en outre pour être douée du talent poétique. Les Sagas ont conservé le souvenir d'une scène de sorcellerie

(1) *Groenlands historiske Mindesmoerker*, I, 238-8, 392-400. — Rafn, *Antiq. Amer.* 47, 55, 123, 130.

(2) *Groenlands hist. Mind.* II, 239, 656, 658, 662, 666, 777, 253, 847.

(3) De Gudrida en effet et de son fils Snorro, le premier Européen connu qui soit né en Amérique (1008), descendirent des évêques, des jurisconsultes, des ambassadeurs, des savants (Finn Magnusen, Thorlocius, Grim Thorkelin) et l'illustre sculpteur Thorwaldsen. (Voir Rafn, *Antiquitates Americanæ*, tableaux généalogiques, 8 et 9).

où, malgré sa récente conversion, elle consentit à jouer un rôle. Il s'agissait d'aider dans ses incantations une femme nommée Thorbjarge, qui disait la bonne aventure, et de chanter le poème intitulé l'*Evocation des Esprits Gardiens*, *Vardlokur*, « le chant est de telle sorte, dit d'abord Gudrida, que je ne puis être d'aucun secours ici, parce que je suis chrétienne (1) ». « Pourtant, répondit la sibylle, tu pourrais bien rendre ce service à l'assemblée et tu n'en vaudrais pas moins après qu'avant ». Le maître de la maison insista tellement auprès de Gudrida qu'elle finit par consentir. Les femmes se placèrent donc en cercle autour d'une estrade, « et Gudrida chanta si bien que les auditeurs dirent n'avoir jamais entendu plus belle voix (2) ». La devineresse la remercia et ajouta : « Ce poème a été si agréablement chanté qu'il a plu aux esprits et en a attiré un grand nombre qui voulaient se séparer de nous », et, pour récompenser Gudrida de son concours, elle lui annonça un prochain et brillant mariage. En effet, un Norvégien de grande famille, puisqu'il comptait des rois parmi ses ancêtres, Thorfinn (3) Karlsefne, qui était venu passer les fêtes de Noël à Brattahilda près de Leif, vit Gudrida, en devint amoureux et obtint sa main. Dès lors Gudrida ne cessa d'encourager son second mari à tenter un voyage au Vinland. Thorfinn y consentit, mais il

(1) RAFN, *Antiquitates Americanæ*, p. 104-113 : « Hœc ratio talis est, cui nullam operam tribuere statuerim, nam femina christiana sum ». — Thorbjarga ait : « Ita evenire possit, ut adjumento aliis sis hac in re, neque tamen pejus audias quam antea ».

(2) ID., p. 110. « Tum Gudrida carmen tam suaviter et perite cecinit, ut nemo adstantium sibi visus sit carmen audivisse suaviore voce cantatum. Fatidica, actis ei pro carmine gratiis, multos dixit genios suavitate carminis tam egregie cantati allectos eo jam advenisse ».

(3) Sur Thorfinn Karlsefne on peut consulter à la bibliothèque de l'Université de Copenhague, dans la collection Arna-Magnéenne, le manuscrit 544. Il est de la fin du XIIIe ou du commencement du XIVe siècle. Il n'a pas d'autre titre que celui que lui a donné Arn-Magnæus : *Historia Thorfinii Karsefnii*. Consulter également à la bibliothèque royale Danoise les manuscrits 13c (copie du précédent), 768$_{D}$ (fait par l'Islandais Biarn Jonas de Skardsa qui vécut de 1574 à 1655), 115$_{B}$, 769$_{F}$, 281$_{G}$, 779$_{H}$ (tous postérieurs).

voulut en assurer le succès et, cette fois, trois navires partirent ensemble. Thorfinn et sa femme, avec Snorre Thorbrandson, commandaient le premier ; Biarn Grimolson et Thorhall Gamlason étaient les chefs du second ; sur le troisième étaient Thorhall et Thorward, ce dernier mari de Freydisa, fille naturelle d'Erik Rauda, qui l'avait suivi à bord. Un des enfants d'Erik, cette fois encore, faisait donc partie de l'expédition.

Au printemps de 1007 partirent les cent soixante personnes que contenaient les trois vaisseaux. Cette fois les Northmans cherchaient à fonder une nouvelle colonie, et leurs chefs étaient bien résolus à se tailler en Vinland une principauté indépendante. Ils furent d'abord portés au nord par les courants et s'engagèrent dans le détroit qui plus tard portera le nom du navigateur Davis, puis, poussés par un violent vent du nord, ils mirent le cap au sud, et arrivèrent assez vite au Helluland, qui était alors rempli de renards. De là ils passèrent au Markland, dont ils admirèrent les forêts, et longèrent les côtes qui s'étendent au sud. La tombe de Thorwald ne fut pas retrouvée, bien que plusieurs de ses compagnons dussent monter les navires de Karlsefne (1). Les Northmans prirent terre au cap Kialarness, où ils recueillirent une quille de vaisseau, et, à partir de ce point, virent de vastes déserts, des dunes, de longues et étroites plages, qu'ils nommèrent Furdustrandir ou Rivages merveilleux. Deux coureurs Ecossais qu'ils avaient à bord, Hake et Hekia, descendirent à terre et revinrent bientôt avec des raisins et des épis de blé sauvage. Les Northmans arrivèrent enfin dans une baie circulaire, très profonde, où se trouvait une île couverte d'eiders. Ils appelèrent la baie Straumfiord ou baie des Courants, l'île Staumey, ou île des Courants, et se décidèrent à hiverner (2).

Karlsefne et Gudrida étaient les vrais chefs de l'expédition.

(1) Rafn, p. 139.
(2) Rafn, p. 141.

Ils avaient fait les dépenses les plus considérables, et, en toutes choses, pris l'initiative. A eux donc revenait le commandement ; mais, dans le Nord, à cette époque, l'indépendance et la liberté d'allures étaient absolues. Pendant que Karlsefne essayait les travaux de défrichement et d'agriculture avec les bestiaux qu'il avait amenés, et envoyait quelques-uns des siens tantôt pêcher la baleine alors abondante sur la côte, tantôt explorer les belles forêts d'alentour, Thorhall Gamlason et huit hommes se séparèrent du reste de la troupe. Thorhall, un ami d'Erik Rauda, était resté fort attaché aux usages païens et fidèle aux pratiques étranges de l'Odinisme. Il n'aimait pas les nouveaux convertis qui formaient la majorité des colons, et, toutes les fois que survenait un accident, ne manquait pas de le présenter comme une punition des anciens Dieux Scandinaves. Un jour, ayant dépécé et fait cuire une baleine d'une espèce inconnue, qui venait d'échouer à la côte, les Northmans furent tous malades. « La Barbe Rousse (le Dieu Thor) s'écria aussitôt Thorhall (1), a été plus secourable que votre Christ. Voilà ce que j'ai obtenu pour le poème que j'ai débité en l'honneur de Thor, mon protecteur, qui ne m'a jamais fait défaut », et il leur annonça qu'ils trouveraient bientôt du gibier et du poisson. Un autre jour, portant de l'eau dans son navire, il improvisa un couplet satirique (2), car il était poète à ses heures. « Les colonnes de fer de l'Assemblée me disaient que j'aurais dans ce pays les vins les plus délicats ; il me faut maintenant dire du

(1) RAFN, p. 142. « Nunc Ahenobarbus ille auxilio promtior erat quam Christus vester ; hoc præmii loco retuli pro carmine quod de Thore patrono composui ; hic me raro frustratus est ».

(2) ID., p. 144. « Conventus ferrei columina dixerunt
Me, huc advenientem, optima
Usum fuisse potione ; oportet me
Coram hominibus terram vituperare,
Nunc numen, flagitator galeæ,
Situlam manibus cogitur versare ;
Sic vero res est, ut ad fontem procumbam
Haud vinum mea labia tetigit ».

mal de ce pays. La divinité qui porte un casque me présente un seau. Je cours aussitôt à la fontaine, et mes lèvres ne sentent pas le goût du vin ». Des railleries on en arriva bientôt à des discussions plus sérieuses. Une première fois déjà Thorhall s'était enfoncé dans les forêts de l'intérieur pour ne pas prendre part à des cérémonies qui le blessaient. Il finit par annoncer sa détermination de rentrer au Groenland, et, avec huit de ses compagnons, prit en effet la mer avec le plus petit des trois navires. Voici la strophe railleuse qu'il chantait en quittant le Vinland (1) : « Retournons au pays de nos ancêtres. Faisons voile et que notre navire glisse rapidement le long de ces rivages sablonneux. Que ceux dont les glaives bravent la tempête, que ceux qui rejettent les anciennes mœurs et louent cette terre, restent dans le Furdustrandir à faire bouillir la baleine ». Arrivé à la hauteur du Markland, Thorhall fut assailli par une violente tempête, poussé en pleine mer et jusque sur les côtes d'Irlande, où on le retint prisonnier. Quelques marchands rapportèrent plus tard qu'il était mort en esclavage (2).

Pendant ce temps Karlsefne et les autres chefs, avec cent trente et un hommes, partaient à la recherche de Leifsbudir. Ils rencontrèrent un grand fleuve sortant d'un lac, avec des îles à son embouchure. Dans la vallée de ce fleuve, qu'ils remontèrent, le froment et les raisins poussaient d'eux-mêmes dans les champs. Karlsefne trouva la place bonne et fit immédiatement construire des baraques en bois, auxquelles il donna son nom, Thorfinnsbudir (3).

(1) RAFN, p. 145. « Eo redeamus, ubi conterranei
Sunt nostri ! faciamus alitem,
Expansi arenosi peritum,
Lata navis explorare curricula :
Dum procellam incitantes gladii,
Moræ impatientes, qui terram
Collaudant, Furdustrandas
Inhabitant et coquunt balænas ».

(2) ID., p. 147.

(3) Il y a deux versions de cet épisode, le premier est donné par *la Parti-*

Karlsefne était dans la contrée depuis une quinzaine de jours lorsque parurent les Skroellings. Les Northmans aperçurent tout à coup un grand nombre de barques de cuir dont les rames brandies par le soleil produisaient le même bruit que le vent lorsqu'il souffle dans une botte de paille (1). Les hommes qui les conduisaient avaient le teint foncé, de grands yeux et la face large. Ils débarquèrent un instant, mais, après avoir bien examiné les Northmans, montèrent de nouveau sur leurs barques et s'éloignèrent en ramant vers le sud. Ils reparurent au printemps suivant (1008). La baie était toute noire de canots, comme si l'on y eût semé du charbon (2). Cette fois Skroellings et Northmans entrèrent en relations. Les naturels montraient une grande prédilection pour des étoffes rouges qu'ils roulaient autour de leur tête. Ils cédaient, pour s'en procurer, de précieuses fourrures. Lorsque les Northmans commencèrent à couper ces étoffes, dont ils n'avaient plus à leur disposition qu'une petite quantité, en lanières larges d'un doigt, les Skroellings continuèrent à les acheter au même prix que la pièce elle-même. Ils auraient aussi voulu des piques et des épées, mais Karlsefne défendit de leur en vendre. S'étant avisé de leur offrir du lait, les Skroellings se jetèrent avec avidité sur ce breuvage, qu'ils ne connaissaient pas, et ne songèrent plus qu'à céder leurs fourrures pour se procurer cette boisson délicieuse. A ce moment un taureau sortit du bois et se mit à beugler très fort (3). Les Skroellings épouvantés et se

cula de Groenlandis (Rafn, p. 58-64) et le second par l'*Historia Karlsefini* (Rafn, p. 151-156) : ils ne diffèrent que par quelques détails chronologiques. Nous avons suivi de préférence l'*Historia Karlsefini*.

(1) Rafn traduit sonum edentes instar culmi vento stridentis. Beauvois pense qu'il faut traduire : produisant le même bruit que des fléaux. Cf. Beauvois, *Les Skrælings*, p. 12.

(2) Rafn, p. 150. Tanta multitudine, ut si carbonibus ostium œstuarii conspersum esset.

(3) Rafn, p. 151. Accidit ut taurus, qui Karlsefini fuit, e sylva excurrens altum mugiret.

FAC-SIMILE DU CODEX FLATEYENSIS

croyant trahis s'enfuirent sur leurs canots et se dirigèrent dans la direction du sud.

Trois semaines plus tard leurs barques reparaissaient. En vain Karlsefne avait-il pris d'habiles dispositions en dispersant ses compagnons dans les bois, et en se retranchant lui-même entre un fleuve et une forêt. Les frondes des Skroellings effrayèrent les Northmans qui battirent en retraite jusque sur un plateau rocheux, où ils opposèrent une vive résistance. Ce fut alors que Freydisa se montra la digne fille d'Erik Rauda, la descendante des héroïnes chantées par les Sagas. Bien qu'en état de grossesse avancée, elle saisit une épée, et, le sein nu, les cheveux épars, se défendit si bravement qu'elle écarta les Skroellings qui l'attaquaient, et parvint à rejoindre le camp. D'après une autre version (1), Freydisa, n'ignorant pas que les Skroellings ne savaient pas se servir des armes en métal, se serait elle-même frappée de manière à montrer aux ennemis combien l'épée était tranchante, et, en effet, les Skroellings épouvantés prirent la fuite. Du côté des Skroellings on remarqua un homme grand et de belle prestance qui, ayant saisi une arme que venait de jeter à terre un de ses compagnons, la considéra un instant, puis la jeta dans le lac, aussi loin qu'il put. (2) Malgré la bravoure chevaleresque de ce chef, les Skroellings furent vaincus, et durent battre en retraite, laissant nombre d'entre eux sur le champ de bataille. Cette expédition, si bien commencée, devait mal finir. Un grand nombre de Northmans avaient déjà succombé sous les flèches ou les pierres des Skroellings. Les survivants commençaient à se lasser de de leur séjour dans un pays si lointain. De plus la présence de quelques femmes semait parmi eux des divisions et des haines. Les célibataires réclamaient en effet la promiscuité de ces

(1) Rafn, p. 154. « Illa extractum e vestibus mammam nudo gladio illidit, qua re perterriti Skrællingi in naves refugerunt ».

(2) *Particula de Grœnlandis* (Rafn, p. 63).

femmes, que les maris refusaient (1). Karlsefne, pour éviter la guerre civile, qui devenait menaçante, se décida à donner le signal du retour au Groenland.

Il ne restait plus aux Northmans que deux vaisseaux. Biarn Grimolson prit le commandement de l'un d'eux et Karlsefne de l'autre. Biarn fut écarté de sa route jusqu'à la mer d'Irlande. Son vaisseau attaqué par les tarets faisait eau de toutes parts et allait sombrer. L'équipage n'avait à sa disposition qu'une barque qui ne pouvait contenir que la moitié d'entre eux. Ils décidèrent qu'on tirerait au sort pour savoir qui descendrait dans la barque. Biarn fut au nombre de ceux que le sort favorisa. Il était sur le point de donner le signal du départ, quand un jeune Islandais, condamné à rester, lui reprocha de l'abandonner (2). Emu de pitié, le vaillant capitaine prit sa place, et sauva ainsi le jeune homme, car la barque finit par gagner Dublin, d'où les Northmans revinrent en Islande.

Thorfinn Karlsefne fut plus heureux, car il réussit à conduire son navire au Groenland, mais il signala son voyage de retour par une inutile cruauté. En naviguant au nord, le long de la côte, il rencontra cinq Skroellings vêtus de fourrures et qui dormaient sur le rivage ; ils furent égorgés (3). Deux enfants étaient avec eux. Les Northmans les prirent, leur donnèrent le

(1) Rafn, p. 161. Dissidio de uxoribus orto, quum qui uxoribus carerent, eas ab uxoratis postularent, qua ex re maximæ turbæ exstiterunt.

(2) Rafn, p. 164. On nous saura gré d'avoir reproduit ici le naïf récit de la Saga « Qui quum in scapham descendissent, unus vir Islandus, qui in navi erat, quique Biarnium ab Islandia fuerat comitatus, inquit : « An tu, Biarni, hic a me discedere vis ? » Biarnius : « Ita nunc fieri necesse est ». Ille : « Aliud pollicebaris patri meo, quando tecum ab Islandia proficiscebar, quam ut ita a me discederes, quippe qui pollicitus sis nos utrosque eadem fortuna usuros ». Biarnius respondit : « Neque sic erit ; tu in scapham descende, ego vero conscendam navem ; video enim te adeo vitæ cupidum esse ». Cf. p. 184-185.

(3) La saga de Thorfinn allègue pour excuse que les Northmans s'imaginèrent que ces Skrœllings avaient été bannis de leur pays. Rafn, p. 156. Hos a terra exterminatos esse Karlsefniani intelligebant.

baptême et les emmenèrent avec eux. Ils nommaient leur père Uvœge, et leur mère Vetthilde. Ils racontèrent que deux rois gouvernaient les Skroellings, l'un appelé Avalldania et l'autre Valldidida. Il n'y avait pas de maisons dans leur pays, et on couchait dans des cavernes et dans des trous. Ce fut encore dans le voyage de retour que les Northmans eurent à supporter diverses attaques de la part des Skroellings (1). Ces indigènes étaient plus belliqueux et d'un aspect plus effrayant que ceux avec lesquels les Northmans avaient jusqu'alors été en contact. Aussi, dans leur effroi, prétendaient-ils qu'ils n'avaient qu'une jambe, et s'abîmaient sous terre, quand on les attaquait. Un matelot du bord composa même à ce sujet une chanson dont voici le refrain (2) : « Nos hommes, c'est la vérité pure, ont poursuivi sur le rivage un être qui n'avait qu'une jambe : mais cet être étrange, d'une course rapide, s'est enfui sur le flot. Entends-tu bien, Karlsefne ? » Ces étranges ennemis tuèrent même un Northman nommé Thorwald, qu'on a confondu très à tort avec le fils d'Erik tué en 1005 sous le cap Krossaness.

Karlsefne, malgré les Skroellings et malgré les difficultés de la traversée réussit pourtant à rentrer au Groenland. Il ne fit qu'y toucher barre, et se rendit presque aussitôt en Norvège avec les marchandises qu'il rapportait du Vinland, et les vendit dans de bonnes conditions. Un marchand de Brême lui offrit une demi livre d'or pour un morceau de bois qui lui servait dans son temple de famille (3). C'était du mausur vinlandais, proba-

(1) Rafn, p. 158.

(2) Voici la chanson du poète anonyme : (Rafn, p. 160) :

Insecuti sunt viri
(Sane verum fuit hoc)
Unum unipedem
Deorsum in littus ;
Sed mirificus homo
Cursu contendit
Raptim per æquora ;
Audi, Karlsefni.

(3) Id., p. 74.

blement de l'érable bouclé. D'après la tradition jamais navire plus richement chargé n'était revenu du Groenland. Aussi les grands seigneurs norvégiens firent-ils un si bon accueil à Karlsefne, qu'il rentra en Islande fort riche, chargé d'honneurs, et s'y fixa pour ne plus en sortir jusqu'à sa mort. Sa femme Gudrida lui avait donné au Vinland un fils Snorro, le premier Européen né d'une façon certaine en Amérique, qui devint la souche d'une nombreuse postérité. En 1833 le dernier de ses descendants directs, Magnus Stephensen, vivait encore en Islande. Quant à Gudrida, prise de la passion des voyages, elle se rendit à Rome, où elle fut très bien reçue. « Rome était très attentive aux découvertes géographiques et collectionnait avec soin les cartes et les récits qui lui parvenaient (1). Toute découverte semblait un agrandissement du domaine papal, un champ nouveau pour la prédication évangélique. De ce qu'ils n'ont laissé dans l'histoire écrite aucune trace appréciable, les récits de Gudrida n'en exercèrent pas moins une certaine influence sur les découvertes postérieures. Il ne faudrait point s'étonner quand ils auraient provoqué ou confirmé les suppositions des cosmographes italiens relatives à la proximité des côtes orientales de l'Asie ' ».

Le voyage de Thorfinn Karlsefne et de ses compagnons ne fut signalé par aucune nouvelle découverte. Les terres visitées avaient été déjà reconnues par Leif et par Thorwald, mais les côtes que ceux-ci n'avaient fait qu'entrevoir, Karlsefne les avait mieux explorées et décrites avec plus de précision. Ainsi les Furdustrandir ou rivages merveilleux nous les retrouvons en Nouvelle-Ecosse. « Ces dunes, écrit un voyageur moderne (2), attirent fortement les regards par leur caractère particulier. Quand nous approchâmes de l'extrémité du cap, le sable et la stérilité du sol augmentaient, et, en plusieurs endroits, il ne manquait au voyageur que de rencontrer sur sa route une horde

(1) Gravier, *Découverte de l'Amérique par les Normands*, p. 106.
(2) Hitchoch, *Ressort of the geology of Massachussets*.

de Bédouins pour lui faire croire qu'il était dans les profondeurs d'un désert d'Arabie ou de Libye ». La baie circulaire remarquable par ses courants, le Straumfiord, doit être la baie de Buzzard, où se fait encore ressentir l'influence du Gulf Stream. Quant aux îles tellement couvertes d'eiders qu'on écrasait leurs œufs en marchant (1), nous les retrouvons sur la côte de Massachussets, dans les rochers inhabités qu'on nomme Egge Islands, et que les eiders choisissent encore de nos jours pour y pondre et y couver leurs œufs.

Les Sagas rapportent encore que Thorfinn Karlsefne envoya ses compagnons exploiter les forêts, où l'on trouvait surtout un certain arbre nommé mausur. Cet arbre est l'érable bouclé qui peuple encore les forêts de la région et présente à l'ébénisterie de si précieuses ressources.

Les baleines ont, il est vrai, disparu des côtes, et la chair de baleine ne pourrait plus servir à l'alimentation des populations littorales, mais il y en avait jadis. Dans la baie de Naragansett se dresse encore le Whal Rock ou rocher de la Baleine, et ces dénominations, toutes populaires, ne se donnent jamais au hasard.

La vigne et le blé poussent naturellement dans le pays. Le climat y est doux, le gazon s'y flétrit à peine. Les Northmans donnaient à la région entière le nom de It-Goda, ou la bonne contrée (2). Encore aujourd'hui on l'appelle le Paradis de l'Amérique du Nord.

On s'étonnera peut-être de voir les Skroellings si avancés dans le Midi (3). Thorwald les avait naguère rencontrés en Nouvelle-Ecosse. Karlsefne les trouvait, et luttait avec eux dans l'état actuel de New-York. Les Skroellings en effet paraissent avoir occupé un immense territoire, mais peu à peu, ils céderont

(1) Rafn, p. 141. « Tantus in insula anatum mollissimarum numerus erat, ut præ ovis transiri fere non posset ».

(2) Rafn, p. 191. « Invenit Vinlandiam Bonam (Vinland hit Godda) ».

(3) Beauvois, *Les Skroellings*, p. 20-24.

la place à de nouveaux envahisseurs, et, dès le XVIe siècle, ils seront refoulés très avant dans le nord, presque dans les régions polaires, où sont aujourd'hui confinés les débris de cette race jadis si puissante. Ceux avec lesquels luttèrent les Northmans ressemblent à s'y méprendre aux modernes Kalalis. Ils sont petits (1), comme l'étaient les Skroellings, ils ont la face large, le teint foncé, ils sont vêtus de fourrures et se terrent dans des trous creusés dans le sol. Ils ont encore des canots de cuir. En 1605 le capitaine Jame Hall ayant laissé une épée à leur disposition, l'un d'eux se coupa la main (2). Aussi bien les Kalalis du Labrador se servent encore aujourd'hui de couteaux de pierre. Les Skroellings existent donc encore, mais ils n'occupent plus la même région.

Sauf la dernière, toutes les expéditions des Northmans en Amérique nous ont, jusqu'à présent, apporté leur contingent de données géographiques. Un nouveau voyage allait être inutile.

Freydisa, la vaillante fille d'Eric, la sœur de Leif, et de Thorwald, voulut, elle aussi, jouer un rôle important dans ce nouveau monde, où elle n'avait jusqu'alors figuré qu'au second rang. Maîtresse absolue de l'esprit de son mari, le faible Thorwald, elle l'engagea, malgré sa répugnance, à retourner au Vinland. Cherchait-elle la richesse ou d'autres aventures ? Etait-ce l'avidité ou l'amour de la gloire qui la poussaient ? Tout porte à croire que cette héroïne songeait surtout à l'argent. Elle avait traité avec deux Islandais, Hegge et Finnborge, et convenu avec eux de partager les dépenses et les profits de l'expédition. Les deux parties contractantes s'étaient engagées à ne conduire

(1) Rink, *De Danske Handelsdistriker i Nordgroenland*, t II, p. 2, 8, 11. « La plupart des Kalalis sont de courte taille, et se distinguent par des mains et des pieds extraordinairement petits ; la couleur du visage est très brune..., leur face est large et plate, le regard un peu oblique comme dans la race mongole. Les cheveux sont d'un noir de corbeau, très grossiers et hérissés ».

(2) A. Meylan, *Histoire de l'évangélisation des Lapons, et l'Evangile au Labrador* (1863), p. 134.

chacune que trente hommes, mais Freydisa en cacha cinq de plus dans la cale de son navire pour assurer sa supériorité en cas de conflit, et ne les montra que lorsqu'il n'était plus temps de revenir sur ses pas. A peine débarqués au Vinland, les associés entrèrent en discussion. Hegge et Finnborge arrivés, avant Freydisa, s'étaient installés à Leifsbudir (1). A peine débarquée, la virago les força de déloger sous prétexte que son frère Leif l'avait autorisée à se servir de sa maison, et les contraignit à construire un autre logis sur le rivage. Hegge et Finnborge, qui paraissent avoir poussé très loin la longanimité, essayèrent un rapprochement, et organisèrent des jeux et des fêtes pour passer gaîment l'hier, mais des querelles éclatèrent, et la mauvaise saison s'acheva assez tristement. Freydisa qui n'aurait dû s'en prendre qu'à elle de ces premiers mécomptes, jura de se venger (2). Un matin elle sort du lit conjugal, à peine vêtue, se rend chez les deux frères, et leur propose d'échanger leurs navires. Hegge et Finnborge, par esprit de conciliation, y consentent. Aussitôt Freydisa va trouver son mari, le réveillle, se plaint d'avoir été insultée par ses associés, et réclame une punition exemplaire. Thorwald, sans seulement soupçonner l'artifice, fait prendre les armes à ses hommes, et les conduit à la demeure de ses associés. Ils sont saisis et égorgés. Cinq de leurs femmes avaient été épargnées. Personne ne voulait les tuer. « Donnez moi une hache, » s'écrie la féroce Freydisa. On la lui donne, et les cinq infortunées tombent sous les coups de la Walkyrie (3). Comme la contenance des Northmans, vite revenus de leur ivresse sanguinaire, lui prouvait qu'ils avaient horreur de ce massacre inutile : « Si la fortune nous accorde de retourner au Groenland, dit-elle, je retrancherai du milieu des

(1) Rafn, p. 67, *Particula de Groenlandis*.

(2) Id., p. 68-71.

(3) Id., p. 71. « Superstites vero erant mulieres, quas nemo occidere voluit. Heic Freydisa : « date mihi securim ni manum ». Ita factum. Deinde illa quinque mulieres, quæ ibi erant, ferro adgreditur et exanimes relinquit ».

hommes celui qui dira ces choses. Nous dirons au contraire qu'ils sont restés ici » (1).

Dès lors le succès était assuré. Maîtresse de deux vaisseaux, et forte de la terreur qu'elle inspirait, Freydisa explore tranquillement le pays, tantôt longeant les côtes, tantôt s'enfonçant dans les forêts, puis, au printemps de 1013, retourne au Groenland. Son assurance paraît l'avoir abandonnée. En vain distribua-t-elle à ses compagnons la plus grande partie de ce qu'elle rapportait du Vinland : elle ne parvint pas à cacher son crime, et fut dénoncée à Leif. « Je ne puis punir ma sœur, dit ce dernier ; mais je prévois que sa postérité sera malheureuse (2) ». En effet, d'après les Sagas, il ne lui arriva plus dès lors que des revers.

Le 26 avril 1831, à l'extrémité méridionale du Fall-River, dans le Massachussetts, à l'endroit même où Leifsbudir fut peut-être bâti, on trouva divers squelettes avec des armures de poitrine en bronze, des fers de lance et divers instruments, semblables à ceux dont se servaient les Northmans au xe siècle, car le bronze a été analysé et contient les mêmes éléments que le bronze des objets similaires trouvés en Jutland. On en a conclu, peut-être prématurément, que ces squelettes étaient ceux des victimes de Freydisa. Nous ne pouvons que relater cette hypothèse : ce n'est en effet, et jusqu'à nouvel ordre, qu'une hypothèse (3).

A partir de cette époque, les renseignements deviennent de moins en moins précis. Les Sagas désormais ne mentionnent plus comme une singularité les voyages des Northmans dans ces contrées, sans doute parce qu'on les considérait comme un fait habituel.

(1) Rafn, p. 71. « Si nobis dabit fortuna, ut in Grœnlandiam reveniamus, hunc ego virum de medio tollam, qui has res indicaverit ; nos vero dicamus, eos heic remansisse, postquam hinc discessissemus ».

(2) Id., p. 73. Non induci possum ut in sororem meam Freydisam, prout meruit, animadvertam, sed hoc divinabo, prolem eorum parum successus habituram ».

(3) *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1840-1844 (p. 104-109, 119-127, 177-178), 1845-49 (p. 101-102).

Une découverte récente vient de prouver une fois de plus que le Vinland était regardé comme une véritable colonie par les Northmans. En 1863, M. Philippe Marsh trouva en Islande, près de l'église de Skalholt, bâtie, à ce qu'on pense, en 1057 par l'évêque Isleif, un manuscrit latin qu'il désigna sous le nom de Skalholt Saga, et qui fut traduit en anglais par sir Thomas Murray. Ce manuscrit racontait les voyages des Islandais au Vinland. Il parlait aussi de leurs combats contre les Skroellings, et surtout de l'expédition tentée par un certain Hervador, qui serait parti du Vinland pour se rendre dans les terres du sud, sur les côtes de Hritramanaland. Hervador, voulant hiverner dans ce pays, remonta un fleuve et finit par s'arrêter au pied de cascades écumantes qu'il nomma Hridsoerk. C'est là que périt, tuée par la flèche d'un sauvage, une des femmes de l'expédition, Syasi. Ses compagnons l'enterrèrent à l'endroit même où elle était tombée. La Skalholt Saga prouvait simplement, une fois de plus, que les Northmans avaient poussé leurs expéditions assez loin dans le sud, qu'ils avaient peut-être connu la Chesapeake, les fleuves qui s'y jettent, ainsi que les cascades que forme le Potomac au-dessus de Washington. Un savant, Raffinson, un géologue, Lequeureux, le professeur Brand de Washington et le docteur Boyce de Boston voulurent profiter des indications du manuscrit, et retrouver le tombeau de Syasi. Ils réussissent au-delà de leurs espérances (1), et même trop complètement au gré de quelques érudits qui les accusèrent d'avoir eux-mêmes préparé une mystification archéologique. Le 28 juin 1867, en effet, Raffinson trouva une inscription runique à trois kilomètres environ au-dessus de Washington. Cette inscription avait été protégée par la voûte que forme en dessus le rocher nommé Arrou-head (Tête de flèche), et par le voisinage d'un antique sapin au tronc tordu.

(1) *Tour du Monde* (N° 483) citant un numéro de l'*Union de Washington*, reproduit par le *New-York Weekly-Tribune*.

Elle se composait de caractères de trois pouces de haut, les uns très peu profonds, les autres au contraire creusés jusqu'à un huitième de pouce. Elle fut ainsi traduite : « Ici repose Syasi la Blonde, de l'Islande Orientale, veuve de Kjoldr, sœur de Thogr par son père, âgée de vingt-cinq ans. Que Dieu lui fasse grâce (1051) ». Les heureux archéologues fouillèrent ensuite le sol au-dessous de l'inscription. Ils trouvèrent quelques ossements qui tombèrent aussitôt en poussière, trois objets de toilette en bronze tout à fait informes, percés d'un trou par où passait sans doute un cordon, deux fragments d'encrinite servant peut-être à un collier, et enfin deux monnaies du Bas-Empire datant du XI[e] siècle. Cette dernière trouvaille n'a rien de surprenant : on sait aujourd'hui que de nombreux Northmans s'enrôlèrent, sous le nom de Varègues, au service des empereurs de Constantinople (1). Tous ces objets sont aujourd'hui déposés à Washington, au musée de l'Institut Smithsonien. Ils semblent démontrer la présence des Northmans en Amérique vers le milieu du XI[e] siècle.

Aussi bien, à cette époque, la connaissance des colonies américaines semble avoir pénétré jusqu'en Europe. Adam de Brême, dans sa description des contrées du Nord, parle en termes fort clairs de la Vinlandia (2). « Il est encore une autre île qui, d'après le roi Suénon Estritius, fut découverte dans cet

(1) Rafn, *Antiquités Russes et Orientales d'après les monuments historiques des Irlandais et des anciens Scandinaves.*

(2) Adam de Brême, *Historia ecclesiastica*, § 246, p. 151. « Præterea unam adhuc insulam recitavit rex Daniæ Suenus Estritius a multis repertam in illo Oceano, quæ dicitur Winland, eo quod ibi vites sponte nascantur ; nam et fruges ibi non abundare, non fabulosa opinione, sed certa Danorum relatione, comperimus... Post quam insulam terra nulla invenitur habitabilis in illo Oceano, sed omnia, quæ retro sunt, glacie intolerabili ac caligine immensa plena sunt : Cujus rei Marcianus ita meminerit, ultra Thile inquiens navigari rarius dici propter mare concretum. Tentavit hoc nuper experientissimus Nordmamorum princeps Haraldus, qui, latudinem septentrionalis Oceani perscrutatus navibus, tandem caligantibus ante ora deficientis mundi finibus, immane abyssi barathrum retroactis vertigiis via solus evasit. »

Océan. On la nomma Vinland (pays du vin), parce que les vignes y poussent d'elles-mêmes. Ce n'est pas une histoire inventée à plaisir ; nous savons par des relations danoises authentiques que la région n'est guère fertile. Derrière le Vinland on ne trouve guère dans cet océan aucune terre habitable : ce sont des immensités couvertes de glace et plongées dans l'obscurité. Marcien s'en est souvenu quand il a écrit qu'on ne pouvait naviguer plus d'un jour au-delà de Thulé. Tout récemment un prince northman, excellent marin, Harald, a voulu s'y risquer; il s'est engagé avec ses navires dans l'Océan septentrional, mais le monde finissait et les ténèbres augmentaient. A grand peine a-t-il pu, presque seul, éviter les abîmes et les gouffres ». Un savant Suédois, qui a réussi à se faire un nom par ses fantaisies géographiques, Rudbeck, l'auteur de l'Atlantide, a cru voir dans ce pays non pas le Vinland mais la Finlande (1). Or, la Finlande n'est pas dans la zone de la vigne, elle n'est pas non plus située dans l'Océan, au-delà de Thulé, et les pays qu'on trouve derrière ne sont ni inhabitables ni inhabités. Le Vinland au contraire est situé au-delà de Thulé et produit de la vigne. De plus, derrière ce pays, les glaces et les brouillards durent éternellement, et les voyageurs qui se sont aventurés après Harald dans les mers du pôle ont dû s'estimer fort heureux quand ils en sont revenus. C'est donc bien l'Amérique dont parlait à Adam de Brême le roi Suénon, et c'est l'Amérique dont le géographe historien a conservé le souvenir.

Le Vinland était également connu dans l'archipel des Feroë, sans doute par suite des relations suivies qui existaient entre les habitants de cet archipel et les colons du Vinland. On a conservé un ancien chant, *Carmen heroicum* (2) ,d'après lequel la belle Ingeborga, fille d'un roi, ne consent à donner sa main

(1) Rudbeck, *Atlantis,* VII, part. VIII, p. 29.
(2) Rafn, *Carmen heroicum in quo Vinlandiæ mentio fit* (*Antiquitate Americanæ*), p. 320-335.

qu'au guerrier qui aura combattu et vaincu trois rois du Vinland ; mais ils ne sont pas tués par Finn Fuler, le héros que la princesse avait choisi dans son cœur, et, forcée de tenir sa promesse, l'infortunée meurt de chagrin. La date de ce chant est incertaine, et il ne faudrait pas lui attribuer la valeur d'un document historique, mais, à travers les ornements poétiques qui le défigurent, il est facile de dégager un fait, l'existence de rapports suivis entre les îles de l'Atlantique et le Vinland, et même d'une navigation trop connue pour que les scaldes en chantent encore les péripéties.

Nous retrouverons encore le Vinland dans la contrée dont le Normand Orderic Vital (1) parlait en ces termes : « Les îles Orcades, le Vinland, l'Islande et le Groenland, au nord desquelles on ne trouve plus aucune terre, appartiennent, ainsi que beaucoup d'autres pays jusqu'au Gothland, au roi de Norvège, qui, de tous les pays à la fois, reçoit par mer de grandes richesses ». Le texte est altéré en cet endroit. On peut lire Vinlanda ou Finlanda, mais l'historien, à propos de la guerre soutenue par Magnus III, roi de Norvège, contre l'Islande, mentionnait les possessions de Sigurd I le Croisé. Combien est-il peu probable qu'après avoir cité les Orcades, et étant sur le point de nommer l'Islande et le Groenland, il ait pensé soit à la Finlande, soit au Finmark de la Suède, alors qu'il était si naturel de citer le Vinland parmi les terres océaniques dépendant de la couronne de Norvège, d'autant plus que la Finlande fut toujours une dépendance de la Suède ou de la Russie, mais nullement de la Norvège.

Donc, au XI[e] et au XII[e] siècle, le Vinland est compté parmi les possessions scandinaves. Les évêques de Norvège et d'Is-

(1) Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, liv. X (édition Le Provost, t. IV, p. 29) : « Orcades insulæ et Vinlanda, Islanda quoque et Groenlanda, ultra quam ad septentrionem terra non reperitur, aliæque plures usque in Gothlandam regi Noricorum subjiciuntur, et de toto orbe divitiæ navigio illuc advehuntur ».

lande, et bientôt le nouvel évêque installé à Gardar, en Groenland, le considèrent comme une paroisse éloignée de leur diocèse, et parfois vont rendre visite à leurs lointaines ouailles. C'est ainsi qu'en 1059 l'évêque Ion ou Jean, après un séjour de quatre ans en Islande, passe au Vinland dans l'espoir de convertir les peuplades américaines, qui commençaient à fournir des compagnes aux colons Northmans, mais il y subit le martyre (1). Quelques années plus tard, en 1121, après diverses tentatives dont l'histoire n'a conservé qu'un vague souvenir (2), l'Islandais Erik Upsi (le Poisson), ou plutôt Gnûpson (fils de Gnûp) partit pour le Vinland, dont la situation religieuse lui inspirait de vives inquiétudes. Il paraît que les colons de Vinland étaient alors assez nombreux, et que le nouvel évêque trouva sa mission trop lourde, car il renonça solennellement à son siège de Gardar pour se consacrer à ses ouailles du Vinland (3). C'est du moins ce que semble indiquer la nomination à l'évêché de Gardar, en 1124, d'un certain Arnald, sur la demande expresse des colons Groenlandais réunis en diète générale (4).

Il eût été fort intéressant de connaître dans ses détails la prédication d'Erik Upsi et son heureux succès. La découverte de quelque manuscrit islandais éclaircira peut-être un jour ce curieux problème, Ce doit être en effet la vigoureuse impulsion donnée par Erik Upsi à la prédication chrétienne au Vinland qui explique la persistance des traditions et des cérémonies religieuses dans certains cantons de l'Amérique du Nord. Nous

(1) *Islands Landsnamabock*, p. 396. — TORFAEUS, *Historia Vinlandiæ antiquæ*, p. 71. — BEAUVOIS, *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde*, p. 130.

(2) BEAUVOIS, ouv. cité, p. 135. — *Groenlands historiske Mindesmœrkes*, III, 6. — *Ant. Amer*, p. 262.

(3) RAFN, *Ant. Amer.* p. 261-262, 452-453.

(4) Le récit très détaillé de cette élection se trouve dans le Flateyjarbock important manuscrit dont il a été parlé plus haut Cf. *Groelands historiske, Mindesmœrkes*, t. II, p. 680-719. — Voir dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord* (1840-1844), *A memoir of Einar Sockeson par* GUDHMUNDARSON REPP.

aurons occasion de revenir sur cet intéressant sujet. Ainsi s'expliquerait également, bien que l'assertion paraisse au premier abord paradoxale, la prédication de la croisade en Amérique (1), mais seulement à une époque où elle commençait à ne plus être dans l'ancien monde qu'un vain mot, un simple prétexte à lever de l'argent plutôt qu'une guerre sainte. L'Eglise en effet, qui voulait profiter de ses dernières ressources, songe à ces diocèses éloignés qu'elle ne connaissait guère que de nom. En 1261 l'évêque Olaf, prépare le terrain par ses prédications (2). En 1276 l'archevêque Ion, autorisé par le pape, à cause de la longueur du chemin et des fatigues du voyage, à ne pas aller de sa personne dans ces lointaines contrées, envoie « une sage et discrète personne » pour recueillir en son nom le produit des dîmes, et des commutations de vœux, produit destiné à la croisade alors prêchée par toute l'Europe, et le pape Nicolas II, par une lettre datée de Rome le 31 janvier 1279, confirme les pleins pouvoirs conférés par l'archevêque à ce collecteur anonyme. Trois ans plus tard, en 1282, le mandataire revenait en Norvège avec une riche moisson de dîmes, mais les pauvres colons du Vinland connaissaient peu les métaux précieux ou du moins n'aimaient pas à s'en dessaisir. Ils avaient payé le saint personnage en nature et ce n'était point de l'or, mais une ample provision de pelleteries, de dents de morse et de fanons de baleine que rapportait ce dernier. L'archevêque Ion, fort embarrassé, consulta le pape pour savoir ce qu'il devait en faire (4 mars 1282) et Martin IV lui donna le conseil tout pratique de vendre et de réaliser. Il est probable que l'archevêque suivit ce conseil (3).

Vingt-cinq ans plus tard, en 1307, les dîmes du Vinland figuraient encore dans le produit des collectes (4). En 1309,

(1) Paul Riant, *Expéditions et pélérinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des Croisades*, (p. 364).

(2) C'est ce même évêque qui se chargea d'opérer, au nom du roi de Norvège, la réunion à la couronne des colonies d'Amérique.

(3) Riant, ouv. cité, p. 365.

(4) Id., p. 380.

après le concile de Vienne et la publication d'une levée de subsides par Laurent Karlofson et Biarn, l'évêque de Gardar Arin se rendit à sa résidence et organisa cette levée (1). Il n'oublia pas ses paroisses de Vinland, car, en 1315, les dîmes des colonies américaines, consistant comme toujours en dents de morse et en pelleteries diverses, furent vendues douze livres et quatorze sous tournois à un flamand, Jean du Pré. En 1335 ces comptes furent définitivement arrêtés par Pierre Gervais (2). Les possessions extrêmes des Northmans contribuèrent donc pour leur part au grand mouvement religieux, qui est resté le fait dominant du moyen âge. Trop éloignés pour prendre à la lutte une part active, et d'ailleurs appelés trop tard, les pauvres colons du Vinland donnèrent néanmoins à l'Europe chrétienne, qui soupçonnait à peine leur existence, tout ce dont ils pouvaient disposer, c'est-à-dire les produits peu variés de leur industrie.

Comme les détails sur l'organisation et la vie intérieure de ces colonies américaines manquent dans les documents islandais, on est réduit sur leur compte à des conjectures. Il est néanmoins probable qu'il en fut du Vinland comme des autres établissements fondés dans l'extrême Nord par les Northmans, c'est-à-dire qu'il fut organisé en colonie libre. Les chercheurs d'aventures poussés par le désir de la nouveauté, et les bannis toujours nombreux aux époques et dans les pays où dominent les passions individuelles, venaient seuls au Vinland. Une sorte de république s'y était établie, sous le protectorat nominal des rois de Norvège, et probablement sous la direction de quelque descendant d'Erik Rauda. Les colons entretenaient avec la métropole, mais surtout avec le Groenland et l'Islande des relations assez suivies (3). Ils échangeaient les richesses du pays, bois précieux, peaux de bêtes, dents de morse, huile ou fanons de baleine contre le fer et les armes qui leur manquaient. C'était la pêche surtout qui

(1) Riant, p. 394.
(2) Id., p. 394.
(3) Torfaeus, *Vinlandia antiqua*, p. 71.

enrichissait les Northmans d'Amérique. Maintes fois ces hardis marins se lancèrent, à travers les détroits que redoutent aujourd'hui nos capitaines, à la poursuite de quelque baleine qui leur avait échappé. Ainsi que le chantait un de leurs scaldes, Svenin, l'auteur du *Nordrsétudrapa* (1), ils n'hésitaient pas à affronter les « hideux fils de Forujot (2) soufflant sur le bâtiment, et les vagues dispersant leur écume. Ils s'avançaient au milieu des tourbillons furieux de la grande chaîne quand elle commençait à déchirer et à faire tournoyer les filles du géant des mers toujours gaies dans la tempête ». Les colons du Groenland, et particulièrement les Storbindi, ou grands propriétaires, se signalaient par leur audace. Ils s'étaient établis sur tout le versant oriental de la péninsule : Greipar et Kroksfiardarheidi, au nord et au sud de l'île de Disco, quelque part dans le golfe de Melville, étaient leurs principales stations d'été (3). Ils y trouvaient des phoques et du bois flotté apporté du continent par les courants polaires. Un chroniqueur contemporain, Biarn Ionoeus, comptait alors treize paroisses subdivisées en cent quatre-vingt-dix villes dans le Westerbygd et quatre paroisses subdivisées en quatre-vingt-dix villes dans l'Esterbygd, c'est-à-dire sur les deux versants du Groenland. Ce chiffre semble fort exagéré. Ces villes n'étaient sans doute que des villages, ou même des maisons isolées, et ces églises des chapelles, mais ce chiffre suppose une population relativement considérable et une prospérité réelle.

En 1135 trois Groenlandais, entraînés par le goût des aventures périlleuses, voulurent s'enfoncer jusque dans la région, chantée par les scaldes, « où l'étoile polaire était visible à midi ». Ils s'engagèrent dans les détroits nommés depuis de Davis et de

(1) Ce poème date de la fin du XIe siècle. Il est cité par BRYNJULSSON. *Jusqu'où les anciens Scandinaves ont-ils pénétré vers le pôle arctique dans leurs expéditions à la mer glaciale ?* p. 149.

(2) Les tempêtes.

(3) RAFN, *Antiquitates Americanæ*, p. 273-6, 296-300. TORFAEUS, *Vinlandia Antiqua*, p. 29-35.



LA NURUMBEGA DE GASTALDI

(RAMUSIO, RACCOLTA DI VIAGGI)

Baffin, et arrivèrent jusqu'à l'île Kingiktorsoak ou des Femmes, sous le 72° 55' de latitude boréale. Fiers de leur exploit, ils en gravèrent le souvenir sur une des pierres de l'île. Cette pierre fut trouvée en 1824, déchiffrée par le missionnaire Kragh, et déposée par le capitaine Graah au musée de la Société des antiquaires du Nord (1). En voici la traduction : « Erlings, fils de Sigwat, et Biarn, fils de Thord, et Eindride, fils d'Odd, érigèrent ces monceaux de pierre le samedi avant le jour de gagndag (25 avril) et déblayèrent la place, 1135 » (2). Les Sagas ne parlent pas de cette expédition, mais l'inscription de Kingiktorsoak est authentique, et, depuis ce moment, on a trouvé des inscriptions analogues à peu près dans les mêmes parages, à Igalikko, à Egegeit, à Uppernavick, qui ne laissent aucun doute sur la réalité de ces voyages dans les régions boréales (3).

Les Sagas ont conservé le souvenir d'un voyage entrepris en 1266 dans la même direction par quelques ecclésiastiques du diocèse de Gardar. Trois prêtres, et parmi eux un certain Halldor, partirent de Kroksfiardarheidi. Surpris par des brouillards intenses et poussés par le vent du sud, ils se laissèrent aller à la dérive à travers un labyrinthe d'îles et longèrent des côtes bordées de glaciers à perte de vue (4). Voici du reste la relation adressée par Halldor à son ami le Groenlandais Arnald, chapelain de Magnus Hakonson, roi de Norvège (1263-1268) : « Les prêtres équipèrent un vaisseau destiné à une expédition vers le nord ayant pour but d'examiner le pays situé plus au nord que les contrées visitées jusqu'alors. Ils firent voile de Kroksfiardarheidi jusqu'à ce qu'ils perdissent la côte de vue. Alors un vent du sud, accompagné d'une grande obscurité, les attaqua en

(1) Rafn, *Ant. Am.*, p. 276-278 citant Homœstelevia Skaldhelgiana.

(2) *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1845-1849. p. 344.

(3) *Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, passim.

(4) *Groenlands historike Mindesmœrker*, t. II, p. 238-243. — Rafn. *Antiquitates Americanæ*, p. 269-273. Nous avons cité la traduction Brynjulfson, ouv. cité, p 145.

face, et ils furent contraints de laisser aller le vaisseau selon le vent; mais lorsque la tempête se fut calmée et qu'il fit jour de nouveau, ils virent une grande quantité d'îles et toute sorte de poissons, des phoques, des baleines, et des ours en grand nombre. Ils pénétrèrent jusqu'au fond de la baie, de sorte qu'ils perdirent la terre de vue vers le midi, ainsi que les glaciers, car, d'aussi loin que l'on pouvait y voir vers le sud, il n'y avait que des glaciers. Ils y trouvèrent des traces de Skroellings, mais ils ne pouvaient débarquer à cause des ours. Plus tard ils retournèrent en arrière pendant trois jours, et étant arrivés à quelques îles situées au sud de Snœfell, ils y trouvèrent de nouveau des traces de Skroellings. Ensuite ils se tournèrent vers le sud jusqu'à Kroksfiardarheidi, une longue journée à rames, le jour même de la Saint Jacques. La nuit tout gelait alors, mais le soleil brillait cependant jour et nuit, et ne s'élevait jamais plus haut que si un homme se couchait transversalement dans un bateau à six rames, en s'étendant sur le banc, l'ombre du bord le plus rapproché du soleil lui tombait sur le visage. Mais à minuit le soleil était aussi haut que chez eux, dans un pays habité, quand il se trouve au nord-ouest. Après cela ils retournèrent à Gardar ».

Ce passage, à cause de la précision de certains détails, a frappé les savants (1). On a essayé de déterminer la latitude qu'atteignirent ces premiers explorateurs des régions boréales. D'après les calculs minutieux de l'astronome Schumacher et de l'amiral Zahrtmann, la hauteur de soleil, au 25 juillet, jour de la Saint Jacques, à minuit, nous ramène au parallèle de 75° 46, c'est à dire un peu au nord du détroit de Barrow. Halldor et ses compagnons auraient donc précédé Franklin, Ross, Hayes, Nares et Greely, tous ces héros des régions boréales, dans ces mers terribles, si fécondes en naufrages de tout genre, et ils les auraient bravées avec leur frêles esquifs, soutenus seulement par la ferme volonté de « pousser plus oultre ! »

(1) Rafn, *Antiquités Américaines*, Introduction, p. XXVI. Id. *Mémoire sur la Découverte de l'Amérique du* x^e^ *siècle*, p. 21.

A peu près à la même époque, en 1285 (1), deux prêtres Islandais Adalbrand et Thorwald Helgason, compromis dans les troubles religieux de l'île s'embarquèrent pour le Markland : Ils retrouvèrent sans peine le pays auquel ils donnèrent le nom qu'il a depuis conservé Nyja-Land, ou Terre-Neuve. La morue, alors comme aujourd'hui, foisonnait dans ces parages On trouvait aussi beaucoup de poissons sur les côtes. Il suffisait de creuser des fossés à l'endroit baigné par la plus haute mer, et, quand l'eau se retirait, ils se trouvaient plein de poissons. Cette pêche facile et lucrative est encore aujourd'hui pratiquée par les riverains de Terre-Neuve. Adalbrand et Thorwald découvrirent ou du moins signalèrent encore les îles du Duvet, ainsi nommées à cause du nombre extraordinaire d'eiders ou d'autres oiseaux de mer qui y bâtissaient leurs nids. C'est une particularité que signalèrent également nos compatriotes Cartier et Champlain, lorsque, à un siècle de distance, ils voyagèrent au Canada. « Ces isles, écrira Cartier (2), estoyent plus remplies d'oiseaux que ne serait un pré d'herbe, lesquels faisoyent là leurs nids, et en la plus grande de ces isles y en avoit un monde de ceux que nous appelions margaux qui sont grands et plus grands qu'oysons, et estoient separez en un canton, et en l'autre part y avoit des godets, ... ». — « On y trouvait, lisons-nous dans Champlain, une telle abondance d'oiseaux de différentes espèces qu'on ne pourrait se l'imaginer, si l'on ne l'avait vu, comme cormorans, canards de toutes sortes, oies, marinettes, outardes... et autres sortes lesquels y font leurs nids » (3).

(1) Voir les *Annales Royales*, ainsi nommées parce que le manuscrit en est conservé à la bibliothèque du Roi à Copenhague. — RAFN, *Ant. Am.* p. 262. « Fundu Helgasyim Nyja Land Adhalbrandr ok Thorwaldr ». — Les *Annales très anciennes* qui datent du commencement du XIVe siècle, et le Flateyjarbok parlent de cette découverte, mais sans en mentionner les auteurs. RAFN, p. 262.

(2) *Discours du voyage fait par le capitaine Jaques Cartier*, édition Michelant et Ramé (1865), p. 34.

(3) CHAMPLAIN, édition Laverdière.

La nouvelle des découvertes d'Adalbrand et de Thorwald se répandit en Norvège, et excita un joyeux empressement. En 1289 le roi Eric envoyait d'abord en Islande pour y préparer l'expédition, puis à la Terre-Neuve un certain Rolf. Les annales Islandaises nous montrent ce Rolf « parcourant en effet l'Islande dès l'année 1290, et engageant les habitants à faire le voyage de Terre-Neuve (1) ». Quand il mourut en 1295 il était connu sous le surnom de Rolf des pays, ou Rolf l'Explorateur : ce qui semblerait indiquer qu'il avait été heureux dans ses voyages (2).

A partir de cette époque, on ne trouve plus mentionnées dans les Sagas et dans les autres documents historiques que de très rares expéditions, soit au Vinland, soit à la Terre-Neuve. Il semble que ces voyages sont devenus habituels, presque réguliers, et dès lors ils n'attirent plus l'attention. Ainsi, lorsque Ivar Bardson en 1347 sera chargé de visiter et de décrire les établissements des Northmans en Amérique, il composera son ouvrage sans seulement faire remarquer qu'il décrit des régions à peu près inconnues (3). En 1347 nous trouverons une nouvelle mention d'un voyage au Markland, mais sans le moindre mot de surprise (4). « Il vint alors en Islande un navire du Groenland, monté par dix-huit hommes, et qui avait visité le Markland (5) ». A vrai dire les Islandais ou les Groenlandais,

(1) Rafn, *Ant. Am.* p. 263. « For Rolfr um Island, ok Krafahi menn lit Nyja Lands ferdhar ».

(2) Rafn, Id., Andadhist Landa Rolfr.

(3) On a conservé la description du Grœnland par Ivar Bradson. Rafn l'a publiée dans ses *Antiquitates Americanæ*, p. 302-318. — Major en a donné une nouvelle édition en 1873. *Descriptio Grœnlandiæ auctore Ivare Bardi filio* (à la suite de *The Voyages of Nicolo and Antonio Zeno*).

(4) Voir la curieuse lettre de recommandation donnée à Ivar par Hakon, archevêque de Bergen, 6 août 1341. (*Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord*, 1845-1849, p. 7).

(5) Rafn, p. 264-5. Cf. p. 257, extrait des annales de Skalholt : « Il vint aussi un navire de Grœnland, moins grand que les petits vaisseaux qui font le voyage d'Islande. Il aborda dans le Straumfiord extérieur. Il était sans ancres et il portait dix-sept hommes, qui s'étaient rendus dans le Markland, mais qui avaient ensuite été poussés ici à la dérive ».

du treizième au quatorzième siècle, paraissent avoir entretenu de fréquentes relations avec les établissements d'Amérique. Ce qu'ils cherchaient sur les côtes du nouveau monde c'étaient surtout des poissons ou des animaux marins, et aussi du bois flotté. Il est en effet très souvent fait mention dans les Sagas de ce bois flotté, qui, très probablement, était apporté par les courants polaires. Ainsi, dans la chronique du préteur Hank Erlendson, à la date de 1334, nous lisons : « Dans le Nordsheta (partie du Groenland), il y a du bois flotté, mais il n'y croît pas d'arbres. Cette pointe septentrionale du Groenland reçoit surtout du bois et toutes sortes d'épaves venant des golfes du Markland » (1). Le plus renommé de ces bois était le mausur ou érable bouclé. On le trouve encore dans le Rhode Island et le Massachussets. Ses deux principales variétés, l'acer rubrum ou birds'ege (œil d'oiseau) et l'acer sacharinum ou curledmaple (érable frisé) sont fort recherchées à cause de leurs belles couleurs, de leur dureté et de leur éclat. Lorsque les cours d'eau de la côte Américaine portent à la mer les troncs arrachés dans les forêts qui bordent le littoral, aujourd'hui comme jadis c'est sur le rivage du Groenland que les courants rejettent ces précieuses épaves (2).

Malgré ces deux sources pour ainsi dire intarissables de richesses, pêcheries et bois flottés, les établissements du Vinland et du Markland, fondés par des métropoles fort pauvres elles-mêmes restèrent fort chétifs. D'abord les Northmans ne tardèrent pas à tourner vers d'autres contrées leur activité remuante. L'empire d'Orient qui s'écroulait et le service rémunérateur qu'ils prêtaient en qualité de warangi ou gardes du corps aux empereurs Byzantins les attiraient bien plus que les dangers de la mer et les profits toujours précaires de ses redou-

(1) Ce passage a été conservé par Bjoerr de Skardsa, auteur des *Annales du Grœnland* (Rafn, p. 275).

(2) Rincck, *Grœnland,* t. II, p. 18.

tables aventures. La métropole, au lieu de les soutenir, semble avoir oublié ces lointain comptoirs. A partir du règne de Marguerite de Waldemar, la couronne se réserva le monopole du commerce, et défendit à tout navire « à moins de justifier qu'il leur a été impossible de résister à la force des vents et aux môles de glace qui flottent sur les eaux », d'aborder sans sa permission à ces colonies transatlantiques (1) ; ce qui, du jour au lendemain, diminua singulièrement le nombre des armateurs ou des marins assez hardis pour s'engager dans ces expéditions aventureuses, et dont ils devaient partager les profits, si profits il y avait, avec la couronne. La liberté commerciale pouvait seule donner la vie à ces lointains établissements. Elle disparut. Les colonies américaines disparurent avec elle.

Les attaques incessantes des Skroellings précipitèrent cette chute. Il semble que les indigènes se soient montrés réfractaires à la civilisation européenne. Dès la première heure ils ont engagé contre les nouveaux arrivants une lutte pour l'existence, où ils furent d'abord vainqueurs. Ce n'est pas que quelques-uns d'entre eux n'auraient pas mieux demandé que de vivre en bonne intelligence avec les Européens. Les Sagas ont conservé la touchante histoire de deux jeunes Esquimaux, le frère et la sœur, qui, sauvés d'une mort terrible, (ils étaient abandonnés sur un récif que commençait à couvrir la marée haute), par un colon Northman, Biorn Einarsson Jorsolafare, lui prêtèrent serment de fidélité, et dès lors pourvurent à tous ses besoins. La jeune fille regardait comme une grande faveur que sa maîtresse, Solweig, nouvellement accouchée, lui permît de porter et de caresser son enfant. Le jeune homme allait à la pêche et à la chasse pour ses nouveaux amis. Tous deux furent tellement désolés du départ de Biorn qu'ils se tuèrent en se jetant à la mer du haut d'un rocher pour suivre le navire de leur maître qui n'avait pas voulu les emmener en Islande » (2).

(1) ISAACUS PONTANUS, *Rerum Danicarum historia* (1031), p. 521.
(2) *Grœnlands historiske mindesmœrker*, t III, p. 34, 436-439.

Leurs compatriotes n'étaient pas si tendres à l'égard des Northmans. Ils les considéraient comme des ennemis nationaux, et les attaquaient sans rémission dès qu'ils se croyaient les plus forts (1). Il pratiquaient même, non sans succès, l'art de faire sombrer les navires Northmans. « Dans le Groenland, écrivait Olaüs Magnus (2), il y a une espèce de pirates qui se servent de canots de cuir et de procédés nautiques extraordinaires, en ce qu'ils attaquent, non par le haut, mais par le bas, les navires de commerce, et en percent la cale par dehors. En 1505, j'ai vu moi-même deux canots de ce genre, en cuir, placés au-dessus de la porte occidentale, à l'intérieur de la porte de la cathédrale d'Aslo (Christiania). Ils étaient suspendus au mur comme trophée... Les habitants de cette contrée, en effet, ne font pas peu de gain en s'appropriant, par ces artifices et d'autres semblables, les dépouilles des navires. Avec leur adresse de larrons, ils en percent sans bruit les planches inférieures pour y faire entrer l'eau, et les submergent très vite ».

Ce n'était pas seulement en qualité de pirates que les Schroellings s'étaient rendus redoutables. Ils n'hésitaient pas à attaquer les Northmans dans leurs établissements, même fortifiés. C'est ainsi que toutes les colonies du Westribygdh, en Groenland occidental, furent détruites les unes après les autres. En 1344, Ivar Bardson (3), chargé d'une expédition dans cette région, fut très surpris « de n'y trouver aucun habitant, soit chrétien, soit païen. Il n'y avait que du bétail devenu sauvage et des moutons ; ils se nourrirent de ces animaux, en chargèrent sur leurs embarcations autant qu'elles en pouvaient porter et firent voile pour leur pays ». Ce fut surtout au XVe siècle que les

(1) *Grœnlands historiske mindesmœrker*, t. III, p. 32.

(2) Olaüs Magnus, *De gentium septentrionalium variis conditionibus* (1555), § 9, p. 68.

(3) Ivar Bardson, *Descriptio Grœnlandiæ* (édit. Major, p. 53). « Quo quum venissent, nullum hominem, neque christianum, neque paganum, invenerunt, tantummodo fera pecora et oves deprehenderunt, ex quibus quantum naves ferre poterant in hoc deportato, domum redierunt ».

attaques des Skroellings furent redoutables. Nous n'en voulons donner d'autre preuve que le bref du pape Nicolas V, en date du 20 septembre 1448, adressé aux évêques de Skalholt et de Hols en Islande (1) : « Il y a trente ans, des barbares, sur une flotte partie des côtes païennes les plus voisines, ont attaqué dans une sanglante agression tout le peuple des colonies, ravagé par le feu et le glaive le pays et les édifices sacrés, ne laissant subsister dans l'île, qui, dit-on, s'étend dans des limites très larges, que neuf églises paroissiales, auxquelles ils ne pouvaient avoir un accès facile à cause de l'escarpement des montagnes. Ils firent prisonniers et emmenèrent dans leur pays les malheureux habitants des deux sexes, principalement ceux qu'ils voyaient vigoureux, propres à supporter le joug d'une captivité perpétuelle, et accommodés à leur tyrannie ». Cette navrante description est si bien conforme à la réalité, et les Skroellings, encouragés par le succès, durent tellement multiplier leurs attaques, que bientôt les derniers chrétiens disparurent du Groenland. On a conservé la liste des évêques de Gardar. Trois seulement sont nommés après le bref du pape Nicolas V, Gregorius, Jacobus et Vincentius, dont les sceaux, datés de 1450, 1487 et 1537, ont été retrouvés et publiés par la Société des Antiquaires du Nord (2).

Une nouvelle cause de dépérissement s'ajouta à toutes celles qui existaient déjà. La terrible peste noire (3), celle dont Boc-

(1) *Grœnlands historiske mindesmœrker*, t. III, p. 170-1. « Ex finitimis littoribus barbarorum, ante annos triginta, classe navali barbari insurgentes cunctum habitatorum ibidem populum crudeli invasione aggressi, et ipsam patriam ædesque sacras igne et gladio devastantes, solis in insula novem relictis ecclesiis parochialibus, quæ latissimis dicitur extendi terminis, quas propter crepidines montium commode adire non possunt; miserandos utriusque sexus indigenas, illos præcipue, quos ad subeundum perpetuæ onera servitatis aptos videbant et fortes, tanquam ipsorum tyrannidi accommodatos, ad propria venerunt captivos ».

(2) *Société des Antiquaires du Nord*, 1845-1849, p. 432.

(3) Hecker, *Der Schwarze Tod des viehrzehnten Iahrhunderts*, p. 39.

cace a conservé le lugubre souvenir (1), après avoir ravagé l'Asie et l'Europe, s'étendit à l'Amérique, que son isolement aurait dû protéger, et dépeupla presque entièrement le Groenland. Or, comme c'étaient le Groenland et l'Islande qui fournissaient presque exclusivement des colons au Vinland et au Markland, les communications furent interrompues, et la dépopulation qui affligeait ces deux contrées, s'étendit aux colonies américaines (2).

Il paraîtrait encore qu'un énorme amas de glace, une gigantesque banquise, se serait interposé entre le Vinland et le Groenland (3). Dès lors les colons d'Amérique, déjà peu nombreux, dispersés sur une immense étendue de pays, séparés de la métropole par un obstacle insurmontable, et de plus entourés d'ennemis avec lesquels toute union était impossible, auraient rapidement disparu, et avec eux, le souvenir de cette lointaine colonisation. Cette hypothèse est ingénieuse, mais non prouvée. Néanmoins le Groenland était jadis couvert de forêts et de prairies, et, de nos jours, c'est à peine si, dans le printemps boréal, toujours si court, la terre s'y couvre de gazon.

L'Islande produisait jadis du blé et ses beaux arbres étaient vantés par les Sagas : elle n'a plus aujourd'hui que des arbrisseaux rabougris. L'accumulation des glaces au pôle nord, dont la science a démontré la réalité, peut donc avoir changé les conditions de la température, et, dès lors, l'irruption soudaine d'une grande banquise suffit pour détruire les établissements northmans au Vinland.

Les établissements du Groenland ne tardèrent pas à dépérir pour les mêmes motifs. Les relations avec l'Europe devinrent

(1) Boccace, *Prologue du Décaméron.*

(2) Pontanus, ouv. cité, III, 8, p. 167. « Sunt qui tradant, post eam epidemicam luem, fuisse intermissam ac neglectam, quæ ad oras Gronlandiæ solennis antea et annua fuerat, incolarum Daniæ navigationem ».

(3) Id., id. « Deinde immensam paulatim ex Trollebotis glacierum copiam coacervatam fuisse, quæ nunc impedita omnia et difficilia reddat. Adeo ut vix, nisi a parte insulæ quæ Libanotum borealem spectat, terram hodie, quamvis et id subinde difficulter, detur conjungere ».

si difficiles que, dès l'année 1383, on n'apprenait en Norvège que six ans après ses funérailles la mort d'un évêque de Gardar (1), Henricus (2). Ces relations finirent même par être totalement interrompues, à tel point que le Groenland fut non seulement oublié, mais même perdu. Le roi de Danemark, Frédéric III (1648-1670), appelait ce pays sa pierre philosophale (3), parce qu'on le cherchait toujours. En 1711, l'évêque de Drontheim le confondait avec le Canada. C'est seulement en 1725 qu'un prêtre norvégien, Hans Eggede (4), devint comme le second fondateur de la colonie en appelant de nouveau l'attention de ses compatriotes sur cette terre injustement délaissée.

Abandon de la métropole, attaques incessantes des Skrœllings, épidémies, impossibilité matérielle des communications, tout se réunissait donc contre ces malheureux établissements des Northmans en Amérique. Les historiens du Nord ne les mentionnent plus dès le XIVe siècle ; les historiens méridionaux, qui ne les connaissaient pas, persistent dans leur silence, et c'est ainsi que l'Amérique fut de nouveau perdue pour les Européens.

A-t-elle été tout-à-fait perdue ? Aucune relation n'a-t-elle été conservée entre l'ancien et le nouveau monde ? Nous avons peine à le croire, surtout quand nous nous rappelons la persistance à travers les siècles d'une dénomination géographique, qui semble indiquer quelque vague connaissance des découvertes scandinaves (5). Les cartes, les portulans et certaines relations

(1) TORFAEUS, *Historia Gronlandiae*, p. 241-246. — Cf. LELEWEL, *Mémoire sur les Zeni*, p. 80.

(2) Le sceau de l'évêque Henricus a été retrouvé et publié dans les Mémoires de la Société des Antiquaires du Nord (1845-1849), p. 432.

(3) LA MOTTE-LEVAYER, *Géographie du Prince*, I, 2, p. 49.

(4) Toutes les tentatives infructueuses pour retrouver le Groenland ont été énumérées par EGGÉDE (ouv. cité) p. 20-27. Voir le très intéressant article de M. VALDEMAR SCHMIDT, *Voyages des Danois au Groenland* (Congrès Américaniste de Copenhague, p. 195-236.

(5) E. BEAUVOIS, *La Norambégue, Découverte d'une quatrième colonie précolombienne dans le Nouveau Monde* (Congrès Américaniste de Bruxelles).

de voyages, à partir du XVIe siècle, placent en effet dans l'Amérique du Nord un certain pays de Norobega ou Norombega, qui pourrait bien être le Noroen bydgdh ou Norroen bygdh, c'est-à-dire le pays des Norrains ou Norvégiens. Dans la carte dressée par Jérôme Verrazano en 1529 (1), et conservée aux Archives de la Propagande, se trouve indiquée non pas précisément la Norambega, mais l'Ambega, et cela au milieu de dénominations païennes (Olympe), catholiques (San Giorgio, San Severino, etc.), naturelles (La Pescaria, del Refugio), ou françaises (Dieppois, Angolesmes, Vendôme, etc) : ce qui semble démontrer que l'Ambega, dans laquelle il est facile de retrouver le mot tronqué de Norambega n'est pas un nom de fantaisie. Ramusio dans sa *Relation de voyage du grand capitaine Francese* (2), le Dieppois Parmentier, parle en ces termes du pays signalé par Verrazano, c'est-à-dire des côtes des États-Unis et du Canada. « Les habitants de cette contrée sont humains et traitables, accueillants et aimables. La terre abonde en productions de tous genres. Là, poussent des vignes sauvages et d'autres arbres odoriférants. Le pays est appelé par les indigènes Norumbega. » A cette relation Ramusio avait annexé une carte dressée par Gastaldi. La Norumbega est représentée comme une île au sud d'un grand fleuve ou d'un bras de mer, qui s'étend de l'est à l'ouest depuis un cap des Bretons jusqu'à un autre bras de mer. On y lit les noms de Port du Refuge, Port Real, le Paradis, île Brisa, Flora et Angoulesme. Autant qu'il est possible d'établir une identification géographique, cette Norumbega paraît correspondre au Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Écosse et au Maine jusqu'à la rivière Kennebeck ou Chaudière, c'est-à-

(1) DE COSTA, *Verrazano the Explorer*, 1881. — GAFFAREL, *Les Découvreurs français de l'Amérique du Nord*, p. 139.

(2) RAMUSIO, *Raccolta di Viaggi* (1556), t. III, p. 423. « Gl'habitatori di questa terra sono gentili, trattabili, amichevoli, e piacevole. La terra e abondantissima d'ogni frutti, vi nascono arauci, mandorle, uva salvatica e multe altre sorti d'arbori odoriferi. La terra e detta da paisani Nurumbega ».

dire à un pays jadis colonisé par les Northmans, qui lui auraient laissé leur nom (1).

Dans le célèbre globe d'Ulpius, dressé en 1542 (2), et qui appartient à l'historial Society de New-York, la Norumbega a disparu pour être remplacée par la Verrazana sive Nova Gallia, mais on y trouve la ville de Normanvilla, placée vers le 43e et le 44e degré de latitude nord, qui paraît être la capitale du pays. Ce nom de Normanvilla n'est-il pas un indice suffisant de la persistance du séjour des Northmans dans la contrée ?

Jean Alfonse, le compagnon de Cartier et de Roberval, le célèbre pilote réputé par ses connaissances nautiques et par sa hardiesse, dont les contemporains vantaient la science et l'expérience, avait condensé, dans un important ouvrage, tous les renseignements géographiques ramassés dans sa longue et aventureuse carrière. Le manuscrit de cet ouvrage existe encore (3). Il est difficile à déchiffrer, car l'écriture est presque effacée. Voici comment, dans cet important résumé des connaissances de l'époque, Jean Alfonse parlait de la Norombègue : « Je ditz que le cap de saint Jehan, dit cap à Breton et le cap de la Franciscane sont sous nord-est et sud-ouest, et prennent un quart de est à ouest, et y a en la route cent quarante lieues, et icy finit ung cap appelé le cap de Norombègue. Le dict cap est par quarante et ung degrez de la haulteur du pôle arctique. La dicte coste est toute sableuse, basse, sans nulle montaigne. Et au long laquelle coste y a plusieurs isles de sable et coste forte dangereuse de bancs et rochiers. Les gens de ceste coste et de cap à Breton sont maulvaises gens, puissans, grands fleschiers, et sont gens qui vivent de poissons et de chair, et ont aulcuns

(1) De Costa, *Verrazano the Explorer*, p. 18.

(2) Ce globe est intitulé : Regiones orbis terrarum quæ aut a veteribus traditæ aut nostra patrumque memoria compertæ sint Euphrosynus Ulpius describebat anno salutis, 1542.

(3) *Cosmographie de Jehan Allefonse et de Raulin Secalart, cosmographe de Honnefleur*, 1545. Manuscrit 676 (grand format) de la Bibliothèque nationale à Paris.

motz et parlent quasi le même langage de ceux de Canada et sont grand peuple. Et ceulx de cap à Breton vont donner la guerre à ceulx de la Terre-Neufve quand ils peschent, et pour nulle chose ne saulvereyent la vie à ung homme quand ils le peuvent, si ce n'est jeune enfant ou jeune fille. Sont si cruels que si prennent ung homme portant barbe, ilz luy couppent les membres et les portent à leurs femmes et enffans afin d'être vengez en cela. Et y a entre eux force pelleteries de toutes bestes. Au delà du cap de Norombègue descend la rivière dudit Norumbègue, environ vingt et cinq lieues du cap. La dicte rivière est large de plus de quarante lieues de latitude en son entrée, et a de largeur au dedans bien trente et quarante lieues, et est pleine d'isles qui entrent bien dix ou douze lieues en la mer, et est fort dangereuse de rochers et baptures. La dicte rivière est par quarante et deux degrez de la hauteur du polle arctique. Au dedans de ladicte rivière y a une ville qui s'appelle Norombègue, et y a en elle de bonnes gens, et y a force pelleteries de toutes bestes. Les gens de la ville sont vestus de pelleteries, portant manteaulx de martres. Je me doute que la dicte rivière va entre à la rivière de Hochelaga, car elle est salée plus de quarante lieues en dedans, selon la dict des gens de la ville. Les gens parlent beaucoup de mots qui approchent du latin, et adorent le soleil, et sont belles gens et grands hommes. La terre de Norombègue est haulte et bonne ».

D'après la description de Jean Alfonse le nom de Norombègue désignerait à là fois un pays, une rivière et une ville. Le pays est assez facile à retrouver, car les 140 lieues qui séparent le cap Breton et le cap de la Franciscane conduisent assez exactement à la hauteur du cap Montauk à Long Island. La contrée Norumbega correspondrait donc à la côte actuelle de la nouvelle Ecosse, du nouveau Brunswick, du Maine, de New-Hampshire, du Massachussetts, de Rhode-Island, du Connecticut et de New-York. Quant à la rivière de Norumbega, il ne faut pas prendre ce mot dans son sens rigoureux. Il ne s'agit pas en effet d'un

cours d'eau entre deux berges, mais d'une rivière comme la rivière, c'est-à-dire la côte, de Gênes. Cette prétendue rivière de Norumbega ne peut être, avec les dimensions que lui donne Alfonse, ni le saint Jean, ni la sainte Croix, ni le Penobscot, ni même l'Hudson, mais uniquement la baie de Fundy qui a 160 kilomètres de profondeur sur 45 de large, et est semée d'îles, soit dans les baies du Penobscot et de Passimaquoddy, soit au sud à l'entrée du golfe. Enfin la ville de Norumbega doit être cherchée quelque part sur la côte. On aura remarqué que les habitants de Norumbega étaient de mœurs relativement policées, qu'ils portaient des costumes et surtout qu'ils savaient quelques mots de latin, sans doute ce qu'ils avaient retenu des hymnes sacrés que chantaient autrefois les missionnaires. Alfonse n'a, il est vrai, cité aucun de ces mots, mais Sagard Théodat (1) mentionne un chant canadien que les indigènes répétaient encore de son temps, c'est-à-dire en 1636. Tameia alleluia, tameia a don veni, han han héhé. Le mot alleluia est il vrai d'origine hébraïque, mais il a été en quelque sorte latinisé par l'église catholique, et les Canadiens l'avaient retenu. Le nom de Jésus s'était également conservé dans la langue des Abenaquis qui l'appelaient Kizim, dans celle des Chippeways qui l'appelaient Gischi, dans celle de diverses tribus de la nouvelle Angleterre qui l'appelaient Késus, et par les tribus Algonquines qui adoraient le soleil et le nommaient Jésus (2). N'est-ce donc pas que la Norombega avait autrefois été colonisée par des Européens convertis au christianisme, et ces Européens ne sont-ils pas les Northmans, dont nous avons raconté les expéditions au nouveau monde ?

Après Jean Alfonse, celui des écrivains français du XVIe siècle qui a donné la description la plus étendue de la Norombega est André Thevet (3). On sait que cet érudit cordelier

(1) SAGARD THÉODAT, *Histoire du Canada*, p. 311.
(2) PÈRE CHARLES LALLEMANT, *Relation de la Nouvelle France* (1626), p. 4.
(3) THEVET, *Singularitez de la France antarctique*, édition Gaffarel (1878).

avait voyagé dans toute l'Amérique alors connue. Il ne parle pourtant pas de la Norombega dans ses *Singularitez de la France antarctique*, bien qu'il se soit étendu longuement sur le Canada : c'est dans sa *Cosmographie universelle* (1) que nous trouverons les renseignements les plus complets : « De la terre de Canada et Baccaleos et de plusieurs rivières de la coste de Norembégue. Ayant laissé la Floride à main gaulche avec grand nombre d'isles, d'islettes, goulphes et promontoires, se présente la plus belle rivière qui soit en toute la terre, nommée de nous Norembégue et des barbares Aggoncy (2) et marquée en quelques cartes marines Rivière Grande. Il entre plusieurs autres belles rivières dans ceste-cy, et sur laquelle jadis les François feirent bastir un petit fort, quelque dix ou douze lieues en icelle, lequel estoit environné d'eau doulce, qui se va dégorger dans icelle, et fut nommé ceste place le fort de Norombégue. Plusieurs pilotes qui s'estiment estre les plus accorts de l'Europe, discourant du privilège, m'ont voulu faire accroire que ce pays Norombégien estoit le propre pays de Canada. Mais tant s'en fault, comme je leur dis, attendu que cesluy ci est sur les quarante trois degrez et celuy de Canada est sur les cinquante et un et cinquante-deux... Devant qu'en aborder la dite rivière, nous apparaît une îsle tournée de huist isleaux fort petits, qui avoisinent la terre des Montagnes Vertes et le cap des Isles. De là vous venez tousjours costoyant jusques à la bouche de la rivière, l'entrée de laquelle est dangereuse à cause de nombreux et haults rochers et forces batures, et est son entrée merveilleusement large. Quelques trois lieues de la dicte rivière se présente devant eux une belle isle, qui peut avoir quatre lieues de tour, et habitée seulement de quelques pescheurs et d'oyseaux

(1) Thévet, *Cosmographie Universelle* (1576), fol. 1008-1009-1010.

(2) On aura remarqué ce mot d'Aggoncy. Le pays venait en effet d'être agité par un déplacement de tribus, qui avait substitué aux tribus Huronnes les tribus Algonquines. Thevet avait constaté le changement et conservé le nom.

de diverses espèces, nommée ayayascou, à cause qu'elle est faite en forme d'un bras d'homme qu'ils appellent ainsi. Sa longueur est du nord au sud et laquelle on pourroit peupler facilement, aussi bien que plusieurs petites islettes qui l'avoisinent d'assez loin, et en icelle faire une forteresse très belle pour tenir en bride toute la coste. Ayant mis pied à terre, au pays circonvoisin, aperceumes un grand nombre de peuples qui venoît droit à nous de toutes parts et en telle multitude que vous eussiez dit estre une volée d'étourneaux. Ceux qui marchèrent les premiers estoient les hommes qu'ils nomment Aguenous; après venaient les femmes qu'ils appellent peragruastas, puis les adegestes qui sont les enfans, et les derniers estoient les filles nommées aniasgestas..... Ayant demeuré là cinq jours levasmes les anchres et partismes d'avec eulx avec un merveilleux contentement d'une part et d'autre..... En la région donc plus voisine de la Floride (que aucuns ont appelée Terre francoyse et ceux du pays Norombègue), la terre est assez fertile en diverses sortes de fruits ».

Thevet passe pour être dépourvu de critique et ses contemporains contestaient déjà la valeur de ses informations. Les mots qu'il place dans la bouche des Norambégiens paraissent avoir été forgés par lui. Il ne faut donc lui accorder qu'une confiance limitée, et, s'il était isolé, nous devrions en bonne règle récuser son témoignage. Remarquons néanmoins que sa description correspond à peu près exactement à celle de Jean Alfonse, et que, sans trop fixer les identifications, on retrouve à travers ses lignes, et malgré leur peu de précision, la baie de Fundy actuelle. En outre bon nombre de cartographes de ses contemporains ont assigné la même position à la Norombega. Il est vrai que dans la Mappemonde dite de Henri II (1), dans l'Amérique du nord, à l'ouest d'un golfe semé d'îles et qui

(1) Jomard, *Monuments de la Géographie*, feuille 47. — Gaffarel, *Les découvreurs français*, p. 117.

pénètre profondément dans l'intérieur des terres, non loin d'une ville surmontée de deux tours, est nommée l'Anorobaga, mais n'est-ce point là le nom défiguré de Norombega? Nous le croirons d'autant plus volontiers que, dans le Ptolémée de 1548, édité par Pietro Andrea (1), entre le 45ᵉ et le 50ᵉ degré de latitude nord, et sur le Ptolémée de 1561 édité par Ruscelli (2), entre la Florida et la Tierra de Baccalos figure la Tierra de Norumberg. Sur la Mappemonde de 1569 (3), au fond d'un golfe profond où se jette une rivière formée de deux bras à peu près égaux, Gérard Mercator a dessiné le littoral de la Norumbega avec une ville du même nom couronnée de hauts édifices. Ortelius, dans son *Theatrum orbis terrarum*, dont la première édition parut à Anvers en 1570, a dans sa Mappemonde donné la forme générale de la Norambega.

Que si nous poursuivons cette revue à travers les atlas de l'époque, nous aurons encore à enregistrer la mappemonde présentée à Philippe Sidney en 1582 par Michel Lock (4), où la Norombega est représentée comme une grande île entre le Saint-Laurent à l'ouest, l'île de Cap-Breton à l'est, et l'île Claudia au sud, c'est-à-dire qu'elle répond à la presqu'île Acadienne. Sur les feuille 29-30 de l'atlas composé en 1583 par J.-A. Vaulx (5) non seulement la Norambègue figure sur la côte méridionale de la péninsule au sud du Saint-Laurent, mais encore il est probable que la baie de Norin, entre la Baie-Grande et la Grande-Rivière est une abrévation de la Baie de Norambègue. Philippe Gallois(6), dans son *Epitome Theatri*,

(1) Pietro Andrea. *La Geografia di Claudio Ptolomeo Alessandrino*, Venise, 1548.

(2) G. Ruscelli, *Geografia di Claudio Tolomeo*, Venise, 1561.

(3) Jomard, *Monuments de la Géographie*, feuille 38.

(4) Tome VII des publications de l'Hakluyt Society.

(5) *Premières œuvres*. Cf. Cortambert, *Introduction aux Monuments de la Géographie par Jomard* (Bulletin de la Société de Géographie de Paris, juillet 1872).

(6) Philippe Galloeus, *Epitome theatri*. Anvers 1589, fol. 5.

dessine la Norambega, et toujours avec une ville du même nom, au sud du Saint-Laurent. Sur la carte de Thomas Hood (1) qui date de 1592 la cité méridionale d'Acadie s'appelle la Norombega, A. Magin (2), dans sa géographie de 1597, décrit en ces termes la Norumbega, que sur sa mappemonde il nomme Norobega : « La Norumbega est une contrée péninsulaire qui s'étend dans la mer du nord. Elle est appelée d'après une ville de ce nom, et elle jouit d'un climat tempéré et d'un sol fertile. Elle a quelques peuples désignés de manière différente par les Portugais, les Espagnols et les Français, de sorte que l'on ne peut tirer de là aucune notion certaine ». D'après la carte annexée à l'ouvrage de Wytfliet (3), composé en 1598, la Norumbega s'étendrait du 44e au 45e degré de latitude nord, et la ville de Norumbega serait située par 45° 20' de latitude, au confluent de deux rivières qui forment le fleuve de ce nom. « Plus outre (que la Virginie) vers le Septentrion, est Norumbega, laquelle d'une belle cité et d'un grand fleuve est assez connue ; encore que l'on ne trouve point d'où elle tire ce nom, car les barbares l'appellent Aggun-cia. Sur l'entrée de ce fleuve il y a une île propre pour la pescherie. La région qui va le long de la mer est abondante en poissons et vers la Nouvelle-France a grand nombre de bêtes sauvages et est fort commode pour la chasse, et les habitans vivent de mesme façon que ceux de la Nouvelle-France ».

Le témoignage des écrivains du XVIe siècle est donc à peu près unanime (4). Ils s'accordent tous à reconnaître l'existence d'une contrée qu'ils nomment Norumbega ou Norambega et ils la placent au sud du Saint-Laurent, en général dans le pays compris

(1) KUNSTMANN, *Atlas fur Entdeckungengesichte Amerikas*, feuille XIII.

(2) A. MAGIN, *Geographiæ universæ tum veteris, tum novæ absolutissimum opus*. Cologne, 1597.

(3) WYTFLIET, *Descriptionis Ptolemaicæ augmentum*, 1598. L'ouvrage a été traduit en français sous le nom d'*Histoire Universelle*. (Douai, 1607).

(4) Voir l'ouvrage récent de B. F. DE COSTA. *Ancien Norombega, or the voyages of Simon Ferdinando and John Walker to the Penobscot River.*— Albany, 1890.

entre l'estuaire de ce fleuve et la baie de Fundy. Il est vrai que les renseignements manquent un peu de précision, et que la plupart des cartographes ne parlent de la Norambega que par ouï dire, mais la région tout entière était alors bouleversée par de terribles guerres entre Hurons et Algonquins, et l'ancien nom de la région tendait à disparaître pour être remplacé par le nom de la tribu victorieuse, Aggoncy et Agguncia, c'est-à-dire Algonquins. C'est sans doute ce qui explique pourquoi, au siècle suivant, non seulement cette dénomination géographique tomba en désuétude, mais encore on contesta son authenticité. Ainsi Champlain, qui avait vainement cherché dans la Norambégue (1) « une grande ville fort peuplée de sauvages adroits et habiles, et ayant du fil de coton » écrit-il non sans découragement : « je m'assure que la plupart de ceux qui en ont fait mention ne l'ont cru... ce ne sont les merveilles qu'aucuns en ont escrites. » Il va même jusqu'à conclure « que ceux dont ils tenaient leurs renseignements n'en savaient pas plus qu'eux ». Lescarbot après lui (2) raille lourdement ceux qui ont parlé de Norambega. « Si cette belle ville a oncques esté en nature, dit-il, je voudrais bien savoir qui l'a démolie ». Mais ces allégations ne prouvent rien. On pouvait au dix-septième siècle (3) ou au

(1) Champlain. *Voyages*. (Edition Laverdière), t. III, p. 135.

(2) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France* (Edition Tross), liv. vi, § v, p. 675-676

(3) Nous signalerons pourtant, en plein dix-septième siècle, la description de la Norambega donnée par Davity, dans sa *Description générale de l'Amérique* (édition de 1660, p. 32). « Le pays le moins froid de tous, c'est la Norambègue, qui est meilleure en toute façon que l'Acadie sa voisine, et plus habitable et plantureuse. En esté la chaleur y est autant ou plus insupportable qu'en France : mais elle ne dure guère, parce que le temps se brouille aussitôt et les arbres prennent feuille ordinairement plus tard qu'en France. Au pays des Etchechemins ou de Norambègue... ces brouées viennent souvent en esté. Toutefois l'air est fort sain par tout ce pays à qui l'ont accoutumé... Les terres sont aussi bonnes qu'en France, principalement en la Norambègue, comme on cognoist en ce qu'elles sont noires, et produisent des arbres hauts et droits, et quantité d'herbe et de foin, qui est quelquefois aussi haut qu'un homme ». Voir également l'atlas de Hondius (*Théâtre des Gaules*, planche I

dix-huitième siècle (1), ou avoir oublié la Norambega, ou avoir perdu sa trace : nous croyons pourtant que la Norambega avait existé, qu'elle avait été colonisée par des Européens, très probablement par des Northmans. Nous pensons en outre qu'on peut, en étudiant les monuments, les traditions, les langues, les religions, prouver son existence. Mais ce difficile examen ne peut être fait à la légère, et nous nous réservons de discuter ailleurs cet intéressant problème. Il nous suffira pour le moment d'avoir établi que les Northmans ont découvert et colonisé l'Amérique avant Colomb, et que celui de leurs établissements dont le souvenir s'est longtemps conservé s'appelait la Norambega.

édition 1637). La Norambègue y est indiquée, à peu près sur l'emplacement de l'Acadie.

(1) Même au XVIIIe siècle, le père Charlevoix (*Histoire de la Nouvelle France*, t. I, p. 116) parle encore de la Norambègue, mais d'un ton bien dédaigneux : « A moitié chemin de Sainte-Croix à la rivière de Quinibeki, on trouve celle de Pentagoët, qui traverse par le milieu ce qu'on appelait la Norambègue, dont on a fait si longtemps une belle et puissante province, et où il n'y a jamais eu que quelques villages d'Etchemenins, assez peu peuplés ».

CHAPITRE X

LE VOYAGE DES FRÈRES ZENI

A la fin du XIVe siècle, grâce à un chef entreprenant, Zichmni, et à deux patriciens de Venise, Nicolo Zeno et Antonio Zeno, que les hasards de leur destinée avaient amenés dans les mers du Nord, l'Amérique fut de nouveau entrevue. L'authenticité de cette découverte a été fort discutée (1). On a prétendu que la

(1) BUACHE, *Mémoire sur l'île de Frislande* (Académie royale des sciences, 1784). — FORSTER, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* (traduction Broussonet), 1788. — ZURLA, *Di Marco Polo e degli altri piu illustri dissertazioni* ; Venezia, 1888. Dans le tome II, p. 1, est inséré un mémoire intitulé : *Dei viaggi e scoperte settentrionali di Nicolo ed Antonio Zeni, patrizi Veneti, dissertazione.* — DEZOS DE LA ROQUETTE, article sur les Zeni dans la *Biographie universelle* de Michaud. — LELEWEL, *Mémoire sur le voyage des frères Zeni.* — ZAHRTMANN, *Nordisck Tidsskrift for Oldkyndighed* (Société royale des antiquaires du Nord, t. II, p. 193-211, Copenhague, 1835. Ce mémoire a été traduit du danois en français et inséré dans les nouvelles annales des voyages, 1836. — BREDSDORFF, *Dissertation sur les Zeni* (*Groelandske historiskemindes mœrker*, Copenhague, 1845, p. 529-674. — FRÉDÉRIC KRARUP, *Zeniernes Rejse til Norden et Tolknings Forsœg* (Revue géograhique danoise). — C. DESIMONI, *Mémoire sur le voyage des frères Zeni au nord de l'Europe* (Giornale Ligustico di archæologia, storia e bell'arti, janvier-février, 1878). — ID., *I viaggi, e la carta dei fratelli Zeno Veneziani*, 1390-1403. (Archivio Storico Italiano, 1885). — — GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands au* Xe *siècle*, 1874, p. 183-211. — MAJOR, *The voyages of the venetian brothers, Nicolo et Antonio Zeno, to the northern seas* (1873). — GAFFAREL, *Les Voyages des frères Zeni, explorateurs Vénitiens* (Revue de géographie, t. VII, 241-346. — MARKHAM, *Les abords de la région inconnue* (traduction Gaidoz), p. 108-106. — JAPETUS STEENSTRUP, *Zeniener Reiser i Norden* (Mémoires de

relation du voyage des frères Zeni ne méritait aucune croyance. D'autres écrivains, moins affirmatifs, se sont contentés de soulever des doutes sur certains points ; d'autres encore ont accepté cette relation dans tous ses détails. Il est peu de problèmes géographiques qui aient soulevé de plus vifs débats. Aussi ce voyage nous a-t-il paru mériter un examen spécial.

Pendant la plus grande partie du moyen-âge, la prépondérance maritime appartint aux Vénitiens. Maîtres des îles de l'Archipel et des côtes de l'Adriatique, tout puissants à Constantinople, à Smyrne, à Alexandrie, vainqueurs des Génois, leurs rivaux, peu à peu ils étendent leurs conquêtes et augmentent leurs richesses. La Méditerranée leur appartient presque exclusivement. Ils vont même au-delà. Marco Polo, et, à sa suite, de nombreux et hardis négociants, ses compatriotes, s'aventurent en pleine Asie. La mer Noire et la Caspienne sont fréquentées par eux. Ils avaient même rétabli l'ancienne route de la mer Rouge et pénétraient jusque dans la vallée supérieure du Nil, où Bruce a retrouvé leurs traces (1). Ils n'hésitaient pas non plus à se lancer dans l'Océan Atlantique. Aussi entreprenants et plus heureux que les Phéniciens, puisqu'ils avaient à leur disposition un merveilleux instrument de découvertes, la boussole, on les voit naviguer dès le XIV[e] siècle sur cette mer inconnue (2). Au XV[e] siècle, le Vénitien Ca da Mosto découvrait

la Société des Antiquaires du Nord (1883) cité par la Revue historique de novembre 1883, p. 485. Cf. Congrès Américaniste de Copenhague, p. 150. — BEAUVOIS, *Découverte du Nouveau-Monde par les Islandais*, etc. (Congrès des Américanistes de Nancy, t. I, p. 41-93, et *Les Voyages transatlantiques des Zeni* (Muséum, 1890). — NORDENSKIOLD, *Om Broderna Zenos resor och de aldota Kartor ofven Norden.* — IRMINGER, *Zenos Frislanda is Iceland and not the Feroës* (Société de géographie de Londres, 1870), et *Nautical Remarks about the Zeni-Voyages* (Congrès de Copenhague, 1883).

(1) Sur le commerce des Vénitiens on peut consulter LA PRIMAUDAIE, *Etudes sur le commerce au moyen-âge.* — ZURLA, ouv. cité. — DAUNOU, *Histoire de Venise*, passim.

(2) GRAVIER, *Recherches sur les navigations européennes faites au moyen-âge aux côtes occidentales d'Afrique, en dehors des navigations portugaises du quinzième siècle* (Congrès géographique de Paris en 1878).

l'archipel du Cap-Vert et s'avançait jusqu'à l'équateur. Il faut même que sa réputation ait importuné la vanité des Portugais, car ceux-ci prétendent qu'il naviguait au service de leur roi. Le Vénitien Andréa Bianco, dans son Portulan de 1436, inscrivait avec soin toutes les récentes découvertes faites dans cette direction. D'autres Vénitiens, tantôt au service des princes étrangers, tantôt naviguant pour leur propre compte, allaient porter au loin leur expérience nautique et leur activité mercantile, et augmentaient ainsi le domaine maritime et les relations commerciales de la Sérénissime République.

La plus célèbre de ces expéditions vénitiennes dans l'Atlantique est celle des frères Nicolo et Antonio Zeno, qui ont peut-être retrouvé l'Amérique à la fin du XIVe siècle. Ils appartenaient l'un et l'autre à la famille patricienne des Zeno, qui donna tant de doges et tant de généraux à Venise. Leur trisaïeul Marco Zeno avait assisté à la prise de Constantinople par les Croisés en 1204 ; leur aïeul Renieri Zeno fut doge de 1252 à 1268 ; leur père Pietro, surnommé *Il Dragone*, avait été en 1362 nommé capitaine général dans une guerre contre les Turcs ; leur frère aîné Carlos, surnommé *Il Leone*, s'illustra dans la guerre de Chioggia ; Nicolo et Antonio étaient donc de grande noblesse ; mais, comme tous les nobles Vénitiens de cette époque, ils ne rougissaient pas de gagner leur vie par le travail, et demandaient au commerce les richesses qui leur eussent fait défaut au logis paternel, car ils étaient dix enfants.

Nicolo Zeno (1), né vers 1335 ou 1336, était déjà connu lorsqu'il entreprit le grand voyage qui devait l'immortaliser. En 1365, il concourut avec quarante patriciens à l'élection du doge

(1) Marcolini a été le premier édjteur de la relation des Zeni. Ramusio l'a reproduite au tome II, p. 230 de sa RACOLTA DI VIAGGI sous le titre de *Dello scoprimento dell' isola Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et Icaria. Fatto per due fratelle Zeni M. Nicolo il Cavaliere et M. Antonio.* La meilleure édition moderne est celle de Major : Nous l'avons constamment citée.

Marco Cornaro ; en 1367, il fut au nombre des douze députés envoyés à Marseille pour transporter à Rome le pape Urbain V et sa cour ; en 1379, il commandait une galère contre les Génois ; en 1382, après avoir contribué à l'élection du doge Michel Morosini, il se fit envoyer à Ferrare comme ambassadeur ; en 1388, il fixa les limites de la principauté de Padoue et de la République. Il avait donc joué un grand rôle, et était un des patriciens les plus en vue de Venise ; mais il ne jugeait pas sa tâche accomplie. Il voulait parcourir le monde (1), et visiter les régions baignées par l'Atlantique où n'allaient que rarement ses compatriotes (1). C'était pour lui une occasion de satisfaire sa passion des voyages tout en rendant service à sa patrie. Il équipa donc un navire à ses frais, et, en 1388, partit pour son exploration de l'Océan.

Les débuts du voyage furent heureux. Nicolo traversa le détroit de Gibaltar, et longea les côtes Espagnoles, Françaises et Flamandes. Assailli tout à coup par une violente tempête, il fut jeté sur les côtes d'une île nommée dans la relation Frislanda. Les insulaires, habitués à maltraiter les naufragés et à se partager leurs dépouilles, s'apprêtaient à faire un mauvais parti aux Vénitiens, lorsque ceux-ci furent secourus très à propos par un certain Zichmni, roi des îles Portland et Sorany, qui se trouvait alors dans le voisinage, et était justement occupé à faire la guerre au Frislandais. Fort heureux d'associer à sa fortune des auxiliaires dévoués et surtout un capitaine du talent et de l'expérience de Nicolo Zeno, Zichmni promit sa protection aux naufragés et les prit à son service. En effet, grâce aux Vénitiens et à leur pratique de la navigation à travers les détroits et le long de côtes dangereuses, il s'empara des petites îles qui entouraient Frislande, Ledovo, Ilofe, Sanestol, et, malgré les dif-

(1) Edit. Major, p. 3. « Or Nicolo... entrà in grandissimo desiderio di veder il mundo, e peregrinare, et farsi capace di varii costumi et di lingue de gli huomini, accio che con le occasioni poi potesse meglio far servigio alla sua patria ed à se acquistar fama e honore ».

ficultés qu'offraient à la navigation les bancs de sable et les rochers, pénétra jusqu'à la capitale de l'île et la soumit tout entière. Les Vénitiens furent comblés de présents, et Nicolo fait chevalier par le prince et nommé amiral de sa flotte.

Tous ces détails étaient contenus dans une lettre que Nicolo adressait à son frère Antonio, resté à Venise, pour l'engager à venir le rejoindre en Frislande. « Si vous voulez voir du monde, pratiquer diverses nations, vous faire un nom illustre et une grande position, suivez la longue route que j'ai parcourue au milieu des dangers dont je suis sorti sain et sauf ; je vous recevrai avec le plus grand plaisir parce que vous êtes mon frère par la valeur et par le sang ». Il lui donnait en même temps des renseignements sur la nature du sol et les productions du pays. Il lui apprenait par exemple que la principale industrie des Frislandais était le poisson salé qu'ils exportaient en grande quantité dans l'archipel Britannique, en Norvège, en Danemark, jusqu'en Flandre et en Bretagne. Antonio reçut la lettre de son frère. Jaloux de marcher sur ses traces (1), de voir des pays nouveaux et d'acquérir à la fois réputation et fortune, il accepta ses offres, équipa un navire, et, après diverses péripéties, réussit à le rejoindre. Fort bien accueilli par Nicolo et par le prince Zichmni, il servit quatre ans sous les ordres de son frère, et pendant dix autres années, après la mort de Nicolo, auquel il succéda dans ses honneurs et dignités, resta au service du prince bienfaiteur de sa famille.

Zichmni, fort de l'appui des Vénitiens, avait résolu de conquérir toutes celles des îles de l'Atlantique qui reconnaissaient alors la suzeraineté du roi de Norvège. Une première expédition contre l'Estland échoua (1393-1394), ou du moins n'amena d'autre résultat que le pillage des sept îles Talas, Broas, Iscant, Trans, Mimant, Dambere, Bres, et la construction d'une forte-

(1) Edit Major, p. 10. « Perche egli, che non men era desideroso che si fosse il fratello, di veder il mundo e praticar varie genti, et perciô farsi illustre e grand' uomo, comprò una nave, etc. »

resse à Bres (1). Nicolo, nommé gouverneur de cette forteresse, voulut profiter de son isolement pour tenter de nouvelles découvertes. Il équipa donc trois navires qui, au mois de juillet 1395, arrivèrent en Engroveland ou Grolandia. Les nouveaux débarqués y trouvèrent un monastère de frères prêcheurs et une église dédiée à Saint-Thomas, près de laquelle coulait une source d'eau bouillante, dont les moines se servaient pour chauffer leur église, leurs dortoirs, leurs réfectoires, et même pour faire leur cuisine et cultiver des fleurs en serre (2). Un volcan peu éloigné leur fournissait en abondance des pierres légères qu'ils façonnaient en voûtes ou convertissaient en chaux. Pendant l'été ils étaient en relations suivies avec Trondon (Drontheim), et en échange du bois, des grains et des draps qu'ils recevaient, expédiaient des poissons salés et des fourrures variées.

Parfois les navires de Trondon surpris par les glaces étaient obligés d'hiverner devant le port (3). Une flottille de barques en forme de navettes, recouvertes de peaux, et par suite insubmersibles et imperméables, était à leur disposition. Les indigènes étonnés de leur industrie les prenaient pour des dieux (4) et leur fournissaient en abondance tout ce dont ils avaient besoin. Ces moines étaient originaires de Suède, de Norvège et d'autres pays (5). Le plus grand nombre d'entre eux, venait d'Islande.

(1) Edit. Major, p. 12. « Nicolo rimaso in Bres si delibero à tempo nuovo di uscir fuori, e scoprir terra; onde armati tre navigli non molto grandi del mese di Luglio fece vela verso tramontana, e giunse ».

(2) Id., p. 13. « Et ci sono giardinetti, coperti di verno, il quali inafiati di quell'acqua si difendeno contra la neve et il freddo ».

(3) Id., p. 16. « E sempre in quel porto ci sono molti navigli, che non possono partire per essere il mare aggiaciato, ed aspettano il nuovo tempo, che lo disgele ».

(4) Id., p. 13. « Per le quali corze le genti di quei luoghi, vedendo effeti sopra natura, tengono quelli frati per Dei, e portano a lor polli, carne, e altre cose ».

(5) Id., p. 16. « Ci concorreono in questo monistero frati di Norvegia, di Sueda, e di altri paesi, ma la maggior parte sono delle Islande ».

Ils parlaient le latin (1), mais c'étaient surtout les chefs de la communauté qui employaient cette langue.

Nicolo Zeno aurait bien voulu continuer un voyage qui s'annonçait si bien. Il prenait des notes sur ses découvertes, dressait la carte du pays et utilisait son séjour ; mais les rigueurs du climat l'avaient éprouvé. Il dut retourner en Frislande et y mourut. Antonio lui succéda dans la faveur de Zichmni. Non seulement il hérita de ses dignités, mais encore devint le continuateur de ses projets. Il aurait pourtant désiré retourner à Venise, mais il s'était rendu indispensable et Zichmni ne voulût jamais lui accorder cette autorisation. Enchaîné par sa grandeur et prisonnier volontaire, Antonio se réserva néanmoins le droit d'entretenir une correspondance avec sa famille. Dans une de ses lettres à son frère aîné Carlo Zeno, il donnait d'intéressants détails sur une autre île de l'Atlantique, la fameuse Estotilanda, que nous avons déjà étudiée à propos de la colonisation de l'Amérique par les Irlandais. Il nous faut néanmoins revenir à cette relation, ne serait-ce que pour la compléter et préciser certains détails.

Quatre embarcations de pêcheurs Frislandais avaient été jetées par la tempête dans une île, nommée Estotiland, située très avant dans l'ouest. Le pays était civilisé. Les pêcheurs furent bien accueillis, mais on leur défendit de rentrer en Frislande. Ils se soumirent à cet ordre et restèrent cinq ans dans l'île, dont ils apprirent la langue et étudièrent les ressources. Comme ils savaient se servir de la boussole et en apprirent l'usage aux insulaires « ils furent très appréciés (2). Aussi le roi les expédia-t-il avec douze navires vers le sud dans un pays qu'ils nomment Drogeo. Mais en route ils furent assaillis par une si violente

(1) Édit. Major, p. 18. « Usani il piu d'essi la lingua Latina, e specialmente i superiori ed i grandi del monistero ».

(2) Id., p. 21. « Per il che questi pescatori furono in gran pregio, si che il Re li spedi con dodici navigli verso ostro nel paese che essi chiamano Drogio ».

tempête qu'ils se croyaient perdus. Ils évitèrent pourtant une mort cruelle, mais pour tomber dans une situation encore pire, parce qu'à terre ils furent faits prisonniers, et la plupart dévorés par les féroces habitants qui mangent de la chair humaine et la tiennent pour une viande très savoureuse ».

Le pêcheur et ses compagnons sauvèrent leur vie en montrant la manière de prendre le poisson avec des filets ; il pêchait chaque jour en mer ou dans les eaux douces, et prenait beaucoup de poisson qu'il donnait aux chefs. Par là il se mit si bien en faveur que chacun le chérissait, l'aimait et l'estimait fort. Sa réputation se répandit chez les peuples voisins, et un chef des environs éprouva un si grand désir de l'avoir près de lui et de voir avec quel art admirable il savait prendre le poisson qu'il déclara la guerre à celui chez lequel se trouvait le Frislandais ; il finit par avoir le dessus parce qu'il était plus puissant et belliqueux, et le pêcheur lui fut envoyé avec ses compagnons. Pendant les treize années de suite qu'il demeura dans ces contrées, il dit qu'il passa de la même manière au pouvoir de plus de vingt-cinq maîtres ; celui-ci faisant toujours la guerre à celui-là, et un tel à tel autre, rien que pour avoir le pêcheur, lequel erra ainsi, sans avoir jamais de demeure fixe dans le même lieu bien longtemps, de sorte qu'il connut et parcourut toutes ces contrées (1).

Il dit que ce pays est très vaste, et comme un nouveau monde,

(1) Edit. Major, p. 22. « E cosi errando ando senza haver mai fenna habitatione in un luogo lungo tempo, si che connobè et practico quasi tutte quelle parti. Edice il paese essere grandissimo, et quasi un nuovo mondo, sua gente roza e priva di ogni bene, perche vanno nudi tutti, che patiscana freddi crudeli, ne sanno coprirsi delle pelli degli animali che prundeno in caccia ; non hanno metallo di alcuno sorte, viveno di cacciagioni, e portano lanciè di legno nella punta aguzze, ed archi, le corde de i quali sono di pelle di animali ». N'est-ce pas ainsi que les chefs Patagons se disputaient la possession de l'héroïque Guinard, dont ils étaient obligés, tout en le martyrisant, d'admirer la supériorité intellectuelle, et qui ne parvint à se sauver de leurs mains que par des prodiges d'énergie ? Voir *Tour du Monde*, 1861, *Relation du Voyage de Guinard en Patagonie.*

mais que la population est grossière et privée de tout bien ; tous sont nus ; ils souffrent du froid rigoureux et ne savent pas se couvrir des peaux d'animaux qu'ils prennent à la chasse ; ils n'ont aucune sorte de métal, vivent de chasse, et portent des lances de bois aiguisées d'un bout et des arcs dont les cordes sont faites de cuir. Ce sont des peuples d'une grande férocité qui se combattent mutuellement à mort, et se mangent l'un l'autre. Ils ont des chefs et certaines lois bien différentes d'un pays à l'autre : mais, plus on va vers le sud-ouest, plus on trouve de civilisation à cause de la douceur de la température (1) ; de sorte qu'il y a des cités, des temples pour les idoles où l'on sacrifie des victimes humaines, que l'on mange ensuite. Dans cette contrée on a quelque connaissance et usage de l'or et de l'argent.

Le pêcheur, après avoir passé de si nombreuses années dans ce pays, résolut de regagner, si c'était possible, sa patrie. Ses compagnons, désespérant de la revoir, le laissèrent partir en lui souhaitant bon voyage, et restèrent où ils étaient. Leur ayant fait ses adieux, il s'enfuit à travers les bois vers Drogeo, et fut très bien accueilli et choyé du chef voisin, qui le connaissait, et était en grande hostilité avec son ancien maître. Il retourna ainsi de proche en proche par là même où il avait passé, et, après beaucoup de temps, et assez de peine et de fatigue, regagna finalement Drogeo, où il habita trois ans de suite, jusqu'à ce que, par un heureux hasard, il apprit des habitants qu'il était arrivé à la côte quelques navires. De là, ayant conçu l'espoir de réaliser son désir, il se rendit vers la mer, et demanda aux navigateurs de quel pays ils étaient. Il apprit avec grand plaisir qu'ils venaient de l'Estotiland, et, les ayant priés de l'emmener, il fut volontiers accueilli, parce qu'il savait la langue du pays, et devint leur

(1) Ed. Major, p. 23. « Ma piu che si va verso garbino, vi ci trova piu civilità per l'aere temperati che ù è ; di manierà, che si sono città, tempij agli Idoli, ed in sacrificano gli huomini e se li mangiano por ; hacendo in questa parte qualche intelligenza ed uso dell'oro e dell-argento ».

interprète. Ensuite il refit avec eux ce voyage, en sorte qu'il devint très riche. Ayant lui-même construit et armé un navire, il revint en Frislande, apportant au seigneur de l'île la nouvelle de la découverte de ce pays très riche. Et le tout est confirmé par les marins et par beaucoup de choses nouvelles, qui attestent la véracité de tout ce qu'il a rapporté » (1).

Antonio Zeno racontait ensuite que le prince Zichmni, espérant de nouvelles conquêtes, et mis en goût par le récit du pêcheur Frislandais, se décida à tenter une grande expédition. Bien que le pêcheur qui devait servir de guide fût mort trois jours avant le départ de la flotte, il persista dans sa résolution, et entraîna avec lui Antonio Zeno et un grand nombre d'aventuriers, descendants des anciens pirates Northmans, qu'excitaient à la fois la cupidité et la séduction toute puissante de l'inconnu. C'est dans une seconde lettre à son frère Carlo, qu'Antonio Zeno donnait tous ces détails, et racontait en même temps l'expédition. Zichmni s'était réservé le commandement en chef de la flotte et avait choisi pour guides quelques-uns des matelots qui étaient revenus d'Estoliland avec le pêcheur Frislandais. Après avoir visité quelques-unes des îles qui dépendaient de la Frislande, Ledovo et Ilofe, les voyageurs se lancèrent droit devant eux dans la direction de l'ouest (2). Les vaisseaux, à peine en pleine mer, furent dispersés par une violente tempête, mais ils se rallièrent, et arrivèrent en vue d'une grande île. Un interprète Islandais pouvait seul comprendre le langage des insulaires (3). Il apprit d'eux que leur pays se nommait Icaria, leur roi Icarus, et qu'il tenait son nom de leur premier souverain Icarus, fils de Dœdalus. Les Icariens

(1) Edit. MAJOR, p. 25. « E fatto ed armato un naviglio del suo, se ne è rittornato in Frislanda, portando a questo signor la nuova dello scoprimento di quel paeso richissimo ; ed a tutto se gli à fede per i marinai, et molte cose nuove che approvano essere vero, quanti egli ha rapportato ».

(2) ID., p. 26. « E navigando con buon vento scoprimmo da ponente terra ».

(3) ID., p. 27. « Che sapevano parlar in dicci linguaggi, ne fu inteso alcun di loro, fuor ch'un d'Islanda ».

ne voulaient avoir aucun commerce avec les étrangers (1), et prévinrent Zichmni qu'ils s'opposeraient à son débarquement; cependant ils consentaient à ce qu'un de ses hommes descendît à terre pour apprendre leur langue et étudier leurs coutumes. Zichmni ne tint aucun compte de leurs observations. Il fit le tour de l'ile, à la recherche d'un port où il pùt renouveler ses provisions d'eau ; mais les insulaires suivaient les mouvements de la flotte. Ils communiquaient entre eux par des signaux de feu sur les montagnes, et, à peine Zichmni avait-il débarqué, qu'il était assailli par des forces supérieures, perdait plusieurs de ses hommes, et était obligé de regagner précipitamment ses vaisseaux. Piqué au jeu, le prince essaya plusieurs fois de descendre à terre, mais les insulaires le suivaient le long de la côte, toujours en armes, ne voulant même pas entrer en pourparlers, et déterminés à vendre chèrement leur vie, si les étrangers persistaient dans leur résolution.

Zichmni se décide alors à poursuivre son voyage, et cingle vers l'ouest pendant six jours (2) ; mais le vent saute au sud-ouest, et, comme la mer était mauvaise, les vaisseaux se laissent pousser pendant quatre jours vent arrière. Enfin on découvre la terre, mais ce n'est pas sans hésitation qu'on s'en approche, car la mer était toujours grosse, et nul ne connaissait le pays qu'on venait de découvrir : « Enfin, avec l'aide de Dieu, le vent vient à tomber, et les flots se calment. Quelques matelots montent en barque et vont à terre. Ils reviennent presque aussitôt et nous annoncent à notre grande satisfaction qu'ils ont trouvé un pays admirable et un port excellent. A cette nouvelle,

(1) Edit. Major, p. 27. « Non ricevevano alcun forestiero, e che percio pregavano il nostro Principe, che non volesse romper quelle leggi che haveano havuto dalla felice memoria di quel Re ».

(2) Id., p 30. « Navigando sei giorni per ponente ; ma voltatosi il tempo à garbino, ed ingagliarditosi percio il mare, scorse l'armata quattro di con vento in poppa, e discoprendo finalmente terra con non picciolo timore si appressammo a quella per essere il mar gonfio, et la terra discoperta da noi non conosciuta ».

nous remorquons les vaisseaux, et descendons à terre. A peine entrés dans le port nous apercevons à l'horizon une grande montagne d'où sort la fumée. Nous espérions que l'île ne serait pas inhabitée. Afin de s'en assurer, Zichmni résolut d'envoyer un détachement de cent de ses meilleurs soldats pour reconnaître le pays et dire quels en étaient les habitants. En attendant, les matelots firent leurs provisions d'eau et de bois. Ils prirent beaucoup de poissons et de veaux marins. Ces veaux marins étaient si nombreux, qu'on était comme dégoûté de les manger. Sur ces entrefaites arriva le mois de juin ; la température était douce, plus qu'on ne peut le dire. Comme nous ne trouvions aucun habitant, on finit par supposer que cette belle île était déserte. Nous donnâmes au port le nom de Trin, et à la pointe qui s'avance dans la mer le nom de cap de Trin ». Les soldats, qu'on avait envoyés en reconnaissance, annoncèrent qu'ils avaient enfin trouvé des habitants (1), mais c'étaient des sauvages, de petite taille, très peureux, qui s'enfuyaient à leur vue dans les cavernes qui leur servent de demeures. Zichmni voyant que la contrée paraissait riche, l'air salubre, et que les indigènes ne lui opposeraient aucune résistance, résolut de tirer parti de tous ces avantages et de peupler, en y bâtissant une ville, sa nouvelle acquisition (2) ; mais l'hiver survint, et les fatigues de la colonisation jetèrent le découragement dans les esprits. Il fallut que Zichmni permît à Antonio de retourner en Frislande et de ramener avec lui tous ceux qui renonçaient à leurs projets. Quant à lui, attendant les secours et les auxiliaires que lui avait promis son fidèle amiral, il resterait dans sa capitale improvisée. Antonio accomplit son

(1) Edit. Major, 31 « E che n'habitavano molte genti intorno mezzo selvatiche reparandosi nelle caverne di picciola statura e molte panrose, perche sabito chi ci videro fuggirono nelle caverne ».

(2) Id., p. 32. « Di che informato Zichmni, vedendo il luogo con aere salubre e sottile, e con miglior terreno, e fiumi, e tante altro particolarità entrà in pensiero di farlo habitare, e di fabricarvi una citta ».

mandat, et, lorsqu'il revint en Frislande, il y fut accueilli avec enthousiasme ; car, depuis qu'on n'avait plus de nouvelles de l'expédition, on croyait tout perdu, hommes et vaisseaux (1).

Antonio avait écrit d'autres lettres à son frère. Il lui parlait de ses derniers voyages au pays colonisé par Zichmni, qui avait fondé des villes et étendu ses conquêtes au loin. Il lui annonçait en même temps une description de tous les pays qu'il avait parcourus, de leurs coutumes, de leurs productions, de leurs pêcheries (2). Il lui promettait aussi l'histoire de Frislanda, Islande, Estland, Norvège, Estotiland, Drogeo et Groenland, qu'il joindrait à la biographie de leur frère Nicolo et à celle du prince Zichmni. Il avait l'intention de porter avec lui, quand il reviendrait à Venise, tous ces manuscrits : mais de ces divers ouvrages, il ne reste malheureusement que l'indication, et jamais perte ne fut plus regrettable, car ils nous auraient éclairés sur bien des points restés douteux, et surtout ils nous auraient convaincus que les fragments des lettres parvenues jusqu'à nous ne sont pas, comme on l'a prétendu, un ouvrage de pure fiction.

Telle est la relation du voyage des Zeni. Jusqu'à quel point devons-nous ajouter foi à cette relation ? Trois solutions se présentent : ou bien cette relation a été inventée à plaisir, et en ce cas, il faut en débarrasser la science ; ou bien elle est vraie, et, en ce cas, elle fournit de précieux renseignements ; ou bien la relation, vraie dans le fond, est fausse dans les détails, et, en

(1) Edit. Major, p. 33. « Dove il popolo, che credeva di haver perduto il suo Principe per si lunga dimora che nel viaggio havevamo facto, ci raccolse con segni di grandissima allegrezza ».

(2) Id., p 33. « Quanto a sapere le cose, che mi ricercate de costumi de gli huomini, degli animali, e de paesi convicini, io ho fatto di tutto un libro distinto, che piacendo a Dio portero con meco, nel quale ho descritto il paese, i pesci mostruosi, i costumi, le leggi di Frislanda, di Islanda, di Estlanda, del Regno di Norvegia, d'Estotilanda, di Drogio, ed infine la vita di Nicolo il Cavaliere, con la discoperta da lui facta, e le cose di Grolanda. Ho anco scritto la vita e le impresse di Zichmni ».

ce cas, il faut distinguer les notions précises des renseignements erronés qu'elle renferme. Nous pensons que la troisième solution est la plus juste, et nous allons essayer de le prouver.

La plus grave objection qu'on ait dirigée contre l'authenticité de la relation est qu'on a trop attendu pour livrer à la publicité des événements aussi curieux, et cela à une époque où les esprits se tournaient avec ardeur vers tout ce qui intéressait la science géographique. En effet, le récit des voyages des frères Zeni resta longtemps inconnu. Il ne fut publié qu'après la découverte définitive de l'Amérique par les Espagnols. C'est seulement vers le milieu du XVIe siècle qu'un des membres de la famille des Zeni, Nicolo Caterino Zeno, mettant en ordre des papiers domestiques, qu'une coupable incurie avait abandonnés, retrouva les lettres si curieuses de son ancêtre, et s'empressa de les faire connaître. Elles étaient malheureusement incomplètes. Caterino Zeno avait même contribué par son étourderie à en perdre une partie, car il se souvenait que, tout enfant, il les avait tenues entre les mains, et, ne sachant ce qu'il faisait, les avait lacérées (1). Les fragments qui subsistaient avaient néanmoins une telle importance qu'il essaya de réparer sa faute en les publiant Il y joignit une carte des pays parcourus (2), carte également dressée par ses ancêtres, mais tellement dégradée qu'il la corrigea en partie d'après les documents qu'il avait à sa disposition. C'est en 1558 que parut cette précieuse publication, sous le titre de *Dello scoprimento dell' isola Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda*, et *Icaria, fatto sotto il polo artico, da due fratelli Zeni, M. Nicolo il k è M. Antonio, libro uno*, avec carte, à la suite de *Dei commen-*

(1) Ed. MAJOR, p. 34. « Perche io ancor fanciullo, e perventoni alle mani, ne sopendo cio che fossero, come fanno i fanciulli, le squarcciu e mandei tutte a male, il che non posso, se non con grandissimo dolore, ricordami hora ».

(2) ID., p. 6 : « Di queste parti di Tramontana m'è paruto di trarne una copia et alla carta da navigare, che ancora mi truovo havere tra le antiche cose nostre di casa... ».

tarii del viaggi in Persia di M. Caterino Zeno il k. (1) ; Venise 1558, petit in-8°. Elle eut un grand retentissement. Dès 1561 un des éditeurs de Ptolémée, Ruscelli, acceptant comme prouvés les résultats du voyage, reproduisait la carte des Zeni, et l'annexait, suivant l'usage de l'époque, aux cartes du monde alors connu. Moletti (2), un autre éditeur de Ptolémée, croyait non seulement que les Zeni avaient visité les pays marqués sur leurs cartes, mais encore que les découvertes récentes en confirmaient chaque jour l'authenticité. Livio Sanuto (3), géographe Vénitien du XVIe siècle, joint ses éloges à ceux de Ruscelli et de Moletti. Ramusio, le fameux compilateur, insérait la relation des Zeni dans son recueil de voyages, et, dès lors, elle était reproduite ou traduite dans toutes les collections importantes de voyages.

Il est sans doute fâcheux que des documents aussi honorables pour les Zeni aient été pendant de longues années laissés de côté : mais est-ce une raison pour accuser d'imposture l'éditeur de la relation, comme l'ont fait avec une singulière passion Laët, Horn, Torfoeus, Tiraboschi, Daunou, Zahrtmann et plusieurs autres ? (4). Dans nos établissements publics, bibliothèques ou dépôt d'archives, que de diplômes, que de mémoires intéressants, que de documents précieux sont ainsi recouverts d'une poussière séculaire ! Or, si nous tolérons cette négligence chez des fonctionnaires dont l'unique occupation devrait être de mettre en pleine lumière les pièces importantes et inédites, dont ils ont la garde, ne l'excuserons-nous pas de la part d'une

(1) Ruscelli, *Geografia di Tolomeo*, in-4°, Venise, 1561.

(2) Moletti, *Ptolémée de Venise*, 1562, texte de la planche XVI.

(3) Livio Sanuto, cité par Zurla, t. II, p. 11.

(4) Horn. *De originibus gentium Americanarum*, p. 155. « Tales errores in tanta luce expungendi sunt ne impostorum commenta pro veris habeantur a rerum imperitis ». — Laet, *Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii* (1644), p. 21. — Torfoeus, *Préface de la Vinlandia antiqua.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, V. 132. — Daunou, *Histoire de la Géographie*, § 4. — Zahrtmann, ouv. cité.

famille patricienne, que les affaires publiques et l'administration d'une grande fortune détournent du soin de ranger des papiers qui n'intéressent que ces ancêtres ? Il fallait un chercheur ou un oisif, tel que Caterino Zeno, pour s'aviser de remuer tous ces manuscrits entassés sous les combles de son palais, tous ces parchemins à demi rongés par les vers. Il fallait surtout une époque d'ardente curiosité, telle que la Renaissance, pour que pareille idée pénétrât dans son esprit. Peut être cherchait-il quelque antique manuscrit acheté par ses aïeux dans leurs voyages au Levant : il ne rencontra pas ce qu'il désirait, mais au moins possédons-nous grâce à lui un très curieux, et, croyons-nous, un très authentique document du XIVe siècle.

On a prétendu que la relation et la carte furent composées par Caterino Zeno, et qu'il se servit pour se travail des renseignements relatifs au Groenland qui, pour la première fois, parvenaient alors en Italie. Nous admettons volontiers, d'autant plus qu'il l'avoue lui-même, que la carte a été remaniée par Caterino Zeno, mais le dessin primitif était si bien une œuvre originale, que toutes les cartes postérieures des régions du Nord sont en partie copiées sur la carte des Zeni. Quant à la relation est-il possible qu'elle soit l'œuvre d'un faussaire, puisque son éditeur, Caterino Zeno, était un des grands personnages de la République (1), qui n'avait pas besoin, pour grandir sa réputation, d'attribuer à ses ancêtres de lointaines découvertes. D'ailleurs sa vie tout entière protestait contre cette imputation de faux. Aussi bien, si la relation était réellement l'œuvre d'un faussaire, présenterait-elle tant d'incohérence, d'inexactitudes, d'omissions ? D'ordinaire les auteurs de pareilles impostures prennent mieux leurs précautions et ne s'exposent pas à de pareils reproches. Comment admettre que la puissante famille des Zeni, dont la postérité se perpétua jusqu'en 1756, ait un instant consenti

(1) Caterino Zeno était un des plus savants hommes de l'époque. Son portrait, par Paul Véronèse, fut placé dans la salle du Conseil des Dix, dont il était membre.

à cette audacieuse usurpation de son nom? Comment, d'un autre côté, n'aurait-on élevé aucune réclamation contre eux, si on eut soupçonné Caterino Zeno de mensonge? Or, rien de semblable n'eut jamais lieu ni de la part des Zeni, ni contre eux. Il semble donc que la relation présente tous les caractères de l'authenticité.

Une autre preuve de l'authenticité de cette relation, c'est son cachet de naïveté, qu'il est difficile de méconnaître. Comme Rubruquis, comme Marco Polo, les Zeni ont réellement vu ce qu'ils décrivent, entendu ce qu'ils racontent, souffert du froid et de la tempête comme ils s'en plaignent; Caterino Zeno s'excuse quelque part (1) de ne pas reproduire intégralement une des lettres de son ancêtre, avec ses négligences de style et ses tournures vieillies. La candeur de cette précaution oratoire ne démontre-t-elle pas l'absolue sincérité du premier éditeur de la relation?

On a encore prétendu que ce voyage fut inventé par un Vénitien jaloux de Gênes, et désireux de rabaisser la gloire du génois Colomb. On n'y trouve pourtant aucune récrimination, ni même aucune allusion contre Colomb. Les pays décrits par Nicolo et Antonio Zeno ne présentent aucune analogie avec les descriptions du navigateur génois. Rien pourtant n'eut été plus facile, si la relation eut été apocryphe et dirigée contre Colomb que d'y introduire la description très reconnaissable par exemple d'Hispaniola, de Cuba ou de toute autre Antille. Or, rien dans la relation, ne sessemble, de près ou de loin, aux terres signalées par Colomb. L'inventeur de la relation, quel qu'il soit, aurait donc bien mal exécuté son dessein si réellement il avait cherché à décrier Colomb, et voulu le présenter comme le plagiaire des Zeni.

Il nous faudra pourtant reconnaître, et c'est ici que les

(1) Edit. MAJOR, p. 19 : « Laqual discoperta narra M. Antonio in una lettera scritta a M. Carlo suo fratello cosi puntalmente, mutate pero alcuno voci antiche, e lo stile, e lasciata star nel suo essere la materia ».

objections deviennent sérieuses, que la relation du voyage est pleine de confusions, d'invraisemblances, et même de contradictions. Est-ce un motif pour la rejeter ? Assurément non. Supposons un voyageur qui, sans avoir jamais entendu parler des Antilles ou de tout autre archipel, serait tout à coup transporté dans ces îles et voyagerait de l'une à l'autre. S'il cherchait à nous les décrire, surtout quand ses souvenirs ne seraient plus dans leur première fraîcheur, souvent il confondrait telle ou telle de ces îles avec une île voisine, et pourrait commettre de grossières erreurs. Ainsi firent les Zeni. Transportés dans un monde inconnu, préoccupés de leurs propres affaires, ils durent oublier bien des détails et se tromper souvent. Ces erreurs prouvent leur sincérité, car ce serait supposer un singulier raffinement à l'auteur d'un ouvrage apocryphe que de croire qu'il aura fait litière de son amour-propre et se sera exposé volontairement au reproche d'avoir composé un livre rempli de fautes.

Il ne nous reste plus qu'à essayer de faire le départ entre les renseignements précis et les notions erronées de la relation. Cet examen nous prouvera que, si l'on trouve dans cette relation des points obscurs et des traits évidemment fabuleux, au lieu de la rejeter en bloc, il est préférable de les étudier avec soin. Plus on les étudiera, mieux on les comprendra.

Tout d'abord quel est ce prince Zichmni qui joue un si grand rôle dans la relation ? Horn a beau jeu pour se moquer plus ou moins spirituellement de ce prince qu'il prétend inventé pour les besoins de la cause (1). Il est certain que ce nom de Zichmni a une tournure étrange et qu'il a beaucoup embarrassé les commentateurs. Afin d'en faciliter la prononciation, Pontanus (2), un des premiers historiens qui aient discuté ce problème, changeait l'm en in et proposait de lire Zichinni. Wytfliet écrivait Zichini.

(1) HORN, *De Originibus Americanis*, p. 156.

(2) PONTANUS, *Rerum danicarum historia* (Amsterdam, 1631), p. 762. C'est encore Pontanus qui cite Wytfliet (p. 763).

Marco Barbaro, parent des Zeni, qui connut les lettres d'Antonio vingt-deux ans avant leur publication (1), et s'en servit pour composer son recueil des *Discendenze patrizie*, lisait Zichno (2). Or Zichini ou Zichno est une transcription assez fidèle du vieux norrain Thegn, qui signifie le propriétaire libre. Zichmni serait donc un titre et non pas un nom de famille.

Sans nous attarder dans cette discussion philologique qui nous paraît peu intéressante et encore moins probante, cherchons si, parmi les souverains ou les princes du nord à la fin du XIV[e] siècle, il ne s'en trouve pas un dont la vie et les actes répondent à ce que racontent de lui les Zeni. Nous ne citerons ici qu'à titre de singularité l'hypothèse de F. Krarup, qui prétend reconnaître Zichmni dans Henri de Siggens, maréchal de l'armée de Holstein, qui aurait effectivement enlevé le Nord Frisland ou Frise Sleswigeoise, en 1371, à Olaf, fils de Haken de Norvège et de Marguerite de Waldemar ; mais, si le nom de Siggens se rapproche, jusqu'à un certain point, de l'italien Zichmni, la vie et les actes du maréchal ne ressemblent nullement à ce que les Zeni ont raconté de leur prince. Il nous faut donc chercher ailleurs, et peut-être serons-nous plus heureux dans nos recherches, lorsque nous les aurons dirigées sur un certain Henri Sinclair, baron de Roslin, descendant d'un des compagnons de Guillaume le Conquérant, qui était allé chercher fortune en Ecosse. Henri Sinclair, déjà seigneur de Caithness en Ecosse, des Sthetland, de Portland et du duché de Sorand, s'était fait nommer par le roi d'Ecosse comte des îles Orcades. Afin de fortifier sa position, il avait, en 1379, sollicité et obtenu du roi de Norvège la confirmation de ses droits sur l'archipel. Brave, habile marin, dévoué aux intérêts de ses sujets, il ne voulait pas qu'ils fussent rançonnés par les pirates Danois ou Norvégiens, alors nombreux et redoutables, et dirigeait contre ces insaisis-

(1) ZURLA, *Di Marco Poli*, etc., t. II, p. 9.

(2) BEAUVOIS, *Le Markland et l'Escociland* (Congrès des Américanistes de Luxembourg, t. I, p. 200.

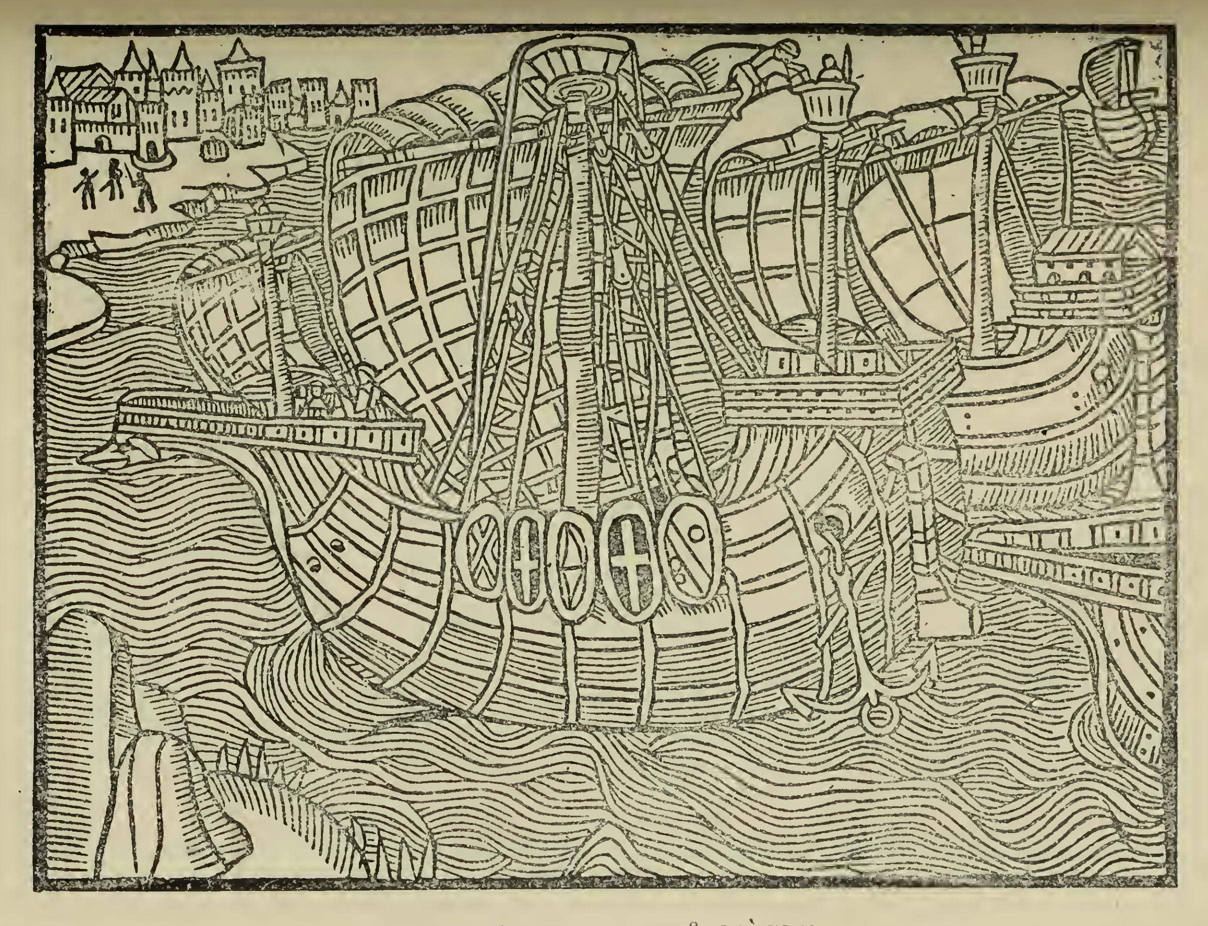
sables ennemis de fréquentes expéditions (1). Aussi, quand il apprit l'arrivée d'un marin aussi expérimenté et d'un officier aussi brave que Nicolo Zeno, chercha-t-il à se l'attacher en qualité de capitaine de la flotte qu'il destinait à la conquête du Frisland. L'existence de Henri Sinclair, ses projets de conquête et ses expéditions ne sont niés par personne. Nous ne savons il est vrai comment, à la fin du XIVe siècle, les hommes du nord prononçaient Sinclair ou ses équivalents, ni comment un Italien pouvait entendre et transcrire ce nom, mais l'identité de Sinclair et de Zichmni nous semble très probable, et d'ailleurs, comme nous allons nous en convaincre, elle sera confirmée par la suite du récit.

Quels sont les pays conquis, entrevus ou visités par ce prince belliqueux et par les Vénitiens qu'il a pris à son service? On en compte jusqu'à six : Frislanda, Estland, Engroneland, Estolilanda, Icaria, Drogeo. Étudions-les successivement.

On a beaucoup discuté sur l'emplacement de la Frislande. Certains auteurs, radicaux dans leurs affirmations, ont soutenu que l'île décrite par les Zeni a bien existé jadis, mais qu'elle a aujourd'hui disparu. Sur la mappemonde jointe par Ruysch à son édition de Ptolémée, la Frislande n'est pas indiquée. On lit à sa place : *Insula haec anno 1456 fuit totaliter combusta.* Baudrand écrivait en 1682, dans son *Dictionnaire géographique* (2) : « La Frislande est, d'après certains écrivains, une île très grande de l'Océan septentrional, mais sa situation, par qui et en quelle année elle fut découverte, à qui elle obéit, ses divisions, ses villes, tous ces renseignements sont contradictoires ; aussi est-il plus exact de dire qu'il n'y a nulle part de

(1) GRAVIER, *Découverte de l'Amérique par les Normands*, 184-189. — BARRY, *History of the Orkney Islands* (London, 1808), t. II, p. 202.

(2) BAUDRAND, *Dictionnaire géographique*, I, 414. « Frislandiam insulam esse peramplam Oceani Septentrionalis quidam scripsere, sed quæ sit, a quibus detecta, et quo anno, cui subjaceat, et quas habeat partes et urbes, neque constat inter ipsos qui de illa scripsere, ita ut melius sit dicere insulam Frislandiam nullam ».



UNE FLOTTE AU XVe SIÈCLE.

(D'après le Vergrei d'honneur),

Frislande ». Pingré et Borda (1), dans la relation du voyage qu'ils entreprirent en 1771 et 1772 dans les mers du Nord, cherchèrent également sans la trouver la Frislande : « Que l'île Frislandia ait existé ou non, disent-ils, il est au moins certain qu'elle n'existe plus ; mais existe-t-il, sous le nom de Bus, une petite partie de cette île, nous en doutons, parce que nous ne voyons pas que l'existence de Bus ait été suffisamment constatée ». Tout récemment, dans son curieux et intéressant ouvrage intitulé *Pauvre Islande !* (2) M. Victor Meignan soutenait la même théorie et affirmait que la Frislande avait disparu à une époque relativement moderne. La Frislande aurait donc été détruite par un cataclysme analogue à celui qui submergea jadis l'Atlantide ou la Lyctonie ; mais les effets de cette révolution géologique se seraient fait sentir au loin, et auraient été connus au moins dans les îles voisines : or, depuis l'an 800, on a conservé les traces et le souvenir des moindres ravages exercés par la mer à Heligoland ; depuis le XII[e] siècle on connaît, pour ainsi dire jour par jour, les changements opérés sur les côtes de Norvège, de Danemark ou de Hollande, Se peut-il donc que la soudaine disparition, à partir du XV[e] siècle, d'une île aussi grande que l'était la Frislande n'ait laissé ni traces dans les mers et les îles voisines, ni souvenirs dans l'esprit des habitants, et cela dans une région où les phénomènes cosmiques sont enregistrés avec soin, et les traditions entretenues avec fidélité? Il nous faut donc renoncer à cette hypothèse de la submersion, et chercher si on ne pourrait pas retrouver, autre part qu'au fond de la mer, la Frislande des Zeni.

Nous laisserons de côté l'hypothèse à tout le moins singulière de Bossi (3), qui entendait par Frisland tous les pays abondants en poisson, d'après l'ancien teutonique Frisch Land,

(1) Borda, Pingré et Verdun de la Creune, *Recherches pour vérifier les cartes hydrographiques*, t. II, p. 359.

(2) Victor Meignan, *Pauvre Islande*, p. 31-33.

(3) Bossi, *Histoire de Christophe Colomb.*

pays du poisson. Nous nous contenterons aussi de mentionner la bizarre position que lui assignent, au sud-ouest de l'Islande, très près du Groenland, Ortelius (1), Mercator (2), Blaeu (3), Dudley (4) et Coronelli (5), et nous ne saurons trop nous étonner de ce que Delisle (6) en 1718, et Lamartinière (7) en 1768, lui avaient conservé la même position. L'opinion de Steenstrup (8) ne nous paraît pas non plus facile à soutenir Cet écrivain pense en effet que la Frislande correspond à l'Islande, et il essaie de le prouver en interprétant les noms des lieux inscrits sur la carte des Zeni. Il pense que ces noms sont islandais sous une forme italianisée, ou bien traduits textuellement de l'islandais en italien ; mais il a oublié que l'Islande est nommée dans la relation comme un pays distinct de la Frislande (9) et qu'il est par conséquent impossible de confondre ces deux régions. Un autre savant, Walkenaër (10), a cru retrouver la Frislande dans l'Irlande. Dans son système, la Frislande répondrait au nord-ouest de l'Irlande, le golfe de Sudero à la baie de Gulloway, Sonestol à l'embouchure du Shannon et Bondendon à la presqu'île de Brandon dans le comté de Kerry. Qnant à l'emplacement de la capitale, il hésite entre Belfast et Down Patrick. Ces raccordements sont ingénieux

(1) Ortelius, *Theatrum orbis terrarum* (1573), cartes 1 et 2.

(2) Mercator, Carte de 1569 reprodnite par Jomard, ouv. cité, pl. 48.

(3) Blaeu, Atlas de 1634.

(4) Dudley, *Arcano del mare* (1630-1661).

(5) Coronelli, *Il portolano della mare*, 1698. Ce dernier publia une carte particulière du Frisland sous ce titre : Frislanda scoperta da Nicolo Zeno, patricio Veneto, credutà favolosa, o nel mare sommersa.

(6) Delisle, *Atlas historique et géographique*, 1718.

(7) Lamartiniere (*Dictionnaire géographique de* 1768) la plaçait entre le 34°5' long. O, et 60° et 63° lat. N.

(8) Steenstrup, Congrès Américaniste de Copenhague, p. 180.

(9) Relation, édit. Major, p. 11. « Ed vedendosi per la Tramontana vicino alle Islande, delibero di assaltar Islanda ». — Voir p. 11, 16, 20, 33, 34. « Le logge di Frislanda, di Islanda ».

(10) Walkenaer, *Lettre à Dezos de la Roquette*, insérée dans la *Biographie univerelle* de Michaud à l'article des frères Zeni.

sans doute, mais comment supposer que les Zeni aient donné des noms bizarres et si complètement inconnus à des pays tels que l'Irlande, depuis longtemps explorée, comme le prouvent les cartes antérieures ? (1) Une hypothèse plus récente nous paraît moins soutenable encore que la théorie de Walkenaër : Frédérick Krarup (2) n'a-t-il pas soutenu qu'il fallait chercher la Frislande dans le Nord Frisland ou Frise Sleswigeoise ; mais il ne peut expliquer une foule de noms propres et de détails qu'il se contente de passer sous silence, et, des trente-neuf noms cités par les Zeni dans leur carte de Frislanda, il ne parvient à établir l'identification que de Sorano avec Sœhren en Wagrie, de Sudero avec Suderaü, un des bras de mer qui séparent les îles Slewigoises, et de Forlanda avec Bordlum près de Bredstedt en Sleswig.

Qu'est-il besoin de chercher si loin la position de la Frislande ? Il est un archipel de l'Atlantique dont la position et les dénominations correspondent à peu près exactement à la position assignée par les Zeni à la Frislande, et aux dénominations géographiques qu'ils ont inscrites sur leurs cartes : c'est l'archipel des Feroë (3). Sans doute le mot Feroë n'est pas le même que le mot Frislanda ; mais il a, paraît-il, pour racine Fara ou Fare, qui signifie passage, détroit entre des îles, dont on a fait successivement Far-or, Faer-oer, et Fair-island. Il se peut encore que Frislande signifie terre des Frisons, Frisa-land, car on sait par une curieuse tradition recueillie de nos jours par le pasteur Schrœter (4), que des Frisons occupèrent Sudhuroy, la plus méridionale des Feroë, Quelle qu'ait été la fortune de ce nom,

(1) Hamy, *Les Origines de la cartographie de l'Europe Septentrionale.* (Bulletin de géographie historique et scientifique, 1888).

(2) Krarup, ouv. cité.

(3) G. Debes, *Fœræ reserata, a description of the islands, translated from the danish*, Londres, 1676. — Torfoeus, *Comentatio de rebus Fœregensium*, 1695.

(4) Schroeter, *Les Frisons à Akraberg* (cité par Beauvois, *Découverte du Nouveau-Monde*, etc., p. 90).

il n'en est pas moins vrai que les Zeni ne l'ont pas inventé pour les besoins de leur cause, car, bien avant eux, la Reslanda de la Géographie d'Edrisi (1154) (1), la Vrieslandia d'un planisphère du XVI[e] siècle, en tête du manuscrit 4,126 du fonds latin à la Bibliothèque nationale de Paris (2), le Wrislad de la Mappemonde de Ranulf de Hyggeden (1360) (3), rappelaient le nom de Frislande, et cette île occupait déjà l'emplacement de Feroë. Cet archipel est encore désigné sous le nom de Frislanda dans les mappemondes de Bianco (1436) (4) et de Fra Mauro (1459) ainsi que dans un atlas catalan de la fin du XV[e] siécle, à l'Ambrosienne de Milan (5). On le trouve également dénommé dans les cartes de Juan (6) de la Cosa, (1500) de Ruscelli (7) (1561), de Mercator (1569) (8) et de Sigurd Stephanius (1570). Enfin Christophe Colomb qui fit un voyage dans les mers du Nord au mois de février 1477, visita le pays qu'il nomme Frislande (9), et détermina sa position par le 73° de lat N. ; ce qui correspond à peu près exactement à la position des Feroë.

Donc, pendant tout le moyen-âge, bien avant l'époque où parut la relation des Zeni, la Frislande est marquée dans les cartes du temps au même degré de latitude que les Feroë. Les longitudes seules varient. Il est vrai que la Frislande est considérée dans la relation comme ne formant qu'une seule terre, et

(1) EDRISI, traduction Jaubert.

(2) Cité par SANTAREM, *Atlas composé de mappemondes*, etc., pl. 23.

(3) JOMARD, ouv. cité.

(4) FORMALEONI, ouv. cité.

(5) UZIELLI ET SAN FILIPPO, *Studi biografici sulla storia della geografia in Italia* (1887), t. II, p. 238, N° 404.

(6) JOMARD, planche, N[os] 19, 20.

(7) RUSCELLI, *Géographie de Ptolemée.*

(8) JOMARD, ouv. cité, pl. 76

(9) HUMBOLDT, *Histoire de la géographie du nouveau continent*, t. II, p. 106, citant le traité des cinq zones habitables, composé par Colomb : « Lorsque je me trouvai dans cette île, la mer n'était pas gelée, quoique les marées y soient si fortes qu'elles y montaient à vingt-six brasses et descendaient autant. Il est vrai que le Tile dont parle Ptolemée se trouve là où il le place et se nomme aujourd'hui Frislande ».

que, de plus, toutes les cartes du temps la dessinent comme ne formant qu'une seule île ; mais il semble que ce fut longtemps comme un procédé des cartographes de ne décrire dans un archipel mal connu que les sinuosités extérieures, en ne tenant nul compte des détroits, des caps et des îles à l'intérieur. Il n'y a pas longtemps, par exemple, que les nombreuses îles et les détroits multiples que les navigateurs rencontrent à la pointe sud de l'Amérique, ont cessé d'être compris sous la dénomination unique de Terre de Feu (1). La grande étendue de la Frislande dans la carte des Zeni provient peut-être aussi de ce que le dessin original, très délabré quand il fut copié, n'offrait plus qu'une image confuse des canaux qui séparent les Feroë. Aussi bien, supposons un instant que les îles Feroë ne forment qu'une seule île ; que si nous négligeons les détroits qui les séparent, et ne considérons que les configurations des côtes, nous verrons alors, en comparant la carte des Zeni à une carte moderne de l'archipel, que les mêmes caps se présentent dans le même ordre, en suivant la même direction, et que les golfes sont à peu près identiques (2).

Enfin quelques dénominations géographiques se sont maintenues jusqu'à nos jours, presque semblables à celles qu'indiquaient les Zeni. Qui ne reconnaîtrait dans Monaco le nom italianisé de l'île Monkers ou des Moines, la plus méridionale des îles de l'archipel ? Le cap Spagia ne serait-il pas le cap Stacken, le golfe de Sudero le Suderoë fiord, Ledovo Little

(1) La Terre de feu a des proportions gigantesques dans l'avant-dernière carte de l'atlas d'Ortelius, dans le curieux globe de Nancy (Congrès Américaniste de Luxembourg, I, 359) et dans la plupart des cartes du XVIe et même du XVIIe siècle. Parfois même elle se confond avec les terres australes. Voir la mappemonde de Henri II (Jomard, ouv. cité), et le Portulan de Malartic (Société bourguignonne de géographie et d'histoire), 1889.

(2) Remarquons toutefois que Simboë Minch, la plus méridionale des Feroë (61°24) n'existe plus. Cette falaise, de 27 mètres de haut, très utile pour les navires auxquels elle signalait des tourbillons dangereux, a été engloutie le 7 novembre 1885. (LABONNE, *Un mois dans l'archipel des Færoer, Tour du monde*, 1887).

Dimon, Sanestol Sandoë, etc. (1)? Buache et surtout Lelewel, qui ont poussé l'identification jusqu'au bout, n'ont laissé passer qu'un seul des trente-huit noms cités par les Zeni sans lui assigner sa position, mais quelques-uns de leurs rapprochements sont à tout le moins forcés (2). Les analogies signalées sont pourtant singulières, car rien ne passe aussi difficilement que les noms propres d'une langue à l'autre, surtout quand ce sont des étrangers qui traduisent avec leur prononciation les noms des contrées qu'ils parcourent. Qui donc reconnaîtrait, s'il n'en était averti, et dans des pays voisins, S'gravenhagen, Mecheln, Luttig, Kortryck, Regensburg, Diedenhofen, etc., défigurés sous les noms de La Haye, Malines, Liège, Courtrai, Ratisbonne et Thionville?

Veut-on d'autres preuves de l'identification de la Frislande et des Feroë? La relation parle à diverses reprises du grand nombre des poissons qu'on trouvait dans l'archipel (3). Les insulaires le salaient ou le fumaient et l'exportaient jusqu'en Norvége, en Flandre et en Bretagne. C'était la grande production du pays. Aujourd'hui encore Danois, Anglais, Hollandais même fréquentent ces parages à cause de l'énorme quantité de poissons qu'ils y rencontrent, et parfois y font de véritables pêches miraculeuses (4).

D'après la relation l'abordage de la Frislande était difficile à cause des écueils, de l'escarpement de la côte et des courants. Les mêmes difficultés subsistent. La mer qui environne les

(1) Voir la carte jointe à l'ouvrage cité ci-dessus (Id., p. 399).

(2) Ainsi, d'après Lelewel (Mémoire cité, p. 102-103), les villes de Frisland, Godmec et Sorand correspondent à Kingshaven, Thorshaven et Scavernus. Portland est identifié à Sydero. Laissons lui la responsabilité de ces rapprochements.

(3) Relation, édit. Major, p. 9. « Nel quale si prende pesce in tanta copia, che se ne caricano molte navi, e se ne fornisce la Flandra, la Bretagna, l'Inghilterra, la Scotia, e Dannimarcha, e di quel ne cavano grandissime ricchezze ».

(4) Labonne, *Un mois dans l'archipel des Faeroer* (Tour du monde, 1887). Voir gravure p. 395 et 409 représentant la pêche des Dauphins.



CARTE DU VOYAGE DES FRÈRES ZENO, D'APRÈS LE PTOLÉMÉE DE RUSCELLI (1561)

Feroë est féconde en naufrages, et les bons mouillages sont rares dans l'archipel. « Le brassiage dans les détroits est considérable, lisons-nous dans une relation contemporaine, et l'on rencontre dans plusieurs endroits des gouffres ou tourbillons. Celui de Sudero s'accuse par quatre tourbillons impétueux se jouant au milieu d'une spirale de récifs à fleur d'eau, sur lesquels se briserait en mille éclats la barque du pêcheur imprudent » (1).

La tradition locale elle-même vient à l'appui de notre système. Un pasteur, le révérend Schroetter (2), a recueilli dans l'île de Sudhuroy une tradition d'après laquelle les Férégiens méridionaux, révoltés contre leur évêque, furent secourus par un chef frison d'Akraberg, qui leur amena « deux embarcations de corsaires qui avaient été au sud ; elles leur furent d'une grande utilité, car, la veille du jour où l'on devait livrer bataille, elles firent voile pour diverses contrées au nord de l'archipel et menacèrent de les piller. Aussi beaucoup de Septentrionaux restèrent-ils chez eux, n'osant laisser les femmes seules en présence des corsaires. Le résultat fut que les Méridionaux remportèrent la victoire et tuèrent beaucoup d'ennemis ». Ce récit concorde avec la relation de Nicolo Zeno qui, en effet, se rendit avec la flotte à Bondendon, au nord de l'archipel, pendant que Zichmni conduisait les opérations par terre (3). Il nous semble donc démontré que ce n'est pas ailleurs que dans les Feroë qu'il faut chercher la Frislande des Zeni, et que toute cette partie de la relation présente le caractère de l'authenticité la plus absolue.

Après avoir soumis la Frislande, Zichmni aurait attaqué

(1) LABONNE, Id., p. 392.

(2) SCHROETTER, *Traditions populaires des Foeroes* (Société des Antiquaires du Nord, 1849-51, j. 145-6).

(3) Edit. MAJOR, p. 8. « Il capitano, col consiglio di M. Nicolo, volle, che si facesse scala a una terra chiamata Bondendon per intender i successi della guerra di Zichmni... ».

l'Estland. On a prétendu que c'était l'Islande; mais aucune des dénominations géographiques conservées par la carte des Zeni ne se retrouve en Islande. De plus les annales islandaises ont toujours été rédigées avec grand soin, et elles ne parlent pas de cette invasion. Walkenaër fait de l'Estland le nord de l'Ecosse. Nous retrouverons plus aisément l'Estland dans l'archipel des Shetland. Il était en effet de bonne tactique pour Zichmni, qui ne songeait à rien moins qu'à la conquête de toutes les îles de l'Atlantique, de commencer par les moins éloignées. Or les Shetland sont rapprochées des Feroë et il est dit expressément dans la relation que l'Estland est très près de la Frislande (1). La plupart des noms indiqués sur les cartes des Zeni se retrouvent en effet dans les Shetland. Forster (2) a essayé d'appliquer à cet archipel le même procédé que celui dont Buache et Lelewel se sont servis pour les Feroë, et il a démontré sans trop de peine que les îles de Bres, Mimant, Iscant, Taluo, Broas et Trans, mentionnées par les Zeni, répondaient à Bressa, Maniland, Trus, Teal, Buras et Tronda, toutes dans les Shetland. L'identification nous semble aussi complète que possible, et, par conséquent, sur ce point encore, la relation des Zeni n'a pas été inventée.

Le doute n'est guère permis pour l'Engroneland dans lequel on reconnaît si facilement le Groenland. Seul, le paradoxal F. Krarup, sous prétexte que la carte des Zeni joint le Groenland à la Norvége, a fait de la presqu'île Groenlandaise la presqu'île Lapone. Il a même retrouvé le cap Trin sur la côte Terske au S.-E. de la Laponie, et le monastère de Saint-Thomas dans un des couvents russes de la Mer Blanche, et pourtant ces couvents ont tous été fondés postérieurement.

(1) Edit. Major. p. 10. « All' impresa di Eslanda, die è sopra la costa tra Frislanda e Norvegia ».

(2) Forster, *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord.* D'après Zurla (ouv. cité, p. 15) l'Estland figure déjà, et à la place des Shetland, sur la septième feuille de l'atlas d'Andrea Bianco, sous le nom de Stilanda.

F. Krarup use vraiment de procédés par trop commodes pour justifier ses hypothèses. En effet il ne tient aucun compte des positions assignées et supprime les détails qui le gênent. Mentionnons encore l'opinion à tout le moins singulière de Steenstrup (1), qui croit retrouver l'Engroneland des Zeni dans une contrée marécageuse des Frisons du Nord, sans doute l'Eiderstеat, et affirme que les Zeni ne sont jamais allés au Groenland. Ne vaut-il pas mieux revenir à l'opinion commune, et reconnaître avec tout le monde, même avec les adversaires des Zeni, que l'Engroneland est le Groenland?

La carte du pays est dressée avec beaucoup de soin ; les sinuosités sont indiquées exactement, si bien que Zahrtmann (2), un des contradicteurs les plus résolus des Zeni, a déclaré que, pour rédiger cette carte de l'Engroneland, les frères Zeni durent s'adresser à des marins éclairés ou à de savants ecclésiastiques. On aura en outre remarqué la grande précision avec laquelle les Vénitiens parlent du climat et des productions locales. Le climat n'a pas varié : il est toujours aussi rude et la température toujours glaciale. Quant aux productions, ce sont les mêmes, des poissons salés, des pelleteries et des barques rudimentaires. Ces barques les Zeni les avaient décrites avec étonnement (3). Tous les détails de leur description sont encore vrais de nos jours, et les Groenlandais n'ont pas modifié leurs procédés de construction et de gréement. L'ourmiak d'Igalikko tel que le décrit Hayes dans son voyage à la terre de Désolation (4), c'est-

(1) Steenstrup, *Congrès Américaniste* de Copenhague, p. 180.

(2) Zahrtmann, ouv. cité (Nouvelles Annales des Voyages, 1836).

(3) Relation, édit. Major, p. 16. « Le barche de pescatori si fanno come le navicelle che usano le tessitori nevfar la tela ; et tolte la pelle de pesci le formano ; et cucite insieme, et poste in piu doppij, rièscono à buone e sicure, ch'è cosa certo miracolosa à sentire, nella fortune vi si serrano dentro, e lasciano portarsi dall' onde e da' venti per il mare senza algun timore o di affogarsi ».

(4) Hayes, *La terre de désolation* (Tour du monde), 1873, t. II, p. 8. — Cf. Hayes, *Voyage à la mer libre du pôle arctique* (Tour du monde, 1868), t. I, p. 121.

à-dire au Groenland, ressemble à s'y méprendre au canot de cuir des insulaires de l'Engroneland. Ce ne sont point là des phrases jetées au hasard et des mots sans valeur. A vrai dire il n'est pas un passage de la relation qui, littéralement, ne s'applique encore au Groenland contemporain.

Il est cependant deux points qui ont soulevé de sérieuses objections : Le monastère de Saint-Thomas n'a pas été retrouvé, et le Groenland n'a pas de volcan en activité : La relation Vénitienne serait donc fausse au moins sur deux points.

Il nous faudra tout d'abord remarquer que la création d'un couvent au Groenland n'a rien d'invraisemblable. On sait déjà que l'Evangile fut de bonne heure prêché dans cette lointaine région, et même qu'un évêché y fut établi (1). Dès lors quoi d'étonnant si des moines, malgré la rigueur du climat, ont songé à se réunir en communauté dans le Groenland ? Aussi bien nous savons, mais sans plus de détails, qu'un couvent fut fondé au Groenland en l'an 1244 (2). D'un autre côté Ivar Bradsen, auteur d'une description du Groenland composée au quatorzième siècle (3), dit expressément qu'au fond d'un fiord est un grand monastère consacré à Saint Olaf et à Saint Augustin, habité par des chanoines réguliers, et dont les domaines étaient considérables. Est-ce ce monastère qu'Ortelius, dans son atlas de 1573 (4), indiquait sur sa carte du Groenland sous le nom de *monasterium Sancti Thomæ*, et que Gérard Mercator (5), dans

(1) Beauvois, *Origines et fondation du plus ancien évêché du Nouveau Monde* (Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune), 1878.

(2) Pontanus, ouv. cité.

(3) Ivar Bradsen, *Descriptio Gronlandiæ*, édit. Major, p. 45 : « Haud procul ab hoc tractu ingens monasterium situm est, a Canonicis regularibus habitatum, sancto Olavo et sancto Augustino consecratum : monasterium a parte interiori omnia ad finem sinus, omniaque exterius ab opposito latere possidet ».

(4) Ortelius, carte intitulée *Septentrionalium regionum descriptio*.

(5) G. Mercator, *Descriptio cœli et terræ* : « Duæ tantum habitationes in extremis quasi septentrionis, in Gronlandia videlicet, notæ sunt, Alba et S. Thomæ cœnobium ». — Cf. Id., Atlas, planche 22.

sa description du pôle arctique (1578), décrivait en ces termes : « Il n'y a que deux habitations dans ces pays de l'extrême nord, je veux parler du Groënland, Alba et le monastère de Saint-Thomas ? » Ce qui nous porterait à le croire c'est que, quelques années auparavant, en 1564, époque à laquelle on avait déjà à peu près perdu de vue le Groenland, le gouverneur d'Islande, ayant confisqué les revenus du couvent d'Helgoffoël, trouva un vieux moine qui, jadis, avait fait partie du couvent de Saint-Thomas au Groenland, et en donna une description conforme à celle de Nicolo Zeno (1). Le gouverneur prépara aussitôt une expédition au Groenland (mars 1564). Les matelots islandais arrivèrent en vue des côtes, mais furent arrêté par des murs de glace, qu'ils franchirent avec peine. Ils eurent à combattre des ours blancs, et se rembarquèrent au plus vite à cause du froid qui devenait de plus en plus intense. Ces divers témoignages ne prouvent-ils pas, par leur concordance même, que jadis exista au Groenland un couvent de Saint Thomas? Sans doute Ivar Bradsen a parlé de Saint Olaf et non de Saint Thomas, mais on sait déjà comment les noms propres se modifient d'une langue à l'autre et le nom septentrional d'Olaf doit aux oreilles méridionale d'un Vénitien avoir beaucoup ressemblé à celui de Saint Thomas. Il est encore vrai qu'on n'a pas encore retrouvé l'emplacement de ce monastère, mais la côte orientale du Groenland est mal connue (2). Hudson en 1607, David Danell en 1652, Olsen Wallse en 1752-53, Lovenhorn, Egéde et Rothe en 1785-87,

(1) EGÈDE, *Description du Groenland* (1763), p. 13. Egède cite encore, mais sous toutes réserves, et d'après le témoignage de Dithmarus Bleskenius, un moine Groenlandais qui vivait en Islande vers 1646, et racontait des choses extraordinaires sur un couvent de dominicains dans le Groenland, appelé le cloître de Saint Thomas, où ses parents l'avaient fait entrer tout jeune. L'ouvrage de Dithmar est intitulé : *Islandia, sive populorum et mirabilium quæ in ea insula reperiuntur accuratior descriptio*, *Lugduni Batavorum*, 1601.

(2) MALTE-BRUN, *Les Danois à la côte orientale du Groenland, découverte de la terre du roi Christian IX par le lieutenant Holm* (Société normande de géographie, 1886, p. 129-140).

Scoresby en 1822, Sabine et Clavering en 1823, Jules de Blossevile en 1833 en ont tenté la reconnaissance, mais ils ont tous échoué En 1884-1885 le lieutenant Danois Holm a été plus heureux. Il s'est avancé très au nord jusqu'à une terre qu'il a nommée terre du roi Christian IV, et à sa grande surprise a constaté la présence, sous ces hautes latitudes, de peuplades indigènes ayant un semblant de civilisation. Quelque autre voyageur plus entreprenant ou plus heureux pourra compléter un jour ou l'autre ces observations, et peut être retrouver les restes des édifices où vivaient autrefois les Européens qui initièrent ces indigènes à la civilisation.

Un savant contemporain, M. Major, croit avoir retrouvé l'emplacement du monastère sur la côte occidentale, non loin de Rafnfiord. Il allègue le curieux témoignage d'Ivar Bradsen, qui parle de sources chaudes situées au fond de ce fiord, près du monastère de Saint Olaf et Saint Augustin. « L'eau chaude abonde dans ces petites îles (1). En hiver leur température est si élevée que personne ne peut s'en approcher. Elles refroidissent en été, et peuvent servir de sources thermales. Beaucoup de personnes reviennent à la santé et relèvent de maladie lorsqu'elles en font usage. » Ce sont les sources d'Onnartok, auprès desquelles on a en effet trouvé quelques ruines d'anciennes maisons. Comme il n'y a pas dans le Groenland d'autres sources chaudes, le site de l'antique monastère de Saint Thomas serait par là même établi d'une façon définitive. Avouons néanmoins que l'argumentation de M. Major, bien qu'ingénieuse, n'est pas convaincante. Le savant anglais en a pris fort à son aise avec le texte et la carte de son auteur. Le monastère de Saint Thomas

(1) Ivar Bradsen (édition Major, p. 46) : « In sinu interiori multæ sunt parvæ insulæ, quarum omnium partem dimidiam cœnobium, alteram dimidiam templum cathedrale possidet. Hæ parvæ insulæ calida aqua abundant, quæ hieme adeo fervent, ut nemini accedere prope fas sit ; æstate temperatæ sunt, ut lavacri usum præstent, multique sanitati restituantur et ex morbis convalescant. »

se trouvait sur la côte orientale et nullement sur la côte occidentale, et, de plus, à huit degrés au nord-ouest d'Onnartok. Cette identification est donc absolument arbitraire.

M. Beauvois (1) pense que l'île de Jean Mayen, à l'est du Groenland, si remarquable par ses volcans éteints ou en activité, avait été jadis colonisée par des Northmans, et qu'on doit y chercher le couvent de Saint Thomas : mais cette île est bien en dehors des voies de communication ordinaire, et il est plus que probable que des moines n'ont jamais songé à s'y établir. Ce n'est donc pas Jean Mayen qu'auraient visité les Zeni.

Serait-ce que le monastère n'a existé que dans l'imagination de Zeno ? L'a-t-il inventé, comme le prétendu volcan au pied duquel il était bâti ? (2) Sans doute on n'a pas plus retrouvé le volcan que le monastère, mais toute la région Groenlandaise est sujette à l'action des forces volcaniques. En 1783, le 11 juin, un volcan Groenlandais, le Krapta Syssel, lançait trois énormes colonnes de flammes qui furent aperçues de l'Islande (3). Des baleiniers ont maintes fois éprouvé des secousses en pleine mer, et découvert des amas de pierres ponces flottantes qui paraissaient indiquer l'existence de volcans (4). Il se peut donc que le volcan de Saint Thomas ait été en activité à l'époque des Zeni, et que les Vénitiens, sur ce point comme sur tous les autres, se soient contentés de décrire fidèlement ce qu'ils voyaient.

Il nous reste à déterminer la position de l'Icaria, de l'Estotiland et de Drogeo. Là encore nous croyons qu'un examen attentif de la relation nous permettra de préciser la situation respective de ces trois terres.

(1) Beauvois, *Les Voyages transatlantiques des Zeni*, p. 23-24.

(2) Steenstrup dans son explication paradoxale de la relation des Zeni, (Congrès de Copenhague, p. 177) n'a-t-il pas affirmé que ce volcan n'était qu'une tuilerie, que les masses tirées du foyer et donnant un ciment blanc comme neige n'étaient qu'un four à chaux, et les réservoirs des fosses à chaux. Il est difficile de dépenser plus d'ingéniosité à soutenir une cause aussi détestable !

(3) Hooyer, *Tour in Iceland*, p. 423 cité par Gravier, ouv. cité, p. 201.

(4) Malte-Brun, *Géographie universelle*, t. V, p. 39, 43, 55.

Icaria est la première île rencontrée dans l'Océan par Zichmni et par Antonio Zeno, lorsqu'ils partirent de Frislande pour leur grande expédition. Ce nom d'Icaria inspire une médiocre confiance, et le roi du pays, Icarus, descendant de Dædalus, ressemble singulièrement à ces personnages imaginaires, inventés après coup pour les besoins d'une explication historique, tels qu'Achoeus, Ion ou Francus. Les Zeni, on le sait, n'étaient pas de simples négociants. A Venise, les patriciens recevaient une éducation fort soignée. Imbus qu'ils étaient des souvenirs de l'antiquité, et entendant un nom qui se rapprochait de celui d'Icarus, les Zeni, ou tout simplement leur premier éditeur, leur descendant Catherino, songèrent tout de suite à l'infortuné rejeton de Dédale, et inscrivirent le nom du père et celui du fils dans leur relation. Un utopiste célèbre, inspiré par je ne sais quelle réminiscence antique, n'a-t-il pas de nos jours donné le même nom à sa république idéale ? Ce n'est pas à dire que l'Icarie des Zeni soit l'œuvre de leur imagination, comme l'était l'Icarie de Cabet. Le nom seul est bizarre, mais le pays existait, et c'est à nous de le retrouver.

Forster (1) plaçait l'Icarie dans le comté de Kerry, en Irlande, au sud-ouest de cette grande île (2). Gaidoz prétend même que ce mot se retrouve textuellement dans cette partie de l'Irlande, et que les insulaires interrogés par Zichmni et Antonio Zeno sur le nom du pays où ils venaient d'aborder auraient répondu : I Ciarraigh, vous êtes en Kerry, mots irlandais que Zeno aurait traduits aussitôt par Icaria. L'explication est ingénieuse, mais rien ne l'autorise, car l'Irlande était connue depuis longtemps, et Zeno n'aurait seulement pas songé à la présenter comme une terre qu'il venait de découvrir.

Walkenaër faisait de l'Icarie une des Hébrides, et Krarup une des Feroë. Has prétexte qu'Icaria est une mauvaise leçon

(1) Forster, ouv. cité. Ce comté se trouve au sud-ouest de l'île entre Clarke, l'estuaire du Shannon, Limerik, Cook et l'Atlantique.

(2) Markham, *Les Abords de la région inconnue* (traduction Gaidoz), p. 112.

pour Faria. Il nous semble que l'Icaria doit être cherchée beaucoup plus loin, dans l'Océan, et dans la direction de l'Amérique. La carte des Zeni la place très à l'ouest de l'Islande et de la Frislande, et au sud du Groenland. C'est la position que lui ont gardée Ruscelli et Ortelius, et que nous retrouvons encore dans une des cartes dressées en 1643 par le Dijonnais Morisot (1). Sans doute, à la latitude de la carte des Zeni, nous ne trouvons aucune île qui corresponde à l'Icaria, mais il ne nous faut pas oublier que la position d'une île qui n'est pas fixée par des observations astronomiques, peut varier de 200 à 400 lieues. Tel est justement le cas pour les anciennes cartes. Aussi les navigateurs, même de très bonne foi, ont cru découvrir et ont nommé des terres qui avaient déjà été découvertes et nommées, mais dont la situation astronomique n'avait pas été suffisamment déterminée (2). Parfois aussi se commettent de grossières erreurs. Lorsque le chevalier Hébert retrouva en 1708 l'île découverte par Tristan d'Acunha dès 1506, il s'en croyait à plus de quatre cents lieues (3). Les Portugais ne comptaient-ils pas cent lieues de distance entre les îles de la Trinité et de Martin Vas (4)? Il y en a neuf en réalité. Il se peut donc que nous devions chercher Icaria beaucoup plus près de la côte américaine qu'elle n'est marquée dans les cartes anciennes, soit dans le détroit et la baie d'Hudson, soit plutôt dans le golfe de Saint-Laurent. S'agit-il de Terre-Neuve, ou d'Anticosti, ou de toute autre île du golfe,

(1) MORISOT, *Orbis maritimi historia*, p. 601.

(2) Ainsi la Nouvelle Georgie de Cook n'est autre que l'île de Saint-Pierre, signalée dès 1756 par Duclos-Guyot, commandant le vaisseau espagnol le *Léon*, et probablement la terre de la Roche déjà vue au XVII[e] siècle. Les îles Marquises furent successivement découvertes par Mendana, Cook, Ingraham, Marchand, Porter, Krusenstern, Dumont d'Urville, et changèrent souvent de nom, chacun de ces explorateurs se croyant le droit et le devoir de leur imposer une dénomination nouvelle.

(3) BUACHE, *Mémoire sur l'ile de Frislande*, p. 435-436.

(4) D'AVEZAC, *Iles de l'Afrique*, p. 299.

c'est ce qu'il nous est impossible de déterminer ; nous pensons seulement que c'est dans ces parages qu'il faut chercher Icaria.

Ce qui nous permet d'être aussi affirmatif, c'est que, sur toutes les cartes du temps, Icaria est dessinée tout à côté de l'Estotiland, et que l'Estotiland, comme nous allons nous en convaincre, ne peut se retrouver que sur le continent américain. De plus, à l'époque à laquelle les Zeni abordèrent en Icaria, le pays était encore au pouvoir des Skroellings ou Esquimaux. Nous savons déjà que ces Skroellings furent en lutte constante avec les Northmans, qu'ils les battirent à plusieurs reprises, et qu'ils étaient déterminés à repousser toute nouvelle descente d'étrangers. C'est même ce qui explique l'acharnement avec lequel ils s'opposèrent aux tentatives de débarquement de Zichmni. Beauvois (1), un des rares érudits auxquels sa connaissance des langues du Nord donne une compétence toute spéciale, a même cru retrouver dans la langue parlée par les Skroellings l'explication du mot Icaria. Ikarirsa et Ikerack en effet signifiaient en esquimau golfe, Ikerdleck île au milieu d'un golfe, Ikersaah grand golfe, Ikardluck banc de sable, etc.; dénominations qui s'appliquent toutes à la région du Saint-Laurent, et prouvent une fois de plus la véracité de la relation des Zeni.

Quant à l'Estotiland c'est de tous les pays décrits par les Vénitiens celui qui a soulevé le plus de discussions, et c'est pourtant celui dont il nous sera peut-être le moins difficile de déterminer la position. L'Estotiland en effet a, pendant de longues années, été comme adopté par la géographie courante. Il figure dans toutes les cartes du XVIe siècle (2) et ne disparaît complètement

(1) Beauvois, *Revue critique*, 1880, N° 60, p. 200. — Id., *Voyages transatlantiques des Zeni*, p. 33. — Rink, *Orthographe et étymologie des noms de lieux Grœnlandais*.

(2) Nous avons retrouvé ce nom jusque sur un chapelet d'ivoire, appartenant au musée de Dijon, et sur l'une des boules duquel est gravée une imago mundi. Voir Société bourguignonne de géographie et d'histoire, 1885.

qu'au XVIIIe siècle ; et encore le géographe Robert (1) dans sa *Géographie naturelle, historique, politique et raisonnée*, dont la première édition date de 1777, et qui fut longtemps considérée comme un traité classique, nomme-t-il gravement Estotiland la région du Labrador (2).

Aussi bien, c'est dans le voisinage du Labrador, soit à Terre-Neuve, soit plutôt au Nouveau-Brunswick ou dans le Bas-Canada que nous retrouverons la région autrefois signalée par les Zeni. Wytfliet, dans l'atlas qu'il joint à son *Histoire des Indes Occidentales*, inscrit Laborador sive Estotiland, et la description qu'il en donne est même assez conforme à celle des Zeni (3) : « L'Estotiland est fort montaigneuse, et pleine de forets, et de toutes sortes de bestes sauvages, et dict-on mesme qui s'y trouvent aussi des griffons. Les habitants sont assez dociles et ont un langage particulier, et diverses façons d'escrire que les autres. Ils sont forts et robustes, toujours adonnés à la chasse, etc. ». Nous pensons néanmoins que l'Estotiland ne correspond pas au Labrador, attendu qu'il est dit expressément dans la relation des Zeni que l'Estotiland est « une île un peu moins grande que l'Islande... très riche et possédant en abondance tous les biens du monde (4) ». Or, le Labrador n'a jamais passé pour une île et c'est une région peu favorisée de la nature. « Elle ne se doibt nommer Terre-Neufve, écrivait Jacques Cartier (5), mais pierres et rochers effrables et mal rabottez, car,

(1) GAFFAREL, *Le Géographe Robert* (Société bourguignonne de géographie et d'histoire), 1889.

(2) ROBERT, *Géographie naturelle, historique*, etc., 1777, t. III, p. 120.

(3) WYTFLIET, *Histoire des Indes occidentales*, carte XIX, p. 98-99. — Cf. LA POPELLINIÈRE (*Les Trois Mondes*, 1582), liv. I, § 8, p. 26, qui marque l'Estotiland à côté du Labrador.

(4) Edit. MAJOR, p. 20. « Enarra chè è richissima ed abondantissima di tutti li beni del mundo, e che è poco minore di Islanda ».

(5) JACQUES CARTIER, *Relation du voyage de* 1534, édition Michelant et Ramé, p. 11. — Cf. YOULE HIND, *Explorations in the interior of the Labrador peninsula,* London, 1863. — ABBÉ FERLAND, *Le Labrador*, Québec, 1860.

en toute la dicte coste du Nord, je n'y vy une charretée de terre... Fin j'estime mieulx que aultrement que c'est la terre que Dieu donna à Cayn ».

Terre-Neuve répondrait mieux à la description, d'abord parce qu'elle est une île « un peu moins grande que l'Islande », et aussi parce que les vaisseaux de Zichmni durent y aborder plus facilement qu'au Labrador (1). Les restes de murs en pierre trouvés par les Anglais au nord de Saint-Jean semblent être les dernières traces du fort que Zichmni fit bâtir. On a également trouvé au même endroit des monnaies flamandes qui y ont peut-être été apportées par les compagnons de Zeno. Notons enfin qu'il n'est pas impossible de trouver dans le nom même d'Estotiland un ancien nom Scandinave, East-out-land, terre extérieure de l'est, dénomination qui conviendrait parfaitement à la situation de Terre-Neuve à l'égard de l'Amérique. Aussi Thevet (2), Forster (3) et Malte-Brun (4) ont-ils conclu à l'identité de Terre-Neuve et de l'Estotiland. Nous ferons pourtant remarquer qu'on ne trouve pas dans cette île les quatre fleuves sortant de la même montagne dont il est parlé dans la relation, qu'on n'y exploite pas non plus des mines de métaux précieux, enfin qu'elle n'est pas très fertile, puisque les anciennes Sagas la jugeaient sans valeur (5) et que Jacques Cartier, dans son pittoresque langage, dit qu'un champ des îles de la Madeleine vaut plus que toute la Terre-Neuve (6).

Beauvois nous a semblé se rapprocher davantage de la vérité en assimilant l'Estotiland au nouveau Brunswick ou au

(1) Lacroix, *Iles de l'Océan* (Univers Pittoresque), p. 141. — Barrow, *Histoire chronologique des voyages vers le pôle arctique.*

(2) Thevet, dans les deux cartes d'Europe et d'Amérique qui accompagnent sa *Cosmographie universelle*, dessine Estotiland à la place de Terre-Neuve.

(3) Forster, ouv. cité, I, 322.

(4) Malte-Brun, ouv. cité, I, 208.

(5) Leif disait que cette île était (Galdaland), sans valeur, et Biarn n'y vit rien de bon (Ogagnvaenligt).

(6) *Relation du voyage de* 1534, édition Michelant et Ramé, p. 35.

Bas-Canada (1). Il est vrai que ces pays ne sont pas des îles, mais les anciens confondaient volontiers îles et presqu'îles, et, quand il s'agit d'une presqu'île bornée au nord par le Saint-Laurent, au sud par la baie de Fundy, à l'est par la mer, à l'ouest par les deux rivières Kennebeck et Chaudière, dont les deux sources sont très rapprochées, on comprend qu'un étranger ait pu s'y tromper. Dans la carte dressée en 1844 par l'ingénieur Belin, et annexée à l'*Histoire de la Nouvelle France*, de Charlevoix, la Nouvelle Ecosse est dessinée comme une île véritable, grâce à la communication des deux rivières Kénébequi et Chaudière. Or, l'île ou la pseudo-île ainsi délimitée correspond à la description des Zeni. Elle est caractérisée par ses forêts immenses (2) et par la fertilité relative du sol. Quant au mont élevé d'où sortent quatre rivières (3), ce doit être le mont Cataldin, dans l'état du Maine (1641 mètres d'altitude), d'où coulent le Kennebeck, le Penobscot, le Saint-Jean et la Sainte-Croix. Il n'est pas jusqu'aux mines qui, d'après la relation, étaient abondantes (4), qui ne se rencontrent encore dans la région. On trouve en effet de l'or près de la rivière Chaudière, du cuivre dans les cantons de l'est, de l'argent massif dans le district de Saint-François, et du fer presque partout (5).

Quelle que soit la position exacte de l'Estotiland, et il est difficile de la préciser davantage, nous croyons pouvoir affirmer que c'est uniquement sur le continent américain qu'il faut chercher ce pays. Nous croyons également que l'Estotiland avait déjà été reconnu et en partie colonisé par des Européens;

(1) Beauvois, *Les colonies Européennes du Markland et de l'Escociland* (Congrès Américaniste de Luxembourg, 1877), t. I, p. 174-227.

(2) Edition Major, p. 21. Hanno boschi d'immensa grandezza.

(3) Id., p. 20. Havendo nel mezzo un monte altissimo, dol quale nascono quattro fiumi, che la irrigano.

(4) Id., p. 20. « E cavano metall' di ogni sorte, sopra tutto abondano di oro ».

(5) Taché, *Esquisses sur le Canada*, p. 61. — Archambeault, *La province de Québec*, p. 63.

ainsi s'expliquent plusieurs détails de la relation, qui, autrement, resteraient incompréhensibles, et qui au contraire achèveront de démontrer la parfaite bonne foi des Zeni. Ainsi la présence de livres latins dans la bibliothèque du roi d'Estotiland est toute naturelle, puisqu'il y avait eu des missionnaires chrétiens dans ce pays (1). Si les habitants ne les comprenaient plus, c'est qu'ils étaient séparés depuis plusieurs générations de la mère patrie. Supposons que les communautés chrétiennes qui existent à l'heure actuelle au fond du Yunnam restent sans communication avec les missionnaires seulement pendant quelques années, sans doute ces coreligionnaires éloignés garderont longtemps les livres latins qu'on leur a confiés, mais bientôt ils ne les comprendront plus. Les Estotilandais avaient de même oublié le latin qui leur fut autrefois enseigné. Bien d'autres particularités attestent une communauté d'origine. Ils semaient des céréales et brassaient de la bière, comme leurs ancêtres l'avaient fait en Europe. Ils construisaient des villes et des châteaux, ainsi que des navires, ils s'habillaient de fourrures, ils fondaient les métaux, en un mot ils pratiquaient les industries européennes; seulement ils ne savaient pas se servir de la boussole. En effet, l'usage de ce merveilleux instrument de découvertes ne se répandit que longtemps après que les relations furent interrompues entre l'Estotiland et sa métropole. On n'a pas, il est vrai, retrouvé les traces des édifices bâtis par eux, mais leurs maisons étaient construites en bois. L'incendie ou le temps peuvent les avoir fait disparaître. Les Estotilandais ne comprenaient pas non plus le langage des nouveaux arrivants, mais, au bout de quelques siècles, il s'opère de tels changements dans un idiôme, surtout lorsque un très petit nombre de colons reste privé de toute communication avec la métropole, qu'il est naturel que l'ancienne langue fût devenue inintelligible aux compagnons de Zichmni et d'Antonio Zeno.

(1) Voir plus haut le chapitre sur les migrations Irlandaises en Amérique.

Il n'est pas jusqu'au contraste que présentaient les Estotilandais avec les peuples situés au sud de leur pays, qui ne démontre leur origine européenne. Les uns étaient agriculteurs, les autres chasseurs ; ceux-ci étaient civilisés, ceux-là étaient anthropophages et ne connaissaient même pas l'industrie de se couvrir des peaux des animaux qu'ils avaient tués. Les Estotilandais se servaient des métaux, et avaient de l'or en abondance ; les sauvages au contraire se bornaient à aiguiser le bout de leurs lances en bois. Ceux-ci enfin savaient se servir de vaisseaux et de filets, ceux-là ne connaissaient même pas les premiers rudiments de la navigation et de la pêche (1).

De quels pays étaient originaires ces Estotilandais ? Nous avons essayé d'établir plus haut qu'ils descendaient des anciens colons Irlandais et Northmans. Sans insister davantage sur ce point, car il est bien difficile de résoudre un problème historique aussi compliqué, qu'il soit du moins permis de conclure que l'Estotiland doit être cherché en Amérique, que les Estotilandais étaient d'origine européenne, et, comme une conséquence rigoureuse de ces principes, que la relation des Zeni est vraie dans son ensemble pour ce qui concerne l'Estotiland.

Une preuve nouvelle de l'authenticité de la relation nous sera donnée par deux passages, qu'on n'a peut-être pas assez remarqués, de la lettre adressée en octobre 1501 à ses frères par Pietro Pasqualigo, ambassadeur de la République Vénitienne à Lisbonne (2). Une des caravelles conduites par Gaspard Cortereal à la découverte de l'Amérique du Nord venait d'arriver à Lisbonne. L'ambassadeur avait interrogé avec soin capitaine et matelots, et examiné les indigènes ramenés par eux de ces terres loin-

(1) Voir plus haut chapitre VII.

(2) Lettre de Pietro Pasqualigo, datée du 19 octobre 1501, reproduite par HARRISSE, *Les Cortereal*, appendice XVIII, p. 211. « Et quilli anchora hanno porta de la uno pezo de spada rotta dorata : la qual certo par facta in Italia : uno puto de questi aveva ale orechie dui tôdini de arzento : che senza dubio pareno sta facti a Venetia. »

taines. « Ils ont apporté, écrivait-il, un tronçon d'épée dorée qui paraît avoir été fabriquée en Italie. Un des enfants portait aux oreilles deux petits disques d'argent confectionnés certainement à Venise ». Ce sabre de fabrication italienne, ces disques d'argent de provenance vénitienne, qui donc les aurait portés sur le continent américain sinon des Vénitiens, et, sans trop forcer la vraisemblance, ces Vénitiens ne seraient-ils pas ceux-là même qui avaient suivi le prince Zichmni jusqu'au Estotiland, c'est-à-dire jusque dans la région américaine qui correspond à la terre découverte ou retrouvée plus tard par Gaspard Cortereal? Nous aurions de la sorte un témoignage matériel de la présence sur le sol américain de ces Vénitiens dont on contestait la véracité, et la relation des Zeni recevrait en quelque sorte une consécration définitive.

Quant à Drogeo qui est à peine indiqué dans la relation, mais dont il est dit que c'était, à cause de sa grandeur, comme un monde nouveau, nous pensons avec Lelewel, avec Kohl, avec Gravier (1) qu'il se confond avec le Vinland, ou, si l'on préfère, avec la côte actuelle des États-Unis. Cette opinion ne repose, il est vrai, que sur la carte jointe à la relation des Zeni, mais elle est soutenable si l'on admet, comme nous l'avons fait jusqu'ici, l'authenticité de cette relation. Nous n'enregistrons que pour mémoire la singulière hypothèse de Krarup qui retrouve Drogeo dans Troki, l'ancienne capitale de la Lithuanie. Il a oublié que les Lithuaniens n'étaient pas des sauvages comme les indigènes de Drogeo, qu'ils étaient chrétiens, et qu'on les connaissait en Italie. Restent les peuples du sud-ouest, au delà de Drogeo, qui avaient des villes, des temples et des idoles, qui offraient à leurs divinités des sacrifices humains, et se servaient de l'or et de l'argent. Il n'est pas besoin de longues recherches pour retrouver en eux soit les Mexicains, soit même les Floridiens, qui étaient alors beaucoup plus puissants et surtout plus civilisés qu'à l'époque de la conquête espagnole.

(1) Gravier, ouv. cité, p. 211.

En résumé l'Amérique avait été de nouveau découverte au XIVe siècle, et le prince Zichmni, aidé par les Vénitiens, avait fondé une colonie non loin de l'emplacement des anciennes colonies irlandaises ou islandaises. De plus, la relation vénitienne est rigoureusement authentique et s'explique naturellement dans presque tous ses détails.

Telle est du moins la conclusion qui nous semble la mieux fondée.

CHAPITRE XI

TRACES DE LA PRÉSENCE DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB

Nous n'avons jusqu'à présent, à propos des voyages entrepris au moyen-âge par les Européens en Amérique, examiné que les rares documents disséminés dans les chroniques contemporaines ; mais si, comme nous le croyons, et comme nous avons essayé de le démontrer, ils ont réellement, Irlandais ou Northmans, séjourné dans le nouveau continent, il nous faut interroger l'Amérique elle-même pour voir si elle n'a pas gardé quelques souvenirs de leurs établissements. Peut-être quelques ruines indiquent-elles encore l'emplacement de leurs anciennes demeures ? Peut-être les tribus qui occupent aujourd'hui la place tenue jadis par eux ont-elles dans leurs langues, ou même dans leurs traditions, conservé quelque trace de la présence des Européens ? Peut-être, enfin, la conformité de certains usages religieux atteste-t-elle encore la présence de ces Européens en Amérique ? A nous d'examiner si les monuments, si les dialectes, les traditions ou les usages religieux de l'Amérique nous permettront d'affirmer avec plus de force ce que nous n'avons avancé que sur la foi des chroniqueurs Européens.

I. — Les monuments

Parmi les monuments épars sur le sol de l'Amérique septentrionale, il en est quelques-uns qui se rapportent aux North-

mans. Leur nombre est peu considérable ; car, dans tout le nord, on construisait en bois les édifices publics, et à plus forte raison les maisons (1) ; or, toute construction de ce genre est soumise à bien des accidents, humidité, pourriture, incendie. Il n'y a donc en Amérique aucun vestige de ces maisons de bois que les Sagas appelaient des *budirs* ; mais on trouve à Newport, dans le Rhode-Island, c'est-à-dire dans l'ancien Vinland, les ruines d'un édifice connu sous le nom de maison de pierre, et qui fut jadis, très probablement, construit par les Northmans. C'est une sorte de rotonde en pierres de granit brut liées par un excellent mortier, et jadis revêtues d'une couche semblable, aujourd'hui tombée : elle est bâtie sur des arches qui reposent sur huit colonnes. Les premiers colons européens qui s'établirent dans le Rhode-Island n'y vinrent qu'en 1638, et, dès 1678, le testament de l'un d'entre eux, Benedict Arnold, mentionnait sous le nom de moulin de pierre, et comme remontant à une haute antiquité, le monument en question. La Société des antiquaires du Nord siégeant à Copenhague a soigneusement étudié ce monument, et affirme qu'il avait été construit par les Northmans. Non seulement on ne rencontre de construction semblable dans aucune partie de l'Amérique, mais encore de frappantes analogies existent avec des édifices scandinaves du XIe et du XIIe siècle. Ainsi les églises de Vesterirg et de Thorsager en Jutland, la crypte de la cathédrale de Wiborg, l'église de Biernede près de Soro en Seeland, et quatre chapelles près de Bornholm sont bâties sur le même plan (2). Ce monument était un baptistère, car l'usage régna longtemps de les construire détachés de l'église, ainsi qu'on peut le voir encore à Ravenne, à Florence, à Parme, à Pise, et tous justement à l'extrême Nord, à Igalikko et à Katortok en Groenland. Au

(1) Geffroy, *Histoire des peuples scandinaves*, p. 9.

(2) *Société des Antiquaires du Nord*, 1838-1839, p. 249. — 1842-1843, p. 340-341. — 1844, p. 101. — 1845-1849, p. 133.

reste, peu nous importe la destination du bâtiment, pourvu que nous soyons assuré qu'il a été construit par des Northmans.

Nous ne parlerons qu'avec toute réserve d'un bloc de granit couvert de caractères inconnus, trouvé à Scaticook sur le Housatonic (1), territoire de Kent dans le Connecticut; d'un roc de quinze à vingt pieds de surface, chargé de figures d'animaux grossièrement gravées, et qui avait été signalé en 1789 sur l'Alleghany River entre Venango, le fort Pitt et le lac Erié; d'une grande pierre couverte de caractères régulièrement placés et remplis d'un mastic blanc aussi dur que la pierre, qu'on avait découverte à Rutland, dans le comté de Worcester en Massachussets. Il est fâcheux qu'un habile antiquaire n'ait pas visité et décrit ces monuments, ou pris une copie fidèle des inscriptions, car ils ont disparu sous l'indifférence des indigènes, et peut-être a-t-on employé pour la pile d'un pont ou pour les fondations d'une maison telle pierre gravée dont l'inscription aurait constitué le plus précieux des documents pour l'histoire de l'Amérique.

Même réserve pour diverses découvertes, dont l'authenticité nous paraît insuffisante. Ainsi à Tiverton dans le Massachussets (2), on aurait trouvé une pierre de forme oblongue avec creux circulaire, une hache grande et lourde creusée de façon à pouvoir être adaptée à un manche fourchu, trois coins polis semblables à ceux du Nord, des rondelles et des fragments de chaudière en pierre molle. Sur le Cumberland près de Rock Castle Creek et à Swanzy dans le comté de Bristol auraient été signalés deux blocs de pierre posés verticalement et couverts d'inscriptions. Dans l'île de Marthas Vineyard (3) ont été déterrés et envoyés par M. Charles Hammond au Musée des Antiquités du Nord, à Copenhague, en 1845, des fragments de

(1) *Lettre de Thomas Webb à C. Rafn* (*Antiquitates Americanæ*, p. 373-375).

(2) *Société des Antiquaires du Nord*, 1845-1849, p. 177.

(3) *Société des Antiquaires du Nord*, Id., p. 119.

vases d'argile avec des ornements taillés ou imprimés dans l'argile trempée, ressemblant aux vases tumulaires du Nord au temps du paganisme, des boutons de pierre de la forme d'un œuf terminés à un bout par une cannelure, des ancres et des pointes de flèches. Dès 1842, le docteur Smith de Boston avait annoncé la découverte d'un squelette encore pourvu d'une ceinture formée de tubes ou de tuyaux en bronze, semblables à ceux qu'on a fréquemment trouvés, attachés par des cordons entrelacés, dans l'Islande et le Danemark. Les découvertes archéologiques n'ont pas discontinué. Il serait fastidieux de toutes les énumérer : mais, en général, ou bien elles sont insignifiantes, ou bien, ce qui est plus grave, elles sont trop probantes. Aussi comprend-on qu'un savant Américain, M. Whitlesey, ait naguère composé un livre sur les fraudes archéologiques de ses compatriotes.

Le roc de Dighton fait peut-être exception. Nous en avons déjà parlé à propos des voyages réels et supposés des Phéniciens en Amérique. Il a été présenté par quelques savants comme un monument d'origine scandinave (1). Lelewel y retrouvait la figure de Thorfinn Karlsefne et de son fils Snorro, le nouveau-né, désigné par le signe S. Le chiffre CXXXI s'appliquait au nombre des hommes d'équipage, et le bouclier blanc était suspendu en signe de paix. Un habile runologue, Finn Magnussen, sur la demande expresse de Rafn, fit un examen approfondi de l'inscription et affirma qu'elle était islandaise. Il crut reconnaître le navire de Thorfinn abrité contre le vent, Gudrida tenant en main les clefs de la maison conjugale, leur fils Snorro, les 131 Northmans venus avec eux au Nouveau-Monde, et même Thor-

(1) WARDEN, *Recherches sur les antiquités de l'Amérique septentrionale* (Société de géographie de Paris, 1827). — MICHAEL LORT, *Archæologia, Or miscellaneous tracts relating to antiquity published by the society of Antiquitaries of London*, vol. VIII, p. 294-295 (1787). — *Lettre de John Howland et Thomas Webb à Rafn* (*Antiquitates Americanæ*, p. 361-371, figure IX de la planche XII), 1834.

finn accourant pour repousser une invasion des Skroellings. Rafn voyait dans les personnages de droite des Skroellings et dans les lignes qui s'enchevêtrent près d'eux des arcs, des flèches et des projectiles, mais ni lui, ni Magnussen n'essayèrent d'interpréter la partie cryptographique de l'inscription. Gravier en a traduit une partie : « 131 hommes ont occupé ce pays avec Thorfinn » ; il reconnaît dans le buste Gudrida, dans le petit personnage Snorro, le premier Northman né en Amérique, et dans les deux personnages de droite Thorfinn et son ami Snorro Thorbrandson. Certes ces interprétations sont ingénieuses, mais elles ne prouvent que la grande imagination des interprètes, et, décidément, jusqu'à plus ample informé, le roc de Dighton restera une énigme indéchiffrable.

Aussi bien il n'y a de réellement authentiques que les ruines et les inscriptions éparses en Groenland. Ces ruines forment deux groupes sur la côte occidentale (1). Le premier entre le 60° et le 61° de lat. nord, non loin du cap Farewell : c'est l'ancien Oesterbygd des Islandais. Le second est plus au nord entre le 64° et le 65°. Dans l'intervalle on ne trouve rien. Le plus important est le premier de ces groupes : Les ruines sont éparses dans le fiord d'Igalikko ou des maisons abandonnées, à l'endroit où Eric Rauda avait, aux approches de l'an mil, fondé le premier établissement scandinave au nouveau monde. Ce fiord, large de trois à huit kilomètres, ressemble moins à un golfe qu'à un fleuve Il se ramifie en deux branches au dessus de Julianeshaab, la branche méridionale conduisant à Brattahilda et Gardar, la branche septentrionale à Krakortok. C'est à Krakortok qu'on a signalé des ruines assez importantes, sur un terrain en pente fort accidenté, mais dont les parties planes, arrosées par de petits ruisseaux, produisent une végétation vigoureuse, et spécialement de l'angélique, qui pousse jusqu'à

(1) Waldemar Schmidt, *Traditions des Groenlandais* (Congrès Américaniste de Nancy, t. II, p. 181-191).

un mètre de hauteur, et qui est la seule plante spontanée que les Esquimaux utilisent pour leur alimentation. Jadis les céréales étaient cultivées et de chaque maison dépendait un lot de terre cultivée, comme le prouvent les traces de clôtures qui n'ont pas encore disparu. L'église de Krakortok possède encore son ancienne église, avec murs intacts jusqu'à une hauteur de quinze ou dix-huit pieds. Cette église, dont l'orientation est parfaite, a conservé sur toutes ses faces, à l'exception de la face nord, les baies de ses portes et de ses fenêtres. Une ouverture cintrée du côté ouest, au dessus de laquelle s'élevait le sanctuaire, est à peu près intacte. Les murs sont construits en pierres plates, de quatre pieds et demi d'épaisseur. Ces pierres ne sont reliées entre elles que par de l'argile bleue. Tout près de l'église étaient le cimetière, où l'on a trouvé de nombreuses tombes, et plus loin la maison du prêtre ou de l'évêque, dont les murs se tiennent encore debout jusqu'à la hauteur d'un premier étage. On signale encore dans un angle du cimetière des décombres qui furent jadis une aumônerie, une bâtisse circulaire dont les murs de quatre pieds d'épaisseur sur sept à huit de hauteur sont renversés, mais dont on peut suivre le pourtour, et les débris de cinq maisons. Les maisons étaient sans doute plus nombreuses, mais à l'exception des ruines décrites, les traces en sont difficiles à trouver à cause des saules, des genévriers et des bouleaux nains qui les recouvrent.

Les ruines de Krakortok étaient connues depuis longtemps. Le capitaine Graah les visita en 1878. Mathiesen, Gram, Motzfeld et Vahl les étudièrent de nouveau et prirent copie des inscriptions qui ornaient le fronton de la porte de l'église à la façade ouest. Le docteur Hayes, qui en fit une étude spéciale, les décrivit avec soin dans son intéressant livre intitulé la *Terre de Désolation* (1). On sait aujourd'hui, à ne plus en douter, que les

(1) Hayes, *La Terre de Désolation* (Tour du Monde, 1873).

Northmans élevèrent au XI[e] siècle tous ces édifices, témoins irrécusables de leur établissement au Groenland.

Tout autour de Krakortok, des fouilles, conduites avec intelligence, ont amené la découverte dans le cimetière de Brattahilda de fragments considérables d'une cloche en métal, d'une pierre avec l'inscription suivante : Vigdis Mardottir hviliv her : glede gup sol hennar, c'est-à-dire Ci-gît Vigdis, fille de Mar, que Dieu réjouisse son âme ! et de plusieurs rangs de cercueils en bois ou de tombeaux en pierre, qui contenaient encore des squelettes, avec diverses pièces de vêtement, en général d'une bure grossière, de couleur brun foncé, du même tissu carré que celui dont sont faites les pièces d'habillement trouvées dans les tombeaux de Norvège.

Dans le cimetière de Kaksiarsuk (1), sur le bras méridional du fiord d'Igalikko, on a encore trouvé des débris d'habits de bure, des fragments de fer, des instruments divers en bronze, un petit cheval en bronze, un peigne en os, une perle ou mosaïque, et des fusaïoles en stéatite. Tous ces objets, soigneusement étudiés et classés, enrichissent aujourd'hui les collections du Musée américain de Christiansbourg, formé par la Société des antiquaires du Nord. Il serait trop long d'énumérer tout ce que ce musée renferme d'intéressant pour notre sujet, fragments de cloches d'églises, pièces de plomb représentant Jésus sur la croix, assisté de Marie et de Jean, vases de métal, pierres runiques en grand nombre, armes, etc. Nous ne pouvons que renvoyer aux bulletins de la Société des antiquaires du Nord, et surtout aux diverses éditions du catalogue du Musée, rédigées avec un soin infini par l'éminent professeur Worsaæ.

Dans le groupe septentrional des ruines Groenlandaises figurent également de nombreux objets attestant la présence de colons scandinaves dans ces lointaines régions ; ce sont des

(1) Voir Steenstrup, *The old Scandinavian Ruins in the District of Julianeshaab, South Greenland* (Congrès des Américanistes de Copenhague, p. 108) avec figure des ruines signalées à Umiansat, Kingua, Kaksiarsuk, etc.

fragments d'armes, de cloches, de vêtements, et même des pierres avec inscriptions runiques. Nous avons signalé la plus intéressante de ces pierres, celle qui a été trouvée en 1824 sur la partie la plus élevée de l'île Kingiktorsoak, au nord d'Upernawick, et que Rafn interprétait ainsi qu'il suit : « Erlings Sighvarti filius, et Biarn Thordi filius, et Eindriddi Oddi filius feria septima ante diem victorialem exstruxerunt metas hasce et purgaverunt locum. MCXXXV ».

Des monuments nombreux, et dont l'authenticité paraît indiscustable, attestent donc la présence sur le sol américain de colons scandinaves, plusieurs siècles avant l'arrivée de Colomb. Nous serons beaucoup moins affirmatif pour les preuves de leur séjour tirées des langues américaines, car ici nous nous aventurons sur un terrain si peu solide, qu'il faut redouter de nous heurter à chaque pas contre l'inconnu, ou bien alléguer comme raisons suffisantes des hypothèses, qui ne sont et ne peuvent être longtemps encore que des hypothèses.

II. — Les langues

La philologie américaine est, en effet, une science toute moderne. Depuis le mémoire de Duponceau (1) en 1838 sur le système grammatical des langues de quelques nations de l'Amérique du Nord, d'importants travaux ont été entrepris (2). On a composé des vocabulaires et des grammaires non seu-

(1) Duponceau, *Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord* (1838).

(2) Charles Leclerc, dans sa *Bibliotheca Americana* (édition 1878) a composé le catalogue des ouvrages anciens et modernes sur la linguistique américaine. Il a retrouvé 418 ouvrages, dont quelques-uns fort importants, répartis en 88 dialectes (p. 537-643). Voir dans les *Mémoires du Congrès Américaniste de Berlin de* 1888 (p. 498-520) la liste des ouvrages publiés sur les langues de l'Amérique du midi depuis 1875 ; cette savante nomenclature est l'œuvre de M. Adam.

lement des langues indigènes qui se sont maintenues jusqu'à nos jours, mais même des langues mortes qui n'existent plus qu'à l'état d'exception. La plupart de ces travaux ont été entrepris par des spécialistes, qui n'ont rien négligé pour donner à leurs études, parfois un peu arides, l'intérêt de la nouveauté et la garantie de la science. Nous avouerons pourtant que quelques-uns de leurs systèmes nous ont inquiété par l'étrangeté des aperçus et la hardiesse des hypothèses. A notre avis, le temps n'est pas encore venu de bâtir le futur édifice de la philologie comparée américaine ; on ne peut encore qu'en assurer les fondements par d'utiles et modestes publications ; comme du reste ont eu le bon goût de les entreprendre la plupart des savants qui se sont adonnés à ces études intéressantes mais difficiles. Aussi nous défierons-nous des conclusions ou prématurées ou tranchantes. D'ailleurs, nous l'avouerons en toute humilité, la compétence nous manque, et nous ne pouvons qu'enregistrer, mais sous toutes réserves, certaines opinions.

L'abbé Brasseur de Bourbourg (1) qui, sur bien des points, fut un devancier et un initiateur, écrivait que « ce qui lui avait semblé le plus étrange, c'est que dans ces langues Katchikele, Quichée et Zutigile, les mots qui n'appartiennent point au Maya m'ont tout l'air d'être d'origine germanique, saxons, danois, flamands, anglais même ». En effet, la liste dressée par lui des mots Quichés, que l'on peut comparer aux racines germaniques, est très considérable : Elle comprend quatre-vingt pages format in-octavo (2). Assurément ces analogies sont étranges. Grotius écrivait il y a deux siècles (3) que tous les peuples Américains en deça de l'isthme de Panama avaient une origine scandinave ; certes, s'il avait seulement soupçonné que la comparaison des dialectes américains et des langues de

(1) Brasseur de Bourbourg, *Notes d'un voyage dans l'Amérique centrale*, p. 29.

(2) Id., *Grammaire de la langue Quichée*, p. 167-246.

(3) Grotius cité par Horn, *De Originibus Americanis*, p. 162-165.

l'Europe septentrionale confirmerait sa thèse, il n'aurait pas manqué de citer de nombreux exemples à l'appui de son dire. Nous pensons toutefois que les affirmations de Grotius sont aussi hasardées que les hypothèses de l'abbé Brasseur de Bourbourg nous semblent aventureuses. Sans doute quelques mots Quichés ou Danois se ressemblent (1). Il se peut même qu'il existe une similitude absolue entre ces deux langues pour la formation du passif dans les verbes, mais a-t-on le droit de conclure (2) « que les langues du Mexique et de l'Amérique centrale ont puisé les éléments dont elles se composent aux mêmes sources que celles dites indo-européennes » ? Nous ne le pensons pas ; nous croyons seulement que des Européens, et surtout des hommes du Nord, s'établirent en Amérique, et que la langue des nouveaux venus, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, se combina, dans une proportion plus ou moins considérable, avec celle qu'on parlait déjà.

On a récemment prétendu (3) que la langue des Cheyennes était étroitement apparentée avec la langue Suédoise, et on expliquait cette conformité par une communauté d'origine : « Un Suédois vint, il y a quelque temps déjà, de son pays natal, à Leavenworth ; mais, comme il ne savait pas un mot d'anglais, et qu'il lui était impossible de se faire entendre, il ne réussit pas à se procurer du travail. En désespoir de cause, il finit par se rendre au fort Leavenworth, où il s'enrôla dans l'armée régulière. Un jour que des Indiens avaient été amenés prisonniers, notre homme, en se promenant autour de la prison, entendit ces gens converser entre eux, et constata avec surprise que leur langue était semblable à la sienne. Il entra aussitôt dans la prison, causa avec plusieurs d'entre eux en se servant de sa langue maternelle, et parvint à se faire entendre ». Certes le

(1) Brasseur de Bourbourg, *Grammaire de la langue Quichée,* p. 12.
(2) Id., p. 11.
(3) Article de M. Levellyn, communiqué par M. Adam au Congrès Américaniste de Nancy, t. I, p. 8.

renseignement est curieux, mais il mérite confirmation, Aussi bien n'est-il pas étrange qu'aucun des savants qui s'occupent de philologie Américaine n'ait encore constaté cette ressemblance entre le Cheyenne et le Suédois, et comment n'a-t-on pas encore profité de l'indication pour étayer un système, à tout le moins plausible, de parenté entre ces deux races ? Ne serait-ce point que l'anecdote a été inventée de toutes pièces ?

C'est avec la même réserve que nous parlerons des nombreuses affinités constatées par un spécialiste, José Pérès, entre les dialectes américains et le sanscrit (1). Pour ne citer que quelques noms propres et seulement dans l'Amérique du Nord, Canada, en sanscrit Kanada, signifierait qui mange peu ; Arkansas, en sanscrit Arkança, rayon de soleil; Missouri, en sanscrit Sourya, rayon de soleil ; Niagara, en sanscrit Ni agaro, sans demeure ; Alabama, en sanscrit Alambama, support ; Mohicans, en sanscrit Mokaka, qui trouble ; Chactas, en sanscrit Schatika, effrayé ; Pawni, en sanscrit Pouna, perdu, etc. Comment expliquer ces analogies ? Seraient-elles fortuites ? Ne faudrait-il pas plutôt les attribuer à un peuple d'origine indo-européenne, aux Northmans par exemple ? A vrai dire, nous avons grand peine à nous prononcer. Nous ne pouvons que constater ces singularités, mais nous ne nous croyons pas autorisé à les expliquer.

Pour être franc, dans l'état actuel de la philologie américaine, si on n'avait d'autres preuves des colonies précolombiennes que des preuves tirées des dialectes locaux, mieux vaudrait renoncer à notre thèse. Nous ne trouvons pas en effet que ces analogies constatées suffisent à démontrer que des Européens ont séjourné en Amérique avant Colomb. Le seul et unique indice, à peu près authentique, de leurs émigrations en Amérique, a été tout récemment signalé par notre érudit compatriote, M. E. Beauvois (2) : Il s'agit d'une chanson que les Souriquois, ou

(1) José Pérès, Revue Américaine (nouvelle série, n° 5, p. 307).

(2) Beauvois, *La Norambègue* (Cong. Américan. de Bruxelles, 1880), p. 20.

indigènes de la nouvelle Ecosse, chantaient à la louange de Poutrincourt, lorsqu'il les avait régalés. Lescarbot (1) qui nous a conservé cette chanson, ou plutôt ce refrain, *epigico ïaton edico*, rapporte que les Souriquois avaient perdu le sens de ces mots. Ils se rappelaient seulement qu'ils appartenaient à un vieux langage tombé en désuétude. Voici du reste le passage de Lescarbot : « Quand le sieur de Poutrincourt leur donnait à dîner, ils lui chantaient des chansons de louanges, disant que c'estoit un brave Sagamos qui les avoit bien traités, et qu'il estoi leur bon ami ; ce qu'ils comprenoient fort mystiquement souz ces trois mots : *epigico ïaton edico ;* je dis mystiquement, car je n'ay jamais pu sçavoir la propre signification de chacun d'eux. Je croy que c'est du vieil langage de leurs pères, lequel n'est plus en usage ». Ces trois mots mystérieux sont en effet de l'ancien norrain, plus ou moins défiguré, soit par Lescarbot qui le transcrivait, soit par les Souriquois qui le prononçaient mal. Il faut lire *œfligu gàtum etingu*, ce qui signifie : nous avons fait un copieux festin.

Lescarbot, auquel nous devons ce précieux renseignement ajoute, en parlant des Souriquois (2) : « Or, pour revenir à nos sauvages j'açoit que par le commerce plusieurs de nos François les entendent, néantmoins ils ont une langue particulière qui est seulement à eux connue ». Plusieurs mots de cette langue ont été conservés par le naïf historien de la Nouvelle-France, et la plupart d'entre eux trouvent leur explication dans l'ancien Norrain : ainsi le nom même du pays (3) *Norombega* ou *Norimbega* peut se traduire par *Nordhan Vika* golfe des Norrains, ou *Nordhan bega* anse des Norrains, ou *Nordhan bygdh* contrée habitée par les Norrains. Le mot *Souriké* (4) ou Souriquois cor-

(1) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, liv. vi, § 7, p 736 (édition Tross).

(2) Lescarbot, ouv. cité, p. 699.

(3) Beauvois, ouv. cité, p. 31.

(4) Id., p. 32.

respondrait à *Sudh*, qui s'écrit su et se prononce sou, et *Riké*, territoire ou province. *Marchim* en Souriquois ressemble au Norvégien *Varjen*, et à l'Islandais *Vargrinn*, et signifie dans les trois dialecte le loup. *Tabo*, deux, peut se ramener à l'Islandais *Tvau* et au Norvégien *Tuo*. Le père Biard, dans sa *Relation de la Nouvelle France* (1), a également conservé quelques mots indigènes, qui ne s'expliquent que par les langues du nord de l'Europe. « Lors messagers volent de toutes parts, écrit-il, pour faire la plus générale assemblée qu'ils peuvent de tous les confédérés qu'ils appellent *ricmanen* ». Or, en vieux Norrain, le mot *rickmenni* signifie les grands, les chefs. « Ils sont de leur naturel peureux et couards, ajoute le père Biard (2), quoy que ils ne cessent de se vanter et fassent leur possible d'être censez et d'avoir le nom de grand cœur, *meskai cameramon* ». Or, en Islandais *mestr hamm rammadhr* ou *chammrammadhr* signifie doué d'un cœur de héros. *Maredo* sang, et par extension meurtre, se ramènerait à l'Islandais *mordh* meurtre, ou à l'irlandais *marbhadh*, tuerie, massacre (3).

Ces étymologies nous paraissent sérieuses : comme les mots indigènes que nous avons expliqués par la vieille langue des Northmans se sont justement retrouvés dans le pays où, d'après la tradition, se seraient établis les Northmans, c'est-à-dire dans l'ancienne Norambega, n'avons-nous pas le droit de conclure que ce sont les débris de la langue parlée jadis par les colons Européens, et que, sans en avoir seulement conscience, les indigènes ont conservée et répétée ? N'avons nous pas également le droit d'espérer qu'on pourra grossir quelque jour ce vocabulaire Souriquois-Northman, et par conséquent augmenter, pour ceux qui douteraient encore, les preuves du séjour des Européens en Amérique avant Christophe Colomb ?

(1) Père Biard, *Relation de la Nouvelle France* (Relation des Jésuites publiées sous les auspices du gouvernement Canadien, Québec, 1858), t. I, p. 11, 12.

(2) Id , p. 12.

(3) Id., p. 34.

III. — LES TRADITIONS.

Nous aborderons avec la plus grande réserve tout ce qui a trait aux traditions communes aux peuples Américains et Européens. On sait en effet avec quelle facilité procèdent les fabricateurs de traditions, et nous avons tous présents à la mémoire de retentissants débats sur l'authenticité de prétendus chants nationaux, inventés de toute pièce. Nous n'ignorons pas, d'un autre côté, que certaines traditions font pour ainsi dire partie de l'héritage intellectuel d'une nation, et que, transmises à travers les siècles, elle rappellent jusqu'à un certain point les événements passés : le départ est donc malaisé à établir entre un fait réel et les ornements dont il a été surchargé. Les traditions Américaines ont été, plus qu'en n'importe quel autre pays, ou bien oubliées, ou bien reproduites fort inexactement. Lorsqu'on les étudiera avec plus de soin, lorsqu'on cherchera à les recueillir d'après une méthode et des procédés vraiment scientifiques, il se pourrait que d'autres traditions confirmassent la réalité de ces relations anti-colombiennes ; mais le champ est immense ; non seulement il n'a pas été défriché, mais encore a été à peine entamé (1). Ce travail ne peut être entrepris que par des Américanistes d'origine Américaine. A eux seuls incombe cette tâche difficile, mais intéressante et probablement féconde en résultats inattendus.

Ainsi s'expliquent les erreurs étranges dans lesquelles sont tombés certains érudits, qui, mal conseillés par l'amour propre

(1) Il est pourtant de notre devoir de signaler ici les louables efforts tentés par le *Journal of American Folk-lore*, publié à Boston et à New-York par la Société Américaine du Folk-lore. Mentionnons également le curieux mémoire de H. Becker, *Die Wälsungen und Zwillings sage in America* (Leipzig, 1889) et le très intéressant opuscule de Schnellenbach, *Sur les immigrations d'un ancien culte asiatique en Amérique* (Berlin, 1889).

national, ont cherché à démontrer, en s'appuyant sur de prétendues traditions, que l'Amérique fut découverte et même colonisée, bien avant la fin du xve siècle, par divers peuples Septentrionaux ; mais, comme les documents sur lesquels ils s'appuient ne présentent pas les caractères de l'authenticité, nous ne pouvons qu'enregistrer ici leurs opinions. Ainsi Horn (1) prétendait que les Scythes, poussés par les hasards de leur vie errante, étaient arrivés sur les bords de l'Atlantique et l'avaient franchi sur d'énormes glaçons pour débarquer au nouveau continent. Il croyait retrouver entre les Fenni décrits par Tacite dans sa Germanie et les Huns difformes dont Ammien Marcellin nous a transmis le hideux portrait une grande ressemblance avec les Brésiliens, les Chichimèques et autres peuplades Américaines. Vie nomade, amour de la chasse, peaux de bêtes pour vêtements, pratique du tatouage, culture du maïs, mille usages analogues se retrouveraient chez les deux peuples : la langue même ne varierait pas (2). N'hésitons pas à reconnaître que ces hypothèses sont bien hasardées, que ces rapprochements sont peu convaincants, et, jusqu'à nouvel ordre, laissons les Scythes d'autrefois dans leurs solitudes glacées.

Les prétentions des Germains à la découverte de l'Amérique nous semblent également inadmissibles. Poussé par un esprit de patriotisme exclusif, Grotius (3) s'évertuait à penser qu'il existe entre ses compatriotss et les Américains des ressemblances telles que, forcément, l'une et l'autre race devaient avoir la même origine. Il est vrai que certains usages se retrouvaient chez les peuplades Germaines et Américaines : ainsi elles comptaient le temps non par jours mais par nuits ; elles plongeaient dans les

(1) Horn, *De Originibus Americanis*, p. 153.

(2) Id., p. 169. « Lingua Brasiliana cum Fennica magnam omnino convenientiam præ se fert. Nam, ut nihil de eo dicam quod utraque lingua caret F, id est, mutam cum liquido perpetuo fugit, illud omnino memorabile est quod et Brasiliani et Fenni præpositiones suas semper nominibus postponunt....., idque apud ipsos ac præterea Fennos tantum receptum est ».

(3) Grotius, *De origine gentium Americanarum* (1642).

eaux courantes les enfants nouveaux-nés ; elles aimaient le jeu avec passion, au point de perdre la liberté ; elles pratiquaient la monogamie ; elles croyaient à l'existence de l'âme ; mais ces usages sont ceux de la plupart des peuples sauvages, et ces croyances sont partagées par beaucoup de peuples. Or, si l'on pose en principe absolu que les nations, dont les mœurs présentent quelque analogie, sont de la même race, pourquoi ne pas établir par exemple que les Australiens et les nègres de l'Afrique centrale sont frères, parce qu'ils marchent également nus ? On ne pourrait s'arrêter dans ces assimilations forcées. Aussi bien la plupart de ces coutumes sont fort naturelles ; si, par hasard, quelques particularités curieuses se rencontrent, ce n'est pas une raison pour en conclure l'identité de races absolument dissemblables sur tous les autres rapports.

Laët, qui relate cette singulière hypothèse de Grotius (1), la réfute d'autant plus aisément que les arguments du savant Hollandais sont parfois bien puérils. Ainsi une tribu Floridienne se nomme les Alavardi : aussitôt Grotius, qui se souvient des Langobardi, avance, comme une preuve triomphante de sa thèse, que Langobardi et Alavardi sont identiques. Sans insister sur ce rapprochement à tout le moins hasardé, Grotius avait donc oublié que les Langobardi se faisaient remarquer par leur petit nombre, *Langobardos paucitas nobilitat* (2), et, par conséquent, qu'ils ne furent jamais assez nombreux pour envoyer des colonies jusqu'en Amérique. Donc, n'hésitons pas à conclure que ces hypothèses ne sont rien moins que convaincantes.

Nous rangerons encore au nombre des singularités ethnographiques la prétendue origine Frisonne des Américains. Horn en parle en termes étranges (3) : « On a prétendu, dit-il, que

(1) Laet, *Notæ ad dissertationem Hugonis Grotii de origine gentium Americanarum*, p. 29.

(2) Tacite, *Germanie*, § 11.

(3) Horn, p. 15. Fuerunt qui Peruanos et Chilenses a Frisiis deducerent,

les Péruviens et les Chiliens étaient issus des Frisons ; car on trouve parfois dans le Chili des aigles à deux têtes et des croix miraculeuses. De plus, Chili veut dire froid en Indien. Enfin, Alonzo de Ercilla rapporte que Glauca, fille d'un cacique Chilien, prise par les Espagnols, comptait des Frisons parmi ses ancêtres ». Nous avouerons que ces analogies ne nous paraissent reposer sur aucun fondement solide, et que ces généalogies fantastiques rappellent les prétentions surannées de tel ou tel parvenu, qui prétendrait greffer son nom nouveau sur le tronc d'une race antique. Il s'est pourtant trouvé d'autres écrivains pour soutenir, avec Horn, cette prétendue origine des Américains. En 1616, Pierre Suffridus avait composé un ouvrage sur les colonies des Frisons en dehors de la Germanie (1), et il insistait sur leurs voyages en Amérique. En 1741, un Brêmois, J. Philippe Cassel, écrivait un traité (2) sur ce même sujet, et fixait au XIe siècle la date de la venue des Frisons en Amérique. Nous n'avons pu nous procurer ces ouvrages, mais nous pensons que ces auteurs auront trop écouté leur imagination ou leur amour propre, et que c'est à d'autres qu'aux Frisons qu'il faut attribuer l'honneur de la découverte du nouveau monde.

Une curieuse tradition rapportée par Procope semblerait attribuer cet honneur aux Hérules. Les Hérules, battus par les Lombards, au quatrième siècle de l'ère chrétienne, se seraient dispersés. Les uns s'établirent en Illyrie et se joignirent aux envahisseurs de l'empire romain. Les autres franchirent le

quod in Chile passim aquilæ bicipites, et crux miraculis fulgens, quod Chile frigus Indis significet ; Glaucam quoque, principis Chiliensis filiam, ab Hispanis captam, se ex antiquo Frisonis sanguine oriundam dixisse Alfonso de Ercialla refert. »

(1) Suffridus Petri cité par Ubbo Emmius (*De origine atque antiquitatibus Frisorum contra Suffredi Petri et Bernardi Furmerii fabulas et criminationes*, p. 37, à la suite de sa *Rerum Frisiacarum historia*, Leyde, 1616.

(2) J.-P. Cassel, *De Frisonum navigatione fortuita in Americam sæculo* XI *facta*, Magdebourg, 1741.

Danube sous la conduite de plusieurs chefs issus du sang royal, traversèrent le pays des Slaves (1), puis de vastes solitudes, parvinrent jusqu'au Danemark, et, comme ils étaient résolus à ne s'arrêter qu'aux extrémités de la terre, ils s'embarquèrent sur l'Océan. « Arrivés à Thulé, ils s'y fixèrent. Thulé est une île considérable. On croit qu'elle est dix fois plus grande que la Bretagne. Elle est située très loin au nord de cette dernière île. Thulé est presque tout entière inhabitée. Dans la partie habitée on compte trente tribus très nombreuses, gouvernées chacune par cent chefs ». Dans cette île, le soleil reste à l'horizon quarante jours, au solstice d'été, puis, au solstice d'hiver, il disparaît pendant quarante autres jours. Procope regrettait de ne pas s'être rendu compte par lui-même de ce phénomène, mais il en avait demandé la cause. Parmi les nations qui habitent Thulé, les Saithifiniens ont conservé des mœurs barbares. Ils ne portent ni vêtements filés, ni chaussures, mais des peaux de bêtes tuées à la chasse. Les mères ne nourrissent pas leurs enfants avec du lait, mais avec la moelle des animaux féroces. Ils ne connaissent ni le vin, ni les céréales. Quant aux autres habitants de Thulé, ils ressemblent aux Européens, mais ils sont restés païens et immolent des victimes humaines. Ils ont d'ailleurs conservé des relations avec les Hérules restés sur le continent.

Malgré le peu de précision de cette description, il nous semble à première vue que la Thulé de Procope ressemble à l'Islande ou au Groenland. Sa position au nord de la Bretagne, la permanence et la disparition du soleil aux deux solstices, la

(1) PROCOPE, *De Bello Gothico*, II, 15 (Byzantine, p. 205). « Ἐνθένδε ἐς Ὠκεανὸν ἀφικόμενοι ἐναυτίλλοντο, Θούλῃ, τε προσχόντες τῇ νήσῳ αὐτοῦ ἔμειναν. Ἔστι δὲ ἡ Θούλη μεγίστη ἐς ἄγαν. Βρεττανίας γὰρ αὐτὴν πλέον ἢ δεκαπλασίαν ξυμβαίνει εἶναι, κεῖται δὲ αὐτῆς πολλῷ ἄποθεν πρὸς Βορρᾶν ἄνεμον. Ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ, γῆ μὲν, ἔρημος ἐκ τοῦ ἐπὶ πλεῖστον τυγχάνει οὖσα, ἐν χώρᾳ δὴ τῇ οἰκουμένῃ τρία καὶ δέκα ἔθνη πολυανθρωπότατα ἵδρυται. Βασιλεῖς τὲ εἰσι κατὰ ἔθνος ἕκαστον ».

rudesse du climat et la barbarie d'une partie des insulaires, tous ces détails se rapportent assez exactement à l'Islande et au Groenland. Quant à l'émigration des Hérules, elle ne nous est, il est vrai, attestée que par le témoignage de Procope, mais elle n'est pas invraisemblable. Il se pourrait donc qu'une peuplade Germaine ait émigré jusque dans ces régions septentrionales, et, de là, se soit répandue sur le continent américain. Ce n'est qu'une tradition, mais elle est en partie confirmée par les traditions américaines, et surtout par un curieux document indigène, le Popol Vuh, ou livre sacré des Quichés, traduit par le savant et regretté Brasseur de Bourbourg (1).

Il paraîtrait qu'à une époque qu'il est difficile de déterminer, mais qui flotte entre le IXe et le Xe siècle, un peuple envahisseur, les Toltèques ou Thulétèques, sorti d'un pays septentrional nommé Tulan, refoula devant lui toutes les tribus indigènes, détruisit le grand empire des Chichimèques, et fonda une domination qui devait durer jusqu'à la création de l'empire aztèque au Mexique. Le Popol Vuh est le livre sacré de ces Toltèques. Il raconte tout au long leurs diverses stations, leurs souffrances et leur victoire finale. Les tribus qui donneront plus tard naissance au peuple Toltèque viennent toutes du Nord-Ouest. Elles ont entraîné des peuples sur leur passage, et arrivent enfin au bord de l'Océan, après plusieurs stations qui gardèrent toutes le nom de la patrie primitive, Tulan. Ces tribus étaient misérables quand elles se décidèrent à s'aventurer sur mer. « C'est avec une profonde angoisse et un travail

(1) BRASSEUR DE BOURBOURG, *Le Livre sacré et les mythes de l'antiquité Mexicaine* (1861). Ce manuscrit Américain fut découvert, dans les dernières années du XVIIe siècle, par le dominicain Francisco Ximenez, au bourg de Santo Tomas Chichicastenango, à vingt-deux lieues au nord-ouest de Guatémala. Il fut traduit par lui en Espagnol. Le docteur Scherzer publia cette traduction, qui était restée inédite, à Vienne, en 1856. Brasseur de Bourbourg a donné, en 1861, une traduction française avec un commentaire étendu. C'était, dans sa pensée, le premier de ces ouvrages originaux qui devaient renouveler l'histoire de l'Amérique. La mort a brisé ses espérances.

pénible qu'ils passèrent, car ils n'avaient ni pain, ni aliments. Ils se contentaient de sucer l'extrémité de certaines racines de bois doux, et ainsi ils s'imaginaient manger (1). On ne comprend pas leur traversée sur la mer, car ils arrivèrent par ici, comme si ce n'eût pas été sur la mer, par dessus des rochers amoncelés, comme roulés ça et là sur le sable. » Voilà donc un grand peuple qui, sorti de l'Orient, et arrivé sur les bords de l'Océan, mais dépourvu de toute ressource et forcé de continuer sa marche, s'embarque sur des radeaux grossièrement construits, peut-être même sur d'énormes glaçons et se fie au hasard de la mer. Dans un autre passage, plus significatif encore, nous voyons les Toltéques franchir l'obstacle qui se présentait à eux. « Alors nous arrivâmes sur le bord de la mer. Là étaient rassemblés tous les guerriers des sept villes : nous en vîmes périr un grand nombre dévorés par l'angoisse. Il n'y a pas de quoi passer, disaient les guerriers, et l'on n'a jamais ouï dire qu'on ait passé par-dessus la mer... Or, il y avait une forêt d'arbres rouges, de ceux dont nous avions pris des bâtons en passant devant les arbres de Tulan. Avec les pointes de ces bois, on se poussa loin du sable, au-dedans de la mer... alors se manifesta l'immensité au-dessus et au-dessous. Lorsque après cela ils revirent le sable au-dedans de la mer, tous furent remplis d'allégresse! » Il est difficile de mieux raconter cette émigration de tout un peuple. On assiste à ses conseils. On voit comment, dans son inexpérience, il se contente de barques dirigées par des rames. Ce bois rouge ne serait-il pas le sapin si abondant dans les forêts septentrionales. Le pays qu'ils abandonnent ne répondrait-il pas au nord de l'Europe et le pays où ils abordent aux terres arctiques d'Amérique?

En effet, la terre dont les Toltéques ont pris possession est glacée, sans arbres, sans rayons solaires pour la réchauffer. Elle pénètre d'effroi les malheureux émigrants. Bientôt ils s'en

(1) Popol Vuh, p. 233 (3me partie, § VII).

lassent et se décident à continuer leur marche, non sans avoir abandonné leurs idoles et leurs chefs enterrés sous des collines artificielles. Mais le soleil se cache toujours et son absence les attriste. « Malheur à nous, disent-ils, c'est en vain que nous sommes arrivés ici pour voir le lever du soleil. Notre sort était égal dans la patrie d'où nous avons été exilés. Notre cœur pourra-t-il se consoler en voyant nos Dieux réduits à se cacher dans les bois et dans les fondrières ? Car ils sont grands, Tohil, Awilix et Gagawitz : leur puissance est au-dessus de la puissance des Dieux de tous les peuples et leurs prodiges se sont hautement manifestés dans ce voyage au milieu de la nuit, du froid, et dans les terreurs qu'ils ont inspirées au cœur des hommes ».

Les Toltèques continuent leur marche à travers ces déserts de glace. Lorsque le soleil se montra de nouveau, il ne resta que quelques minutes au-dessus de l'horizon. Sa face était ardente, ainsi que nous le voyons parfois à travers les nuages, semblable à un gigantesque boulet rouge, mais sa chaleur ne réchauffait pas encore. « Alors se manifesta le soleil, semblable à un guerrier qui se lève..... c'est ainsi qu'il sécha la terre, car, jusqu'au moment de son apparition, tout était humide et fangeux. Mais sa chaleur était faible, et il ne fit que se montrer quand il parut. Il ne resta que comme une image dans un miroir, car, véritablement, ce ne peut être le même soleil qui luit aujourd'hui ». Nous n'avons pas à nous occuper ici du mérite littéraire des passages que nous avons cités ; remarquons pourtant que ce peuple qui, semblable aux Juifs de Moïse, subit tant de souffrances sans jamais perdre courage, et réussit enfin à force d'énergie à s'arracher à ces effroyables contrées et à fonder un florissant empire, mériterait d'être un peu plus connu. Aussi ne ménagerons-nous pas l'expression de notre reconnaissance au traducteur du Popol Vuh, pour nous avoir conservé un ouvrage doublement précieux, à titre de composition poétique et de document historique.

Les Toltéques, sortis du Labrador ou des environs de la baie d'Hudson, s'avancent peu à peu vers le Sud et, toujours, ils traînent à leur suite leurs divinités et les installent avec solennité dans les nouvelles Tulan qu'ils bâtissent sur leur passage. A force de marcher dans la direction du Sud, ils finissent par se heurter contre un grand empire, celui des Chichimèques, et engagent tout aussitôt une lutte terrible, qui ne se terminera que par l'assujettissement des anciens possesseurs du sol, vers le neuvième siècle de l'ère chrétienne. Les Chichimèques, de même que les Romains en Europe, avaient fondé un empire tout éclatant de gloire et de civilisation ; mais, avec le triomphe des barbares Toltéques, cet éclat disparut. A peu près au moment où la féodalité remplaçait en Europe les anciennes monarchies, les Toltéques s'emparèrent enfin de ces belles régions du Sud, qui ont toujours exercé sur les hommes du Nord un irrésistible attrait (1). Par une singulière concordance, ce qu'on est convenu d'appeler le moyen-âge s'établissait en même temps et par les mêmes causes dans l'ancien comme dans le Nouveau-Monde.

Les Toltéques descendent-ils de ces Hérules dont Procope nous a raconté l'émigration, et le Tulan du Popol Vuh correspond-il à la Thulé de l'historien Byzantin? Certes les analogies sont grandes et la concordance du nom est étrange (2) : mais une simple tradition et un poème n'ont pas l'autorité d'un fait

(1) Les historiens du Mexique sont unanimes à représenter le nord de l'Amérique comme le pays originaire des envahisseurs Toltèques. C'est encore du nord que sortent les divinités Mexicaines, et c'est dans le nord que les héros nationaux accomplissent leurs exploits. Voir IXTLILXOCHITL, *Histoire des Chichiméques* (Collection Ternaux-Compans, 2e série, t. II et III). — SAHAGUN, *Histoire générale des choses de la Nouvelle Espagne* (Traduction Jourdanet). — CLAVIGERO, *Storia del Messico*, IV, 160. — BRASSEUR DE BOURBOURG, *Histoire des nations civilisées de l'Amérique centrale*, etc.

(2) Nous n'avons pu nous procurer une carte Islandaise du XIIe siècle, citée par CHARNAY ET VIOLLET DE DUC (*Cités et ruines Américaines*), montrant à l'est de l'Islande un continent nommé Tila, dans lequel il est aisé de reconnaître Tulan.

dûment constaté, et, jusqu'à nouvel ordre, nous ne pouvons prendre aucune conclusion formelle.

Aussi bien a-t-on retrouvé les traces des Toltéques dans les pays qu'ils ont successivement occupés, et a-t-on pu déterminer par des preuves matérielles leur communauté d'origine avec les Hérules ? (1). Remarquons tout d'abord que les Toltéques, ainsi que tous les peuples envahisseurs, devaient être en fort petit nombre relativement à la nation qu'ils attaquaient. Une fois installés dans leurs conquêtes, ils se fondirent bientôt avec la population vaincue, de même que les Francs, les Wisigoths et les Lombards disparurent promptement au milieu des Gaulois, des Espagnols ou des Italiens (2). On ne pouvait donc plus les reconnaître, lorsque, quelques siècles plus tard, les Européens débarquèrent en Amérique. Si pourtant ces Toltéques étaient vraiment de même race que les Hérules, la couleur primitive et le type originel n'auraient pas complétement disparu par suite du croisement des races et de l'action du climat. Or, les premiers conquérants remarquèrent avec étonnement que dans le pays de Cibola, non loin du Texas, dans une des contrées conquises par les Toltéques, vivaient des Américains presque blancs, et à cheveux clairs (3). Les ethnographes contemporains constatent encore la coloration pâle des tribus de ce canton. Brasseur de Bourbourg (4), dont le témoignage est précieux, puisqu'il a longtemps vécu dans le pays dont il parle, affirme que les indigènes du Mechoacan et du Yucatan sont beaucoup plus blancs que leurs voisins des autres provinces. Il paraîtrait même que les Indiennes de Port-Mulgrave offrent le type blond des laitières anglaises. Serait-ce donc que la race blanche,

(1) SCHOEBEL, *Etudes sur l'antiquité Américaine* (Revue Américaine), VII, 174-197, 287-305.

(2) DE QUATREFAGES, *Histoire naturelle de l'homme* (2me partie, § 3, 8).

(3) RAFN, *Antiquitates Americanæ*, p. 27. — BONTÉ, *Recherches sur l'origine de la race Mexicaine indigène* (Revue Américaine, VIII, 309).

(4) BRASSEUR DE BOURBOURG, *Traduction de Landa*, *Dissertation sur les mythes Américains*, p. 3.

jadis représentée par ces Toltèques-Hérules, se serait, dans certaines régions américaines, perpétuée jusqu'à nos jours ?

A-t-on du moins retrouvé la trace des émigrations successives des Toltèques ? En général les peuples barbares, surtout quand ils sont disséminés sur de vastes espaces, laissent d'eux peu de souvenirs. Pourtant la plupart des tribus Indiennes de l'Amérique septentrionale n'ont pas oublié l'invasion de peuples blancs venus du Nord. Ainsi les Indiens Savannahs qui, vers 1750, émigrèrent de la Floride et de l'Ohio, racontaient que jadis leur pays fut occupé par des blancs qui se servaient d'instruments de fer. Toutes les tribus Canadiennes avaient des traditions analogues. On a de plus observé que les nombreux tumuli épars dans la vallée de l'Ohio recouvraient des squelettes qui ne ressemblent pas à ceux des Indiens d'aujourd'hui (1) ; que les chemins couverts, si nombreux dans l'Amérique du Nord, présentent la même construction que dans l'Europe occidentale ; enfin que les souterrains bâtis en brique et les rochers couverts d'inscriptions symboliques rappellent une migration et une station de peuples de provenance étrangère, et, en tout cas, septentrionale.

Il n'est donc pas impossible que les Toltèques dont personne d'ailleurs ne conteste la réalité, descendent des Hérules sortis jadis du nord de l'Europe, et qu'ils aient fini par s'établir au centre du nouveau monde, à peu près au moment où les Northmans s'installaient en Islande et au Groenland. Il nous faudra pourtant reconnaître que le Popol Vuh n'a pas encore l'authenticité des Sagas Islandaises, et c'est toujours à ces Sagas qu'il nous faudra recourir pour retrouver avec certitude le souvenir du passage et du séjour des Européens en Amérique dès les premières années du XI[e] siècle.

C'est justement dans le pays décrit par les Sagas, dans l'ancienne Norambega qu'on a retrouvé une curieuse tradition,

(1) CHARNAY, *Cités et ruines Américaines.* — Cf. VIOLLET LE DUC, article sur l'ouvrage de Charnay, inséré dans le Journal des Savants

qui, bien certainement, est d'origine scandinave. Voici comment la rapporte Champlain (1) : « Il y a encore une chose étrange, digne de réciter, que plusieurs sauvages m'ont assuré estre vraie. C'est que proche de la baye des chaleurs, tirant au su, est une isle où faict résidence un monstre épouvantable que les sauvages appellent Gougou, et m'ont dict qu'il avoit la forme d'une femme, mais fort effroyable et d'une telle grandeur qu'ils me disoient que le bout des masts de nostre vaisseau ne luy fust pas venu jusques à la ceinture, tant ils le peignent grand ! et que souvent il a dévoré et dévore beaucoup de sauvages, lesquels il met dans une grande poche quand il les peut attraper et puis les mange..... Ce monstre faict des bruits horribles dedans ceste isle, que les sauvages appellent le Gougou ; et, quand ils en parlent, ce n'est qu'avec une peur si estrange qu'il ne se peut dire plus et m'ont assuré plusieurs l'avoir veu ». Lescarbot reproduisit cette légende mais avec des commentaires si saugrenus, et de si lourdes plaisanteries à l'adresse de Champlain (2) que ce dernier, dans les éditions subséquentes de son livre, supprima le passage. Lescarbot est pourtant obligé de reconnaître que les sauvages croyaient à la Gougou (3). Dans son poème sur la défaite des sauvages amouchiquois par le Sagamos Membertou, il fait encore allusion à cette croyance (4).

De quoy tout effrayé le prince Membertou,
Il se remet au jeu du monstrueux Gougou.

La légende est donc bien réelle, puisqu'elle est localisée et adoptée par les indigènes. Or, nous retrouvons dans la superstition des Northmans du moyen âge non pas seulement le nom à

(1) *Des sauvages ou voyage de Champlain de Brouage fait en la Nouvelle France, l'an* 1603, p. 61-62. — Edit. Laverdière, p. 125-126. — Cette fable a paru si étrange à Palma Cayet qu'il l'a reproduite intégralement, mais sans citer son auteur, dans sa *Chronologie septennaire de* 1605.

(2) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, édition Tross, p. 4.

(3) Id., p. 376.

(4) Id., *Les Muses de la Nouvelle France*, édition Tross, p. 66.

peine défiguré de la Gougou, Gygur ou Gjægur (1), mais jusqu'à son sexe, sa figure effroyable, sa taille gigantesque, sa résidence dans les rochers, les bruits effroyables dont elle fait retentir les échos, sa voracité, etc. N'est-ce donc pas que cette tradition Scandinave a été apportée par les Northmans en Amérique, et que les Américains ont concentré dans un type unique les traits épars dans les traditions Scandinaves? N'est-ce pas en un mot la preuve nouvelle et décisive des rapports qui existèrent avant Colomb entre l'ancien et le nouveau monde?

D'autres traditions américaines, relatives à l'arrivée et au séjour dans l'Amérique centrale d'hommes blancs venus de l'Est, étaient fort répandues, quand débarquèrent au nouveau monde les Espagnols : mais ces traditions se lient intimement avec la recherche des ressemblances existant entre les religions américaines et le christianisme : nous en étudierons tout à l'heure l'authenticité : il nous suffira d'avoir établi que l'étude attentive des traditions américaines doit être entreprise avec une grande réserve, mais que, sans doute, elle nous réserve plus d'une surprise.

IV. — LES RELIGIONS.

Il se peut qu'on ait exagéré ces analogies entre les langues, ou les traditions. D'ailleurs la question n'est pas encore suffisamment élucidée : mais comment expliquer les ressemblances plus frappantes qui existent entre certaines croyances et certaines cérémonies chrétiennes et américaines?

Bien qu'elle soit fort étrange, nous ne mentionnerons que

(1) B. Groendal, *Folketro i Norden* (Annaler for Nordisk Oldkyndighed og Historie, 1863). — N. M. Petersen, *Nordisk Mythologie* (Copenhague, 1849). — J. M. Thiele, *Danmarks Folkesagn* (Copenhague, 1845), t. I, p. 186; t. II, p. 37, 38, 39, 43, 48, 49, 207, 212, 213, 228. Tous ces ouvrages sont cités par Beauvois (*La Norambègue*, p. 41).

pour mémoire la tradition relative à la prédication du christianisme en Amérique par Saint Thomas. Cet apôtre passait pour ne croire que ce qu'il voyait ou entendait : ses disciples n'ont pas imité sa prudente réserve, car ils l'ont fait voyager dans tous les pays connus et inconnus. Nous ne voulons pas instituer ici à nouveau une controverse sur un sujet irritant (1), qui ne peut être résolu ni dans un sens ni dans l'autre, et qui d'ailleurs ne prouverait rien, puisque, même en admettant l'authenticité de la tradition, il nous faudrait reconnaître en même temps que la prédication de l'apôtre n'a laissé aucune trace en Amérique. Qu'il nous suffise de rappeler ici les passages de l'écrivain qui paraît avoir le plus sagement, c'est-à-dire avec le plus de froideur, résumé cette tradition. « La nation des Manaicas est fort superstitieuse, écrit le père de Charlevoix (2). Une ancienne tradition porte que l'apôtre Saint Thomas a prêché l'Évangile dans leur pays, ou y a envoyé quelques-uns de ses disciples : ce qui est certain, c'est qu'à travers les fables grossières et les dogmes monstrueux dont leur religion est composée, on y découvre bien des traces de christianisme. Il paraît surtout, si ce qu'on dit est vrai, qu'ils ont une légère idée d'un Dieu fait homme pour le salut du genre humain, car une de leurs traditions est qu'une femme douée d'une beauté parfaite conçut, sans avoir jamais habité avec un homme, un très bel enfant qui, parvenu à l'âge viril, opéra bien des prodiges, ressuscita les morts, fit marcher les boiteux, rendit la vue aux aveugles, et, ayant un jour rassemblé un grand peuple, s'éleva dans les airs, transformé dans ce soleil qui nous éclaire ». Charlevoix avance encore, mais sous toute réserve, que ces sauvages croient à une sorte de Trinité, dont le père se nomme

(1) Congrès Américanistes de Luxembourg et de Copenhague. Longues et stériles discussions à ce sujet entre divers savants que nous ne voulons pas citer, car c'est la seule et unique fois que fut troublée la bonne harmonie entre les membres de ces intéressants et très importants congrès.

(2) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, II, 274.

Omequationqui, le fils Urasana et le Saint Esprit Urapo. N'a-t-il pas raison de se montrer sceptique, et n'est-il pas fort probable que ces pieuses légendes ont été inventées par des missionnaires désireux de se faire valoir ?

Ces missionnaires ne sont pas des inconnus. Charlevoix raconte encore (1) que, en 1609, lorsque les pères Cataldino et Moceta s'enfoncèrent dans les solitudes américaines pour tenter la conversion des Guaranis, « le cacique Maracana et quelques autres des principaux Guaranis les assurèrent qu'ils avaient appris de leurs ancêtres qu'un savant homme, nommé Pay Zuma, ou Pay Tuma, avoit prêché dans leur pays la foi du ciel ; que plusieurs s'étoient rangés sous sa conduite, et qu'il leur avoit prédit en les quittant qu'eux et leurs descendants abandonneroient le culte du vrai Dieu qu'il leur avoit fait connoître ; mais qu'après plusieurs siècles de nouveaux envoiés de ce même Dieu viendroient armés d'une croix semblable à celle qu'il portoit, et rétabliroient parmi leurs descendants ce même culte. Quelques années après, les pères de Montoya et Mendoza aïant pénétré dans le canton de Taïati, les Indiens qu'ils y trouvèrent les voïant venir avec une croix à la main, les reçurent avec de grandes démonstrations de joie qui les surprirent beaucoup, et, comme ceux-ci s'aperçurent de leur étonnement, ils leur racontèrent les mêmes choses que Maracana avait dites aux pères Cataldino et Moceta. Ils apprirent que le saint homme était aussi nommé Pay Abara, c'est-à-dire le Père qui vit dans le célibat. Au reste la tradition des Brasiliens est conforme à celle des Guaranis, et elle porte encore que l'apôtre prit terre au port des saints, vis-à-vis de la barre de Saint Vincent, et qu'il apprit aux habitants à cultiver le manioc et à faire la cassave ».

De ce Pay Zuma, ou Tuma, ou Abara, on a prétendu faire Saint Thomas (2). Nous croirions plus volontiers qu'aux premiers

(1) Charlevoix, *Histoire du Paraguay*, I, p. 312.

(2) Voir le très curieux livre de G. Garcia, *Historia ecclesiastica y seglar*

jours de la conquête du seizième siècle, un prêtre espagnol a essayé d'évangéliser ces peuplades américaines, y a réussi en partie, et que son souvenir s'est perpétué. Seulement, comme la chronologie n'existe pas chez les indigènes, ils ont confondu les années et les siècles et reporté à une date fabuleuse des événements relativement modernes. Il est plus vraisemblable encore que ces légendes n'ont été trouvées que par ceux qui avaient intérêt à les trouver. Valdemar Schmidt raconte quelque part (1) que les Esquimaux n'ont aucune tradition, mais qu'ils cèdent facilement aux obsessions des Européens qui veulent à tout prix, et partout, retrouver leurs propres traditions. De même les missionnaires Espagnols, qui s'adressaient à des néophytes ne cherchant qu'à leur plaire, leur ont fait répéter des récits qu'ils leur inspiraient en grande partie, et, reproducteurs inconscients de leurs propres inventions, ont fini par croire à la réalité de légendes dont ils étaient les uniques auteurs.

Sans remonter aux siècles lointains où Saint Thomas était censé répandre en Amérique la bonne nouvelle, nous examinerons avec la même réserve diverses traditions qui nous ramènent à des époques beaucoup plus rapprochées. Un érudit dont la science est aussi étendue que la perspicacité singulière, et qui a su débrouiller la confusion des vieilles mythologies, M. Beauvois (2) a prétendu que les Papae Irlandais, dont nous avons raconté plus haut les curieuses pérégrinations, avaient pénétré jusque dans l'Amérique Centrale, et y avaient prêché le christianisme. D'après lui Quetzalcohuatl (3), le réformateur mexicain dont les

de la Yndia Oriental y Occidental, y predicacion del Sancto Evangelio en ella por los Apostolos, 1626. Le but de l'auteur est de chercher si « passa la Fé à las Indias occidentales, antes que los Espanoles las descubriesen, aunque lo mas que trata es de las Orientales », et ses conclusions sont que les Apôtres ont prêché l'Evangile aux Indes.

(1) VALDEMAR SCHMIDT, *Congrès Américaniste de Luxembourg*, t. II, p. 341.

(2) BEAUVOIS, *Relations précolombiennes des Gaels avec le Mexique* (Congrès Américaniste de Copenhague).

(3) SAHAGUN, *Histoire de la Nouvelle Espagne* (traduction Jourdanet),

historiens nationaux ont célébré les vertus, n'est autre qu'un Papa Irlandais. Il venait de l'est, c'est-à-dire de l'Europe, et y retourna. C'est lui qui institua le jeûne, les macérations, les tortures volontaires. Il sacrifiait des cailles, des colombes, du gibier, et avait horreur des hécatombes humains. Ainsi que les disciples de Saint Columba, il se montrait en robe de coton blanc, étroite et longue, et portait par dessus cette robe une mante parsemée de croix coloriées (1). Voici comment un des historiens les plus dignes de foi du Mexique, un des premiers professeurs de l'Université de Mexico, où il mourut en 1589, le père Duran, parle de Quetzalcohuatl (2) : « Grand est le souvenir que l'on garde de lui. Je l'ai vu peint comme je vais le décrire ci-après, sur un vieil et antique papier, dans la ville de Mexico. Son aspect vénérable montrait que c'était un homme d'âge, avec une barbe longue, couleur roux clair, le nez un peu long, tuméfié ou un peu charnu, haut de corps, la chevelure longue et très lisse, le maintien plein de gravité. Il était toujours enfermé dans une cellule et en prières, et se montrait rarement. Il vivait dans l'abstinence, le jeûne, la chasteté, la pénitence. Son occupation était d'élever des autels et des oratoires dans tous les quartiers, de placer des images dans les murs au-dessus des autels, de se prosterner devant elles et de les vénérer, tantôt en baisant la terre, tantôt en les touchant avec la main. Il était sans cesse en oraison, dormait toujours au bord de l'autel qu'il édifiait et couchait sur la dure. Il réunissait aussi des disciples et leur

p. 209, 217, 659. — Tezozomoc, *Histoire du Mexique* (Collection Ternaux-Compans, II, p. 227, 237, 242). — Mendieta, *Historia ecclesiastica Indiana*, édition Icazbalceta (1870), p. 86.

(1) Gomara, ouv. cité (édition Vedia), p. 337-8. — Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. II, p. 55.

(2) Duran, *Histoire ancienne de la Nouvelle Espagne*, 2e partie, § 1 (édition Kingsborough). Il lui donne le nom de Topiltzin, mais nous savons par le témoignage de Juan de Tobar (*Histoire du Mexique*, citée par Beauvois, p. 92), qu' « on lui donnait trois noms appliqués à des Dieux, et fort estimés : le premier était Topiltzin, le second Quelzalcohuatl, et le troisième Papa ».

enseignait à prier et à prêcher..... On dit qu'il était originaire des pays étrangers. On sait avec certitude que, après être arrivé dans ce pays et avoir commencé à réunir des disciples, et à édifier des églises et des autels, lui et ses disciples allèrent prêcher dans les lieux habités. Voyant la grossièreté et la dureté de ces cœurs terrestres, ils quittèrent la contrée et retournèrent au pays d'où ils étaient venus ».

Il est certain que, pour un lecteur non prévenu, cette citation pourrait s'appliquer à la vie de tel ou tel saint chrétien, et par conséquent que l'ingénieuse théorie de M. Beauvois semble à tout le moins vraisemblable. La plupart des historiens contemporains de Duran confirment l'exactitude de ses renseignements. Ainsi, l'auteur anonyme (1) de *Ritos Antiguos de la Nueva Espana* écrit, en parlant de Quetzalcohuatl, que « c'était un homme honnête et modéré, qui mit en usage la pénitence, le jeûne, les mortifications. C'est lui qui commença à prêcher la loi naturelle et à enseigner le jeûne par son exemple et ses paroles. Il n'était pas marié, ne connut pas de femmes, et vécut honnêtement et chastement. On dit qu'il fut le premier à sacrifier le sang qu'il se tirait des oreilles et de la langue, non pour servir le démon, mais par pénitence ». Las Casas (2) avait déjà parlé de Quetzalcohuatl « comme d'un homme blanc, à barbe touffue, qui interdit les sacrifices humains, enseigna la vertu, et annonça en s'en retournant que ses frères, blancs et barbus, viendraient un jour de l'est pour gouverner le Mexique ». Un moine chrétien n'aurait pas autrement agi, et il n'est pas impossible qu'un moine chrétien soit en effet arrivé jusque dans l'Amérique centrale, et y ait prêché le Christianisme.

(1) Prieur de Santa Maria de la Conception de Teozocan, *Ritos antiguos, sacrificios é idolatrias de los Indios de la Nueva Espana* (Kingsborough, t. IX, p. 9).

(2) Las Casas, *Apologetica historia*, § 122 du tome V de la *Historia de las Indias*. — Cf. Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques* (collection Ternaux-Compans), t. I, p. 5-6.

Quel était ce moine, et à quelle époque a-t-il essayé de convertir les Américains, c'est ici que notre ingénieux compatriote nous paraît trop affirmatif. Rien ne prouve en effet que Quetzalcohuatl ait été Irlandais, et on connaît si mal la date de sa prédication que certains érudits ont cru retrouver en lui un Phénicien ou un Juif. Nous pensons, pour notre part, que ce fut un chrétien, et qu'il vivait à une époque relativement moderne. Le Père Duran raconte, en effet, que Quetzalcohuatl, en passant par Acuituco, avait laissé aux Indiens un grand livre dont quelques lettres avaient jusqu'à quatre doigts de hauteur, sans doute quelque manuscrit orné de majuscules enluminées comme en composaient au moyen-âge justement les moines de Saint-Colomba. Le Père Duran aurait bien voulu se procurer ce manuscrit, mais les Indiens venaient de le brûler (1). « J'en fus peiné, ajoute-t-il, et je blâmai fort ceux qui l'avaient fait brûler ; peut-être nous aurait-il donné satisfaction sur un fait dont je me doutais : que ce pouvait être le Saint Évangile en langue hébraïque ». Si donc ce précieux manuscrit avait été conservé jusqu'au seizième siècle, c'est sans doute que les Indiens ne l'avaient en leur possession que depuis peu. Ils avaient également conservé, ou prétendaient avoir conservé la crosse épiscopale, la mitre et les sandales des disciples de Quetzalcohuatl. Ils les donnèrent à Cortès, qu'ils prenaient pour son descendant. « Un de nos soldats portait un casque à demi doré, lisons-nous dans les *Mémoires* de Bernal Diaz (2) ; Tedintle (cacique de Cotastlan) vit le casque et dit qu'il ressemblait à d'autres qui sont en leur pouvoir et que leurs ancêtres leur avaient transmis comme un monument des races dont ils étaient descendus. Ils en ornaient la tête de leur divinité Huichilobos, idole de la guerre. Leur seigneur Monte-

(1) DURAN, 2e partie, § I.

(2) BERNAL DIAZ, *Conquête de la Nouvelle Espagne* (traduction Jourdanet), p. 87-88. -- Cf. SAHAGUN, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne* (trad. Jourdanet), p. 799-800.

zuma serait certainement heureux de le voir... En le voyant, Montezuma fut saisi d'admiration et conçut une grande joie. Lorsque il compara le casque avec celui qui coiffait son Huichilobos, il eut la certitude que nous appartenions à la race de ces hommes, dont leurs aïeux avaient dit qu'ils viendraient commander dans ces contrées ».

Ces ressemblances peuvent n'être qu'accidentelles, et il serait presque puéril de conclure à l'indentification de Quetzalcohualt et d'un Papa Islandais parceque quelques ornements s'étaient conservés au Mexique qui rappelaient les ornements sacrés des prêtres chrétiens : ce qui est beaucoup plus significatif, c'est la perpétuité de certaines coutumes, de certains rites, auxquels il est difficile de ne pas attribuer une origine chrétienne, et dont les introducteurs, d'après une constante tradition, furent des étrangers venus de l'est. A Palenqué, chez les Tzendales, deux prêtres pontifient devant une croix, dont l'origine chrétienne est indiquée par le poisson, placé à la base. On sait en effet que le mot Grec ἰχθὺς est l'anagramme des noms et qualités du Christ (1). Non loin de là, sur un linteau de porte, à la villa Lorillard, deux personnages debout se présentent mutuellement une croix. N'est-il pas évident que ces prêtres infidèles sont des adorateurs de l'emblème du christianisme, la seule religion où la croix soit l'objet d'un culte et non pas une amulette, ou un ornement banal ? Aussi bien ce qu'on retrouve en Amérique ce n'est pas seulement la croix formée par l'entrecroisement de deux lignes droites, symbole que l'on signale dans bien des religions, mais la croix avec un personnage crucifié, symbole qui n'appartient qu'au christianisme. Las Casas rapporte qu'une croix haute de dix palmes, environ 2 mètres 50 centimètres, faite de ciment et de pierre se trouvait dans un temple très fréquenté de l'île de Cozumel (2). Un des compagnons

(1) Mortillet, *Le signe de la Croix avant le Christianisme.*
(2) Las Casas, *Historia de las Indias*, t. v, p. 453.

de Cortés, André de Tapia, dit qu'elle avait la taille d'un homme (1). Cette croix fut plus tard transportée à Mérida dans le couvent des Franciscains. « Au milieu de la cour formée par le cloître de notre couvent de la ville de Mérida, écrit en 1688 l'historien du Yucatan, Cogolludo (2), est une croix de pierre d'environ une verge de hauteur, et dont chacun des quatre côtés est d'un sixième de verge. On a dit qu'elle a été brisée dans le sens longitudinal et qu'il en manque un morceau. La figure d'un saint crucifix, d'environ une demi-verge de hauteur, est en demi-relief sur la même pierre ». Après la destruction de ce couvent, la croix fut retirée du milieu des ruines par un moine qui rapporta le fait au voyageur Stephens (3). Ce dernier fixa aussitôt cette vénérable relique dans le mur du premier autel de gauche dans l'Eglise de la Mejorada. C'est une pierre d'aspect antique sur laquelle est attaché, pieds et mains cloués, un christ de ciment, en demi-relief.

Aussi bien le Christ de Mérida n'est pas le seul dont on ait constaté l'existence avant la conquête espagnole. D'après Pierre Martyr les premiers Européens qui débarquèrent au Yucatan virent beaucoup de croix (4). Ils demandèrent aux indigènes d'où leur venaient ces croix, et on leur répondit qu'ils vénéraient cet instrument parce qu'un homme y était mort autrefois, plus brillant que le soleil. Le Père Duran (5) raconte qu'un Espagnol

(1) Icazbalceta, *Documentos para la historia de Mexico* (1864), p. 555 : « Una cruz de cal de altor de estado y medio ».

(2) Cogolludo, *Histoire du Yucatan*, p. 201. « Tienes acado de medio relieve en la misma piedra una figura de un santo crucifijo, como de media vara de largo ».

(3) Stephens, *Incidents of travel in Yucathan* (1843), p. 378 « It is of stone, has a venerable appearance of antiquity, and has extended on it in half relief an image of the Saviour, made of plastes, with the hands and feet nailed ».

(4) Pierre Martyr, *De orbe novo*, Dec. iv, f. 290 (édit. 1587). « Cruces viderunt. Unde id habeant interrogati per interpretes dicunt obiisse lucidiorem sole hominem quemdam in eo opificio ».

(5) Duran, *Historia de las Indias de Nueva Espana* (Edition Kingsbo-

passant par la Zapoteque découvrit dans un ravin un crucifix taillé. A Tepic, dans l'état de Talisco, un crucifix était sculpté sur une paroi de rocher. Torquemada parle d'un vieux manuscrit, écrit sur deux colonnes, conservé chez les Otomis, et où était représenté le Christ crucifié. Il paraît même qu'on a trouvé à Palenqué un moule à faire ces crucifix de terre cuite (1), en forme de T, comme il y en avait en Europe au moyen âge, notamment dans les pays Gaëliques. Enfin voici comment Sahagun, témoin bien digne de foi, puisqu'il ne parle que de ce qu'il a vu, et c'est à son grand regret et pour ainsi dire malgré lui qu'il constate des ressemblances qui le désolent, parce qu'il y voit l'œuvre du démon, voici comment il décrit de vieilles peintures sur peau de cerf trouvées en 1570 à Oajaca par des religieux qu'il n'hésite pas à qualifier de « dignes de foi » (2). Ces peintures représentaient trois femmes : « Deux se tenaient ensemble et la troisième se détachait en avant en soutenant une croix en bois, attachée au nœud de ses cheveux. Devant elle un homme nu était étendu sur une croix, à laquelle ses mains et ses pieds étaient attachés avec des cordes. Cela me paraît se rapporter à la Sainte Vierge et à ses deux sœurs ainsi qu'à notre Seigneur crucifié. Cela ne pouvait être connu que par une prédication ancienne ».

Sahagun n'était pas éloigné d'attribuer à une intervention diabolique ces étranges coïncidences. Peut-être n'est-il pas besoin de recourir à Satan pour trouver une explication plausible. N'est-il pas en effet très probable qu'une prédication chrétienne a eu lieu, à une époque qu'il est difficile de préciser, mais que, les premiers missionnaires n'ayant pas été renouvelés, leur

rough, VIII, 266). « Que el habito visto un crucifigo entallado en una pena en una quebrada ».

(1) Beauvois, *Migrations d'Europe en Amérique au moyen-âge. — Les Gaëls.*

(2) Sahagun, *Histoire des choses de la Nouvelle Espagne*, traduction Jourdanet, p. 791.

enseignement s'est peu à peu modifié, défiguré même? De là ce fond chrétien et ces formes païennes, de là ces croyances et ces cérémonies qui semblent calquées sur les nôtres, mais qu'on est obligé de dégager des superstitions locales et des rites particuliers qui les obscurcissent. Le plus singulier c'est que, d'après toutes les traditions indigènes, ces croyances et ces rites étaient d'origine étrangère. « Les disciples de ce saint homme (Quetzalcohuatl), écrit le père Duran, allaient revêtus de longues robes descendant jusqu'aux pieds (1). Il avaient sur la tête des coiffures en étoffe ou bonnets, que les Indiens cherchaient à représenter en peignant des toques... Ce vieil Indien m'enseigna en outre que toutes les cérémonies, les rites, l'édification des temples et des autels, avec les images qu'on y plaçait, le jeûne, la coutume d'aller pieds nus, de coucher sur la dure, de monter sur les hauteurs pour y prêcher la foi, de baiser la terre, de jouer de la trompette, de la conque, de la flûte dans les solennités, que tout cela se faisait pour imiter le saint homme ».

Il ne faudrait certes pas tomber dans l'excès des premiers missionnaires, qui acceptèrent aveuglément, comme articles de foi, tout ce que voulurent bien leur faire croire des néophytes, empressés d'établir des rapports entre eux et leurs conquérants. Ainsi ne serait-il pas fort étrange de retrouver dans les hiéroglyphes mexicains l'histoire de la conception d'un être céleste dans le sein d'une vierge (2), ou celle de la passion et du crucifiement de Jésus, ou bien encore a-t-on le droit de s'imaginer que Mexico fut fondée par le Messie, parce que ce fut un certain Mersi ou Mexi qui conduisit les Aztéques sur le plateau de l'Anahuac (3)? Mais voici des analogies trop évidentes pour être dues au seul hasard : les Mexicains admettaient un baptême

(1) Duran, ouvrage cité. Voir plus haut.

(2) Torquemada, *Monarquia Indiana*, t. III, p. 152.

(3) Kingsborough, ouv. cité, t. VI, p. 186. — Veitia Linage, *Norte de la Contractacion de las Indias Occidentales*, I, 16, 18.

qui effaçait le péché originel (1). Ils croyaient à la confession (2) et spécialement à la confession avant le mariage (3). Ils pratiquaient la communion (4). Ils se servaient d'eau bénite (5). Ils se livraient, par esprit de pénitence, à de cruelles macérations (6). Ils avaient des monastères d'hommes et de femmes,

(1) Sahagun, (Trad. Jourdanet), p. 455. « Cela étant dit, l'accoucheuse donnait à l'enfant de l'eau à goûter, en lui portant ses doigts mouillés à la bouche, avec ces paroles : « Prends et reçois, voilà ce qui doit te faire vivre sur la terre pour que tu croisses et te fortifies. C'est par elle que nous possédons les choses nécessaires à la vie sur la terre ; reçois-la...». Après cela elle lui touchait les seins avec les doigts trempés dans l'eau, en disant : « Voilà l'eau céleste, voilà l'eau très pure qui lave et nettoie notre cœur et qui enlève toute souillure ; reçois-la. Qu'elle daigne purifier et blanchir ton cœur ». Elle lui jetait ensuite de l'eau sur la tête en prononçant ces paroles : « O mon petit-fils, reçois et prends l'eau du Seigneur du monde, qui est notre vie, afin que notre corps croisse et se fortifie. Elle est destinée à laver et à nettoyer. Je prie qu'elle entre en ton corps et qu'elle y vive, cette eau céleste et azurée d'un bleu clair Je supplie qu'elle détruise et écarte de toi tout le mal qui t'est contraire, et qui te fut donné avant le commencement du monde ».

(2) Id., Id., p. 339. « De la confession auriculaire dont ces indigents faisaient usage une fois dans leur vie, au temps de leur infidélité ». Id., p. 23 et suiv. Sahagun fait même ce curieux aveu : « c'est pour cette raison que maintenant, au temps du christianisme, ils mettent le même zèle à vouloir se confesser et faire pénitence pour les péchés graves et publics, comme l'homicide, l'adultère, etc., se rappelant qu'autrefois ces crimes leur étaient pardonnés par la justice des hommes, dès lors qu'ils s'en étaient confessés et en avaient fait pénitence ». Cf. Acosta *Histoire naturelle des Indes* (Traduction Regnault, p. 253), liv. v, § xxv.

(3) Herrera, Dec. iv, liv. x, p. 11.

(4) Sahagun, ouv. cité, p. 204. « On mettait en morceaux le corps de Uitzilopochtli, d'autant plus aisément qu'il était fait de graines de blettes ; le cœur en était séparé pour être offert au seigneur ou roi, et tout le corps et les morceaux qui en provenaient, assimilés à la propre substance du Dieu, étaient répartis, par portions égales, entre les natifs de Mexico et ceux de Tlatelolio ». — Acosta, (Traduction Regnault, p. 258) : tout le chapitre xxiv du livre v, intitulé : « De la façon que le diable s'est efforcé de contrefaire au Mexique la feste du Saint-Sacrement, et communion dont use la sainte Eglise ».

(5) Mendieta, *Historia eclesiastica Indiana*, II, 19, p. 109.

(6) Sahagun, ouv. cité, p. 184. « Les Mexicains répandaient le sang comme un acte de dévotion, en des jours consacrés pour cela. Ils procédaient de la manière suivante : s'ils voulaient se saigner la langue, ils se la traversaient avec la pointe d'un petit couteau, et ils faisaient ensuite passer par le trou des

et les religieux de ces monastères gardaient un célibat perpétuel (1). Leurs prêtres portaient un costume qui rappelait celui des prêtres chrétiens, principalement celui des moines de Saint Colomba, reconnaissables à leurs cheveux rasés sur le front et rejetés en arrière (2). Quelques-unes de leurs prières semblaient calquées sur les prières du rituel chrétien, et plus d'un de nos moralistes n'aurait qu'à reproduire les admirables leçons recueillies par Sahagun.

On sait que Sahagun avait appris les langues du pays. Il causait chaque jour avec les indigènes et leur adressait des questions auxquelles ils répondaient par écrit, ou du moins par ce qui leur servait d'écriture, c'est-à-dire par des peintures hiéroglyphiques. Il soumettait alors ces peintures à d'autres indigènes élevés sous ses yeux au collège de Santa Cruz, et leur demandait une version de ces hiéroglyphes en langue mexicaine, puis en donnait une traduction espagnole. Cette traduction présente donc toutes les garanties d'exactitude et de sincérité. Grâce à Sahagun, nous connaissons les prières et les discours des Mexicains dans les circonstances les plus critiques ou simplement les plus respectables de la vie publique et privée, par exemple lorsque les enfants du souverain arrivaient à l'âge de raison (3), lorsque le souverain s'adressait pour la première fois à son peuple (4), et qu'un vieillard lui répondait (5), lorsque le père (6) et la mère

pailles de graminées, dont le nombre était en rapport avec le degré de dévotion de chacun... ils se saignaient également les bras et les jambes... Ils se faisaient des coupures aux oreilles, et, avec le sang qui en découlait, se traçaient des raies rougeâtres sur la figure ». ACOSTA, ouv. cité, j. 237, 238.

(1) ACOSTA, ouv. cité, § XV et XVI et livre V. Sahagun, id., p. 226.

(2) ACOSTA, ID., p. 236. « Ils portoient une couronne en la teste comme les frères de par deça, les cheveux un peu plus longs qui leur tomboyent jusques à moitié de l'oreille, excepté que, au derrière de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoient sur les espaules ».

(3) SAHAGUN, ouv. cité, p. 380.

(4) ID., p. 365.

(5) ID., p. 378.

(6) ID., p. 385.

indiquaient à leur fille nubile la conduite à tenir (1). Le sixième livre qui contient tous ces discours est empreint de la morale la plus pure, et nous répétons volontiers la plus chrétienne. Il démontre jusqu'à l'évidence que les Mexicains, soit par eux-mêmes, soit à la suite de prédications étrangères, s'étaient élevés jusqu'aux conceptions qui ont le plus honoré l'esprit humain aux époques les plus mémorables des civilisations antérieures. Il nous inspire en même temps une sympathie réelle pour ces indigènes qui ont été punis des crimes de leurs princes par une oppression systématique et par la perte de leur nationalité.

Les missionnaires catholiques du XVIe siècle, épouvantés par ces ressemblances, les attribuaient à Satan, d'autant plus que les abominations païennes se mêlaient aux observances les plus orthodoxes (2). Acosta consacre tout le cinquième livre de son *Histoire naturelle des Indes* à démontrer « que le Diable s'est efforcé de s'esgaller à Dieu, et de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion et sacramens ». A la fin du XVIIe siècle, Antonio de Solis (3) croyait encore à la puissance démoniaque qui travestissait les traditions juives et les rites chrétiens pour mieux entraîner à leur perte les tribus américaines. N'est-il pas plus raisonnable de croire à l'intervention de quelque peuple chrétien, Irlandais ou Northmans, qui, forcés de rompre leurs relations avec la métropole, se sont étendus vers le Sud, attirés à la fois par la douceur du climat et par la nécessité ? Trop peu nombreux pour imposer leurs croyances, ou bien encore trop peu éclairés pour les conserver dans toute leur pureté, ils les auront sans doute adaptées aux cérémonies et aux cultes qu'ils trouvèrent en usage. On ne sait pas au juste à quelle époque ni qui donna aux Américains les

(1) SAHAGUN, id., p. 390.
(2) ACOSTA, ouv. cité, p. 209-273.
(3) ANTONIO DE SOLIS, *Conquête du Mexique*, traduction de Thoulza, t. I, p. 132.

premières notions du christianisme, mais assurément il se trouva un peuple, ou tout au moins quelques hommes qui, avant Colomb, avaient enseigné notre religion aux Américains. Saint François Xavier parcourut les Indes en convertissant les peuples sur son passage ; il passa de là au Japon, et mourut en Chine au moment où il allait continuer les miracles de sa prédication. Le christianisme ne lui a pas survécu dans ces contrées ; mais si, aujourd'hui, on rencontre encore chez certains de ces peuples orientaux des traces évidentes de christianisme, nous devons les attribuer au saint Jésuite. De même firent en Amérique les chrétiens anonymes qui déposèrent dans ces vastes contrées des germes féconds, plus tard développés : les néophytes, privés de leur enseignement, perdirent peu à peu le souvenir de ce qu'on leur avait appris et confondirent leurs croyances nouvelles avec la religion précédemment établie. De la sorte s'expliquent les singulières analogies que nous avons constatées.

La meilleure preuve du bien fondé de cette théorie c'est que les traces du Christianisme ont été les plus évidentes et les plus persistantes justement dans la région où les Northmans se sont établis, c'est-à-dire dans le nord actuel des Etats-Unis et dans les provinces du Dominion baignées par l'Atlantique. Il est même assez curieux de rechercher à travers les relations des voyageurs, et de siècle en siècle, les preuves de cette prédication antérieure aux explorations du XVIe siècle.

Ainsi nous lisons dans le voyage de Jacques Cartier (1) : « Le XXIIII du mois (juillet 1534) fismes faire une croix haute de trente pieds, et fut faite en la présence de plusieurs d'iceux en la pointe de l'entrée de ce port... et après la plantasmes en leur présence sur la dite pointe, et la regardoyent fort, tant lorsqu'on la faisait que quand on la plantait. Et l'ayant levée en

(1) *Discours du voyage fait par le capitaine Jacques Cartier en la terre neufve de Canada* (Edition Michelant et Ramé, p. 55).

haut, nous nous agenouïllions tous ayant les mains jointes, l'adorant à leur veüe, et leur faisions signe regardant et montrant le ciel, que d'icelle dépendoit nostre rédemption; de laquelle chose ils s'emerveillèrent beaucoup, se tournant entre eux, puis regardant cette croix. Mais estanz retourné en nos navires, leur capitaine vint avec une barque à nous, vestu d'une vieille peau d'ours noir, avec ses trois fils et un sien frère, lesquels ne s'approchèrent si près du bord comme ils avoyent accoustumé et y fit une longue harangue montrant ceste croix, et faisant le signe d'icelle avec deux doigts. Puis il monstroit toute la terre des environs, comme si il eut voulu dire qu'elle estoit toute à luy, et que nous n'y devions planter ceste croix sans son congé ».

Nous pensons que le Canadien cherchait plutôt à indiquer qu'il y avait d'autres croix, déjà érigées, dans toute la contrée. S'il l'avait réellement considérée comme un signe de prise de possession, il se serait opposé à son érection, ou l'aurait renversée après le départ des Français. Or, non seulement il n'en fit rien, mais encore, d'après une respectable tradition, cette croix était encore debout lors du voyage de Champlain, près d'un siècle plus tard (1) : « En l'un de ces ports (de la baie de Fundy), lisons-nous dans la relation de 1607, treuvasmes une croix qui estoit fort vieille, toute couverte de mousse et presque toute pourrie, qui monstroit un signe évident qu'autrefois il y avoit esté des chrestiens ». Que cette croix revue par Champlain ait été ou non érigée par Cartier, le détail n'est curieux qu'au point de vue archéologique. Ce qu'il importe davantage de constater, c'est que les habitants de la région avaient des habitudes chrétiennes, qui ne trouvent leur explication que si on admet une prédication antérieure. Voici par exemple comment un des compagnons de Champlain, Lescarbot, parle des indigènes entre le cap Breton et Malebarre (2) ; et son témoignage est d'au-

(1) Voyage de Champlain, édition Laverdière, t. III, p. 135.

(2) Lescarbot, *Histoire de la Nouvelle France*, (édition Tross, p. 666-667).

tant plus important qu'il ne croit pas à cette prédication du Christianisme et ne s'aperçoit pas qu'il fournit ainsi des arguments contre lui-même. Lescarbot affirme qu'il serait facile de convertir ces indigènes, « et de ceci, ajoute-t-il, j'ai des témoignages certains, pour ce que je les ai reconnus tous disposés à cela par la communication qu'ils avoient avec nous ; et il y en a qui sont chrétiens de volonté et en font les actions telles qu'ils peuvent, encore qu'ils ne soient baptisés ; entre lesquels je nommerai Chkoudun capitaine (alias Sagamos) de la rivière S. Jean, lequel ne mange point un morceau qu'il ne lève les yeux au ciel et ne fasse le signe de la croix, pour ce qu'il nous a vu faire ainsi ; même à nos prières ils se mettent à genoux comme nous : et pour ce qu'il a vu une grande croix plantée près de notre fort, il en a fait autant chez lui et en toutes ses cabanes ; et en porte une devant sa poitrine, disant qu'il n'est plus sauvage, et reconnaît bien qu'ils sont bestes (ainsi dit-il en son langage) mais qu'il est comme nous désirant estre instruit. Ce que je dis de celui-là, je le puis affirmer presque de tous les autres ».

Ce n'était pas seulement le Sagamos de la Rivière Saint Jean qui désirait ainsi ressembler aux Européens. Tous les indigènes de la région, Abenakis, Souriquois, Etchemins, etc., étaient à demi européanisés avant l'arrivée des explorateurs du XVI[e] siècle. Entre eux et les Français les alliances furent plus faciles et plus fréquentes qu'avec toute autre peuplade indienne. On eût dit qu'il existait entre eux une bonne intelligence qui tenait à des affinités d'origine ou à toute autre cause historique. Ce fut également chez eux que persista le culte de la croix, déjà signalé par les premiers arrivants. Voici ce qu'écrivait en 1635 le Père Julien Perrault, missionnaire à Cap Breton (1) : « Ils font très volontiers le signe de la croix, comme ils nous voient faire,

(1) P. PERRAULT, *Relation de quelques particularités du lieu et des habitants de Cap-Breton* (à la suite de la Relation historique de ce qui s'est passé en la Nouvelle France en l'année 1635 par le père Lejeune).

levant les yeux au ciel, prononçant Jesus Maria comme nous, jusque-là qu'ayant remarqué l'honneur que nous rendions à la croix, les pauvres gens se la peignent au visage et à l'estomac, aux bras et aux jambes sans en être priés. Je veux bien qu'ils fassent tout cela en ces commencements par simplicité naturelle, qui les porte à imiter tout ce qu'ils voient ». Au même moment, en 1636, Sagard Theodat, l'auteur d'une curieuse histoire du Canada, retrouvait avec étonnement chez les Montagnais l'histoire du déluge (1), et le dogme de la Trinité (2). Il constatait encore la croyance à la Vierge, et il concluait en ces termes (3) : « Voilà des sentiments et des pensées qui ne sont pas trop éloignés de la vérité de la chose pour des sauvages qui n'ont jamais été instruits, car il ne se lit point que jamais les apôtres, leurs disciples, ni aucun religieux avant nous aient passé en ces pays-là pour leur prêcher la parole de Dieu, ni autrement ».

Un autre missionnaire, le Père Leclercq, qui arriva au Canada le 27 octobre 1675, et y resta douze ans, dont huit passés à la mission de la rivière de Miramichi, était beaucoup plus affirmatif que Lescarbot, que Perrault ou que Sagard. Dans sa curieuse description de la Gaspésie (4), il n'hésite pas à affirmer « que le culte ancien et l'usage religieux de la Croix qu'on admire encore aujourd'hui parmi les sauvages de la rivière de Miramichi, que nous avons honorée du titre auguste de la Rivière de Sainte Croix, pourrait bien nous persuader en quelque façon que ces peuples ont reçu autrefois la connaissance de l'Evangile et du christianisme, qui s'est enfin perdu par la négligence et le libertinage de leurs ancêtres ». Et de fait il cite à l'appui de son dire de nombreux usages qui sem-

(1) SAGARD THEODAT, *Histoire du Canada*, p. 507.

(2) ID., p. 504.

(3) ID., p. 506.

(4) PÈRE LECLERCQ, *Nouvelle relation de la Gaspésie qui contient les mœurs et la religion des sauvages Gaspésiens, Porte-Croix, adorateurs du Soleil et d'autres peuples de l'Amérique Septentrionale dite Canada* (1691), p. 40-41.

blent démontrer que le culte de la Croix était chez tous ces sauvages de tradition ancienne et constante. Il est même allé au devant des objections quand il a expliqué les motifs de son insistance à parler du culte de la Croix en Gaspésie. « Comme j'estime, dit-il, que cette remarque est une des plus considérables de ma relation, j'ai cru qu'après la perquisition très exacte que j'en ai faite, pendant les douze années de mission que j'ai demeuré parmi ces peuples, je devais satisfaire au désir et à la prière de plusieurs personnes qui m'ont conjuré de mettre au jour cette histoire, afin de faire connaître au public l'origine du culte de la Croix chez ces infidèles, son interruption et son rétablissement (1) ».

Voici les principaux points de son argumentation : nous les citons à cause de l'intérêt qu'ils présentent, et aussi à cause de la rareté de l'ouvrage : « J'ai trouvé auprès de certains sauvages que nous appelons Porte Croix, une matière suffisante pour nous faire conjecturer et croire même que ces peuples n'ont pas eu l'oreille fermée à la voix des apôtres, dont le son a retenti par toute la terre, puisqu'ils ont parmi eux, tout infidèles qu'ils soient, la croix en grande vénération, qu'ils la portent figurée sur leurs habits et sur leur chair, qu'ils la tiennent à la main dans tous leurs voyages soit par mer, soit par terre, et qu'enfin ils la posent, au dehors et au dedans de leurs cabanes, comme la marque d'honneur qui les distingue des autres peuples du Canada (2) ». Ce sentiment était si bien enraciné dans leur esprit qu'un jour, aux objections du père Leclercq qui lui représentait qu'il fallait choisir entre la croix et le concubinage, un chef sauvage répondit qu'il abandonnerait femmes et enfants « plutôt que de quitter la croix que j'ai reçue de mes ancêtres, en titre d'héritage et par droit d'aînesse, et je la veux conserver toujours précieusement comme la marque

(1) Père Leclercq, ouv. cité, p. 170.
(2) Id., ouv. cité, p. 169.

d'honneur qui distingue le sauvage de Miramichi de toutes les autres nations de la Nouvelle-France » (1). Un jour qu'il interrogeait ses ouailles sur l'origine de ce culte, les sauvages répondirent au Père Leclercq que leurs ancêtres étaient décimés par une épidémie, lorsque un vieillard vit en songe un beau jeune homme qui lui conseilla, s'il voulait guérir, de prendre la croix. « Comme les sauvages sont crédules aux songes jusqu'à la superstition, ils ne négligèrent pas celui-ci dans leur extrême nécessité ». Ils firent une assemblée générale de tout ce qui restait d'une nation mourante, et tous ensemble conclurent d'un commun accord que l'on recevrait avec honneur le sacré signe de la croix, qu'on leur présentait du ciel pour être la fin de leur misère et le commencement de leur bonheur. « Comme il arriva en effet, puisque la maladie cessa et que tous les affligés qui portèrent respectueusement la croix furent guéris miraculeusement (2). Après donc la résolution prise dans le conseil (3) pas un sauvage n'eût osé paraître devant les autres, sans avoir en sa main, sur sa chair ou sur ses habits le sacré signe de leur salut en sorte que s'il était question de décider quelque chose de conséquence touchant la nation, soit pour conclure la paix ou déclarer la guerre contre les ennemis de la patrie, le chef convoquait tous les anciens, qui se rendaient ponctuellement au lieu du conseil, où, étant assemblés, ils élevaient une croix de neuf à dix pieds ; ils faisaient un cercle et prenaient leur place, avec chacun leur croix à la main, laissant celle du conseil au milieu de l'assemblée ». S'agissait-il d'envoyer une ambassade, le cacique remettait avec solennité une croix précieuse au représentant de la nation, et ce dernier la rendait, quand il avait fini sa mission (4). « Enfin ils n'entreprenaient rien sans la la croix ; le chef la portait lui-même à la main, en forme de

(1) Père Leclerq, ouv. cité, p. 240.
(2) Id., p. 172-173.
(3) Id., p. 176-177.
(4) Id., p 178-179.

bâton, et il la plaçait dans le lieu le plus honorable de sa cabane (1) ». S'embarquaient-ils dans leurs canots d'écorce, ils y mettaient une croix de chaque bout (2). Un enfant venait-il au monde, ses langes et son berceau étaient aussitôt marqués du signe sacré (3). Des femmes étaient-elles enceintes, elles figuraient le signe de la croix sur la couverture qui cachait leur sein (4). Les tombeaux étaient ornés de croix (5), et même dans leurs cercueils ils étaient ensevelis avec des croix « dans la croyance que cette croix leur fera compagnie dans l'autre monde, et qu'ils ne seraient pas connus de leurs ancêtres, s'ils n'avaient avec eux la marque et le caractère honorable qui distingue les Porte-Croix de tous les autres sauvages de la Nouvelle-France (6) ». Lorsque le père Leclercq évangélisa ces Gaspésiens, la plupart de ces coutumes étaient tombées en désuétude ; mais il n'eut qu'à parler pour remettre en honneur le culte de la Croix. Étonné de son succès, il voulut un jour leur faire avouer que d'autres missionnaires l'avaient précédé. « Hé quoi ! me dit le chef (7), tu es patriarche, tu veux que nous croyions tout ce que tu proposes, et tu ne veux pas croire à ce que nous te disons; tu n'as pas encore quarante ans et il n'y en a que deux que tu demeures chez les sauvages, et tu prétends savoir nos traditions, nos maximes et nos coutumes mieux que nos ancêtres qui nous les ont enseignées ! Ne vois-tu pas tous les jours Quiondo, qui a plus de six vingt ans ? Il a vu le premier navire qui ait abordé dans notre pays. Il t'a répété bien souvent que les sauvages de Miramichi n'ont pas reçu des étrangers l'usage de la croix et que ce qu'il en sait lui-même il l'a appris par la tradition de ses pères, qui ont vécu pour le moins autant que lui. Tu peux donc

(1) Père Leclercq, ouv. cité, p. 180.
(2) Id., p. 181.
(3) Id., p. 181.
(4) Id., p. 182.
(5) Id., p. 185.
(6) Id., p. 187.
(7) Id., p. 271-272.

inférer que nous l'avons reçue avant que les Français vinssent à nos côtes ».

Comme Cartier arriva au Canada en 1534 et que le père Leclerq écrivait en 1677, il est peu probable que ce Quiondo, qui aurait été âgé de 143 ans, ait vu les Français débarquer; mais les Canadiens étaient unanimes à affirmer qu'ils connaissaient la croix de temps immémorial, et le père Leclerq ne pouvait s'empêcher de reconnaître que sa prédication n'aurait pas suffi à expliquer cette prodigieuse expansion du culte de la croix. D'ailleurs il n'avait qu'à jeter les yeux autour de lui, et partout il voyait dressées devant lui des croix dont il n'avait jamais ordonné l'érection : « Les lieux de pêche ou de chasse les plus considérables, écrivait-il, sont distingués par les croix qu'ils y plantent, et on est agréablement surpris, en voyageant dans leur pays, de rencontrer de temps en temps des croix sur le bord des rivières, à doubles et à trois croisées, comme celles des patriarches (1) ».

On a accusé le père Leclerq d'avoir poussé la crédulité jusqu'à ses dernières limites. Un de ses collègues, le pére Lafitau, a même prétendu que sa Relation de la Gaspésie n'était qu'un pieux roman, et le père Charlevoix a lancé contre lui ce grave reproche : « D'ailleurs ce religieux était le seul qui eût avancé ce paradoxe ; aucun de ceux qui avant lui avaient vécu avec ces sauvages, et dont plusieurs ont su leur langue et étudié leurs traditions beaucoup mieux qu'il n'avait pu le faire, n'y ayant rien découvert de semblable ». Que si pourtant le père Leclerq avait eu l'audace de forger de toutes pièces je ne sais quels contes en l'air, il aurait été réprimandé ou démenti par ses supérieurs : or, non seulement il ne le fut pas, mais encore, quand on le rappela en France en 1687, il fut nommé gardien ou supérieur du couvent des Récollets de Lens en Artois. En

(1) Père Leclerq, ouv. cité, p. 186.
(2) Lafitau, *Mœurs des sauvages Américains*, I, 435.
(3) Charlevoix, *Histoire de la Nouvelle France*, I, 222.

outre, Charlevoix se trompe quand il affime que pas un de ses contemporains n'a signalé le culte de la croix dans la Nouvelle France. Jean Baptiste de Lacroix Chevrières de Saint-Vallier, qui arriva au Canada en qualité de vicaire général de l'évêque de Québec, François de Laval, le 30 juillet 1685, visita la mission de Miramichi en 1686, et fut nommé évêque de Québec en 1688, il est par conséquent impossible de citer un témoin plus compétent et plus autorisé; a composé un *Estat présent de l'Eglise et de la colonie française dans la Nouvelle France* (1), dans lequel il parle de la rivière Sainte Croix et des Porte Croix ou Cruciantaux. « Ils conservent entre eux, écrit-il, un respect particulier pour la croix, sans qu'il paraisse aucun vestige d'où l'on puisse conjecturer qu'ils en aient jamais connu le mystère ; il serait fort curieux de pouvoir remonter jusqu'à la première origine de ce culte qu'ils rendent sans y penser au signe salutaire de la rédemption des hommes ; mais, comme l'excès de la boisson d'eau-de-vie, dont ils sont aussi passionnés que les autres sauvages, a fait mourir depuis quelque temps tous les vieillards et un grand nombre de jeunes gens, il est difficile de trouver parmi eux des personnes capables de nous instruire de la vérité avec quelque sorte de certitude » (2). Le pieux missionnaire fait pourtant allusion à ce vieillard, sans doute le Quiondo de Leclercq, qui avait vu la croix en honneur dans son pays avant l'arrivée des Français (3), et il ajoute quelques détails qui complètent les données de son prédécesseur (4). « Le capitaine se distinguait du commun en ce qu'il avait une croix particulière sur les épaules, jointe à celle de l'estomac, et l'une et l'autre avaient une bordure de poils de porc-épic, teinte en rouge du plus vif, couleur de feu ; outre cela les trois croix de bois de deux pieds et demi de haut, dont

(1) Paris, Robert Pépié, 1688. — Réimprimé à Québec, en 1857.
(2) Saint-Vallier, *Estat présent de l'Eglise*, etc., p. 35-36.
(3) Id., p. 37-38.
(4) Id., p. 39.

il appliquait l'une au devant de son canot pour les voyages, et dont il plantait les deux autres au milieu de sa cabane et à la porte contre les périls et pour le conseil, avaient chacune pour marque de distinction trois croisillons ».

Une conclusion s'impose : c'est que le christianisme a été prêché dans l'Amérique du Nord, avant l'arrivée des Européens dans les premières années du XVIe siècle, et que le souvenir de cette prédication, bien qu'obscurci par des superstitions locales, s'était néanmoins perpétué avec assez de netteté pour que les missionnaires chrétiens aient pu affirmer, en toute conscience, et sans arrière-pensée, qu'ils avaient eu des devanciers sur le sol américain.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I.

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN CONTINENT ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES DANS L'ANTIQUITÉ ?

CHAPITRE II.

LES PHÉNICIENS EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE III

LES JUIFS EN AMÉRIQUE.

CHAPITRE IV

LES GRECS ET LES ROMAINS ONT-ILS CONNU L'AMÉRIQUE ?

CHAPITRE V

LES COMMUNICATIONS ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN CONTINENT ÉTAIENT-ELLES POSSIBLES AU MOYEN-AGE ?

CHAPITRE VI

LES ILES FANTASTIQUES DE L'OCÉAN ATLANTIQUE.

CHAPITRE VII

VOYAGES DES ARABES DANS L'ATLANTIQUE.

CHAPITRE VIII

LES IRLANDAIS EN AMÉRIQUE AVANT COLOMB D'APRÈS LA LÉGENDE ET L'HISTOIRE. — COLONISATION DE L'IRLAND IT MIKLA.

CHAPITRE IX

LES NORTHMANS EN AMÉRIQUE. — LE VINLAND ET LA NORAMBEGA.

CHAPITRE X

LES VOYAGES DES FRÈRES ZENI.

CHAPITRE XI

TRACES DE LA PRÉSENCE DES EUROPÉENS EN AMÉRIQUE AVANT CHRISTOPHE COLOMB.

Saint-Brieuc. — Imprimerie Francisque GUYON, rue Saint-Gilles.


a39003 003793899b

